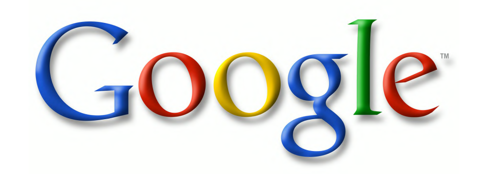
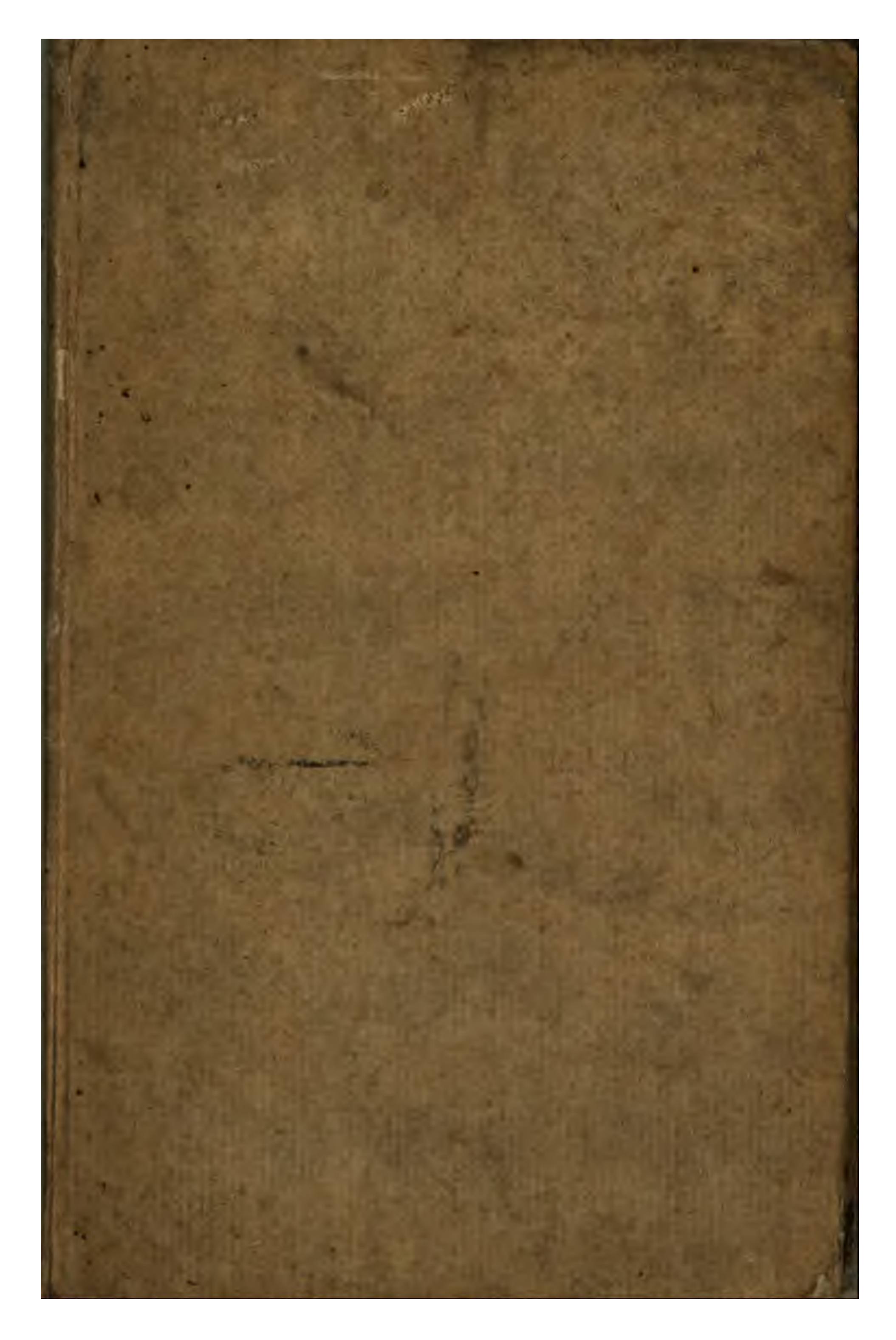
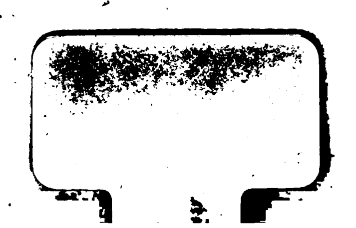





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



GRAMMAIRE PRATIQUE

welche

die Anwendung

der französischen

Sprachlehre

in Exempeln

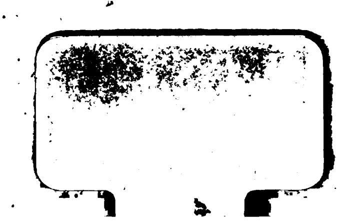
zeigt.

Vierte vermehrte Auflage.



Halle,
im Verlage des Waisenhauses. 1773.


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



GRAMMAIRE PRATIQUE

welche

die Anwendung

der französischen

Sprachlehre

in Exempeln

zeigt.

Symb: Res est forma fugax, quis sapiens bono confidat fragili?

Vierte vermehrte Auflage.



Halle,
im Verlage des Waisenhauses. 1773.

SENECA.

Longum iter est per praecepta breue et efficax per exempla.

Inhalt.



Inhalt.

Der erste Theil.

Special-Uebungen über die einzelnen Theile und Capitel der Grammaire.

SECTIO I.

Uebungen über den ersten Theil.

A.

Uebungen im Buchstabiren und Lesen der leichtesten Wörter, zur I. Section §. 8-15.

§. 1. *CA* cher. un ca chet. ca che ter. dé ca che ter. 5) le cadet. la ca den ce. une cail le. la ca ba le. la caf set te. 10) le cal cul. ac ti ve. l'é co le. le sac. la clé, cru.

Ver-

Verhehlen. Pettschaft. versiegeln. entsiegeln. 5) der jüngere Bruder. der Tact. eine Wachtel. Zusammenrottirung. Kästlein. 10) Ausrechnung. wirkend. Schule. Sack. Schlüssel. gewachsen.

§. 2. *CE* ci. ce lui ci. ce lui là. une ci ca tri ce. 5) une ci go gne. la co che nil le. un co cher. se cou cher. cueil lir. 10) une cuil ler. une cuil le rée. la cui si ne. la mer cu ri ale. su cer. il cè de.

Dieses. dieser hier. dieser da. eine Narbe. 5) ein Storch. rothe Würmer zur Färberey. ein Kutscher. sich niederlegen. abbrechen. 10) ein Löffel. ein Löffel voll. die Küche. Verweis. saugen. er weicht aus.

§. 3. En de ça. la le çon. la fa çon. un gar çon. 5) un Fran çois. je re çois. j' ai re çu. la ran çon. un li ma çon. 10) il for ça. il lan ça. con çu.

Auf disseit. die Lection. Art und Weise. ein Knabe. 5) ein Franzose. ich empfange. habe empfangen. Lösegeld. eine Schnecke. 10) er nöthigte. stieß fort. gefaßt.

§. 4. Le *CHA* grin. cher cher. a che ver. un chan cre. 5) chan cel ler. une chan dè le. chan ger. un chanteur. un cha pi teau. 10) cha pi tre. char ger. un chas seur. un châ teau. ché tif. che veux.

Der Verdruß. suchen. endigen. ein fressender Krebs. 5) wankeln. ein Licht. verändern. ein Sänger. ein Gesims. 10) ein Capitel. beladen. ein Jäger. ein Schloß. gering. Haare.

§. 5. Un chi ca neur. un chi en. cho quer. cho quant. 5) le chou. chou fleur. une chû te. un chi rur gien. choi sir. 10) la clé men ce. le cler gé. la clo che. la chrê me. Je sus - Christ. Ar chan ge.

Ein Zänker. ein Hund. beleidigen, anstossen. höhnisch. 5) der Kohl. Blumenkohl. ein Fall. Wundarzt. aussuchen. 10) die Mildigkeit. die Geistlichkeit. die Glocke. das Salböl. JEsus Christus. der Erzengel.

§. 6. Un *GA-GE*. ga ger. un en ga ge ment. ga gner. 5) gé mir. le gé mis se ment. un gé ant. gé né reux. la gé né ra ti on. 10) un gi got de mou ton. du gin gem bre. un go gue nard. un gueux. une gueu se. 15) gra ci eux. gro gner. un gro gneur. la gruë.

Ein Pfand. wetten. Verpfändung. gewinnen. 5) seufzen. das Seufzen. ein Riese. großmüthig. die Zeugung. 10) eine Hammelkeule. Ingwer. ein Plauderer, Wäscher. ein Bettler. Bettlerin. 15) freundlich. grunzen. ein Grunzer. der Kranich.

§. 7. Un oi-seau. le gru meau. *JA* loux. le jar din. 5) jar di na ge. join dre. la join tu re. un jou ail lier. la joie. 10) jo yeux. jo yeu se ment. jeu ner. ja mais. Jan vi er. le jour nal.

Ein Vogel. dicker Tropfen, kleiner Klump. eifersüchtig. der Garten. 5) das Gartengewächs. zufügen. das Gelenke. ein Jubilirer. die Freude. 10) freudig. mit Freuden. fasten. jemals. der Jenner. das Tagebuch.

§. 8. Qua tre. le qua trié me. quel que fois. quel cun. 5) que rir.

vir. la que stion. quin te. un quin qua lier. quoi que. 10) la queue. la quin te. qui te. quo te part. re quê te.

Viere. der vierte. bisweilen. jemand. 5) holen. die Frage. funfzehen. ein Eisenwaaren-Krämer. obwol. 10) der Schwanz. die Quinte. frey, quit. der Antheil. die Supplick.

§. 9. Spé ci eux. la splen deur. un veuf. la veu ve. 5) la voix. le voi si na ge. la vo lail le. vui de. vui der. 10) le sci eur. le sa von. ser vir. le so leil. soi gneux. som bre.

Scheinbar. der Glanz. ein Witwer. die Witwe. 5) die Stimme. die Nachbarschaft. Geflügel. ledig. ledig machen. 10) der Holzsäger. die Seife. dienen. die Sonne. sorgfältig. finster.

B.

Uebungen im Buchstabiren und Lesen der schwereren Wörter, mit den Diphthongis und Voyéles nazales, zur II. Sect. §. 15-40.

§. 10. *Ai* wie ä: J'aime la paix à jamais. il est nécessaire, je sais qu'il l'aime, comme soi-même. l'aide de Dieu. 5) la laide femme. je fais faire. le libraire. une paire. pour plaire. 10) un essai. un delai. un balai. l'air. au contraire. 15) mal saine. certaine. certainement.

Ich liebe den Frieden auf ewig. es ist nothwendig. ich weiß daß er ihn liebet als sich selbst. die Hülfe GOttes. 5) die heßliche Frau. ich lasse machen. der Buchhändler. ein Paar. um zu gefallen. 10) ein Versuch. ein Aufschub. ein Besen. die Luft. im Gegentheil. 15) ungesunde. gewisse. gewißlich.

Il n'a qu'une aile. rogner les ailes. baiser. traiter. 5) j'aimerai. je ferai. je donnerai. j'aurai. je dirai. 10) j'aiderai. je verrai. j'écrirai.

Er hat nur einen Flügel. die Flügel beschneiden. küssen. tractiren. 5) ich werde lieben. ich werde thun. ich werde geben. ich werde haben. ich werde sagen. 10) ich werde helfen. ich werde sehen. ich werde schreiben.

§. 11. *ail* wie alj: L'ail (lalj). le bétail. un corail. un éventail. 5) le travail. l'attirail. un bail. l'émail. la caille. 10) la maille. une bataille. la canaille. gaillarde. la paille. les entrailles. 15) les funerailles. je raille. je travaille.

Der Knoblauch. das Vieh. Corallenstaude. ein Wedel. 5) die Arbeit. die Zurüstung oder Geräthe. Vermiethung. Schmelzwerk. die Wachtel. 10) der Heller. die Schlacht. das lose Gesindel. lustig. das Stroh. das Eingeweide. 15) die Leichenbegängniß. ich vexire. ich arbeite.

§. 12. *am*, *an* wie ang: à son dam. la viole de gambe. la jambe. le flambeau. 5) la grand-chambre. l'ambre. la crampe. le camp. le champ. 10) An. manger. le ban. le carcan. un Chambellan. 15) le plan. le cadran. le tisseran. l'étang. le banc. 20) blanc. blanche. le flanc. franc. le rang. le sang. 25) la harangue. la

bienveillance. la méfiance. la confiance. la vengeance. 30) la vigilance. la convenance. les finances.

Auf seinen Schaden. Viol di Gamba. das Schienbein. die Fackel. 5) der grosse Saal. Ambra. der Krampf. das Feldlager. das Feld. 10) das Jahr. essen. der Aufbot. das Halseisen. ein Cammerherr. 15) der Abriß. die Sonnenuhr. der Leinweber. der Teich. die Bank. 20) weiß, weisse. die Seite. frey. der Rang. das Blut. 25) die öffentliche Rede. die Wohlgewogenheit. das Mißtrauen. das Zutrauen. die Rachgierigkeit. 30) die Wachsamkeit. die Anständigkeit. die Cammer oder Landesfürstliche Einkünfte.

§. 13. *aim, ain*, wie eing, als läffeing: la faim. la main. le daim. un essaim. 5) demain. certain. du pain sans levain. en vain. un bain. 10) sain. ainsi. saigner. se baigner. daigner. 15) une araignée. mondain. soudain. le gain. prochain. 20) vilain. humain. cousin. germain. le nain. airain.

Der Hunger. die Hand. der Damhirsch. ein Bienenschwarm. 5) morgen. gewiß. ungesäuertes Brodt. vergeblich. ein Bad. 10) gesund. also. bluten. sich baden. würdigen. 15) eine Spinne. weltlich. plötzlich. der Gewinn. nächster. 20) garstig. menschlich. Vetter. leiblicher. der Zwerg. Erz.

§. 14. *au, eau* wie o: au monde. aux autres. il faut faire un saut d'enhaut. la chaux. 5) ce veau ne vaut pas un agneau. un seau d'eau. un beau château. un fourneau. un manteau. 10) un chapeau. un couteau. un tableau. un morceau de gateau. un côteau. la peau.

In der Welt. den andern. man muß thun einen Sprung von oben. der Kalk. 5) dis Kalb gilt nicht ein Lamm. ein Eimer Wasser. ein schönes Schloß. ein Ofen. ein Mantel. 10) ein Hut. ein Messer. ein Gemählde. ein Stück vom Kuchen. ein Hügel. die Haut.

§. 15. *ê* wie äh. La forêt. une fête. une bête. la tête. 5) honnête. être. la fenêtre. le carême. moi-même. 10) extrême. le deuxième. troisième. quatrième.

Der Wald. ein Fest. ein Thier. der Kopf. 5) ehrbar. seyn. das Fenster. die Fastenzeit. ich selber. 10) über die massen. der zweyte. dritte. vierte.

Item: La mer. le fer. un ver. cher. 5) léger. l'enfèr. l'hivèr. fièr. hièr. 10) avanthièr. amèr &c.

Das Meer. das Eisen. ein Wurm. theuer. 5) leicht. die Hölle. der Winter. stolz. gestern. 10) vorgestern. bitter.

§. 16. *è* wie ä: près. très. auprès. après. exprès. un accès. excès. procès. progrès. un succès.

Nahe bey. sehr. bey. nach. ausdrücklich. ein Zutritt. Uebermaß. Proceß. Fortgang. ein Ausgang.

§. 17. *é* wie eh: l'été passé. la beauté. la bonté. la pitié. 5) l'amitié. un pié. la charité. la légèreté et sévérité. il a aimé. 10) parlé. mangé. je suis allé. écrire. l'étude. 15) étudier. élever. écouter. épouser. médire. pénétrer.

Vergangenen Sommer. die Schönheit. die Gütigkeit. Mitleiden. 5) Freundschaft. ein Fuß. die Liebe. die Leichtigkeit und Strenge. er hat geliebt. 10) geredet. gegessen. ich bin gegangen. schreiben. das Studiren. 15) studiren. auferziehen. hören. heirathen. übel nachreden. durchdringen. és

és und *ez* wie eh: les bontés. les beautés. les amitiés. mes piés. 5) vous aimez. vous parlez, mangez. vous aimerez. vous parlerez et vous aurez.

Die Gütigkeiten. die Schönheiten. Liebe und Freundschaft. meine Füsse. 5) ihr liebet. ihr redet. esset. ihr werdet lieben. ihr werdet reden, und ihr werdet haben.

§. 18. *er* wie eh: un berger. un métier. un barbier. un cordonier. 5) un drapier. un écolier. un panier d'osier &c. It. parler. donner. 10) châtier. verser. bercer.

Ein Schäfer. ein Handwerk. ein Barbier. ein Schuster. 5) ein Tuchmacher. ein Schüler. ein Weidenkorb. reden. geben. 10) züchtigen. giessen. wiegen.

§. 19. *ée* wie eh: allée. aimée. âgée. fâchée 5) l'armée est assemblée et arrivée.

Ein Spatziergang. geliebet. alt. erzürnet. 5) die Armee ist versammlet und angelanget.

§. 20. *ea*, wo das *e* stille ist: Jean. mangea. il changea. il logea. 5) il jugea. en mangeant. changeant. logeant. la vengeance. 10) vous mangeates et nous changeames.

Johann. er aß. er wechselte. er logirte. 5) urtheilte. essende. wechselnde, der da logiret. die Rache. 10) ihr asset und wir wechselten.

éa wie e=a: réalité. préallablement. bienséant. la bienséance, 5) néanmoins. un géant.

Das wahrhafte Wesen eines Dinges. zum voraus. wohlanständig. Wohlanständigkeit. 5) nichts desto weniger. ein Riese.

§. 21. *ei* wie ä: la reine. la peine. la veine. la baleine. la neige.

Die Königin. die Mühe. die Ader. der Wallfisch. der Schnee.

eil wie elj: le soleil. un conseil. le réveil. vermeil. sommeil.

Die Sonne. ein Rath. die Morgenwacht. roth, vergüldt. der Schlaf.

eille wie ellj: l'oreille. la bouteille. la pareille. la veille. il fait merveilles. sous la treille.

Das Ohr. die Butellie. ein gleiches. der vorhergehende Tag. er machts recht gut. unter der Weinlaube.

§. 22. *em*, *en* wie ang: l'Empereur. ensemble. entendre. l'entendement. 5) le commencement. un commandement. gentiment. entièrement. extrêmement. 10) présentement. patiemment. le tems. je sens. les dens. 15) fendre. vendre. l'enfer. l'envers.

Der Kayser. zusammen. verstehen. der Verstand. 5) der Anfang. ein Befehl. artig. gänzlich. über die massen. 10) gegenwärtig. geduldig. die Zeit. ich fühle. die Zähne. 15) spalten. verkaufen. die Hölle. die verkehrte Seite.

In *tertia perf. plur. verbor.* ists stille: ils aiment. ils disent, i säm', i dis'. ils prennent. ils parlent. ils vendent. ils rient. ils mangèrent. finirent. vendirent.

Sie lieben. sie sagen. sie nehmen. sie reden. sie verkaufen. sie lachen. sie assen. endigten. verkauften.

§. 23. *eu* wie ö: heureux. honteux. fâcheux. amoureux. 5) le feu. jeu. neuf. neuve. veuf. veuve.

Glücklich. schamhaft. verdrießlich. verliebt. 5) das Feuer. das Spiel. neu. neue. ein Witwer. eine Witwe.

ieu wie jö : Dieu. mieux. vieux. les cieux. 5) les yeux. pieux. pieuse. curieux. curieuse. 10) spacieux. précieux. vicieux. odieux.

GOtt. besser. alt. der Himmel. 5) die Augen. der fromme. die fromme. der artliche. die artliche. 10) geraum. kostbar. lasterhaft. verhaßt.

euil wie öllj : l'döllj', ßerföllj', und *ill* wie ilj : le deuil. cerfeuil. un fauteuil. un chévreuil. 5) une feuille. feuillage. Dieu le veuille. une vieille fille de famille. 10) file du fil, et enfile les brillans. qui brillent.

Die Trauer. Körbel. ein Lehnstuhl. ein Reh. 5) ein Blatt. Laubwerk. GOtt wolle es. eine alte Haustochter. 10) spinne Garn, und fädele die Brillanten ein, welche glänzen.

§. 24. *ien* wie ieng : bien. le mien. le tien. le sien. 5) rien. je viens. je tiens. un ancien. Parisien. 10) la mienne. la tienne. la sienne. il detient. il entretient. 15) il maintient. il contient. il apartient. il soutient. il intervient. 20) il convient. il parvient. il survient.

Gut. der Meinige. der Deinige. der Seinige. 5) nichts. ich komme. ich halte. ein Aeltester. Pariser. 10) die Meinige. die Deinige. die Seinige. er hält auf. er bespricht sich. 15) er handhabet. enthält. gehöret an. erhält. kommt dazwischen. 20) es kommt zu. er gelanget. kommt dazu.

ien wie ang : l'orient. patient. la science. conscience. 5) patience. experience. audience. un expédient.

Der Sonnen-Aufgang. geduldig. die Wissenschaft. das Gewissen. 5) Geduld. Erfahrung. Audienz. ein Mittel.

§. 25. *im*, *in* wie äng : Un cimbre. timbrer. badin. boudin. 5) blondin. jardin. dandin. fin. enfin. 10) dauphin. lin. malin. cristalin. orphelin. 15) craquelin. chemin. parchemin. pin. lapin. 20) pepin. taquin. Arlequin. casaquin. gingembre.

Ein Cymbrier. stempeln. läppisch. Blutwurst. 5) blond. Garten. albern. fein. endlich. 10) Delphin. Flachs. boshaft. christallisch. Wänse. 15) Pretzel. Weg. Pergament. Fichte. Caninchen. 20) Kern im Obst. karg. Hanswurst. Kasekin. Ingwer.

§. 26. *oei* und *oeu* wie ö : un oeil. un oeillet. une oeillade. la soeur. 5) les moeurs. un noeud. faire un voeu. faire des voeux. les oeuvres. un oeuf. un boeuf.

Auge. Nägelblume. Wink mit den Augen. die Schwester. 5) die Sitten. ein Knoten. ein Gelübde thun. wünschen. die Werke. ein Ey. ein Ochse.

§. 27. *oi* wie oä : moi. toi. je dois. un mois. 5) je bois trois fois. ma foi. la voix. je vois des pois au bois. vendre la poix au poids. 10) mourir de poison. manger des poissons. avoir. savoir. faloir. 15) pouvoir. devoir. le soir. un miroir. un mouchoir. 20) boire. une poire. la gloire. la foire. un Suédois. 25) un Danois. un Hongrois. un Hambourgeois. un Bavarois. François. le droit.

Ich

Ich. du. ich soll, muß. ein Monat. 5) ich trinke dreymal. mein Glaube. die Stimme. ich sehe Erbsen im Walde. Pech am Gewicht verkaufen. 10) vom Gift sterben. Fische essen. haben. wissen. müssen. 15) können. sollen. der Abend. ein Spiegel. ein Schnupftuch. 20) trinken. eine Birne. der Ruhm. der Jahrmarkt. ein Schwede. 25) ein Däne. ein Unger. ein Hamburger. ein Bayer. Franz. das Recht.

oi oder *oy* wie oäh: la joie oder joye. la proye. la soye. les oyes. par la voye. le foye.

Die Freude. der Raub. die Seide. die Gänse. durch den Weg. die Leber.

Une boëte. un poëte. un poëme. la poësie. 5) une coëfe. la moële. (mouëlle.) moëlleux. une poële. un poëlon.

Eine Schachtel. ein Dichter. ein Gedicht. die Dichtkunst. 5) eine Kappe. das Mark. voll Mark. eine Bratpfanne.

§. 28. *oi* wie ä: foible. foiblesse. afoiblir. froid. 5) un endroit. étroit. adroit. roide. connoître. 10) paroitre. croire. croître.

Schwach. die Schwachheit. schwächen. kalt. 5) eine Gegend. enge. geschickt. steif. kennen. 10) scheinen. glauben. wachsen.

ois, *oit*, in den *Imperfectis* wie ä: j'avois. j'étois. je parlois. j'aimois. 5) il aimoit. j'aurois. il auroit. je serois. il seroit. 10) je disois. il diroit. je connoissois. la main droite.

Ich hatte. ich war. ich redete. ich liebte. 5) er liebte. ich würde haben. er würde haben. ich würde seyn. er würde seyn. 10) ich sagte. er würde sagen. ich kannte. die rechte Hand.

gentilia in *ois* wie ä: un Anglois. un Ecossois. un Irlandois. un François. 5) un Polonois. un Milanois. un Zélandois.

Ein Engelländer. ein Schottländer. ein Irländer. ein Franzose. 5) ein Polacke. ein Meiländer. ein Seeländer.

oient in der letzten Person der *Imperf.* wie äh: ils avoient. ils étoient. ils aimoient. ils parloient. 5) ils auroient. ils seroient. ils voudroient. ils parleroient.

Sie hatten. sie waren. sie liebten. sie redeten. 5) sie würden haben. sie würden seyn. sie wolten. sie würden reden.

§. 29. *om*, *on* wie ong: mon. ton. son. le plomb. le plongeon. le pigeon. 5) le bondon. le dindon. le jonc. le tronc. la réligion. 10) l'opinion. la réunion. la passion. la rélation. la résolution. 15) la pénétration. le bâton. un piéton. le bouton. le mouton. 20) le nom. le nombre.

Mein. dein. sein. das Bley. der Taucher. die Taube. 5) der Spunt. junge Truthenne. der Binsen. der Stamm. die Religion. 10) Meinung. Wiedervereinigung. Leidenschaft. Erzehlung. Entschluß. 15) Einsicht. der Stock. ein Fußgänger. der Knopf. der Schöps. 20) der Name. die Zahl.

§. 30. *ou* wie u, *oue* wie uh: la joue. la boue. la roue. faire la moue. 5) le fouët. fouëtter. secouër le joug. enclouër. désavouër. 10) enroué. troué. avoué. le vaisseau est echoué. à tour de roue. rouër.

Die Backe. Dreck auf den Gassen. das Rad. maulen. 5) die Peitsche. peitschen. das Joch abwerfen. vernageln. verleugnen. 10) heiser. durchlöchert. bekannt. das Schiff ist zerscheitert. nach dem Rad. rädern.

§. 31. *oui* wie uj und uji : ouïr. ouï. Louis. se réjouïr. 5) évanouïr. enfouïr. éblouïr. épanouïr.

Hören. gehört. Ludwig. sich freuen. 5) verschwinden. eingraben. verblenden. ausbreiten.

ouil wie ulj' : du fenouil. la rouille. andouille. bouillir. 5) du bouillon, un brouillon. le brouillard. fouiller. mouiller. 10) dépouiller. une grenouille. quenouille. citrouille. la dépouille. 15) la rouillûre. rouilleux.

Fenchel. der Rost. Knackwurst. kochen. 5) Brühe. ein Verwirrer. der Nebel. betasten. naß machen. 10) berauben. ein Frosch. ein Spinnrocken. ein Kürbis. der Raub. der Rost. rostig.

§. 32. *um*, *un* wie üng : le parfum. l'écume. l'enclume. la plume. 5) la coutume. l'amertume. humble. trente et un. aucun. 10) chacun. quelqu'un. à jeun. commun. importun. 15) brun. les tribuns. le défunt. l'emprunt.

Räuchwerk. der Schaum. der Ambos. die Feder. 5) die Gewohnheit. die Bitterkeit. demüthig. ein und dreißig. irgend einer. 10) jeder. jemand. nüchtern. gemein. grob. 15) braun. die Zunftmeister. der Verstorbene. das gelehnte oder Darlehn.

§. 33. *ui* als ein sehr gelindes und schnelles wi : le biscuit. le circuit. le conduit. sauf-conduit. 5) la nuit. minuit. le bruit. le fruit. un don gratuit. 10) un étui. un apui. un puits. nuire. cuire. 15) cuit. la cuisine. je puis. je suis. la fuite. 20) autrui. poursuis. traduire.

Der Zwieback. der Umkreis. der Canal. sicher Geleite. 5) die Nacht. Mitternacht. das Gerüchte. die Frucht. eine freywillige Gabe. 10) ein Futteral. eine Stütze. ein Brunn. schaden. kochen. 15) gekocht. die Küche. ich kan. ich fliehe. die Flucht. 20) ein anderer. verfolge doch. übersetzen.

Zweysylbig : la ruïne. la bruïne. apuyer oder *apuïer*. essuyer. 5) s'ennuyer. la pluïe oder *pluye*. une truye.

Der Ruin. der Reif. stützen. abtrocknen. ausstehen. 5) verdrießlich werden. der Regen. eine Sau.

C.

Zur dritten Section §. 40-64. nemlich der Aussprache der Consonanten.

§. 34. Weiche und harte Consonanten.

b, *p* und *v* : bas, pas. bis, pis. 5) le but, il put. le bain, le pain. vain, vaine. 10) la fin. le débit, le dépit. benir, venir. 15) la bière, la pierre. baigner, peigner. beau, la peau.

Niedrig, nicht. (Schritt.) schwarzbraun, schlimmer. 5) der Zweck, er konte. das Bad, das Brodt. eiteler, eitele. 10) das Ende. der Verkauf, der Unwille. segnen, kommen. 15) das Bier, der Stein. baden, kämmen. schön, die Haut.

d, *t* : le don, le ton. donner, tonner. le dard, tard. il dort, il a tort. je doué, la toue. doux, la toux. du, e. tu, tué. ée.

Das

Das Geschenk, der Ton. geben, donnern. der Wurfspieß, spät. er schläft, er hat unrecht. ich statte aus, der Kahn. süß, der Husten. schuldig, du, erschlagen.

c, *s* : ce, se. ces, ses. ceux, c'est. cet, cette.

Dieser, sich. diese, seine. diejenigen, das ist. dieser, diese.

g, *q*, *c* : guérir, querir. le gage, la cage. la carte, la garde. oncle, l'ongle. 5) gager, cacher. gris, e, le cri.

Heilen, holen. das Pfand, der Käffig. die Charte, die Wache. der Vetter, der Nagel. 5) wetten, verstecken. grau, das Geschrey.

j, *g*, *ch* : Jaques, chaque. gésir, choisir. le gingembre. la chicheté. la grand' chambre. enjouër. engouer. échouër.

Jacob, jeder. liegen, wählen. der Ingwer. die Kargheit. der grosse Saal. erfreuen. erstickend machen. scheitern oder zerschellen.

v, *f* : le vin, la fin. la ville, la fille. vivre, un fifre. vous, un fou. vendre, fendre.

Der Wein, das Ende. die Stadt, die Tochter. leben, ein Pfeifer. ihr, ein Narr. verkaufen, spalten.

z, *ſ* : zèle. selle. cheval zain et sain. du zinzolin.

Der Eifer. der Sattel. ein fahles und gesundes Pferd. röthliche Wolle.

ſ und *ſſ* : le poison, le poisson. embraser, embrasser. le cousin, le coussin. baiser, baisser. la chose, les chausses. la base, la basse. la rose, la rosse.

Das Gift, der Fisch. entzünden, umarmen. der Vetter, das Polsterküssen. küssen, erniedrigen. die Sache, die Hosen. der Grund, der Baß. die Rose. das Roß.

Gelindes und scharfes *s* : ils ont, ils sont. le mensonge. les ongles. allez-vous-en, s'en aller. tirez-en. se retirer. allez-y. vos enfans. sans argent.

Sie haben, sie sind. die Lüge. die Nägel. gehet weg, weggehen. ziehet davon. sich wegbegeben. gehet hin. eure Kinder. ohne Geld.

Sylben,

die ganz einerley Klang haben, ob sie schon ungleich geschrieben werden.

N. 1. Meistentheils sinds dunkle Vocales §. 40. Gr. oder Diphthongi gleichen Klanges.

2. Es muß demnach nothwendig einen Hauptvortheil im Buchstabiren geben, wenn Kinder gewöhnet werden, dergleichen gleichklingende Diphthongos ꝛc. nicht nur just gleich auszusprechen, sondern auch just auf gleiche Weise zu nennen, ohne erst einen Vocal nach dem andern herzuzehlen. Z. E. *ai*, *eai*, *ei*, *oi*, nennt man schlechtweg nur é; und *in*, *ain*, *aim*, *ein*, schlechtweg nur eing, (denn es ist nur ein einiger Nasenvocal) und so ist z. E. sain im Buchstabiren nur in zwey Buchstaben, ß und eing zu zergliedern; so auch faim nur in ff und eing.

3. Die cursiv gedruckten Buchstaben (qui sont en charactères italiques) sind ganz stille, wo sie nicht gebunden werden. (§. 64.)

4. Es könten diese Catalogi zuweilen auch in den obern Classen zur Variation oder Aufweckung als Lese- Schreib- oder Vocabel-Uebungen sehr nützlich angewendet werden.

§. 35. I. wie ang klingen (siehe der meisten Bedeutung oben. (§. 12. 22.)

a) camp. champ. dam.

b) An. ban. banc. blanc. bran. chant. cran. dans. fan. flan. flanc. franc. fians. gant. gland. grand. Jean. pan. plan. plant. quand. quant. rang. sang. sans. tan. tant. van.

c) en. cent. dent. fend. gens. lent. ment. pend. prend. rend. rends. sens. sent. tems. tend. tends. vend. vends. vent.

II. wie eing klingen (siehe oben §. 13. 25.)

Brin. crin. craint. craint. lin. clin. sain. saint. ceins. ceint. sein. seing. fin. faim. feins. feint frein. daim. gain. grain. main. mains. nain. pin. pain. pein. peins. peint plain. plains. plaint. plein. reins. tins. tint. tain. teins. teint. train. vin. vingt. vins. vint. vain. zain.

III. wie oän klingen (s. Gr. §. 33. n. 3.)

Choin. coin. coing. foin. groin. joins. joint. loin. moins. oing. oins. oint. poing. point. soin.

IV. wie ong klingen (s. §. 29.)

Bon. blond. bond. don. donc. dont. fond. fonds. font. front. gond. jonc. long. mon. mont. non. ont. pond. pons. pont. rond. son. sont. thon. ton. tond. tonds. tronc. vont. nom. plomb. prompt. romps. rompt.

§. 36. I. wie ahr, är, ohr klingen (s. §. 42. Gr.)

Art. car. char. dard. fard. hart. jar. lard. marc. Mars. nard. par. pars. part. tard. (är) Chèr. chair. èrs. air. fèr. flair. clair. mèr. perd. pers. pair. sers. sert. ver. verd. vers. vert. vair. (ohr) Bord. corps. dors. dort. fort. hors. lors. mord. mors. mort. nord. port. sors. sort. tord. tors. tort.

II. wie ah klingen (siehe §. 58. 59. Gr.)

As. bas. bat. bât. bras. chat. fat. gras. lacs. las. mât. pas. pat. plat. ras. rat. sas. tas. vas.

III. wie ä klingen (s. §. 17. Gr.)

Bai. brai. dès. dais. fai. frêt. fraix. gai. legs. lai. laid. lait. mes. mets. net. nait. pai. paix. près. prêt. quai. quels. rais. tes. têt. tai. très. trait. vêt. zest.

Wie eh klingen (s. §. 24. Gr.)

J'ai. ces. je sai. chez. gué. gré. geai. mai. nés. avez. savez. diner. souper. premier. dernier.

IV. wie ih klingen (s. §. 42. Gr.)

Bis. bris. cri. Christ. dis. dit. dix. fis. fit. fris. frit. gis. git. gris. gril. lis. lit. lît. mis. mit. pis. plis. pris. prit. prix. ris. rit. riz. six. vis. vit.

V. wie oh klingen, *au*, *eau*, *o*, *os*, *ot* &c. (s. §. 41. Gr.)

Os. aux. bot. baux. beau. beaux. clos. chaud. chaux. dos. dot. eaux.

eaux. flots. fleau. fau. faut. faux. gros. haut. mot. maux. nos. pot. Paul. peau. preau. rot. rôt. sot. sauf. Saul. saut. sceau. seau. tôt. toux. trop. trot. vos. vau. vaut. vaux. veau.

VI. wie oä klingen (s. §. 35. Gr.)

Ois. oit. boi. bois. boit. choix. coi. croix. doi. doigt. dois. doit. le droit. foi. fois. loi. moi. mois. noix. poil. póids. pois. poix. quoi. roi. soi. soif. sois. soit. toi. toit. trois. voi. vois. voit. voix. noir. seoir. soir. voir.

VII. wie ö, öh klingen (s. §. 31. 34.)

Beuf. veuf. neuf. oeuf. seul. choeur. coeur. fleur. heur. leur. leurs. meurs. meurt. moeurs. peur. pleur. soeur. bleu. ceux. creux. deux. eux. feu. gueux. jeu. meus. meut. neud. peu. peus. peut. peux. pleut. preux. queux. veux. voeux.

VIII. wie u, uh klingen (s. §. 37. Gr.)

Boue. bouc. bous. bout. chou. clou. cou. coup. cous. coût. doux. fou. goût. houx. joug. loup. mou. moût. nous. août. pou. poux. prou. roux. sou. soul. sous. tous. tout. toux. trou. vous. bourg. cour. cours. court. gourd. jour. lourd. ours. pour. sourd. four. tour.

§. 37. *I. Mots de trois syllabes.*

Abandon. affliction. ambition. arbrisseau. Barbouiller. bouteille. brassières. briévement. brunissoir. Cacherions. cailleteau. carogne. chamailler. charbonnier. chatouiller. citoyen. conseiller. contractiez. criailleur. cuisinier. Douloureux. Echeveau. embrouiller. endormions. enrageant. entrailles. expliquons. Fabrique. ferrement. flageolet. Gazouilleur. glissassiez. grénouille. Heritier. heurtassiez. Jardinier. impuissant. Laissassiez. langouste. Lieutenant. louveteau. Mangeable. manquassiez. murmuriez. Neuvaine. Obligiez. ombrageux. orgueilleux. oublieux. Pardonnions. paroitroient. patrouillez. paupières. pituiteux. pointilleux. poissonnier. parvinssiés. puissance. Quelquefois. Raillassions. Sommeiller. sommelier. somptueux. Témoignertonnelier. Villageois. vivandier. volontiers.

II. Mots de quatre syllabes.

Abatial. ambiguité. Banqueroutier. Chiromancie. circonvoisin. contraignissiez. Dialogue. Echantillon. entendement. Facétieux. Gentilhomme. Haïssable. Introduirons. Louablement. Malencontreux. Nécéssité. Oubliémes. Passementier. Repressailles. Soûdiaconat. Travaillassent. Virebrequin. Yvrognesse.

III. Mots de cinq syllabes.

Achemineroient. baragouïneux. captieusement. débonnaireté. égratignure. facilitassions. génufiéxion. héroïquement. inadvertance. lamentablement. manifestames. négociateur. orthographier. prééminence. quin-

quinquagésime. rigoureusement. successivement. turlupinade. versificateur. yvrognerie.

IV. Mots de six syllabes.

Ambitieusement. continuellement. disproportionner. essentiellement. gesticulation. hyperboliquement. inconteſtablement. laborieusement. mésintelligence. opiniâtreté. physionomiste. réligionnaire. septuagénaire. tumultueusement. victorieusement.

V. Mots de sept syllabes.

Amphibologiquement. consciencieusement. désavantageusement. extraordinairement. irréconciliable. plénipotentiaire. reconciliation. superstitieusement. transsubstantiation.

Mots de huit syllabes.

Ariſtodémocratie. incompréhensibilité. irréconciliablement. irrépréhensibilité. miséricordieusement.

D.

Zur IV. Section §. 64-67. Uebung im Binden der Wörter.

§. 38. *L'oraison dominicale.*

Notre Père qui es aux cieux : Ton nom soit sanctifié. Ton régne vienne. Ta volonté soit faite sur la terre, comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Et nous pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous indui point en tentation : mais délivre nous du malin. Car à toi est le régne, la puissance et la gloire aux siècles des siècles. Amen.

L'Oråsong Dominical'.

Notr' Per' ki å-sossiö : Tong nong ssoå ssantissieh. Tong rånj' wienn'. Ta wolongteh ssoå ssåt' ssür la tår' ko-mo ssiål. Donn' nuh oh *schur* dwih notr' Pång kotidiång. e nu pardonn' no-soffangs' komm' nu pardonnong a ssöh ki nu son-zoffangsseh. e n'nusindwi poång ang tangtassiong, må d'liwr' nu dü malång. Car a toå å l'rånj', la Pw'issans' e la gloår oh ssiåkl' då ssiåkl'. Amen.

§. 39. *Proverbes communs.*

Tout ce qui reluit n'est pas d'or. Peu de bien, peu de soin. La nuit tous chats sont gris. Où il n'y a rien, le Roi perd ses droits. 5) Les Rois ont les bras longs. La faim fait sortir le loup hors du bois. A bon chat bon rat. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Chien qui fait du bruit ne mord point. 10) Argent fait tout. Du dit au fait, c'est un grand trait. Prens le tems tel qu'il vient. Le trop nuit.

Es

Es ist nicht alles Gold was da glänzet. Wenig Vermögens, wenig Sorge. Bey der Nacht sind alle Katzen grau. (Kühe schwarz.) Wo nichts ist, da verliert der König sein Recht. 5) Die Könige haben lange Hände. Der Hunger bringt den Wolf aus dem Walde. Gute Katze, gute Ratte. (i. e. er kan ihm nichts anhaben.) Man muß das Eisen schmieden, weils warm ist. Ein Hund, der zu viel Lermens macht, beißt nicht leicht. 10) Mit Geld kan man alles ausrichten. Von Worten zur That, ist ein grosser Sprung. Nimm (und brauche) die Zeit wie sie kommt. Was zu viel ist, das schadet.

Aus guten Ursachen ist folgender Lobspruch der französischen Sprache samt der angehängten Anmerkung an diesem Orte, und nicht anderswo, eingerücket worden.

§. 40. *Eloge de la Langue françoise.*

Il suffit, pour faire en un mot le panégyrique de cette langue, de dire qu'elle est généralement préférée à toutes les autres de l'Europe, et que les Etrangers de qualité, jusqu'aux Princes Souverains mêmes, croiroient, qu'il manqueroit quelque-chose à leur éducation, s'ils ne la parloient purement et avec facilité. Ce n'est pas que les langues de nos Voisins n'ayent aussi leurs beautés : mais elles ont des défauts, qui ne se trouvent point dans la nôtre. La langue *Alemande*, est énergique, mais elle est dure; *L'Angloise* est copieuse, mais elle n'est pas assez châtiée; *L'Espagnole* est grave et pompeuse, mais elle est trop enflée; *L'Italienne* est mignarde, mais elle est molle et languissante. La langue *Françoise* seule a tous les avantages de ces langues, sans en avoir les imperfections. Elle est tout ensemble douce et forte, exacte et abondante; simple et majestueuse, mâle et délicate. Elle est propre à toutes sortes de matières, pour la prose et pour la poësie; pour l'histoire et pour le roman; pour le sérieux et pour le comique. On ne doit donc pas s'étonner de ce qu'elle est si estimée de tout le monde; et on s'étonnera moins encore de ce qu'elle est si digne de la prééminence qu'on lui donne sur toutes les langues vivantes, si l'on considère quels soins on prend dépuis long-tems à l'épurer et à l'embellir. *Msr. de la Touche, Préface de l'Art de bien parler François.*

Allgemeine Anmerkung von der Vollkommenheit und Unvollkommenheit der Sprachen.

Herr M. Carpov führet in seiner Meditat. philosophico-critica de *perfectione linguæ, Ien.* 1735. 8. nach einer mathematischen Lehrart aus, daß diejenige Sprache, die die vollkommenste unter allen seyn soll, seyn müsse

1) so deutlich, als möglich,
2) so bequem, leicht und kurz, zu reden und zu schreiben, als möglich,
3) so annehmlich zu hören, als möglich; adde:
4) so leicht und bald zu erlernen, als möglich.

Kraft dieses Grundsatzes muß in der allervollkommensten Sprache

I. jedes Ding seinen eigenen Namen haben. Folglich sind

1) alle *Æquivoca*, (da ein Name mehr als einerley Sache bedeutet) und

2) alle

2) alle *Synonyma* (da eine Sache mehr als einerley Namen hat) darin unerlaubt. Dagegen
3) muß man bey neuen Dingen ꝛc. auch neue Namen machen, oder sie aus andern Sprachen adoptiren dürfen.
4) Muß die Sprache nur einen einigen *Dialectum*, und nicht verschiedene Arten zu pronunciren und zu construiren haben. Folglich
5) werden in ihr alle *Logomachien* (Wortgezänke) können aufgehoben seyn.

II. sie muß so viel Essentialwörter (d. i. die das Wesen und Beschaffenheit einer Sache durch den Klang ꝛc. exprimiren) haben, als möglich; dergleichen sind: Jehova, JEsus, Donner, Guckguck, Gluckhenne, heulen ꝛc.

III. Aehnliche Dinge müssen ähnliche Benennungen haben. Folglich
1) die Adjectiva qualitatum mit ihren Substantivis abstractis, materiæ &c. übereinkommen, z. E. gut mit Güte, gölden mit Gold.
2) Verba &c. mit ihren Verbalibus, als leben, lebend, belebt, lebhaft, lebhafter Weise ꝛc.
3) Ueberhaupt müssen so wenige *Radices* (Stammwörter) darinnen seyn, als möglich: und von denselben sollen so viele Derivata abstammen, als immer nöthig und nützlich.
4) Durch diese Anverwandtschaft der Wörter, 1) zwischen den Stämmen und dero Abstammenden, 2) zwischen den einfachen und zusammengesetzten, 3) zwischen der einen und einigen andern benachbarten und bekannten Sprachen soll man in der vollkommensten Sprache so viele Vortheile zur Erleichterung und Deutlichkeit erlangen können, als möglich. Mithin wird man alle unnöthige Wörter, die nur zur Marter des Gedächtnisses, zum Ueberfluß, zur Weitläuftigkeit ꝛc. da wären, weglassen. Weil jede vollkommene Sprache auch so leicht seyn muß, als möglich: so muß sie

IV. so wenige Variationes oder Flexionen haben, als möglich, und durchaus keine Anomalien und Exceptionen. Folglich
a) entweder nur eins oder drey Genera, einerley Comparation, einerley Declination von höchstens vier Casibus und einerley Art der Motion und aller etymologischen Regeln.
b) Nur eine Conjugation, nur das Activum und Passivum, nur drey Modos und drey Tempora, und keine Irregularia ꝛc.

V. Sie muß so deutlich geschrieben werden, als möglich. Folglich
1) sehr wenige und doch just so viele Buchstaben haben, als sie verschiedene Töne hat, nichts mehr, nichts weniger. (Siehe Gramm. §. 67.) Die Buchstaben müssen aber so einfältig und leicht zu schreiben seyn, daß man sie in einem Tage lernen könte.
2) Just so viele und so verschiedene Unterscheidungszeichen haben, als nöthig, a) den Affect, b) den Ton im Steigen und Fallen, c) die Dauer jedes Tons, und d) die Deutlichkeit der ganzen Rede zu dirigiren.
3) Folglich kan hier die Antiquität ungewisser Leute und Zeiten unmöglich die Richtschnur der Orthographie seyn: sondern die möglichste Deutlichkeit, Bequemlichkeit und Zierlichkeit der Sprache selbst.

VI. Je bequemer und kürzer sich eine Sprache reden und schreiben läßt, je vollkommener ist sie. Folglich muß sie
1) sehr kurze Wörter haben, und wenig vielsylbige.

2) Viel

2) Viel zusammengesetzte Wörter haben, damit also ein einiges Wort zwey, drey und mehrere Begriffe auf einmal ins Gemüth bringen könne. Z. E. Weltweisheit. untadelhaft. zuvorentspringen.

3) So können auch in die abgeleiteten Wörter zweyerley Begriffe hineingebracht werden: der Hauptbegriff des Stammwortes, z. E. klein Buch ꝛc. und die Nebenbegriffe der Vergleichung, als: kleineres, kleinestes Büchlein.

VII. Je bequemer und annehmlicher eine Sprache zu pronunciren ist, je vollkommener ist sie. Soll sie nun vollkommen aussehen, so müssen

1) Vocales und Consonantes immer mit einander abwechseln, und keines von beyden zusammen gehäuft seyn.

2) Alle Consonanten müssen sehr leicht auszusprechen seyn. So ist z. E. der Engelländer ihr th, der Slaven ihr schtsch, rsch und andere Töne, die sich mit teutschen und lateinischen Buchstaben nicht ausdrücken lassen, (NB. andern Nationen,) schwer auszusprechen; eben so nehmen zu viele h nach einander jedermann den Othem zu schnell weg.

VIII. Je annehmlicher sie sich hören läßt, (ohne Absicht auf die Sache,) je vollkommener ist sie. Derowegen müssen

1) ein- und vielsylbige Wörter darinnen mit einander abwechseln.

2) Sie muß des allernatürlichsten Tons zur Exprimirung der Lebhaftigkeit und Affecte fähig seyn.

3) Folglich hinreichende Tonzeichen (Accente) haben.

4) Sie muß kurze und lange Sylben haben, mithin auch die nöthigen Zeichen der Sylbenquantität.

5) Sie muß viele Wörter haben, die einen Klang geben, i. e. Reimwörter. Mithin

6) muß sie zu einer lieblichen Poesie geschickt seyn, wenn sie anders vollkommen heissen soll.

Man kan davon Bechers närrische Weisheit und weise Narrheit, p. 76. seqq. noch kürzer und mit Vergnügen nachlesen; obwol nicht zu hoffen ist, daß dergleichen Speculationen jemals in der Welt in ihre völlige Wirklichkeit kommen werden.

Sind nun diese erzehlte Eigenschaften der Probierstein von der Vollkommenheit und der Unvollkommenheit der Sprache: so ist eines theils offenbar, daß es keine einige vollkommene Sprache in der Welt gebe noch geben könne; andern theils läßt sich hieraus der Ueberschlag machen, wie ferne eine Nation vor der andern mit der Vollkommenheit ihrer Sprache prahlen könne.

E.

Zur V. Section §. 67-80. Uebungen in der Orthographie.

Obs. Nachstehende Exempel können nur in den obern Classen zum Lesen und zum Anzeigen des Unterschiedes zwischen der antiquen und modernen Schreibart gebraucht werden. Dis kan schrift- und mündlich geschehen. Jenes, wenn man diese Pensa nach der neuern Orthographie abschreiben läßt ꝛc.

Mey-

Mehrere und andere Exempel hat man nicht für nöthig geachtet, weil alles französische schreiben, elaboriren 2c. allemal eine Uebung der Orthographie mit seyn muß.

§. 41. *I. Exemple de la vieille Ortografe.*

Tiré de l'Institution des Princes, fol. 128.

Des Grands hommes issus de condition obscure.

Agathocles, Roy de Cycile estoit filz d'un potier, lequel pour recognoissance de son origine, voulut estre seruy toute sa vie en vaisseaux de terre. Entre toutes les plus eminentes dominations de la terre, c'est l'Empire, et toutes-fois nous trouuons plusieurs Empereurs et Romains et autres, issans de basse parenté, qui neantmoins ont obtenu la dignité Imperiale, comme Maximilian, filz d'un serrurier. Martius aussi Empereur estoit forgeron, lequel incontinent apres qu'il eust esté esleu Empereur, ora devant le peuple, comme il s'ensuit. Je sçay (mes amys) qu'on me pourra obiecter mon ancien exercice, du quel vous estes tous tesmoings, mais que chacun en die ce qu'il voudra. A ma volonté que ie maniasse tousiours le fer, non pas demeurer oisif avec les femmes en crapules, friandises, et autres delices, comme a faict Galien mon predecesseur: le quel estoit indigne de la noblesse et gloire de ses ayeulx. Qu'on mette en avant tant qu'on voudra mon estat de forgeron: mais que les nations estranges cognoissent, que j'ay manié le fer avec leur dommage, et la Germanie et Allemaigne, et autres nations circonuoisines sentent, qu'ils ont affaire à vne nation ferrée, et qu'ils redoutent en nous principalement le fer: et quant à vostre regard, ie veux bien que vous sçachez que vous avez eleu un Empereur pour vous regir, qui ne mania iamais que le fer.

§. 42. *II. Exemple de la vieille Ortografe.*

Tiré de l'Institution des Princes, fol. 154. &c.

Sévérité de Cambyse envers les Juges iniques.

Hérodote, historien grec, louë grandement Cambyses, Roy des Perses, pour sa soigneuse diligence à punir les iuges iniques, qui pervertissent iustice: et comme il fut adverty par le tesmoignage de plusieurs qu'un iuge nommé Sisana, corrompu par argent, auoit prononcé vn faux iugement, à l'instant mesme que sa faute fut descouuerte, il le feit escorcher tout vif, et commanda, que la peau fut mise et attachée auec des cloux au siege au quel les iuges avoit accoustumé de s'asseoir, pour prononcer leurs iugemens, et quelle demeurast là en perpetuité, afin qu'estans instruicts, par tel spectacle, ils se gardassent pour l'aduenir de se contaminer de telles fautes: et ordonna dauantage, que le fils du Juge defunct, qu'il auoit pourueu de son estat occupast premier le siege, afin qu'il fut admonnesté par l'exemple de son pere de loyaument administrer Justice.

§. 43. *III. Exemple de la vieille Ortografe.*
Tiré de l'Horloge des Princes, l. II. p. 581.

Faire bon usage du tems.

L'ordre que l'Empereur Marc Aureles auoit auec le temps estoit tel, c'est à sçauoir qu'il dormoit sept heures de nuict, et vne heure il reposoit de iour: à manger, diner et soupper, il estoit seulement deux heures, et n'estoit point pour ce qu'il prinst plus grand plaisir d'estre long temps à manger et à boire, mais pour ce que les philosophes qui disputoyent en sa présence, luy estoyent occasion d'augmenter le temps; car iamais en dix sept ans on ne le vit manger sans que l'on ne luy leust quelque liure, ou qu'en sa présence on de disputast auec quelque philosophe. Comme il tenoit plusieurs Royaumes et prouinces, il disputoit vne heure pour les affaires d'Asie, pour Afrique vne heure, et pour Europe vne autre heure, et pour la frequentation de ses enfans et familiers, il s'exposoit autres deux heures du temps: il auoit vne autre heure pour les affaires extravagantes, comme pour ouyr les plainctes des greuez, les querelles des pauures, les iniustices des vefues, les larcins faicts aux orphelins: car les princes clemens ne doyuent moins ouyr les pauures, qui prennent, que les riches, qui ont beaucoup. Il occupoit tout le reste du iour et de la nuict à lire liures, et éscrire quelques oeuures, à composer lettres et estudier antiquitez et disputer auec les sages et philosophes. Finalement il ne prenoit tant de goust en aucune choses, comme à parler des sciences. Si les cruelles guerres ne l'empeschoyent, ou si les hautes affaires ne le detournoyent ordinairement, en hyuer il se couchoit à neuf heures, et s'eueilloit à quatre, et pour n'estre oiseux il auoit tousiours un livre à chevet de son lict, et ce qui restoit de matin, il employoit à lire.

§. 44. *IV. Exemple de la vieille Ortografe.*
Tiré de l'Horloge des Princes, l. II. p. 847-905.
Conditions requises dans le Gouverneur, ou Précepteur d'un jeune Prince.

Nous mettons ici aucunes conditions que doiuent auoir les maistres, qui seront chargé des enfans des nobles et bonnes personnes, et seront cause de leur faire beaucoup d'honneur, et que leurs disciples seront bien apris et moriginez: pource que la gloire du disciple tousiours redonde à l'honneur et exaltation de son maistre et précepteur. La *premiere* condition est, que celuy, qui doit estre précepteur d'aucun enfant de bonne maison, ne doit auoir moins de quarante, ny plus de soixante ans, pource que le maistre ayant peu d'aage, a honte de commander: et s'il a beaucoup d'ans, il ne peut chastier. La *seconde*, que les maistres et précepteurs soyent fort honnestes, non seulement en la

purité de la conscience, mais aussi en l'exteriorité et nettété de la vie: pource qu'il est impossible que l'enfant soit honneste, si le maistre, qui le gouuerne, est dissolu. La *tierce*, il est necessaire, que les maistres et précepteurs des princes et grands seigneurs soyent hommes fort veritables, non seulement en leurs paroles qu'ils disent, mais encore ès affaires qu'ils traictent, pource que la bouche, qui tousiours est pleine des menteries, ne doit par raison estre maistresse des veritez. La *quarte* condition est, que les précepteurs des princes et grands seigneurs soyent de leur nature larges et liberaux à donner: car souuent la grande convoitise des maistres empoisonne les coeurs des princes à estre auares et conuoiteux. La *cinquiesme*, il est necessaire que les précepteurs et maistres des enfans des princes et grands seigneurs soyent fort moderez en paroles et tres-resolus en sentences, de maniere qu'ils doiuent enseigner aux enfans de parler peu et escouter beaucoup: car c'est vne extreme vertu au prince, d'escouter en patience et de parler en prudence. La *sixiesme* condition est, que les maistres et précepteurs des princes et grands seigneurs soyent hommes sages et fort rassis, de maniere que par la maturité et repos du maistre se refrene la legereté du disciple: pource qu'il n'y a plus grande pestilence ès Royaumes, que quand les princes y sont ieunes, et les maistres legers et volages. La *septiesme*, il est necessaire que les maistres des grands seigneurs soyent fort entendus aux escritures diuines et humaines, de maniere que le maistre monstre par escrit ce qu'il enseigne par paroles, mesmement comme vn autre prince l'executat et mit ses préceptes par oeuures: pource que les oeuures humaines se meuuent plus par l'exemples des passez, que par les paroles des presens. La *huictiesme* condition est que les précepteurs des princes ne soyent notez des vices de la chair: car comme les jeunes sont naturellement combattus de la chair, ils n'ont force pour estre chastes, ny prudence pour estre cauts; et pourtant est necessaire que leurs maistres soyent nets et honnestes: car jamais le disciple ne sera chaste, si le maistre est vicieux. La *neusieme* est, que les maistres soyent bien conditionez, afin que les enfans des seigneurs vivans en delices, ils ne prennent aucune mauvaises conditions: lesquelles leurs maistres doyvent plus corriger par bonne conversation, que par aspre discipline: pource que souvent advient que le maistre mal conditionné faict, que le prince devient peu gracieux. *La dixieme*, il est necessaire que les maistres et précepteurs des princes ayent non seulement veu et leu plusieurs choses, mais aussi qu'ils ayent experimenté la variable fortune: car comme les enfans des grands seigneurs ont de don de Dieu plusieurs grands estats, ils doyvent, pour y bien pourveoir, parler à plusieurs, respondre à plusieurs, et traicter avec plusieurs, et leur est chose bien profitable converser et traicter avec hommes experts, pource que l'homme experimenté tient la préeminence au conseil.

Mar

Man kan diesen guten Vorschlägen, die ein grosser Käyser ꝛc. gegeben hat, auch die beweglichen Bitten beyfügen, die eine vornehme englische Dame, kurz vor ihrem besorglich tödtlichen Wochenbette, an ihrem Ehegemahl schriftlich wegen der christlichen Erziehung ihrer Kinder gethan hat. Es sind selbige in einem lesenswürdigen Büchlein enthalten, das den Titel führet: Le Testament d'une mére à son enfant à naistre, à Sedan, 1628. 16. Daraus zur Probe nur folgendes angeführet wird, p. 66. seqq.

Bien-aimé, i'apprehende tant de vous produire vn enfant orgueilleux et glorieux, qu'encores que ie sçache bien que vous en aurés tant de soin, que vous n'aurés besoin d'y estre encouragé, ie ne sçaurois toutesfois m'empescher d'en augmenter vostre diligence par mes prieres et exhortations. Ce peché estant dangereux au possible; entrant par la finesse du diable ès petits enfans sous pretexte de sagesse et d'intelligence, et les parens y prenants plaisir, luy donnent vne douce et agreable nourriture. &c. &c.

SECTIO II.

Uebungen über den andern Theil der *Grammaire*.

§. 45. Vorläufige Erinnerungen.

1) Diese und dergleichen Uebungen können eine Grammaire erst angenehm und nützlich machen: denn sie geben in Exempeln sowol die an sich verdrießliche und kraftlose Theorie unvermerkt ein, als auch eine baldige Fertigkeit; jedoch nicht anders, als bey einem richtigen und methodischen Gebrauch. Je methodischer je nutzbarer. Der berühmte königlich dänische Sprachmeister, Herr Canel, war einer der vornehmsten, der diesen lebhaften und vortheilhaftigen practischen Weg angewiesen hat. Sein königlich französisch-teutscher Grammaticus, Copenh. 1729. 4. kan von einem jeden Docente und Discente entweder zum Muster oder zur Beyhülfe wohl gebraucht werden. Sein Grammairien en belle humeur, à Nurenb. 1697. 8. ein überaus mühsames Werk, ist auch wohl zu Rathe zu ziehen, und ist, der Reime ohngeachtet, doch ziemlich ungezwungen. Ihm sind alsdenn gar viele nachgefolget, z. E. Mssrs. du Grain, Rädlein, Mouton, Poitevin, de la Cour, Curas &c. deren immer einer aus dem andern theils die Muster, theils und allermeist die Exempel selbst, bald mit einiger Aenderung, bald unverändert genommen, ohne daß sie über diesen Kindersachen eines Plagii wären beschuldiget worden.

2) Von Rechtswegen solten alle solche Exempel von unten bis oben auf so rangiret werden, daß

a) man alle Schwierigkeiten möglichst theile, und nie mehr als eine (oder lieber eine halbe) auf einmal gebe, mithin müssen die ersten die allersimplesten seyn.

b) Daß in keinem Exempel zu vielerley Theorien und Regeln vorkommen, sondern im Anfang nur eine, dann zween u. s. f. nach dem Maaß des steigenden Profectuum.

c) Daß in keinem zusammengesetzten Exempel etwas vorkomme, dessen Theorie oder Grundregeln entweder noch nie da gewesen, oder mit Recht (kraft einer vorsichtigen Lehrart,) noch nicht können genommen und gefordert werden ꝛc. Und nach diesen Maximen hat sich Herr Canel gerichtet.

Weil aber durch diesen Zwang a) die Materien allzu strohern und unschmackhaft herauskommen; (welches bey lehrbegierigen Gemüthern, die gern Sachen und etwas reales lernen, sowol als bey den nachläßigen, weit mehr Schaden und Verdruß zu bringen pfleget, als eine andere Art der Schwierigkeit;) b) die Natur der Sprachen selbst eine allzu genaue Zerstückelung der Lectionen nicht erlaubt, immassen man in jeder Sprache die Verba schier so bald (ja die auxiliaria noch wol eher und mehr) nöthig hat, als die Declinationen selber; und endlich c) die allersimplesten Uebungen unter dem Decliniren und Conjugiren selbst mündlich am besten vorgenommen werden ꝛc. so haben wir uns, gleich andern, die Freyheit genommen, aus allen allerley zu nehmen, und in der Wahl sowol als in der Aenderung (wo eine vorkam,) uns so gut nach der Simplicität der Exempel, als nach deren Annehmlichkeit und Lebhaftigkeit durch die mit hineingebrachte Realität zu richten.

3) Der Gebrauch dieser *Exercitiorum* ist allemal nach dem Zustande der Discentium und vorsichtiger Zusammenhaltung mehrerer Umstände, bald nur mündlich, bald auch schriftlich einzurichten. Nur ist noch anzumerken,

a) daß sie nicht eben præcise in dieser Ordnung, wie sie hier stehen, müssen gebraucht werden: (so wenig als die Grammaire selbst in einer systematischen Ordnung gebrauchet werden kan,) sondern nach Umständen.

b) Daß sich Docentes durch guten Gebrauch des Collegii gallici in 100 Lectionen des Herrn Jean du Grain, Leipz. 1738. 8. die Arbeit sehr erleichtern können: daher die Exempel dieses Auctoris hier aus beyden Theilen mehrentheils mit citiret sind: obwol zu wünschen, daß bey dieser Edition, sowol in der Einrichtung des Buchs, als in der Sache selbst, noch manches wäre verbessert worden.

c) Beliebt aber jemand selbst Exempel zu geben, (sonderlich zu mündlichen Uebungen,) der kan nur aus dem französischen Wörterbuch ein und ander fruchtbares Stammwort, samt dessen Abstammenden und Phrasibus, oder auch desselben mittlern Theil, *l'Univers en abrégé*, p. 509. seqq. zur Hand nehmen: da ihm bey den 100 Artikeln, in welche die nöthigsten Wörter der französischen Sprache vertheilet sind, sowol Substantiva als Verba an die Hand gegeben sind, welche er ohne mühsames Suchen der Gedanken, nach Erforderung jeder Lection, leicht zusammensetzen, variiren, und dabey eine nützliche Vocabel-Uebung geben kan.

F. Exercitia über die fünf Declinationen.

§. 46. Die erste Declination mit dem *Artic. indefinito.*

Gen. et Abl.	de *Jean.*	de *Monsieur.*	de *mon livre.*	de *cet homme &c.*
Dat.	à *Jean.*	à *Monsieur.*	à *mon livre.*	à *cet homme &c.*

I. (du Grain, I, 16.)

Jean est fils de Madame Jeanne. George est fils de Monsieur Paul. Marie est fille d'Antoine. Elle est née à Rome, capitale d'Italie. Mademoiselle Louise est née à Paris en France. Ils sont venus à Florence, faire la révérence 1. à son Altesse Sérénissime, le Grand Duc de Toscane; Ensuite 2. ils sont partis pour l'Allemagne, car ils veulent aller à Heidelberg. Ils veulent aussi voir Francfort sur le Mein; De Francfort ils iront à Mayence, et de là ils s'embarqueront 3. pour Amsterdam. Je crois même, qu'ils iront jusqu'en Angleterre, pour voir cette belle ville de Londres; Car on dit, qu'elle est presque plus grande que Paris.

Maître

Maître Jaque les accompagnera, 4. et Père Augustin et moi prierons 5. Dieu pour eux. Quant à Monsieur notre Cousin Joseph, qui est nouvellement venu d'Italie, il a reçu des ordres de son père, qui lui a écrit de Venise, de se rendre au plutôt 6. à Oxford, pour étudier dans cette fameuse Université; Et quand il aura fini ses études, il reviendra à Padoue, pour y prendre le bonnet de Docteur. 7.

Phrases. 1. *Faire la révérence*, aufwarten. 2. *ensuite*, darnach. 3. *s'embarquer*, zu Schiffe gehen. 4. *accompagner qq.* jemanden Gesellschaft leisten. 5. *prier*, bitten. 6. *se rendre au plutôt à &c.* sich aufs ehest nach ; ; begeben. 7. *un bonnet de Docteur*, ein Doctorhut oder Würde.

II.

Carl ist ein Sohn des Herrn Curtii, und Ludewig ist ein Freund des Herrn Johannis. Peter gleichet 1. der Frauen Barbara. Er ist zu Gibraltar in Spanien geboren, 2. und hält sich jetzt zu London auf. 3. Er wird von dort nach Pensylvanien reisen. 4. Und wenn er aus America wird wiederkommen 5. seyn, so wird er zu Paris wohnen.

Phrases. 1. *ressembler.* 2. *né.* 3. *demeurer.* 4. *partir.* 5. *retourner.*

§. 47. Die andere Declination mit dem *Artic. unitatis.*

N. Acc.	un *homme.*	un *livre.*	une *ame.*	une *femme.*
G. Abl.	d'un *homme.*	d'un *livre.*	d'une *ame.*	d'une *femme.*
Dat.	à un *homme.*	à un *livre.*	à une *ame.*	à une *femme.*

I.

Voilà un enfant, qui promet beaucoup. 1. Il a une mémoire, un esprit 2. et un jugement 3. admirables. Que penseriez-vous d'un fils et d'une fille, qui prennent à tâche 4. de chagriner un père et une mére, qui les ont tendrement aimés? Il vaudroit autant 5. parler à un tronc de bois 6. ou à une souche 7. que de parler à un homme tel que celui là. Ce livre est d'un jeune garçon ou d'une jeune fille, qui l'a perdu en allant à l'école. Je ne parle ni d'un voleur, 8. ni d'un menteur, 9. je parle d'un homme, qui m'a manqué de parole. 10.

Phr. 1. *Il promet beaucoup*, er macht viel Hoffnung. 2. Verstand, *Ingenium.* 3. das Nachdenken. 4. *prendre à tâche*, sich befleißigen. 5. *il vaut autant*, es hilft just so viel. 6. *un tronc de bois*, ein hölzerner Klotz. 7. ein Scheit Holz. 8. ein Dieb. 9. ein Lügner. 10. *manquer de parole*, sein Wort nicht halten.

II.

Ein Franzose und ein Deutscher trauen 1. einander nicht. Er ist ein Gasconier, 2. d. i. 3. ein Prahler. 4. Eines Aufschneiders 5. Worten muß man nicht glauben. 6. Man sagt er sey ein Normander, 7. das ist, ein Mensch, der seine Redlichkeit nach seinem Interesse abmißt. 8. Er ist ein Doctor, aber von weniger Wissenschaft 9. und Erfahrung.

Phr. 1. *se fier à qq.* 2. *il est Gascon.* 3. *c'est à dire.* 4. *un grand parleur.* 5. *un rodomont.* 6. *ajouter foi.* 7. *un Normand.* 8. *mesurer sa foi à ses interêts.* 9. *de peu de science.*

§. 48. Die dritte Declination mit dem *Artic. definito.*

	C.	F.	M.		C.	F.	M.
Sing. N. *Ac.*	l'*homme*,	la *vertu*,	le *livre*,	*Plur.*	les *hommes*.	*vertus*.	*livres*.
G. Abl.	de l'*homme*.	de la *vertu*.	du *livre*.		des *hommes*.	*vertus*.	*livres*.
Dat.	à l'*homme*.	à la *vertu*.	au *livre*.		aux *hommes*.	*vertus*.	*livres*.

(Grain 1, 19. Canel, p. 23.)

I.

L'Empereur, le Roi, les Electeurs 1. et les Princes sont les plus parfaites images de la Divinité, à qui Dieu communique en cette vie un échantillon 2. de la puissance, qu'il a sur toutes ses créatures.

Sing. Nom. Le Trône, le Sceptre, la Couronne, l'Empire, l'Eminence sont des marques certaines 3. de leur grandeur et autorité; ce qui est une marque *Gen.* du Trône (*du Sceptre*, *de la Couronne*, *de l'Empire*) et de la grandeur divine. Tous les hommes doivent porter du respect 4. *Dat.* au Trône (*au Sceptre*, *à l'Empire*) et à la Grandeur; et reconnoître, que leurs supérieurs ont *Acc.* (*le Trône*, *le Sceptre*, *la Couronne*) l'Empire et la grandeur; et que c'est *Abl.* de leur Trône, (*de leur Sceptre*, *de leur Couronne*, *de leur Empire et de leur Grandeur*,) que tout le monde dépend: 5. c'est pour quoi chacun sait, que

Plur. Nom. Les Trônes, (*les Sceptres*, *les Couronnes*, *les Empires*) et les Grands sont ordonnés de par Dieu: Grande est donc la puissance *Gen.* des Trônes, (*des Sceptres*, *des Couronnes*, *des Empires et des Grands*); Il faut donc porter un Souverain respect *Dat.* aux Trônes, (*aux Sceptres*, *aux Couronnes*) et aux Empires; car nous savons, que même les nations les plus barbares respectent *Acc.* (*les Trônes*, *les Sceptres*, *les Couronnes*,) les Empires et les Grands. Il est souvent dangereux 6. de parler *Abl.* des Trônes, des Sceptres, des Couronnes *et des Grands.*

Le Roi et la Reine vont souvent à la chasse, et quand ils reviennent du bois, ils se reposent 7. au château neuf. Le Roi va ensuite au conseil, 8. les ministres y vont aussi; Car le bon Maître fait le bon valet. 9. Monseigneur le Prince et Madame la Princesse sont très-affectionnés aux étrangers; ils sont faits à la fatigue. 10. Monsieur le Comte est adonné à l'étude mais non pas au jeu.

Phras. 1. die Churfürsten. 2. ein Muster, Probe. 3. gewisse Merkmale. 4. etwas respectiren. 5. *tout le monde dépend de lui*, jedermann ist ihm unterthan. 6. es ist oft gefährlich. 7. ausruhen. 8. *aller au conseil*, in den Rath gehen. 9. ein braver Herr macht brave Diener. 10. sie können viele Fatigen ausstehen.

II.

Das Buch, 1. die Feder 2. und die Dinte 3. des Schülers. 4. die Bücher, die Federn und die Briefe, die er dem Bruder giebt. Gebt ihm das schönste 5. Buch und die besten 6. Federn. Er sagt 7. ihm nichts vom Buch, vom Bruder, von den Cammeraden. Er gehorchet 8. dem Vater, der Mutter, den *Praeceptoribus.*

Phr. 1. *le livre.* 2. *la plume.* 3. *l'encre.* 4. *l'écolier.* 5. *le plus beau.* 6. *le meilleur.* 7. *dire.* 8. *obéir.*

Wer kömmt da? Es ist der Jäger. Nein, es ist der Bruder des Jägers.

Ists

Ists die Magd? Nein, es ist die Mutter der Magd. Es ist das Kind, oder der Bruder des Kindes. Sagets dem Sohn oder der Tochter. Da ist der Bruder und die Schwester. Von wem redet ihr? Ich rede von dem Knecht und von der Magd; und ich vom Kinde. Was sagt man vom Sohn und von der Tochter? Wer ist gekommen? Die Knechte und die Mägde, und die Kinder auch. Was habt ihr da? Die Kleider der Knechte und Mägde, und der Kinder ihre Schuhe und Strümpfe. Sagt das den Knechten und den Mägden. Gebt das den Kindern. Da sind die Knechte und die Mägde. Da sind auch die Kinder. Von wem habt ihr geredet? Von den Söhnen und Töchtern und Gesinde. Kurz, von dem Hause des Herrn Niemand.

§. 49. Die vierte Declination mit dem *Art. partitivo subst.*

	C.	F.	M.		C.	F.	M.
Sing. *N. Acc.*	de l'*eau*.	de la *bière*.	du *pain*.	*Plur.*	des *arbres*.	des *pommes*.	
G. Abl.	d'*eau*.	de *bière*.	de *pain*.		d'*arbres*.	de *pommes*.	
Dat.	à de l'*eau*.	à de la *bière*.	à du *pain*.		à des *arbres*.	à des *pommes*.	

(du Grain 1, 23.)

I.

Monsieur mon Cousin a du vin nouveau en cave. 1. Et de la bière nouvelle, avec un fromage d' Hollande, lequel n' est pas trop bon; on en mange pourtant de pire. 2. Dernièrement étant chez lui, il me fit beaucoup d' honneur, parceque je lui avois aporté de l' argent. Lorsque j' étois chez moi, 3. je n' étois pas obligé de boire de l'eau; je ne bûvois que du vin et de la bière excellente. Nous avons mangé aujourd' hui du roti, 4. des pigeons, 5. des perdrix, et des confitures séches et liquides. J' allai hier dans une boutique de Marchand avec des Etudiants, et des Officiers de ce Régiment. Nous y trouvames toute sorte de marchandises, du drap, des étoffes d'Angleterre, des bas de soye, 6. des gands parfumés. 7. On m' a montré de la laine, qui ressemble à de la soye, des galons d' or 8. et d' argent, des boucles d'acier 9. très-propres, et quantité de choses, dont j' étois charmé. J' ai acheté deux paires de bas de soye, et un habit d' écarlate, car je n' avois qu' un juste-au-corps de drap 10. avec des boutons de laiton. 11. Cela sentoit trop le bourgeois. 12. Il est vrai, que c' étoit un bon habit d' hyver; mais j' avois besoin 13. d' un habit d' été. Et comme je ne suis pas avare, et que j' ai à faire à d'honnêtes gens, 14. j' aime à être bien couvert. 15. On me demande souvent de l' argent, pour du sucre, du Caffé, pour des livres et pour des meubles. Il y a des gens qui ressemblent à des chevaux, qui mènent du vin, 16. et boivent de l'eau, et à des ânes, qui portent de l' or, et mangent des chardons. 17.

Phras. 1. im Keller. 2. man ißt noch schlimmern. 3. zu Hause. 4. Gebratenes. 5. Tauben. 6. seidene Strümpfe. 7. wohlriechende Handschuhe. 8. güldene Galonen. 9. stählerne Schnallen. 10. einen tuchenen Rock. 11. mit meßingenen Knöpfen. 12. dis ließ allzu bürgerlich. 13. ich brauchte. 14. ich habe mit rechtschaffenen Leuten zu thun. 15. ich bin gern wohl gekleidet. 16. Wein fahren. 17. Disteln.

II.

Gebt dem Tagelöhner 1. Brodt und Bier. Ich habe Geld und Freunde: wenn ich aber kein Geld hätte; so würde ich weder Freunde noch Bücher haben. Ist dis Wasser, oder ists Wein? Das ist Gebratenes, 2. jenes ist Gekochtes. 3. Dis ist Rind- und Kalbfleisch. 4. Da ist weiß Bier und frisch Wasser. Ist noch Milch 5. da? Da sind Aepfel und Birnen. Dieser Wein siehet aus 6. wie Wasser. Er hält sich mit Lappereyen auf. 7. Habt ihr Dinte? 8. Ihr habt ein silbern Messer, und eine irdene Schüssel. 9.

Phras. 1. *le manœuvre.* 2. *du roti.* 3. *du bouilli.* 4. *du bœuf, du veau.* 5. *du lait.* 6. *ressembler à qch.* 7. *s' amuser à des bagatelles.* 8. *de l'encre.* 9. *un plat de terre.*

§. 50. Die fünfte Declination mit dem *Artic. partitivo Adj.*

	M.	*F.*	*C.*	
Sing. N. Acc.	de *bon vin.*	de *bonne eau.*	d' *amère bière.*	*Plur.* de *beaux draps.*
			de *chères poires.*	d'*exécrables vices.*
G. Abl.	de *bon vin.*	de *bonne eau.*	d'*amère bière.*	de *beaux draps.*
D.	à de *bon vin.*	à de *bonne eau.*	à d'*amère bière.*	à de *beaux draps.*

I.

On trouve de bon vin et de bonne bière en Allemagne. On en trouve de meilleur en France et en Italie. Voilà de beau papier, où l'avez-vous acheté? J'ai bû un verre de belle eau panée 1. qui ressemble à de beau vin blanc. 2. Je veux de meilleures plumes que celles que vous m'avez données. On ne peut avoir à faire à de meilleures gens, qu'à celles-ci. On ne peut pas penser à de plus belles choses, qu'à celles auxquelles je pensois tout à l'heure. Il ne parle que de grandes maisons, de magnifiques et autres choses de cette nature. Ce sont de pauvres gens que ces gens-là. Ce sont de bonnes gens, de très-honnêtes gens, et qui ne font tort à personne. 3. On ne parle que d'insignes voleurs 4. qui infestent le païs. 5. Voilà de belles et bonnes plumes, vous n'en sauriez trouver de meilleures.

Phras. 1. *de l'eau panée*, Wasser, darin geröstet Brodt gequollen, Brodtwasser. 2. weisser Wein. 3. die niemanden Unrecht thun. 4. Haupt-Spitzbuben. 5. das Land verunruhigen.

II.

Das ist kein gut Tuch, und keine schöne Seide, die er zu seinem Kleide hat. Nie hatte ich mit rechtschaffenern Leuten zu thun. 1. Ihr habt schön Papier, und gute Dinte, aber keine gute Federn. Einer legt sich auf grosse Dinge, 2. der andere auf kleine Kindereyen. 3. Das sind keine ehrliche Leute, 4. die ihr Wort nicht halten. 5.

Phras. 1. *avoir à faire à d' honnêtes gens.* 2. *s' apliquer à de grandes choses.* 3. *de simples bagatelles.* 4. *d' honnêtes gens.* 5. *manquer de parole.*

§. 51. Ueber alle Declinationen.

Die Herrlichkeit, die Pracht, die Reichthümer und Ergötzlichkeiten, so man in Frankreich findet, verursachen, daß sich die Ausländer daselbst länger aufhalten, 1. als in den andern Landen der Welt. Ludwigs des *XIV.* erstaunliche Eroberungen ziehen alle Völker des ganzen Erdkreises hin. Man redet dort von nichts anders als von der grossen Macht 2. und den berühmten Belägerungen und Eroberungen, die die Franzosen gemacht haben. Sie rüh-

rühmen, wie ihre Truppen so wackere Soldaten sind, die an nichts Mangel haben. 3. Wenn die Belagerer Lebensmittel, Geld, Bley, Pulver ꝛc. und viel Feuerkugeln haben, und endlich alles was nöthig ist, eine Festung einzunehmen, 4. so werden die Belagerten nicht Herzens genug haben, 5. sich zu wehren, absonderlich wenn die Besatzung zu schwach ist, und sie auf keinen Entsatz warten dürfen. 6.

Phras. 1. *faire un plus long séjour.* 2. *des grandes forces.* 3. *n'avoir faute de rien.* 4. *pour prendre une forteresse.* 5. *avoir assez de courage.* 6. *n'avoir point de secours à attendre.*

Anmerkung.

Man hat obige wenige Exercitia oder Imitationes nur zum Exempel und Probe hergesetzt: wird aber mit allem guten Bedacht damit nicht fortfahren. Denn a) kommen sie insgemein allzu strohern, oder allzu gezwungen, oder allzu schwer heraus, weil die teutsche Constructions-Ordnung und Phraseologie von der französischen gar sehr differiret. b) Ists weit besser und nützlicher, dergleichen Imitationes nur in einzelen NB. kurzen Redensarten sofort ex tempore bey bequemer Gelegenheit mündlich zu geben, als sie erst in schriftliche Exercitia zu verfassen; so gehets auch leicht, mithin lustig. c) Ist ja zuweilen eine schriftliche Uebung nöthig: so kan man keine nützlichere angeben, als die so genannte Versionem directam und reciprocam. Man läßt nemlich ein Pensum nach dem andern aus der Grammaire pratique ins Teutsche 1. exponiren, alsdenn 2. schriftlich vertiren, hernach 3. exponiret man die teutsche Version wieder ins Französische hinüber, und läßt sie 4. endlich auch französisch schreiben.

II. Exercitia zur Motion und zur Formation des Pluralis.

A. *Motio* der *Substantivorum.*

Masc. auf	haben im *Fœm.*	die auf		die auf	
e	*sse.*	*aut* - -	*de*	*eau* - -	*elle.*
et - - -	*ette.*	*ien* - -	*ienne.*	*on* - -	*onne.*
eur - - -	*euse.*	*deur* - -	*drice.*	*teur* - -	*trice.*

§. 52. J'ai été aujourd'hui chez le Marchand, mais je n'ai pas vu la marchande. L'ours est un cruël animal, sur-tout l'ourse à qui l'on a ôté les petits. L'Abé que vous avez vu est allé voir le Prince; et l'Abe*sse* la Prince*sse*. Non seulement lui, mais aussi sa femme est Philosophe, Poëte, Interpréte &c. Je ne saurois soufrir ni les Badauts, ni les Badau*des*. 1. Les maquereaux et les maquere*lles* sont les ministres ou les organes du Diable, pour mêner la jeunesse à la perdition. Monsr. le Baron et Madame la Baro*nne* sont arrivés ici; le Baron avoit un beau Chien qui a étranglé un Poulet dans la cour; et la Baronne une belle Chien*ne* qui en a fait autant 2. à une Poule*tte*. Il ne fait pas bon être Compagnon ni Compagne des Larrons, ni des Larronne*sses*. Je hais également et les Flateurs et les Flateu*ses*. Le Prieur ou le Supérieur n'a pas plus d'autorité dans un Monastère d'homme, 3. qu'une Prieu*re* ou Supérieu*re* dans un Monastère de femmes. 4. Nous avons vu l'Ambassadeur et l'Ambassad*rice*; mais nous n'avons vu ni l'Electeur ni l'Ele*ctrice*. Quand le Roi va à la chasse, la *Reine* y va

aussi, mais ils ne prennent avec eux ni serviteurs, ni *servantes* que de haute condition. 5. L'Empereur étoit monté sur un beau Cheval, et *l'Impératrice* sur une *Cavale* ou jument. Le Fils et la *Fille* se comportent bien. Le Gouverneur a bien reçu le Duc; et la *Gouvernante* la *Duchesse*. On n'entend plus le chant de l'Epoux et de *l'Epouse*. Les Levriers courent mieux que les *Levrettes*. Les Payens adoroient quantité de Dieux et de *Déesses*. Mon Neveu et ma *Nièce* sont arrivés ici aujourd'hui. Il ne faut se fier ni aux Enchanteurs ni aux *Enchanteresses*.

Elle est aussi bien *Auteur* de ce livre que son Mari. Lui et elles sont *Témoins* de ce que j'ai avancé. La Reine Anne prenoit le titre de *Defenseur de la foi*. La célébre N. N. est *Docteur* depuis trois ans. Pourquoi pleurez-vous, ma chere *Enfant?* Nos plus proches parents sont nos Pères et Mères, nos Frères et Soeurs, nos *Oncles* et *Tantes*, *Neveux* et *Nièces &c.* Ce Gentilhomme est Seigneur de trois Villages, et cette Dame est Dame d'un tel lieu.

Les Cerfs et les *Biches* courent dans la campagne comme les *Boeufs* et les *Vaches*, les *Moutons* et les *Brebis &c.* La différence n'est pas grande entre abandonnée, avanturière, coureuse, courtisane, débauchée, drolesse, et garce, 6. ce sont à peu près tous des synonymes; La différence est plus sensible dans leurs masculins, qui n'ont point de raport l'un avec l'autre, comme sont: *abandonné*, *avanturier*, *coureur*, *courtisan*, *débauché*, *drole* et *garçon*. 7.

Phras. 1. ich kan keinen Maulaffen leiden. (der alles einfältig angafft.) 2. es eben so machen. 3. Mönchskloster. homme, ein Mannsen. 4. Nonnenkloster. 5. hohen Standes. 6. jedes der sieben Worte bedeutet ein lüderlich Weibsstück. 7. ein Verlassener. der allerley Glück versucht. Läufer. Hofmann. Schwelger. lustiger Kautz. Junggesell.

II.

Die Fürstin ist niemals allein, wenn sie zur Herzogin gehet, 1. sondern sie ist allezeit von der Marggräfin begleitet. Welches die Ursach ist, daß ich sie nicht habe bitten können, mit der Königin zu reden 2. für die arme Gräfin, welche vorzeiten der Erzherzogin aus Oesterreich am Hofe der Käyserin Hofmeisterin war. Ich bin versichert, daß sie dieselbige in dem mühseligen Zustande, worinnen sie sich jetzt befindet, nicht würde verlassen 3. haben. Ihre Armuth ist so groß, daß sie gezwungen worden, alles zu verkaufen, was sie hatte, und unter andern Sachen auch zwey schöne Gemählde, 4. das eine, welches Romulum und Remum, die ersten Stifter der Stadt Rom, sammt der Wölfin, welche sie ernähret hatte, vorgestellet; das andere, worauf man Elephanten, Ochsen, Kühe, Hähne, Hennen xc. und 1000 andere Thiere siehet, welche nach des Orphei Leyer tanzen. 5. Dieser armen Gräfin Unglück beweget jedermann zum Mitleiden. Aber Noth bricht Eisen. 6.

Phras. 1. *aller chez la Duchesse.* 2. *parler à la Reine.* 3. *abandonner qq. dans sa misère.* 4. *de beaux tableaux.* 5. *danser au son de la lire.* 6. *necessité n'a point de loi.*

B. Mo-

B. *Motio* der *Adjectivorum.*

Masc. auf *e* sind auch schon *Fem.* bey den andern setzt man ordentl. *e* zum *M.*
- - *c* haben im *Fem.* *de.* auf *eau-elle.* auf *c-que.*
- - *f* - - - *ve.* *el, eil-elle, eille.* *ien, on-ienne, onne.*
- - *et, ot,* - - *ette, otte.* *s-sse.* *x-se.*

§. 53. Il est aussi *honnête* homme, qu'elle est honnête femme. Il nous promit d'arriver le *troisième* jour ou la troisième nuit. Le frère est *petit*, mais la soeur est encore plus *petite*. Il est un peu *sourdaut*, et sa soeur *sourdaude*. On dit qu'il est tombé du *haut* mal dans la chambre *haute*. 1. Le mari est bien *caduc*, mais la femme n'est pas moins *caduque* que son mari; la caducité les fera mourir. Il est aussi peu *Grec* qu'elle est *Grecque*, car ni l'un ni l'autre n'ont jamais vu la Gréce. Il faut bien que cela soit *public*, puisqu'on a rendu l'affaire *publique* ou qu'on l'a publiée au son du tambour. 2. Votre Manteau est *blanc*, mais votre chemise n'est pas *blanche*. Je préfére les raisins *secs*, aux poires *séches*. Il s'est fait faire des bas *neufs* et des chemises *neuves*. Il ne faut faire ni *longs* complimens, ni *longues* lettres. Nous jouïrons d'un *éternel* contentement dans la vie (joye) *éternelle*. On les a fait venir à *pareil* jour et à *pareille* heure. 3. Il ne faut se fier ni aux *Italiens* ni aux *Italiennes*. S'il est *secret*, il faut qu'il tienne la chose *secrette*. Il faut être bien *sot* pour s'adresser à une telle *sotte*. Il est aussi *sot* qu'elle est *sotte*. Les Loups se cachent dans les bois *épais* ou dans les forêts *épaisses*. S'il est *heureux*, il ne manquera pas de la rendre *heureuse*. Il est *benin* et sa main est *benigne*. L'air *malin* cause souvent des fièvres *malignes*. Les pruneaux *cruds* et les poires *crues* derangent souvent l'estomac. Il a fait amende honorable pieds *nus*, et tête *nue*. 4. S'il n'étoit pas *fou*, il ne se feroit pas adressé à une *folle*. Voilà qui est trop *mou*, ces poires sont trop *molles*. J'aime mieux le vin *doux* que la bière *douce*. Il est *vieux*, mais sa femme est plus *vieille* que lui. Il est *beau* de sa personne; il a une *belle* femme et un *bel* enfant; il avoit hièr un bel habit, on dit qu'il a aussi de beaux biens et de belles terres. On lui a défendu le vin *nouveau*; Je n'ai pas encore vu mon *nouvel* hôte. Il faut se revêtir du nouvel homme. Le nouvel an ne sera pas loin de la nouvelle lune.

Phras. 1. daß er in der obern Kammer von der schweren Noth befallen worden. 2. etwas austrummeln. 3. man ließ sie auf gleichen Tag und Stunde kommen. 4. er hat mit blossen Füssen und Haupt Kirchenbusse (öffentliche Abbitte) gethan.

C.

Uebung derjenigen Wörter, die zugleich Mascul. und Fem. sind, nach ihrer unterschiedenen Bedeutung.

MASCVL.	§. 54.	FEMIN.
Ein Pferd aus der Barbarey.	*Barbe.*	Der Bart.
Quel cheval est-ce la? Je crois que c'est un barbe.		Il y a quinze jours qu'il ne s'est fait faire la barbe. Land:

MASCUL.		FEMIN.
Landkutsche.	*Coche.*	Kerbe, Einschnitt.
Le choche a été volé à deux mil-les d'ici.		Les Boulangers se servent de co-che.
Fähndrich zu Pferd.	*Cornette.*	Weiberhaube.
Il est Cornette dans le Régiment des Gardes.		Votre Cornette n'est pas trop blanche.
Fähndrich.	*Enseigne.*	Die Fahne.
Il n'est pas encore Lieutenant, il n'est qu'Enseigne,		L'enseigne est rompue.
Das Evangelienbuch.	*Evangile.*	Das Evangelium, das man Sonntags in der Kirche verliest.
Il n'y a rien de plus beau que l'Evangile.		Nous avons eu aujourd'hui une belle Evangile.
Exempel.	*Exemple.*	Vorschrift.
C'est un illustre exemple de vertu.		Donnez-moi une exemple pour aprendre à écrire.
Schlag, Schrecken.	*Foudre.*	Der Donner.
Ce Général est un foudre de guer-re.		La foudre est tombée à une lieue d'ici.
Wächter.	*Garde.*	Krankenwärter.
Prenez-le pour garde, vous n'en sauriez trouver un meilleur.		Il faut donner une garde à ce ma-lade.
Stadtschreiberey.	*Greffe.*	Pfropfreis.
Il est allé au Greffe, parler au Gref-fier.		Ces greffes ne sont pas des meil-leures.
Ueberkleid.	*Garderobe.*	Kleiderschrank; kammer.
Le garderobe de cet enfant est usé, il lui en faut faire un autre.		Le Prince de N. a une magnifi-que garderobe.
Buch.	*Livre.*	Pfund.
Qui est l'Auteur de ce livre?		J'aime mieux acheter le sucre en gros, qu'à la livre.
Heft.	*Manche.*	Ermel.
Le manche de mon couteau est rompu.		Ces manches ne sont pas bien faites.
Ein Tagelöhner.	*Manoeuvre.*	Das Tauwerk, Seilwerk des Schiffs; Verwaltung einer Sache.
Un valet de maître maçon se nom-me un manoeuvre.		La manoeuvre, c'est à dire tout ce qui se fait pour le gouver-nement d'un vaisseau.
C'est un pauvre manoeuvre, il ne vit que du travail de sa main.		Il a fait une bonne (*mauvaise*) manoeuvre.
Il n'est propre qu'a un manoeu-vre.		

MASCVL.		FEMIN.
Denkmahl, Erzehlung.	*Mémoire.*	Gedächtniß.
Il est écrit sur mon mémoire. Les mémoires de N. sont beaux et savans.		La mémoire se perd quand on est vieux; La mémoire des riches perira avec eux.
Der Modus.	*Mode.*	Manier.
Le Mode indicatif, conjonctif.		Une belle mode, à la mode.
Goldmacherey.	*Oeuvre.*	Werk.
Il travaille au grand-oeuvre.		Vous avez fait une bonne oeuvre en cela.
Amt.	*Office.*	Speisekammer.
C'est un office qu'il cherchoit depuis long-tems.		L'office est ouverte, fermez-la.
Edelknabe.	*Page.*	Blattseite.
Il est Page à la cour de Prusse.		J'ai numeroté toutes les pages de mon livre.
Vergleichung, Parallelcirkul.	*Paralléle.*	Parallellinien.
Le parallele d'Alexandre et de César. Les paralléles coupent les climats par égales distances.		Tirer une paralléle. N'avez-vous pas tiré une ligne paralléle?
Perpendickel.	*Pendule.*	Wanduhr.
Faites marcher le pendule.		Avez-vous remonté la pendule?
Ziel. Gipfel. Umlauf der Planeten.	*Période.*	ein Stück der Rede, Zeitlauf.
Il est monté à son plus haut période. Jupiter fait son période en douze ans.		Il ne faut pas que les périodes soient trop longues. La période Julienne.
Stube.	*Poile* oder *Poële.*	Die Pfanne.
Ne vous plait-il pas d'entrer au poile?		Mettez du beurre dans la poële.
Ein Posten.	*Poste.*	Die Post.
Il a obtenu un bon poste.		Portez cette lettre à la poste.
Das Fleckfieber.	*Pourpre.*	Purpur.
Il a le pourpre. Il est mort du pourpre.		Il ne parviendra jamais à la pourpre.
Waldgott.	*Satire.*	Strafschrift.
On peint les Satires avec des piés de bouc.		On a fait une satire contre lui.
Der Schlaf.	*Somme.*	Summa.
J'avois de la peine à me réveiller de mon somme.		Il a reçu une bonne somme d'argent.

MASCVL.		FEMIN.
Der Tempel.	*Temple.*	Die Schläfe.
Le temple de Salomon étoit merveilleux.		Il m'a atteint à la temple droite.
Trompeter.	*Trompette.*	Trompette.
Il est trompette dans ce régiment.		Le son de la trompette est agréable.
Schleyer.	*Voile.*	Schiffsegel.
Elle étoit couverte d'un voile blanc. Prenez votre voile.		Les Voiles de ce Vaisseau sont pourries. Si le vent étoit bon, nous mettrions à la voile.

D.

Exercitium über die Formation des Pluralis.

Ueberhaupt setzt man zum *Singulari* ein *s*, als: *Duc*, *Ducs*; *vérité*, *vérités*.
Die im *Sing.* auf *a*, *o*, *s*, *x*, *z* ausgehen, haben im *Plur.* auch *a*, *o*, *s*, *x*, *z*.

al, *ail*,	*aux*.
au, *eu*, *ou*,	*aux*, *eux*, *oux*.
nd, *nt*.	*nds*, *nts*, oder besser *ns*.

§. 55. Il a un *beau cheval* de selle, et deux *beaux chevaux* de trait, de carosse. Ce *Cardinal* est allé au Conclave où il se renfermera avec les autres *Cardinaux*, pour l'élection d'un nouveau Pape. Cela est fait *d'email*, par un Emailleur qui a les plus beaux *Emaux* de la ville. On ne dit ni *Austral*, ni *Boréal*, ni *Conjugal*, ni *fatal*, ni *filial*, ni *final*, ni *frugal*, ni *Jovial*, ni *Litteral*, ni *Natal*, ni *Naval*, ni *Pastoral*, ni *Trivial* au Pluriel, car ils n'en ont point.

Votre *éventail* est beau: mais les *éventails* de mes soeurs sont encore plus beaux. Il y a plusieurs *serails* en Turquie, dont les *Portails* sont des *chefs-d'oeuvre*. Comment un petit *vaisseau* pourroit-il résister à trois grands *vaisseaux* de guerre? La *cruauté* est détestable, et l'on n'entend parler que de *cruautés* inouies. Vous courez d'un *lieu* à l'autre, et moi je ne puis sortir de ces *lieux*. J'aime bien le *bleu*, excepté dans les yeux; car les yeux *bleus* ne me plaisent pas. Cela ne vaut pas un tronc de *chou*. A propos de *choux*, nous avons diné des *choux-fleurs*. Il a perdu tout *sentiment* d'humanité. Les *sentimens* sont partagés. Notre Dieu est le *Roi* des *Rois* et le *Seigneur* des *Seigneurs*. Il avoit une *carte* géographique devant soi. Le jeu de *cartes* est fort en vogue. Cela est commandé par la *loi*. Il ne faut pas enfreindre les *loix*.

Le *prix* de cette marchandise est excessif. Les *prix* varient souvent. Il a le *nez* crochu. Tous les *nez* de cette famille sont de belle taille. Je ne parle pas d'un *Marquis*, mais de tous les *Marquis* de France.

Mon *ayeul* est encore en vie, mais vos *ayeux* sont morts il y a longtems. Mon *oeil* me fait encore mal; et vos *yeux* que font-ils? Le *ciel* est

est couvert de nuages. Les *cieux* sont fort élevés au dessus de la terre. Il a fait peindre deux *ciels* de *lit*. *L'Arc-en-ciel* est composé de couleurs admirables. J'ai déja vu plusieurs *arcs-en-ciels*.

Ce *Gentilhomme* est plus honnête que tous les *Gentilshommes* que vous avez vus. *Monsieur* et *Messieurs*, j'ai l'honneur de vous sâluer. *Madame* la Docteresse le sait bien, mais *Mesdames* les Conseillères ne le savent pas.

E.

Ueber die Wörter, die nur im Plurali bräuchlich sind.

§. 56.

Voilà bien des *allées* et des *venues*.
Il dégenère de la vertu de ses *ancêtres*.
J'ai leu les *anecdotes* de cette *cour*.
Il faut fuir les *apas* du monde.
Ce manuscrit a été trouvé dans les *archives*.
Les habitans de ce païs ont pris les *armes*.
Il m'a falu passer par d'épaisses *brossailles*.
Il vous payera aux *Calendes-grêques*.
Je n'ai jamais porté de *caleçons*.
Prêtez-moi un peu vos *ciseaux*, pour couper mes ongles.
Il cherche ses *délices* dans la chasse.
Le chagrin me déchire les *entrailles*.
Nous sommes invités aux *fiançailles*.
Tenir un enfant sur les *fonts* (de batême.)
Nous ne voulons pas vous mettre en *frais*.
Les *funerailles* ont couté cent écus.
Les *gens* de ce païs sont fort civils.
Mes *bardes* ne sont pas encore arrivées.
Il a de belles *armoiries*.
On me doit cent écus *d'arrérages*.
Le Carnaval peut être comparé aux *Bacchancles* des Payens.
Dites à la servante d'emporter ces *balayures*.
Il marche sur les *brisées* des ses parents.
J'ai entendu aujourd'hui chanter *matines*.
Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes *moeurs*.
Allez-querir les *mouchettes* pour moucher la chandelle.
Irez-vous demain aux *nôces*?
Avez-vous vu les *obsêques* du Prince.
Je voudrois savoir jouer des *Orgues*.
N'avez-vous point vu les *pincettes*?
Elle est tout en *pleurs*.
Si ma vigne raporte, vous en aurez les *prémices*.
On dit qu'il veut user de *represailles*.
J'ai perdu mes *tablettes*, ne les auriez-vous point retrouvées?
Nous avons mangé des *tripes*.
Donnez-moi les *vergettes*, pour vergeter mon chapeau.

Les

Les Princes ne cherchent qu'à étendre leurs *limites*.
Je ne saurois lire avec des *lunettes*.
Il ne va ni à prêche ni à *matines*.
Il a été tué dans les *aproches*.
Faites-lui mes *baise-mains*.
Les *environs* de cette ville sont beaux.
L'Empereur assiste souvent aux *vêpres*.
NB. Hingegen hat culotte, Hosen, keinen Plur. e. g.
Donnez-moi ma culotte.
La justice, l'envie, l'or, le plomb, la Chirurgie, et de tels Noms n'ont point de Pluriel.

III. Exercitia über die Comparation.

A. Der *Substantivorum*.

§. 57. Ueber die Diminutiva.

Le chasseur a pris *l'Aigle*, et a laissé les *aiglons*.
Les *ânes* ne sont pas si beaux que les *ânons*.
Nous avons pris un *brochet*, et quantité de *brocheton*s.
Il y avoit une *caille* et plusieurs *cailleteaux*.
L'entonnoir n'est pas dans la *cave*, mais dans le *caveau*.
Ce n'est pas une *chanson*, ce n'est qu'une *chansonnette*.
La chair de *chévre* n'est pas si délicate que celle de *chévreau*.
Autour de la *cloche*, il y avoit quantité de *clochettes*.
Les *Dindons* et les *Dindonneaux* ont un goût excellent.
Les *cors* ont un son plus agréable que les *cornets*. (Cornets de chasse, Cornets à bouquin.)
Cela n'est ni *aigre*, ni *aigret* (*aigrelet*) ni *dur*, ni *duret*.
Voilà un *livre* et un *livret*; une *poule* et une *poulette*.
Au lieu de *coussin*, vous me donnez un *coussinet*.
Je ne vous demande pas une *croute*, je ne veux qu'une *croustille*, pour tremper dans mon vin.
La violette n'est pas une grande *fleur*, ce n'est qu'une *fleurette*.
Les *glandes* et les *glandules* causent souvent des douleurs, quand elles sont enflées.
Si vous n'avez point d'*histoire*, vous aurez au moins quelque *historiette*.
Au bout de ce *jardin*, il y a encore un petit *jardinet*.
Je n'aime ni les *lièvres*, ni les *levrauts*.
On n'entend dans ce bocage, que le ramage des *Oiseaux* et des *Oisillons*.
On voit plusieurs allées d'*ormes* et d'*ormeaux*.
Les vieilles *oyes* ne sont rien, en comparaison des *oisons* farcis.
Sous cette *peau*, il y a encore une *pellicule* fort subtile.
Je ne veux point de *pigeons*, mais des *pigeonneaux*.
Nous n'avons ni *planches* ni *planchettes*, pour planchéyer cette chambre.
Outre quatre grande *poches*, il a encore plusieurs *pochettes* à son habit.
On appelle les jeunes *poules*, *poulettes*.
Il y a une grande différence d'un *Roi*, à un *roitelet*; et d'un Pape, à un papillon.

Voilà

Voilà une *rose* et plusieurs *rosettes* alentour.
Il faut des *roues* et des *roulettes* pour faire jouer cette machine.
Il m'a envoyé un *sac* de blé et un *sachet* d'argent.
Ce toit est couvert de *tuiles* et de *tuileaux*.
Nous avons tué une *vipère*, qui avoit trois *vipereaux* dans le corps.

B. Comparation der *Adjectivorum* und *Adverbiorum*.

Positivus.	Comparativus.	Superlativus.
riche, *grand* &c.	*plus* (moins) *grand*.	*le plus* le moins *grand*.
bon, *mauvais*, *petit*.	*meilleur*, *pire*, *moindre*.	*le meilleur*, *le pire*, *le moindre*.
bien, *mal*, *peu*.	*mieux*, *pis*, *moins*.	*le mieux*, *le pis*, *le moins*.

§. 58.

Il est *fort* homme de bien. La pensée de la mort nous doit rendre *plus* gens de bien. Il est *plus* Néron *que* Néron même. Le Pape se nomme le *Serviteur des serviteurs* de Dieu. J'ai écrit à Son Altesse *Sérénissime* Monseigneur le Prince. Vous avez parlé à Son Excell. *Illustrissime*, Monseigneur le Comte. Il a été fait *Généralissime* des Troupes de l'Empereur. Je ferai *mon possible* pour vous satisfaire.

Ce qui est *grand* n'est pas toujours *beau*. Que vous sert-il d'être *belle*, si vous n'êtes pas vertueuse? Je suis *plus grand* que mon frère; mais il est *plus fort* que moi. Sa soeur est non seulement *plus belle*, mais aussi plus spirituelle. Il est de deux doigts *moins grand* que vous. Il a *beaucoup plus d'esprit* qu'il n'en fait paroître. On dit qu'il n'est *guères moins âgé* que sa soeur. Il est *de beaucoup plus riche* que sa femme. (plus riche de beaucoup.) J'ai vu aujourd'hui *le plus grand* soldat du Regiment. Monsieur N. est *le plus savant et le plus honnête* homme de la ville. C'est *la plus honnête* femme que j'aie vu de ma vie. (de mes jours). Il est *bien* (*très*, *fort*) *dangereux* de marcher sur la glace. Il fait *bien chaud* chez vous. Il est *fort estimé* de tout le monde. Mon *très-cher* et *très-honoré* ami.

Il fait *extrêmement*, *furieusement*, *terriblement*, *horriblement* froid. Il fait *aussi* froid *qu'* il faisoit l'an 1709. et *encore plus*. Il ne fait pas *si* froid aujourd'hui *qu'* hier. On ne sauroit parler *plus justement* que vous faites. On en a usé *moins justement* avec moi qu'avec lui. Voilà qui est tout à fait (*infiniment*, incomparablement) *beau*. Je n'ai jamais *rien* vu *de plus beau*. Je serai bientôt prêt. J'ai été *plutôt prêt que* vous. Revenez *au plutôt*. *Le plutôt* sera *le mieux*.

Vous avez de *bon* vin, mais votre frère en a de *meilleur*, et je puis dire que c'est le *meilleur* de la ville. On respire un *mauvais* air en cette ville; celui de Vienne est encore *pire*; et celui de Varsovie est *le pire*, ou *le plus méchant* de tous. On m'a offert une *petite* somme pour ce livre, on vous en veut donner une *moindre* (plus petite) pour le vôtre; mais notre cousin pourroit bien recevoir *la moindre* ou *la plus petite* de toutes. Je vous donne *le meilleur* et je prens *le pire*.

Voilà qui est *bien* écrit : mais on écrit encore *mieux*, et je connois un homme, qui écrit *le mieux* de la ville. Vous dites que cela est *mal;* voilà qui est encore *pis* et *le pis* pourroit bien encore venir. C'est un homme qui fait *beaucoup* de charités; sa femme en fait *encore plus*, et je m'en vais vous dire celui qui en fait *le plus*.

IV. Exercitia über die mancherley Arten der Zahlwörter.

Das Einmaleins. Le Livret.

§. 59.

1 Une fois 1 un c'est 1 un
2 fois 2 deux font 4 quatre
2 fois 3 trois font 6 six
2 fois 4 quatre font 8 huit
2 fois 5 cinq font 10 dix
2 fois 6 six font 12 douze
2 fois 7 sept font 14 quatorze
2 fois 8 huit font seize
2 fois 9 neuf font 18 dix-huit
2 fois 10 dix font 20 vingt

3 fois 3 trois font 9 neuf
3 fois 4 quatre font 12 douze
3 fois 5 cinq font 15 quinze
3 fois 6 six font 18 dix-huit
3 fois 7 sept font 21 vingt et un
3 fois 8 huit font 24 vingt quatre
3 fois 9 neuf font 27 vingt sept
3 fois 10 dix font 30 trente

4 fois 4 quatre font 16 seize
4 fois 5 cinq font 20 vingt
4 fois 6 six font 24 vingt quatre
4 fois 7 sept font 28 vingt huit
4 fois 8 huit font 32 trente deux
4 fois 9 neuf font 36 trente six
4 fois 10 dix font 40 quarante

5 fois 5 cinq font 25 vingt cinq
5 fois 6 six font 30 trente
5 fois 7 sept font 35 trente cinq
5 fois 8 huit font 40 quarante
5 fois 9 neuf font 45 quarante cinq
5 fois 10 dix font 50 cinquante

6 fois 6 six font 36 trente six
6 fois 7 sept font 42 quarante deux
6 fois 8 huit font 48 quarante huit
6 fois 9 neuf font 54 cinquante quatre
6 fois 10 dix font 60 soissante

7 fois 7 sept font 49 quarante neuf
7 fois 8 huit font 56 cinquante six
7 fois 9 neuf font 63 soissante trois
7 fois 10 dix font 70 septante

8 fois 8 huit font 64 soissante quatre
8 fois 9 neuf font 72 septante deux
8 fois 10 dix font 80 (huitante / quatre-vingt

9 fois 9 neuf font 81 quatre vingt un
9 fois 10 dix font 90 nonante

10 fois 10 dix c'est 100 cent
10 fois 100 cent c'est 1000 mille

Tu ne seras jamais bon Chifreur.
Si tu ne sais ton Livret par coeur.

§. 60.

Mon Père est âgé de *soissante et dix* ans, et ma Mère en a *quatre-vingts*. Mon Grand-Père est âgé de *quatre-vingts-dix*, et ma Grand'-Mère de *quatre-vingt-dix neuf*. Son frère a *vingt et un* an, et sa soeur *vingt-deux*. Je crois que vous en avez *soissante et deux*, et votre cousin *quatre-vingts un* ou *quatre-vingts deux*. Je lui ai donné *cent* un ou *cent-deux* écus. Les uns payent *par heure*, d'autres *par semaine*, d'autres *par mois*, *par semestre*, ou *par année*.

On

On ne compte pas ici par *douzaine*, ni par *demi-douzaine*, mais par *quinzaine*, par *trentaine* et par *soissantaine*. Je lui ai donné une une *vingtaine* de pommes rénettes, et il m'a rendu une *trentaine* de &c. si vous en avez envie, je vous en donnerai *la moitié*. Je serai content d'en avoir *le tiers*. Pour moi *le quart* me sufit. Quand on leur présente quelque chose, ils voudroient en avoir *le double*, *ou le triple*.

Ma lettre n'avoit qu'un *simple* feuillet, mais la vôtre en avoit *un double*. Il le va dire *au tiers* et *au quart*. Je n'ai pas vu la version des *septante*, on dit qu'elle est belle. Il faudroit être *quinze-vint* (aveugle, die 300 Blinden zu Paris) pour ne pas voir cela. Il n'y a que *quatre à cinq* lieues de Halle à Leipsig. Vous me l'avez deja dit *cent fois*.

Le quantième du mois avons-nous? je ne sais si c'est le *prémier* ou le *dernier* du mois. Vous serez le *prémier*, lui le *second* et moi *le troisième*. Ce que vous citez n'est pas dans la *dernière* ligne, ni dans la *pénultième*: c'est dans *l'antepénultième*. Il vint ici lui *cinquième*.

Il y a *un quart* d'heure que je suis ici. Il me faut encore un *quart* d'aune de drap. Nous avons acheté *un quartier* de mouton. Allez moi querir *un quarteron* de sucre. Je voudrois bien acheter un quarteron de pommes, de plumes &c.

Il fait non seulement *des sonnets*, il fait encore des *quatrains*, *des sixains*, *des huitains* et *des dixains*. Charles-*quint* étoit d'une humeur guerrière.

Il m'a donné *une couple* d'oeufs. J'ai trouvé *une paire* de gands. Il ne sait si c'est d'*un sexagénaire*, d'*un septuagénaire*, d'*un octogénaire* ou d'*un nonagénaire*, que vous parlez. Les soldats marchoient *deux à deux*, *trois à trois*, *quatre à quatre*.

V. Exercitia über die Pronomina, nach allen sieben Classen.

I. Pronomina personalia, conjunctiva und absoluta zusammen. (Canel Gr. roiale, p. 6. du Grain 1, 9. 113. 125.)

§. 61.

Conjunctiva.

Sing.	N. *je*, *tu*, *il*, elle.	*Plur.*	*nous*, *vous*, *ils*, elles.
	Dat. me, *te*, *lui*, lui.		*nous*, *vous*, *leur*, leur.
	Acc. me, *te*, *le*, la.		*nous*, *vous*, *les*, les.

Absoluta.

Sing.	N. *Acc. moi*, *toi*, *lui*, elle.	*Plur.*	*nous*, *vous*, *eux*, elles.
	G. Abl. de moi, *de toi*, *de lui*, d'elle.		*de nous*, *de vous*, *d'eux*, d'elles.
	Dat. à moi, *à toi*, *à lui*, à elle.		*à nous*, *à vous*, *à eux*, *à* elles.

I.

Je me lave avec de l'eau fraiche. Tu te laves avec de l'eau chaude. Il se lave assez rarement. Nous nous lavons avant-midi. Vous vous

lavez après-midi. Ils se lavent quand il leur plait. Je te donne ce que je puis. Et tu me donnes ce que tu veux. Je lui donne de bon argent. Il lui fait de grands complimens. Car il le voit assez souvent. Et nous la voyons tous les jours. Nous le conduisons au logis. Mais vous leur parlez de sortir: et qu' est-ce donc que tout ceci? Je crois qu'on se trompe soi-même.

II.

Qui est-ce qui a fait cela? C'est moi ou toi. Ce n'est ni lui ni ellle. C'est peut-être nous ou vous. On dit que ce sont eux ou elles. Vous m'avez ôté mon livre. Moi? je n'y ai pas pensé. Toi? tu en fais trop. Lui? il n'en fait rien. Nous? nous ne voulons pas. Vous? Vous ne le trouverez pas. Eux? ils n'en savent rien.

III.

Qui a fait cela? moi. Comment c'est vous qui avez fait cela? oui, c'est moi qui l'ai fait. Vous me surprenez, Monsieur. Qui est-ce? c'est moi, c'est lui: pardonnez-moi, ce n'est pas lui. C'est elle. Excusez-moi, ce n'est pas elle: c'est nous, c'est vous, ce sont eux, ce sont elles, ce ne sont pas elles. Donnez-moi du pain; ne me donnez point de pain. Dites au valet de me donner de l'eau. Voilà le cuisinier, donnez-lui ce plat que voilà. Que cherchez vous? mon couteau; le voila: ma fourchette; la voila: et mes serviettes; les voilà aussi. Voilà les deux fils de ma soeur; donnez-leur des pommes: ils en ont assez. Voilà les deux filles de ma soeur; donnez-leur ces rubans-là. Elles les pendront elles-mêmes. A qui donnez-vous cela? à vous. Comment, à moi? donnez-le à votre frère; pourquoi à lui? ou à votre soeur; pourquoi à elle? ou à vos fils: pourquoi à eux? ou à vos filles; pourquoi à elles?

IV. Personalia Conjunctiva allein.

Je l' ai exhorté à diverses fois de se mieux appliquer à ses études; mais il m'a répondu: Monsieur, vous feriez beaucoup mieux, de vous mêler de vos affaires, car je n' ai pas besoin de vos conseils. Excusez-moi, me dit-il en souriant, si je m' explique si franchement; aussi vous trompez-vous grandement, si vous croyez, que je ne fasse pas mon devoir. Dites-moi, qui est ce qui vous l'a dit? car dans ce monde on trompe, on se trompe, et l'on est trompé. Nous trompons, et on nous trompe, et nous nous trompons quelque-fois nous-mêmes; et parmi nous autres François il se dit tous les jours des choses, qui ne se font presque jamais. Car combien de fois ne dit-on pas: Me voici, te voilà, le voici, la voilà, nous voici, vous voilà, les voici, les voilà prêts à vous servir; Mais quand on a besoin de nous, on ne nous trouve jamais chez nous.

Pronomina Person. absoluta.

On parle de moi et de toi, et l'on pense à moi et à toi. On parle aussi de lui et d'elle, et l'on pense à lui et à elle. Nous nous moquons de

lui

lui, et il ne se soucie pas de nous. Nous bûvons à eux, et à elles; et ils se rient tous deux de nous. Ils ne se fient pas à nous, quoique nous nous soyons adressés à eux. Si nous les croyions nous nous tromperions nous-mêmes. Pour moi, je ne l'ai jamais cru: Je les connois, eux et tous leurs compagnons. C'est pourquoi je dis toujours, que chacun prenne garde à soi; Moi, qui sais si bien ce qu'en vaut l'aune. Qant à nous, nous sommes toujours un peu simples; vous autres gens de cour, vous êtes accoutumés à flater. Nous, qui sommes trop crédules, nous ne gagnerions jamais rien avec eux.

II. Pronomina possessiva beyderley Art.

§. 62.

a) *Conjunctiva* zu einem *Possessore.*

Sing. *N. Acc.* *mon*, *ton*, *son*. *ma*, *ta*, *sa*. *Plur.* *mes*, *tes*, *ses*.
G. Abl. de *mon*, de *ton*, de *son*. de *ma*, de *ta*, de *sa*. de *mes*, de *tes*, de *ses*.
Dat. à *mon*, à *ton*, à *son*. à *ma*, à *ta*, à *sa*. à *mes*, à *tes*, à *ses*.

Zu mehrern *Possessoribus.*

Sing. *N. Acc.* *notre*, *votre*, *leur*. *Plur.* *nos*, *vos*, *leurs*.
G. Abl. de *notre*, de *votre*, de *leur*. de *nos*, de *vos*, de *leurs*.
Dat. à *notre*, à *votre*, à *leur*. à *nos*, à *vos*, à *leurs*.

b) *Absoluta* zu einem *Possessore.*

Masc. Sing. et Plur. Fem. Sing. et Plur.
N. Acc. le *mien* (s, le *tien* (s, le *sien* (s. la *mienne* (s, *tienne* (s, *sienne* (s.
G. Abl. du *mien*, - du *tien*, - du *sien*. de la *mienne*, - *tienne*, - *sienne*.
Dat. au *mien*, - au *tien*, - au *sien*. à la *mienne*, - *tienne*, - *sienne*.

Zu mehrern *Possessoribus.*

Sing. *N. Acc.* le (la) *nôtre*, le *vôtre*, le *leur*. *Plur.* les *nôtres*, les *vôtres*, les *leurs*.
G. Abl. du (de la) *nôtre*, du *vôtre*, du *leur*. des *nôtres*, des *vôtres*, des *leurs*.
Dat. au (à la) *nôtre*, au *vôtre*, au *leur*. aux *nôtres*, aux *vôtres*, aux *leurs*.
(du Grain I, 167. 192. Canel, p. 8-11.

I.

Mon Père et ma Mère sont allés à la campagne; Ton Père et ta Mère savent bien, mais son frère et sa soeur n'en savent pas un mot. Notre valet et notre servante les accompagnent: mais votre Oncle et votre Tante n'en sont pas contents. Leur Fils et leur Fille sont demeurés ici.

Qu'est devenu notre ami la Fleur? Avez-vous encore votre Gouverneur? ils ont chassé leur valet sans sujet.

Nous avons lieu de ménager nos amis et nos amies. Vous ne faites pas plus de cas de vos amis que de vos ennemis. Ils ne parlent que de leurs Fils et de leurs Filles.

II.

Ce n'est pas là mon couteau, c'est le tien. J'ai ton chapeau, et tu as le mien. Il veut que je prenne le sien.

Le nôtre eſt tout différent du vôtre, et le vôtre eſt fait comme le leur. Ce ne ſont pas là nos livres, ce ſont les vôtres. Ce ne ſont ni les vôtres ni les nôtres; Vos enfans les reclament pour les leurs.

III.

Où eſt mon chapeau? le voilà; ce n'eſt pas le mien; pardonnez-moi, c'eſt le vôtre. Voilà le chapeau de votre maître: excuſez-moi, c'eſt celui du mien. Voilà les habits de ma ſoeur. Ce ſont ceux de la mienne. Donnez ces livres-là à mon Précepteur; je les donnerai au mien. Et ceux-là à ma ſoeur; je les donnerai à la mienne: cette table à mes fils; aux miens: et ces poupées à mes filles; je les donne aux miennes. Ma mère a vendu ſon caroſſe, elle a auſſi vendu ſa maiſon. Mon frère a perdu ſes enfans; il eſt fort afligé de la mort de ſon fils. Ma ſoeur a perdu ſes enfans; elle eſt fort afligée du malheur de ſa fille. Mes parens ont perdu leur procès. Mes ſoeurs ont vendu leur maiſon. Mes parens ont vendu leurs biens. Mes ſoeurs ont vendu leurs joyaux.

IV.

Mon cher ami, j'ai oublié mon manteau, prêtes-moi le tien. Ta cravate n'eſt pas blanche, prens la mienne, et donnes la tienne à la blanchiſſeuſe; mon frère lui donnera auſſi la ſienne. Ta ſoeur a perdu ſes gans, mais la mienne lui donnera les ſiens; car mes ſoeurs ne refuſent rien aux tiennes, ni les tiennes aux miennes. Notre père aime vos fils comme les ſiens propres; et votre mère nos filles comme les ſiennes propres. Et quoiqu'on ne ſoit pas trop diſpoſé à prêter: cependant entre de ſi bons amis toutes choſes ſont communes. Si on leur demande: à qui eſt ce beau verger? ils répondent: il eſt à nous, à vous, et à eux. Quelle eſt cette belle maiſon? c'eſt la nôtre, la vôtre, la leur.

III. Ueber die Pronomina demonſtrativa.

§. 63.

	Conjunctiva.		Abſoluta.	
Sing. N. Acc.	*ce*, cet, *cette.*	*Plur. ces.*	*Sing. celui, celle.*	*Pl. ceux, celles.*
G. Abl.	*de ce*, de cet, *de cette.*	*de ces.*	*de celui, de celle.*	*de ceux, de &c.*
Dat.	*à ce*, à cet, *à cette.*	*à ces.*	*à celui, à celle.*	*à ceux, à &c.*

(du Grain I, 216. 240. Canel, p. 12.)

I.

Ce Jardin eſt beau et charmant. Qui demeure dans cet apartement? A qui apartient cette belle maiſon? Ces arbres ſont bien fleuris; et ces fleurs ont une odeur admirable. Qui eſt cet homme-là? C'eſt celui dont je vous ai parlé. Qui eſt cette femme-là? C'eſt celle dont je vous ai parlé? Qui ſont ces enfans? Qui ſont ces Meſſieurs-là? Ce ſont ceux dont vous m'avez parlé. Qui ſont ces Dames-là? Ce ſont celles que nous vîmes hier.

II.

Qui eſt ce Monſieur-là? Quel eſt cet écolier-là? Quelle eſt cette table-là? Qui ſont ces Meſſieurs-là, ces gens-là, ces écoliers-là? Quelles ſont

ces tables-là. Les habits de ce Monſieur-là &c. Dites à cet homme-là &c. Ne dites rien à ces femmes-là. Quel livre voulez-vous? Celui-ci, celui-là; donnez-moi celui de votre frère. Quelle plume voulez-vous? celle-ci, celle-là. Donnez-moi celle de votre frère. De quelle toile vous plait-il? De celle-ci. A quel marchand êtes-vous adreſſé? à celui-là. Quels livres voulez-vous? ceux-ci, ceux-là. Donnez-moi ceux de mon couſin. Quelles plumes voulez-vous? celles-ci, celles-là. Donnez-moi celles de votre frère. De quels ceriſes, vous plait-il? de celles d'hier. A quels marchands êtes vous adreſſé? à ceux-là: à ceux de Leipſic. Je parle de ces livres-là; et moi de ceux-ci. Vous parlez de ceci, et moi de celà. Entendez-vous ce que je vous dis? C'eſt ce dont je vous parle. Vous n'aurez pas ce que vous ſouhaitez.

IV. Ueber die Pronomina relativa.

§. 64.

Conjunctiva.		Neutra.	Abſoluta.	
N. *Acc.*	*qui*, (que)	*quoi*, (qui, que)	Sing.	*le quel*, *laquelle*.
G. *Abl.*	*de qui*, *dont*	*de quoi*		*du quel*, *de laquelle*.
Dat.	*à qui*.	*à quoi*.		*auquel*, *à laquelle*.

Abſol. Plur. N. *Acc.* *leſquels*, *leſquelles*.
G. *Abl.* *deſquels*, *deſquelles*.
Dat. *auxquels*, *auxquelles*.

(du Grain 1, 319. 344. Canel, p. 14. 15.)

I.

Qui eſt cette perſonne-là? C'eſt le Monſieur qui arriva hier au ſoir, et que vous avez vu à Berlin. C'eſt le Monſieur dont je vous ai parlé. C'eſt la Dame qui ſait ſi bien peindre, et que je vous nommai l'autre jour. C'eſt la Dame dont tout le monde parle en bien. Qui ſont ces perſonnes-là. Ce ſont les Officiers qui ſont revenus de Hongrie et que le Roi a voulu voir; ce ſont les Officiers dont vous aurez entendu parler. Ce ſont les Dames qui demeurent dans le voiſinage, et que vous déſiriez de voir. C'eſt le Monſieur, la Dame, les Officiers, les Dames dont vous m'avez autre fois parlé.

II.

Je parle du fils de cette femme, lequel a tant fait de mal à ſa patrie. Il ne penſe plus à la fille de cet homme pour laquelle il avoit tout quitté. Voilà des livres parmi leſquels il y en a de bons. Voilà des plumes parmi leſquels il y en a de bonnes. C'eſt un Prince pour lequel chacun a de l'afection. C'eſt l'homme duquel je vous ai ſi ſouvent parlé. C'eſt la femme de laquelle tout le monde parle. C'eſt une afaire à laquelle je n'aurois jamais penſé. C'eſt un homme pour lequel il ſe ſacrifieroit. C'eſt le Général auquel on a donné le commandement de l'armée.

C'est un homme, qui n'est pas pauvre, il a de quoi. Il ne sait, à quoi employer son argent. Il n'a quoi que ce soit. J'acheterois volontiers des livres mais il faudroit avoir de quoi. Je ne sais à quoi attribuer son absence. On dit qu'il n'a pas de quoi payer.

V. Ueber die Pronomina adverbialia oder Particulas relativas.

§. 65.

N. Acc. le, la, les. (du Grain 1, 147. 2, 159. Canel, p. 14. 15.)
G. Abl. en.
Dat. y.

1. Ueber das Relativum *le &c.*

Avez-vous le couteau en question? Oui je l'ai. Non je ne l'ai pas. L'avez-vous? Ne l'avez-vous pas? Le valet l'a. L'a-til sur soi? Non il ne l'a pas. Je l'avois mais je ne l'ai plus. Je ne l'ai jamais eu. Si je l'avois. Si le maître l'avoit, il vous le donneroit. Vous autres Messieurs, ne l'avez-vous pas? non Monsieur, nous ne l'avons pas. Si nous l'avions, nous vous le donnerions incontinent. Les valets l'ont pris. Je l'ai eu, il n'y a pas long-tems. Le garçon l'a eu. Pardonnez-moi, il ne l'a pas eu. Comment l'auroit-il eu? Les valets ne l'ont-ils pas eu ce matin? Je sais qu'ils l'ont eu. Vous m'excuserez, ils ne l'ont pas eu. Avez-vous mon livre? Non, mais je l'eus hier, tout le jour. Si je ne l'avois pas eu, je vous le dirois. Le maître ne l'eut-il pas la semaine passée? Il l'eut bien, mais il ne l'eut qu'un moment. Après qu'il l'eut eu un quart-d'heure, il me le rendit. Je l'aurai peut-être demain. L'aurai-je aujourd'hui? Ne l'aurai-je pas? Non, Monsieur, vous ne l'aurez pas. Il faut que je l'aie. Croyez-vous que ces Messieurs l'ayent? Je doute qu'ils l'ayent. Quand ils l'auroient, qu'en seroit-il? Ils voudroient que je l'eusse. Je crois l'avoir ici. Il n'est pas possible de l'avoir? Je crois pourtant l'avoir eu.

2. Ueber die Partic. relat. *en.*

On me demande souvent: avez-vous beaucoup d'argent? Et je réponds: j'en ai un peu; je n'en ai que très-peu. Avez-vous des amis en cette ville? j'en ai quelques-uns, car les vrais amis sont rares. Votre frère a du tabac. Je sais qu'il en a. Combien en a-t-il? En a-t-il beaucoup? Non, il n'en a que fort peu. J'ai ouï dire qu'il en avoit dix livres. Vous vous trompez, il n'en a pas une demi-livre. Nous en avons encore un peu au magasin. Vous en avez peut-être aussi. Pardonnez-moi, Monsieur, j'en avois, mais je n'en ai plus. Les marchands d'Hollande en ont beaucoup. Ils n'en ont pas tant que ceux d'Angleterre. Avez-vous de l'or? Si j'en avois, je serois riche. J'en ai eu autre-fois. Si vous en aviez cent livres, vous en auriez un quintal.

tal. Si je n'en avois pas j'en chercherois. Je voudrois que mes frères en eussent plus qu'ils n'en ont. J'en eus autre-fois, et mes camarades en eurent aussi. J'en ai eu plus que je n'en aurai de ma vie. Il dit qu'il n'en a pas tant eu. Si je n'en avois pas eu, j'en aurois cherché. J'en aurai peut être bientôt, et mes amis en auront aussi. En auront-ils autant que vous? Non, ils n'en auront pas tant que moi. Pour moi je crois qu'ils n'en auront que fort peu. Qu'ils en ayant mille livres, c'est ce que je leur souhaite de tout mon coeur.

3. Ueber die Partic. relat. *y*.

Venez-vous de Hambourg? oui, j'en viens. J'y ai un frère. Et moi j'y ai une soeur. J'y ai à faire. Qu'y avez-vous à faire? Mon voisin y a un ami, - n'y a point d'ami. - y a-t-il des amis? - n'y a-t-il point d'amis? Nous y avons de la connoissance. Nous n'y avons personne de notre connoissance. Y avons-nous de la connoissance? Quelle connoissance y avez-vous? N'y avons-nous point de magasin? Vous y avez une belle maison. Vous n'y avez point de maison. Y avez-vous une maison? N'y avez-vous point de maison? Mes frères y ont un beau jardin: Mais ils n'y ont point de maison. Y ont-ils un Oncle? N'y ont-ils pas une Tante? Autre-fois j'y avois un cousin. Y avois-je autrefois des amis? N'y avois je pas autre-fois de grands ennemis: Ils y étoient, je ne sais s'ils y sont encore. Mais qu'ils y soient ou qu'ils n'y soient pas: c'est qu'ils n'y seront pas toujours.

VI. Ueber die Pronomina interrogativa.

§. 66.

Es sind ausser (quel, quelle?) eben die Relativa, nur daß sie fragen: daher kein Paradigma nöthig. (du Grain 1, 290. Canel, p. 16. 17.)

I.

On demande souvent: Qui est cet homme-là? Qui est cette femme-là? Qui sont ces jeunes hommes? Qui sont ces jeunes filles? Quel hommes êtes-vous? Quels enfans êtes-vous? Quelles filles êtes-vous? Qui a fait (dit) cela? Quoi de plus beau, de plus charmant? Quoi? Vous êtes encore ici? De qui parlez-vous? Où avez-vous appris cela? A qui parlez-vous? - en voulez-vous-donnez-vous cela? Que vous plait-il? Qu'y a-t-il pour votre service? De quoi cela est-il fait? De quoi vous mêlez-vous? De quoi vous mettez-vous en peine? A quoi peut-on comparer cela? A quoi tient-il que nous ne soyons bons amis? Avec quoi peut-on faire cela? avec un burin.

II.

Voilà deux couteaux, lequel vous plait-il? Voilà deux fourchettes, laquelle vous plait-il? - préférez-vous? Voilà de plusieurs sortes de raisin,

ſins, lesquels aimez-vous le mieux? Des blancs ou des noirs. Voilà quantité de pommes, lesquelles préférez-vous? Desquelles vous plait-il? le coeur vous en dit-il? Notre ami eſt mort. Lequel? celui de Leipzig. Notre ſoeur eſt arrivée. Laquelle? celle de N. L'ainée, la cadette. Ses Frères ſont partis pour la France. Lesquels? Ceux qui étudioient à Halle. Mes alouëttes s'en ſont envolées. Les quelles? Celles que j'avois achetées l'autre jour. De quel païs êtes-vous? Du Mecklembourg. A quelle ville penſez-vous? On a aporté les livres. Les Livres de qui? Ceux des Etudiants.

VII. Ueber die Pronomina indefinita.

§. 67.

(du Grain 1, 477. Canel, p. 18. 19.

I. Ueber die Pronomina indefinita Numeralia.

Chacun ſait ce qu'il a à faire, - ne ſait pas cela, - a de l'amour propre. Ils ſont allés chacun de leur côté. Ils étoient pluſieurs frères, dont chacun hérita mille écus par teſtament. Elles étoient *pluſieurs* ſoeurs, dont chacune reçut mille écus en mariage. Ils ont chacun un bon emploi. La harangue finie, chacun ſe retira.

Perſonne n'eſt venu, n'en veut. Perſonne ne m'a-t-il demandé? Ce n'eſt le ſentiment de perſonne. Peut-on trouver perſonne plus malheureux que je ſuis? Perſonne n'eſt ſi vif que votre frère. Je ne trouve perſonne ſi heureux que votre ami. Ne le dites à perſonne. Vous ſavez bien qu'il n'y a perſonne qui ſoit plus votre ſerviteur que moi.

Chaque créature cherche ſa pâture. Il trébuche à chaque pas qu'il fait. Il ſe fait payer un ducat de chaque feuille qu'il fait imprimer. Chaque Philoſophe a ſes ſentimens particuliers.

Nul homme d'eſprit ne dira cela. Nul ne le croit. Nul de vos parens. L'accord qu'il avoit fait ſans le conſentement de ſa femme eſt nul. Nuls ne l'ont vu.

De tous ſes ſoldats il n'y en a *aucun*, qui ſe plaigne de lui. Aucun des Poëtes. Aucune ſcience. Je n'ai aucune haine contre lui.

Pas un de nous n'y a été (penſé). Pas un ne l'a vu. Pas un de vos frères.

Tout ce que vous m'avez dit eſt raiſonnable. C'eſt tout un. Eſt-ce tout? Ce n'eſt pas encore tout. Tout le monde le dit. Je les connois tous. Ils ſont tout étonnes. Elles ne ſont pas encore toutes venues. Elles ſont toutes auſſi ſavantes l'une que l'autre. Toutes les femmes aiment un peu à cauſer. Tout ſavant qu'il eſt, il ſe trompe. Il a perdu toute l'eſtime et tout le reſpect qu'il devoit avoir pour lui. Il a pour ſa mère toute l'afection et toute la conſidération imaginable.

Ils

Ils furent tout étonnés de nous voir. Elles furent toutes étonnées de les entendre parler de la sorte. Tout sage qu'il est, il a ses défauts.

Il y a *plusieurs* savans de cette opinion. Plusieurs grands hommes. J'ai vu plusieurs Dames se promener dans la prairie.

Il n'y a *rien de* plus beau. Rien de ce qu'il dit ne me touche. On dit qu'il n'est capable de rien. Prenez courage, ce ne sera rien. Est-il rien de plus beau que ce portrait? Avez-vous rien vu de plus charmant?

II. Ueber die Pronomina indefinita mixta.

Un autre homme n'y penseroit pas. C'est une autre afaire. Un autre l'auroit fait. D'autres raisons. Tout autre s'en fâcheroit. Ce n'est plus le même, c'est un autre. Il passe toujours d'un sujet à un autre. Il en a vu d'autres.

L'un et l'autre parlent françois. L'une et l'autre sont Allemandes. Les uns et les autres ne valent rien. Ils se haïssent l'un l'autre. Ils se rendent justice l'un à l'autre. Ils se tourmentent les uns les autres. Ne parlez point mal l'un de l'autre. Ils se font des présens les uns aux autres. La haine et la vengeance sont deux passions violentes: l'une et l'autre causent souvent bien des malheurs.

Quelqu'un (quelcun) m'a envoyé ici. Quelqu'une de mes amies le saura bien. Quelques-uns d'eux sont d'un sentiment contraire. En connoissez-vous quelques-unes? Quelqu'un m'a dit qu'il vous avoit rencontré. Vous avez de beaux livres, je vous prie de m'en prêter quelques-uns.

Qui doit, est obligé de payer. Il ne sait souvent de qui il parle. On ne sait à qui se fier. Je ne sai qui c'est. Il le dit à qui le veut entendre.

Quiconque veut venir après moi, charge sa croix et me suive. Mon fardeau, mon joug est légèr, à quiconque veut s'en charger. Quiconque est attaché à ses passions, n'est capable de rien.

Je n'ai vu *qui que ce soit*. Il ne se fie à qui que ce soit. Qui que ce soit, il ne l'aura pas. Qui que ce soit, qui s'en mêle, il m'en rendra raison.

Il veut avoir un cheval *quel qu'il* soit, une épée quelle qu'elle soit. Dieu est présent en tous lieux, quels qu'ils soient. Je veux acheter ces boucles quelles qu'elles soient.

Le pauvre homme n'a pas *de quoi* vivre, de quoi payer. Donnez-moi de quoi faire mon Voyage. C'est une fille qui a de quoi.

Quoi qu'il en soit, voilà ce que j'en pense. Quoi qu'il arrive, nous ne risquons rien. Elle n'a quoi que ce soit pour vivre. N'avez-vous quoi que ce soit à me donner?

Il ne faut pas désirer le bien *d'autrui.* Il fait bon ne pas dépendre d'autrui. Les sentimens d'autrui, ne sont pas la règle des miens. Il ne cherche qu'à nuire à autrui.

Je ne sais *quel* homme vous êtes. Il ne sait à quelle heure il vit, ni de quel côte se tourner. Quel malheur? Quelle perte avons-nous faite?

Avez-vous *quelque-chose* à me donner? Je crois qu'il a quelque mérite. Elle a quelque argent. Quels que soient vos motifs. Quels que vous soyez. J'ai là quelques livres et quelques hardes, dont je voudrois bien me défaire. Quelques bonnes que soient vos raisons, on ne les écoutera point. Quelque mal qu'on lui fasse, il n'en rend point. Quelque bien que l'on ait, il est bon d'être économe. De quelques honneurs et faveurs qu'on lui parle, il n'en désire point. Quelque juste que l'on soit, on a toujours besoin de secours, pour renverser la calomnie.

III. Noch über die Pronomina indefinita mixta.

Quel que soit votre pouvoir. Quelle qu'elle puisse être. Quels que soient vos sentimens. Quels que soient vos raisons. Quelles qu'elles puissent être. Quelque riche qu'il soit. Quelque bonne que soit une terre, il ne faut pas laisser de la cultiver. Quelques importants emplois qu'il ait exercés. De quelque afreux dangers qu'il se soit tiré. Nous étions quelque trente hommes. Il ne lui en parle en façon *quelconque.* (nullo modo.)

Certain étudiant de mes amis, me disoit l'autre jour &c. Un certain homme dont j'ai oublié le nom. Une certaine femme m'apporta une lettre. Il y a là de certaines gens de votre connoissance. Cela est certain. Je ne vous le dis pas pour certain. Cela est-il certain? C'est une nouvelle certaine.

Je l'ai vu moi-*même.* On aime à se tromper soi-même. Allez-y vous-même. Connois-toi toi-même. Il est encore dans le même état. Est ce le même Prince et la même Princesse, dont vous m'avez autrefois parlé? Ce sont les-mêmes. C'est le Roi-même. Je l'ai vu, non seulement (non seulement je l'ai vu): mais *même* je lui ai parlé. Il vouloit même que je le prisse avec moi.

Tel ménace qui tremble de peur. Tel Prince tel sujet. Tel maître tel valet. Telle est la Mère, telle est la Fille. Connoissez-vous Monsieur *un tel* (den und den?) Connoissez-vous Madame une telle? Je vous le donne tel qu'il est. Telle que vous la voyez. Elle n'est pas telle qu'elle paroit. Tels que nous sommes. C'est un homme tel qu'on ne vous le sauroit dépeindre. *Il n'est tel* que de se lever matin. Il n'est tel que de dire la vérité. On disoit qu'il aimoit le mensonge, cela est faux, il n'y a rien de tel en lui.

VI. Exercitia über die PARTICIPIA.

§. 68. Ueber das Participium Activum.

(du Grain 1, 409.)

Ayant du bien autant que vous en avez, vous devriez en assister les pauvres. Mon frère voyant cela, se retira sans rien dire. Ma soeur allant à l'Eglise trouva une belle bague. Mes frères allant au Collége, rencontrèrent un inconnu, qui &c. Nos soeurs sortant du logis, pensèrent tomber sur la glace. Ayant parlé à mon cousin, vous devriez m'en dire des nouvelles. Les Médecins ayant appris cela, en furent tout allarmés &c. En ne faisant rien on apprend à mal faire. En priant Dieu, il pensoit à toute autre chose.

Mangeant, bûvant, marchant, parlant,
Veillant, dormant, me promenant,
Un brasier divin me dévore
J'aime mon Dieu et je l'adore.

§. 69. Ueber das Partipium Passiv. indeclinabile.

(du Grain 1, 465.)

J'ai *vu* vos frères qui alloient promener. Votre soeur m'a *fait* réponse; elle ne m'a *écrit* que deux lignes. La douleur que m'a *causé* la mort de Monsieur votre Père m'a été fort sensible. La tempête qu'il a *fait*, a été des plus violentes. Les chagrins qu'il m'a *falu* essuyer, ont fort altéré ma santé. Je ne sais si ce malheur les a *rendu* plus prudents. On dit que Mlle. votre soeur s'est *fait* religieuse, en est il quelque-chose? L'oraison dominicale, est la prière, que Jesus-Christ nous a *commandé* de lui présenter. Mon Père et ma Mère se sont *fait* peindre. Ils vouloient aller à N. mais on ne les a pas *voulu* laisser passer. Votre Oncle est mort: c'est une chose que j'ai *cru* vous devoir dire. Il a rendu à son Maître dans sa maladie tous les services, qu'il a *dû* et qu'il a *pu*. C'est une peine qu'il a *cru* qu'il devoit prendre. Ma Mère l'a *vu*; elle lui est *allé* parler. Les Habitans de N. se sont *venu* plaindre au Roi. Je ne saurois vous dire le peu d'affection qu'il m'a *témoigné*.

§. 70. Ueber das Particip. Passiv. declinabile.

Voilà la lettre que j'ai *reçue*; la voulez-vous lire? Il m'a parlé des soldats, qu'on a *contraints* de marcher par ce rude froid. Il y a dans cette prison plusieurs personnes, qu'on a *condamnées* à perdre la vie. On l'avoit *accusée* de plusieurs crimes, mais elle s'est *trouvée* innocénte. Elle est *venue* ce matin me parler. Ces Hommes sont *venus* se plaindre du tort qu'on leur a fait. Le peu de pistoles que j'ai *gagnées* sont toutes à votre service. Ce Prince a par sa valeur cent provinces *conquises*.

SECTIO III.

Uebungen über den dritten Theil der *Grammaire*, nemlich die *Conjugationes*.

§. 71. Allgemeine Anmerkungen.

1. Weil in der Grammaire selbst zum practischen Conjugiren durch allerley Variationen, und zum Gebrauch der einem jeden Tempori besonders gebührenden Particuln in kurzen Formeln Gelegenheit genug gegeben worden; so dürfen die hie folgenden Uebungen schon hie und da etwas schwerer und vermengter ausfallen, damit sie zugleich gute Syntaxübungen abgeben. Um deswillen kommen bey manchem Verbo (damit die Uebung durch mehrere Realität annehmlicher, und auch zur nöthigen Copia Vocabulorum dienlicher werde,) allerley andere Materien, Vocabeln und Phrases vor, zu denen das Verbum selbst nichts mehr als die Gelegenheit gegeben hat. Ein vorsichtiger und treuer Docens wird wissen, das Schwerere den Stärkeren, und das Leichtere den Schwächeren nach Billigkeit zuzutheilen. Deshalb sind auch alle Articul in kleinere Pensa vertheilt, und die Folge der Temporum, (welche hie nicht eben mehr darf natürlich noch complet seyn,) ist durch die Cursivschrift merklich gemacht.
2. Wer immittelst doch noch leichte Conjugirübungen beysammen haben will, der hat sie §. 74. von den 2 Auxiliaribus und den 4 Regularibus activis ganz vollständig; und kan, (da jedes Tempus aus 6 Exempeln bestehet,) jedes derselben 4 bis 16mal, folglich manches Tempus bis 96mal variiren, wie oben in der Grammaire gewiesen worden. Nur ist zu erinnern, daß nie alle 6 Verba mit einander durch alle Tempora durchzuführen sind, (es wäre denn schriftlich, zur Strafe, zur Gegenstellung ꝛc.) sondern allemal nur eines: weil jene also zusammengesetzte Arbeit nur Kopfweche und Confusion machen kan. Siehe unten §. 84. Not.
3. Man kan auch die andern Uebungen aller darauf folgenden Verborum also simplificiren, und alsdenn variiren; und wenn, anstatt der hier beliebten, andere Verba gewählet, und aus dem l'Univers en abrégé im Wörterbuch ein sich zu dem Verbo schickender Articul mit aufgeschlagen wird, so kan eine extemporal-Uebung mündlich und schriftlich angestellet werden, die sowol Copiam Vocabulorum, als das Conjugiren zum Zweck hat. So ist §. 76. bey dem Verbo *bâtir* der §. 29. aus dem l'Univers en abrégé mit zu Hülfe gezogen worden ꝛc.

I. VERBA AUXILIARIA.

§. 72. Ueber das Verbum *avoir*. (du Grain 1, 12. Canel, p. 22.

Si *vous avez* quelques amis, *j'en ai* aussi quelques uns: Et si *je* n'en *avois* point, *j'aurois* assurément du chagrin. *Nous eumes* l'un et l'autre, l'année passée, de grands ennemis, et même cette année n'en *avons-nous* pas *eu?* Si *nous* n'en avions point *eu*, *nous* n'*aurions* pas *eu* tant de peine? Mais après que *nous* les *eumes-eu*, nous dîmes: Dieu nous en délivrera bien; Et peut-être *auront-ils* à s'en repentir, de nous *avoir* per-

persecutés. *Ayons* donc patience, car c'est une belle vertu, qui sert d'ornement à ceux qui *l'ont*.

Quoique mon frère *ait* des ennemis: Il a pourtant l'esprit en repos, parce qu'*il n'a rien* à craindre. Plût à Dieu, qu'*il eut* plus d'esprit et de jugement: J'en *aurois* bien de la joie.

Mon frère *a* de l'argent, mais ma soeur *n*'en *a* point. *Je n'ai que* faire de le dire, *on n'a qu'*à la considerer. Mais quoi qu'*elle n*'en *ait pas eu* jusqu' à présent, j'éspere qu'*elle* en *aura* dans quelque tems. *Elle* en *auroit eu* il y a long-tems, si *elle avoit* bien ménagé.

Je souhaiterois, qu'*elle* en *eut* toujours *eu*. *J*'en *aurois* aussi profité. Mais *quand elle* en *aura eu*, j'en aurai aussi ma part.

Ayant eu autrefois l'honneur de vous connoître, et *ayant* présentement celui de vous parler: je vous dirai qu'*on* a beau faire et beau dire, on a toujours besoin d'argent. La nature et la fortune distribuent différemment leurs dons. Car tel n'a pas de beaux habits qui a en recompense un bel esprit. Le rossignol a une belle voix, *sans avoir* de belles plumes. Et le pân a de belles plumes, sans avoir belle voix.

§. 73. Ueber das Verbum *être*. (du Grain 1, 16. Canel, p. 24.)

Vous êtes liberal, Monsieur. Et si *vous* ne l'*étiez* pas, *étant* riche comme vous êtes, vous passeriez pour mesquin. Quant à moi, quelque pauvre que *je sois*, *je suis* encore plus liberal que plusieurs, qui *sont* plus riches que moi.

Il y a beaucoup de gens qui tout riches qu'*ils sont*, *ne sont* pourtant *jamais* contents. C'*est* en vérité une grande foiblesse, que de ne se pas contenter. Ne vaut-il pas mieux *être* content, que *d'être* toujours mécontent? *Il seroit* à souhaiter, que tout le monde pût être content.

Je fus hier chez un de mes amis, qui est fort bien auprès du Prince, à qui je dis: *êtes-vous* content, ou *ne l'êtes vous pas?* Mais il me répondit: Oui, je le suis. Non, *je ne le suis pas*. Et vous, l'êtes-vous? Je sais que *vous ne l'êtes pas;* car *vous* ne l'*avez* jamais été, et je crois, que *vous* ne le *serez* de votre vie; Moi au contraire *je l'ai* toujours *été*. Je lui répliquai sur le champ: Vous êtes dans l'erreur, Monsieur: *si je n'avois pas été* jusqu'ici plus content que vous, *j'aurois été* l'homme du monde le plus à plaindre: car vous allez toujours grondant, et *vous n'êtes jamais* content. Mais à peine *eus-je été* une heure chez lui, qu'il devint tout gai et tout content.

Comme *j'étois* sur le point de sortir, il me dit: demeurez encore un moment, et *soyons* tous aujourd'hui de bonne humeur. Car puisque *vous êtes* aujourd'hui sur le chapître de la liberalité, et sur celui du contentement, je vous dirai, que *quoique j'ai été* liberal, je ne suis pourtant pas plus pauvre, que *si j'avois été* avare: Aussi *suis-je* le plus con-

tent de tous les hommes de la ville. Mais un de la compagnie lui dit: Vous avez beau *à être* content et libéral, puisque rien ne vous manque. *Ce seroit* une grande folie à vous, de ne vous pas contenter; vous avez toujours la bourse garnie, et votre cave est pleine de vin. *S' il* en *étoit* de même de moi, *je serois* aussi plus content et plus libéral. Mais nous lui dîmes: Plût à Dieu *que vous fussiez* content de votre sort. Car, comme dit Ciceron, contentement passe richesses, et il n' est tel que *d' être* content dans ce monde. *C' est* peu de chose que de l' homme, c' est un songe que de sa vie.

Quoique feu notre cousin *n' ait pas été* des mieux accommodés, *il a* cependant toujours *été* joyeux et content. Il disoit souvent: Quel avantage aurois-je *de n' être pas* content? Quand il fait beau tems, *n' est ce pas* aussi bien pour moi que pour tous les autres? Alors chacun disoit tout haut: Plût à Dieu *que j' eusse* toujours *été* de cette humeur, *je n' aurois pas été* la raillerie de tout le monde. Mais enfin *quand on aura été* toute sa vie mécontent, la mort viendra qui nous contentera tous. Et c' est ce dont je me réjouis. C'est pourquoi je dis toujours: Comment *seroit-il* possible, *que* mes compagnons *fussent* aussi contents que moi? Ils sont fachés *que je le sois*, et *qu' ils ne le soient pas* eux-mêmes.

II. VERBA ACTIVA und Neutra nach den vier Conjugationen.

§. 74.

Allgemeine und zusammengesetzte doch ordentliche Praxis der zween Verborum auxiliarium und der vier Conjugationen mit einander.

L' INDICATIF.

Le Présent. Ich bin, habe, studire ꝛc.

1. *Je suis* fort content, tu es fort-, il n' est pas fort &c.
2. *J' ai* assez de patience, tu n' as pas assez de &c.
3. *J' étudie* tout le jour, tu n' étudies pas &c.
4. *Je finis* mon discours, tu finis ton-, il ne finit pas son &c.
5. *Je reçois* bien mes amis; tu ne reçois pas &c.
6. *Je vends* mes livres, tu ne vends pas tes &c.

Le Passé imparfait, ich war, hatte, studirete ꝛc.

1. *J' étois* dans ma chambre; tu n' y étois pas.
2. *J' avois* compagnie; tu avois &c. il n' avoit pas &c.
3. *J' étudiois* un peu; tu étudiois &c. il n' étudioit jamais.
4. *Je finissois* mes affaires; tu ne finissois pas tes &c.
5. *Je recevois* de l' argent; tu ne recevois point &c.
6. *Je vendois* quelque-chose, comme votre valet entra.

Le

Le Passé Parfait simple. Ich bin gew; ich habe geh:

1. *Je fus* hier seul tout le jour; tu ne fus pas hier &c.
2. *J'eus* compagnie vers le soir; tu eus &c. il n'eut &c.
3. *J'étudiai* trois heures de suite; tu n'étudias pas &c.
4. *Je finis* mon thême; tu finis ton &c. il ne finit &c.
5. *Je reçus* votre famille &c. tu ne reçus point la &c.
6. *Je vendis* quelques livres; il ne vendit aucune chose.

Le Passé Parfait composé. Ich bin ge: ich habe ge:

1. *J'ai été* seul tout le jour.
2. *J'ai eu* compagnie; il n'a point eu de &c.
3. *J'ai parlé* à quelques uns de mes amis &c.
4. *J'ai fini* la plupart de mes affaires &c.
5. *J'ai reçu* trois paquets de lettres, il n'a pas reçu &c.
6. Et *j'ai vendu* quelques vieilles hardes.

Le Passé Plus-que-parfait I. Ich war ge: ich hatte ge:

1. *J'avois été* ce jour là toute la matinée au logis.
2. *J'avois eu* compagnie deux heures de suite.
3. *J'avois étudié* toute la soirée; il n'a point étudié &c.
4. *J'avois fini* presque toutes mes affaires &c.
5. *J'avois reçu* de l'argent; il n'avoit pas reçu &c.
6. *J'avois vendu* quelques hardes un moment avant.

Le Passé Plus-que-parfait II. Ich war ge: ich hatte ge:

1. Dèsque *j'eus été* une heure chez lui, je m'en retournai.
2. *Je n'eus pas plutôt eu* à faire avec lui que je m'en &c.
3. Dèsque *j'eus étudié* la latin, j'y enseignai mes frères.
4. Lors que *j'eus fini* mon ouvrage, je songeai au vôtre.
5. Après que *j'eus reçu* sa visite, je m'en allai à l'église.
6. Incontinent après que *j'eus vendu* mon cheval, je &c.

Le Futur. Ich werde seyn, haben, studiren rc.

1. *Je serai* demain au logis; tu ne seras pas &c.
2. *J'aurai* peut-être compagnie, tu n'auras &c.
3. *J'étudierai* si je suis seul; il n'étudiera pas &c.
4. *Je finirai* mes affaires; il ne finira pas ses &c.
5. *Je recevrai* mes amis; et tu recevras les tiens.
6. *Je vendrai* quelques meubles; tu vendras &c.

L'IMPERATIF.

1. *Aye* patience. Ayons, ayez pitié, n'ayez pas &c.
2. *Sois* fidele à ton maître. Soyons, soyez contents &c.

3. *Etudiés* bien. Etudions, étudiez toujours.
4. *Finis* tes affaires. Finissons, ne finissez pas vos &c.
5. *Reçois* bien tes amis. Ne recevons (recevez) pas de si &c.
6. *Vends* tes marchandises. Vendons nos maisons. Ne vendez pas vos livres, car vous n'en recevrez point de meilleurs.

1. *Qu'il ait* patience; qu'ils ayent pitié &c.
2. *Qu' il soit* content; qu'ils soient mécontens.
3. *Qu' il étudie* nuit et jour; qu'ils n' étudient pas si &c.
4. *Qu' il finisse* son discours; qu'ils finissent leurs affaires.
5. *Qu' il reçoive* bien ses amis; qu' ils ne reçoivent &c.
6. *Qu' il vende* ses hardes; qu' ils ne vendent pas leurs livres, ni leur linge &c.

LE CONJONCTIF.

Le Présent. Daß ich habe, sey, studire 2c.

Quoique *j' aie* assez de patience, que *je sois* content de ma condition, que *j' étudie* volontiers, que *je finisse* bien mes affaires, que *je reçoive* souvent de l'argent, et que *je vende* rarement ce dont j' ai besoin, je ne laisse pas de me plaindre quelque fois.

Le Passé Imparfait I. Ich würde haben, seyn, studiren 2c.

Quand même *j' aurois* la patience de Job, que *je serois* content comme un roi, que *j' étudierois* à ma fantaisie, que *je finirois* toutes mes affaires, que *je recevrois* quantité d' argent, et que *je vendrois* cher mes marchandises, je ne laisserois pas de m' ennuyer.

Le Passé Imparfait II. Daß ich hätte, wäre, studirete 2c.

Plût à Dieu, que *j' eusse* beaucoup de patience, que *je fusse* toujours content, que *j' étudiasse* plus que je ne fais, que *je finisse* mes procès, que *je reçusse* tous les jours des amis, et que *je vendisse* plus que je n' ai fait jusqu' ici : je m' estimerois fort heureux.

Le Passé Parfait. Daß ich habe ge: sey gewesen, ge:

Quoi que *j' aie eu* compagnie ce matin, que *j' aie été* assez embarassé, que *j' aie étudié* presque tout le jour, que *j' aie fini* mes affaires, que *j' aie reçu* beaucoup de lettres, et que *j' aie vendu* toutes mes marchandises; je n'ai pas laissé de faire cela.

Le Passé Plus-que-Parfait I. Ich würde haben ge::: würde seyn ge::

J' aurois eu plus de patience, *j' aurois été* plus diligent, *j' aurois parlé* mieux que je n' ai fait; *j' aurois fini* une heure plus tard, *j' aurois reçu* plus de visites, *et j' aurois vendu* plusieurs vieux livres, si j' avois eu plus de tems, que je n' en ai eu.

Le Passé Plus-que-Parfait II. Daß ich hätte ge::: daß ich wäre ge::

Plût à Dieu, que *j' eusse eu* un peu plus de patience, que *j'eusse été* moins empêché, que *j' eusse étudié* plus de langues, que *j' eusse fini* tous mes procès, que *j' eusse reçu* d'agréables nouvelles, et que *j'eusse* mieux *vendu* mes terres, je m' en trouverois mieux que je ne fais.

Le Futur composé. Wenn ich werde ge::: haben :: seyn.

Quand *j' aurai été* à l'école, que *j' aurai eu* un peu de repos, que *j' aurai* un peu *étudié*, que *j' aurai fini* mes lettres, que *j' aurai reçu* mon argent, et que *j' aurai vendu* mes livres, je ferai ce que vous voudrez.

L' INFINITIF.

1. Il faut *avoir* patience; et n' avoir point de chagrin.
2. Il est juste d' *être* content de ce qu'on a.
3. Qu' avez-vous à faire? J' ai *à étudier*, à enseigner.
4. Je viens *de finir* mon travail, et je vais en recommencer &c.
5. Je veux *recevoir* de l' argent, pour en donner aux &c.
6. Pour quoi *vendre* des livres si bien conditionnés?

1. *Ayant* besoin d'argent je vous prie d' m' en prêter &c.
2. *Etant* dans ma chambre je vous entendis parler.
3. *En étudiant* on devient savant. En n' étudiant pas &c.
4. *En finissant* mon travail, je pense à un autre.
5. *En recevant* vos lettres, je reçus la confirmation de &c.
6. *En vendant* il ne faut ni survendre ni tromper.

Ayant eu assez de tems, et *ayant été* assez disposé, je &c.

§. 75. Exercitium über das Verbum *aimer*.
(du Grain 1, 7. 1, 33. 38. Canel, p. 26.)

Monsieur vous dites que *vous aimez* vos amis. *Je ne les aime pas* moins: Car *si je* ne les *aimois* pas, *ils* ne m' *aimeroient* pas non plus. Je leur demande souvent: *M' aimez-vous*, ou ne m'aimez-vous pas? Les uns me répondent d' abord: Oui sans doute, *nous* vous *aimons*, mais vous ne nous aimez pas. Les autres me disent franchement: Non, nous ne vous aimons pas, nous ne vous aimons, ni haïssons. Nous nous disons souvent: Je t'aime, et tu ne m'aimes pas; Tu m'*aimes*, et je ne t'aime pas; *Il* m'*aime*, et je ne l'aime pas. Et pourquoi l'*aimerois-je*? *Il aime mieux* le vin que l' eau. Et moi *j'aime mieux* l' eau que le vin. Il aime mieux jouer aux cartes que de travailler: Pour moi, j' aime mieux travailler que de jouer, et ce qu' il y a de pire en lui, *il aimeroit mieux* mourir que de mener une autre vie.

Après que mon cousin *eut aimé* inutilement cet étranger, il dit tout en colére: *Je* n' *aimerai* plus cet ingrat, qui se rit de mon amitié. J' en trouverai bien d'autres qui me diront ouvertement: *aimez*-moi sincèrement et *je* vous *aimerai* tendrement, car l'amitié est un aimant, qui attire et unit tous les amis, ensemble; et fût-on même plus insensible qu'un rocher. *Quoique j' aime* tellement mes amis, que je ne pense qu' à les servir: *Ils* ne m' *aiment* pourtant pas si sincèrement. Plût à Dieu que *nous aimassions* la vertu! *Nous aimerions* la chose du monde la plus aimable. Et *nous nous aimerions* tous d' un bon cœur. Et bien que quelques-uns *aient* mieux *aimé* le divertissant que l' honnête (tant les goûts sont différens): Néanmoins je crois qu'ils diront un jour: *N'eussions-nous pas* tant *aimé* nos *plaisirs!* quant à nous *nous* ne les *aurions* pas tant *aimés*, *si nous* n'*avions pas aimé* la compagnie des débauchés: Car chacun aime son semblable. Mais quand *nous aurons aimé* Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes, nous pourrons dire que nous avons accompli la loi.

§. 76. Ueber das Verbum *bâtir*. (du Grain, I. 68. Canel, p. 28.)

Quelques-uns *bâtissent* de beaux palais, quoi qu' ils soient à la veille de leur mort; *s'ils* ne *bâtissoient* pas, leurs héritiers s' en trouveroient quelque fois mieux. Monsieur le Baron de . . . *bâtit* l' année passée un beau château dans sa Baronie (Seigneurie): Mais aussitôt qu'*il* l'*eut bâti*, il mourut. Néanmoins Monsieur son fils *a bâti* cette année une belle maison dans son Jardin de plaisance. Quant à moi *j' ai bâti* dès ma jeunesse, *je bâtis* encore à présent: Mais quand j' *aurai bâti* ma maison, *je* ne *bâtirai* plus de ma vie. Car *si je* n' *avois* pas tant *bâti*, je serois plus riche que je ne suis. Mais que faire? nous sommes presque tous ainsi bâtis, et entêtés (coiffés) du désir *de bâtir*. Et j'avoue que nous n'avons pas tort: Car c'est un plaisir d'avoir une maison bien *bâtie*, dont le bâtiment soit bien percé, et lié depuis le haut jusque' au bas.

Après que *j' eus bâti* ma maison, mon voisin en bâtit aussi une vis à vis de la mienne. Un certain drôle lui vint dire: *Bâtirez-vous* toujours, et ne serez-vous jamais rassasié de *bâtir?* Ne est-ce pas une folie à vous de bâtir si souvent? Car quelque part que vous alliez, vous y trouvez maison bâtie. Et quoi qu' elle ne soit pas à vous, vous vous y trouvez aussi bien logé, que si c' étoit une maison couverte de cuivre et de plomb, et que la maison fût à vous. Mais celui-ci promt à la risposte, répondit sur le champ: Pourquoi ne *bâtirois-je* pas? Tant que *je bâtirai*, les Massons, les Charpentiers, les Serruriers, les Menuisiers, les Vitriers, et les Plâtriers auront toujours du travail.

Quoique mon frère *ait* souvent *bâti*, et qu' il *bâtisse* encore, il n'est pourtant pas mieux logé, que *s' il n' avoit jamais bâti*. Quant à moi, *je*

je n' aurois pas *bâti* dernièrement, si l' on ne m'y avoit pas forcé, par ce, disoit-on, que ma maison alloit tomber en ruïne. Car quand *nous aurons* assez *bâti*, à qui seront ces bâtimens? Les habiterons-nous toujours? Et ne les quitterons-nous pas? Car enfin quelque beau palais que l'on ait: Il le faudra quitter un jour; Puisque la mort enlève également celui qui est dans une belle maison de pierre, couverte de tuile et d' ardoise, que celui qui n' a qu'une méchante cabane de bois, couverte de paille ou de chaume. C' est pourquoi je dis souvent à mon frère; N' aurez vous pas bientôt achevé de *bâtir?* Pourquoi n' avez-vous pas commencé *à bâtir* par la cuisine? Le tems viendra que vous direz: Plût à Dieu que j' eusse cru mes amis! Et que *j' eusse bâti* ma fortune sur de meilleurs fondemens! *Je n' aurois pas bâti* tant de châteaux en Espagne: Et ce qu' il y a de plus fâcheux, c' est que je me suis appauvri à force de bâtir.

§. 77.

Ueber das Verbum *devoir*. (du Grain 1, 75. Canel, p. 30.)

Monsieur, m' ayant delivré du naufrage, j' avoue que *je* vous *dois* la vie. Et quoique ce soit deux choses différentes que *de devoir* de l' argent, et être redévable d' une faveur: Cependant tout ce que j' ai est à votre service. D' ailleurs je ne dois rien à personne: au contraire l' *on* me *doit* beaucoup d' argent. *Si je devois* quelque chose, je n' aurois aucun repos, que je ne l' eusse payé: Car quelque pauvre que je sois, je m' acquite de mon devoir: Et si jamais il arrivoit, que je manquasse à mon devoir: On me trouveroit aussi-tôt prêt à m'y ranger, et si par hazard j' en sortois, je me mettrois d' abord en devoir d' y rentrer.

Mon frère *dut* l' année passée une somme d' argent, qu'il paya dernièrement: Car *il n'a* jamais rien *dû*, qu'il n'ait payé exactement: C'est pourquoi chacun dit de lui, qu' il est un bon débiteur, et que quand il a de quoi payer, il satisfait ses créanciers. Cependant *s' il* n' *avoit* pas tant *dû*, il seroit le plus riche de la ville: Mais aprés qu' *il eut dû* cette considérable somme, et qu'il l'eut entièrement payée, il dit: *je* ne *devrai* plus rien à l' avenir, car je n' acheterai plus rien à credit, mais toujours argent contant. Aussi quand il demande à présent: combien vous *dois-je?* Ne vous ai-je rien emprunté? Et ne m'avez-vous rien prêté? *Vous dois-je?* ou *ne vous dois-je pas?* On lui répond d' abord: Non, *vous* ne me *devez* rien, vous ne m' avez rien emprunté, et je ne vous ai rien prêté.

Il n'en est pas de même de notre voisin. Je crois qu'*il devra* toute sa vie. Car il ne paie point de dette, qu' il n'en fasse une nouvelle. *Il doit* plus qu' il n'a vaillant, mais *s' il ne devoit pas* tant, et que ses affaires fussent moins brouillées, il payeroit bientôt ses dettes. Je doute

te fort qu' il les paie, quelque bonne volonté qu' il ait. Ne m'aperçois-je pas tous les jours, que ses affaires vont à rebours? et même je crains qu' à l'avenir elles n' aillent encore de mal en pis. Car ses créanciers sont à ses trousses, et s' il ne trouve quelque argent, il est perdu sans ressource. Il ne se passe point de semaine, qu'on ne lui envoie le sergent.

Cependant *quoiqu' il doive* et qu' *il ait dû* jusqu' à présent, je crois qu'*il* ne *devroit* pas tant, s' il avoit fait meilleur ménage, et qu' *il* n'*eût pas dû* à de certaines gens, à qui *il* n' *auroit* jamais rien *dû*, s'ils ne lui avoient offert de l' argent, plutôt pour le duper, que pour lui rendre service. Mais que faire? *On a dû* de tout tems. *On doit* encore à présent. *On devra* jusqu' à la fin du monde. A la fin, quand *on aura* assez *dû*, le bon Dieu viendra qui payera tout.

§. 78. Ueber das Verbum *vendre*. (du Grain 1, 79.)

Nous vendons le drap en gros, mais notre voisin ne le *vend* qu' en détail; c' est pourquoi lorsqu'on nous demande, avez-vous de beaux draps? nous répondons: oui, nous en avons de toutes les qualités et couleurs, mais nous n' entamons pas les pièces. Si vous n' en voulez que pour un habit, allez chez ceux qui *vendent* en détail. *Nous vendimes* hier à un marchand dix pièces de drap de Hollande, et cinq de celui d' Angleterre: le prémier à trois florins d' Allemagne l' aune, et l' autre à quatre et demi. Nous lui vendimes aussi douze douzaines de paires de bas de soye de diverses couleurs: je ne sai, si *nous vendrons* toujours autant. Si *nous vendions* tous les jours autant, nous serions bientôt les plus riches de tous les marchands de la ville: Mais aujourd'hui *nous* n' *avons* encore rien *vendu*, et je ne crois pas même, que *nous vendions* la moindre chose, car il se fait déja tard, et nous fermerons bientôt la boutique.

Pour notre voisin, *il a* beaucoup *vendu*, et il a un grand debit; car sa boutique est toujours pleine de monde. Si on lui demande: Que *vendez-vous* l' aune de ce drap? Dites-moi le plus juste prix, ne me le surfaites pas: il dit d' abord: Sans en rabbattre un denier: *Je* le *vends* trois écus et demi l' aune. Néanmoins quand on lui en offre trois, il dit incontinent, prenez-le, il faut donner à bon marché et se contenter d' un petit gain, pour s' attirer des chalans (de la chalandise). Combien d' aunes vous en faut-il? il m' en faut neuf aunes pour un habit. Mesurez bien, et ne tirez pas tant le drap: car quand j' achète quelque-chose, je ne marchande pas longtems, et je paie toujours contant. Et le marchand lui répond: quand je vends, je ne surfais pas, et je mésure toujours bien.

Après

Après que mon voisin *eut vendu* son vin vieux à pot et à pinte (en détail,) il vendit le nouveau en gros. Je voudrois, que *nous vendissions* autant que lui: Mais chacun dit, que *nous vendrions* d'avantage, si nous savions flater les gens. Quoiqu' à dire la vérité, *il ne se vend* plus tant chez lui, qu' *il s' y vendoit* autrefois: et quoiqu' il fasse crédit, et qu'il donne à bon marché, on dit qu' *il vend* ses coquilles le double plus cher, qu' il ne les a achetées. Car quoiqu' on lui demande: Combien la livre de cela? On barguigne une demi heure, avant que de lui offrir quelque-chose. Et encore est ce si peu, qu' il n'y gagne presque rien. Car soit que l' on achète en gros, ou que l'on achète en détail, l'on marchande jusqu' à un sou. Et souvent l'on n'offre pas ce que la marchandise coute. Et combien que le Sieur Pierrot *ait vendu*; il n'est pourtant pas devenu plus riche. Et bien loin, de s' être enrichi, il est si pauvre, qu'on croit qu'il fera banqueroute au prémier jour: Car il a donné sa marchandise à meilleur marché qu' il ne l'a achetée. Je voudrois pourtant qu' *il n' eût* pas *vendu* sa maison. Quand même *il auroit vendu* tous ses meubles, il n' auroit pas malfait; mais quand *il aura vendu* ses biens fixes, alors il sera un homme ruiné.

§. 79. Exercitium über ein Verbum Neutro-Activum.
(Canel, p. 36.)

Je pense sans cesse à cette éternité bien-ou mal-heureuse. L'affaire est importante, et elle mérite bien *qu' on y pense*. *Si nous y pensions* sérieusement, nous ne serions pas si méchans: Car la mort vient souvent enlever les gens, *lorsqu' ils y pensent* le moins; Et puis l' on a beau crier, 1. on est rarement écouté. Cependant *tel pensa* mourir 2. l'année passée d'une dangereuse maladie, qui aujourd'hui n'est pas meilleur qu' auparavant. N'est-ce pas une grande folie que de passer ainsi sa vie? *Sans penser* comment et pourquoi on l'a reçue? Car tel vit comme une bête qui s'en retourne de même. *C' est à quoi je pense* souvent, je le dis comme *je le pense*: et *je n'y ai jamais pensé*, que je n' en aie été épouvanté. Si je disois autrement, je parlerois contre ma pensée, et *si je n'y avois jamais pensé*, *Peut-être n'y penserois-je pas* encore: Mais *dèsque j'y eus bien pensé*, je frémis en moi-même. *Je penserai* toute ma vie à ce que me dit l' autre jour un Docteur *qui pensoit* juste: Qu'il seroit doux de vivre; comme si l' on ne devoit jamais mourir: Mais qu'il est facheux de mourir, après avoir vécu comme si l' on eut dû toujours vivre!

Pensons-y donc mes amis, car de quel côté que nous puissions porter nos pensées, *nous* ne *saurions penser* à rien de plus avantageux qu' à nous convertir. Un pécheur qui retombe, ressemble à un homme qui se rembarque sur la même mer, où *il a pensé* mille fois être noïe. Mais *quoique je pense*; et que je dise: Je doute fort qu' on m' écoute; Car

quelque bonne pensée que j'aie, et quelque bien que je fasse, cela est d'abord oublié: et même quelque mine que l'on me fasse, *l'on pense* rarement à moi. C'est pour quoi je ne dis plus mes pensées, comme je faisois par le passé. Plût à Dieu *que chacun pensât* à ce qu'il pourra devenir!

Je ne dis pas ce que *j'en pense*, mais cela me donne *à penser*: Et *quoique j'aie* quelque fois *pensé* en mal, *j'ai* d'abord *changé de pensée*; Car je disois en moi même: Qu'est-ce qui te *vient en pensée?* Et quel profit en auras-tu? Tu iras faire une folie, dont tu seras fâché toute ta vie. Car le péché est une plaïe, qu'aucun Chirurgien ne peut panser. 3. *Penses* plutôt à toi et à Dieu, parce qu'il vaudroit beaucoup mieux, être réduit à panser toujours un cheval, que *de* jamais *penser* en mal; Et je souhaiterois *que nous n'eussions pas tant pensé* à ce monde, *nous aurions pensé* plus souvent à notre salut. Mais *quand nous y aurons pensé* sérieusement, nous serons peut-être plus sages à l'avenir.

Phras. 1. Man mag alsdenn schreyen wie man will. 2. mancher wäre schier gestorben, (dachte schon, er müßte sterben.) 3. panser, verbinden, einen pflegen.

§. 80. Exercitium über ein Verbum Neutro-Passivum. (du Grain 1, 45. 49. Canel, p. 38.)

Lorsque *nous tombons* en disette, nous tombons aussi dans le mépris; Et *chacun tombera d'accord*, 1. qu'il vaudroit quelque fois mieux *tomber* sur son nez, que de faire une telle chûte. Mais *si nous tombions* dans quelque grande faute, le mal seroit incomparablement plus grand. Il est bien vrai que *le juste tombe*, et se relève: mais c'est se moquer de Dieu, et se jouer de l'absolution, que *de retomber* à toute occasion dans les mêmes péchés. Et il est à craindre *que ces gens ne tombent* dans l'endurcissement, et qu'ils ne soient livrés à leur sens réprouvé. Mais changeons de discours.

Lorsque j'étois encore fort petit, *je tombois* très souvent: Car je chancelois comme un yvrogne; Je trébuchois comme un aveugle; Et je bronchois comme un cheval. *Je pensai* encore *tomber* (je faillis à *tomber*) 2. hier en venant au logis. Et *j'allois* (pensois) *tomber* 3. de ma hauteur; Mais je me retins par bonheur. Il ne s'en falut guères 4. *que je* ne *tombasse* par terre: Car comme dit le proverbe, il n'y a si bon Charetier qui ne verse, et *qui ne tombe* quelque-fois à la renverse. 5. *Un* de mes Camarades *tomba* le mois passé tout de son long. 6. Et *après qu'il fut tombé*, et qu'il se fut relevé, il me dit: *je ne suis jamais tombé* si rudement, car je sens de grandes douleurs au dos. Je lui disois *avant qu'il tombât*: Prenez-garde, *ne tombez pas*; Mais il me dit en raillant: Je crois que *vous tombez en enfance*. 7. Cependant je crois qu'à l'avenir *il ne tombera plus* si dangereusement, parce qu'il songera long-tems à cette culbute.

Quoi-

7. *Quoiqu' il soit tombé*, et *qu' il tombe* encore quelque-fois: Il n'est pourtant pas estropié 8. ni de la bourse, ni du corps, et bien lui en prend. 9. Car son frère *étant tombé* malade, mourut trois jours après. Et voila des neveus orfelins *qui lui viennent tomber sur les bras*. 10. Ayant apris cette nouvelle, *il pensa tomber* en pamoison, 11. (en sincope, en défaillance.) Mais *s' il étoit tombé* en mélancholie, *il seroit tombé* de fièvre en chaud mal. 12. Certes je ne voudrois pas que *cela lui tombât* en partage. 13. Et qu'il dût passer sa vie accablé de maux, et de maladies, et même sans aucune espérance de voir jamais sa délivrance. Mais *pourque tomber* sur ce propos? comme *si tout tomboit* sur son dos, et *qu' il fût tombé* dans le piège, ou comme on dit, entre deux sièges le cul à terre. 14. Et qu'*en tombant* il se fût cassé toutes les dens.

Phras. 1. beyfallen, bekennen. 2. ich wäre schier gefallen. 3. so lang und hoch ich bin, den langen Weg hin. Ich wolte eben fallen. 4. es fehlte nicht viel dran. 5. rückwärts, hinter sich fallen. 6. den gestreckten Weg hin, so lang er ist, ganz gestreckt. 7. kindisch werden. 8. nicht lahm seyn. 9. es gehet ihm wohl darbey. 10. die ihm auf den Hals fallen, die er verpflegen muß. 11. er wäre bald in Ohnmacht gesunken. 12. aus dem Regen in die Traufe kommen. 13. daß ihm die zu Theil werde. 14. sich zwischen zwey Stühle setzen.

§. 81. Exercitium über die Gerundia und den Infinitivum insgemein. (du Grain 1, 436.)

Après avoir attendu une demi-heure devant la porte d'un de mes amis, *je m' en allai* chez moi souper; et après avoir soupé, je me promenai un peu. Un certain homme *m' aborda en riant*. Je fus curieux d' entendre ce qu' il me vouloit dire. En *nous promenant*, il me parloit à cœur ouvert de plusieurs choses, croyant que je serois bien aise *de les entendre*. Mais je n'entendis ses discours qu'*en tremblant*, *m' apercevant*, qu' il vouloit parler d'un certain Prince, pour lequel il n'étoit pas trop porté. 1. Je lui dis, Monsieur, ayant l'honneur d'être de vos amis, je vous supplie de me faire le plaisir de vous taire: Autrement j'aimerois mieux n' être pas venu ici. Car on croit quelque fois savoir une chose, dont on n'est pas bien informé; et sans la savoir à fond, on se mêle d' en raisonner. Il vaut mieux se taire que (de) mal parler, nous avons assez à faire chez nous. 2.

Mais lui sans se mettre en colére me dit; Vous me faites bien de l'honneur, en me parlant d'une manière si complaisante, et je vois bien que vous avez peine à m' écouter. Je fais tous mes efforts pour vous plaire: persuadé que ce que je viens de débiter seroit sans conséquence. Me flatant (sans me vanter) d'être reçu favorablement de vous, 3. j'espère, tout de votre honnêteté. Moi, je répliquai sur le champ: On n'acquiert

guères l'estime des honnêtes gens à moins que d'être connu pour un fidele sujet de son prince. Sur quoi il me quitta brusquement, sans me répondre un seul mot; car il est assez habile pour ne se pas laisser prendre; 4. et moi, ne le voulant pas amuser, de peur de lui déplaire encore davantage, je le laissai aller; Car je suis trop timide pour choquer une personne qui ne dépend pas de moi. Toute-fois je lui parlerai avant que de partir d'ici.

Hier j'étois sur le point d'aller chez lui: et si mon oncle ne m'en avoit empêché, j'y serois allé. Je lui ai donc écrit le priant de me venir voir. Mon valet l'ayant trouvé fort malade, s'en retourna me le dire. Moi, aimant plus son ame que son corps, j'appellai plutôt le Confesseur, que le Médecin, pour l'obliger de mettre soin à ses affaires, et n'être pas exposé au danger de perdre la vie, et le salut en même tems. Mais aujourd-hui j'ai reçu un billet de lui, contenu en ces termes: Monsieur, je vous prie de parler à quelques uns de vos intimes amis, et de les prier de ma part, de me faire l'honneur de venir chez moi prendre une tasse de Chocolate, pour nous rafraichir un peu, après avoir eu assez de fatigues. Sachant bien, Monsieur, que vous ne me refuserez pas cette faveur; je compte sur votre complaisance; 5. très-persuadé qu'une tasse de Chocolate, accompagnée d'une Limonade, seront capables de nous soulager, après avoir langui, comme aussi pour chasser les chagrins causés par mon dernier discours. En attendant cet honneur, je suis, Monsieur, Votre serviteur.

Phras. 1. Auf den er nicht allzu gut zu sprechen war. 2. Vor unserer Thür zu kehren. 3. wohl bey euch zu stehen. 4. sich nicht fangen, anführen lassen. 5. ich verlasse mich auf eure Willfährigkeit, mache mir Rechnung drauf.

III. Uebungen über die VERBA PASSIVA.

§. 82.

(du Grain 2, 61. Canel, p. 34.)

Nous sommes aimés de quelques uns, et nous sommes haïs des autres. *Si nous étions aimés* de tout le monde, nous serions trop glorieux. Autre-fois *je fus aimé* de plusieurs, dont j'ai été haï ensuite. Mais que faire? *On n'est jamais aimé* de tout le monde, et c'est assez *d'être aimé* des honnêtes gens. Je puis dire, Dieu merci, que *j'en ai* toujours *été aimé*. *Si je n'en avois pas été aimé*, *je* n'en *aurois pas été si bien reçu*, que je l'ai été jusqu'ici.

Après que quelques uns de ma connoissance *eurent été* bien *reçus* par-ci par-là, 1. à la fin ils furent mal-traités de ceux, dont *ils avoient été aimés* jusqu'à l'excès. C'est pourquoi il vaut mieux *ne pas être aimé* de tout le monde. Mais le pire est, qu'en fait de gens 2. on y est

trom-

trompé; et que souvent tel passe pour homme de bien, qui le plus souvent ne vaut rien. Pour moi, je sai d'avance, que *je* ne *serai* pas toujours *aimé*, quoi que je fasse : Mais bien que nous soyons quelques fois haïs des mal-honnêtes gens, il nous importe peu 3. d'en être haïs. Plût à Dieu *que nous fussions* seulement *aimés* des bons : et *quand même nous* en *serions* aussi quelques fois *haïs*, cela ne pourroit être de longue durée. Car *quoique j'* en *aie été haï* souvent, Néanmoins *j' en ai été aimé*, et recherché en peu de tems.

Je ne voudrois pas *n' avoir pas été haï* de quelques uns : Car quand même *j'* en *aurois été* toujours *aimé*, je n'aurois gagné que l'approbation de quelque méchant garnement 4. et il auroit mieux valu en *avoir été méprisé*, que *d' avoir été reçu* dans leur compagnie, qui m'auroit perdu entièrement. Et certes, je serois faché *d' être aimé* de telles gens : Car je crois que c' est un bonheur d' en être haï; en sorte que nous devrions leur avoir de l' obligation, de ce qu' ils nous portent de la haine ; 5. quoique cela ne leur fasse aucune peine. Car ils sont plus portés à la haine, qu' à l' amour. Toute-fois *quand nous aurons été haïs* assez long-tems d' eux, *nous* en *serons aimés* à la fin 6. et ils reconnoîtront leur erreur.

Phras. 1. hier und da. 2. in Betrachtung der Leute, wo es auf Menschen ankommt. 3. es liegt uns wenig dran. 4. einigen Lumpengesindels. 5. die Haß gegen uns tragen. 6. endlich.

IV. Uebungen über die VERBA RECIPROCA.

§. 83.

(du Grain 1, 94. 2, 3. 13. 73. Canel, p. 40. sqq.

Je me couche tous les soirs à dix heures, et *je me leve* tous les matins à cinq heures. *Si je me couchois* plus tard, je ne pourrois pas me lever si matin : Cependant *je me couchai* la semaine passée toutes les nuits à minuit, et *je me levai* à quatre heures, parceque j'avois des affaires pressantes ; et *si je m' étois couché* plutôt et *que je me fusse lévé* plus tard, je n'aurois pas pu les expédier.

Hier au soir *aussi-tôt que je me fus couché*, il vint un de mes amis, à qui je dis ; surpris de la nuit que vous êtes ici, Monsieur ! je vous prie de vous accommoder de mon pauvre (petit) lit. Mais il me répondit : Monsieur, je n'ai garde *de vous découcher*, 1. car il ne faut jamais découcher son hôte, ni son ami. *Quoique je ne couche pas* ici, ne craignez pas que je sois obligé, *de coucher* à la belle étoile (à l'enseigne de la lune) 2. *Je coucherai* ce soir à l' auberge, et *je me coucherai* bientôt, j' aurai l'honneur de revenir demain à votre lever. Mais à quelle heure *vous êtes vous couché?* car il n' est pas tard. Si j' avois su, *que*

vous vous couchassiez si-tôt; je ne serois pas venu, et *peut-être me serois-je* aussi *couché*. *Je me suis couché* un peu plus tôt qu' à l'ordinaire, parceque je ne dormis point la nuit passée, l' embrasement voisin *nous découcha* tous, et nous restames léves toute la nuit.

Mais, Monsieur, *couchez-vous*, demain nous nous reverrons. Je voudrois aussi, *que* tous mes domestiques *se fussent couchés* pour se lever demain de bon matin: Mais ils ne peuvent *ni se coucher*, *ni se lever*; Et à quelque heure *qu' ils se couchent*, ils sont aussi sages quand ils se levent, qu' ils le sont quand ils se couchent. *Ils se levent* comme ils *se sont couchés*, et ils se couchent comme ils se sont levés. *Ils s' habillent*, *ils se deshabillent*, et puis après *ils se r' habillent*. Ils déjeunent, ils dinent, ils soupent, et quand ils ont bien vuidé leurs verres, et qu' il leur prend envie de dormir, 4. *ils se mettent* d' abord au lit, et après avoir bien dormi, *ils se réveillent*, et ils se levent. Mais ils sont à leur lever les-mêmes, qu'à leur coucher. 5. Et *quoi qu' ils se soient* souvent *couchés*, *ils se sont* pourtant toujours *relevés*. Mais quand *ils se seront* assez *couchés*, *ils ne se leveront plus*, car la mort viendra *qui les couchera* tous au tombeau.

Phras. 1. Ich will mich dafür hüten, (dazu lass ichs nicht kommen,) euch eures Bettes zu berauben. 2. im schönen Sterne, im Monde, d. i. unter dem freyen Himmel übernachten. 3. als sonst. (gewöhnlich.) 4. wenn ihnen die Lust ankommt zu schlafen. 5. bey ihrem Niederlegen.

§. 84.

Ein Verbum reciprocum I. Conjugationis, *se facher*, böse werden, sich erzürnen.

Conjugatio practica; mit acht Veränderungen.

Anmerkung.

I. Weil die Reciproca so gar oft und viel vorkommen, und es allzu sehr drauf ankommt, daß man in der Conjugatione practica nach allerley Veränderungen recht expedit werde: so wollen wir noch aus jeder Conjugation eins hersetzen, wenigstens nach den ersten Personen, bald so, bald anders variirt. In den mündlichen und schriftlichen Uebungen aber ists doch nöthig, die Variationes aus einander zu setzen, und jede besonders so lange zu üben, bis Mund und Feder darin geläufig und richtig genug worden ist.

II. Zum Muster, wie alle hernach folgende und andere Exempel in ihren Variationibus der Conjugationis practicæ können aus einander gesetzt werden, wollen wir hie nur die erste Zeile des Verbi *se facher* also zerlegen: davon denn bey andern Verbis so viel nachzumachen stehet, als die Noth und andere Umstände erfordern. Man kan aus der folgenden ersten Zeile des Verbi, (wenn man das nicht cursiv gedruckte und das was in () eingeschlossen ist, zuerst wegläßt, und alsdenn dazu nimmt,) bey den meisten Temporibus diese ganz ordentlich stuffenweise rangirten 8 Variationes herausbringen, 4 ohne, und 4 mit der Part. relativa *en*.

III. Je fleißiger diese Uebung im practischen Conjugiren sowol mündlich als schriftlich getrieben wird; je leichter und geschwinder wird man zum Parliren, und in der Orthographie fertig und richtig.

I. *Je me fache*, ich erzürne mich.
2. *je* ne *me fache* pas, ich erzürne mich nicht.
3. *Me faché-je*, erzürne ich mich?
4. ne *me faché-je* pas? erzürne ich mich nicht?
V. *je m'* (*en*) *fache*, ich erzürne mich drüber.
VI. *je* ne *m'* (*en*) *fache* pas, ich erzürne mich drüber nicht.
VII. *m'* (*en*) *faché-je?* erzürne ich mich drüber?
VIII. ne *m'* (*en*) *faché-je* pas? erzürne ich mich drüber nicht?

L' Indicatif. Le Présent.

	Fragend:
Je ne *m'* (*en*) *fache* pas.	Ne *m'* (*en*) *faché-je* pas?
tu ne *t'* (*en*) *faches* pas.	ne *t'* (*en*) *faches-tu* pas?
il ne *s'* (*en*) *fache* pas.	ne *s'* (*en*) *fache-t-il* pas?
nous ne *nous* (*en*) *fachons* pas.	ne *nous* (*en*) *fachons nous* pas?
vous ne *vous* (*en*) *fachez* pas.	ne *vous* (*en*) *fachez-vous* pas?
ils ne *s'* (*en*) *fachent* pas.	ne *s'* (*en*) *fachent-ils* pas?
Imparf. I. *Si je* ne *m'* (*en*) *fachois* pas.	ne *m'* (*en*) *fachois-je* pas?
Imparf. 2. *je* ne *m'* (*en*) *fachai* pas *hièr*.	ne *m'* (*en*) *fachai-je* pas *hièr*?
Parf. *je* ne *m'* (*en*) *suis* pas *faché*.	ne *m'* (*en*) *suis-je* pas *faché*?
Plusq. parf. I. *Si je* ne *m'* (*en*) *étois* pas *faché*.	ne *m'* (*en*) *étois-je* pas *faché*?
Plusq. parf. 2 *je* ne *m'* (*en*) *fus* pas *faché*.	ne *m'* (*en*) *fus-je* pas *faché*?
Futur. *Je* ne *m'* (*en*) *facherai* pas.	ne *m'* (*en*) *facherai-je* pas?

L' Imperatif.

Fachons-nous en	Ne *nous* (*en*) *fachons* pas.
Fache-t'-en. Ne *t'* (*en*) *faches* pas.	ne *vous* (*en*) *fachez* pas.
qu'il (*elle-on*) ne *s'* (*en*) *fache* pas.	*qu'ils* (*elles*) ne *s'* (*en*) *fachent* pas.

L' Optatif, et le Conjonctif.

le Présent. *Quoique je* ne *m'* (*en*) *fache* pas, *quoique tu* ne &c.
l' Imparfait I. Je ne *m'* (*en*) *facherois* point *du tout*, *tu* ne *t'en* &c.
Fragend: ne *m'* (*en*) *facherois-je* point *du tout?* ne *t'en* &c.
l' Imparfait II. Plût à Dieu que je ne *m'* (*en*) *fachasse* jamais.
Wünschend: *m'* (*en*) *fachassé-je plus que je* ne *fais* &c. o möchte rc.
le Parfait. *Bien que je* ne *m'* (*en*) *sois* pas *faché*, *bien que tu* ne &c.
Plusqueparf. I. je ne *m'* (*en*) *serois* pas *extrêmement faché*, *tu* ne &c.
Fragend: ne *m'* (*en*) *serois-je* pas *extrêmement faché?* ne *t'* &c.
Plusqueparf. II. je voudrois que je ne *m'* (*en*) *fusse* pas *faché? que* &c.
Wünschend: *m'* (*en*) *fussé-je un peu plus faché* &c. o hätte ich rc.
le Futur. je ne *m'* (*en*) *serai* pas *fort faché*, *si tu* ne *t'* (*en*) &c.
Fragend: ne *m'* (*en*) *serai-je* pas *fort faché*, ne *t'en* &c.

* Also gehen auch: se mêler de qch. sich worein mischen; s'ennuyer de qch. sich die Zeit zu lang seyn lassen, verdrießlich werden; se moquer de qch. sich worüber aufhalten; s'éveiller, erwachen; s'exercer, sich üben; se soucier de qch. darnach fragen; se fier à qq. jemanden trauen; se défier de qq. jemanden nicht trauen; se confier en Dieu, sein Vertrauen auf GOtt setzen; s'en retourner, wieder umkehren.

Exer-

Exercitium darüber, und über das Verbum *croire*, glauben.

Les gens *se fachent* de peu de chose et je crois *que vous vous fachez* souvent de rien. Si je savois que *vous vous fachassiez* de ce que je viens de vous dire, *j'en serois faché*. Plusieurs de mes amis *se fachèrent* hièr contre moi : Parce qu'ils crurent que je leur voulois du mal, en leur disant la vérité. Pour moi, je puis dire que *je ne me suis jamais faché* de cela. Car *si je m'en étois faché*, les autres auroient cru, que j'interprétois leurs meilleures actions en mal. Mais je n'en dirai pas davantage. Il faut pourtant que j'avoue que *dès que je me fus faché* contre quelcun sans raison, je m'en repentis toujours. C'est pourquoi *je ne me facherai plus* si légèrement; et je dirai à tous ceux de ma connoissance. *Ne vous fachez pas*, mes amis, quand quelcun vous fait de justes reproches. Car *bien que vous vous en fachiez*, l'autre ne s'en souciera pas : parce qu'il est assuré, que son intention est bonne, quoique vous ne le croyez pas.

Je voudrois *que personne ne se fachât* de ce qu'on lui fait voir ses défauts : *Je ne m'en facherois pas* non plus. Et *bien que* la plus-part des hommes *se soient fortement fachés* de plusieurs choses, dont ils auroient pu profiter, je ne m'en étonne pas fort, car les goûts sont différens. Mais le tems viendra qu'ils diront franchement : *Plût à Dieu que nous ne nous fussions fachés* en aucune façon contre nos amis, qui ne nous ont point flatés! Mais quoiqu'il en soit *nous ne nous serions peut-être pas fachés*, si nous n'avions pas été dans l'erreur; et que nous n'eussions pas cru, que leur doctrine étoit notre perte.

§. 85.

Ein Verbum reciprocum II. Conjugationis, *se réjouir de qch.* sich über etwas freuen.

Conjugatio practica, mit acht Veränderungen.

L'Indicatif.

le Présent. *Je* ne *m' en réjouis* pas *fort*, *tu* ne *t'en réjouis* &c.
Frage : ne *m' en réjouis-je* pas *bien?* ne *t' en réjouis-tu* &c.
l'Imparf. 1. *Je* ne *m' en réjouissois* point, *tu* ne *t'en réjouissois* point &c.
Frage : ne *m' en réjouissois-je* point? ne *t' en réjouissois-tu* &c.
l'Imparf. 2. *Je* ne *m' en réjouis* pas *hièr*, *tu* ne *t' en réjouis* pas &c.
Frage : ne *m' en réjouis-je* pas *hièr?* ne *t' en réjouis-tu* &c.
le Parfait. *Je* ne *m'* (*en*) *suis* pas *tant réjoui.*
Frage : ne *m'* (en) *suis-je* pas *tant réjoui?*
tu ne *t'* (*en*) *es* pas *tant réjoui.*
Frage : ne *t'* (*en*) *es-tu* pas *tant réjoui?*
il, *on*, ne *s'* (*en*) *est* pas *tant réjoui.*
Frage : ne *s'* (*en*) *est-il* pas *tant réjoui?*
elle ne *s'* (*en*) *est* pas *tant réjouie.*
Frage : ne *s'* (*en*) *est-elle* pas *tant réjouie?*
nous ne *nous* (*en*) *sommes* pas *tant réjouis.*

Frage :

Frage: ne *nous* (*en*) *sommes-nous* pas *tant réjouis?*
vous ne *vous* (*en*) *êtes* pas *tant réjouis.*
Frage: ne *vous* (*en*) *êtes-vous* pas *tant réjouis?*
ils ne *s'* (*en*) *sont* pas *tant réjouis.*
Frage: ne *s'* (*en*) *sont-ils* pas *tant réjouis?*
elles ne *s'* (*en*) *sont* pas *tant réjouies.*
Frage: ne *s'* (*en*) *sont-elles* pas *tant réjouies?*
le Plusqparf. 1. *Si je* ne *m'* (*en*) *étois* pas *trop réjoui*, *si tu* ne *t'* (*en*) &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *étois-je* pas *trop réjoui?* ne *t'* (*en*) *étois* &c.
le Plusqparf. 2. *Je* ne *m'* (*en*) *fus* pas *peu réjoui*, *tu* ne *t'* (*en*) *fus* &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *fus-je* pas *peu réjoui?* ne *t'* (*en*) *fus-tu* &c.
le Futur. *Je* ne *m'* (*en*) *réjouirai* pas, *tu* ne *t'* (*en*) *réjouiras* pas &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *réjouirai-je* pas? ne *t'* (*en*) *réjouiras tu* &c.

L'Imperatif.

Réjouis t' (*en*), *mais* ne *t'* (*en*) *réjouis* pas *trop.*
Qu'il (*on*) *s'* (*en*) *réjouisse*, *mais qu'il* ne *s'* (*en*) *réjouisse* pas *trop.*
Réjouissons-nous (*en*), *mais* ne *nous* (*en*) *réjouissons* pas *trop.*
Réjouissez-vous (*en*), *mais* ne *vous* (*en*) *réjouissez* pas *trop.*
Qu'ils (*elles*) *s'* (*en*) *réjouissent*, *mais qu'ils* (*elles*) ne *s'* (*en*) &c.

L'Conjonctif.

le Présent. *Bien que je* ne *m'* (*en*) *réjouisse* pas *trop*, *bien que tu* ne &c.
l'Imparf. 1. *Je* ne *m'* (*en*) *réjouirois* pas *trop*, *tu* ne *t'* (*en*) &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *réjouirois-je* pas? ne *t'* (*en*) *réjouir.*
l'Imparf. 2. *Afin que je* ne *m'* (*en*) *réjouisse* pas *trop*, *afin que* &c.
le Parfait. *Encore que je* ne *m'* (*en*) *sois* jamais *réjoui*, *que tu* ne &c.
le Plqparf. 1. *Quand même je* ne *m'* (*en*) *serois* pas *réjoui.*
Frage: ne *m'* (*en*) *serois-je* pas *réjoui?* ne *t'* (*en*) *serois* &c.
le Plqparf. 2. *Plût à Dieu que je* ne *m'* (*en*) *fusse réjoui* en aucune &c.
le Futur. *Il ne sait*, *si je m'* (*en*) *serai réjoui ou non*, *si tu t'* (*en*) &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *serai-je* pas *réjoui.*

Also auch: se rafraichir, sich erquicken; se réunir, sich wieder vereinigen; se fournir de qch. sich mit etwas versehen; s'afoiblir, kraftlos werden; s'endurcir, hart werden; s'établir, sich häuslich niederlassen; s'enchérir, theuer werden; s'évanouir, in Ohnmacht sinken.

Exercitium über das Verbum *se réjouir*, und *dire.*

J'ai ouï dire à un savant: Qu'il vaudroit mieux ne dire mot, que de dire du mal de son prochain. Mais on a beau faire, et beau dire, 1. on se réjouit de médire. Et bien que ce soit un scandale; La médisance est pourtant générale; et bien des gens *se réjouissent* à dire des sottises. Car *s'ils ne s'en réjouissoient pas*, ils ne diroient que du bien des absens. Sans mentir, nous autres, *nous nous réjouîmes bien hièr*; Et il y en avoit en notre compagnie, qui avoient toujours le mot pour rire: Mais personne ne médit d'autrui. Je me suis toujours réjoui, quand on n'a rien dit qui ne soit vrai; Et *si les autres ne s'en étoient pas réjouis*, j'au-

rois trouvé à rédire à leur indifférence. 2. Mais aussitôt qu'*ils se furent réjouis* de la vérité, je ne leur contredis jamais.

* *Réjouissez-vous*, mes amis; mais ne vous réjouissez pas du mal d'autrui. Car *bien que vous vous en réjouissiez*, vous n'en êtes pas mieux logés. 3. Pour moi, je souhaiterois, *que personne ne s'en réjouit*. Et pourquoi nous en *réjouirions-nous?* Ne sied-il pas toujours mal à un homme, *de se réjouir du* malheur des autres? Et bien *que quelques-uns s'en soient réjouis*, on ne les a jamais loués: Mais plutôt on s'est moqué d'eux dans leurs disgraces, en sorte qu'ils souhaiteroient *ne s'être jamais réjouis* en pareilles occasions, disant: Si nous avions été sages, *nous ne nous serions jamais réjouis* d'une manière si injuste: Mais pour lors nous ne nous mettions pas en peine du qu'en dira-t-on? 4. A présent nous disons ouvertement, que nous nous dédisons de ce que nous avons dit; et nous maudissons la fausse joie, à la quelle nous étions si sensibles autre-fois; il y a bien à dire à celle-ci, pour être comparée à la véritable. Quand *on se sera assez réjoui* aux dépens des autres, l'on s'en repentira éternellement.

Phras. 1. Man mag thun und sagen was man will, es ist umsonst. 2. ich hätte an ihrer Gleichgültigkeit was auszusetzen gefunden. 3. ihr wäret drum nicht besser dran. 4. damals achteten wir das Urtheilen der Leute nichts.

§. 86.

Ein Verbum reciprocum III. Conjugationis, s'apercevoir de qch. einer Sache gewahr werden.

Conjugatio practica.

L'Indicatif.

le Pr. *Je* ne *m'aperçois* pas *du danger*. **Frage.** Ne *m'aperçois-je* pas *de &c.*
tu ne *t'aperçois* pas *de &c.* ne *t'aperçois-tu &c.*
il (*on*, *elle*) ne *s'aperçoit* pas *de &c*, ne *s'aperçoit-il* pas *&c.*
nous ne *nous apercevons* pas *de &c.* ne *nous apercevons &c.*
vous ne *vous apercevez* pas *de &c.* ne *vous apercevez-vous &c.*
ils (*elles*) ne *s'aperçoivent* pas *de &c.* ne *s'aperçoivent-ils &c.*

l'Imparf. 1. *Si je* ne *m'* (*en*) *apercevois* pas: *si tu* ne *t'en &c.*
Frage: ne *m'* (*en*) *apercevois-je* pas, ne *t'en &c.*

l'Imparf. 2. *Je* ne *m'* (*en*) *aperçus* pas *bien avanthier*; *tu* ne *&c.*
Frage: ne *m'* (*en*) *aperçus-je* pas *bien?* ne *&c.*

le Parfait. *Je* ne *m'* (*en*) *suis* pas *aperçu aujourd'hui*; *tu &c.*
Frage: ne *m'* (*en*) *suis-je* pas *aperçu?* ne *&c.*

Plqparf. 1. *Si je* ne *m'* (*en*) *étois* pas *aperçu*; *si tu ne t'en &c.*
Frage: ne *m'* (*en*) *étois-je* pas *aperçu?* ne *t'en étois-tu* p. *&c.*

Plqparf. 2. *Je* ne *m'* (*en*) *fus* pas *plutôt aperçu*; *tu ne t'en &c.*
Frage: ne *m'* (*en*) *fus-je* pas *plutôt aperçu?* ne *&c.*

le Futur. *Je* ne *m'* (*en*) *apercevrai* jamais; *tu ne t'en &c.*
Frage: ne *m'* (*en*) *apercevrai-je* jamais? ne *&c.*

Le Con-

Le Conjonctif.

le Présent. *A moins que je* ne *m'* (*en*) *aperçoive*, -- *que tu* ne *t'* (*en*) &c.
l'Imparf. 1. *Quand bien je* ne *m'* (*en*) *apercevrois* pas &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *apercevrois-je*-pas? ne &c.
l'Imparf. 2. *Plût à Dieu que je* ne *m'* (*en*) *aperçusse* pas, *que tu* ne &c.
le Parfait. *Encore que je* ne *m'* (*en*) *sois* pas *aperçu*, *que tu* ne &c.
le Plqparf. 1. *Je* ne *m'* (*en*) *serois* pas *aperçu*, *tu* ne *t'en* &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *serois-je* pas *aperçu?* ne *t'en* &c.
le Plqparf. 2. *Je voudrois que je* ne *m'* (*en*) *fusse* jamais *aperçu*, *que* &c.
le Futur. *Je* ne *m'* (*en*) *serai* pas *aperçu?* *tu* ne *t'en* &c.
Frage: ne *m'* (*en*) *serai je* pas *aperçu?* ne *t'en* &c.

Also auch: se décévoir, sich betrügen; s'émouvoir, sich bewegen.

Exercitium über das Reciprocum III. Conjugationis *s'apercevoir.*

Je m'aperçois bien de ce qui en est; mais je crois que vous ne vous en apercevez pas; les étrangers s'en aperçoivent plutôt que vous. Si je m'apercevois de quelque fraude, je vous en avertirois. Hièr me promenant au bord de la Sale, j'aperçu un garçon qui se baignoit. Mais vous, Monsieur vous y étiez, ne vous en aperçutes-vous pas? Je crois que nous nous en aperçumes tous deux, mais les autres ne s'en aperçurent pas. Je ne me suis jamais aperçu qu'il eût eu envie de me tromper. Que ne m'en suis-je aperçu plutôt! Pour nous, nous ne nous en sommes aperçu, que lors qu'il étoit trop tard. Ne vous en êtes-vous pas aperçu? Si je m'en étois aperçu, je vous l'aurois dit.

Je ne m'en fus pas plutôt aperçu, que je le fis arrêter. Je m'apercevrai une autre fois plutôt de ses finesses, et vous vous en apercevrez aussi. Croyez-vous que je m'en aperçoive? Je doute que nous nous en apercevions tous. Il seroit à souhaiter que tout le monde s'en aperçut; et que nous nous aperçussions toujours de ce qui nous est contraire. Je m'en apercevrois plus souvent, si j'étois moins distrait, et je crois que vous vous en apercevriez de même, si vous vouliez y faire atention. Quoique je ne m'en sois pas assez aperçu jusqu'ici, j'espère m'en apercevoir à l'avenir. On ne vouloit pas croire que je me fusse aperçu du danger. Je ne m'en serois jamais aperçu, si on ne m'en avoit averti plusieurs fois. Dès que je m'en serai aperçu, je prendrai mes mésures là-dessus. Nous ne sommes pas assez éclairez pour nous apercevoir de tout ce qui nous ménace, car on tombe souvent dans le mal, sans s'en apercevoir. Mon cousin s'apercevant que je voulois parler latin, m'aborda en françois; m'étant aperçu de son intention, je lui répondis en la même langue.

Il est étonnant qu'on s'aperçoive plutôt des defauts des autres que des siens propres. Il est bien vrai, mais je crois que vous ne vous apercevez pas, que nous vivons dans un monde aveugle ou politique, qui

n'aperçoit que ce qu'il veut apercevoir. Ne vous apercevez-vous pas de ce que je veux dire? Je ne m'en suis jamais si bien aperçu que je m'en aperçois maintenant, et que je m'en apercevrai à l'avenir.

§. 87.

Ein Verbum reciprocum IV. Conjugationis, se rendre à qch. etwas eingehen. je me rends, ich gebe mich. s'y rendre, sich dahin begeben.

L'Indicatif.

Le Présent. *Je* ne *me rends* pas, *tu* ne *te* &c.
Fragend: *Est-ce que je* ne *me rends* pas, *que tu* ne *te* &c.
l'Imparf. 1. *Si je* ne *me rendois-je* pas; *si tu* ne *te* &c.
Frag. ne *me rendois-je* pas? ne *te* &c.
l'Imparf. 2. *Je* ne *me rendis* pas *alors à discretion* &c.
Frag. ne *me rendis-je* pas *alors?* ne *te rendis*-tu *pas* &c.
le Parfait. *Je* ne *m'* (*y*) *suis* pas *rendu d'abord?*
Frag. ne *m'* (*y*) *suis-je* pas *rendu d'abord?*
(sich hin begeben) *tu* ne *t'* (*y*) *es* pas *rendu d'abord.*
Frag. ne *s'* (*y*) *es-tu* pas *rendu d'abord?*
il (*on*) ne *s'* (*y*) *est* pas *rendu d'abord.*
Frag. ne *s'* (*y*) *est-il* (*on*) pas *rendu d'abord?*
elle ne *s'* (*y*) *est* pas *rendue d'abord.*
Frag. ne *s'* (*y*) *est-elle* pas *rendue d'abord.*
nous ne *nous* (*y*) *sommes* pas *rendus d'abord.*
Frag. ne *nous* (*y*) *sommes-nous* pas *rendus d'abord?*
vous ne *vous* (*y*) *êtes* pas *rendus d'abord.*
Frag. ne *vous* (*y*) *êtes-vous* pas *rendus d'abord?*
ils ne *s'* (*y*) *sont* pas *rendus d'abord.*
Frag. ne *s'* (*y*) *sont-ils* pas *rendus d'abord?*
elles ne *s'* (*y*) *sont* pas *rendues d'abord.*
Frag. ne *s'* (*y*) *sont-elles* pas *rendues d'abord?*
le Plqparf. 1. *Si je* ne *m'* (*y*) *étois* pas *rendu; si tu* ne *t'y étois* &c.
Frag. ne *m'* (*y*) *étois-je* pas *rendu?* ne *t'y* &c.
le Plqparf. 2. *Je* ne *m'* (*y*) *fus* pas *plutôt rendu que, tu* ne *t'y* &c.
Frag. ne *m'* (*y*) *fus-je* pas *rendu?* ne *t'y* &c.
le Futur. *Je* ne *me rendrai* pas à *ses raisons; tu* ne *te* &c.
Frag. ne *me rendrai-je* pas à *ses raisons?* ne *te* &c.

L'Impératif.

Afirmatif.	Negatif.
Rends-t-(*y*) gib dich drein.	Ne *t'* (*y*) *rends* pas.
Qu'il (*on*, *elle*) *s'* (*y*) *rende.*	*qu'il* (*on*, *elle*) ne *s'* (*y*) *rende* pas.
Rendons-nous-(*y*).	ne *nous* (*y*) *rendons* pas.
Rendez-vous-(*y*)	ne *vous* (*y*) *rendez* pas.
Qu'ils (*elles*) *s'* (*y*) *rendent.*	*qu'ils* (*elles*) ne *s'* (*y*) *rendent* pas.

Le Conjonctif.

le Présent. *Pourvû que je* ne *m'* (*y*) *rende* pas, *que tu* ne *t'y* &c.
l'Imparf. 1. *Quand je* n' *m'* (*y*) *rendrois* pas, *tu* ne *t'y* &c.

Frag. ne m' (y) *rendrois-je pas?* ne *s'y &c.*
*l' Impar*f. 2. *Il voudroit que je* ne *me rendisse* pas *en ce lieu &c.*
Frag. ne *me rendisse-je* pas *en ce lieu?* ne *te &c.*
le Parfait. Quoique je ne *m'* (*y*) *sois* pas *rendu*, *que tu* ne *te sois &c.*
le Plqparf. 1. *Je* ne *m'* (*y*) *serois* jamais *rendu*, *tu* ne *s'y &c.*
Frag. ne *m'* (*y*) *serois-je* pas *rendu?* ne *s'y &c.*
le Plqparf. 2. *Plût à Dieu que je* ne *m'* (*y*) *fusse* pas *rendu*, *que tu &c.*
le Futur. Je ne *m'* (*y*) *serai* pas *rendu*, *tu* ne *s'y &c.*
Frag. ne *m'* (*y*) *serai-je* pas *rendu?* ne *s'y &c.*

Also auch: se vendre, sich verkaufen, oder verkauft werden; se battre avec qq. sich mit jemanden schlagen; s'abattre, den Muth sinken lassen; s'entendre, sich unter einander verstehen; se défendre, sich wehren; se répandre &c.

Exercitium
über das Verbum reciprocum IV. Conjugationis *se rendre* und *écrire*.

Nous nous rendons 1. souvent à une seule lettre, qu' on nous écrit: Et si l'on ne nous écrivoit pas en des termes fort obligeants, *nous ne nous rendrions pas.* Si mon oncle ne m' avoit pas écrit de sa propre main: assurément, *je ne me serois jamais rendu.* Encore la semaine passée il m'écrivit un billet si obligeant, que *je me rendis* d'abord à ses raisons. Selon ce qu'on m'a écrit, mes frères *se sont rendus* à discretion; Et *s'ils ne s'y étoient pas rendus*, *ils se seroient rendus* ridicules; Mais *ils ne se furent pas plutôt rendus* à composition, qu'ils m'en écrivirent les particularités. Je crois *qu'ils se rendront* dans peu à Hanovre, parce que le Roi s' y rendra.

Ecrivez-moi quelque-fois, s'il vous plait, en françois, quoique je ne vous aie jamais écrit en cette langue: Car *je me serois rendu* ridicule, si je l'avois fait. Et quoique je ne vous écrive pas encore dans une langue étrangère; Je voudrois néanmoins, que vous m' écrivissiez des lettres en françois, car je sai, que vous vous y êtes signalé, et que j'en pourrois profiter. Je voudrois *que vous vous rendissiez* bientôt ici ou à Leipsig: *Je m'y rendrois aussi.* Je ne doute pas, *que vous ne vous soyez rendu* nécessaire au lieu où vous êtes: Néanmoins il ne faut pas *se rendre esclave* des livres, en restant toujours dans son cabinet: Il faut quelque fois prendre l'air et *rendre visite* à ses amis: et il n'y a rien que je puisse moins soufrir que d'entendre, *que vous vous êtes rendu* Hermite tout à fait. *Ne vous seriez-vous pas rendu* coupable, si vous l'aviez fait? Car encore que le jugement de Monsieur N. soit quelque-chose, qui veut, qu' on s'aplique sans intervalle à ses occupations ordinaires pour jouïr d'une véritable tranquilité de l'ame: Toute-fois je ne voudrois pas, *que vous vous fussiez rendu.* Il y a bien des gens, qui soutiennent le contraire; Et ceux *qui s'y seront rendus*, se trouveront trompés dans leur espérance. Le rendez-vous du beau monde 2. est fort avantageux, il ne faut pas manquer *de s'y rendre.*

1. Wir geben uns, lassen uns bewegen. 2. der Ort, da wohlgeputzte Leute zusammenkommen.

V. Uebungen über die VERBA IRREGVLARIA und theils DEFECTIVA.

Nach dem Alphabet.

* Weil die leichtesten und besten Uebungen im practischen Conjugiren bestehen; so wollen wir noch einigemal vor dem Exercitio selber die practische Conjugation des Verbi (gemeiniglich nur nach der ersten Person,) hersetzen; welche aber bey den mündlichen Uebungen sowol in die 4 Hauptvariationen (die bejahende, verneinende, fragende und vermischte,) zu zergliedern ist, als auch durch alle folgende Personen durch flectiret werden soll, wo es die Umstände erfordern.

** Wer alles deutlicher haben will, der darf sich diejenigen Tempora und Personen, die irregulär gehen, nur unterstreichen.

§. 88.

Absoudre, lossprechen. absolvant, absous. NB. absolu, frey, unbeschränkt, ist ein Adjectivum.

Je l'en *absous*, tu ne l'en *absous* pas; et il ne l'en *absout* pas non plus. Ne l'*absolvons*-nous pas? Les *absolvez*-vous? Ne les en *absolvent*-ils pas? Si on les en absolvoit, je les en absoudrois de même. On *absolut* hièr un tel d'un certain crime; ne l'absolutes-vous pas de même, et ne l'absolurent-ils pas aussi? Je n'absoudrai jamais ses complices. N'*absous* pas un tel criminel, mais *absolvons* notre prochain de ses fautes. *Qu'il m'absolve* ou qu'il ne m'absolve pas, qu'importe? Bienque j'absolve, et que nous absolvions nos camarades, ils ne nous absoudront pas à leur tour. On voudroit que j'absolusse des scélérats, mais pourquoi les absoudrois je? Bienque j'aie absous mon frère de sa faute, il ne m'a pourtant pas absous de la mienne.

§. 89.

Aller, gehen. s'en aller, weggehen.

* Dis irreguläreste, aber frequenteste, mithin nöthigste Verbum, hat gleichsam 3 Radices, vadere, aller, ire, daher die Tempora einander so unähnlich sind. Es wird schlechthin und auch reciproce gebraucht.

I. Ohne Reciprocirung schlechthin.

(du Grain I, 106. Canel, p. 52.)

L'Indicatif.

		Fragend:
le Présent.	*Je* ne *vais* pas.	Ne *vais-je* pas?
	tu ne *vas* pas.	ne *vas-tu* pas?
(*elle, on*)	*il* ne *va* pas.	ne *va t-il* pas?
	nous n'*allons* pas.	n'*allons-nous* pas?
	vous n'*allez* pas.	n'*allez-vous* pas?
(*elles*)	*ils* ne *vont* pas.	ne *vont-ils* pas?

l'Im-

l' Imparf. 1. Je n' allois pas, tu &c. Fragend: n' allois-je pas? n' allois-tu &c.
2. je n'allai pas hièr, tu n'allas &c. n'allai-je pas? n'allas-tu &c.
le Prèterit. Je ne suis pas allé, tu n'es &c. ne suis-je pas allé? n'es-tu &c.
le Plqparf. 1. je n'étois pas allé, tu &c. N'étois-je pas allé? n' &c.
- - 2. je ne fus pas allé, tu ne &c. ne fus-je pas allé? ne fus &c.
le Futur. je n' irai pas, tu n' iras &c. n' irai-je pas? n' iras-tu &c.

L' Imperatif.

Vas, qu' il (elle, on) aille. Neg. Ne vas pas, qu'il (elle, on) n' aille &c.
allons, allez, qu'ils (elles) aillent. n' allons pas, n' allez pas &c.

Le Conjonctif.

le Présent. que je n'aille pas, que tu n'ailles &c.
l' Imparf. 1. je n'irois pas, tu n'irois &c. Frag. n' irois-je pas &c.
- - 2. je n'allasse pas, tu n'allasses pas, il n'allât pas &c.
le Prèterit. que je ne sois pas allé, que tu ne sois &c.
le Plqparf. 1. je ne serois pas allé, tu ne &c. Frag. ne serois-je pas allé &c.
- - 2. que je ne fusse pas allé, que tu ne &c. qu' il ne fût pas &c.
le Fut. je ne serai pas allé, tu ne &c. Frag. ne serai-je pas allé &c.

L' Infinitif.

Prés.	aller.	Negatif.	n' aller pas, oder ne pas aller.
Prèter.	être allé.		n' être pas allé, oder ne pas être allé.
Particip.	allant.		n' allant pas, oder ne pas allant.
Sup.	allé.		n' allé pas, oder ne pas allé.
Gerondif.	d' aller.	Negatif.	de n' aller pas, oder de ne pas aller.
	à aller.		à n' aller pas, oder à ne pas aller.
	pour aller.		pour n' aller pas, oder pour ne pas aller.
	en allant.		en n' allant pas.

Exercitium.

Nous allons quelque-fois à cheval: Car si nous allions toujours à pié, nous nous lasserions trop. Mais quoique ce soit un plaisir d'aller à cheval: Nous n'y allons pourtant pas souvent, parce que nous craignons de tomber. Car enfin si nous allions tomber, et que l'on vint à le savoir, que ne diroit-on pas de nous? Nous pourrions nous casser le cou. Le Prince alla hièr en carosse à la comédie; Et aujourd'hui il est allé en porte-chaise à l'opéra, et s'il neige bien cet hyver, il ira souvent en traineau. Car les grands Seigneurs vont comme ils veulent, et les pauvres comme ils peuvent.

Quand nous sommes allés par terre, cela se faisoit d'ordinaire en coche; Car si nous étions allés par eau, nous nous serions exposés à de plus grands dangers. Je me souviens, que lorsque nous fumes allés en bateau sur le Rhin, nous courumes risque de perdre la vie. Cependant on a beau nous dire: N'allez plus par eau, de peur que vous ne fassiez un jour naufrage; (Car tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse:) Nous répondons d'abord: N'est-ce pas ainsi que va le monde? Et sur cette machine ronde, ne voit-on pas quelque-fois, que l'un monte,

et que l'autre descend? Et que ceux que la fortune avoit élévés, sont quelque-fois les plus abaissés : Et que ceux qui étoient les derniers, vont souvent les prémiers.

Si l'on me demande, où allez-vous? Je réponds aussitôt : Je vais au marché au foin, au blé ; à l'eglise notre Dame ; à la chasse aus bécasses ; aux nôces, au batême : à l'enterrement ; et le plus souvent à la promenade. Quand je dis, je vais sortir ; ou j'allois sortir, il dit, je venois de sortir. Mais avant que de m'en aller, et de prendre mon congé, j'irai voir ceux qui me sont venu voir : Car il y va de mon honneur, d'aller au devant de mes Supérieurs.

Allons à la rencontre de nos ennemis, qui sont sur le point de nous attaquer. Je voudrois que vous n'allassiez pas si vîte, j'irois avec vous. Car quoique je n'aille pas lentement, et que j'aie assez bon pié, cependant je ne saurois vous suivre. Bien que je sois souvent allé en poste, je voudrois que je n'y fusse pas állé ; et si j'avois été sage, je n'y serois pas allé si souvent : Car je crains qu'après avoir bien voyagé, et dépense mon argent, je ne sois obligé d'aller mendier mon pain. C'est pourquoi quand je serai allé à la maison, j'y resterai pour y passer le reste de mes jours. Mais puisque l'heure va sonner, je vais finir mon discours ; car il est tems de se retirer.

§. 90.

II. Reciproce mit en. *s'en aller.* (du Grain 2, 42.)

Conjugatio practica.

		Frag.
Prés.	*Je* ne *m'* (*en*) *vais* pas.	ne *m'y* (*en*) *vais-je* pas?
	tu ne *t'* (*en*) *vas* pas.	ne *t'y* (*en*) *vas-tu* pas?
	il (*on, elle*) ne *s'* (*en*) *va pas.*	ne *s'y* (*en*) *va-t-il* pas?
	nous ne *nous* (*en*) *allons* pas.	ne *nous y* (*en*) *allons-nous* pas?
	vous ne *vous* (*en*) *allez* pas.	ne *vous y* (*en*) *allez-vous* pas?
	ils (*elles*) ne *s'* (*en*) *vont* pas.	ne *s'y* (*en*) *vont-ils* pas?
Imp. 1.	*Si je* ne *m'* (*en*) *allois* pas.	ne *m'* (*en*) *allois-je* pas?
Imp. 2.	*Je* ne *m'* (*en* *allai* pas *hièr.*	ne *m'* (*en*) *allai-je* pas *hièr?*
Parf.	*Je* ne *m'* (*en*) *suis* pas *allé.*	ne *m'* (*en*) *suis-je* pas *allé?*
	tu ne *t'* (*en*) *es* pas *allé.*	ne *t'* (*en*) *es-tu* pas *allé?*
	il (*on*) ne *s'* (*en*) *est* pas *allé.*	ne *s'* (*en*) *est-il* (*on*) pas *allé?*
	elle ne *s'* (*en*) *est* pas *allée.*	ne *s'* (*en*) *est-elle* pas *allée?*
	nous ne *nous* (*en*) *sommes* pas *allés.*	ne *nous* (*en*) *sommes-nous* &c.
	vous ne *vous* (*en*) *êtes* pas *allés.*	ne *vous* (*en*) *êtes-vous* pas *allés?*
	ils ne *s'* (*en*) *sont* pas *allés.*	ne *s'* (*en*) *sont-ils* pas *allés?*
	elles ne *s'* (*en*) *sont* pas *allées.*	ne *s'* (*en*) *sont-elles* pas *allées?*
Plqparf. 1.	*Si je* ne *m'* (*en*) *étois* pas *allé.*	ne *m'* (*en*) *étois-je* pas *allé?*

Plqparf. 2. *Je* ne *m'* (*en*) *fus* pas *plutôt allé*, *tu* ne *t'* (*en*) *fus* pas &c.
à peine m' (*en*) *fus-je allé*, *à peine t'* (*en*) &c. kaum war ich weg: ꝛc.
Frag. ne *m'* (*en*) *fus-je* pas, *plutôt allé?* ne *t'* (*en*) *fus-tu* pas &c.

Futur. *Je* ne *m'* (*en*) *irai* pas, *tu* ne *t'* &c. Fr. ne *m'* (*en*) *irai-je* pas?

L'Im-

L'Impératif.

Vas-t'(en), ne *t'(en) vas* pas? *qu'il* ne *s'(en) aille* pas.
allons-nous (en), allez-vous (en), ne *vous (en) allez* pas.
qu'ils (s'en) aillent *qu'ils* ne *s'(en) aillent pas.*

Le Conjonctif.

Prés. Afin que je ne *m'(en) aille* pas, *afin que tu* ne *t'(en)* &c.
Imparf. 1. *Quand même je* ne *m'(en) irois* pas, *quand même tu* ne &c.
Frag. *pourquoi* ne *m'(en) irois-je* pas? *pourquoi* ne *t'(en)* &c.
Imparf. 2. *Ils voudroient que je* ne *m'(en) allasse* pas, - - *que tu* ne &c.
Parf. Quoique je ne *m'(en) sois* pas *encore allé, quoique tu* ne *t'* &c.
Plqparf. 1. *Aussi* ne *m'(en) serois-je* jamais *allé, aussi* ne *t'(en)* &c.
Frag. ne *m'(en) serois-je* pas *allé?* ne *t'(en) serois-tu* &c.
Plqparf. 2. *Plût à Dieu que je* ne *m'(en) fusse* pas *si tôt allé, que tu* &c.
Futur. Quand je m'(en) serai allé, quand tu t'(en) &c.
Frag. ne *m'(en) serai-je* pas *allé?* ne *t'(en) seras-tu* pas &c.

Formuln darüber.

Où allez-vous? où est-ce que vous allez? Je vais à l'église, au Collège, à la sale d'armes, au logis, chez moi, chez Monsieur N. chez vous; je vais voir un ami. Il va à Berlin, il ira en Hollande, elle s'en est allée, il s'en va, vous en allez-vous déja? je m'en vais vous le dire. Il va, il s'en va sonner. Il s'en va faire nuit. Il s'en va neuf heures. Nous y irons en carosse, en chaise, en chaise roulante. Il y est allé à cheval. On y peut aller en bateau. Où allez-vous si vîte? Je vais ici tout proche. Il est allé en poste à Breslau. Allons vîte. Quand irons-nous à la promenade? Allons-nous promener. Allons faire un tour de Jardin. Comment vous va? comment va la santé? comment vont vos affaires?

Exercitium über das Verbum reciprocum *s'en aller*, weggehen, und *lire*, lesen.

Je m'en vais lire 1. la gazette françoise: *ne vous en allez pas, je vous prie*, que je ne l'aie lue. Si vous vous en alliez plutôt; vous me feriez un grand déplaisir. Comme je lisois hièr dans un beau livre, vous vous en allâtes aussi, sans que je m'en aperçusse: Et même aujourd'hui ne vous en êtes-vous pas allé, quand nous avons lu, moi et mon frère, la lettre que nous avons reçue de chez nous? Si vous ne vous en étiez pas allé, nous l'aurions lue jusqu'à la fin. Mais pour ne pas vous laisser en aller tout seul, il fallut que nous nous en allassions aussi; et à peine nous en fumes nous allés, qu'il vint des étrangers, qui lurent la lettre, que nous laissâmes par mégarde sur la table. Une autre fois nous ne nous en irons pas, quoique vous vous en alliez, que nous n'ayons lu tout ce que nous nous sommes proposé de lire. Et pourquoi nous en irions nous plutôt? Avant-hièr je fus dans la Bibliothé-

 que,

que, pour lire quelques rares manuscrits: Et je voudrois que je ne m'en fusse pas si tôt allé, j'y aurois lu encore quelque tems. Je ne m'en serois pas allé, si vous n'aviez pas interrompu ma lecture. Quoique je m'en sois allé à votre réquisition: Cela s'est fait malgre moi. 2. A l'avenir je ne serai plus si complaisant, mais je vous dirai franchement: Allez-vous-en, s'il vous plait. Après que vous vous en serez allé, je continuerai ma lecture: car en lisant on devient sçavant, et plus on lit, plus on aprend, pourvû qu'on soit sans distraction, et qu'on lise avec atention. Au contraire, quand on ne lit pas, quelque spirituel que l'on soit, on oublie ce que l'on sçavoit. Pour moi, je n'ai point de plus grand plaisir que celui de la lecture: et je préfere un bon livre à la bonne chere, et à toutes les compagnies: Car de même que la nourriture entretient notre corps, la lecture nourit notre esprit.

Phras. 1. Eben jetzt will ich lesen. 2. mit meinem Widerwillen.

§. 91.

Aquerir, erwerben. (Canel, p. 54.)

Conjugatio practica.

L'Indicatif.

Schlechthin.	Fragend: Reciproce.
Prés. Je n'*aquiers* pas.	ne *m'* (*en*) *aquiers-je* pas?
tu n'*aquiers* pas.	ne *t'* (*en*) *aquiers-tu* pas?
il (*elle*, *on*) n'*aquiert* pas	ne *s'* (*en*) *aquiert-il* pas?
nous n'*aquêrons* pas.	ne *nous* (*en*) *aquêrons-nous* pas?
vous n'*aquêrez* pas.	ne *vous* (*en*) *aquêrez-vous* pas?
ils (*elles*) n'*aquièrent* pas.	ne *s'* (*en*) *aquièrent-ils* pas?
Imp. 1. *Je* n'*aquêrois* pas, *tu* n' &c.	ne *m'* *aquêrois-je* pas?
2. *Je* n'*aquis* pas, *tu* n'*aquis* &c.	ne *m'* *aquis-je* pas? ne *t'* &c.
Parf. Je n'*ai* pas *aquis*, *tu* n'*as* &c.	ne *me suis-je* pas *aquis?*
Plqparf. 1. *Je* n'*avois* pas *aquis*, *tu* &c.	ne *m'étois-je* pas *aquis?*
2. *Je* n'*eus* pas *aquis*, *tu* n' &c.	ne *me fus-je* pas *aquis*, ne &c.
Futur. Je n'*aquerrai* pas, *tu* n' &c.	ne *m'* *aquerrai-je* pas &c.

L'Impératif.

N'*aquiers* pas, *qu'il* n'*aquière* pas.	ne *t'* *aquiers* pas, *qu'il* &c.
n'*aquerons* pas, n'*aquerez* pas.	ne *vous* (*en*) *aquerez pas* &c.
qu'ils (*elles*) n'*aquièrent* pas.	*qu'ils* ne *s'* (*en*) *aquièrent* &c.

Le Conjonctif.

Prés. Que je n'*aquière* pas, *que tu* &c.	*que je* ne *m'* *aquière* pas? &c.
que nous n'*aquerions* pas &c.	*que nous* ne *nous aquerions* &c.
Imp. 1. *je* n'*aquerrois* pas, *tu* &c.	ne *m'* *aquerrois-je* pas &c.
2. *afinque je* n'*aquisse* pas &c.	*je* ne *m'* (*en*) *aquisse* pas &c.
Parf. que je n'*aie* pas *aquis* &c.	*je* ne *m'* (*en*) *aie* pas &c.

Plqparf.

Plqparf. 1.	*je* n' *aurois* pas *aquis*, *tu &c.*	ne *m' aurois - je* pas *aquis &c.*
- - 2.	*je* n' *eusse* pas *aquis*, *tu &c.*	*je* ne *m'* (*en*) *eusse* pas &c.
Fut.	*je* n' *aurai* pas *aquis*, *tu* n' &c.	ne *m'* (*en*) *aurai - je* pas &c.

L'Infinitif.

Prés.	*Aquerir.*	Negat.	N' *aquerir* pas, oder ne pas *aquerir.*
Prét.	*Avoir aquis.*		n' *avoir* pas *aquis*, oder ne pas &c.
Part.	*Aquérant.*		n' *aquerant* pas.
Sup.	*Aquis*, *ayant aquis.*		ne *s' étant* pas *aquis.*

Exercitium.

Il n'est rien de si nécessaire que d'aquerir du bien; c'est le langage de tous les Pères à leurs enfans. Si vous n'aquérez rien (disent-ils) dans votre jeunesse, vous serez pauvres et misérables à la fin de vos jours; Car tout chemin d'aquerir se ferme à la vieillesse. Notre voisin aquit l'année passée une belle maison, et cette année que de biens n'a-t-il pas aquis? S'il aquerroit toujours autant, il seroit bientôt le plus riche de la ville; et nous ne serions que des gueux, en comparaison de lui, puis qu'il ne se passe point de jour qu'il n'aquière quelque chose, partie pris, partie gagné. Il n'y a que manière d'aquerir du bien dans ce monde. Et pourvû que l'on en aquière, soit par des moyens légitimes, ou quelque-fois illégitimes, on ne regarde pas comment, pourvû que l'on ait de l'argent. Aussi s'en va-t-il bien souvent, de même qu'il étoit venu. Car comme dit le proverbe: Tout ce qui vient par la flûte, s'en va par le tambour.

S'il n'avoit pas aquis tant de biens, il n'auroit pas aquis tant d'amis: Mais je doute fort, que tout soit or ce qui reluit chez lui: Car tel fait l'homme d'importance qui doit plus qu'il n'a vaillant. Et comment seroit-il possible qu'il amassât tant de biens? Il a une troupe de flateurs, qui le rongent jusqu'aux os; et il n'eut pas plutôt aquis ses biens de terres, qu'ils vinrent tous l'en féliciter. Alors il dit à son valet: vas querir du vin, j'envoyerai querir des verres; et pendant que tu iras au vin, j'envoyerai chercher du pain: cependant viens querir de l'argent. Vas vîte et reviens promtement, et s'il n'y a plus de fromage, vas en querir avant qu'il soit nuit.

Quoique nous aquerions tous les jours quelque-chose, nous n'en sommes pourtant pas plus fiers. Plût à Dieu que nous aquissions aussi de l'honneur et de la gloire: Nous aquerions aussi par là l'estime, et l'affection des honnêtes gens. Quelques biens que nous ayons aquis, nous n'emporterons pourtant rien d'ici. Ne vaudroit-il donc pas mieux, que nous eussions aquis une bonne conscience? Quand même nous aurions aquis tout le monde, que nous serviroit-il? si nous avions fait la perte de nos ames? C'est pour quoi travaillons à aquerir cette perle de grand prix, deût-il nous en couter tous nos biens. Car quand nous l'aurons aquise, nous serons plus riches que le plus grand Monarque du monde.

§. 92.

S'asseoir, sich setzen. (du Grain 2, 52. Canel, p. 84.)

Conjugatio practica.

L'Indicatif.

Prés. *Je* ne *m' assieds* pas. Frag. ne *m' assieds-je* pas *sur &c.*
tu ne *t' assieds* pas. ne *t' assieds-tu* pas?
il (*elle*) ne *s' assied* pas. ne *s' assied-il* pas?
nous ne *nous asseyons* pas. ne *nous asseyons-nous* pas?
vous ne *vous asseyez* pas. ne *vous asseyez-vous* pas?
ils (*elles*) ne *s' asseyent* pas. ne *s' asseyent-ils* pas *sur &c.*
Imp. 1. *Je* ne *m' asseyois* pas, *tu &c.* ne *m' asseyois-je* pas, ne *t' &c.*
nous ne *nous asseyions* pas &c. ne *nous asseyions-nous &c.*
s' ils ne *s' asseyoient* pas, *ils se lasseroient trop.*
Imp. 2. *Je* ne *m' assis* pas, *tu* ne *t' &c.* ne *m' assis-je* pas, ne *t' &c.*
nous ne *nous assimes* pas &c. ne *nous assimes-nous* pas &c.
ils ne *s' assirent* pas *hièr tout le jour*, *qu' à diner et &c.*
Parf. *Je* ne *me suis* pas *assis*, *tu* ne &c. ne *me suis-je* pas *assis &c.*
ils ne *se sont* pas *assis aujourd'hui* que *pour lire &c.*
Plqparf. 1. *Si je* ne *m' étois* pas *assis &c.* ne *m' étois-je* pas *assis &c.*
s' il ne *s' étoit* pas *assis*, *personne ne se seroit assis.*
Plqparf. 2. *Je* ne *me fus* pas *plutôt assis &c.* ne *me fus-je* pas *assis &c.*
aussitôt qu' il se fut assis, tout le monde s' assit aussi.
Futur. *Je* ne *m' assiérai* pas, *tu ne t' &c.* ne *m' assiérai-je* pas &c.
pourquoi ne *s' assiéront-ils* pas, *puisque tout le monde &c.*

L' Impératif.

Assieds-toi, setze dich. ne *t' assieds* pas.
qu' il (*elle*) *s' asseye.* *qu' il* ne *s' asseye* pas.
asseyons-nous. ne *nous asseyons* pas.
asseyez-vous ici auprès de &c. ne *vous asseyez* pas.
qu' ils s' asseyent. *qu' ils* ne *s' asseyent* pas.

Le Conjonctif.

Prés. *Que je* ne *m' asseye* pas, *que tu* ne *t' asseyes* pas, *qu' il &c.*
Imparf. 1. *Je* ne *m' assirois* pas, *tu* ne *t' &c.* Frag. Ne *m' assirois-je* pas &c.
pourquoi ne *m' assirois-je* pas *dans un endroit si commode? &c.*
Imparf. 2. *que je* ne *m' assisse* pas, *que tu* ne *t' assisse* pas &c.
il voudroit qu' il s' assit au haut bout, (oben an).
Parf. *quoique je* ne *me sois* pas *assis au bas bout &c. tu* ne *te sois &c.*
Plqparf. 1. *je* ne *me serois* pas *assis &c.* ne *me serois-je* pas *assis? &c.*
Plqparf. 2. *Plût à Dieu que je* ne *m' y fusse* pas *assis*, *que tu ne t' y &c.*
Futur. *quand je* ne *me serai* pas *assis &c.* ne *me serai-je* pas *&c.*
quand il se sera assis, il ne se levera pas d' une heure.

§. 93.

Eben dis Verbum wird wie ein Passivum (ohne Reciprocirung) conjugiret, und heißt *être assis*, qs. niedergesetzt seyn, sitzen.

L' Indicatif.

Prés. *Je* ne *suis* pas *assis*, *tu* n' es pas &c. Frag. ne *suis-je* pas *assis? &c.*
Imparf. 1. *Si je* n' *étois* pas *assis à table*, *si tu &c.* n' *étois-je* pas *assis &c.*

Imparf.

Imparf. 2. *J'* n'*y fus* pas *assis hièr tu n'* &c. Frag. n'*y fus-je* pas *assis* &c.
Parf. *je* n'*y ai* pas *été assis*, *tu n'y* &c. n'*y ai-je* pas *été* &c.
Plqparf. 1. *si je* n'*y avois* pas *été assis*, *si tu* &c. n'*y avois-je* pas *été* &c.
Plqparf. 2. *puisque je n'y eus* pas *été assis.* n'*y eus-je* pas *été* &c.
Futur. *je* n'*y serai* pas *assis*, *tu n'y* &c. n'*y serai-je* pas *assis* &c.

L'Imperatif.

Sois, (*soiez*) *assis.* Ne *sois* pas *assis parmi les impies.*
qu'il (*on*, *elle*) *soit assis.* *qu'ils* ne *soient* pas *assis.*

Le Conjonctif.

Présent. *En cas que je* ne *sois* pas *assis*, *que tu* ne *sois* pas *assis.*
Imparf. 1. *Quand même je* n'*y serois* pas *assis.* Frag. N'*y serois-je* pas &c.
Imparf. 2. *Plût à Dieu*, *que je* ne *fusse* pas *assis là*, *qu'il* ne *fût* pas &c.
Parf. *Quoique je* n'*aie* pas *été assis*, *qu'il* n'*ait* pas *été assis* &c.
Plqparf. 1. *Quand bien j'* n'*y aurois* pas *été assis*; *tu* n'*y aurois* &c.
Frag. n'*y aurois-je* pas *été assis parmi les* &c.
Plqparf. 2. *Je voudrois que je* n'*y eusse* pas *été assis*, *qu'il* n'*y eût* pas &c.
Futur. *Je n'y aurai* pas *été assis*, *tu n'* &c. Frag. n'*y aurai-je* pas &c.

Exercitium über être assis, s'asseoir, und mettre.

Je m'assieds quelque-fois dans un lieu écarté pour mettre mon esprit en repos: et quand je suis assis à une petite table, sur laquelle je puis mettre un livre, je me mets à considérer la folie de ceux, qui croyent, que s'ils n'étoient pas tous les jours assis parmi les débauchés, ils ne pourroient pas se mettre en crédit. Hièr je fus assis auprès d'un Grand Seigneur, qui se mit dans une étrange colère, 1. de ce qu'un étranger s'assit sur une chaise, qui étoit destinée pour un autre. Celui-ci n'eut pas plutôt mis le pied à terre devant la porte, 2. que ceux qui avoient été assis à table se levèrent, le priant de s'asseoir sur un fauteuil; et je crois que s'il ne s'y étoit pas assis, chacun en auroit fait de même, et que personne de la compagnie ne se seroit assis. Aussitôt que nous fumes assis, nous nous mimes à notre aise, 3. et tout le monde se mit 4. à boire et à manger: Enfin toute la compagnie se mit quelques fois à rire. La prémière fois que je serai assis à côté d'un inconnu, je mettrai tout en usage 5. pour me défaire d'une telle personne. Et quoiqu'on me dise: Asseyez-vous, Mr. ou mettez-vous ici, on n'obtiendra rien de moi: Et je ferai tant de soumissions, qu'on me fera asseoir dans un endroit commode; et je crois qu'on me l'accordera: Car je voudrois que je fusse toujours assis à la dernière place. Quand même je serois assis au haut bout, 6. je mettrois martel en tête 7. aux autres: C'est pourquoi il vaut mieux se mettre à la raison. 8. Car quoique plusieurs se soient assis en bas, ils auroient cependant mieux aimé, qu'ils eussent été assis en haut. Nous aurions été assis vis à vis du Maître de la maison, s'il s'étot mis en sa place ordinaire; Mais je crois que quelques-uns en auroient été jaloux; ce dont il ne faut point s'étonner, puis qu'on

qu' on admet souvent des personnes aux tables ouvertes, qui n'entendent ni rime ni raison. 9.

Phras. 1. der sich greulich erzürnete. 2. war so bald nicht abgetreten, (abgestiegen,) als etc. 3. so machten wir es uns commode. 4. jedermann fing an zu trinken. 5. ich will alles anwenden, versuchen. 6. wenn ich ja oben an sässe. 7. so würde ich die andern aufbringen, ihnen Grillen in Kopf setzen. 8. sich weisen lassen, der Vernunft Gehör geben. 9. die weder Witz noch Verstand haben.

§. 94.

Batre, schlagen, ist ganz regulär, wenns nur mit einem t, wie billig, geschrieben wird. Denn alsdenn heißts ganz ordentlich Prés. je bats, tu bats, il bat, nous batons &c. je batois, je batis, j' ai batu, je batrai &c. Il l' a batu cruellement. Batre quelqu' un dos et ventre, c'est à dire, le batre comme il faut. Samson batit les Philistins avec une machoire d'âne, c' est à dire, il les mit en déroute.

Benir, segnen, ist ganz regulär, nur hat es zwey Supina, beni und benit, jenes braucht man vom göttlichen Segen, dieses, (welches vielmehr ein Adjectivum ist,) vom Menschen-Segen oder weihen. Formuln: Dieu vous benisse. Dieu vous a beni. Dieu l' a beni. Ne vous a-t-il pas beni de tout le nécessaire? Benissez donc le Seigneur, qui vous benira toujours. Il est beni de Dieu, David a mangé du pain beni. De l'eau benite. De l' eau benite de cour, ce sont de grandes promesses.

Anmerkung.

An obigen Exempeln der practischen Conjugationen mags genug seyn: weil daran genugsam zu sehen, wie alle reguläre und irreguläre Conjugationen, sowol absolut als reciproce in ihre 4 Hauptveränderungen (und mit Beysetzung anderer Partic, Relativarum, Casuum, Adverbiorum, und allerley Conjunctionen, in vielerley andere Nebenveränderungen,) können zergliedert, und alsdenn durch alle Tempora und Personas durch conjugiret werden. Je mehr man sich darinnen übet, je fertiger wird das Gemüth und die Zunge zum Parliren, auch die Hand selbst zur Orthographie, wenn diese Uebungen schriftlich geschehen. Zu diesem Zweck wollen wir bey den folgenden Irregularibus die Conjugationem practicam nur hie und da völlig aussetzen; in den meisten Exempeln aber mehrentheils nur diejenigen Tempora und Personas, die irregulär sind. Bey der mündlichen Uebung aber sind auch die regulären allezeit mitzunehmen. Eben so werden die syntactischen Exercitia ferner nur noch über die üblichsten und nöthigsten Verba um beliebter Kürze willen beygesetzet werden.

§. 95.

Boire, trinken. (du Grain 1, p. 331. Canel, p. 100.)

L' Indicatif.

Prés.	Je *ne* bois *pas*, tu *ne* &c.	Frag.	*n'* (en) bois-je *pas* &c.
	nous *ne* buvons *pas*		*ne* buvons-nous &c.

vous

	vous *ne* (le) buvez *pas* Frag.	*ne* buvez-vous *pas &c.*
	ils (elles) *ne* boivent *pas*	*n'* (en) boivent-ils &c.
Imp. 1.	Je *ne* buvois *pas*, tu *ne &c.*	*ne* (le) buvois-je *pas &c.*
2.	Je *ne* bus *pas*, tu *ne &c.*	*n'* (en) bus-je *pas &c.*
	nous *ne* bumes *pas*, vous &c.	*ne* (le) burent ils *pas?*
Parf.	Je *n'* ai *pas* bu, tu *n'* as *pas &c.*	*n'* (en) ai-je *pas* bu? &c.
Plqpf. 1.	Je *n'* avois *pas* bu, tu n'	*ne* (l') avois-je *pas &c.*
2.	Je *n'* eus *pas* bu, tu n'	*n'* (en) eus-je *pas* bu? &c.
Futur.	je *ne* (le) boirai *pas*, tu ne &c.	*n'* (en) boira-t-il *pas &c.*

L'Impératif.

Bois, qu'il (en) boive. *Negat.* N' (en) bois *pas*, qu'il *n'* (en) boive *pas*.
buvons (en), buvez (en), qu'ils (en) boivent, qu'ils n' (en) boivent pas.

Le Conjonctif.

Prés.	bienque je *n'* (en) boive *pas*, et que nous *n'* (en) &c.	
Imp. 1.	Je *n'* (en) boirois *pas*, tu &c. Frag. *n'* (en) boiriez &c.	
2.	afin que je *n'* (en) busse *pas &c.* Wünsch. que *ne* but-il.	
Parf.	que je *n'* (en) aie *pas* bu &c. qu'on *n'* (en) ait *pas &c.*	
Plqpf. 1.	si j'avois bu du vin, je *n'* aurois *pas* bu de l'eau &c.	
2.	je *n'* eusse *pas* bu, tu *n' &c.*	
Futur.	Je *n'* (en) aurai *pas* bu, tu n' &c. Frag. N' (en) aura-t-il &c.	

L' Infinitif.

Ne boire *pas*, oder *ne pas* boire. Il est estimé de *n'* avoir *pas* tant bu, oder de *ne pas* avoir bu. En buvant trop, on ruine quelque-fois sa santé. Ayant bu du vin je n'ai *point* d'envie de boire de l'eau.

Je bois à vous. A vous Monsieur. J'ai déja bu. Buvons un verre de vin ensemble. Permettez-moi Monsieur de boire à votre santé. A votre santé Monsieur. Je salue votre santé. Buvez un coup. Je viens de boire, je ne boirai pas davantage.

§. 96.

Bouillir, sieden, d. i. gekocht werden. (Canel, p. 56.)

* **Es wird zwar active durchconjugirt; aber kan anders nicht, denn impersonaliter gebraucht werden, es wäre denn, daß man einen siedenden Topf, oder sonsten was, das da kochet, oder im sieden ist, redend anführen wolte.**

La chaudière bout, et les marmites *bouillent* à gros bouillons. Le pot *bout-il?* Il bouilloit, mais il ne *bout plus;* Croyez-vous *qu'il bouille* bientôt? Oui, Monsieur, je crois qu' il bouillira bientôt. Il a bouilli deux heures entières: mais hièr il ne bouillit qu'une demi-heure.

Le chaudron bout aussi. *Qu'il bouille* ou qu'il ne bouille pas, qu'importe? S'il avoit bouilli plutôt je vous l'aurois dit. A peine eut-il bouilli un quart-d'heure, qu'il cessa de bouillir, parce que le feu s'éteignit; sans cela il auroit bouilli plus long-tems. Je voudrois qu'il eût encore bouilli une demi-heure. S'il avoit plus de feu, il bouilliroit plutôt. Croyez-vous qu'il ait assez bouilli? Quand il aura encore bouilli quelque-tems, cela suffira. Je fais souvent bouillir des choux avec de la viande, qui quand elle est bien bouillie, a un très-bon goût. Pour moi, j'aime mieux le roti que le bouilli. Mais la bouillie n'est pas une viande pour moi: c'est une viande pour les enfans, comme le bouillon est pour les malades.

§. 97.

Ceindre, gürten.

Nach diesem gehen alle irregularia auf *aindre*, *eindre*, *oindre*, weil der Nasenvocal ain, ein, oin, sonderlich wenn ein Vocal drauf folget, kein d hinter sich leidet, sondern ein g erfordert; (weil er jenes nach der Natur seines Klanges ausspricht); daher sonst keine Irregularität darinnen vorkommt, als blos an solchen Orten.

Je ceins mon épée pour aller en ville: pourquoi ne *ceins-il* pas le sien? *Nous ne ceignons pas*, mais *vous ceignez*, et *ils ceignent* de même. Si je ceignois, il ceindroit aussi. *Je ne ceignis pas* hièr, et vous ne ceignites pas non plus. Pourquoi ne ceignirènt-ils pas? *J'ai* déja *ceint*, et *je ceindrai encore*; mais ils ne ceindront pas. Ceins, ne ceignons pas, ne le ceignez pas, qu'il ceigne, et qu'ils ne ceignent pas. Quoiqu'il ne ceigne pas, que nous ne ceignions pas, et que vous ne ceigniez pas non plus, cela ne les empêchera pas pourtant de ceindre leur jardin d'une haie. Afinque je ceignisse, et qu'il ne ceignit pas. Il s'est ceint d'une ceinture de cuir. Cette province est ceinte d'un fleuve très-rapide.

§. 98.

Cheoir, oder choir, fallen, obsol. man sagt dafür tomber. Déchoir, abfallen, und échoir, sich zutragen, fallen, verfallen, sind im Præs. und Imperf. 2. Indic. und den Tempor. compositis destomehr üblich, z. E. Toute liqueur déchoit en cuisant. (nimmt ab, gehet ein.) En fondant l'or, il en déchoit qch. Il est déchu des bonnes graces du Prince. Je ne voudrois pas, qu'il déchût de son rang. Déchoir de son espérance. Le payement échoit ce jour là. Le terme du payement échut hièr. Les arrérages sont échus. (der Zins ist fällig.) Si quelque bon hèritage m'étoit échu. (mir wäre zugefallen.) Cela lui est échu par sort.

§. 99.

§. 99.

Conclure, beschliessen. P. concluant. S. conclu, e.
(Canel, p. 102.)

Je *conclus*, et il ne conclut pas, nous *concluons*, et vous concluez aussi, mais ils ne concluent point. Ne concluois-je pas, et ne concluions-nous pas de même? On *conclut* la paix il y a quelques mois. Parceque nous ne conclumes pas, ils ne conclurent pas non plus. J'ai conclu, et comme il avoit conclu, il conclura aussi de même; et moi, je ne conclurai pas. Ne conclus pas, qu'il ne conclue pas. Quoique je ne conclue pas, il ne laisse pas de conclure sans moi. Lorsque vous étiez jeune, vous concluïez tout à votre fantaisie. Je conclurois, et vous ne concluriez pas. Plût à Dieu que je conclusse, et qu'il conclût aussi.

§. 100.

Conduire, leiten, begleiten. conduisant, conduit.

Nach diesem können alle Verba auf *uire* gehen, (bruire, luire und nuire ausgenommen,) daher es mit so gutem Recht, als ceindre oder devoir eine eigene Conjugation ausmachen könte, wenn es wozu nützte, sechs Conjugationes anzusetzen.

Je le *conduis*, tu ne le conduis pas, et il ne le conduit pas non plus; nous nous *conduisons* bien, et vous vous conduisez mal. Ne conduisent-ils que leurs camarades? Je *conduisis* hièr mes amis à l'eglise, et il y conduisit les siens. Ne les reconduisimes-nous pas au logis? Ils nous y conduisirent aussi. *J'ai conduit* mes camarades à la forêt, mais ils ne m'ont pas reconduit chez moi. C'est pourquoi je ne les conduirai plus nulle-part. Conduis-moi jusqu'à la ville. Qu'il ne le conduise pas. Pardonnez-moi, s'il vous plait, que je ne vous reconduis pas. (nehmt das Geleite mit euch.) Voulez-vous, que je vous conduise? Ne lui permettez pas de le conduire. On voudroit que je ne le conduisisse pas, et qu'il ne me conduisit pas non plus. Il faut savoir bien conduire sa barque, (seine Sachen wohl zu führen,) pour réüssir aujourd'hui dans le monde.

§. 101.

Confire, einmachen, (mit Zucker ꝛc.) confisant, confit.
(Canel, p. 104.)

Je *confis*, et il ne confit pas. Nous *confisons* (confissons) des cerises au sucre, vous en *confisez* aussi, mais ils n'en *confisent* point. Il *confit* hièr des coins et des noix, et vous en confites aussi, mais ils n'en confirent point; J'en *ai* déja *confit*, et j'en confirai encore. Ne confis pas, *qu'il en confise* tant qu'il voudra. Il n'y a point de confitures liquides ou sèches, que je ne confisse bien, et qu'il ne confit aussi. Et

pour-

pourquoi ne confirois-je pas ces écorces d'orange? Je confisois presque tous les jours, lorsque j'étois à Paris, et je ne confirai jamais tant que j'ai confit. Ne confis-je pas hièr des nois au sucre et au miel? Aujourd'hui je n'ai confit que des coins. Si je n'avoix pas confit ce fruit au sucre, il se seroit gaté. Aussitôt qu'il eût confit cette écorce de citron, il confit des macarons. (Makronen). Il voudroit que je confisse ces chataignes. Quoique je ne les aie pas encore confites, cela se sera pourtant bientôt. Je n'en aurois jamais confit, si je n'avois pas su, qu'elles sont excellentes. Plût à Dieu que j'eusse confit tout ce que j'ai à confire. Quand j'aurai confit ce que j'ai à confire, j'irai à la promenade.

§. 102.

Connoître, kennen, connoissant, connu.

Eben so gehen alle übrigen auf oître. (Cf. du Grain 1, 358. Canel, p. 106.)

Je le connois, et il ne me connoit pas. Connoissez vous Mſr. N? Oui, je le connois fort bien. Et moi, je le connois de réputation. Les connoissez-vous? Je les connois de vue. Je n'ai pas l'honneur de les connoître. L'avez vous connu? Oui, je l'ai bien connu. Madame leur mère les a-t-elle connus? Oui, elle les a bien connus. Mſr. le Docteur vous connoit-il? Et Madame son épouse vous connoit-elle? Ne me *connoissez*-vous plus? Avez-vous *connus* Messieurs de N. N. les? Etes-vous connus de lui? Non, nous ne nous connoissons pas. Nous nous sommes connus autrefois. Je ne l'ai jamais connu. (connue.) Je doute fort que vous le connoissiez. Je ne crois pas, qu'il me connoisse. Nous nous connoîtrons mieux à l'avenir. Faites-le moi connoître. Vous le connoîtrez bientôt. Il faut connoître avant que d'aimer: Car on y est souvent trompé, quand on ne se connôit pas en gens. Nous voyons plusieurs hommes et femmes, qui ressemblent à des gens de bien: mais si nous les connoissions, nous en jugerions bien autrement. Lorsque j'étois en Italie, je connus un certain Docteur, qui disoit toujours: Le cœur de l'homme est un secret, qui ne se connoit qu'à la longue; Et en effet, j'en ai connu plusieurs, qui savoient si bien dissimuler, que la patience la plus longue avoit de la peine à les pénétrer, et si je ne les avois pas connus à fond, ils m'en auroient fait bien accroire. Mais d'abord que je les eus connus, j'évitai leur compagnie comme la peste. Quoique ce soit une chose difficile, que de connoître de telles gens; néanmoins on les connoîtra à la fin: C'est pour quoi nous voulons nous tenir sur nos gardes, jusqu'à ce que nous les connoissions mieux. Plût à Dieu, que l'on me connût, et que je connusse les autres!

§. 103.

Contraindre, zwingen, contraignant, contraint.

Je ne *contrains* pas mes frères, et il ne contraint pas les siens. Nous ne *contraignons* personne. Ne nous contraignent-ils pas? si je contrai-

traignois quelcun, je n'en aurois aucune satisfaction. Nous *contraignîmes* hièr les ennemis de se retirer, mais ils nous contraignirent à leur tour, à leur céder le champ de bataille. Ne le *contraignis-je* pas d'abord à se rendre? Je l'*ai contraint* à s'en aller malgré lui. Si je ne l'avois pas contraint à faire son devoir, il &c. Aussitôt que je l'eus contraint à me dire la vérité, il m'avoua sa faute. Je ne contraindrai à l'avenir personne, mais je laisserai à chacun son franc-arbitre. Contrains l'y, ou ne l'y contrains pas. Contraignons-les-y. Qu'ils contraignent. Quoique je ne contraigne personne à faire rien contre sa volonté, cependant on ne me laisse pas toujours ma liberté. Pourquoi ne le contraindrois-je pas à me le donner? Il voudroit, que je contraignisse mon frère à jouer aux cartes, mais &c. Quoique *j'aie contraint* mon humeur &c. Quand je l'aurois contraint de me céder, cela n'auroit eu aucune grace. Plût à Dieu que je ne l'eusse pas contraint de s'en aller. Quand je l'aurai contraint à faire deux ou trois lieues avec moi, je le renvoyerai avec remerciment. Personne ne doit se laisser contraindre à faire aucun mal. Y êtes-vous contraint?

§. 104.

Coudre, nähen, cousant, cousu. (Canel, p. 108.)

Il a cousu autre-fois plus qu'il ne *coût* à présent, et que je ne *cous* moi-même. Nous ne *cousons* pas si bien que lui. *Je cousis* hièr une agrafe à mon chapeau, parcequ'elle étoit décousue. Si je cousois aussi bien que vous, on me prendroit pour un tailleur. Si j'avois cousu cela, je vous le dirois. Aussi-tôt que ma soeur eut cousu son tablier, elle cousut (cousit) aussi mes manchettes. Quand *coudrez-vous* mes chemises? *Cous* mieux que tu ne fais. *Qu'il couse*, tant qu'il voudra. Cousons tous ensemble, et voyons qui coudra le mieux. En cousant on aprend à coudre. Les couturières font quelque-fois de plus belles coutures que les tailleurs. Coudre la peau du renard à celle du lion, List und Macht gebrauchen.

§. 105.

Courre, *courir*, laufen, courant, couru. (du Grain 1, 119. Canel, p. 58.)

Nous avons couru plus que *nous ne courons* à présent, et que *nous ne courrons* à l'avenir; car si *nous courrions* toujours, comme *nous courumes* l'année passée, on nous prendroit pour des couriers, ou du moins pour des coureurs. C'étoit une folie à nous, *d'avoir couru* ça et là; car *en courant* on perd le tems et l'on dépense son argent: et quand l'argent est dépensé, on voudroit *n'avoir pas couru*. Toutes fois je serois fâché, *si je n'avois pas couru* un peu le païs: 1. mais *après que j'eus bien couru*, je fus si las que je n'en pouvois plus. *Ne courons* donc *pas* si vîte, mes amis: Car *quoique nous courions*, nous n'avancerons pourtant pas plus.

Je voudrois *que nous ne courussions* que lentement: car quand même *nous courrions* toute notre vie, nous n'en ferions pourtant pas plus sages; et je crois même, que nous encourrions la disgrace de nos parens.

Quoique Monsieur N. *ait couru risque* 2. de perdre tous ses bien, *il a* pourtant *couru* la poste, 3. et je crois *qu'il auroit* toujours *couru*, si le bruit *n'eût pas couru*, que son père étoit mort. Mais quel profit aura-t-il, quand il aura parcouru tout le monde? Personne ne le secoura. Au contraire on se moquera de lui, quand il aura recours à quelcun, et *il courra danger* 4. de tomber malade de dépit. C'est ainsi qu'il faut discourir: Tel *parcourt* plusieurs livres, et croit être savant, et il est lui seul de son sentiment; un autre parcourt la terre d'un bout à l'autre, qui pourtant n'est pas mieux 5. dans ses affaires; et ces vagabonds sont à la fin obligés d'avoir recours à des gens qui les secourent, et qui leur prêtent de l'argent. Ensuite il se fait un concours des créanciers, et quelques habiles qu'ils soient, ils risquent d'avoir sur les doigts. 6.

Phras. 1. Das Land durchstreichen. 2. Gefahr laufen. 3. per Post reiten, reisen. 4. wird in Gefahr kommen. 5. (mieux logé) er kommt nicht besser fort. 6. sie stehen in Gefahr übel anzukommen, anzulaufen, eigentlich, eins auf die Finger zu kriegen.

§. 106.

Couvrir, decken. couvrant, couvert.

Eben so gehen alle Verba auf *frir* und *vrir*. (Canel, p. 60.)

Je me *couvre*, et il ne se couvre pas. Nous ne *couvrons* plus nos plantes, comme nous les avons couvert cet hyver. Si nous les couvrions à présent comme nous les *couvrîmes* l'année passée, cela ne leur feroit pas profitable. Nous n'*avons* jamais rien *couvert*, que nous n'ayons aussi découvert, et que nous n'ayons recouvert. Couvrez-vous s'il vous plait. Qu'ils se couvrent, ou qu'ils ne se couvrent pas. Le tems se couvre. Il ne se *couvrira* pas qu'on ne le lui dise. En faisant bien, on est à couvert de bien des disgraces. Il a fait venir le couvreur pour couvrir son toit. Devant Dieu, tout est à découvert. J'ai acheté une bonne couverture pour couvrir mon lit. Il se couvre d'un manteau mouillé.

§. 107.

Craindre, fürchten. craignant, (craint obsol.)

(du Grain, 1, 383. Canel, p. 110. und §. 97.)

Je crains Dieu, et après Dieu je ne crains que celui, qui ne le craint pas. Il craint extrêmement la pauvreté, et ne la *craignez-vous* pas de même? S'il ne la craignoit pas, il ne se donneroit pas tant de peine pour l'éviter. *Je craignis* l'année passée un homme, qui paroissoit être en puissance de me perdre. J'ai toujours craint les méchans, parce qu'ils n'ont pas la crainte du Seigneur. En vérité, si je n'avois pas craint certains accidens, j'en aurois agi tout autrement. Car aussitôt que j'eus

craint

craint la médiſance, je fus timide. Craindrai-je toujours la miſère? Crains Dieu, et honore le Roi. Qu'ils craignent auſſi leurs parens. Quoique je craigne quelque-fois d'être raillé, je n'apréhende pourtant pas, qu'on puiſſe me réprocher quel qu'autre vice. Si j'étois à ſa place, je craindrois peut-être plus que lui les malheurs, qui arrivent aux perſonnes de ſa profeſſion. Plût à Dieu que je ne craigniſſe pas tant de tomber malade, peut-être me porterois-je mieux! Quoique j'aie craint quelques maux, ils ne ſont pourtant pas arrivés. Mais comment n'aurois-je pas craint tant d'ennemis, dont j'ai été environné? Plût à Dieu, que j'euſſe toujours craint d'offenſer Dieu! Quand j'aurai aſſez craint le danger, je l'éviterai, pour n'avoir pas béſoin de le craindre davantage. En craignant Dieu on n'a rien à craindre. Je crains qu'il ne pleuve. - - qu'il ne vienne pas. Je ne crains pas pour vous. Il ne craint perſonne, et *on ne le craindra pas* non plus. C'eſt une choſe que j'ai toujours apréhendée. (nicht crainte.)

§. 108.

Croire, *qq.* jemanden glauben. croyant, cru.

(du Grain 2, 3. Canel, p. 112.)

Je le *crois* bien, mais il n'en croit rien. *Croyez-vous* cela, ou ne le croyez-vous pas? Excuſez-moi, Mſr. ſi je vous croyois, je pourrois me tromper. *Je crus* autrefois légèrement; mais à préſent je ne ſuis plus ſi crédule. Je ne crois pas les gens qui flatent. *Je* ne vous *croirai* plus de ma vie. Madame votre mère ne le croira jamais. *L'avez-vous cru?* Pourquoi l'aurois-je cru? *Croyez-moi*, c'eſt la vérité. Ne le croyez pas. L'un dit: Je crois avoir raiſon; l'autre dit, je crois que vous avez tort. Tantôt on dit, je crois qu'oui; tantôt on dit, je crois que non: on ne ſait que croire. J'ai toujours cru les perſonnes ſages et expérimentées; et ſi je ne les avois pas crus, j'aurois fait tort à leur ſincérité. Mais pour ceux, qui ſont profeſſion de dire des gaſconnades, je ne les eus pas plutôt crus que je m'en repentis. Il faut bien que je le croie. 1. Je ne l'aurois jamais cru capable d'une telle méchanceté. 2. Quoique mon frère *ne croie pas* tout ce qu'on lui dit, on lui en a pourtant fait bien accroire. 3. Auſſi ſe repent-il quelques-fois d'avoir cru trop légèrement; et il dit très-ſouvent: Plût à Dieu qu'à l'avenir je ne cruſſe plus les flateurs. Il ſeroit à ſouhaiter, que je ne les euſſe jamais crus.

Phraſ. 1. Ich mu[illegible]es wol glauben. 2. Ich hätte ihm dis Schelmſtück nie zugetrauet. 3. man hats ihm weiß gemacht.

§. 109.

Croître, wachſen. croiſſant, cru. (Canel, p. 114.)

Il croit à vue d'oeil. Je ne crois, ni ne décrois. *Ne croiſſons-nous pas*, et ne croiſſent-ils pas de même? ſi je ne *croiſſois* point, je ne ſe-

rois jamais qu'un nain. *Je crus* l'année passée d'un demi-pied, et *nous ne crumes pas* moins que les autres. *Je ne suis cru que* de deux pouces cette année. Si je n'étois pas cru dans les païs étrangers, on m'auroit d'abord reconnu. Aussitôt que je fus cru jusqu'à la hauteur d'un homme, je pris parti dans les troupes du Roi. *Je croitrai* encore jusqu'à l'âge de vint cinq ans. *Croissez* en science, si vous voulez être un jour habile homme. *Quoiqu'il ne croisse*, qu'en famille, il n'en est pourtant pas plus pauvre. *Ne croitrois-je pas* en esprit, si j'étois toujours avec des gens éclairés? Plût à Dieu que *je crusse* en sagesse, et en toute sorte de vertus chrétiennes! Quoique *je ne sois pas cru* en longueur, je suis pourtant cru en épaisseur. Je ne serois peut-être pas tant cru, si je n'avois pas été dans les païs étrangers. Je voudrois que je fusse cru à la hauteur de sept pieds et demi. Quand je serai cru à cette hauteur, je m'engagerai dans les gardes du Roi de Prusse. Mauvaise herbe croit toujours. Les jours commencent à croître.

§. 110.

Cueillir, sammlen, abbrechen. cueillant, cueilli. (Canel, p. 62.)

Cueillé-je, ou ne cueille-je pas? Cueilles-tu &c. *cueillons-nous?* cueillez-vous? cueillent-ils? ou ne &c. Si *je* ne *cueillois* pas mon fruit, il se pourriroit. *Je cueillis* hièr mes poires, parce qu'elles étoient meures. *J'ai cueilli* aujourd'hui mes pommes, parceque mon voisin me les déroboit. Si je ne les avois pas cueillies, il ne m'en seroit pas resté une. Après que j'eus abatu et cueilli mes noix, j'en fis de l'huile. *Ne cueillirai-je pas* des fleurs pour en faire un bouquet? *Cueillés* du cèleri pour faire une Salade, mais ne cueillés point de pourpié. *Quoique je ne cueille* pas assez de grain &c. et que tu ne &c. Pourquoi ne cueillirois-je pas des raisins, pour en faire présent à mes amis? Il voudroit que j'en cueillisse une corbeillée. Bien que je n'en aie encore point cueilli, j'en aurois déja cueilli, s'ils avoient été meurs. Plût à Dieu que j'eusse cueilli mon chanvre, et mon lin dans le beau tems. Quand je l'aurai cueilli je le ferai sécher; tiller, et ensuite sérancer. (habiller.)

§. 111.

Cuire, kochen. cuisant, cuit. (Canel, p. 116.)

Je cuis tous les jours, car si je ne cuisois pas, je n'aurois rien à manger. Tu cuis &c. il ne cuit pas. Ne cuisons nous pas? Ils ne cuisent pas &c. Je cuisis hièr du mouton avec des carotes: Mais aujourd'hui je n'ai cuit que des pois avec du lard. Et je n'eus pas plutôt cuit mon souper, qu'il vint deux de mes amis, que je fis souper avec moi. L'un me dit: si ces légumes n'avoient pas bien cuit, mon estomac auroit bien de la peine à les cuire, car il ne cuit pas bien. *Cuirai-je* toute ma vie? Et manièrai-je toujours la marmite? *Quoiqu'il cuise* tous les jours de bons morceaux, il n'en mange pourtant pas toujours. Ses

Dome-

Domestiques voudroient qu'il cuisît toujours quelque-chose de bon. Il cuiroit tous les jours les plus délicates viandes du monde, s'il savoit d'avoir assez de bons hôtes qui le payassent bien. Bien que j'aie cuit jusqu'à présent, je ne suis pourtant pas plus riche, que si je n'avois jamais cuit. Et certes c'est une misère, que d'être aujourd'hui cuisinier: Car quand les gens sont une fois souls, ils trouvent à redire à tout, et marchandent jusqu'à un sou; et quelque sauce que l'on fasse, elle n'est jamais à leur goût.

§. 112.

Dire, sagen. disant, dit. (du Grain 2, 13. Canel, p. 118.)

Je ne le *dis* pas. *Il dit* ce qu'il veut. *Que dites-vous* de ce vin? qu'en dites-vous? Je le dis tout de bon. Que dit-on de nouveau? *Nous* n'en *disons* rien. Que *disent* ces gens de bon? Il n'y a ni rime ni raison dans ce qu'il dit. Si je disois tout ce que je pense, je m'en trouverois souvent mal. Ne *dis-je* pas hièr, que je le viendrois voir aujourd'hui? *Qui a dit* cela? C'est moi qui l'ai dit. Je ne l'ai dit que par raillerie. Si je n'avois pas dit la chose comme elle est, on pourroit s'en fâcher &c. Il ne l'eut pas plutôt dit, qu'il m'en demanda pardon. *Je dirai* en peu de mots la cause de mon arrivée. Je vous le dirai tantôt (je m'en vais vous le dire.) Ne dis pas si souvent la même chose. Dites-le moi. Ne le lui dites pas. Voulez-vous, que je vous le dise, que nous vous le disions? &c. Je vous le dirois bien, si je le savois. Pourquoi ne vous le dirois-je pas &c. Il voudroit que je lui disse tout ce que je sais. Quoique je n'aie pas toujours dit la vérité aux autres; je l'aurois dite plus souvent, si je n'avois pas bien su, qu'elle est odieuse. Car en disant la vérité, on se fait des ennemis. N'eussé-je pas dit l'autre jour tout ce qui me vint à la bouche! Que veut dire cela? Il trouve à redire (zu tadeln) à tout. Il faut dire du bien de tout le monde. Il s'en trouva plus de soissante à dire, (es mangelten deren mehr als 60 dran.)

§. 113.

Dormir, schlafen. dormant, dormi. (du Grain 1, 137. Canel, p. 64.)

Dormez-vous encore? non *je ne dors plus*, et il ne *dort* pas non plus. Quoi? *ils dorment* encore à l'heure qu'il est? Je ne dormois pas bien. *Nous dormîmes* la sémaine passée tous les jours la grasse matinée (bis in den hellen Tag hinein.) *Je n'ai point dormi* toute la nuit. Avez-vous bien dormi la nuit passée? Si nous n'avions pas assez dormi, nous n'aurions pas été en état de soutenir un si grand travail. Mais après que nous eumes assez dormi, nous nous levames fort gaillards. *Je dormirai* bien, après avoir achevé mon travail. Quoique je ne dorme pas et que vous ne dormiez pas non plus, nous pourrions cependant dormir. Je souhaiterois que vous dormissiez aussi tranquillement que moi.

Il auroit bien dormi, si un bruit de la rue ne l'avoit réveillé. Dormons tout notre soul. (recht ausschlafen.) Laissez-moi dormir assez. N'avez-vous pas honte de dormir jusqu' à &c. Il fait des discours à dormir debout, (à s'endormir, daß man drüber einschlafen möchte.)

§. 114.

Ecrire, schreiben. écrivant, écrit. (du Grain 2, 32. Canel, p. 120.)

N'écrivez-vous pas encore? Qu'écrivez-vous là? *J'écris* une lettre à Monsr. N. et nous en écrivons une à Monsieur notre Père. N'écrit-il pas presque tous les jours des lettres à ses amis? S'il ne leur écrivoit pas, ils le prendroient en mauvaise part. Etant arrivé, *j'écrivis* trois lettres en françois, et deux en allemand. Il y a long-tems qu'il ne m'a écrit. Depuis qu'il est arrivé ici, il a écrit deux lettres à son père. Si je ne lui avois pas écrit ce matin, je n'aurois pas pu lui écrire le reste du jour. Après que je lui eus écrit tout ce qui s'est passé, il me donna ses avis là-dessus. *Je* lui *écrirai* demain. Ne lui écris, (écrivez) pas si souvent par la poste. Il faut que j'écrive une lettre. J'ai une lettre à écrire. Quoique je n'écrive pas si bien que lui, je parle pourtant beaucoup mieux que lui. Mais j'écrirois beaucoup mieux, si je n'avois pas la main si pésante. Il voudroit que je lui écrivisse tout ce qui se passe dans ces quartiers. Quoique je ne lui aie pas écrit de ma propre main, il m'a pourtant répondu. Je lui aurois bi-n écrit moi-même, si je n'avois pas été blessé à la main droite. Plût a Dieu que je lui eusse écrit ce que j'avois médité, dans les mêmes termes que je l'avois conçu. Quand je lui aurai écrit mon sentiment là-dessus, il pourra prendre les mésures qu'il voudra.

§. 115.

Faillir, fehlen. defect. faillant, failli. (dafür braucht man *manquer*, und in allerley Fällen auch *faloir*, müssen.)

Le proverbe dit: au bout de l'aune *faut* le drap; *nous faillons* tous en plusieurs manières. *Je faillis* hièr à me casser un bras en tombant. *Il faillit* à être lapidé par la populace. *J'ai failli* et je vous en demande pardon. Il a failli son coup. Il croit pouvoir faillir impunément. C'est une affaire *faillie*. Il s'en faut beaucoup que le compte n'y soit. *Peu s'en est falu* qu'il ne l'ait écrasé en tombant. Peu s'en faut que je ne vous quitte. Tant s'en faut que les Chrétiens doivent haïr leurs ennemis, qu'au contraire ils sont obligés de les sécourir. Il pourra s'en faloir un écu que nous ne soyons d'acord.

§. 116.

Faire, machen. faisant, fait. (du Grain 2, 22. Canel, p. 122.)

Il fait beau tems, -- mauvais tems. Quel tems fait-il? Il fait soleil, il fait du brouillard, -- du vent, -- sale, croté, de la boue, -- mauvais chemin. Il fait le gentil homme, il fait le Monsieur, -- le grand --

le beau, - - le savant, - - l'entendu &c. Que *fais-tu* donc? *Nous ne faisons* rien. Que *faites-vous* de bon? je ne fais pas grand-chose. Et Messieurs vos frères, que *font ils?* ils font leur thême. S'il faisoit qch. de mauvais, il se rendroit malheureux. *Que fîtes-vous* hièr? Nous ne fimes rien, et ils ne firent rien non plus. *Avez-vous fait* ce que vous vous étiez proposé de faire? Je ne l'ai pas encore fait. *Je le ferai* demain. Quoi? Le ferez-vous tout seul? Je le ferai donc, pour vous obéir. Que ferons-nous maintenant? Aussitôt qu'il eut fait connoître son innocence, on le fit revenir au Collége. Faites tout ce qu'il vous plaira. Faites-moi ce plaisir, la grace, la faveur, l'amitié, de me le dire. Que voulez-vous que *je fasse?* Quoiqu'il fasse argent de tout, il ne sauroit devenir riche. Que ferois-je ici tout seul? Que voudroit-on que je fisse de cet argent? - - homme? Quoique je n'aie point fait paroître de tristesse, on s'en est pourtant aperçu.

§. 117.

Fuir, fliehen, fuyant, fui. (Canel, p. 66.)

Je fuis, *nous fuions*, et *vous fuiez* aussi, mais *ils ne fuient* pas. Il ne fuit jamais le danger. Si je fuyois, on me prendroit pour un poltron. Ne *fuis-je* pas l'année passée la compagnie des débauchés? ne la fuites-vous pas de même. *Je ne l'ai pas* toujours *fuie*. Si je n'avois pas fui ce danger, j'y serois tombé infailliblement. Je n'eus pas plutôt fui un danger qu'il s'en présenta un autre. Ne fuirai-je pas à l'avenir toutes les disputes, et les querelles? Ne fuiras-tu pas &c. Ne fuis pas la compagnie des braves gens; mais fuyons les menteurs: A Dieu ne plaise *que je fuie* la vertu. Car pourquoi la fuirois-je? Plût à Dieu que je ne la fuisse jamais! Quoique je ne l'aie que trop souvent fuïe: je ne l'aurois jamais fuïe, si j'avois été sage. Plût à Dieu que je n'eusse jamais fui le travail, je serois peut-être plus riche. Quand j'aurai entièrement fui la compagnie des méchans, je serai bienheureux. Il la faut fuir au plus vîte. Malheureux que je suis, de ne les avoir pas toujours fuis.

§. 118.

Haïr, hassen. haïssant, haï.

Je ne hais pas ton frère, et tu ne le *hais* pas non plus, néanmoins il nous *hait* tous deux. Nous ne *haïssons* personne. Pourquoi le *haïssez-vous*? Ils ne le *haïssent* ni ne l'aiment. Si je ne haïssois pas ses vices, je ne serois pas meilleur que lui. Si tu ne &c. Je haïs l'année passée un homme, que j'aime à présent. Tu haïs &c. Nous ne les haïmes pas hièr &c. Je ne l'ai haï qu'à cause de sa mauvaise conduite. Si j'avois haï la compagnie des honnêtes gens, je m'en serois rendu indigne. Si tu &c. Je n'eus pas plutôt haï un honnête homme, que je m'en repentis. Tu n'eus pas &c. A l'avenir je ne haïrai personne, tu

tu ne &c. Hais le péché, mais non pas le pécheur. Ne haïssons pas les reproches de nos amis. Quoique je ne haïsse pas les avis de mes amis : je ne laisse pas de retomber souvent dans la même faute. Pourquoi ne haïrois-je pas le péche, puisqu'il n'y a rien de plus nuisible ? Plût à Dieu que je le haïsse, comme je devrois ! Quoique je n'aie jamais haï le travail, je n'en suis pourtant pas devenu plus foible. Pourquoi est ce que je l'aurois haï, puis qu'il me rend plus vigoureux : Je voudrois que je n'eusse pas tant haï l'étude, je serois plus savant Quand j'aurai haï tout le monde, qui est-ce qui m'aimera? A quoi bon haïr les étrangers ?

§. 119.

Lire, lesen. lisant, lu. (du Grain 2,42. Canel, p. 126.)

Que *lisez-vous ? je lis* la gazette françoise. Monsieur votre frère ne la *lit-il* pas aussi? il ne la lit que fort rarement. Nous ne la *lisons* jamais ; mais nos amis la *lisent* tous les jours. Si je ne la lisois pas, je ne saurois aucune nouvelle. Je lus hièr dans un beau livre, et vous lutes la gazette italienne. L'avez-vous aussi lue ? non, je ne l'ai pas lue. N'ai je pas lu aujourd'hui les lettres, que j'ai reçues de chez moi ? Si j'avois lu autant de bons livres que mon Cousin, peut-être serois-je aussi savant que lui. Aussitôt que j'eus lu un livre avec atention, je m'en ressouvins long-tems après. Je lirai à l'avenir de plus en plus, n'ayant point de plus grand plaisir que la lecture. Lis distinctement, et ne lis pas si bas. Lisons cette gazette-là. Ne lisez pas de méchans livres. Quoique je ne lise pas si souvent que mon frère, je suis pourtant encore plus habile que lui. Il faut que vous lisiez Ciceron, pour bien aprendre le latin. Je lirois bien souvent, si j'avois le tems et de beaux livres. Mon Père voudroit que je ne lusse que des livres françois. Bien que je n'aie pas encore lu tous les livres qu'on me prêta l'autre jour : je les aurois tous lus, si on ne m'avoit pas interrompu dans ma lecture. On voudroit que je les eusse déja tous lus. Aussitôt que je les aurai lus, je les rendrai avec remerciment. Ne sait-il pas lire le françois? Il ne sait pas seulement lire. Je n'ai pas le tems de lire cette lettre.

§. 120.

Mentir, lügen. mentant, menti. (du Grain 1, 158. Canel, p. 68.)

Mon frère ne *ment* jamais, et nous ne *mentons* pas non plus, mais ceux-là *mentent* toujours. Les menteurs sont enfans du Diable, qui est menteur et le père du mensonge. Le mensonge est un vice si odieux, que les Payens même l'ont regardé comme le plus honteux de tous. Ulysse dit, que celui qui est capable de mentir, est indigne d'être conté au nombre des hommes. Son fils Telemaque eut le mensonge tellement en horreur, qu'il ne voulut pas s'en servir pour sauver sa vie. Il seroit à souhaiter, que la plu-part des Chretiens eussent de si no-

nobles sentimens: On ne verroit pas tant de gens s'accoutumer à mentir. Pour moi *je ne mens jamais*: Car *si je mentois*, je passerois pour un hableur. Un de nos Camarades *mentit hier* comme un arracheur de dens. On dit, que vous aviez menti comme une oraison funèbre, comme une épître dédicatoire, comme un panégyrique, ou (comme un Almanach). Aussitôt que vous eutes menti, on vous traita de menteurs, *ne mentez* donc plus à l'avenir. Il suffit que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence de Dieu, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité offense Dieu, qui est la vérité même, et se fait tort à soi-même; car il parle contre sa conscience. Bien que *vous ne mentiez* guères, l'on vous soupçonne pourtant de menteries. Plût à Dieu que personne ne mentît; et quand même vous mentiriez impunément, c'est toujours une grande lacheté que de mentir. Quoique j'aie menti ci-devant, comme je le confesse ingenûment, je n'ai pas menti volontairement. Il n'y a personne qui ne mente, et qui n'ait quelque-fois menti et la plu-part du monde n'en fait qu'un jeu: Mais moi, je me repens d'avoir menti, et je voudrois, que je n'eusse jamais menti. Peut-être n'aurois-je pas menti, si l'on ne s'étoit pas moqué de moi de ce que j'ai toujours dit la vérité. Mais quoi que l'on dise, je ne mentirai plus. Quand nous aurons assez menti, on ne se fiera plus à nous, et nous passerons pour de francs menteurs, qui mentent impudemment. Outre cela on ne gagne rien à mentir, que de n'être pas cru, quand même l'on diroit la vérité. Bon sang ne peut mentir. Il ne convient pas de démentir sa naissance.

§. 121.

Mettre, setzen, legen, stellen, anziehen ꝛc. mettant, mis.
(du Grain 2, 52. Canel, p. 128.)

Je me *mets* à mon aise 1. quand je le puis. C'est un homme qui *met* son nez par-tout. Votre cousin met long-tems à venir. 2. Ne *nous mettons*-nous pas auprès de vous? Vous mettez votre perruque de travers. Vos parens vous *mettent* tous les jours votre dévoir devant les yeux. Pourquoi mettoit-il son habit neuf par ce mauvais tems? Je *mis* l'année passée des choses au jour, (en lumière) 3. qui avoient été cachées jusqu'à présent. Ayant entendu ce discours, nous *nous mimes* à rire. 4. Vous vous *mites* aussi à rire. Mais ceux-là se *mirent* à pleurer. Où *avez-vous mis* mon chapeau? Je l'ai mis sur la table. A-t-il déja mis la date à sa lettre? Oui, mais nos camarades ne l'ont pas encore mise à la leur. Il s'est mis à l'étude de la Philosophie. Il s'est mis dans la tête, d'aller voyager. 5. S'il n'avoit pas mis la main à cet ouvrage, 6. son frère n'en seroit pas venu à bout: mais, aussitôt qu'il y eut mis la main, l'ouvrage fut bientôt achevé. Je n'y *metrai* pas la derniere main, que je ne sois assuré de votre aprobation. *Mets*

ce livre dans ta poche. *Mettez* un peu la tête à la fenêtre. Mettons pié à terre devant ce cabaret. 7. Mettez de l'encre dans cet encrier. Dequoi vous mettez-vous en peine? *Quoique je mette* la main à l'épée, ce n'est pas pour attaquer personne. Il *mettroit* son ennemi en pièces, s'il le tenoit. Voudriez-vous que *je misse* la charue 8. devant les boeufs? Qu'on ne croie pas, que j'aie mis ces deux personnes mal ensemble. 9. N'aurois-je pas mis la main à la bourse, si j'avois eu de l'argent? On voudroit qu'il eût mis le siège devant la ville 10. et que j'eusse mis le feu au Magasin à poudre. Quand j'aurai mis tout en usage pour réussir, je n'aurai rien à me reprocher. Ne vous plait-il pas mettre votre habit, votre juste-au corps, votre épée? Ayez la bonté de mettre votre esprit en repos. Monsieur N. a dessein de se mettre à l'Academie de Halle.

Phras. 1. Ich mache mirs commode. 2. zaudern, lange verziehen. 3. deutlich machen, herausgeben, an das Tageslicht stellen. 4. fingen wir an zu lachen. 5. er hat sichs in Kopf gesetzt. 6. das Werk vor die Hand nehmen. 7. laßt uns absteigen. 8. den Wagen vor die Ochsen spannen. 9. sie mit einander uneinig gemacht. 10. daß er die Stadt belagert hätte.

§. 122.

Moudre, mahlen. (in der Mühle) moulant, moulu.

Je ne *mous* pas, et tu ne *mous* pas non plus - parceque nous ne sommes pas meuniers. Ce moulin *moud* bien; c'est pourquoi nous y *moulons* très-souvent, et nos voisins y *moulent* aussi. Pourquoi n'y *moulez*-vous pas de même? Comme je moulois mon café, vous *mouliez* aussi le vôtre. Moulutes-vous hièr votre farine? N'*avez-vous* pas encore *moulu?* Je ne *moudrai* plus dans ce moulin parcequ'on y prend d'un sac double mouture. Après qu'il eut moulu un sac de froment, il en moulut deux d'épéautre et autant de ségle. Bien qu'il moule du poivre et du café, il n'est ni meunier ni boulanger, il est épicier. Je voudrois que vous eussiez moulu du café pour pouvoir en présenter à vos amis. J'en aurois assez moulu, si j'avois eu un petit moulin; mais j'emprunterai celui de mon voisin; et quand j'y aurai moulu du café, nous en prendrons quelques tasses ensemble.

§. 123.

Mourir, sterben. mourant, mort, te. (du Grain 1, 180. Canel, p. 70.)

Je me *meurs* d'envie de vous voir. Tu *meurs* de chagrin. Il *meurt* ici beaucoup de monde. Il sent déja qu'il se meurt. Nous nous *mourons* tous les jours. Vous *mourez* de colère. Ne *meurent*-ils pas encore? Si je ne mourois tous les jours au monde, je pourrois *mourir* de la mort éternelle. Avant-hièr *il mourut* deux hommes, qui n'ont pas pensé à la mort. *Ils moururent* des coups qu'ils avoient reçus. *Il est mort* de ses blessures. Son père et sa mère sont morts. Il y a un an qu'elle est morte. C'en est fait, il est mort, et il est mort dans les formes. S'il n'étoit pas mort d'apoplexie, on au-

roit

roit couru à sa moindre indisposition au Medécin. Aussitôt qu'il fut mort, on le mit dans un cercueil, et on le porta au cimetière pour l'enterrer. Si vous en mangez, *vous mourrez*. Il mourra bientôt. Mourront-ils dans leur péché? Ne mourez pas dans votre impénitence. Quoique *je meure*, l'Univers ne tombera en ruïne. Je ne voudrois pas que vous *mourussiez* déjà. Il faudra mourir un jour, et bien que nous ne soyons pas encore morts, chacun aura son tour: car le mourir est aussi commun que le naître. Je voudrois que je fusse déjà mort, pour n'en sentir plus les douleurs. N'en seroit-il pas mort? Quand je serai mort, je serai bienheureux. Il aime mieux mourir de sa belle mort, que de mourir au lit d'honneur. Il a eu bien de la peine à mourir.

§. 124.

Naître, geboren werden. naissant, né. (Canel, p. 132.)

Je nais, *tu nais*, *il nait*, *nous naissons*, tous misérables. Ne *naissez-vous* pas comme le reste des hommes avec les mêmes infirmités? Tous les hommes *naissent* dans le péché. Si je naissois autrement j'aurois quelque sujet, de me flater, d'être plus qu'eux. Je naquis il y a 12 ans; tu naquis il y a 14 ans; il naquit il y a 17 ans; nous naquîmes sous un mauvais auspice, vous naquites en Allemagne et ils naquirent en France. Mon père naquit l'an de grace mille sept cens deux, le vingt septième du mois de Janvier. Je suis né de Père et de Mère Chrétiens, et j'ai été batisé le lendemain de ma naissance. Si je n'étois pas né, je n'aurois pas vu ce beau soleil. Aussitôt que je fus né et batisé, mon père se rejouït avec ses Compères et Commères selon la coutume de mon païs. Il ne naitra jamais personne qui puisse plaire à tout le monde. Nais, qu'il naisse, naissons, naissez. Nais pour obeïr à ton Dieu. Il faut que je naisse de nouveau, si je veux entrer au royaume de Dieu. Comment naitrois-je de nouveau? Plût à Dieu que je naquisse d'eau et d'esprit! Quoique je ne sois pas né de grande maison, je suis pourtant né d'honnêtes gens. Et quand même je serois né d'un Prince, si ma vertu ne soutenoit pas ma naissance, je serois honte à ma maison. Je voudrois quelque fois, que je ne fusse jamais né, lorsque je pense que j'ai si souvent offensé Dieu.

§. 125.

Offrir, anbieten. offrant, offert.

Je vous *offre* mes très-humbles services. Il les lui *offre* pour ce qu'ils lui coutent. *Nous n'offrons* à personne ce que nous n'avons pas. Que m'en *offrez-vous?* Ils ne nous *offrent* rien du tout. *Il s'offrit* de nous tenir compagnie; et nous le lui *offrimes* aussi. *Il m'a offert* sa chambre et son lit. Ils me l'ont offert pour ce prix-là. Je lui *offrirai* un écu de l'aune. Ne lui *offrés* rien. *Offrez* leur votre amitié, s'ils en sont contents. Quoique je la lui aie offerte, il ne s'en soucie point. Il a dessein de faire vendre ses meubles au plus *offrant*.

§. 126.

Ouïr, hören, erhören, verhören. Sup: oyant, ouï.

Ind. *J'oïs, tu oïs, il oit, nous oyons, vous oyez, ils oïent.* Conj. *que j'oie.* Ind. Imp. 1) *j'oyois.* Conj. *j'oirois.* Ind. Imp. 2) *j'ouïs.* Perf. *j'ai ouï &c.* *j'aie ouï.* Pl. *j'avois ouï &c.* Fut. *j'ouïrai.* Weil dis Verbum in den Temporibus simpl. zu hart klingt: so wirds meist nur in den Compositis Tempor. (mit dire) gebraucht.

J'ai ouï dire que &c. N'avoit-il pas ouï dire que c'étoit un habile homme? Je l'ai ouï de mes oreilles. A qui l'avez-vous ouï dire? Je l'ai ouï dire à Monsieur N. Je n'en ai rien ouï dire. Il ne le sait que par ouï-dire. Ce n'étoit que gemissemens qu'on *oyoit* de tous cotés. *Vaugel.* O mon père! on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre. Je sens que votre modestie s'alarme en vous *oyant* louër. Il n'y aura jamais de postérité si éloignée, qui n'*oie* le bruit de vos louanges. *Vaugel.* Le sang répandu innocemment crie vengeance, et se fait ouïr jusques dans le ciel. Je n'ai pas voulu les ouïr. Ne me condamnez pas sans m'ouïr. Il faut ouïr des témoins avant que de juger. On l'a assigné pour être ouï. Ouïr un Professeur, c'est à dire, frequenter ses leçons, et étudier sous lui. Il ne faut pas s'arrêter aux ouï-dire.

§. 127.

Ouvrir, aufmachen. ouvrant, ouvert.

Ne lui *ouvrè-je* pas la porte? Ne lui *ouvres-tu* pas &c. Si je ne la lui ouvrois pas, il ne pourroit pas entrer. *J'ouvris* hièr ma bourse pour en tirer de l'argent, mais je n'y trouvai rien. Tu ouvris hièr, il n'ouvrit pas &c. nous ouvrimes, vous n'ouvrites pas hièr &c. Je n'ai pas encore ouvert la lettre que je viens de recevoir. Si je n'avois pas ouvert cette dispute, on n'auroit pas connu ma - - Aussitôt que j'eus ouvert ce propos, tout le monde m'écouta. On s'est ouvert à moi d'un secret, mais je n'en ouvrirai pas la bouche à qui que ce soit. Il vous ouvrira son coeur en véritable ami. Nous vous ouvrirons &c. N'ouvres pas tant la bouche, quand tu ris. Ouvrez la porte. Qu'il n'ouvre pas la fenêtre. Quoique je n'ouvre pas mon coeur à tout le monde, je lui ai pourtant confié ce secret. Pourquoi ne le lui ouvrirois-je pas, moi, qui l'ai sondé tant de fois? Plût à Dieu que je ne l'ouvrisse pas si facilement, je ne serois pas si souvent trompé! Quoique je lui aie frayé le chemin pour bien parler françois, il n'en a point de reconnoissance. Pourquoi ne lui aurois-je pas ouvert la voie pour aquerir la vertu? Plût à Dieu que je n'eusse pas ouvert mon coeur à de certaines gens qui m'ont trahi! Quand j'aurai ouvert mon coeur à mon Confesseur, j'espère en recevoir quelque consolation. Ouvrir un pâté. Il n'aime guères à ouvrir sa bourse. Avoir ouvert un sac. Ouvrant un livre. La porte est ouverte. Il m'a parlé à coeur ouvert.

§. 128.

Paître, weiden. paissant, repu. (Canel, p. 134.)

Je *pais* mon troupeau, il ne le *paît* pas. Ne le *paissons*-nous pas? Si je ne le paissois pas bien &c. Je le *pus* hièr dans cette plaine, et vous *putes* le vôtre en paturage commun. Aujourd'hui *je l'ai pu* sur les collines; et après que je l'eus bien pu, je le menai abreuver. Vous *paîtrez* demain vos chèvres de feuilles. *Pais* mes brebis. Ne les y *paissez* pas. Quoique *je paisse* mes brebis du mieux qu'il m'est possible, elles ne sauroient s'engraisser. Pourquoi ne *repaîtrois*-je pas bien ma monture (mein Pferd) cette nuit, parce qu'il faut, que je fasse demain une grande journée? (Tagreise) Plût à Dieu que vous eussiez toujours si bien repu votre ame de la parole de Dieu, que vous avez repu votre esprit de curiosités inutiles: vous auriez conçu du dégoût pour toutes les choses vaines et périssables. Il l'a envoyé paître, (er hat ihn mit Verachtung fortgeschickt.)

§. 129.

Paroître, scheinen. paroissant, paru. (Canel, p. 136.)

Cela *me paroit* vraisemblable. Nous lui *paroissons* un peu trop petits. Vous me *paroissez* févère. Ne vous paroissoit-il pas dangereux, de vous embarquer sur mer. Il nous *parut* hièr trop indisposé. La comète *a paru* et disparu plusieurs fois; peut-être *reparoîtra*-t-elle bientôt. Quelque terrible que cela nous paroisse, nous ne devons pas nous en épouvanter. *Si* ce livre avoit paru plutôt, je l'aurois acheté. Il n'eut pas plutôt paru, que tout le monde le voulut voir. Je ne crois pas que le soleil paroisse aujourd'hui; mais quand il paroîtroit, il n'en seroit pas plus chaud, car le vent est trop violent. On voudroit que vous *parussiez* plus souvent en public. Quoi que j'aie paru hautain à bien des gens, ils commencent à changer de sentiment. Je n'aurois pas paru si grand, si je n'avois eu mes bottes. Bien que vous eussiez paru prodigue autre-fois, chacun dira aujourd'hui que vous êtes bon économe. Quand tout aura assez paru, il cessera de paroître, et disparoîtra à la fin. La dévise d'un homme de bien est: Plus être que paroître.

§. 130.

Partir, abreisen. partant, parti. (du Gr. I, 203. Canel, p. 72.)

Pour quel lieu *partez-vous* Monsieur? *Je* pars pour la foire de Francfort. Si *vous ne partiez pas* à cheval, *je partirois* avec vous: mais comme la poste *part* demain à sept heures, je me servirai de cette commodité. *Nous partimes hier* de Vienne, mais mon frère en *est parti* aujourd'hui, sans prendre congé. S' *il étoit parti* avec nous, il seroit arrivé plutôt ici. *Après qu'il fut parti*, Monsieur Roger en partit aussi: je crois *qu'il partira* bientôt pour la Hollande. Il me disoit souvent: *Partons* d'ici, mon cher ami: mais quoique ces paroles *partent* d'un bon coeur, je

je les rejette pourtant, parce que je n'ai pas encore achevé mes études; il vaut donc mieux demeurer ici que *de partir*. La plu-part des hommes sont si fous, que de quitter le bon parti, pour en prendre un méchant, tant les goûts sont differens; et nous sommes tous coëffés de la passion de voyager. Quoi-qu'un âne qui part d'ici, revienne aussi sage au logis, cependant on croit toujours, qu'en voyageant, on doit devenir plus savant. Mais helas, qu'on y est trompé! J'ai remarqué mille fois, qu'il n'y a presque point de changement, et tel qu'un homme est en partant, il l'est encore à son retour, et eût-il même fait le tour du monde, il n'en est pas plus sage. Je voudrois donc *que vous ne partissiez pas*: car quand même *vous partiriez*, et que tous vos amis soient partis, les uns pour la France, les autres pour l'Italie, je crois qu'après avoir fait leurs voyages, ils souhaiteront de n'être jamais partis d'ici.

§. 131.

Peindre, mahlen. peignant, peint. (Canel, p. 138.)

Je peins, et *nous peignons* tous les jours. Il y a ici un peintre qui peint à merveille. Pourquoi ne *peignez-vous* pas aussi? Peut-être *peignîtes-vous* hièr: Je sais que vos frères *ne peignirent pas*. Msr. N. a-t-il apris à peindre? Oui. *Il a* déja *peint* quantité de tableaux, de portraits, de païsages, de plat-fonds et de perspectives. Quand il fait une peinture, on connoit d'abord son pinceau. Quand il dessine au crayon, et qu'il marque les contours, et les prémiers traits de visage, il n'y a point de taille douce qui aproche de son dessein; tant il ressemble à la nature. A voir le portrait, on croit voir la personne même. Quoique Msr. N. *peigne* très-souvent, et qu'il ait déja peint mille fois, il n'est qu'un peintre à la douzaine, ou un barbouilleur. Quand il aplique les couleurs, il n'observe ni lumière, ni ombre, ni proportion, ni colorís, ni draperie. Soit qu'il peigne en profil, ou qu'il peigne un homme en face, tout y paroit si contrefait, si laid, si forcé, si difforme, que l'homme ressemble à un spectre.

§. 132

Plaindre, klagen. se plaindre, plaignant, plaint.

Je le *plains*, le pauvre garçon. Ne le *plaignons-nous* pas tous ensemble? De quoi se *plaint-il?* Il plaint le pain à ses domestiques. Il n'y a pas long-tems qu'il se plaignoit encore de sa fortune. *Je* les *plaignis* hièr du malheur qui leur est arrivé, et vous les en *plaignîtes* aussi; mais les *plaindrons*-nous toujours? *Je me suis plaint* de vous, tu t'es plaint d'eux, il s'est plaint &c. ne m'en étois-je pas plaint? ne t'en &c. Mais je ne m'en plaindrai plus. Il est bien à plaindre. A quoi bon plaindre ou regretter cette peste de la société? Il s'en va *plaignant* son malheur. Il vaudroit mieux ne *s'être* jamais *plaint*, que de se plaindre comme il a fait.

§. 133.

Plaire, gefallen. se plaire, sich vergnügen. plaisant, plu. (Canel, p. 140.)

Comment vous *plait* celà? cela ne me plait pas. Vous plait-il de boire un verre de vin avec moi? Ne vous plait-il pas vous asseoir? -- vous couvrir? Venez demain chez moi, s'il vous plait. Que vous plait-il? Je me plais fort à la campagne. Et *nous nous plaisons* au jardin: peut-être que *vous vous plaisez* mieux à la forêt. Ne plais-je pas à mon père plutôt qu'à d'autres? Si je ne plaisois ni à l'un ni à l'autre, je serois inconsolable. S'il vous plaisoit de m'honorer de vos commandemens, je m'en féliciterois. Ce Professeur plut hièr extrêmement à ses auditeurs, par la belle harangue qu' il leur fit; mais les autres ne leur *plurent* pas de même. Il ne lui a pas *plu* venir plutôt. Si je n'avois pas plu à de certaines gens, peut-être ne me serois-je pas rendu si malheurex. Après que j'eus plu aux uns, je déplus aux autres: car je ne plairai jamais à tout le monde. Venez chez nous, quand il vous plaira. Je ferai très-volontiers tout ce qu'il vous plaira. Ne plais pas aux méchans, car ils déplaisent à Dieu. Quoique je ne plaise pas à tout le monde, je n'en suis pas trop faché: car pourquoi plairois-je à des gens, qui se plaisent à faire du mal. Je voudrois, que je plusse seulement à Dieu, car sa seule grace me suffit. A Dieu ne plaise: que cela soit vrai, -- que vous ayez fait cela, -- qu'il tombât dans un tel excès &c. N'y a-t-il rien ici qui vous plaise? Il y en a quantité, qui me déplaisent. Quand vous aurez assez plu aux méchants, vous vous rendrez odieux à Dieu et à tous les honnêtes gens.

§. 134.

Pouvoir, können. pouvant, pu. (du Grain 1, 252. Canel, p. 90.)

Je ne *puis* pas atendre si long-tems. Tu ne peus pas le faire plutôt, il ne &c. • Je suis si las que je n'en puis plus. 1. Celà se *peut*. 2. (sc. faire.) Cela ne se peut pas. Cela se peut-il ou ne se peut-il pas? Nous *pouvons* dire qu' c'est la vérité. C'est ce que nous ne pouvons pas savoir. *Pouvez*-vous venir? Ne pouvez-vous pas y aller? Ils n'y *peuvent* pas rémédier. Pourquoi ne peuvent-ils pas étudier? 3. Si je pouvois je vous servirois de bon coeur; si tu pouvois &c. Si je ne pouvois pas &c. pouvois-je &c. ne le pouvois-je pas &c. S'ils pouvoient nous accorder ce que nous souhaitons, ils le feroient de bon coeur. Je ne *pus* pas sortir hièr, parce que j'étois occupé, tu ne &c. Ne pus-je pas &c. ne *pûmes-pûtes-purent*-ils pas en venir à bout? 4. *Je n'ai pas pu* venir plutôt. Il n'a pas encore pu faire jusqu'ici ce qu'il s'étoit proposé. Si je n'avois pas pu l'obliger en cela, je le lui aurois dit; car aussitôt que j'eus pu faire ce que l'amitié exige d'un honnête homme, je le fis. Je ne sai, si *je pourrai* faire désormais autant que j'ai fait jusqu'ici. Il le fera quand il pourra. Nous ne pourrons pas y aller

aller demain. Pourvû *que je* le *puisse*, il y va de mon honneur de le faire. Je ne crois pas que cela se puisse dire, et que vous le *puissiez* faire. Quand même je pourrois faire quelque chose à l'égard de son fils, mon pouvoir n'est pas absolu. Plût à Dieu que j'y pusse contribuer quelque-chose, pour mériter l'honneur qu'il me fait. *Pussiez*-vous passer d'un bonheur à un autre! 5. Encore que j'aie pu sécourir mon frère jusqu'ici, je ne sai si la chose sera possible à l'avenir. Je n'aurois pas pu le servir en cela, quoique je puisse presque tout sur l'esprit du Prince. Il voudroit bien que j'eusse pu faire davantage, mais il ne m'a pas été possible. Aussitôt que j'aurai pu m'employer pour mes amis, ils verront des preuves de ma sincérité. Je voudrois bien pouvoir vous rendre ce service. Je n'en *puis* mais, besser: Je n'en suis pas la cause, oder: Ce n'est pas ma faute. 6.

Phras. 1. Daß ichs nicht mehr ausstehen kan, fort kan. 2. das kan seyn. 3. können sie die andern nicht einholen. 4. darin zum Zweck kommen. 5. ich wünsche daß ihr immer möchtet glücklicher werden. 6. ich kan nicht dafür.

§. 135

Prendre, nehmen. prenant, pris.

Vous me pardonnerez Msr. la liberté que *je prends* de vous écrire. Je vous prends au mot, 1. -- tous à témoin. *Il prend* du tabac à tout moment. L'envie me prend 2. d'aller faire, un tour de promenade. Nous *prenons* volontiers cette peine? A qui *vous* en *prenez*-vous? 3. Vous ne vous y prenez pas comme il faut. 4. Puisque vous le prenez ainsi, 5. je ne puis vous refuser. Ils le *prennent* pour un Docteur. Ne le prennent-ils pas en mauvaise part? Si je prends un bâton, je l'accommoderai en enfant de bonne maison. 6. *Je prenois* tout ce qu'il me disoit en bonne part, parce que j'y prenois goût; tu prenois &c. *Nous prenions* bien du plaisir 7. à lire ce livre. *Je pris* hièr médecine par précaution. Je n'en pris qu'un petit morceau. La fièvre le prit l'autre jour. *Vous prites* la chose au pié lévé, 8. mais *ils* ne la *prirent* pas ainsi. Ai-je donc pris tout ceci à contre-sens, et *ne l'ai-je pas pris* à juste sens? N'y avéz-vous pas pris garde? 9. Ils n'ont pas bien pris leur tems. 10. On l'a pris sur le fait. 11. Je vous suis bien obligé du soin, que vous avez pris de mes affaires. Si j'avois pris feu 12. pour la moindre parole qu'on m'a dite, l'on ne m'auroit jamais pris pour arbitre d'aucun différent. Je ne l'eus pas plutôt pris par son foible, 13. que tout le monde dit, que je m'y étois bien pris 14. pour venir à bout de mon dessein. *Je prendrai* toujours bien mon tems. 15. Il prendra d'autres mésures. Nous nous en prendrons à vous. 16. Quand il fait beau, prens ton manteau; quand il pleut, prens-le si tu veus. 17. *Prens* langue de lui. 18. *Prenons* garde de tomber. Prenez-en, je vous prie. Ne le prenez pas en mauvaise part. Bien qu'il prenne, et que nous ne prenions pas, il n'importe. Qu'il ne doute

pas,

pas, que *je* ne *prenne* tous les ſervices qu'il lui rendra, comme rendus à moi-même. Il faut que vous reprenniez un peu haleine. 19. Pourquoi prendrois-je la mort pour un mal, quisqu'elle me doit délivrer de tous mes maux. Il voudroit que je priſſe ſur moi la faute, dont il craint d'être blamé. Quoique je n'aie pas pris cela pour moi, 20. je ne ſais, ſi j'aurai bien fait: car pourquoi aurois-je pris pour-moi, ce qu'il a dit contre un autre. Plût à Dieu que je l'euſſe pris au dépourvû, 21. j'aurois peut-être découvert le myſtère. Quand il l'aura pris ſur le fait, il le mettra en priſon. Il me prend envie, de prendre bientôt mon congé, 22. mais je ne ſais, comment m'y prendre, 23. et je crains d'être pris au mot: car je viens d'aprendre une choſe, 24. qui me ſurprend extrêmement, mais je ne ſais à qui m'en prendre.

Phraſ. 1. Ich faſſe euch beym Wort. 2. es kömmt mich eine Luſt an. 3. wem gebt ihr die Schuld? an wen reibet ihr euch? 4. ihr greifts nicht recht an. 5. weil ihrs ſo für gut findet. 6. ich muß ihn wacker durchſchlagen, (ich will ihn recht delicat tractiren, als ein vornehmes Kind. ſcil.) 7. wir hatten viel Vergnügen. 8. ihr nahmet die Sache gar zu übel auf. 9. habt ihr nicht drauf acht gehabt? 10. ſie haben ihre Gelegenheit nicht wohl abgepaßt. 11. man hat ihn auf der That ergriffen. 12. wenn ich bald im Harniſch (Zorn) wäre. 13. ich hatte ihn nicht ſo bald angegriffen wo er am ſchwächſten iſt. 14. ich hätte die Sache am rechten Orte angefaßt. 15. ich will meine Zeit immer wohl in acht nehmen. 16. wir werden uns deshalb an euch halten. (reiben.) 17. beym Sonnenſchein ſchicke dich aufs Ungewitter. 18. Frage bey ihm nach. 19. ihr müßt ein wenig ausruhen. 20. ob ich mich gleich deſſen gar nicht angenommen habe. 21. ach hätte ich ihn doch unverſehens überfallen! 22. es kommt mir die Luſt an, meinen Abſchied bald zu nehmen. 23. aber ich weiß nicht, wie ichs anfangen ſoll. 24. ich habe eben jetzt etwas vernommen.

§. 136.

Se répentir, bereuen. ſe répentant, répenti. (Canel, p. 74.)

Je me répens d'avoir fait cette faute, et *nous nous répentons* de vous avoir offenſé. Pourquoi ne vous répentez-vous pas d'avoir offenſé Dieu? Il ſe répent de l'avoir fait. Ils s'en répentent bien. Ne s'en *répentit*-il pas autre-fois? Je ne m'en ſuis pas répenti. S'en eſt-il répenti? Nous ne nous en etions pas encore répentis. Elle s'en *répentira* toute ſa vie. Vous vous en répentirez ſurément. *Répens*-toi de l'avoir fait. Ne vous en répentez pas. Je ne crois pas, qu'il ſe répente ſincèrement de cette faute. Il faut que nous nous répentions ſincèrement, que vous &c. Si je vous le diſois, je m'en répentirois ſans doute. Bienque je m'en ſois répenti mille fois &c. Ne nous en ſerions-nous pas répentis? Nous ne nous répentirons jamais de nous être répentis.

§. 137.

Réſoudre, auflöſen. ſe réſoudre, ſich entſchlieſſen. réſolvant, réſolu. (Canel, p. 144.)

Je réſouds toutes les queſtions qu'on me propoſe, mais il ne les réſoud

soud pas. *Résolvez-vous* celles qu'on vous propose? Ils résolvent sur le champ toutes sortes de difficultés. Si je ne les résolvois pas, vous les résoudriez peut être promptement. Je *résolus* hièr de rester tout le jour au logis; Ne le résolutes-vous pas de même? *J'ai résolu* de ne point sortir de chez lui, que je ne sois payé. Si *j'avois résolu* de partir, je n'aurois pas differé mon voyage d'un seul jour. Car aussitôt que *j'eus résolu* une chose, je l'exécutai sur le champ. *Je résoudrai* cela en poudre, et puis je le donnerai à boire au malade. *Résous* (résolvez) cette difficulté en trois heures de tems. Il craint que *je* ne la *résolve* pas dans quatre et que vous ne la résolviez pas en deux heures. A quoi me *résoudrois-je*, si j'étois à sa place? Il voudroit *que je me résolusse* à répondre à toutes ses questions. Quoique *je n'aie pas* encore *résolu* de chasser mon valet, cependant je ne sais ce que je ferai encore. *Je l'aurois* même deja *résolu*, si je n'avois pas craint quelque inconvenient. Plût à Dieu que *je l'eusse résolu* il y a long-tems, je n'aurois pas tant souffert. Mais quand *je l'aurai résolu* une fois, la chose ne sera pas plutôt dite, qu'elle sera executée. On a beaucoup de peine à le résoudre à cela. (ihn dazu zu vermögen.) Je m'y résouds, ne vous y résolvez-vous pas de même? Il s'est résolu d'aller faire un tour en Angleterre. S'y sont-ils déja résolus? Je ne m'y résoudrai jamais. Il se seroit résolu de voir Paris, s'il avoit eu de l'argent pour faire le voyage.

§. 138.

Rire, lachen. riant, ri. (du Grain 2, 73. Canel, p. 146.)

De quoi *riez-vous*. *Je ris* de vous voir rire. Toute la compagnie *rit* aux dépens de ce pauvre homme. 1. *Nous* n'en *rions* pas, et il y en a qui *ne rient que* du bout des dens. 2. *Je ne riois* pas de votre malheur. Si vous ne *riiez* pas tant que vous faites, vous ne passeriez pas pour un rieur. Pourquoi *rites-vous* hièr à gorge déployée? 3. *Nous* ne *rimes* que très-peu. N'*avez*-vous pas *ri* tous ensemble? Nous en avons bien ri. 4. Si vous n'aviez pas ri si effrontément, vous n'en auriez pas été repris. J'espère que *vous* ne *rirez* pas à l'avenir sans sujet. Ne se riront-ils pas de vous, 5. quand ils vous verront dans cet habit? *Je rirois* bien, si cela arrivoit; et n'en ririez-vous pas aussi? Il y en a qui font des éclats de rire, 6. dès qu'un autre se met à rire. 7. Je crains, qu'après avoir bien ri, il ne pleure sa folie. Il nous a bien aprêté à rire.

Phras. 1. Lacht diesen armen Tropf aus. 2 nicht von Herzen, nur zum Schein. 3. mit vollem Halse, überlaut. 4. wir haben wacker drüber gelacht. 5. werden sie euch nicht vexiren? 6. die überlaut lachen. 7. so bald ein anderer zu lachen anfängt.

§. 139.

Savoir, wissen. sachant, su. (du Grain 1, 263. Canel, p. 92.)

Je le *sais* bien. Il ne *sait* ni A ni B. Il en sait long. 1. Il sait bien son monde. 2. Ne le *savez*-vous pas? Je ne sais, je n'en sais rien.

Savez

Savez-vous quelque chose de nouveau? D'où savez-vous cela? *Nous le savons* de Monsieur notre oncle. *Savent-ils* parler françois? Non, ils ne savent ni lire ni parler. *Il ne savoit* que faire de son argent. Si je savois cela, je m'y en irois. Si j'en savois autant que vous, j'en saurois assez. Ne savez-vous pas quelle heure il est? *Je ne saurois* vous le dire au juste. *Vous ne sauriez* croire, combien il est importun. *Je ne sus pas* qu'il eut été ici, que lors qu'il fut parti. Il ne sut pas plutôt que Monsieur son oncle étoit ici, qu'il alla le voir. Si vous saviez ce que je sais, vous seriez bien réjoui. Si je savois que cela fut vrai. *J'ai su* tout cela avant vous. Je n'ai jamais su flater. Si j'avois su cela, je ne lui en aurois pas dit un mot. Il n'eut pas plutôt su que vous étiez chez moi, qu'il envoya demander de vos nouvelles. S'il eut su que cela vous faisoit de la peine, il n'en auroit pas parlé. *Je saurai* bientôt, si cela est vrai ou non. Quand il saura que vous êtes ici, cela lui fera du plaisir. *Saches*, mon ami, que si tu ne changes de vie, tu es perdu sans ressource. *Sachez*, Messieurs, que cette maison n'est pas à vous. Il n'y a que Dieu *qui sache* tout. Je ne sache personne qui voulût soutenir de telles choses. Quoiqu'ils n'en sachent rien, ils ne sont pas trop curieux, pour le savoir. Auriez-vous cru, *que je susse* si bien l'Allemand? Quoi que j'aie su toute l'affaire, je n'en ai parlé à personne. Je n'aurois jamais su cela, si vous ne me l'aviez dit. Bienque j'eusse su ma leçon par coeur, je n'en faisois pas le semblant. 3. Un je ne sai qui m'aborda ne sachant pas, que j'étois embrassé d'autres affaires. Cet homme passe pour savant; il croit en effet tout savoir, mais son savoir est fort borné. Le pauvre garçon se croit habile, et rempli de science: mais moi, je plains sa double ignorance: Il ne sait rien, et il ne sait pas qu'il ne sait rien. 4. Mais que faire! la jeunesse est présomptueuse. Je croyois tout savoir quand j'étois encore jeune: à présent plus je sai, plus je vois qu'il me reste beaucoup à savoir.

Phras. 1. Er weiß davon mehr als er sich merken läßt. 2. er weiß sich wohl in die Leute zu schicken. 3. ob ichs zwar auswendig wußte, so ließ ich mirs doch nicht merken. 4. Captivum te tenet ignorantia duplex, scis nihil, et nescis te quoque scire nihil. 5. Omnia me, dum junior essem, scire putabam: quo scio plus, hoc me nunc scio scire minus.

§. 140.

Sentir, riechen, fühlen. sentant, senti.

Je le sens bien. 1. Je ne sens rien. Je sens des douleurs par tout le corps. Cela *sent* très-mauvais, -- fort bon -- comme la peste. Ce bouquet sent bon. Cette fleur ne sent pas fort bon. Il sent le pédant. 2. Il sent son homme de qualité. 3. Il sent son bien. 4. Cela sent la raillerie. 5. Quelle odeur sent-on ici? Sa harangue sentoit le désespoir, 6. *Il sentit* hier bon tout le jour; mais nous n'en sentimes rien. *J'ai senti* une odeur des plus agréables. Si j'avois senti l'odeur de cette

fleur, peut-être l'aurois-je acheté. Vous n'en *ſentirez* rien. Bien que je ne me ſente pas à préſent, je me ſentirai pourtant à l'avenir. 7. Je me ſens encore de ma dernière maladie. Il s'en ſentira long-tems. 8. Il ne ſent pas de joie. 9.

Phraſ. 1. Ich rieche (merke) es wohl. 2. er macht ſich mit ſeiner Gelehrſamkeit gar breit, riecht nach dem Schulfuchs. 3. man ſiehet ihm was vornehmes an. 4. er ſiehet gar ehrlich aus. 5. dis kömmt zu ſpöttiſch heraus. 6. ließ eine Verzweifelung merken. 7. ſich kennen. 8. er wirds lange fühlen. 9. er iſt ganz auſſer ſich vor Freuden.

§. 141.

Servir qq. jemanden dienen. ſe ſervir de qch. ſich einer Sache bedienen. ſervant, ſervi. (Canel, p. 76.)

Je ſers le roi de Sicile : mais il ſiéroit mieux de ſervir ſa patrie. A quoi *ſert* cela ? cela ne ſert (à) de rien. On ſert déja (les viandes.) 1. L'on ne ſert ici perſonne. 2. *Servez* cela 3. à Mſr. N. Servez-vous, 4. Mſr. Vous plait-il que je vous ſerve 5. du veau ? Je me *ſervirai* moi-même. Si j'avois mon couteau, je m'en ſervirois. Ne *ſervirent-ils* pas leurs amis dans l'occaſion ? S'ils ne les avoient pas ſervi, ils ſeroient les plus ingrats de tous les hommes. On a ſervi aujourd'hui en cour à plats couverts. Si je n'avois pas ſervi ſous ce Colonel, je n'aurois pas été ſi-tôt avancé. Après que j'eus ſervi quatre ans le roi de France, je portai enfin les armes ſous l'Empereur. Je ſervirai bien encore quelques campagnes. Sers ce Monſieur de ce chapon gras. Dites qu'on ſerve. Quoique je ſerve depuis long-tems, je n'en ſuis pourtant pas plus riche. Pourquoi ne lui ſervirois je pas de père, puiſque je ſuis ſon tuteur ? Plût à Dieu que je ſerviſſe mon créateur, comme je devrois ! Quoique j'aie toujours bien ſervi ces marchands, cependant ils ne ſont pas venu diner aujourd'hui chez moi. Je ne les aurois ſervis que de volaille, s'ils avoient diné chez moi. Si je ne leur euſſe pas ſervi le moindre vin le prémier, ils n'euſſent pas trouvé l'autre ſi bon. Quand j'aurai ſervi encore un an, je me retirerai. Je ſuis prêt à vous ſervir.

Phraſ. 1. Man trägt die Speiſen ſchon auf. 2 man legt hier niemanden vor. 3. legt dis vor. 4. nehmt euch. 5. daß ich euch vorlege.

§. 142.

Sortir, ausgehen. ſortant, ſorti. (Canel, p. 78.

Je ne ſors jamais avant les huit heures, et mon frère *ſort* à ſept heures pour aller au college. A quelle heure *ſortez-vous ? Nous ſortons* quelque-fois à onze heures, pour prendre le frais. Nos amis ne *ſortent* que fort rarement. Si nous ne ſortions jamais, et que nous ne viſſions perſonne, nous deviendrions mélancoliques. *Je ne ſortis* pas de la maiſon toute la ſemaine paſſée. Nous ſortimes hièr au ſoir ſans dire mot, mais nous revinmes d'abord. Et aujourd'hui nous ne ſommes

mes pas encore sorti. Monsieur le Docteur est-il sorti? Oui, il est sorti, pour aller au jardin. Ils sont sorti à dix heures du soir. Si j'étois sorti, je serois allé chez vous. Hièr au soir aussitôt que nous fumes sortis, Monsieur N. vint chez nous; et nous fumes bien fachés d'être sortis. Une autre fois nous ne sortirons pas sans vous en avertir. Je sortirai après midi. Sortez de là. 1. Ne sortez pas de chez vous. 2. Il faut que nous sortions demain de bonne heure. Il seroit à souhaiter, que nous ne sortissions jamais sans sujet. Si nous faisions toujours ces réflexions, nous ne sortirions pas si souvent des règles. 3. Je voudrois qu'il fût sorti du college, (du senat &c.) je me donnerois l'honneur de lui aller faire la révérence, et de le prier, de me sortir 4. d'une facheuse affaire.

Phras. 1. Gehet da weg. 2. gehet nicht aus. (aus dem Hause.) 3. die Regeln übertreten, aus dem Gleis schreiten. 4. mir herauszuhelfen, qs. faire sortir.

§. 143.

Soufrir, leiden. soufrant, soufert.

Je soufre d'étranges douleurs. *Nous* en *soufrons*, aussi bien que vous, et il y en a qui en *soufrent* encore plus. Ne *soufrois*-je pas vos fredaines avec beaucoup de chagrin? Il soufrit hièr de rudes peines. Vous n'en soufrites rien. Jesus-Christ a *soufert* la mort pour nous. Je ne soufrirai pas cela. Ils ne soufriront pas cet afront. *Soufrons* la croix de bon coeur, nous n'en mourrons pas. Il faut que vous soufriez patiemment ce que vous ne sauriez éviter. Il voudroit que je *soufrisse* toutes ses impertinences. Mais soufrirois-je cela de bon gré? Il ne veut rien soufrir. Peut-être en auroit-il *soufert* davantage, s'il avoit su le profit qu'il en pourroit tirer. Il faut toujours envisager Jesus-Christ soufrant pour nous.

§. 144.

Suffire, hinreichen, genug seyn. suffisant, suffi.

Je n'y *suffis* pas, et *vous* n'y *suffisez* pas non plus. Il ne *suffit* pas de le dire, il le faut prouver. Vos richesses ne *suffisent* pas à votre ambition. Sa hardiesse ne *suffisoit* pas pour réussir. Cette somme n'a-t-elle pas suffi? Cet argent ne suffira pas. Vous ne suffirez pas à cette charge. J'ai peur que toute cette journée ne suffise pas pour faire ce que je me suis proposé. Cinquante mille hommes ne suffiroient pas pour prendre cette place. Je ne puis suffire à ce travail; il est trop pénible pour moi. Il avoit une armée suffisante, s'il avoit su en faire usage. Tout ce que vous dites n'est pas suffisant. Il est assez persuadé de son insuffisance, quoi qu'il fasse le suffisant.

§. 145.

Suivre, nachfolgen. suivant, suivi. (Canel, p. 148.)

Je suis la mode, et qui est-ce qui ne la suit pas? Ne la *suivez-vous*

pas aussi? Nous vous *suivons* en pensée. Monsieur votre cousin ne *suit* pas les glorieuses traces de ses ayeux, car s'il les suivoit, l'on ne diroit pas de lui, qu'il dégenère. *Je* le *suivis* hièr pas à pas pour savoir où il alloit, et l'ayant observé de près, je ne pus m'empêcher de dire: Voilà un homme qui n'a jamais suivi les bons conseils, qu'on lui a donnés: car s'il les avoit suivis, il ne suivroit pas comme il fait, ses passions aveugles, qui le jetteront dans un abîme de malheurs. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit? *Suivez* les vestiges de votre père et ceux de votre Ayeul; ne suivez pas l'exemple des méchans, si vous ne voulez être participant de leurs playes. Mais, helas! on a beau prêcher à qui n'a envie de bien faire. Pour moi, *je suivrai* toujours les conseils des personnes sages et expérimentées. Car ils ne m'ont jamais rien conseillé dont je ne me sois bien trouvé. Et dès que je les eus suivis, je connus qu'ils me menoient au droit chemin: C'est pourquoi je me suis proposé de les suivre toute ma vie. Vous trouverez bon, que *je ne suive pas* l'avis que ces gens me donnent. Pourquoi suivrois-je des aveugles? Il seroit à souhaiter, que personne ne les suivit; car quoiqu'ils ayent suivi la fortune (comme ils disent) elle ne les a pourtant jamais favorisés. Ce Prédicateur est fort suivi. Passez devant, je vous suivrai. Je passerai devant, suivez moi. Je ne saurois vous suivre. Plût à Dieu que nous n'eussions jamais suivi le parti des moqueurs.

§. 146.

Taire, verschweigen. se taire, schweigen. taisant, tû. (Canel, p. 156.)

Je me tais, parce que la bienséance le veut. Pourquoi ne se *tait-il* pas. Nous ne *nous taisons* pas. Ne vous taisez-vous pas? Pourquoi ne se *taisent-ils* pas? S'il ne se taisoit pas, il passeroit pour un habillard. Je me *tus* hièr et vous vous *tutes* aussi: pourquoi ne se turent-ils pas de même? Il y a souvent du profit à se taire, c'est pourquoi je me suis toujours tû. Si je ne m'etois pas tû dernièrement, il y auroit eu de grandes disputes. Mais aussitôt que je me fus tû, tout le monde se tût aussi. Je me tairai donc toujours à l'avenir. Tais-toi. Taisez-vous. Ne vous taisez-pas. C'est un défaut à moi de me taire toujours, mais ce n'est pas un moindre défaut à vous, de ne pouvoir vous taire. Quoique je me sois toujours tû, et que je me taise encore souvent, je ne suis pourtant ni muet ni bégue. Mais pourquoi ne me tairois-je pas? Quand je me serai assez tû, je romprai le silence. Cette femme ne peut pas se taire. On risque moins en se taisant qu'en parlant.

§. 147.

Tenir, halten. tenant, tenu. (Canel, p. 80.)

Que *tenez*-vous dans la main? Je *tiens* la gazette françoise. Il en tient. 1. Cela tient de la fable. 2. A quoi (à qui) tient-il? 3. Il ne tient pas à moi. Msr. N. tient aujourd'hui un enfant sur les fonts avec Mada-

Madame sa Cousine. Nous *tenons* à grand honneur de vous voir chez nous. Les savans *tiennent*, 4. que la neige quand on la considere par le microscope représente d'admirables figures. Il tenoit un livre à la main. Monsieur votre frère ne tint pas hièr sa parole. Nous tinmes compagnie à Monsieur le Professeur. *Il a tenu* un enfant sur les fonts de bâteme. Pourquoi n'avez-vous pas tenu votre parole? Je vous tiendrai compagnie. Il ne tiendra pas à moi. Je crois que vous me tiendrez conte de mon travail. 5. *Tiens*, le voici. Tenez, voilà un bon morceau. Tenez, 6. ne le disois-je pas? Quoiqu'il ne tienne conte de ce qu'on lui dit, 7. il croit n'avoir rien à craindre. Je vous ferai tenir toutes ses lettres. Ne *tiens-je* pas ma promesse en honnête homme? Si *je* ne la *tenois* pas, je passerois pour un Normand. (hableur.) Ne *tins-je pas* hièr le loup par les oreilles? Nous tinmes, vous tintes, ils tinrent, hièr de mauvais discours. Le Prédicateur a tenu long-tems. Si j'avois tenu ce cheval comme vous le teniez, je ne l'aurois pas laissé échaper. Aussitôt que je l'eus tenu pour mon ami, il me tint aussi pour le sien. Ne *tiendrai-je* pas la main à cela aussi bien que lui? *Tiens* ta langue en bride. Tenez-vous en repos. *Quoiqu'il ne tienne qu'*à moi, de le faire, je ne le ferai pourtant pas. Quand je ne tiendrois pas la vie de lui, je ne m'offenserois pas de ce qu'il me dit. Mes Parens voudroient, que *je tinsse* les fermes du public, mais je n'en ai pas grand'envie. Quoique j'aie tenu cela secret, d'autres l'ont découvert. Quand même j'aurois tenu le prémier rang, je n'en aurois pas été plus fiér. Plût à Dieu que je n'eusse pas tenu des discours desavantageux de mon prochain. Quand j'aurai assez tenu les livres, je serai peut-être avancé.

J'ai toujours *tenu* ma parole, *je* la *tiens* encore à présent; et s'il ne dépend que de moi, *je* la *tiendrai* toute ma vie; si je ne la *tenois* pas, je ne *tiendrois* pas 8. de mon Père, car il n'a jamais rien promis, qu'il n'ait tenu exactement; Aussi le tenoit-on par-tout pour un homme de parole; et même il disoit quelque-fois, j'aimerois mieux manquer de pain, que de manquer à ma parole. Il sied mal à un homme, de ne pas tenir sa promesse, c'est pourquoi je dis tous les jours: A qui tient-il qu'on ne le fasse? L'un dit, il ne tient pas à moi; L'autre dit, il ne tient qu'à toi. A quoi tient-il que vous ne quittiez ce détestable jeu de cartes, qui vous cause tant de maux? Vous y êtes si accoutumé, que vous ne pouvez vous en abstenir. Je souhaiterois que vous ne *vous tinssiez* pas à peu de choses, et souvent à des bagatelles: Car on dit partout de vous, que vous tenez un peu de la lune; Et quoique tous ceux qui le disent, tiennent un peu de la folie, on sait pourtant que cela vous tient au coeur; car vous tenez ce que l'on dit à deshonneur, aussi feroit-on bien mieux de tenir sa langue en bride.

Phras. 1. Er hat seinen Theil. 2 dis klingt etwas fabelhaft. 3. auf wen (was) kommt es an? 4. die Gelehrten halten dafür. 5. ich hoffe, ihr werdet meine Arbeit in billige Erwegung ziehen, erkenntlich seyn. 6. sehet hier, hab ichs ꝛc. 7. ob er gleich nicht achtet, was man ihm sagt. 8. würde nicht nacharten.

§. 148.

Vaincre, überwinden. vainquant, vaincu. (Canel, p. 152.)

Je vaincs (surmonte) la misère par mon travail; tu vaincs, il vainct, nous vainquons, vous vainquez, ils vainquent leur &c. Si je ne la vainquois pas, je serois fort à plaindre. Je vainquis hièr mon Compagnon à la course. Il a vaincu deux vaillans ennemis à la fois. S'il ne les avoit pas vaincus, ils ne lui auroient donné aucun quartier. Aussitôt qu'il les eut vaincus, comme il est fort généreux, il les remit en liberté. Qui sait, si je vaincrai toujours, puisque les armes sont journalieres. Vaincs ton opiniatreté. Vainquons, vainquez. Quoique je vainque quelque-fois, je succombe pourtant bien souvent. Et quand même je vaincrois toujours, je ne serois pas plus glorieux, que si je n'avois pas vaincu. Plût à Dieu que je vainquisse les ennemis de mon salut, ce seroit la plus belle victoire, que je pusse jamais remporter! Bienque je ne les aie pas encore vaincus, je les combats pourtant toujours vaillamment. Et peut-être les aurois-je déja vaincus, si j'avois toujours été sur mes gardes. Je voudrois de tout mon coeur, que j'eusse déja vaincu le Diable, le monde, et ma propre chair. Car quand je les aurai vaincus, Dieu me donnera à manger de l'arbre de vie, qui est au milieu du Paradis de Dieu. Ce ne sont pas des ennemis vaincus, ils sont encore à vaincre.

§. 149.

Valoir, gelten, (werth seyn). valant, valu.
(du Grain 2, 83. Canel, p. 94.

Vous ne saurez ce que je vaux, que quand vous m'aurez perdu. Combien vaut l'aune de ce drap? Monsieur vaut bien Madame. 1. Il ne vaut pas un écu. Il vaut autant. 2. La chose ne vaut pas qu'on en parle. Cette plume ne vaut rien. Il vaut mieux se taire que de parler mal à propos. Ces noix ne valent rien. Il valoit mieux ne lui en point parler. Il n'a jamais rien valu. Si ce chien avoit valu quelque chose, je l'aurois gardé. Tant que je vaudrai quelque-chose, je serai votre ami. Que croyez-vous que cela vaille? Vous n'avez rien fait qui vaille. 3. Je n'aurois pas cru que ce cheval valût ce qu'il vaut. Il vaudroit mieux faire autrement. N'auroit-il pas mieux valu partir un peu plutôt? Il eût mieux valu s'y prendre autrement. 4. Il sait faire valoir ses marchandises. 5. Il tâche à se faire valoir. 6. dans le monde. Le jeu ne vaut pas la chandelle. 7. Je sais ce qu'en vaut l'aune. 8.

Phras. 1. Einer ist des andern wol werth. 2. er ist so viel werth. 3. ihr habt nichts taugliches gemacht. 4. es wäre besser gewesen, wenn man die

die Sache anders angegriffen hätte. 5. er weiß seine Waare wohl anzubringen. 6. etwas zu werden. 7. die Sache ist keines Streitens (Mühe) werth. 8. ich habs erfahren, ich weiß, was es einen kostet. NB. Valant und vaillant sind verschieden. Valant ist das Particip. von valoir, geltend, als: une pièce valant un écu, ein Stück, das einen Reichsthaler gilt. Vaillant aber ist ein Adjectivum, so oftmals substantive für den Werth oder fürs ganze Vermögen gebraucht wird, als: il n'a pas un écu vaillant, er hat nicht einen Reichsthaler im Vermögen.

§. 150.

Venir, kommen. Venant, venu. (du Grain 1, 228. Canel, p. 82.)

D'où venez-vous maintenant? Je viens du Collége -- de la sale d'armes. Il vient de venir. Il vient de sonner. Je venois de vous le dire. Il vint hièr chez moi. Cela ne me vint pas alors dans l'esprit. Nous sommes venus trop tard. Je n'y suis jamais venu. Ils en sont venus aux mains ensemble. Ils n'étoient venus que pour avoir l'honneur de vous parler. Aussitôt qu'il fut venu, nous lui parlames de vôtre affaire. Quand viendrez-vous chez moi? Je ne viendrai pas aujourd'hui. Viendra-t-il demain? Il n'en viendra jamais à bout. Viens quand tu voudras, tu me trouveras au logis. Je crains qu'il ne vienne pas. Il ne croyoit pas que je vinsse si-tôt. Soyez le bien-venu -- la bien-venue. Je viendrois volontiers, s'il dépendoit de moi. Voulez-vous venir avec moi? Cela fait venir l'eau à la bouche. Un de mes Compatriotes *est venu* ici de Hollande. Il *vint* hièr chéz moi. Après lui avoir demandé d'où il venoit? il m'a répondu: *Je viens* du Collége; et moi, je répliquai: je viens de prendre le thé, et comme il vient de sonner, vous aurez la bonté de venir avec moi à la sale d'armes; Car si vous n'étiez pas venu, j'y serois allé tout seul. Aussitôt que vous futes venu, je craignis, que vous ne *vinssiez* m'aporter de mauvaises nouvelles. Je n'ai pas peur que quelcun vienne me demander: d'ou viens-tu? Car si l'on venoit me faire cette question, je répondrois: je viens de l'église. Quoiqu'il ne me soit jamais venu dans l'ésprit, d'en venir aux mains avec personne: L'on n'a pas laissé néanmoins de me venir attaquer. J'ai souvent souhaité, que de telles gens ne fussent jamais venus chez moi. Ils n'y seroient pas venus, si on ne les y avoit pas amenés. Quand mon cousin sera venu ici, je tâcherai de prévenir sa visite. Il survient souvent des maux, que l'on ne peut prévenir, mais bien des gens deviennent sages à leurs dépens, et d'autres ne viennent jamais à bout de leurs desseins.

§. 151.

Vivre, leben. Vivant, vécu. (du Grain 2, 83. Canel, p. 154.)

Je ne vis pas fort à mon aise. 1. Il ne vit pas comme il faut, qu'un honnête homme vive. Vous vivez fort petitement, 2. et nous vivons dans une grande misère. La Plûpart des hommes vivent dans la corruption. Vos parens vivent du travail de leurs mains. Il y a eu des

personnes, qui ne vivoient que d'herbes et de racines. Je vécus l'année passée de ce que j'avois épargné. Et nous vécumes d'oeconomie. Les riches vécurent de leur capital. Il n'a pas vécu long-tems. Si je n'avois pas vécu à ma fantaisie, je serois plus heureux que je ne suis. Aussitôt qu'il eut vécu si splendidement, le monde dit, qu'il alloit droit à la besace. 3. Vous ne vivrez pas long-tems. Vis sobrement, et ne te soule jamais. Qui vive? 4. Vive l'Empereur! Vive le Roi! Qu'il vive! Quoique je ne vive que de pain, je ne laisse pas de me bien porter. Je vivrois beaucoup mieux si je n'avois pas tant de chagrin. Il voudroit que je vécusse plus splendidement. Quoique j'aie vécu jusqu'ici assez honnêtement, j'aurois peut-être encore mieux vécu, si j'avois eu meilleure compagnie. Plût à Dieu que j'eusse toujours vécu chrétiennement. Il ne sait pas vivre avec les honnêtes gens. Vivant comme je fais, c'est pour vivre long-tems. Il faut faire vie qui dure. 5.

Phras. 1. Ich lebe nicht allzu gemächlich 2. sehr armselig. 3. jedermann sagt, er werde bald an den Bettelstab gerathen. 4. wer soll leben? it. wer da? 5. man muß sparen, damit man länger haushalten könne.

Je vis aujourd'hui, mais je ne sai si je vivrai demain; car c'est peu de chose que de nous, quand il plait à Dieu. Nous, ne vivons pas pour manger, mais nous mangeons pour vivre. Si je vivois comme j'ai vécu jusqu'ici, je ne vivrois pas comme il faut vivre, car j'ai souvent mal vécu, si j'avois vécu plus chrétiennement, je n'aurois pas lieu de m'en repentir. Après que Mathusalah eut vécu neuf cents soissante neuf ans, il mourut. Je vivrai à l'avenir d'une manière irreprochable, moyennant la grace de Dieu. Vis de manière qu'on soit content de ta conduite. Qu'il vive cent ans, tant mieux pour lui. Vivons comme si nous devions mourir à tout moment. Vive la Hollande pour la liberté. La sentinelle me demande souvent: Qui vive? Bienque nous vivions de nos revenus, nous n'avons point de superflu. Plût à Dieu que nous vécussions (véquissions) toujours, comme la réligion l'exige de nous! Je vivrois content, si j'étois auprès des miens. Bien qu'il ait toujours vécu fort saintement, on ne laisse pas de trouver de mauvaises gens qui censurent la vie qu'il a menée. J'aurois vécu plus long-tems, si je n'avois pas essuyé tant de chagrins. Mes envieux voudroient que je n'eusse pas vécu si long-tems: mais qu'importe? ce n'est pas d'eux que je tiens la vie. Quand j'aurai vécu assez long-tems, je mourrai de même que mes ayeux, et si je meurs en la grace de Dieu, je vivrai éternellement. En vivant comme vous faites, on ne peut pas vivre long-tems. Après avoir vécu quatre-vingt ans, il fut las de vivre, et ne parla plus que de mourir.

§. 152.

Voir, ſehen. voyant, vu. (du Grain 1, 303. Canel, p. 96.)

On ne *voit* goutte en cette chambre. Monſieur N. me voit tous les jours. On ne nous voit jamais. Vous *voyez-vous* quelque-fois? nous nous voyons rarement. Le voyez-vous? non, je ne le vois pas. Ils ne *voyent* pas ce qu'ils devroient voir. Je le *voyois* bien, mais je n'oſois le dire. *Il vit* hièr ſon frère à la promenade et nous l'y *vimes* auſſi. Ne le *virent-ils* pas ſortir? *Il* ne *m'a* jamais *vu*. Je ne l'ai vu de mes jours. Il y a long-tems que je ne les ai vus. *Je* ne les *verrai* plus. Ne nous verront-ils pas en paſſant? *Voyez* un peu quelle heure il eſt. *Voyons*, ſi vous avez bien écrit. Il faut *que je* le *voie*. Pourquoi ne le *verrois-je* pas de bon oeil, s'il me venoit voir? Je ne crois pas qu'il m'ait jamais vu. Quand je l'aurai vu, je vous en ferai le raport. Nous nous ſommes vus autrefois. Je l'irai voir demain. Je vous viendrai voir après-midi; ne me verrez-vous pas de mauvais oeil? Je ne l'aurois pas vu, ſi vous ne me l'aviez montré. Je voudrois l'avoir vu plutôt.

§. 153.

Vouloir, wollen. voulant, voulu. (Canel, p. 98.)

Je le veux bien. Il n'en *veut* point du tout. Il veut du mal à tout le monde. 1. A qui en *voulez-vous?* 2. Qu'en voulez-vous faire? Puisque vous le voulez ainſi, 3. j'y conſens. *Ils* vous *veulent* du bien. 4. Si je voulois mal à quelcun, ce ſeroit me vouloir mal à moi-même. *Je ne voulus pas* aller hièr à la chaſſe, parceque j'étois ſeul. Pourquoi ne *voulutes*-vous pas l'autre jour aller au jardin? *Je n'ai* jamais rien *voulu* que de raiſonable. Pourquoi n'a-t-il pas voulu le faire? Si je n'avois pas voulu, je ne l'aurois pas fait. *Je voudrai* tout ce qu'il *voudra*. Dieu *veuille* que cela ſoit vrai. Pourvû que je le veuille, que nous le *voulions*, que vous le vouliez, qu'ils le *veuillent* nos parens le feront. Je voudrois bien vous le dire ſi je le ſavois. Nous voudrions qu'il nous fît l'honneur de diner avec nous. A Dieu ne plaiſe que je lui en vouluſſe du mal. Quoique je ne l'aie jamais voulu, il l'a pourtant fait malgré moi. Quand même je n'aurois pas voulu le permettre, il n'auroit pas laiſſé que d'y aller. Plût à Dieu que je n'euſſe jamais voulu que ce qui eſt profitable. Quand j'aurai aſſez voulu ce qui ne ſe peut faire, je ferai obligé de vouloir ce qui ſe peut. Il eſt mal-voulu de la Cour. 5.

Phraſ. 1. Er iſt jedermann feind. 2. an wem wollt ihr euch reiben. 3. weils euch ſo beliebt. 4. ſie ſind euch gewogen. 5. der Hof iſt ihm ungnädig, er iſt bey Hofe übel angeſchrieben.

VI. Uebun=

VI. Uebungen über die VERBA IMPERSONALIA, nach eben dieser obstehenden Ordnung, in fünf Classen.

A. Auxiliaria impersonalia, oder die zwey Verba auxiliaria impersonaliter gebraucht.

§. 154.

Il y a, es ist, es giebt. (du Grain 2, 88.)

* Man vertheile es in die 4 Hauptveränderungen, und lasse bey den ersten vieren das (*en*) zuerst immer weg.

Affirmatif.	Négatif.
Indic. *Il y (en) a*, es giebt. (deren)	*il* n'*y (en) a* pas.
Frage: *y (en) a-t-il?* giebts? (deren welche)	n'*y (en) a-t-il* pas?
Il y (en) avoit, es gab 2c.	*il n'y (en) avoit* pas.
Frage: *y (en) avoit-il?* gabs?	n'*y (en) avoit-il* pas?
Il y (en) eut hièr, es gab gestern.	*il* n'*y (en) eut* pas *hièr*.
Frage: *y (en) eut-il hièr?* gabs gestern?	n'*y (en) eut-il* pas *hièr?*
Il y (en) a eu, es hat gegeben.	*il* n'*y (en) a* pas *eu*.
Frage: *y (en) a-t-il eu?* hats gegeben?	n'*y (en) a-t-il* pas *eu?*
Il y (en) avoit eu, es hatte gegeben.	*s'il* n'*y (en) avoit* pas *eu*.
Frage: *y (en) avoit-il eu?* hatte es 2c.	n'*y (en) avoit-il* pas *eu?*
Lorsqu'il y (en) eut eu dix ou douze.	*il* n'*y (en) eut* pas &c.
Il y (en) aura, es wird geben.	*il* n'*y (en) aura* pas.
Frage: *y (en) aura-t-il?* wirds geben?	n'*y (en) aura-t-il* pas?
Conj. *Quoiqu'il y (en) ait*, obs gleich 2c.	*quoiqu'il n'y (en) ait* pas.
Il y (en) auroit, es gäbe, (welche 2c.)	*il* n'*y (en) auroit* pas.
Frage: *y (en) auroit-il?* gäbe es?	n'*y (en) auroit-il* pas?
Plût à Dieu qu'il y (en) eût! wolte GOtt 2c:	*plût à Dieu qu'il* n'*y* &c.
Quoiqu'il y (en) ait eu.	*bienqu'il n'y (en) ait* pas *eu*.
Quand bien il y (en) auroit eu cent.	*il* n'*y (en) auroit* guères *eu*.
Frage: *y (en) auroit-il eu assez?*	n'*y (en) auroit-il* pas *eu* &c.
Je voudrois qu'il y (en) eût eu davantage.	*plût à Dieu qu'il* n'*y* &c.
Quand il y (en) aura eu plusieurs.	*je ne sais s'il n'y (en) aura pas* &c.
Frage: *y (en) aura-t-il eu?*	*n'y (en) aura-t-il* pas *eu?*

Formuln darüber.

Il y a un an, que je ne vous ai vu. Il y a une heure. Il n'y a pas encore un mois. Y a-t-il déja long-tems? Il y a quatre lieuës de Halle à Leipzig. N'y a-t-il pas bien loin? Il n'y a que trois pas. Il y a beaucoup de monde en cette ville. Il y a de grands Docteurs ici. Il y a là une homme qui voudroit bien vous parler. Y a-t-il de la bière dans le pot? N'y a-t-il pas des lettres pour moi? Il n'y a point de danger. Il y a de la merde au bout du baton. Il n'y a rien d'extraordinaire. Il n'y a personne au logis. Il y en a encore dix aunes. Il n'y en a que trop. N'y en a-t-il point du tout? Il y en a plus de mille. Il y a du plaisir à se promener dans les jardins. Il y a de la honte à ne pas tenir sa parole. Il y a de l'injustice dans ce procédé. Il y a de la bonne foi en toutes ses paroles. Il y a de belles manières dans tout ce qu'il fait. Il y a villes et villes. Il y a peindre et peindre.

§. 155.

***Il est*, und *c'est*, es ist. (du Grain 2, 101. sqq.)**

Affirmatif.	Négatif.
Indic. *C'est*, es ist.	*ce n'est* pas.
Frage: *est-ce?* ist es?	n'*est-ce* pas? ists nicht?
C'étoit, es war.	*ce n'étoit* pas, es war nicht.
Frage: *étoit-ce?* war es?	n'*étoit-ce* pas? war es nicht?
Ce fut, es war.	*ce* ne *fut* pas, es war nicht.
Frage: *fut-ce?* war es?	ne *fut-ce* pas? war es nicht?
C'a été, es ist gewesen.	*ce* n'*a* pas *été*, es ist nicht gewesen.
Frage: *a ce été*, ists gewesen?	n'*a-ce* pas *été?* ists nicht gewesen?
C'avoit été, es war gewesen.	*ce* n'*avoit* pas *été*, es war nicht gewes.
Frage: *avoit-ce été?* war es gewesen?	n'*avoit-ce* pas *été?* war es nicht gew.
Aussitôt que c'eut été, so bald es gewesen (war.	*ce* n'*eut* pas *été*.
Ce sera, es wird seyn.	*ce* ne *sera* pas, es wird nicht seyn.
Frage: *sera-ce?* wird es seyn?	ne *sera-ce* pas? wird es nicht seyn?
Conjonct. *Quoique ce soit*, ob es gleich ist.	*quoique ce* ne *soit* pas.
Ce seroit, es wäre.	*ce* ne *seroit* pas, es wäre nicht.
Frage: *seroit-ce?* wäre es?	ne *seroit-ce* pas? wäre es nicht?
Je voudrois que ce fût, ich wolte daß es (wäre.	*que ce* ne *fût* pas?
Que ç'ait été, daß es gewesen sey.	*que ce* n'*ait* pas *été*.
C'auroit été, es wäre gewesen.	*ce* n'*auroit* pas *été*.
Frage: *auroit-ce été?* wäre es gewesen?	n'*auroit-ce* pas *été?*
Que c'eût été, daß es gewesen wäre.	*que ce* n'*eût* pas *été*.
C'aura été, es wird gewesen seyn.	*ce* n'*aura* pas *été*.
Frage: *aura-ce été?* wird es gewes. seyn?	n'*aura-ce* pas *été?*

* Man sagt auch im Plurali *ce sont*, *c'étoient*, *ce furent*, *ce seront*. *Bienque ce soient; ce seroient; que ce ne fussent pas*, *ç'auroient été*, NB. ordentlicher Weise, wenn der folgende Nom. Plur. einen Articulum definitum hat, z. E. c'étoient les vaisseaux d'Enée, ce furent les Himeriens, peuples féroces, ce seront les bourgeois, je voudrois que ce ne fussent pas des mutins. Hat aber das folgende Nomen einen Artic. indefinitum, so kan das *Verbum* im *Singulari* stehen; als: c'étoit de toute part des bruits confus. C'auroit éte des choses inouïes. Si ce n'avoit pas été des pommes, ç'auroit été des poires. Ne sera-ce pas les meilleures troupes. Ce seroit des choses étranges.

I. Formuln über *il est*, es ist.

Il n'est rien plus doux que la liberté. Il n'est point de livre sans faute. Il n'est guères de femmes qui ne se croyent belles. Il n'est que d'être obeïssant. Il est des hommes tellement stupides. Est-il rien de plus beau? Il est vrai. Il est raisonnable. Il est juste. Il est bon. Il est tems. Il est jour. Il est midi. Il est soir. Il est nuit. Il est tard. Il est minuit. Il est encore bien matin. Il est midi. Il est déja trois quarts. Il est demain fête. Il est aujourd'hui dimanche. Il est des hommes comme des animaux. Il n'est rien de plus charmant que la vertu.

II. Formuln über *c'est*, es ist.

C'est un honnête homme. C'est Monsieur votre frère. C'est la vérité. C'est une folie. C'est dommage. C'est merveille. C'est un fran-

françois. C'est du vin. C'est de la bière. C'est assez. C'est trop. C'est pour vous. C'est ce que je ne sai pas. C'est bien fait. C'est bien dit. C'est fait de moi. C'est faire tort à son prochain. C'est à dire. C'est là ce que je cherchois. C'est là mon sentiment. C'est que j'ai été indisposé. C'est qu'il n'a pas assez dormi. Ce n'est pas que je ne veuille plus y aller. C'est moi. C'est toi. C'est lui. C'est nous. C'est vous. C'est elle. Ce sont eux. Ce sont elles. Ce seroit d'habiles gens.

III. Exercitium über *c'est*.

Ce n'est pas un ami qui vous a donné ce conseil: car si c'étoit un véritable ami, ce seroit une chose fort étrange: C'a été plutôt une folie qu'une saine opinion. Car si ç'avoit été vos ennemis, ç'auroit été assez de malice; Cela ne m'eut pas plutôt été dit, que je m'en étonnai fort, disant: Ce furent de terribles gens, qui entreprirent de telles choses. Ne sera ce pas contre vous même, d'exécuter leurs ordres? Car quoique ce soit le devoir d'un honnête homme d'obéïr à ses supérieurs, ce seroit pourtant dommage, que vous fussiez si crédule dans cette affaire. Plût à Dieu que ce qu'il vous vend pour de l'or: ne fût pas de la paille, et quoique ç'ayent été des conseils, qui étoient bons en apparence, je vous assure pourtant, que c'est fait de vous, si vous les acceptez. J'aurois souhaité, que c'eussent été des choses praticables, ç'auroient été mes plus grands delices de les exécuter et de vous en féliciter. Mais n'auroit-ce pas été une grande infidélité à moi, de ne m'y pas être opposé? Il ne faut pas même demander, si votre malheur ne sera pas aussi le malheur des autres.

IV. Exercitium über das teutsche Impersonale es ist, wie es 1) mit il y a, 2) il est, 3) c'est, 4) il fait, und 5) il vaut (mieux) gegeben wird. (du Grain 2, 112.)

Il y a déja quelque tems, que je suis dans cet endroit; il y fait assez bon vivre, il est donc juste, que je ne le quitte pas si tôt: il vaut mieux y rester, que de changer; ce seroit une extravagance à moi. S'il n'y avoit pas ici de savans hommes, et s'il y faisoit vivre trop cher; il vaudroit mieux changer de lieu, et ce seroit grand dommage, de perdre ainsi son tems. Il y eut ici autrefois beaucoup de querelles, alors il étoit juste de quitter la ville; mais à présent, c'est tout autre chose. Il y en a eu plusieurs, qui n'ont pas voulu vivre réguliérement, il a donc mieux valu les faire sortir, que de les soufrir plus long-tems ici; et il n'auroit pas été raisonnable, de les tolérer, au contraire ç'auroit été la ruine du lieu. S'il n'avoit pas fait plus cher vivre ici, qu'ailleurs, ç'auroit été un paradis terrestre. J'espère, qu'il y aura bientôt du changement. Une chose qui me déplait ici est, que (soit qu'il fasse beau tems, ou qu'il fasse de la pluie) il y a toujours un air grossier; et j'ai

tou-

toujours souhaité, qu'il n'y fit pas tant de brouillards : car il est difficile de conserver sa santé, lorsqu'il fait un tel tems: j'ai pourtant toujours été bien disposé, quoiqu'il y ait déja six ans, que je suis ici : plût à Dieu, qu'il y en eut huit! Mais peut-être, qu'il auroit mieux valu, que j'eusse été autre-part; car quoi qu'il fût plus avantageux pour le corps dans un lieu que dans un autre: il y auroit plus de danger pour l'ame. Quand il y aura eu assez de troubles dans ce monde, le soulagement sera d'autant plus grand, d'en être délivré tout d'un coup par une mort heureuse.

B. Activa und Neutra irregularia Impersonalia. (Canel, p. 44. seqq.)

§. 156.

Ein allgemeines Muster für alle Activa aller 4 Conjugationen, wie sie zu Impersonalibus gemacht werden, wenn man nur die tertias Personas singulares nimmt, und das andere alles wegläßt. On aime, on trompe, on bâtit, on punit, on doit, on reçoit, on vend, on rend &c.

On trompe, man betrüget. *On trompoit*, man betrog. *On trompa*, man hat betrogen. *On a trompé*, man hat betrogen. *On avoit trompé*, man hatte betrogen. *On eut trompé*, man hatte betrogen. *On trompera*, man wird betrügen. *Le Conjonct. Qu'on trompe*, daß man betrüge. *On tromperoit*, man würde betrügen. *On trompât*, man betröge. *On ait trompé*, man habe betrogen. *On auroit trompé*, man würde betrogen haben. *On eut trompé*, man hätte betrogen. *On aura trompé*, man wird betrogen haben. *Tromper*, betrügen. *Avoir trompé*, betrogen haben.

On a trompé jusqu'à présent, *on trompe* encore maintenant, et *l'on trompera* à l'avenir, comme l'on a fait jusqu'ici; car quoique ce soit un péché, que de vouloir toujours *tromper*, on y est si accoutumé, qu'on ne sauroit s'en empêcher; mais on se repent bien souvent, d'avoir voulu tromper les gens, car il est plus honteux *de tromper* que *d'être trompé*, et *quoiqu'on ait* souvent *trompé*, et que *l'on trompe* encore souvent, on *se trompe* toujours *soi-même* et *l'on y est* toujours *trompé*. C'est pourquoi je dis tous les jours, pourquoi *trompe-t-on* si souvent? car *si l'on ne trompoit* jamais, *on ne seroit* jamais *trompé*; et l'on répond en même tems, comment ne *tromperoit-on* pas, puisque *l'on est* toujours *trompé*, et que *l'on se trompe soi-même*.

§. 157.

Il semble, es scheint. Ein Neutro-Activum.

Il semble. Il sembloit. Il sembla. Il a semblé. Il avoit semblé. Il eut semblé. Il semblera. Conjonct. Qu'il semble. Il sembleroit. Il semblât. Il ait semblé. Il auroit semblé. Il eût semblé. Il aura semblé. Sembler. Avoir semblé. Semblé, semblant.

Il a semblé jusqu'ici, que les Espagnols étoient sages, et que les François étoient fous: *il le semble* encore à présent, et *il le semblera* toujours,

jours, parceque l'un ressemble à l'autre; mais à dire la vérité, ils ne sont ni sages ni fous; car quelques sages qu'ils paroissent, ils ne le sont pourtant pas tous, quoiqu'il y en ait quelques uns, et qu'ils fassent semblant de l'être. Mais cependant *quoiqu'il l'ait semblé*, et *qu'il le semble* encore souvent, *il ne* me *semble* pourtant *pas*, que l'un soit plus sage que l'autre, chacun dit ce qu'*il lui en semble*, et moi je dis ce qui m'en semble, l'Espagnol n'est pas toujours sage, le François n'est pas toujours fou; et quand même les Espagnols et les François seroient ensemble, et qu'on les auroit assemblés, je ne dirois pas autrement.

§. 158.

Il arrive, es begiebt sich. Ein Neutro-Passivum.

Il arrive. Il arrivoit. Il arriva. Il est arrivé. Il étoit arrivé. Il fut arrivé. Il arrivera. Qu'il arrive. Il arrive. Il arriveroit. Il arrivât. Il soit arrivé. Il seroit arrivé. Il fût arrivé. Il sera arrivé. Arriver.

Il est arrivé bien des choses: *il* en *arrive* encore souvent, et quand même on s'en facheroit, *il* en *arrivera* encore, car *quoiqu'il* en *soit arrivé* et *qu'il* en *arrive* souvent, *il n'est* jamais rien *arrivé*, qui ne puisse encore arriver: et *il n'arrive jamais rien* qui ne *soit* déja *arrivé*. Et puis qu'il s'agit d'avantures, je vais raconter une histoire: *il arriva* dernièrement une chose fort surprenante, et qui pourtant est véritable: Il naquit dans une maison deux enfans qui parloient françois, et qui avoient toutes leurs dens: Et il mourut le même jour deux enfans, qui venoient de naître, et comme l'on cherchoit la cause d'un effet si prodigieux, *il arriva* deux Allemands, qui l'expliquèrent sur le champ.

§. 159.

Il gèle, es frieret; *il dégèle*, es thauet auf; *il neige*, es schneiet; *il vente*, es wehet; *il grêle*, es hagelt; *il tonne*, es donnert.

Il géloit, es gefror. *il dégeloit. il neigeoit. il ventoit. il grêloit. il tonnoit.*
Il gela, es gefrore. *il dégela, il neigea. il venta. il grêla. il tonna.*
Il a gelé, es hat gefroren. *il a dégelé. il a neigé. il a venté, il a grêlé. il a tonné.*
Il avoit gelé, es war gefroren. *il avoit dégelé. il avoit neigé. il avoit venté. il avoit grêlé. il avoit tonné.*
Il eut gelé, es war gefroren. *il eut dégelé. il eut neigé. il eut venté. il eut grêlé. il eut tonné.*
Il gelera, es wird gefrieren. *il dégelera. il neigera. il ventera. il grêlera. il tonnera.*
Qu'il gèle, daß es gefriere. *qu'il dégèle. qu'il neige. qu'il vente. qu'il grêle. qu'il tonne.*
Il gèle, es gefriere. *il degèle. il neige. il vente. il grêle. il tonne.*
Il gèleroit, es würde gefrieren. *il degèleroit. il neigeroit. il venteroit. il grêleroit. il tonneroit.*
Il gèlât, es gefror. *il dégelât. il neigeât. il ventât. il grêlât. il tonnât.*
Il ait gelé, es habe gefroren. *il ait dégelé. il ait neigé. il ait venté. il ait grêlé. il ait tonné.*

Il

Il auroit gelé, es würde gefroren ſeyn. *il auroit dégèle. il auroit neigé. il auroit venté. il auroit grêlé. il auroit tonné.*

Il eût gelé, es wäre gefroren. *il eût degelé. il eût neigé. il eût venté. il eût grêlé. il eût tonné.*

Il aura gelé, es wird gefroren ſeyn. *il aura dégelé. il aura neigé. il aura venté. il aura grêle. il aura tonné.*

Geler, gefrieren. *dégeler. neiger. venter. grêler. tonner.*

Il tonne, et *s'il* ne *tonnoit* pas, et *qu'il* n'*eût* pas encore *tonné*, peut-être ne *tonneroit-il* pas, *s'il* n'*avoit* pas encore *tonné*, et *qu'il* ne *tonnât* pas encore, peut-être n'*auroit*-il pas *tonné*; mais *bien qu'il ait* ſouvent *tonné*, et *qu'il tonne* encore à préſent, quand *il aura* aſſez *tonné*, *il ne tonnera* plus ſi ſouvent: Car *dès qu'il eut* une fois bien *tonné*, *il* ne *tonna* plus ce jour là. Mais enfin *puis qu'il a tonné*, et *qu'il tonne* encore tous les jours, c'eſt en vain qu'on s'en étonne, car enfin chaque choſe a ſon tour.

Quoiqu'il éclaire et qu'il tonne, et que quelque-fois le tonnère lance ſes carreaux ſur la terre, et que de ſa voix foudroyante il porte par tout l'épouvante, et qu'il ſemble ébranler les cieux, lorsqu'il rétentit en tous lieux, et que ſes feux, et ſes éclairs ſemblent vouloir enflammer l'air, et reduire tout le monde en poudre de ſon impitoyable foudre; en un mot, quelque terrible que ſoit le tonnère: il n'en eſt pas moins néceſſaire. Car c'eſt de lui que nous avons la pluie, la grêle et les grêlons, qui forment dans la terre les métaux, les joyaux et les mineraux, et qui font croître dans nos jardins le fruit, la plante, l'herbe et le grain.

C'eſt lui qui forme les orages, et qui en ſécouant les nuages, fait tomber ces douces influences, qui portent par tout l'abondance, et qui fait ſortir la lumière des ténèbres. C'eſt ainſi qu'après nous avoir ébloui par ſes éclairs, il réjouit toute la terre, et tous les vivans, voyant renaître le beau tems; après un deluge de pluie, qui remet toutes choſes en vie, répandant la joie dans des coeurs tous ſaiſis de fraieur. Auſſi dit-on ordinairement: après la pluie vient le beau tems; c'eſt ce que l'on voit tous les jours. Et quoi qu'en puiſſent dire les ſourds, c'eſt une choſe qui s'entend et qui ſe voit prèsque en tous tems. Les aveugles même l'entendent, et l'avouent, ſans qu'on le leur demande.

Enfin le tonnère eſt la voix de Dieu, et quelque reformidable qu'il nous paroiſſe quelque-fois, il n'en eſt pas moins admirable. Car en annonçant ſa puiſſance, il montre en même tems ſa clémence; lors qu'au lieu de nous châtier, il nous comble de ſes bontés. Et certes il ne ſe trouve rien qui convienne plus au ſouverain, que de faire gronder le tonnère parmi les feux et les éclairs, et que de faire éclater ſes graces, lors qu'il ſemble, qu'il nous ménace.

§. 160.

C. Passiva Impersonalia, schlechthin.

Zum Muster für alle andere.

On est trompé. On étoit trompé. On fut trompé. On a été trompé. On avoit été trompé. On eut été trompé. On sera trompé. Qu'on soit trompé. On soit trompé. On seroit trompé. On fût trompé. On ait été trompé. On auroit été trompé. On eût été trompé. On aura été trompé. Etre trompé. Avoir été trompé.

On a toujours *été trompé*. *On est* encore souvent *trompé* et *l'on sera* toujours *trompé*, quand même on seroit sur ses gardes, car quoiqu'il fût à souhaiter, que *l'on* ne *fût* jamais *trompé*, cela n'empêche pourtant pas, que l'*on* ne *soit* souvent *trompé*: mais tel trompe, qui s'en repent, quand on connoit sa tromperie; Car comme dit un Allemand, le trompeur est souvent trompé, et *quoiqu'on ait été trompé*, et qu'on le soit encore souvent, on ne s'en aperçoit jamais, qu'*après avoir été trompé*; c'est pourquoi je dis quelque-fois, que ne suis-je Roi des Romains! Et que n'ai-je autant d'or que lui! Je jure par ma propre barbe, et par celle de mon grand-père, que si jamais je le deviens, et que je connoisse un trompeur, je le tuerai de ma main.

D. Reciproca Impersonalia.

§. 161. Ein Activum Reciprocum.

On se trompe. On se trompoit. On se trompa. On s'est trompé. On s'étoit trompé. On se fut trompé. On se trompera. Qu'on se trompe. On se trompe. On se tromperoit. On se trompât. On se soit trompé. On se seroit trompé. On se fût trompé. On se sera trompé. Se tromper. S'être trompé.

On s'est trompé beaucoup de fois, et *l'on se trompera* toujours, quand même on ne le voudroit pas: Car on se méprend tous les jours, et tel croit être le plus sage, qui se méprend comme les autres, et qui *se trompe* lourdement. *Je me trompe* souvent *moi-même*, et *je suis* quelque-fois *trompé*: Car tous les hommes sont trompeurs, et quand *on trompe*, *on est trompé*, et *quoique l'on se soit trompé*, et *que l'on se trompe* souvent, on s'en aperçoit rarement, avant que de *s'être trompé*. C'est pourquoi je dis quelque-fois, combien de fois *s'est-on trompé*? Plût à Dieu que l'on y pensât, et que *l'on* ne *se trompât* plus; car si l'on y pensoit assez et que l'on ne se méprit pas, *on* ne *se tromperoit* jamais, et *l'on* ne *seroit* pas *trompé*.

§. 162. Ein Neutro-Activo-Reciprocum.

Il me semble. Il me sembloit. Il me sembla. Il m'a semblé. Il m'avoit semblé. Il m'eut semblé. Il me semblera. Qu'il me semble. Il me semble. Il me sembleroit. Il me semblât. Il m'ait semblé. Il m'auroit semblé. Il m'eût semblé. Il m'aura semblé. Sembler. Avoir semblé. semblé.

Il m'a semblé jusqu'à présent, *il me semble* encore maintenant, et *il me semblera* toujours, que je ne parle pas françois; car quoique je l'entende,

tende, et que je le parle ſouvent, il ſemble pourtant à m'entendre parler, que je veuille écorcher un veau, et je le prononce ſi mal, qu'on a de la peine a m'entendre, tant il me paroit difficile, et tant j'ai de peine à parler; mais enfin *quoiqu'il me* le *ſemble*, et *qu'il me l'ait* toujours *ſemblé*, *il ne le ſemble pas* aux autres, ou peut-être me flate t-on; car quand je demande à quelcun, *que vous ſemble* de mon françois? Le prononcé-je bien ou mal? M'entend-on? ou ne m'entend-on pas? on me répond incontinent, oui certes l'on vous entend bien, vous le prononcez aſſez bien, et mieux que beaucoup de François.

§. 163. Ein Neutro-Paſſivo-Reciprocum.

Il m'arrive. Il m'arrivoit. Il m'arriva. Il m'eſt arrivé. Il m'étoit arrivé. Il me fut arrivé. Il m'arrivera. Qu'il m'arrive. Il m'arrive. Il m'arriveroit. Il m'arrivât. Il me ſoit arrivé. Il me ſeroit arrivé. Il me fût arrivé. Il me ſera arrivé.

Il m'eſt arrivé quelque-fois, de n'avoir point de pain chez-moi, et *il m'arrive* fort ſouvent de n'avoir point d'argent ſur moi, et *il m'arrivera* encore de n'avoir ni pain ni argent; car il arrive en un moment ce qui n'arrive pas en cent. Il eſt vrai que j'en ai ſouvent, mais c'eſt une choſe incertaine; car c'eſt quelque-choſe de rare, que l'argent en ce païs-ci, et même c'eſt un grand miracle, que d'en trouver dans ma maiſon; car il ſe paſſe des années, qu'il ne me vient rien de chez moi; et *quoiqu'il me ſoit arrivé*, et *qu'il m'arrive* encore ſouvent d'en avoir, *il m'arrivera* mille fois de n'avoir pas le ſou ſur moi, lorſque j'en ai le plus beſoin; et ce qu'il y a de plus facheux, il me nait ſouvent des enfans, qui ne vivent pas de l'air du tems.

§. 164. Ein Paſſivo-Reciprocum.

Il ſe trouve. Il ſe trouvoit. Il ſe trouva. Il s'eſt trouvé. Il s'étoit trouvé. Il ſe fut trouvé. Il ſe trouvera. Qu'il ſe trouve. Il ſe trouve. Il ſe trouveroit. Il ſe trouvât. Il ſe ſoit trouvé. Il ſe ſeroit trouvé. Il ſe fût trouvé. Il ſe ſera trouvé. Se trouver. S'être trouvé.

Il s'eſt toujours *trouvé* des fourbes, *il s'en trouve* encore à préſent et *il s'en trouvera* toujours; ne fut-ce même qu'en ce monde, car il s'y dit beaucoup de choſes, qui ne ſe font preſque jamais, et il s'en fait auſſi beaucoup, qui ne ſe diſent pas toujours: car enfin les choſes ſe font, et elles ne ſe diſent pas; mais il ne ſe fait pourtant rien, qui ne ſe découvre à la fin; et *quoiqu'il ſe trouve* des ſages, et *qu'il s'en ſoit* toujours *trouvé*, il y a pourtant plus de fourbes, et il y en aura toujours. C'eſt pourquoi je dis tous les jours, ne vous fiez jamais aux hommes, et défiez vous en plutôt, car on y eſt ſouvent trompé: C'eſt ce qui s'eſt vu mille fois: pour moi je ne m'y fie pas, et deût-on même s'en facher, je ne m'y fierai jamais.



E. Irregularia Impersonalia.

Anmerkung.

* Man macht aus den meisten Verbis irregularibus eben so die beliebigen Impersonalia, als wie aus den regularibus. Man darf nur die tertias Personas aller Temporum auslesen, und die andern alle weglassen. Sie sind aber nicht alle gleich üblich, weil sie nicht alle gleich nöthig sind. Wir wollen einige der üblichsten anführen.

** Sie könten eben wie die Impersonalia regularium in ihre Classen gebracht werden, wo es noth wäre: denn man spricht sie entweder *active* oder *passive* aus, und beydes wieder bald schlechthin, bald *reciproce*. Z. E. Man sagt: On dit, on disoit, on dit, on a dit, on avoit dit, on dira &c. On fait, on faisoit, on fit, on a fait, on avoit fait, on fera &c. Man sagt aber auch: Il se dit, il se disoit, il se dit, il s'est dit, il s'étoit dit, il se dira: Il se fait, il se faisoit, il se fit, il s'est fait, il s'étoit fait, il se fut fait, il se fera &c. Daher davon keine practische Conjugationes nöthig sind. Doch geben einige davon gar schöne Redensarten, die sehr im Schwange sind. Die vornehmsten kommen von *faire*, *valoir* und *sçoir* her. *Faloir* aber müssen wir ganz aussetzen, und aufs beste recommendiren.

§. 165.

Impersonal-Formuln über *faire*.

Il fait beau tems aujourd'hui. Il fait vilain tems. Il fait fort chaud. Il fait froid. Il fait sale. Il fait soleil. Il fait de la pluie. Il fait obscur. Il fait clair de lune. Il fait jour. Il fait nuit. Il se fait déja tard. Il fait bon vivre en France. Il fait meilleur vivre à Tubingue qu'ici. Il fait cher vivre à Francfort en tems de foire, d'ailleurs il y fait bon. Il fait dangereux sur la mer. Il n'y fait pas trop bon. Il ne fait pas bon clocher devant les boiteux.

§. 166.

Impersonal-Formuln über *valoir*. (s. §. 148.)

Il vaut mieux tard que jamais. Il vaut mieux être seul que mal accompagné. Il vaut mieux demeurer au logis. Il vaut mieux se taire, que de parler mal à propos. Il vaut mieux se sacrifier pour son ami, que de soufrir &c. Ne valoit-il pas mieux n'en point parler? Il vaudra mieux se lever un peu plus matin. Ne vaudroit-il pas mieux s'y prendre autrement? Il auroit peut être mieux valu n'y point aller.

§. 167.

Impersonal-Formuln über *il se dit*, *il se fait* &c.

(du Grain 2, 109.)

Il se *dit* et il se fait beaucoup. S'il ne se *disoit* pas de sottises, il n'y auroit pas tant de fous. Il se fit des folies dans l'ancien tems. Il s'est fait mille sottises cette année, qui ne se sont pas dites. S'il s'étoit tout dit ce qui s'est fait, il y auroit beaucoup à s'en étonner. Aussitôt qu'il se fut fait des folies, il se *dit* aussi des reproches. Il se fera encore beaucoup, qui ne se *dira* pas. Qu'il se dise ce qu'il voudra.

Quoi-

Quoiqu'il ſe *diſe*, et qu'il ſe faſſe, je voudrois qu'il ſe fît plus de bien, et qu'il s'en dit moins. Ne ſe feroit-il pas toujours des injuſtices, quand même il ne s'en diroit rien? Bien qu'il ne ſe ſoit rien fait et rien dit, qui ne ſe faſſe et diſe tous les jours encore &c. Plût à Dieu qu'il ſe fût fait plus, et qu'il ſe fût dit moins. Se feroit-il fait tant de maux s'il ne s'étoit pas dit des choſes ſi pernicieuſes? Quand il ſe ſera fait ce qui ſe doit faire, il ne ſe dira plus rien.

§. 168.

Seoir, anſtehen. (wohl oder übel.) ſéant.

Cet habit vous *ſied* merveilleuſement bien. Cela ne ſied pas bien à un Chrétien. Tout lui ſied bien. Cela lui ſéoit bien, ou lui ſéoit mal. Cela me *ſiéroit* mal. Le rouge vous *ſéant* bien, vous en devriez toujours porter. Tout le monde ne ſait pas diſcerner ce qui eſt bienſéant d'avec ce qui eſt malſéant. Il n'eſt pas de la bienſéance de ſe couvrir en préſence des nos ſupérieurs. Cela ne vous ſiéra pas mal. Il ſiéra bien à jamais aux enfans, d'aimer leurs pères et leurs mères. Man ſagt auch imperſonaliter: Seiez vous-là, Monſieur, s'il vous plait.

§. 169.

Pleuvoir, regnen. pleuvant, plu.

Il plut la ſemaine paſſée, *il a plu* encore cette ſemaine, *il pleut* même encore à préſent, et je crois qu'*il pleuvra* à l'avenir, comme il a plu auparavant, et certes *s'il ne pleuvoit pas*, et que nous n'euſſions point de pluie, de quoi pourrions-nous arroſer nos campagnes, et nos vignobles? Et s'ils n'étoient pas arroſés, de quoi pourrions nous ſubſiſter? Veu que c'eſt de la terre, et de l'eau, que viennent le pain et le vin. Comme il fit dernièrement une petite ſécheresſe, tout le monde crioit déjà miſère: Mais il vint un vent favorable, qui nous amena la pluie, et après qu'il eut bien plu nous vimes renaître les fruits, les plantes, l'herbe, et le grain. C'eſt pourquoi je dis fort ſouvent: Qu'il vente, qu'il pleuve, ou qu'il grêle, je ne m'en mets plus tant en peine. Cependant je ne voudrois pas qu'il plût demain, car j'ai un voyage à faire, lequel (quand il pleuvroit des hallebardes) je ne puis différer d'un ſeul jour. Quoiqu'il ait plu toute la nuit paſſée, j'eſpère pourtant, qu'il fera beau demain, car le vent a changé. J'aurois bien ſouhaité, qu'il n'eût pas tant plu, parceque les chemins ſeroient un peu plus ſecs: Mais que faire? Quand même il auroit plu encore davantage, il faudroit s'en conſoler, dans l'eſpérance, que quand il aura aſſez plu, il ne pleuvra plus ſi ſouvent: car on dit ordinairement: après la pluie vient le beau tems.

§. 170.

Faloir, müſſen, wird auf dreyerley Art geſetzt.

I. Schlechthin ohne Perſonen, il faut, man muß. (ja nicht, on faut.)

Il faut (parler &c.) faut-il? muß man?	*Il ne faut pas. ne faut-il pas?*
il faloit. faloit-il? mußte man?	*Il ne faloit pas. ne faloit-il pas?*

 il

il falut hièr. falut-il? mußte man?	*il ne falut pas. ne falut-il pas?*
il a falu. a-t-il falu? hat man gemußt?	*il n'a pas falu. n'a-t-il pas falu?*
il avoit falu. avoit-il falu? hatte man gemußt?	*il n'avoit pas falu. n'avoit-il pas falu?*
il eut falu. eut-il falu? hatte man gemußt?	*il n'eus pas falu. n'eut-il pas falu?*
il faudra. faudra-t-il? wird man müssen?	*il ne faudra pas. ne faudra &c.*
bienqu'il faille, ob man gleich muß.	*bienqu'il ne faille pas.*
il faudroit. faudroit-il? müßte man.	*il ne faudroit pas. ne faudroit-il pas?*
qu'il falût, daß man müßte.	*qu'il ne falût pas.*
encore qu'il ait falu, man hat müssen.	*encore qu'il n'ait pas falu.*
il auroit falu. auroit il falu?	*il n'auroit pas falu. n'auroit-il pas falu?*
qu'il eût falu, daß man hätte müssen.	*il n'eût pas falu.*
il aura falu. aura-t-il falu?	*il n'aura pas falu. n'aura-t-il pas falu?*

II. Mit dem Pronomine personali und dem Infinitivo eines Verbi.
NB. Nur in den zwey ersten Personen. Die dritte Person muß nach der folgenden dritten Art gegeben werden.

L'Indicatif.

Affirmatif.	Négatif.
Le Présent. Il me faut (parler &c.) ich muß.	*Il* ne *me faut* pas.
il te faut -	*il* ne *te faut* pas.
3. *il faut qu'il (parle &c.)*	3. *il* ne *faut* pas *qu'il parle.*
il nous faut -	*il* ne *nous faut* pas.
il vous faut -	*il* ne *vous faut* pas.
3. *il faut qu'ils (parlent &c.)*	3. *il faut qu'ils* ne *parlent* pas.
Frage: *me faut-il?* muß ich?	ne *me faut-il* pas?
te faut-il?	ne *te faut-il* pas?
3. *faut-il qu'il (parle?)*	3. ne *faut-il* pas *qu'il (parle)*
nous faut-il?	ne *nous faut-il* pas?
vous faut-il?	ne *vous faut-il* pas?
3. *faut-il qu'ils (parlent?)*	3. ne *faut-il* pas *qu'ils (parlent)*
Imparf. 1. Il me faloit, ich mußte.	*il* ne *me faloit* pas.
il te faloit.	*il* ne *te faloit pas.*
3. *il faloit qu'il parlât.*	3. *il* ne *faloit* pas *qu'il parlât.*
il nous faloit.	*il* ne *nous faloit* pas.
il vous faloit.	*il* ne *vous faloit* pas.
3. *il faloit qu'ils parlassent.*	3. *il* ne *faloit* pas *qu'ils parlassent.*
Frage: *me faloit-il?* mußte ich?	ne *me faloit-il* pas?
te faloit-il?	ne *te faloit-il* pas?
3. *faloit-il qu'il parlât.*	3. ne *faloit-il* pas *qu'il parlât.*
nous faloit-il?	ne *nous faloit-il* pas?
vous faloit-il?	ne *vous faloit-il* pas?
3. *faloit-il qu'ils parlassent.*	3. ne *faloit-il* pas *qu'ils parlassent.*
Imparf. 2. Il me falut hièr, ich mußte gestern.	*il* ne *me falut* pas *hièr.*
il te falut hièr.	*il* ne *te falut* pas *hièr.*
3. *il falut hièr qu'il parlât.*	3. *il* ne *falut* pas *hièr qu'il parlât.*
il nous falut hièr.	*il* ne *nous falut* pas *hièr.*
il vous falut hièr.	*il* ne *vous falut* pas *hièr.*
3. *il falut hièr qu'ils parlassent.*	3. *il* ne *falut* pas *hièr qu'ils &c.*
Frage: *Me falut-il hièr?* mußte ich gestern?	ne *me falut-il* pas *hièr?*
te falut-il hièr?	ne *te falut-il* pas *hièr?*
3. *falut-il hièr qu'il parlât?*	3. ne *falut-il* pas *hièr qu'il parlât.*
nous falut-il hièr?	ne *nous falut-il* pas *hièr.*

vous

vous falut-il hièr?
3. *falut-il hièr qu'ils parlassent?*
Parf. Il m'a falu, ich habe gemußt.
il t'a falu.
3. *il a falu qu'il ait parlé.*
il nous a falu.
il vous a falu.
3. *il a falu qu'ils aient parlé.*
Frage: *m'a-t-il falu?* hab ich gemußt?
t'a-t-il falu?
3. *a-t-il falu qu'il ait parlé?*
nous a-t-il falu?
vous a-t-il falu?
3. *a-t-il falu qu'ils aient parlé?*
Plusq. 1. Il m'avoit falu, ich hatte gemußt.
il t'avoit falu.
3. *il avoit falu qu'il eût parlé.*
il nous avoit falu.
il vous avoit falu.
3. *il avoit falu qu'ils eussent parlé.*
Frage: *m'avoit-il falu?* hatte ich gemußt?
t'avoit-il falu?
3. *avoit-il falu qu'il eût parlé.*
nous avoit-il falu?
vous avoit-il falu?
3. *avoit-il falu qu'ils eussent parlé.*
Plusq. 2. Il m'eut falu, ich hatte gemußt.
il t'eut falu.
3. *il eut falu qu'il eût parlé.*
il nous eut falu.
il vous eut falu.
3. *il eut falu qu'ils eussent parlé.*
Frage: *M'eut-il falu?* hatte ich gemußt?
t'eut-il falu?
3. *eut-il falu qu'il eût parlé.*
nous eut-il falu?
vous eut-il falu?
3. *eut-il falu qu'ils eussent parlé.*
Futur. Il me faudra, ich werde müssen.
il te faudra.
3. *il faudra qu'il parle &c.*
il nous faudra.
il vous faudra.
3. *il faudra qu'ils parlent.*
Frage: *Me faudra-t-il?* werde ich müssen?
te faudra-t-il?
3. *faudra-t-il qu'il parle?*
nous faudra-t-il?
vous faudra-t-il?
3. *faudra-t-il qu'ils parlent?*

ne *vous falut-il* pas *hièr*?
3. ne *falut-il* pas *hièr qu'ils &c.*
il ne *m'a* pas *falu.*
il ne *t'a* pas *falu.*
3. *il n'a* pas *falu qu'il ait parlé.*
il ne *nous a* pas *falu.*
il ne vous a pas falu.
3. *il* n'a pas *falu qu'ils aient parlé.*
ne *m'a-t-il* pas *falu*?
ne *t'a-t-il* pas *falu*?
3. n'*a-t-il* pas *falu qu'il ait &c.*
ne *nous a-t-il* pas *falu*?
ne *vous a-t-il* pas *falu*?
3. n'*a-t-il* pas *falu qu'ils &c.*
il ne *m'avoit* pas *falu.*
il ne *t'avoit* pas *falu.*
3. *il* n'*avoit* pas *falu qu'il &c.*
il ne *nous avoit* pas *falu.*
il ne *vous avoit* pas *falu.*
3. *il* n'*avoit* pas *falu qu'ils &c.*
ne *m'avoit-il* pas *falu*?
ne *t'avoit-il* pas *falu*?
3. n'*avoit-il* pas *falu qu'il &c.*
ne *nous avoit-il* pas *falu*?
ne *vous avoit-il* pas *falu*?
3. n'*avoit-il* pas *falu &c.*
il ne *m'eut* pas *falu*?
il ne *t'eut* pas *falu*?
3. *il* n'*eut* pas *falu qu'il &c.*
il ne *nous eut* pas *falu.*
il ne *vous eut* pas *falu.*
3. *il* n'*eut* pas *falu qu'ils &c.*
ne *m'eut-il* pas *falu*?
ne *t'eut-il* pas *falu*?
3. n'*eut-il* pas *falu qu'il eût parlé*?
ne *nous eut-il* pas *falu*?
ne *vous eut-il* pas *falu*?
3. n'*eut-il* pas *falu qu'ils &c.*
il ne *me faudra* pas.
il ne te faudra pas.
3. *il* ne *faudra* pas *qu'il parle.*
il ne *nous faudra* pas.
il ne *vous faudra* pas.
3. *il* ne *faudra* pas *qu'ils parlent.*
ne *me faudra-t-il* pas?
ne *te faudra-t-il* pas?
3. ne *faudra-t-il* pas *qu'il parle*?
ne *nous faudra-t-il* pas?
ne *vous faudra-t-il* pas?
3. ne *faudra-t-il* pas *qu'ils &c.*

Le Conjonctif.

Affirmatif.

Prés. Bienqu'il me faille, ob ich gleich muß.
bienqu'il te faille.

Négatif.

bienqu'il ne *me faille* pas.
bienqu'il ne *te faille* pas.

 3. *bien-*

3. *bienqu'il faille qu'il parle.*
bienqu'il nous faille.
bienqu'il vous faille.
3. *bienqu'il faille qu'ils parlent.*
Imp. 1. *Il me faudroit*, ich würde müssen.
il te faudroit.
3. *il faudroit qu'il parlât.*
il nous faudroit.
il vous faudroit.
3. *il faudroit qu'ils parlassent.*
Frage: *Me faudroit-il?* würde ich müssen?
te faudroit-il?
3. *faudroit-il qu'il parlât?*
nous faudroit-il?
vous faudroit-il?
3. *faudroit-il qu'ils parlassent?*
Imp. 2. *Plût à Dieu qu'il me falût!* daß ich müßte.
qu'il te falût.
3. *qu'il falût qu'il parlât.*
qu'il nous falût.
qu'il vous falût.
3. *qu'il falût qu'ils parlassent.*
Parf. *Encore qu'il m'ait falu*, ob ich gleich ꝛc.
encore qu'il t'ait falu.
3. *encore qu'il ait falu qu'il ait parlé.*
encore qu'il nous ait falu.
encore qu'il vous ait falu.
3. *encore qu'il ait falu qu'ils aient parlé.*
Plusq. 1. *Il m'auroit falu*, ich hätte müssen.
il t'auroit falu.
3. *il auroit falu qu'il eût parlé.*
il nous auroit falu.
il vous auroit falu.
3. *il auroit falu qu'ils eussent parlé.*
Frage: *M'auroit-il falu?* hätte ich müssen?
t'auroit-il falu?
3. *auroit-il falu qu'il eût parlé?*
nous auroit-il falu?
vous auroit-il falu?
3. *auroit-il falu qu'ils eussent parlé?*
Plusq. 2. *Je voudrois qu'il m'eût falu*, daß ich hätte ꝛc.
qu'il t'eût falu!
3. *qu'il eût falu qu'il eût parlé.*
qu'il nous eût falu.
qu'il vous eût falu.
3. *qu'il eût falu qu'ils eussent parlé.*
Futur. *Il m'aura falu*, ich werde haben müssen.
il t'aura falu.
3. *il aura falu qu'il ait parlé.*
il nous aura falu.
il vous aura falu.
3. *il aura falu qu'ils aient parlé.*
Frage: *M'aura-t-il falu?* werde ich haben müssen?
t'aura-t-il falu?

3. *bienqu'il* ne *faille* pas *qu'* &c.
bienqu'il ne *nous faille* pas.
bienqu'il ne *vous faille* pas.
3. *bienqu'il* ne *faille* pas &c.
il ne *me faudroit* pas.
il ne *te faudroit* pas.
3. *il* ne *faudroit* pas *qu'il parlât.*
il ne *nous faudroit* pas.
il ne *vous faudroit* pas.
3. *il* ne *faudroit* pas *qu'ils* &c.
ne *me faudroit-il* pas?
ne *te faudroit-il* pas?
3. ne *faudroit-il* pas *qu'il parlât?*
ne *nous faudroit-il* pas?
ne *vous faudroit-il* pas?
3. ne *faudroit-il* pas *qu'ils* &c.
qu'il ne *me falût* pas!
qu'il ne *te falût* pas.
3. *qu'il* ne *falût* pas *qu'il parlât.*
qu'il ne *nous falût* pas.
qu'il ne *vous falût* pas.
3. *qu'il* ne *falût* pas *qu'ils* &c.
encore qu'il ne *m'ait* pas &c.
encore qu'il ne *t'ait* pas *falu.*
3. *encore quil* n'ait pas &c.
encore qu'il ne *nous ait* pas *falu.*
encore qu'il ne *vous ait* pas *falu.*
3. *encore qu'il* n'ait &c.
il ne *m'auroit* pas *falu.*
il ne *t'auroit* pas *falu.*
3. *il* n'*auroit* pas *falu qu'il eût* &c.
il ne *nous auroit* pas *falu.*
il ne *vous auroit* pas *falu.*
3. *il* n'*auroit* pas *falu* &c.
ne *m'auroit-il* pas *falu?*
ne *t'auroit il* pas *falu?*
3. n'*auroit-il* pas *falu qu'* &c.
ne *nous auroit-il* pas *falu?*
ne *vous auroit-il* pas *falu?*
3. n'*auroit-il* pas *falu* &c.
qu'il ne *m'eût* &c.
qu'il ne *t'eût* pas *falu.*
3. *qu'il* n'*eût* pas *falu qu'il* &c.
qu'il ne *nous eût* pas *falu.*
qu'il ne *vous eût* pas *falu.*
3. *qu'il* n'*eût* pas *falu* &c.
il ne *m'aura* pas *falu* &c.
il ne *t'aura* pas *falu.*
3. *il* n'*aura* pas *falu qu'il* &c.
il ne *nous aura* pas *falu.*
il ne *vous aura* pas *falu.*
3. *il* n'*aura* pas *falu qu'* &c.
ne *m'aura-t-il* pas *falu?*
ne *t'aura-t-il* pas *falu?*

3. aura-

3. *aura-t-il falu qu'il ait parlé?* 3. n'*aura-t-il* pas *falu* &c.
nous aura-t-il falu? ne *nous aura-t-il* pas *falu?*
vous aura-t-il falu? ne *vous aura-t-il* pas *falu?*
3. *aura-t-il falu qu'ils aient parlé?* 3. n'*aura-t-il pas falu* &c.

III. Mit que und dem Conjunctivo, für alle drey Personen.

* Dabey ist 1) wohl drauf zu merken, welche Tempora auf einander passen, und zu einander zu setzen sind, deshalb sind sie angezeigt. 2) Ist die Conjugation bey der mündlichen und schriftlichen Uebung (eben wie der erste und andere Fall,) in die 4 Variationes zu zerlegen, und jede besonders und allein zu machen; welches hie, weils überflüßig wäre, nicht mit ausgedruckt ist. Es heißt z. E. in Praesenti 1) il faut que je parle. 2) il ne faut pas que je parle. 3) faut-il que je parle? 4) ne faut-il pas que je parle? (que j'écrive, aprenne, fasse, m'en aille) &c.

Ind. Praes. *Il faut, que je parle*, ich muß reden, *il faut que tu parles*, *il faut qu'il parle*, *il faut que nous parlions*, *il faut que vous parliez*, *il faut qu'ils parlent.*
Regel: Das Praesens stehet mit dem Praesenti Conjunctivi.

Imperf. 1. *Il faloit que je (lui en) parlasse*, ich mußte mit ihm davon sprechen; - - *que tu parlasses*, - - *qu'il parlât*, *il faloit que nous parlassions* &c.
Regel: Imperf. 1. mit dem Imperfecto 2. Conjunctivi.

Imperf. 2. *Il falut hièr que je parlasse*, ich mußte gestern reden; - - *que tu parlasses*, *que vous parlassiez* &c. Regel: Imperf. 2. mit dem Imperf. 2. Conjunct.

Perf. *Il a falu que j'aie parlé*, ich habe reden müssen; *il a falu que tu aies parlé* &c. *il a falu qu'ils aient parlé.* Regel: Perfect. mit dem Perfect. Conjunctivi.

Plusq. 1. *Il avoit falu que j'eusse parlé*, ich habe müssen reden; - - - *que tu eusses parlé*, - - - *qu'il eût parlé* &c. Regel: Plusq. 1. mit dem Plusq. 2. Conjunctivi.

Plusq. 2. *Il eut peut-être falu que j'eusse parlé*, ich hätte vielleicht müssen reden; *il eut falu qu'ils eussent parlé.* Regel: Plusq. 2. mit dem Plusq. 2. Conjunctivi.

Fut. *Il faudra que je lui en parle*, ich werde davon mit ihm reden müssen; - - - *que tu parles* - - - *que vous parliez.* Regel: Fut. mit dem Praes. Conjunct.

Conj. Praes. *Bien qu'il faille que je parle*, ob ich gleich reden muß; - - - *que tu parles*, - - - *qu'il parle*, - - - *que nous parlions*, - - - *que vous parliez*, - - - *qu'ils parlent.* Regel: Praesens stehet mit dem Praesenti Conjunctivi.

Imperf. 1. *Il faudroit que je parlasse*, ich würde müssen reden; *que tu parlasses*, *qu'il parlât* &c.

Imperf. 2. *Plût à Dieu qu'il falût que je parlasse*, (wolte GOtt! daß ich reden müßte; - - - *que tu parlasses*, *qu'il parlât.* Regel: Die Imperfecta stehen mit dem Imperf. 2. Conjunctivi.

Perf. *Encore qu'il ait falu, que j'aie parlé*, (ob ich gleich habe reden müssen,) - - - *que tu aies parlé*, *qu'il ait parlé*, *que nous ayons parlé.* Regel: Das Perf. stehet mit dem Perf. Conjunctivi.

Plusq. 1. *Quand même il auroit falu que j'eusse parlé*, wenn ich gleich hätte reden müssen; - - - *que tu eusses parlé*, - - - *qu'il eût parlé* &c.

Plusq. 2. *Je voudrois qu'il eût falu, que j'eusse parlé*, ich wolte, daß ich hätte reden müssen; - - - *que tu eusses parlé*, *qu'il eût parlé*, - - - *que nous* &c. Regel: Die Plusquamperfecta stehen mit dem Plusq. 2. Conjunctivi.

Futur. *Quand il aura falu que j'aie parlé*, wenn ich werde haben reden müssen; *que tu aies parlé* &c. Regel: Das Futurum stehet mit dem Praes. Conj. doch kans selten vorkommen.

§. 171. Exercitium darüber.

Il faut souvent céder à la nécessité, mais jamais à celle qui nous porte au mal. 1. Il me faut aller de ce pas 2. à la cour, et il faut que

j'y aille encore demain à la même heure. Il te faut lever plus matin. Il faut souvent qu'il (qu'elle) se leve à quatre heures. Il nous faut prendre bientôt médecine, il vous en faut prendre aussi. Il faut qu'ils (qu'elles) se comportent mieux à l'avenir. S'il falloit parler françois, on trouveroit assez de gens qui en seroient capables. Quand j'étois chez mon père, *il faloit* que je me levasse souvent à deux heures pour aller à la chasse. *Il me falut hièr* expédier beaucoup de lettres: je ne sais, *s'il m'en faudra* expédier autant aujourd'hui. *Ne m'a-t-il pas falu* lui avancer dix écus? Aussi-tôt *qu'il m'eut falu* vendre ma maison, j'allai demeurer à la campagne. *Quoi qu'il me faille* souvent emprunter de l'argent, ce n'est pas pour long-tems. Pour faire ce que l'on prétend de moi, *il me faudroit* avoir plus de tems que je n'en ai. *Bien qu'il me falût* monter tous les jours à cheval, cela ne m'empêchoit pas de m'apliquer aux belles lettres (à la Philosophie). Encore *qu'il m'ait falu* étudier trois heures entières, je veux pourtant continuer jusqu'à midi. *Il m'auroit falu* partir d'ici, si je n'avois point reçu d'argent. Je vous assure *qu'il m'eut falu* emprunter de l'argent, *s'il avoit falu* que je vous en donne. Quand *il m'aura falu* assez soufrir en ce monde: la mort viendra qui m'en delivrera. Vouloir et faloir sont deux choses. C'est un faire le faut. 3.

Phras. 1. Die uns zum Bösen (zur Sünde) leitet. 2. stracks, diesen Augenblick. 3. das ist ein Muß, ein oportet.

§. 172.

* Eine Generalübung über die Construction, zum Exempel oder Muster, wie dergleichen mündlich ex tempore mit einem jeden Verbo könne angestellet werden: man mag nun (nach dem die Profectus sind,) das Teutsche oder Französische zuerst vorsagen.

(du Grain 1, 274. 2, 170. sqq.)

Je t'en donne, ich gebe dir davon.
T'en donné-je? gebe ich dir davon?
Je ne t'en donne pas, ich gebe dir nicht davon.
Ne t'en donné-je pas? gebe ich dir nicht davon?
Donne m'en, gib mir davon.
Ne m'en donne pas, gib mir nicht davon.
Tu m'y en as trop mis, du hast mir zu viel davon darein gethan.
M'y en as-tu trop mis? hast du mir zu viel davon darein gethan?
Tu ne m'y en as pas trop mis, du hast mir nicht zu viel davon darein gethan.
Mettez m'y en beaucoup, thut mir viel davon darein.
Ne m'y en mettez pas trop, thut mir nicht zu viel davon darein.
Je vous y menerai, ich will euch hinführen.
Vous y menerai-je? soll ich euch hinführen?
Je ne vous y menerai pas, ich will euch nicht hinführen.

Ne vous y menerai-je pas? soll ich euch nicht hinführen?
Vous y en verrez beaucoup, ihr werdet viel davon da sehen.
Vous n'y en verrez pas beaucoup, ihr werdet nicht viel davon da sehen.
Y en verrez-vous encore? werdet ihr noch davon da sehen?
N'y en verrez-vous plus? werdet ihr nicht mehr davon da sehen?
Atendez-vous y, verlasset euch drauf.
Ne vous y atendez pas, verlasset euch nicht drauf.
Aportez-le moi, et me le donnez, bringet mirs, und gebet mirs her.
Donnez-le moi, ou ne me le montrez pas, schenket mirs, oder zeiget mirs nicht.
Il lui a parlé de cette affaire, er hat mit ihm von dieser Sache geredt.
Lui en a-t-il parlé? hat er mit ihm davon geredt?
Non, il ne lui en a pas parlé, er hat nicht mit ihm davon geredt.
Ne lui en a-t-il pas parlé? hat er nicht mit ihm davon geredt?
Parlez nous-en, s'il vous plait, redet mit uns davon, wenn es euch beliebt.
Ne nous en parlez plus, redet nicht mehr mit uns davon.
Vous leur en avez beaucoup aporté, ihr habt ihnen viel davon gebracht.
Leur en avez-vous beaucoup aporté? habt ihr ihnen viel davon gebracht?
Vous ne leur en avez guère aporté, ihr habt ihnen nicht viel davon gebracht.
Ne leur en avez-vous point aporté? habt ihr ihnen keine davon gebracht?
Aportez-m'en aussi quelque peu, bringet mir auch was weniges davon.
Mais ne m'en aportez pas trop, aber bringet mir nicht zu viel davon.
Vous m'y en avez trop mis, ihr habt mir zu viel davon darein gethan.
M'y en avez-vous assez mis? habt ihr mir genug davon darein gethan?
Vous ne m'y en avez pas assez mis, ihr habt mir nicht genug davon darein gethan.
Mettez m'y en, mais ne m'y en mettez pas trop, thut mir davon darein, thut mir aber nicht zu viel davon darein.
Vous ne l'y avez-pas vu, ihr habt ihn nicht da gesehen.
Ne l'y avez vous pas vu? habt ihr ihn nicht da gesehen?
Vous l'y avez bien vu, ihr habt ihn wol da gesehen.
L'y avez-vous vu? habt ihr ihn nicht da gesehen?

SECTIO IV.

Uebungen über den vierten Theil der Grammaire, nemlich, die Particulas.

A. ADVERBIA.

Allgemeine Anmerkung.

* Die Adverbia werden aus Adjectivis und Substantivis gemacht, und einige bestehen aus ganzen Phrasibus. Sie drucken die Umstände aus, die sowol bey

bey Sachen als bey Verrichtungen vorkommen, und müssen folglich die Verba und Nomina bedienen. Weils nun der Umstände bey allen Sachen und Verrichtungen unzählich viele geben kan; so muß es auch überaus viele Adverbia geben. Es ist demnach nicht wohl möglich, auch nicht nützlich, sie hier alle zu specificiren; vielweniger wollen wir sie in so sehr viele Classen theilen, als hie und da gewöhnlich. Wer noch genauer theilen will, kan sie in mehr als 30 Classen bringen: allein wozu? wir wollen sie nur in VII Classen stellen, nur die üblichsten hersetzen, und sie theils nach dem Alphabet, theils nach der Connexion der Worte und Sachen rangiren; alsdenn aber eine jede Art mit einigen Uebungen erläutern. Wer in den Exercitiis alles deutlicher und leichter haben will, der darf sich die Adverbia darinnen nur unterstreichen.

§. 173.

I. *Les Adverbes de lieu.*

Où? wo? d'où? woher?

à coté, von der Seiten.
à droit, zur Rechten.
à gauche, zur Linken.
à droit et à gauche, links und rechts.
ailleurs, anderwärts.
à main droite, zur rechten Hand.
à main gauche, zur linken Hand.
à l'écart, abgesondert, abgelegen.
à l'endroit, *du coté*, *du coté droit*, rechts, auf die rechte Seite.
à l'entour, *au tour*, um und um.
à l'envers, *du coté de l'envers*, *l'en dedans dehors*, verkehrt, das inwendige von aussen.
à part, beyseit.
au bout, am Ende.
au dehors, *par dehors*, *par le dehors*, auswendig, von aussen.
au dessous, darunter, unten.
au devant, entgegen.
au milieu, in der Mitten.
auprès, bey.
autour, um, ringsherum.
autre part, anderswo.
bien loin, weit weg, sehr weit.
bien près, sehr nahe.
ça, da; ça et là, hin und her.
céans, daheim.
ci bas, hier unten.
ci dedans, *icéans*, hier drinne.
ci dessous, hier unten.
ci dessus, hier oben.
combien? wie weit?
contre bas, *à val*, *contre val*, hinabwärts.
contre mont, *contre le fil de l'eau*, Bergauf, gegen den Strom.

d'ailleurs, anderswoher.
d'autrepart, anderwärtsher.
de bas en haut, von unten herauf.
deça, *par deça*, *de par deça*, *en ces quartiers*, hierüber, disseit.
deça et de-là, hin und her.
de ce coté-ci, auf dieser Seite.
de ce coté-la, auf jener Seite.
de ci-dedans, *de céans*, aus diesem Ort.
de combien? wie weit her?
de coté à d'autre, hin und her.
dedans, dans, drinnen.
de deça, von disseitsher.
de dedans, von innen her.
de dehors, von aussenher.
de delà, von jener Seite her.
de derrière, von hinten her.
de dessous, von unten her.
de dessus, von oben her.
de devant, von vorne.
de haut, von oben.
de haut en bas, von oben herab.
dehors, draussen.
delà, daher, von dannen.
de là dedans, daraus, aus dem Hause.
de là, par delà, jenseit, dorthin.
de loin, von ferne.
d'en bas, von unten.
d'en haut, von oben her.
de nulle part, nirgendher.
de par delà, dort drüben.
de par derrière, hinterwärts.
de près, von der Nähe.
de quelque part, irgend woher.
derrière, hinten, hinter.
dessous, drunter.

dessus,

dessus, drüber, drauf.
de tous cotés, rings herum.
devant, vorne.
devant et après, vor und nach.
d'ici, von hier.
d'ici là, von hier bis dahin.
d'ici près, von hier nächst.
d'où? woher?
droit en bas, gerade hinunter.
en arrière, hinterwärts.
en avant, vorwärts.
en bas, unten.
en ça, *par deça*, vers deça, hieher, disseit.
en deça, disseits.
en dedans, innwärts.
en dehors, auswärts.
en delà, jenseits.
en haut, oben, droben.
entre ci et là, zwischen hier und dort, dazwischen.
haut et bas, oben und unten.
haut, hautement, hoch.
hors, *dehors*, aus, draussen.
ici, hier.
ici autour, hier herum.
ici bas, hier unten.
ici haut, *ci haut*, *ici enhaut*, hier oben.
jusque là, bis dahin.
jusqu'ici, bis hieher.
jusqu'où? bis wohin?
là, da, dort.
là autour, dort herum.
là bas, da unten.
là dedans, da drinne.
là dehors, dort aussen.
là derrière, dort hinten.
là dessus, *sur cela*, darüber, darauf.
là devant, dort vorne.
là haut, dort oben.
loin, weit, weit weg.
loin d'ici, weit von hier.
nulle part, nirgends.
où? *où est-ce que?* wo?
par ailleurs, anders wodurch.
par ci, *par ici*, hier durch.
par ci (et) par là, hier und dort.
par dedans, *au dedans*, *par le dedans*, inwendig.
par delà, weiter, daher.
par dehors, von aussen.
par derrière, von hinten zu.
par dessous, unten herdurch.
par dessus, oben herüber.
par devant, vorwärts.
par en bas, unten hinaus.
par en haut, oben hinein.
par ici, hier durch.
par là, da durch, dorthin.
par le bas, *par enbas*, untenher.
par où? wodurch?
par tout, überall.
plus outre, ferner, weiter.
près, nahe.
près de &c. *à peu près*, *présque*, nahe bey, ohngefehr.
quelque part, irgendwohin.
sans (besser) sens dessus, dessous, das oberste zu unterst.
sens devant derrière, das hinterste zu vorderst.
sur, *sus*, *dessus*, auf, oben, drüber.
sur ce, hierauf.
sur quoi? worüber?
tout au tour, *tout à l'entour*, ganz herum.
tout près, ganz nahe.
vis à vis, gegen über.

Application.

a) Auf die Frage où? wohin? jusqu'où? wie weit? ꝛc.

Où êtes-vous? Je suis ici. Etes-vous là? Oui j'y suis. Etes-vous céans? (*au logis*) venez ça. Vous courez toujours ça et là, Tantôt vous êtes en deça; tantôt vous êtes en delà. Etes-vous dedans ou dehors? Passez devant ou tenez-vous derrière. Etes-vous dessus ou dessous? Etes-vous en haut ou en bas? Quand je suis proche, vous êtes loin. Je vous cherche de tous cotés, et vous vous tenez à coté. Tantôt vous êtes à main droite, et tantôt vous êtes à gauche. Tantôt vous êtes au milieu; Tantôt vous courez à l'entour. Et quoique j'aille tout au tour, et que je vous cherche par tout: Vous vous tenez

tou-

toujours à part; et l'on ne vous voit nulle part; tantôt vous êtes autre part, ou ailleurs. Quand je mets le pié an avant, vous le mettez en arrière. Je vous ai cherché jusqu'ici. Et vous avez fui jusques-là. Mais enfin jusqu'où irez-vous? Car quelque part que vous ailliez, je vous trouverai quelque part; et quelque loin que vous soyez, vous ne m'échaperez jamais.

b) Auf die Frage d'où? woher? par où? wodurch ꝛc.

D'où êtes-vous? Je suis d'ici. Etes-vous de là? Oui j'en suis. Vous allez deça et de-là: Tantôt vous venez de deçà, tantôt vous venez de de-là. Tantôt vous venez de dedans et de dehors. Venez-vous de dessus ou bien de dessous? Venez-vous de près, ou de loin? Quand je viens de ce côté-ci, vous venez de l'autre côte: Et quand je viens de quelque part, vous venez de quelque autre part; quoique vous veniez d'ailleurs, on ne vous trouve nulle part. Par où êtes-vous donc venu? Etes-vous venu par ici? Ou êtes-vous venu par là? Vous allez par ci, et par là; Tantôt vous passez par devant, et tantôt par derrière. Tantôt vous sortez par en haut, tantôt vous sortez par en bas: Tantôt vous passez par dessus, tantôt vous passez par dessous, et quelque-fois par ailleurs; Et souvent de quelque côté qu'on vous regarde on est trompé; Car par dehors vous êtes blanc, et par dedans vous êtes noir.

§. 174.

II. *Les Adverbes de tems.*

Quand? wenn?

A cette heure, à présent, pour le présent, présentement, maintenant, jetzt.
à jamais, pour jamais, auf ewig.
à l'avenir, désormais, dorénavant, künftighin, forthin.
à contre-tems, zur Unzeit.
à la hâte, in Eil.
à l'instant, d'abord, incontinent, tout incontinent, tout à coup, tout à l'heure, stracks, flugs.
alors, pour lors, damals.
à même tems, en même tems, zu gleicher Zeit.
à midi, à diner, um den Mittag.
à minuit, um Mitternacht.
anciennement, vor Alters.
à point nommé, à propos, tout à propos, à tems, zu rechter Zeit.
après, nach.
- demain, übermorgen.
- diner, nach der Mittagsmahlzeit.
- souper, nach dem Abendessen.
à présent, jetzo.
à propos, zu rechter Zeit.
à tems, zu rechter Zeit.
aujourd'hui, heute.
- matin, heute Morgens.
au matin, le matin, des Morgens.
auparavant, zuvor.
avant diner, vormittag.
avant hièr, vorgestern.
avant midi, vormittag.
au plutôt, aufs eheste.
au point du jour, bey anbrechendem Tage.
au soir, des Abends.
aussitôt, alsobald.
autrefois, sonsten, ein andermal.
bientôt.
ce matin, diesen Morgen.
cependant, indessen.
ce soir, diesen Abend.
cette année, dieses Jahr.
- semaine. diese Woche.
ci devant, vor diesem.
continuellement, stets.
d'abord, stracks, bald.

dans

dans l'occasion, bey Gelegenheit.
dans peu, in kurzem.
dans quelques jours, in einigen Tagen.
dans quelques tems, in kurzer Zeit.
dans trois mois, in drey Monaten.
dans un moment, en moins de rien, en moins d'un tourne-main, en un clin d'oeil, in einem Augenblick.
d'aujourd'hui, dès aujourd'hui, von heute an.
de bon matin, sehr frühe.
de bonne heure, zeitig.
de deux jours l'un, über den andern Tag.
de grand matin, sehr früh.
déja, schon.
de jour, bey Tage.
de jour à autre, de jour en jour, von einem Tage zum andern.
de long tems, in langer Zeit.
demain, morgen.
demain matin, morgen früh.
de ma vie, mein Lebtage.
de meilleure heure, zeitiger.
de nuit, bey Nacht.
depuis hièr, seit gestern.
depuis quand? seit wenn?
depuis huit jours, von acht Tagen her.
depuis peu, unlängst.
dernièrement, letztlich.
dès à présent, von jetzt an.
dès aujourd'hui, von heute an.
dès demain, von morgen an.
dès hièr, schon gestern.
dès lors, von der Zeit an.
desormais, künftighin.
de trois jours l'un, immer auf den dritten Tag.
d'ordinaire, insgemein.
dorénavant, hinführo.
du matin, früh Morgens.
en ce tems là, zu der Zeit.
en ma vie, mein Lebenlang.
en même tems, zugleich.
en moins de rien, en moins d'un tournemain, in einem Augenblick.
ensuite, nach einander.
entre chien et loup, in der Abenddämmerung.
en un clin d'oeil, in einem Augenblick.
en un jour, in einem Tage.
éternellement, ewiglich.
fraichement, nouvellement, récemment, neulich.
hièr, gestern.
hièr au soir, gestern Abend.
jadis, vorzeiten.
jamais, jemals.
incessamment, unaufhörlich, unverzüglich.)
incontinent, gleich, indem.
il y a long-tems, schon lange.
jour et nuit, Tag und Nacht.
jusqu'à demain, bis morgen.
- présent, bis jetzt.
- quand? wie lange?
l'année passée, das vergangene Jahr.
- qui vient, künftiges Jahr.
la semaine passée, vorige Woche.
- qui vient, künftige Woche.
l'autre jour, jenen Tag.
le plus souvent, zum öftern.
le soir, Abends.
le sur lendemain, den dritten Tag.
long-tems, lange Zeit.
lorsque, als, da, wenn.
lundi dernier, verwichenen Montag.
- prochain, künftigen Montag.
maintenant, nun, jetzt.
mal à propos, zur Unzeit.
matin, früh.
n'a guères, il n'y a guères, unlängst.
nouvellement, neulich.
ordinairement, gemeiniglich.
par heure, stundenweis.
par jour, des Tages.
par le passé, vergangen.
perpetuëllement, beständig.
plus matin, früher.
plus que jamais, mehr als jemals.
plus souvent, öfters.
plus tard, später.
plutôt, eher.
pour cette fois-ci, für diesesmal.
pour le plus tard, aufs längste.
pour le présent, vorjetzt.
pour l'heure, nun.
pour long-tems, auf lange Zeit.
pour lors, alsdenn, dazumal.
pour toujours, auf ewig.
présentement, itzo.
quand? wenn?
quelquefois, bisweilen.
quelque jour, dermaleins.
quelque tems, eine Zeitlang.
rarement, selten.
récemment, erst neulich.
sans cesse, unaufhörlich.
soudain, *soudainement*, plötzlich.
souvent, oft.

subi-

subitement, plötzlich.
sur ces entrefaites, mittlerweile.
sur le champ, *sur l'heure*, von Stund an.
sur le midi, gegen Mittag.
sur le point, in dem Augenblick.
sur le soir, für la brune, gegen Abend.
sur les deux heures, gegen 2 Uhr.
tantôt, bald.
tard, spät.
toujours, allezeit.
tous les jours, alle Tage.
tout à cette heure, gleich jetzt.
tout à coup, stracks.
tout à l'heure, alsobald.
tout à propos, zu rechter Zeit.
tout d'un coup, plötzlich.
toute ma vie, Zeit meines Lebens.
tout incontinent, gleich jetzt.
tout le jour, den ganzen Tag.
trop tard, zu spät.
trop tôt, zu früh.
vers le midi, um den Mittag. - *le soir*, - *la nuit*, - *le minuit* &c.
- *les neuf heures*, gegen 9 Uhr.
- *le mois de may*, - le printems, gegen den Frühling.
- *la Saint Jean*, gegen St. Johannis Tag.
vite, vitement, geschwind.
une autre-fois, ein andermal.
une fois, einmal.
un jour, einstens.

Application.

a) du tems defini. (Canel, p. 160.)

Depuis quand êtes-vous ici? J'y suis depuis avant-hièr. Etes-vous sorti aujourd'hui? Oui je suis sorti ce matin, mais je suis revenu d'abord. Quand est-ce que vous partirez? Je partirai dans quelques jours, et peut-être lundi prochain. Reviendrez-vous bientôt ici? Je reviendrai cette semaine, ou au plus tard l'année qui vient. Que ferez-vous donc cette année? Je ferai comme auparavant; Car comme on disoit autre fois, on dit encore aujourd'hui. Il ne se fait à présent rien, qui ne se soit fait ci-devant. Et l'on ne fera rien demain, que l'on ne fasse maintenant, et qu'on n'ait fait l'année passée. Enfin l'on fera dans cent ans, ce que l'on fait présentement. Tantôt on boit, tantôt on joue. C'est pourquoi l'on dit à cette heure, ce que l'on a dit jusqu'ici, et qu'on dira dorénavant.

b) du tems indefini. (Canel, p. 161.)

Etes-vous venu de bonne heure? Je suis venu un peu plus tard, que je ne vins dernièrement. A quelle heure êtes-vous venu? Je suis venu avant-midi, ou tout au plutôt à midi. Qu'avez-vous donc fait ce matin, et pourquoi venez-vous si tard? Quand je viens de meilleure heure, on me dit, que je viens trop tôt: C'est pourquoi je viens d'ordinaire, vers le midi, ou sur le soir. Pour moi je viens toujours plutôt, et je me retire plus tard. Jouez-vous ordinairement? Je joue presque tous les jours, et je gagne plus en une heure, que un autre ne gagne par jour. Car j'ai gagné toute ma vie. Et comme je perds rarement, je gagne aussi le plus souvent. C'est pourquoi l'on dit fort souvent, que si je jouois plus souvent, je gagnerois incessamment.

§. 175.

§. 175.

III. *Les Adverbes de qualité ou de manière.*

comment ? wie ?

A (au) rebours, à contre sens, das hinterste zuvörderst.
à baguette, aus oberherrlicher Gewalt.
à bon dessein, à bonne intention, aus guter Meynung.
à bon droit, rechtmäßig.
à bon marché, wohlfeil. *à meilleur marché.*
à bouche que veux-tu, à ventre deboutonné, aufs köstlichste.
à cheval, zu Pferde.
à chevauchon, rittlings.
à contre-coeur, ungern, zum Tort.
à contre-mont, aufwärts.
à contre-pied, krebsgängig.
à couvert, heimlich.
à découvert, öffentlich.
à dessein, mit Vorsatz.
adroitement, geschicklich.
à droit fil, schnurgleich.
à escient, mit Wissen.
à bon escient, ernstlich, mit gutem Vorbedacht.
à genoux, kniend.
à gorge déployée, mit vollem Hals.
à grand peine, sehr schwer.
à gué, watend.
ainsi, comme cela, so, also.
aisément, à l'aise, commodément, sans peine, gemächlich.
à juste raison, billig.
à plus forte raison, wie vielmehr.
à la bonne heure, zu allem Glück.
à la chaude, in der Hitze.
à l'agonie, aux abois, in den letzten Zügen.
à la legère, unbesonnen.
à l'amiable, in der Güte.
à la mal-heure, zur unglückseligen Stunde.
à la mode, nach der Art.
à la nouvelle mode, à la moderne, nach heutiger Art.
à la cavalière, ritterlich.
à la derobée, à la sourdine, heimlicher Weise.
à la françoise, auf französische Art.
à la hâte, eilig.
à la livre, pfundweis.
à la pièce, stückweise.
à l'aune, ellenweise.
à la toise, ruthenweis.
à l'antique, à la vieille mode, nach alter Art.
à la nage, schwimmend.
à la renverse, à reculons, hinter sich.
à la rigueur, nach der Strenge.
à la soldatesque, *à la fantassine*, nach Soldaten Weise.
à la volée, unbedachtsam.
à l'envi, um die Wette.
à l'endroit, auf die rechte Seite.
à l'envers, in die verkehrte Seite.
à l'étroit, in die Enge.
à l'étourdi, unbesonnen.
à l'impourvu, au dépourvu, à l'improviste, inopinément, unversehens.
à l'infini, ohne Ende.
à l'insu, unwissend. *à mon insu.*
à loisir, mit guter Weile.
à l'oreille, ins Ohr.
à mains jointes, mit gefaltenen Händen.
à merveille, à miracle, wunderbarlich.
à mon aise, à mon gré, à mon goût, meinem Willen nach.
à outrance, à toute outrance, aufs äusserste.
à peindre, à ravir, vortreflich wohl.
à peine, kaum.
à petits traits, sittsam.
à pied, zu Fuß. pied à pied, Fuß vor Fuß, allgemach. chercher qq. à pied et à cheval, einen überall suchen.
à plaisir, mit Lust, vorsetzlich.
à point, tout à point, eben zu recht.
à propos, geschicklich. *mal à propos.*
à reculons, zurück, hinter sich.
à regret, mit Verdruß. avec déplaisir.
à souhait, nach Wunsch.
assidûment, sorgfältiglich.
à tâtons, blindlings.
à tête nue, mit blossem Kopf.
à tort, unbilliger Weise.
à tort et à travers, mit Recht oder Unrecht.
à toute force, mit Gewalt.
à tout hazard, auf allen Fall, es komme wie es will.
au dépourvu, unversehens.

avec plaisir, mit Lust.
au cordeau, schnurweise.
au hazard, auf gerathe wohl.
au naturel, au vif, nach dem Leben.
au niveau, in gleicher Höhe.
à voix haute, laut.
à voix basse, mit leiser Stimme.
au pied de la lettre, nach dem Buchstaben.
au poids, nach dem Gewicht.
autrement, anders.
au trot, trabweise. *au galop*.
à vue d'oeil, augenscheinlich.
bien, wohl. *mieux*, besser.
brusquement, trotzig.
civilement, höflich.
contre vent et marée, wider Wind und Fluth.
d'arrache-pié, tout d'une traite, in einem Stück fort.
d'assaut, mit Sturm.
d'avance, voraus.
de bon coeur, de grand coeur, de gré, de bon gré, de plein gré, de gayeté de coeur, volontiers, von Herzen gern.
de bonne foi, redlich. *de mauvaise foi*,
de bon oeil, gern gesehen. *de mauvais oeil*.
de bon sens, vernünftig.
de bonne grace, wohlanständig. *de mauvaise grace &c.*
de bonne manière, -sorte, -façon, mit guter Art.
de bonne part, von guter Hand.
de bouche, mündlich.
debout, stehend.
de but en blanc, ohne viel Wesen.
de force ou de gré, mit oder wider Willen.
de la manière, de la sorte, de la façon, dergestalt.
de ma part, meinetwegen.
de mauvais gré, unwillig.
de propos deliberé, vorsetzlich. de sens rassis.
de sens frais, de sang froid, wohlbedacht.
de sens rassis, nüchtern.
de vive voix, mündlich.
difficilement, schwerlich.
effectivement, *éficacement*, wirklich, kräftig.
en aucune manière-ne, gar nicht.
en abrégé, en racourci, abgekürzt.
en apparence, dem Schein nach.
en apostille, anhangsweise.
en argent comptant, baar.

en aveugle, *aveuglement*, wie ein Blinder.
en bateau, zu Schiffe.
en bloc, überhaupt.
en bonne part, im besten. prendre en mauvaise part, übel aufnehmen.
en bosse, en relief, erhoben.
en cachette, heimlich.
en carosse, en coche, auf der Kutsche.
en chariot, auf einem Wagen.
en chrétien, *chrétiennement*, christlich.
en colère, zornig. en fougue, en furie,
en comparaison, in Vergleichung.
en detail, stückweise. en morceaux.
en dot, en mariage, zum Heirathsgut.
en ducats d'or, mit Ducaten. en Louis d'or &c. en monnoie, mit kleiner Münz.
en effet, in der That.
en étrenne, zum Neujahrs-Geschenk.
en face, ins Gesicht.
en feuille, en volume, en gros volume, in Folio.
en général, *généralement*, insgemein.
en gros, ballenweise, überhaupt.
en main propre, in die Hände.
en maître, herrisch.
en mignature, zierlich, sehr klein.
en nulle façon, keinesweges.
en passant, vorbeygehend.
en personne, personnellement, persönlich.
en peu de mots, kürzlich.
en poste, per Post.
en premières nôces, zur ersten Ehe. *en secondes nôces &c.*
en public, *publiquement*, öffentlich.
en quelque façon, etlichermassen.
en roi, royalement, königlich.
en secret, secretement, ins geheim.
en sot, *sotement*, närrisch.
en sursaut, plötzlich.
en tas, haufenweis. en tas et en bloc, überhaupt.
en traineau, zu schlitten.
en traitre, verrätherisch.
en vain, vainement, vergeblich.
exprès, expressement, tout exprès, ausdrücklich, mit Fleiß.
facilement, leicht.
fortuitement, ohngefehr.
franchement, frey.
goutte à goutte, tropfenweise. *à grosses gouttes*, à gros bouillons, sehr stark.
jusqu'à ce point, so sehr.

à per-

- à perdre l'esprit, bis zum närrisch werden.
- mal, übel. pis, ärger.
- malgré soi, wider Willen.
- mieux, besser. le mieux du monde; aufs beste.
- négligemment, nonchalamment, nachläßig.
- obligeamment, dienstfertiglich.
- ouvertement, aufrichtig.
- par adresse, durch Kunst.
- par affection, par amitié, par amour, - bonté, - complaisance, - inclination, - pitié, simpathie, aus Liebe, Gunst, Mitleiden &c.
- - ambition, - honneur, - honnêteté, - orgueil, - superbe &c. aus Ehrgeitz, Wohlstand &c.
- - antipathie, - dépit, - haine, - inimitié, - envie, - aversion, aus Verdruß, Haß &c.
- - avance, voraus.
- - avarice, mesquinerie, vilainie, aus Kargheit.
- - bêtise, - lourdise, aus Dummheit.
- - bonheur, - fortune, zum Glück.
- - malheur, zu allem Unglück.
- - bande, haufenweise.
- - bravade, - caprice, - obstination, - opiniâtreté, aus Trotz.
- - colère, - rage, - emportement, aus Zorn.
- - coeur, - mémoire, auswendig.
- - conséquent, conséquemment, folglich.
- - dédain, - mépris, aus Verachtung.
- - devoir, aus Schuldigkeit.
- - eau, zu Wasser.
- - écrit, schriftlich.
- - épreuve, zur Probe.
- - fantaisie, - folie, - galanterie, a. Fantasie &c.
- - finesse, - supercherie, - surprise, - tromperie, listig.
- - force, gewaltsam.
- - flaterie, schmeichelhaft.
- - hazard, ohngefehr.
- - ironie, - moquerie, - raillerie, spöttisch.
- - interêt, aus Eigennutz.
- - manière d'acquit, nur obenhin.
- - manière de dire, so zu reden.
- - mer et par terre, zu Land und Wasser.
- - négligence, - nonchalance, - mégarde, aus Unachtsamkeit, Versehen.
- - poignée, handvollweise.
- - plaisir, aus Kurzweil.
- - précaution, aus Vorsorge.
- - reprises, durch verschiedene Male.
- - terre, zu Lande.
- - tête, für jeden Kopf.
- - zèle, aus Eifer.
- pitoyablement, jämmerlich.
- plaisamment, artig.
- sagement, savamment, prudemment, klüglich &c.
- sans affectation, ungezwungen, frey.
- - bruit, ohne Geräusche.
- - cesse, - discontinuer, - interruption, - relâche, continuellement, constamment, à chaque bout de champ, unaufhörlich.
- - comparaison, nicht zu vergleichen.
- - compliment - façon, ohne Ceremonie.
- - contrainte, ohne Zwang.
- - contredit, ohne Widerrede.
- - délai, unverzüglich.
- - déguisement, - fard, - flaterie, - mentir, - raillerie, - rire, - supercherie, - tromperie, ohne Verstellung.
- - doute, ohne Zweifel.
- - emportement, ohne Zorn.
- - honte, pudeur, unverschämt.
- - manière, - mes, ohne Art und Gestalt.
- - passion, unpartheyisch.
- - peine, ohne Mühe.
- - préjudice, mit Vorbehalt.
- - raison, - rime sans raison, - sujet, ohne Ursach und Art.
- - reproche, unsträflich.
- - réserve, ohne Vorbehalt.
- sérieusement, ernstlich.
- sous main, heimlich.
- - prétexte, unter dem Schein.
- témérairement, vermessentlich.
- tout de bon, im Ernst.
- volontiers, volontairement, gern.
- utilement, nützlich.

Aplication. (Canel, p. 166.)

„Je parle bien et j'écris mal; et quoique j'aie mieux parlé, j'ai parlé pis que je ne parle. C'est à regret que je le dis; mais c'est par force que j'en parle. Car je le fais à contre-coeur, et même avec déplaisir; Si je pouvois m'en défendre, je le ferois très volontiers, avec plaisir et

de bon coeur. C'eſt pourquoi je dis tous les jours: Je ne l'ai pas fait à deſſein. Et quoique je le diſe exprès : je ne l'ai pas fait à plaiſir, ni de propos déliberé, cela s'eſt fait ſans deſſein &c. mais enfin quoique je le diſe, je crains, que l'on n'en ſoit faché. Car le mal vient facilement, et s'en va dificilement; et ce que l'on fait à grand peine, ſe défait ſouvent aiſément. Et (comme l'on dit quelque-fois) les biens, qui viennent à loiſir, ſe perdent ſouvent à la hâte. Tout vient fortuïtement, et s'en va auſſi par hazard, et toujours inopinément. Et quoiqu'on ait peine à le croire, cela ſe voit pourtant ſouvent. La mort vient bien à l'improviſte, et l'on meurt fort ſubitement.

(Canel, p. 167.)

J'ai ſouvent joué à propos, et quelque-fois mal à propos; et ſi j'ai gagné par bonheur, j'ai ſouvent perdu par malheur. Car quoique je ſache le jeu par mémoire, et même par coeur, j'ai ſouvent joué par colère, et j'ai perdu de ſens raſſis. On me l'a ſouvent dit de bouche, et je l'avoue par écrit. J'achète en gros et en détail, publiquement et en ſecrèt, ſecretement et en public, je le dis ſérieuſement, tout de bon et ſans raillerie, et quelque-fois par raillerie. L'un dit, que c'eſt comme cela, l'autre dit, que c'eſt autrement. Tantôt on me trouve à genoux, et tantôt on me voit debout. En été je vais en bateau, en hiver je vais en traineau; quelque-fois je vais à cheval, et quelque-fois je vais à pié. Car je vais par terre et par eau, par mer, et ſouvent en caroſſe. C'eſt ainſi qu'on vit aujourd'hui; et c'eſt en vain, qu'on s'en étonne: Car enfin de quelque manière que l'on faſſe, il importe peu.

§. 176.

IV. Les Adverbes de Nombre et d'ordre, d'amas et de ſéparation.

Comment? wie? et combien? wie ſehr? wie oft? ꝛc.

à double rang, zweyfach.
à la file, *file à file*, *un à un*, einer nach dem andern.
à la fois, auf einmal.
à la foule, *confuſément*, unter einander.
à la mode, nach der Mode.
à la pareille, auf gleiche Wiedervergeltung.
à la ronde, rund herum.
à l'écart, ſeitwärts.
à l'envers, *à rebours*, verkehrt.
à l'oppoſite, gegenüber.
à part, beſonders.
après, darnach.
après-tout, endlich.
à quartier, auf der Seite.
à rebours, verkehrt.

arrière, weg, zurück.
à ſon tour, wenn die Reihe an einen kommt.
à tems, zu rechter Zeit.
à triple étage, dreyfach.
avant toutes choſes, vor allen Dingen.
au contraire, im Gegentheil.
avec, mit.
avec le tems, mit der Zeit.
au reſte, im übrigen.
à mon retour, bey meiner Zurückkunft.
auſſi, auch.
autrement, anders.
bref, *pour le faire court*, *ſommairement*, kurz, in Summa.
cent fois, hundertmal.
cent mille fois hunderttauſendmal.

chacun, *en son particulier*, ein jeder.
combien de fois? wie oft?
confusément, verworren, undeutlich.
d'abord, *du prémier abord*, anfänglich.
davantage, *d'ailleurs*, sonsten.
de fois à autre, *de tems en tems*, einmal über das andre.
de fond en comble, von Grund aus.
de jour en jour, *de jour à autre*, von einem Tag zum andern.
de main en main, von Hand zu Hand.
de mon tems, zu meiner Zeit.
de mot à mot, von Wort zu Wort.
d'ordre, *par ordre*, *en bon ordre*, ordentlich.
de pas à pas, *au petit pas*, Schritt vor Schritt.
de plus, ferner.
de point en point, von Stück zu Stück.
de rang en rang, von Reihe zu Reihe.
dès long tems, von langer Zeit her.
de suite, nach einander.
de tems en tems, von Zeit zu Zeit.
de tout tems, jederzeit.
de ville en ville, von einer Stadt zur andern.
deux à deux, zwey und zwey.
deux fois, zweymal.
d'heure en heure, von Stunde zu Stunde.
d'une voix, einhellig.
en arrière, hinterwärts.
en ce tems là, in dieser Zeit.
en dernier lieu, zum letzten.
en détail, ins kleine, stückweise.
en échange, Tauschweise.
enfin, *finalement*, *à la fin*, endlich.
en foule, haufenweise.
en général, *généralement*, *universellement*, insgemein.
en gros, im ganzen, überhaupt.
en ordre, ordentlich.
en particulier, besonders.
en partie, stückweise.
en peu de mots, *brièvement*, kürzlich.
en prémier lieu, *prémièrement*, zum ersten.
en second (*en deuxième*) lieu, zum andern.
ensemble, *de compagnie*, zusammen.
ensuite, darauf.
en tout, in allem, Summa.

environ ce tems là, ohngefehr um diese Zeit.
excepté, *hors mis*, ausgenommen.
la charrue devant les boeufs, verkehrt.
l'un après l'autre, einer nach dem andern.
l'un avec l'autre, einer mit dem andern.
l'un parmi l'autre, insgesammt.
outre cela, *outre plus*, *en outre*, *davantage*, *d'ailleurs*, überdis.
par centaines, hundertfach.
par compagnie, zur Gesellschaft.
par douzaines, dutzendweise.
par ordre, dem Befehl gemäß.
par quinzaines, Mandelweise.
par rangs, Gliederweise.
particulièrement, absonderlich.
par troupes, *en foule*, *par bandes*, haufenweise.
pêle-mêle, unter einander.
peu à peu, *petit à petit*, allgemach.
plusieurs fois, oftermals.
pour le second, zum andern.
prémièrement, erstlich.
principalement, fürnemlich.
puis, *puis après*, *en après*, darnach.
quelque fois, *par fois*, zuweilen.
sans ordre, unordentlich.
secondement, zweytens.
sens (*c'en*) dessus, dessous, *sans devant derrière*, das unterste zu oberst.
séparément, *distinctement*, unterschiedlich.
spécialement, insonderheit.
sur la fin, *à la fin*, gegen das Ende.
sur-tout, vor allen Dingen.
tant petits que grands, kleine u. grosse.
tant jeunes que vieux, jung und alt.
tour à tour, nach der Reihe.
tout à la fois, allzumal.
tout au long, de mot à mot, ausführlich, von Wort zu Wort.
tout de suite, ganz nach einander.
tout tant que vous êtes, so viel eurer sind.
trois à trois, drey und drey.
trois-fois, dreymal.
troisièmement, *en troisième lieu*, zum dritten.
vingt fois, zwanzigmal.
un à un, eins um eins.
une fois, einmal.
une fois pour toutes, ein für allemal.

Application.

Lorsque les gueux se trouvent ensemble, ils tiennent de pareils discours. Combien de fois avez-vous bu? J'ai bu environ quatre fois. Prémièrement j'ai bu du vin, sécondement de l'eau de vie, et enfin de très-bonne bière. Ou (comme l'on dit quelque-fois) en prémier lieu j'ai bu du vin, en second lieu de l'eau de vie, et en dernier lieu de la bière. Les pots étoient l'un parmi l'autre, et les verres tous pêle-mêle. Mais quoiqu'ils fussent tous par couples, et que nous bussions tête à tête, nous buvions pourtant à la ronde, et le plus souvent tour à tour. Et comme nous étions de rang, le verre alloit de main en main. Etiez-vous donc toujours ensemble? Tantôt nous allions un à un, tantôt nous allions deux à deux, et le plus souvent par douzaines. Dites-moi donc de point en point, ce que l'on fit de part et d'autre? Je vous l'ai dit de mot à mot. Quand je courois de rang en rang, l'autre couroit de file en file, et me suivoit pas à pas; nous bumes tous l'un après l'autre, et nous le payames au double.

§. 177.

V. Les Adverbes de quantité, de comparaison, d'augmentation (ou d'exagération) et de rémission.

Combien? wie sehr? wie groß? rc.

Abondamment, überflüßig.
à bride abatue, mit verhängtem Zaum.
à toute bride, *à vau de route*, spornstreichs.
absolument, durchaus.
à demi, halb.
admirablement, wunderbarlich.
à grand pas, à petit pas, schnell, langsam.
ainsi, also.
à mésure que, *comme*, nachdem daß.
à moins que, es sey denn daß.
à peine, *à grand peine*, kaum.
à perte de vue, daß einem das Gesicht vergehet.
à perte d'haleine, daß der Athem ausbleibt.
à peu près, ohngefehr.
à plus forte raison, um desto mehr.
aprochant, fast, beynahe.
assez, genug.
assez bien, ziemlich.
à tout coup, *de fois à autre*, *coup sur coup*, *à chaque bout de champ*, einmal über das andere.
à tout le moins, zum wenigsten.
au moins, *pour le moins*, zum wenigsten.
au pis aller, am ärgsten.
au plus, *pour le plus*, am meisten.
au possible, so viel immer möglich.
au reste, im übrigen.
aussi, auch.
aussi bien que, eben sowol als.
aussitôt que, eben so bald als.
autant, *tout autant*, *autant que*, eben so viel.
à vue d'oeil, zusehends.
beaucoup, viel.
bien, *très fort*, sehr viel. *forte*, *beaucoup*.
bien davantage, weit mehr.
chèr, chérement, theuer.
coi, *tout coi*, ganz stille.
combien, wie viel.
combien mieux, wie viel besser.
combien moins, wie viel weniger.
combien plus, wie viel mehr.
comme, wie, gleichwie.
d'autant mieux, um so viel besser.
d'autant moins, um so viel weniger.
d'autant plus, um so viel mehr.
davantage, mehr, drüber.
de beaucoup, weit.
de bien en mieux, je länger je besser.
de façon que, *de manière que*, so daß.
de jour en jour, von Tage zu Tage.
de mal en pis, je länger je ärger.

de même, eben, gleichermassen.
déméfurément, *outre mésure*, über die Masse.
de mieux en mieux, immer besser.
de moins en moins, immer weniger.
de plus en plus, je mehr und mehr.
de tout point, gänzlich.
deux fois autant, noch einmal so viel.
d'outre en outre, durch und durch.
du tout, *tout à fait*, ganz und gar.
encore, wiederum, noch.
en grand nombre, in grosser Menge.
en moins de rien, in einem Hup.
en outre, über dis.
en pareil cas, in gleichem Fall.
en partie, zum theil.
en quantité, mit Hausen.
en quelque façon, einigermassen.
entièrement, *totalement*, gänzlich.
environ, ohngefehr.
éperdument, *passionnément*, inniglich.
étrangement, ungewöhnlich, fremd.
extrêmement, überaus.
fort, sehr.
fort souvent, sehr oft.
furieusement, *terriblement*, *horriblement*, erschrecklich.
grandement, höchlich.
guères, wenig, nicht viel.
infiniment, unendlich.
le moins qu'il sera possible, aufs wenigste, so wenig als möglich.
lentement, langsam.
le plus, am meisten.
médiocrement, mittelmäßig.
merveilleusement, *à merveilles*, verwunderns würdig.
mieux que, besser als.
moins, weniger. moins que, weniger als.
moins que rien, weniger als nichts.
ne guères, nicht viel.
ni plus, ni moins, nicht mehr, nicht weniger.
o que! ach wie! ach wie viel!
outre que, zu dem daß.
outre plus, darneben, darüber.
pareillement, gleichfals.
parfaitement, rechtschaffen.
par troupes, en troupe, hauffenweise.
pas à pas, Schritt für Schritt. à pas de larron, sacht, schleichend. à pas comptés, *à longs traits*, langsam. à pas de géant, mit weiten Schritten.
pas beaucoup, nicht viel.
passablement, so so, leiblich.
pas tant, nicht so viel, nicht so wohl.
petit à petit, allgemach.
peu, wenig.
peu à peu, nach und nach.
pis, ärger. pis que, schlimmer als.
plus, *davantage*, mehr.
plus de fois, öfters.
de plus en plus, je mehr und mehr.
plusieurs fois, *souvente fois*, mehrmals.
plus ou moins, mehr oder weniger.
plus que, mehr als.
plus que jamais, mehr als jemals.
plus souvent, öfter.
plus tard, später.
plutôt que, eher als.
point, kein, nicht.
point du tout, gänz und gar nicht.
pour le moins, *au moins*, *à tout le moins*, zum wenigsten.
pour le plus, *tout au plus*, aufs höchste.
prèsque, *à peu près*, *il ne s'en faut guères*, fast, beynahe.
principalement, *notamment*, *singulièrement*, vornemlich.
quasi, fast.
qui plus est, was noch mehr ist.
rarement, selten.
rien moins, nichts weniger.
sans façon, schlechtweg.
seulement, nur, allein.
si, so, so gar, so sehr.
si bien que, so daß.
sommairement, kürzlich.
souvent, *souventefois*, oft.
suffisamment, genugsam.
tant, so viel.
tant de tems, so lange Zeit.
tant et plus, überaus.
tant mieux, desto besser.
tant pis, desto schlimmer.
tant pis pour vous, der Schaden ist euer.
tant que, so viel, so lange als.
tant s'en faut que, das sey ferne, so weit gefehlet, daß rc.
tant soit peu, etwas weniges. *tant peu que ce soit*, *pour peu que ce soit*, *le moins du monde*.
tellement, dermassen.
tellement que, *de sorte que*, so daß.
tout à fait, ganz und gar.
tout ainsi, just so, *tellement quellement*, *entre deux*, so hin.

tout ainsi que, eben als wenn.
tout à point, eben recht.
tout à propos, zu rechter Zeit.
tout au plus, am allermeisten.
tout autant que vous êtes, so viel euer sind.
tout doucement, tout bellement, tout beau, langsam, sachte.
toutes les fois que, so oft als.
tout un, eben gleich, einerley.
très, sehr.
trois fois de suite, dreymal nach einander.
trop, zu viel, zu sehr.
trop long-tems, zu lange.
trop peu, zu wenig.
une fois, un coup, einmal.
universellement, allgemeiner Weise.
un peu, etwas, ein wenig.

Aplication. (Canel, p. 163.)

Combien d'enfans avez-vous bien? Je n'ai point encore d'enfans, mais j'ai quatre valets chez moi, qui mangent plus de pain que toute ma famille, et si j'en avois davantage, je n'aurois guères de repos: car j'ai trop peu de revenus, et trop de valets à nourrir. Et quoique j'aie assez de biens, et que j'aie beaucoup d'amis, j'ai de la peine à trouver, dequoi nourrir tant de valets, qui font autant de bruit qu'autant de soldats. Si l'un mange peu de pain, l'autre boit d'autant plus de vin: c'est pour quoi je dis tous les jours: J'ai plus de valets que d'argent. Je n'ai pas tant d'argent que vous: mais j'ai autant d'amis que vous, et j'ai moins d'ennemis que vous. Je ne suis pas si grand que lui: mais je suis aussi fort que lui. Je ne bois pas si bien que vous: mais je mange aussi bien que lui. Je ne viens pas si tôt que lui: mais je sors aussitôt que lui, et je reviens plustôt que vous: car je fais comme feu mon père. Je parle mieux et pis que lui.

(Canel, p. 164.)

J'ai beaucoup de livres françois: mais vous en avez plus que moi. Pourvuque j'en aie assez: Je ne veux pas en avoir trop. J'en ai tout au plus quelques cents. Vous en avez plus de six cents, et qui sont très-bien arrangés. Ils s'augmentent de plus en plus. J'en ai aussi qui sont fort beaux; la plupart reliés en veau, et je les aime d'autant plus, qu'ils m'ont couté de beaux écus. Mais bien plus je les aimerois, s'ils étoient payés tout à fait. Car j'aime tellement payer, que je n'aime pas mieux manger. Et combien mieux le ferois-je, si j'étois mieux accommodé: cela ne feroit que tant mieux. Vous n'êtes pas avaricieux: mais extrêmement libéral, et cela n'est pas un grand mal; continuez de mieux en mieux. Combien plus donnez-vous que moi, qui n'ai pas tant d'argent que vous? car je suis quelque-fois si pauvre, que je n'ai pas le sou chez moi. Cependant lorsque l'on me voit, on diroit que j'ai bien dequoi. Tant mieux si cela étoit vrai.

(Canel, p. 165.)

Vous parlez déja bien françois? O excusez-moi, s'il vous plait: je parle un peu, cela est vrai, mais ce n'est rien ce que je sais. Cela se fera peu à peu, car je n'aprends que depuis peu, et comme le proverbe dit: *Petit à petit, l'oiseau fait son nid.* Mais vous parlez passablement,

et

et très-bien pour un Allemand. Pour le moins aussi bien que moi, quoi que j'aie apris plusieurs mois. Que dites-vous de notre ami? Il va toujours de mal en pis? Il est du moins en grand danger, prèsque sur le point d'expirer. Tant pis pour moi, tant pis pour vous : car il faisoit du bien à tous. Il est à peu près de mon âge, mais il est de beaucoup plus sage. Combien moins est-il vicieux, que beaucoup de jeunes et de vieux? Mais il est aprochant midi : allons le voir, partons d'ici.

§. 178.

VI. Les Adverbes d'interrogation, d'affirmation, de marque et de doute.

A grand' peine, schwerlich.
à quoi bon? wozu?
aparemment, vermuthlich.
assurément, certainement, pour certain, certes, indubitablement, infailliblement, véritablement, en vérité, vraiment, à la vérité, sans faute, sans mentir, en bonne foi &c. gewißlich.
c'est à dire, das ist, das heißt.
combien? wie viel? wie theuer? wie hoch? wie sehr? wie lang?
- de fois? wie oft?
- de tems? wie lange?
- moins, wie viel weniger.
- plus, wie viel mehr.
comment? wie?
- cela? wie so?
- donc? wie denn?
depuis quand? seit wenn?
de quoi s'agit-il? de quoi est-il question? wovon ist die Rede?
d'où? woher?
- est-ce que? d'où vient que? woher? wie kommts?
du moins, zum wenigsten.
en bonne foi, sicherlich.
en conscience, bey meinem Gewissen.
foi de cavalier, bey Cavalier Parol.
- d'honnête homme, so wahr ich ehrlich bin
je l'avoue, je le confesse, ich gestehe es.
j'en suis content, j'y consens, meinetwegen, ich bins zufrieden.
jusqu'à quand? wie lange?
jusqu'où? wie weit?
non pas? n'est-ce pas? n'est-il pas vrai? gelt nicht? ists nicht so?
où, où est-ce que? wo? wohin?
oui, ja. *je dis qu'oui.*
oui da, ja, freylich, es sey so. vraiment, oui certes, ja gewiß.
par où? wodurch?
par cas fortuit, fortuitement, par hazard, par rencontre, ohngefehr.
peut-être, vielleicht, etwa.
pourquoi? warum?
- pas? non? warum nicht?
quand? quand est-ce que? wenn?
que? was? wie? wie viel? warum?
qu'est-ce? was?
qu'est-ce que c'est? was ists?
que veut dire cela?
qu'est ce qu'il y a? was giebts?
que-ne? warum nicht? *que ne parlez-vous?*
quoi qu'il en soit, es sey wie ihm wolle.
sans doute, ohne Zweifel.
savoir, à savoir, c'est à savoir, nemlich.
sérieusement, im Ernst.
sincèrement, aufrichtig.
si, ja, it. ob. it. wenn. *je dis que si.*
si fait, ja doch, (im Widersprechen.)
sur ma conscience, *- ma vie*, bey meinem Gewissen.
sur ma parole, auf mein Wort.
sur mon honneur, bey meiner Ehre.
tenez, (*voilà*) da habt ihr. *Msr. que voilà*, der Herr da. *me voici! le voila! en voici un! en voilà assez! voilà-t-il pas l'autre!* ey hört doch was dieser sagt!
volontiers, très-volontiers, gar gern. pour quoi non? je suis de tous bons acords, ich lasse mir alles gefallen.

Aplication. (Canel, p. 168.)

Où êtes-vous? D'où venez-vous? Par où êtes-vous revenu? Jusques à quand tarderez-vous? Et jusqu'où irez-vous enfin? Où est-ce que j'au-

j'aurois été? Et d'où est-ce que je viendrois? Pourquoi sortez-vous si souvent? A quoi bon toutes ces courses? Comment cela, que dites-vous? Et comment l'entendez-vous donc? Depuis quand êtes-vous mon Maître? Et combien ai-je de tels Maîtres? Combien y a-t-il que vous l'êtes? Et combien de fois direz-vous? Quand est-ce que vous serez sage? Que vous êtes drôle aujourd'hui! à peine vous ai-je parlé, que vous vous fachez contre moi! Aussi l'avez-vous mérité. Encore vous le pardonnerois-je, si vous étiez plus vieux que moi. Comment donc, êtes-vous faché? Peut-être n'y pensez-vous pas. Du moins devriez-vous m'écouter: car enfin si vous le faisiez, combien moins seriez-vous trompé? Et combien plus vous aimerois-je? Mais quoique vous ne m'aimiez pas, nonobstant je veux vous aimer: et tant mieux sera-ce pour vous.

(Canel, p. 169.)

Etes-vous là? Oui, j'y suis. Etes-vous encore au logis? Oui j'y suis; non, je n'y suis pas. N'avez-vous point reçu de lettres? Si fait, je viens d'en recevoir. Ne parle-t-on plus de la guerre? En vérité je n'en sais rien, et même je n'en crois plus rien. On le dit pourtant pour certain. (On le dit véritablement:) mais je ne le croirai jamais. Car enfin pourquoi le croirois-je? l'un dit qu'oui, l'autre dit que non, et le troisième dit que si. Vous n'êtes donc guères crédule? Mr. je ne le suis que trop. Mais, en conscience, dites-moi, le croyez vous en bonne foi? Assurément, que je le crois, et je n'en doute nullement. Dites-moi, foi de c[illegible]ier, le savez-vous certainement? Je ne le sais ni ne le dis: Mais je n'[illegible]n doute aucunement. Je n'en doute pas plus que vous: mais certes j'ai peine à le croire; et quand même on s'en facheroit, je ne le croirai jamais plus. Vraiement je voudrois bien le voir, mais cependant j'en doute encore.

Fragende *Phrases*:

Obs. 1. Die Antwort ist nach Umständen und Belieben leicht zu geben.
2. Alle diese Fragen und Antworten können durch allerley Tempora durchgeführet, und bald mündlich bald schriftlich variiret werden.

Où allez-vous? *D'où* m'aportez-vous cela? *Jusqu'où* l'avez-vous conduit? ne savez-vous pas où il demeure? *Par-où* passe le coche? Depuis quand est venue la nouvelle? *Pour quand* le tailleur vous a-t-il promis votre habit? quand vous leverez-vous? Combien ce livre a-t-il été vendu? Quel argent me donnez-vous? à quoi pensez-vous? à qui avez-vous parlé? que vous a-t-il répondu? que veut cet homme là? que demande ce garçon? que fait votre frère? Comment nous tirerons-nous d'affaire? que ne m'a-t-on point fait? que ne me l'a-t-on dit? quelle peine ne m'a-t-il point donnée? à quels dangers n'a-t-il point été exposé? Que n'ai je point soufert de sa mauvaise humeur? Qui veut venir? Qui est-ce qui veut venir? Qui a heurté? *ou:* qui est-ce

qui

qui a &c. qui le fera? *ou*: qui est-ce, qui le &c. Lequel vous plait le mieux? *ou* lequel est-ce qui vous plait le mieux? Comment feront ces pauvres gens là? *ou*: comment ces pauvres gens feront-ils? Comment s'apèle votre chien? *ou*: comment votre chien s'apèle-t-il? Combièn vous a couté votre habit? *ou*: combièn votre habit vous a-t-il couté?

§. 179.

VII. Les Adverbés de négation.

Conjunctiva.	Absoluta.
Ne -- aucun, kein, nicht ein.	*Aucun*, nicht ein.
ne -- guère, wenig. *ne plus guère*, nicht viel mehr.	*guère*, wenig, nicht viel.
ne -- jamais, niemals. ne -- plus jamais, nimmermehr.	*jamais*, niemals. plus jamais.
ne -- ni, weder. *ni*, noch.	
ne -- nul, gar kein.	*nullement*, gar nicht.
ne -- pas, nicht.	*non*, *non da*, *non pas*, *nenni*, *non fait*, nein.
ne -- pas un, keiner.	*pas un*, nicht einer.
ne -- personne, ne *plus -- personne*, niemand mehr.	*personne*, niemand.
ne -- plus, nicht, kein -- mehr.	
ne -- point, kein. ne -- point du tout, ganz und gar nicht.	*point du tout*, ganz und gar nicht.
ne -- que, nur, bloß, nichts als. ne -- plus que, nichts mehr als.	
ne -- rien, nichts. ne -- plus rien, nichts mehr.	*rien*, nichts. plus rien, rien du tout.

Aplication.

Conjointement.

Je *n*'ai *aucun* ami, je *ne* l'ai vu en *aucune* manière, je *ne* suis *guère* au logis, nous *n*'avons plus *guère* de tems, je *n*'en ai *guère* plus que vous, il *n*'est *jamais* au logis, je *n*'ai vu *ni* lui, *ni* son frère, il *n*'a *nulle* envie d'aprendre, il *n*'est *pas* si sot qu'il le paroit, je *n*'ai *pas* un écu sur moi, il *n*'y avoit *personne* au logis, il *n*'y a *plus personne* de levé, il *n*'est *plus* si parresseux qu'il l'étoit, il *n*'y a *point* de place ici pour vous, ce *n*'est *point du tout* ce que je veux dire, *ne* savez-vous *rien* de nouveau? il *ne* m'en a *plus rien*

Absolument.

Vous me demandez si j'ai des livres françois, je *n*'en ai *aucun*. Vous avez beaucoup d'argent, mais moi je *n*'en ai *guère*, je suis toujours au logis, mais on *ne* vous y trouve *jamais*, je *ne* vous verrai *plus jamais*, il *n*'est *nullement* besoin que vous y alliez, nul ne sait où il est, ce contrat est nul, vous me demandez si je veux me marier, et je répons, *non da*, *non pas*, *nenni*, *non fait*, vous voulez des ducats, je *n*'en ai *pas un*, je *n*'ai vu *personne* que ce soit, on dit que je suis avare: *point du tout*; il *n*'en est *rien*.

Cette

dit, il n'y en a *pas plus que* ce que vous avez vu.

Cette plume *ne* vaut *plus rien*, je *ne* demande *rien du tout* de vous, je *n'ai* vu *qui que ce soit*, il *n'a quoi que ce soit* pour sa subsistance.

Phrases négatives. En aucune manière, durchaus nicht. Excusez-moi, vous m'excuserez, pardonnez-moi s'il vous plait, vous me pardonnerez &c. um Vergebung! Je dis que non, nein. Ni moi non plus, Sauf votre honneur, - respect, mit Ehren zu melden.

Aplication.

Vous n'avez pas fait votre thême, comme je vous l'avois dit? Pardonnez-moi Monsieur je l'ai fait. Je ne crois pas, que vous vous soyez aquité de la commission, que je vous avois donnée. Excusez-moi, Monsieur je m'en suis aquité. Peut-être n'avez vous pas trouvé bon de lui en parler? Vous m'excuserez, je lui en ai parlé. Je doute qu'il lui ait payé ce qu'il devoit. Je vous demande pardon, il lui a payé toute la somme. Vous n'aurez peut-être pas voulu lui en parler? Vous me pardonnerez, je lui en ai parlé plusieurs fois.

B. PRAEPOSITIONES.

§. 180.

Les Prépositions, qui régissent l'Accusatif.

Après, nach. - le diner, courir - qq.
à travers, quer durch. à travers champs, quer über Feld.
avant, vor. - toutes choses.
avec, mit. - le tems.
chez, bey, zu Hause. être - soi.
contre, wider, neben. tout contre, ganz neben. il est logé ici tout contre.
dans, in, innerhalb. - le jardin, dans la huitaine.
d'avec, von. séparer les bons - les méchans.
d'après, nach. la semaine, - la foire.
deçà, diesseits. il est - la rivière.
de chez, von, (von Hause.)
dedans, innerhalb. il y en a - et dehors la ville.
de dedans, aus, in. ceux - la ville.
de dehors, ausser. ceux - la ville.
de derrière, von hinten. - la maison.
de dessous, von, auf. la cave de la maison de ville, der Rathskeller.
de dessus, von, ab, weg. otez cela - la table.
de devant, von vorne. le jardin - la maison.
d'entre, aus. plusieurs - eux.
de là, jenseits. passer - l'eau.
depuis, seither, von, an. - 15 jours.
derrière, hinter. - la ville.
dès, von, an. - le matin.
dessous, unter.
dessus, auf, über. il n'est ni dessus ni dessous la table.
devant, vor. passez devant.
d'outre, über. il vient - mer.
en, in. en été. en colère.
entre, zwischen. - la crainte et l'espérance.
envers, gegen. - les pauvres.
environ, gegen, um, ohngefehr.
excepté, hormis, ausgenommen.
hors, ausser. - la ville.
joignant, neben, nebst.
malgré, ohngeachtet, wider Willen.
moyennant, vermittelst.
outre, über. - le plaisir que &c.
nonobstant, ohngeachtet.
par, durch, bey, aus, auf, von.
par deçà, *par delà*, diesseits, jenseits. - le Danube.
par dedans, innerhalb. - la maison.

par dehors, ausserhalb. - la ville.
par derrière, hinterwärts, hinter.
par dessous, unten durch. - le bras.
par dessus, oberhalb. - la tête.
par devant, von vorne. - les maisons.
parmi, unter. - les ennemis.
pendant, während, innerhalb.
pour, für, wegen, zu, auf, nach. - pour moi. - rien. - peu d'argent.
sans, ohne. - argent. - amis.
sauf, mit Vorbehalt. - meilleur avis. - le respect de &c.
selon, suivant, nach. - mon avis.
sous, unter. - la table. - peine.
sur, über, auf, bey, gegen, an, von.
touchant, betreffend.
vers, gegen. - les 10 heures.
vis à vis, gegenüber.
vu, in Ansehung, laut.

Aplication. (Canel, p. 170.)

Quoique vous soyez devant moi, et que je sois derrière vous, vous arriverez après moi, et j'arriverai avant vous. Car je vous connois dès l'enfance, et outre votre non-chalance, vous êtes encore sous la plume, (au lit) et je suis déja sur mes piés. (levé). Enfin nonobstant vos prières; et malgré toutes vos ménaces, je serai chez moi dans huit jours: car je marche toujours sans peine, et je travaille avec plaisir, et souvent je fais en un jour, plus que vous ne faites en deux. Mais c'est assez pour cette fois. Car j'aprens (sauf correction (le respect) que je vous dois) qu'il y a des gens parmi vous, qui sement la guerre entre nous. Et si vous passez par ici, vers la fin de cette semaine, selon l'ordre de notre ami, qui vous atend depuis hier, et qui vint il y a deux jours, pour y être pendant l'hiver: vous verrez environ dix hommes, qui hormis un, vous diront tous, que je n'ai rien dit contre vous, excepté ce que je vous dis touchant votre grande lenteur. Voici la lettre qu'il écrit, dont vous pouvez voir la teneur.

§. 181.

Les Prépositions, qui régissent le Génitif ou l'Ablatif.

A cause, wegen. - du mauvais tems.
à coté, neben, auf die Seiten.
à couvert, sicher, bedeckt.
à la réserve, ausgenommen.
à l'égard, in Ansehung, betreffend.
à l'honneur, zu Ehren.
à l'opposite, vis à vis, gegenüber.
à force, durch viel. - de coups. - de boire.
à raison, vermittelst. - de deux pour cent d'interêt.
arrière, hinter weg. - de moi.
au (en) deçà, disseits. - de la Sale.
au dedans, in. - du royaume.
au (en) delà, über. - de l'Elbe.
au dehors, draussen. - du royaume.
au dessous, unter. - de la maison.
au dessus, über, oberhalb.
au devant, entgegen. - de mon père.
au lieu, anstatt.
au milieu, mitten unter.
auprès, bey, gegen, neben, nach, zu. - de moi. - du roi. - du fourneau.
au prix, gegen, in Ansehung.
autour, herum. - des jardins d' - de la ville. - tout autour.
au travers, durch, hindurch. - du corps.
aux environs, herum.
d'auprès, nahe bey. - il ne bouge. - de lui.
d'autour, herum.
de deçà, disseits. } - ceux-ceux de deçà.
de delà, jenseits. }
de la part, wegen. - du roi.
en l'absence, in Abwesenheit.
en présence, in Gegenwart.
en comparaison, gegen, in Vergleichung.
en considération, in Betrachtung.
ensuite, nach. - de quoi. - de cette action.
en vertu, kraft.
faute, in Ermangelung. - de tems. - d'argent.
hors, ausserhalb. - de la ville.

le

le long, längsthin.

loin, weit, ferne, an statt.

lors, da, zu der Zeit.

pour ce qui est, anlangend.

pour l'amour, um willen, wegen.

près, bey, nahe an. - de la ville. - des 60 ans.

proche, nahe an. - de la maison.

tout le long, längsthin. - de la rivière.

vis à vis, gegenüber. - du temple.

Les Prépositions qui régissent le Datif.

En égard, angesehen. en égard - à ce que nous m'avez dit.

joint, was anlanget. cela joint à ce qu'il a fait ailleurs, rend sa cause plus mauvaise.

jusque, jusques, bis. jusqu'aux cieux. jusques à la ville. - au jardin.

par rapport, betreffend. par raport à votre dessein.

près, ausgenommen. (hinter dem Casu). nous sommes d'acord à dix éeus près.

quand, was anlanget. - à votre affaire.

Aplication. (Canel, p. 171.)

Bien que je sois hors de la ville, et que vous soyez loin de moi, je suis près d'un de vos amis, qui est souvent auprès de vous, en dépit de ses ennemis, et au gré de tous ses amis. Je le dis pour l'amour de lui, et à l'envi de bien des gens, qui ne sont rien auprès de lui, à la réserve d'un ou deux, de la part desquels je vous parle, à cause de notre amitié. Quant à celui dont je vous parle, au lieu de vin, il boit de l'eau, faute d'argent pour le payer. Pour ce qui est de tous les autres, en comparaison du prémier, ils sont tous au dessous de lui, et vous êtes au dessus d'eux, en vertu de votre naissance, et à l'égard de vos mérites. Vous êtes au deçà de l'eau, pour moi je suis vis à vis d'eux, car ils sont au milieu de nous, et vous êtes à côté d'eux: mais à cause de leur malice, tenez-vous arrière d'eux, jusqu'à la fin de votre vie. Malheur à ceux qui les fréquentent. Voilà ce que j'ai à vous dire.

C. CONJUNCTIONES.

§. 182.

Les Conjonctions qui régissent l'Indicatif ou l'Optatif.

Après que, nachdem.

après tout, nach allem, endlich.

au lieu que, an statt daß.

autrement, sonsten.

au reste, im übrigen.

au contraire, hingegen.

car, denn.

comme, wie.

c'est pourquoi, darum.

d'abord que, so bald als.

d'ailleurs, überdis.

de plus, ferner.

dès que, so bald als.

depuis que, seither, seitdem.

de sorte que, dergestalt daß.

donc, denn, demnach.

enfin, endlich.

lorsque, da, wenn, als.

mais, aber, sondern.

mais aussi, sondern auch.

même, auch.

néanmoins, nichts desto weniger.

non seulement, nicht nur.

or, nun, aber.

ou, *ou bien*, oder.

outre que, überdis.

parceque, weil.

puis, hernach.

puisque,

puisque, weil.
pendant que, indem.
quand, wenn.
quand même, wenn gleich.
si, so, wenn.
si bien que, so (gar) daß.
si tôt que, so bald als.
tellement que, also daß.
toute-fois, jedoch.
toutes les fois que, so oft als.
tandis que, indem.
tant que, so lang.
vu que, also, angesehen daß.
et, und.
que, daß.

Aplication. (Canel, p. 172.)

Puisque je vous rencontre ici, dites-moi, Monsieur, qu'est ceci? Etes-vous donc indisposé, après avoir tant voyagé? Non, Monsieur, ce n'est pas cela, mais je suis encore un peu las, car j'ai voyagé plusieurs jours; non seulement pendant le jour, mais même aussi pendant la nuit, ce qui m'a causé de l'ennui. Si l'on ne marchoit que de jour, on ne feroit pas un long cours. Depuis que je suis de retour, je ne fais plus de si grands tours; toute-fois je ne m'ennuie pas, au contraire, je dis tout bas; et quoi qu'on dise tout autrement je suis néanmoins fort content. Après tout il faut laisser dire, quand même l'on devroit médire; car tant que le monde sera, de son prochain l'on médira, non seulement des plus méchans, mais aussi des honnêtes gens: au lieu que si bien l'on faisoit, toujours du bien l'on en diroit. C'est pourquoi on ne doit pas croire, ce que l'on veut nous faire accroire. Après qu'on aura dit du mal, on dira peut-être du bien. Je sais de plus, que bien souvent on parle très-mal des absents, qui d'ailleurs sont très-honnêtes gens, de même que ceux qui sont présents. Mais enfin c'est le train du monde, fou est celui qui [illegible].

§. 183.

Les Conjonctions qui régissent le Conjonctif.

A condition que, mit Beding daß.
à Dieu ne plaise que, da sey GOtt für.
à fin que, damit, auf daß.
à moins que, ehe.
au cas que, im Fall.
bienque, encoreque, quoique, obschon.
bien loin que, es sey ferne davon.
de crainte que, aus Furcht daß.
de peur que, aus Furcht daß.
Dieu veuille que, GOtt gebe daß.
en cas que, im Fall.
encore que, wiewol.
en atendant que, so lange als.
excepté que, ausser daß.
jusqu'à ce que, bis.
malgré que, ungeachtet auch.
moyennant que, mit Beding daß.
non obstant que, ungeachtet daß.
peu s'en faut que, es fehlt nicht viel.
pourvu que, wenn nur.
plût à Dieu que, wolte GOtt daß
pour peu que, so wenig als.
pour que, damit, auf daß.
posé le cas que, prenez que, suposé que, gesetzt daß.
que, daß.
quelque peu que, so wenig auch, z. E.
quelque peu que ce soit; so auch: quelque tôt (quelque tard) qu'il soit, quelque bien qu'on lui fasse, quelque mal qu'on dise de lui &c.
quoique, obgleich, was man auch.
sans que, ohne daß, obwol.
soit que, es sey daß.
suposé que, gesetzt daß.
si ce n'est que, es sey denn daß.
tant s'en faut que, so fern ist es, daß.

Conjonctions qui régissent l'Infinitif.

A fin de, um zu. - le voir. - d'en parler.
à moins que de, es sey denn daß.
au lieu de, statt des. - d'étudier il ne fait que badiner &c.
avant que de, ehe man. - partir.
de peur de, aus Furcht es dürfte.
loin de, weit entfernet daß 2c.
pour, um zu. - lui en parler.
sans, ohne zu. - y penser.

Aplication. (Canel, p. 173.)[a]

Quoi que je mange de bon pain; et que je boive de bon vin, tant s'en faut que je sois plus gras, qu'au contraire je suis plus maigre; et bien loin de me mieux porter, je m'en trouve souvent plus mal. C'est pourquoi je n'en boirai plus, à moins que je n'y sois forcé, et que la soif ne m'y contraigne. Car nonobstant que je sois jeune, et que je sois grand et robuste, je bois trop pour me bien porter, et pour qu'il me fasse du bien, et même avant que d'avoir bu, je me portois beaucoup mieux. Je le dis afin qu'on le sache, et afin de me corriger. Car moyennant qu'il soit possible, et au cas qu'il me soit permis, (Pourvu, *dis-je*, que je le puisse, sans incommoder ma santé,) je ne boirai plus que de l'eau, jusqu'à ce que je sois guéri, et que je me porte mieux. Plût à Dieu que je le fusse! Mais bon gré mal gré qu'on en ait, je m'en désaccoutumerai, de crainte de tomber malade, et de peur que l'on ne s'en moque.

§. 184.

D. LES INTERJECTIONS.

Bitte; Verwunderungs- und Danksagungs-
Interjectiones.

Orsus, orçà, nun wohl.
allons, wohlan.
çà allons, nun wohlan.
courage, lustig, munter, zu.
çà çà courage, nun lustig.
à l'erte, frisch, lustig.
sus, sus debout! auf auf!
de grace, ey lieber.
hé mon chèr, ach mein Lieber!
hé de grace, ey ja lieber.
allégrement! frisch!
hé bien, hé quoi? ey wie denn?
si fait, ja doch.
ouai! wie denn? ey doch!
vive la joie! lustig! lustig!
comment? wie so?
quoi? wie?
ho ho! ey doch! ha ho!
ha ha! ey doch! ha ha!
à la bonne heure, in GOttes Namen.
à d'autres, überredet andere davon.
tarare, Possen.
chansons, Narrenpossen.
oui da, bon, ach ja freylich!
vous y êtes, ihr seyd recht daran.
vous y voilà, ihr habt es errathen.
des nèfles, ja Pfifferling.
vous me la baillez belle, das ist mir ein gutes.
bon bon! wohl wohl!

Aplication. (Canel, p. 174.)

Orsus, finissons cet ouvrage, or çà commençons tout de bon. Allons, çà allons, allons donc, Courage donc, depêchez-vous. Çà courage! l'ennemi fuit. Hé bien, hé quoi, que faut-il faire? Sus, sus, debout, allégrement. De grace, hé, de grace, hé mon chèr! Bon, bon,

hon, vous me la (sc. *chose*) baillez belle. Ha, ha, ho, comment cela vous plait-il? que vous êtes bien plaisant! Ouai! que veut dire cela? Ha, ha, je sais ce qu'il l'a dit. Ho, ho, comment vous y allez. A d'autres, vous ne m'aurez pas. Oui da, qui ne vous connoitroit! A la bonne heure vous y êtes. C'est assez nous vous connoissons. Chansons! Tarare! Grand merci, Oui da, bon, vous y voilà.

§. 185.

Anrufung, Vertreibung, und Mitleidens-
Interjectiones.

Ha, hé! Ey da.
hé hola! ey hola.
hola hé, hola sey da.
hé garçon, ey Jung.
hé la fille, höret Jungfer.
écoutez! höret.
un mot, ein Wort.
venez ici, kommet hieher.
à l'aide! au secours! Hülfe! Hülfe!
au feu! Feuer! Feuer! jo.
aux armes, zum Gewehr.
au meurtre! Mord! Mord!
au voleur, au larron, halt den Dieb.
arrête! hält.
place, arrière! weg, aufgeschaut.
arrière d'ici! weg von hier.
hors d'ici! heraus hier.
hors de là! weg da.
paix, *silence!* still.
tout beau! gemach, sachte.
hola, tout-beau! hola, sachte.
prenez garde, gebet Achtung.
gare hab acht.
gare la tête, den Kopf weg.
halte, halt still.
arrêtez-vous, bleibet still.
tenez-vous coi, seyd still.
taisez-vous, schweiget.
hélas! ach!
ah, hélas! ach, weh!
ah, quelle pitié! ey, ey, ey.
quel dommage? ist das nicht Schade?
le pauvre homme! ach armer Tropf!
c'est dommage, es ist Schade.
malheur à toi, wehe dir.
atends, atends, warte nur.
foin de vous, pfui.
fi, fi, pfui, pfui.
fi le vilain, ey pfui, garstig.
he fi, ey pfui.

Application. (Canel, p. 175.)

Ha, hé, hé; hola hé! Hé la fille; hola le garçon! Place, arrière, retirez-vous. Hors de la! arrière d'ici! Hors d'ici! Hola prenez garde! Halte, silence, paix! Tout beau. Gare, gare la tête! Hola tout beau. Taisez-vous, et ne dites mot. Venez-ici! arrêtez-vous! Arrête! voyez comme il court! Au feu! aux armes! au voleur! A l'aide, on assassine ici. Qu'avez-vous fait? Tenez-vous coi. Au larron! au meurtre! au secours! Né bougez! Ecoutez un mot! Sauvez-vous, sans perdre du tems! Ha le pauvre homme, il est blessé! Quel dommage! Ah, quelle pitié! C'est dommage, j'en suis faché! Fi, fi! He, fi, fi le vilain! Hélas le pauvre homme, il est mort! Malheur à celui qui l'a fait. Hola, gare les coups de bâton! J'enrage, quand je vous entends. Atendez, coquins, atendez! Fuyons, retirons nous d'ici

SECTIO V.

Uebungen über den siebenten Theil der Grammaire, nemlich die Copiam Vocabulorum.

* Es soll hier, nach der im Wörterbuch selbst, Vorb. Sect. II. Num. II. sqq. gegebenen Gelegenheit, von jeder daselbst angezeigten Art der Vocabel-Uebungen nur ein Exempel als zum Muster vorgestellet werden, um mehrere, wenn es nützlich befunden wird, darnach zu machen. Der Haupt-Inhalt sey bey allen von der Seele des Menschen.

I. Blosse Themata und Primitiva.

§. 186.

Blosse *Substantiva*. (Comenii Vestib. noviss. p. 37.)

Dans l'Entendement est compris.

La raison, la volonté, le courage. Dans la *raison* est compris, l'industrie, la capacité, le jugement. Du *jugement* procéde l'intelligence, la mémoire. Dans la *volonté* se trouvent les passions : L'amour ou la haine et l'envie; la joie ou la tristesse et le chagrin; l'espérance ou la crainte; l'afection ou la colère; le zéle, (la ferveur) ou le dégoût, et la rage. Dans *le courage* est renfermé l'orgueil, la hardiesse, la véhémence, l'ardeur, la témérité, le repentir &c.

Blosse *Adjectiva*. (Comen. l. c. p. 100-103.)

L'esprit de l'homme est aigu ou hébêté, pénétrant ou stupide. *L'homme à l'égard de l'esprit* est docile ou indocile; savant ou ignorant, sage, fou ou sot; rusé ou fat. *L'* (*ame*) esprit de l'homme est indolent ou soucieux, soigneux ou angoissé; timide ou hardi; modeste ou arrogant; humble ou orgueilleux. *Une opinion* est certaine ou douteuse, vraie ou vrai-semblable ou fausse. *Le conseil* (*dessein*) est ou secret ou manifeste, découvert. *L'espérance* est ferme, certaine; folle et incertaine. *La volonté* est libre ou forcée; constante ou chancellante. *La passion* est modérée ou véhémente. *L'homme à l'égard de ses passions* est bon ou mauvais; (de bon ou de mauvais coeur;) benin, clément, miséricordieux, ou cruël. *Les moeurs sont* bonnes ou dépravées; modestes ou arrogantes; pures ou lascives. *L'homme à l'égard de la conduite* est souple ou revêche et infléxible; obéïssant, docile ou obstiné; chaste ou lascif; saint ou impur; sage ou méchant.

Verba, die hieher gehören. (Comen. l. c. p. 121-123.)

Des actions ou fonctions de l'homme par le moyen de l'ame.

Les fonctions de l'ame sont d'être alerte ou lâche et paresseuse; de veiller ou de dormir; de s'acoutumer, (s'habituer) à qch. de se desacoutumer ou deshabituer, de qch. *Les fonctions de l'esprit* sont:

de

de s'enquerir, penser, méditer; d'entendre, comprendre ou s'imaginer, croire ou douter; connoître ou ignorer; savoir ou conjecturer; être persuadé ou surpris. (s'étonner.) *Celles de la volonté sont:* choisir, vouloir ou ne vouloir pas; demander ou mépriser; plaire ou déplaire. *Celles de la mémoire sont:* se souvenir ou bien oublier, comme aussi: se rapeller qch. dans l'esprit, s'en aviser. *Celles des facultés sont:* pouvoir, être en état; tâcher et oser: permettre ou défendre; faire ou laisser, (s'abstenir de qch.) prendre, (se prévaloir) et consumer, ou garder, (laisser de reste.) *Celles des passions sont:* aimer ou haïr; être afectionné, (favorable) ou envier et dissimuler: désirer ou abhorrer, (rejetter) se confier ou se défier; espérer ou désespérer; oser ou craindre, ou s'épouvanter; se réjouir ou s'afliger; être gai ou morne, (se consoler ou se désoler.) *Celles de la conscience sont:* de diriger les actions ou de pécher; et de là se repentir, se corriger et s'amender.

II. Flectirte und construirte Wörter.

§. 187.

L'homme consideré par raport à ses sensations, ou à l'ame sensitive, (Comen. Vestib. maj. p. 31. sqq.)

Il est bien vrai que le sanglier nous surpasse (a un avantage sur nous) en l'ouïe: l'araignée au toucher (sentir); le vautour dans l'odorat; le lynx en la vue: le singe dans le goût: cependant nous surpassons de loin les bêtes, par raport à l'ame intelligente. Car par le moyen de l'ame nous pensons et considérons. Par le jugement nous réfléchissons et jugeons. Par l'intelligence nous comprenons. Par la raison nous raisonnons. Par la méditation nous inventons. Par la phantaisie ou l'imagination nous nous imaginons ou nous nous figurons de certaines choses. Par la mémoire nous nous répréséntons les actions d'éclat. Nous nous ressouvenons du passé. Nous nous rapellons ce que nous avions oublié. Nous conjecturons des choses incertaines. Ce que nous avons reconnu pour certain nous le savons. Ce que nous avons apris de personnes affidées, nous le croyons de droit. En croyant légèrement nous sommes souvent trompés. La volonté est libre et changeante. (variable.) Mais nous ne devons vouloir que ce qui est bon, et juste, et ne pas vouloir le mal, nous détourner du mal, et nous garder soigneusement de tout ce qui est mauvais. C'est une sottise de préferer ce qui est moins bon au meilleur. (à ce qui l'est davantage.) Mais nous ne choisissons (prenons) que trop souvent le contraire. Nous négligeons ce que nous devrions choisir, et nous faisons ce que nous devrions éviter. C'est à dire, que par la chute d'Adam et d'Eve nous sommes terriblement corrompus. Et qu'il s'en est suivi (qu'il en est provenu) une misère déplorable (qu'on ne

ne peut assez déplorer.) Notre libre-arbitre est impuissant dans la conception (l'intelligence) des choses divines, à moins que nous ne soyons régenérés par la vertu d'enhaut. Cependant lorsque dans le combat nous élevons nos coeurs en haut en soupirant, nous nous trouvons soulagés. Ceux qui dominent sur (gouvernent) les autres par prudence et autorité, conduisent ceux qui sont dociles en les persuadant, mais quant aux revêches et opiniâtres, ils les font plier (réduisent) par la force, de sorte qu'ils obéïssent malgré eux. L'indolent ne se met en peine de rien par indolence. L'homme sûr (le prévoyant) ne craint rien, parce qu'il a de la prévoyance. Le rêveur s'écarte du but en voulant raisonner.

III. Primitiva, Derivata und Composita in der Construction.

§. 188.

TENDRE. Quand on n'est pas *attentif*, ou qu'on manque *d'attention*, quelque *entendement* ou intelligence que l'on ait, c'est en vain que l'on *prétend d'entendre l'étendue* des mathématiques, on n'en viendra pas à bout. Les *intendans* et *surintendans &c.* doivent être toujours bien *intentionnés*, ne rien faire par *contention* ou *ostentation;* ne pas tromper *l'atente* de ceux qui leur sont commis, éviter avec soin les mots ou les paroles à double *entente* et ne rien *prétendre* d'eux qui ne soit juste et équitable. Ils doivent écarter les *prétendans* qui ont des *prétentions* mal-fondées, et les *prétendu*-chrétiens, qui ont de mauvaises *intentions*, et qui *prétendent* tromper les autres par des paroles *sous-entendues*, ou par des discours *contentieux* ou trop *étendus*. Cette *tente* n'est pas bien *tendue*, il la faut *détendre* et la *tendre* autrement, aussi bien que cette vieille *tenture* de tapisserie. Il y a une heure que je vous *atends* pour ce sujet: mais prenez garde qu'en les *détendant*, vous n'alliez donner contre la *détente* de ce fusil chargé, qui pourroit bien se lâcher et faire assez de mal; et qu'on ne dise ensuite: je ne me serois jamais *atendu* à cela. Vous n'y *entendez* point; il faut qu'il y ait là du *mal-entendu*. Voilà une action fort *mal-entendue*. C'est une action bien lâche *d'atenter* à la vie de son prochain, on pourroit vous faire mettre en prison et après vous y avoir *detenu* un tems, vous faire encore payer une somme d'argent après votre *détention*.

VOULOIR. On *veut* souvent ce que l'on ne devroit pas *vouloir;* car la *volonté* ne prend pas toujours conseil de la raison ou de la justice; quelque-fois la *volonté* est réputée pour le fait, c'est à dire, quand nous servirions *volontiers* nos amis et que nous sommes hors d'état de le faire. Les actions *involontaires*, quoique mauvaises, ne sont pas si condamnables que celles où l'on se porte *volontairement*, ou de plain

gré.

gré. On en fait souvent pour se concilier la *bienveillance* des grands ou pour éviter leur *malveillance*, car on croit, qu'il vaut mieux en être *bien-voulu* que *mal-voulu*. Cet homme *m'en veut* ou *me veut du mal*, et ses mauvais *vouloirs* ne me font rien augurer de bon, pour mes intérêts.

ASPIRER. Nous ne devrions jamais *aspirer* qu'à des choses justes et bonnes; cela seroit, si nous étions toujours *inspirez* par le *St. Esprit*. Si nous donnions place à ses divines *inspirations*, nous ne *soupirerions* plus qu'après les biens du ciel, et chaque *soupir* nous procureroit de nouvelles forces pour faire *expirer* le vieil-homme en nous, et pour confondre *la conspiration* de nos ennemis *spirituels*: alors tout *conspireroit* à notre bonheur. Pour se faire de l'exercice, il y en a qui disent, qu'il suffit de *transpirer*, et non de travailler ou de courir jusqu'à ne pouvoir plus *respirer* ou perdre la *respiration*; pour moi, je crois qu'une *transpiration* continuelle est suffisante. Il y en a qui pour l'exciter se servent de liqueurs *spiritueuses*, d'autres n'en usent que pour fortifier *les esprits vitaux*.

IV. Wörter mit Phrasibus und Idiotismis.

§. 189.

Les Prérogatives de l'entendement.

(Muzelii Compendium latinitatis, p. 365.)

Ciceron a raison de dire, qu'il n'y a rien, je ne dirai pas dans l'homme, mais même au ciel et en la terre, qui soit préférable à la raison. La raison est (une) souveraine, lorsqu'on en fait un bon usage, elle connoit et discerne le bon et le meilleur, mais lorsqu'on la néglige, elle est la source de quantité d'erreurs. Claudianus dit, que Dieu l'a posée dans la tête comme dans un château pour commander et gouverner. Mais bien que nous soyons nés avec la raison, nous ne pouvons cependant en faire usage dès notre naissance; mais nous devons auparavant (nous procurer) entrer dans la connoissance de certaines choses, et lorsque notre ame les confronte l'une avec l'autre, elle fait le discernement du vrai et du faux. Puis donc que les enfans ont une connoissance fort bornée et (l'imagination foible) des idées peu étendues, ils pensent et jugent aussi comme des enfans, c'est à dire qu'ils n'ont pas l'usage de la raison. Lorsque nous possédons toutes les connoissances et les idées nécessaires pour porter jugement d'une chose, que notre esprit est devenu ferme, alors notre raison est mûre, et nous sommes en état d'en faire un parfait usage. Il en est de la raison accompagnée du jugement comme d'un Arithméticien, qui compte par les règles de l'addition, de la soustraction, et de la multiplication et de la division, et qui tire une certaine somme par le moyen de certains nombres proposés; de même aussi, lors que nous examinons les raisons

de part et d'autre, nous en tirons une conclusion dans notre esprit. C'est pour cela que nous devons bien examiner les choses présentes, réfléchir sur celles qui sont passées, en faire des paraboles, les comparer avec les futures, ou celles qui sont à venir. C'est ce qui fait aussi, que plusieurs trouvent qu'il est fort utile d'aprendre l'Arithmétique, parce que l'ame s'acoutume de cette manière à sonder exactement toutes choses, d'autant plus qu'il est du ressort de l'homme de (sonder) chercher la vérité.

V. Das 42. Capitel aus Comenii Orbe picto.

Zur Probe einer neuen französischen freyen Uebersetzung.

§. 190.

L'ame est la vie du corps, dont elle anime également toutes les parties. Dans les plantes elle n'est que végétative, dans les animaux elle est végétative et sensitive; mais dans l'homme elle est outre cela raisonnable. Elle consiste en trois choses. Premièrement dans l'esprit ou *l'entendement*, par le moyen duquel elle connoit *le bien et le mal*, et discerne *le vrai de l'aparent*, ou du vrai-semblable. Secondement dans *la volonté*, par le moyen de laquelle elle choisit et désire, ou rejette et abhorre l'objet connu. Pour le troisième dans *le courage*, moyennant lequel elle poursuit le bien qu'elle a choisi, ou évite le mal qu'elle a rejetté. De là nait *l'espérance* et la *crainte* dans *le désir* ou *l'aversion*; d'où s'ensuit *l'amour* et *la joie* de la *jouïssance*, ou bien la colére et la *douleur* de la *soufrance*. La vraie *connoissance* d'une chose est apellée *science*; la fausse connoissance *une erreur*, et l'incertaine *une opinion* ou *soupçon*.

§. 191.

Vocabeln nach der Verwandtschaft der Sachen, in einem Exercitio.

(l'Univers en abrégé, §. 66.)

Les Abeilles sont des animaux qui font *le miel*, que les *bourdons* viennent leur enlever. *Les guêpes* et *les frèlons* tourmentent fort ceux qu'ils piquent de leur *aiguillon*. Mais l'insecte (l'animal) qui tourmente le plus *le bétail* c'est le ton, et celui qui nous incommode le plus c'est *la mouche* et *le moucheron*. *Le grillon* chante d'un *ton* lugubre. *Le papillon* n'est autre chose qu'une *chenille* ailée. *L'escarbot* couvre ses ailes de ses *écailles*. Le *vèr luisant* reluit pendant la nuit.

Der

Der andere Theil.

Generalübungen zur ganzen Sprachlehre überhaupt.

SECTIO I.

Gespräche in etlichen Decurien.

PREMIERE DIZAINE.

Entretiens familiers entre des Ecoliers,

traduits de ceux de Mr. le Docteur Langius.

POLYCARPE et NATHANAEL.

I. De l'arrivée d'un nouvel écolier à l'école.

§. 192. P. Bon jour Nathanael. Dieu vous garde. N. Je vous le rends Polycarpe; d'où venez-vous? P. De chez mon Père. N. Qu'est-ce que vous nous aportez? P. Ce que j'aporte? moi-même; j'ai dessein de m'enroler pour devenir membre de votre école. N. Nous aurons en vous un nouveau-venu, et un camarade d'école, qui nous sera fort agréable. P. Je suis sensible à votre amitié; et je vous en sait le meilleur gré du monde. N. Avez-vous fait bonne provision de livres? P. Je n'en ai aucun comme vous voyez. N. Vous êtes donc comme un soldat sans armes. P. Je ne viens pas pour combatre, mais pour aprendre. N. Pour moi je trouve qu'il est plus facile (aisé) de manger sans assiette et sans couteau, que d'aprendre sans livre. P. J'acheterai volontiers ce qui me manque. Cependant dites moi ce que vous traitez dans votre école. N. (Je m'en vais vous le dire) écoutez. P. Eh bien! j'écoute, parlez.

II. Du commencement des leçons.

§. 193. P. Par où commencez vous vos leçons? N. Nous commençons par rendre à Dieu ce qui lui est du, comme à notre souverain Seigneur. P. Vous faites bien; mais racontez moi un peu comment vous vous y prenez? N. Prémièrement nous prions, puis nous chantons, et nous lisons l'écriture sainte, sous les yeux de notre Précepteur, qui nous l'explique. P. Je sai lire et prier; mais je n'ai pas encore apris à chanter. N. L'usage (exercice) fait le maître, per lequel nous aprenons insensiblement les paroles, puis l'air ou la mélodie.

III. Des Livres.

§. 194. P. Que portez vous sous votre manteau, Nathanael? N. Les livres dont j'ai besoin à l'école. P. Montrez les moi. N. Les voilà

voilà tous. P. He! quelle pile de livres avez-vous là! il me semble que vous portez une bibliothéque. N. Il ne faut pas tant faire de bruit, il n'y en a que sept. P. Dites-moi, je vous prie, le nom de chaque livre en particulier. N. Le prêmier s'apelle Donat ou le rudiment, le second le Vestibule, le troisième l'Univers en abrégé, avec des figures; le quatrième est le *Vocabulaire*, le cinquième la Grammaire, le sixième *la Grammaire pratique*, et le septième les colloques ou les entretiens. P. Que de livres et de dépenses! mais pour du savoir, il n'y en a guères. N. Mais voyons un peu les votres, où sont ils? P. Tenez, les voilà tous reduits à un seul, qui est la Grammaire, dont la prémiere et la séconde partie comprennent les rudimens, la troisième la syntaxe, la quatrième la quantité des termes ou le vocabulaire, la cinquième et la dernière renferme le livre des colloques ou entretiens. N. C'est agir sagement que d'en user de la sorte, car il ne faut pas amplifier les choses sans nécessité, il faut toujours choisir le plus court. Je prierai donc mon Père de m'acheter le même livre.

IV. De la Préparation à la leçon.

§. 195. P. Que faites-vous Nathanael? N. Je me prépare à la leçon que nous allons réciter. P. Quelle leçon est-ce? N. Ce sont des mots que nous devons savoir par coeur. P. Et comment vous y prenez-vous? N. Je lis et relis les mots que je dois aprendre avec atention et à haute voix. P. Est-ce ainsi que cela se fait? N. Tout de même; mais il ne suffit pas de lire une fois ou deux la même leçon, il la faut répeter dix-vingt, jusqu'à trente fois, c'est ainsi que j'aprends, et que je m'avance peu à peu et sans peine dans les études: imitez-moi, et vous en ferez l'experience. P. Le conseil que vous me donnez est trés bon, je le suivrai.

V. Du récit de la leçon à haute voix.

§. 196. P. Recitez-moi votre leçon, Nathanael. N. Que je vous récite ma leçon? et qui vous a fait mon précepteur? P. Si vous faites difficulté d'être mon disciple, je serai le vôtre, et je vous réciterai ma leçon, afin que je la puisse réciter plus facilement au Précepteur. N. Récitez-la, je vous écoute. P. Mais prêtez si bien l'oreille que vous m'aidiez, si par hazard je viens à hésiter ou à manquer. N. Je le ferai.

VI. De l'atention.

§. 197. P. Continuez, Nathanael, la version, (l'explication) du colloque ou dialogue, c'est Précepteur qui le commande. (l'ordonne.) N. Dites-moi incontinent l'endroit où vous avez cessé, car je ne le sais pas. P. Que ne prenez-vous garde à ce que vous faites? N. Je pensois au diner. P. O négligent et gourmand que vous êtes! à peine êtes-vous entré à l'école, que vous avez l'esprit à la cuisine, au lieu de penser à vos livres. N. Montrez-moi un peu la fin de votre leçon,

de

de peur que je ne sois batu. P. Je vous la montrerai pour cette fois, mais si vous y retournez je vous abandonnerai; et si je ne vous aide, vous serez immanquablement batu.

VII. De la négligence.

§. 198. P. Pourquoi est-ce que votre frère ne sait prèsque jamais sa leçon? N. Il la sauroit s'il n'étoit pas négligent et paresseux. P. D'où lui vient cette négligence? N. Elle provient entr'autres choses du vice de la gourmandise ou de la gloutonnerie. P. Vous l'avez deviné, car ventre trop gros et trop gras, subtil esprit n'engendre pas. N. La chose est telle que vous le dites, et mon frère est si goulu qu'il se saisit toujours de la meilleure partie du dêjeuner. P. N'atend-il pas qu'on le lui donne? N. Il se jette pour l'ordinaire sur ce qui lui paroit le meilleur. Et souvent ses yeux sont plus grands que son ventre. P. Vous me racontez-là une chose indigne d'un jeune homme qui a l'honneur en récommendation.

VIII. De la diligence.

§. 199. P. Pourquoi me regardez-vous Nathanael? N. J'admire votre diligence. P. Cela ne mérite pas votre admiration, je ne fais que mon devoir; et je ne m'en aquite pas même avec toute l'exactitude requise. N. Mais pourquoi êtes-vous si diligent? (assidu?) P. Parceque je me sens excité par l'amour. N. Quelle est donc la personne que vous aimez et qui vous rend si diligent? P. J'aime Dieu et les études; Dieu, qui nous a recommandé et même ordonné le travail; les études, qui sont la plus excellente espèce de travail. N. Vous travaillez bien, et ne philosophez pas mal; je loue votre diligence. P. Il ne suffit pas de la louer, il vaut encore mieux l'imiter. Car on trouve assez de gens qui la louent, mais on en trouve peu qui la pratiquent.

IX. Du babil et des impertinences.

§. 200. P. Que dites-vous babillard? Que raisonnez-vous? N. Qu'en avez-vous à faire? P. Beaucoup, sans doute, car vous m'empêchez. N. Hé voyez un peu la diligence de ce garçon! P. Ha, voyez la négligence de ce causeur! N. Je fais usage de la langue qui m'a été donnée de Dieu. P. Vous l'a-t-il donnée pour babiller? point du tout, vous vous trompez lourdement; c'est plutôt un mauvais qu'un bon usage que vous faites de votre langue: quand le Précepteur vous interrogera, vous pourrez vous en servir; mais vous pouvez l'épargner, (en retrancher l'abus) pendant qu'on fait la leçon. N. J'avoue que vous ne jugez pas mal des choses. P. Mettez donc un frein à votre langue, (tenez donc votre langue en bride,) d'autant plus qu'il faudra un jour rendre compte à Dieu de chaque parole qu'on aura proferée, non seulement des paroles sales, mais encore des paroles impertinentes, oiseuses ou inutiles.

X. De la sortie des écoliers de l'école.

§. 201. P. Quelle heure est-il Nathanael? N. Pourquoi demandez-vous, quelle heure il est? P. J'atends avec impatience que nous puissions sortir de l'école, ou qu'il sonne onze heures. N. Dix heures sont à peine sonnées. P. Malheureux que je suis! N. Vous l'êtes plus que vous ne pensez, de ne prendre point de goût aux études. (d'avoir du dégoût pour les études.) P. Disons qu'il a sonné onze heures. N. N'avez-vous point de honte de mentir? croyez-vous qu'on se moque de Dieu, et qu'il faille imposer au Précepteur? P. Je ne veux ni mentir, ni tromper personne. N. Je ne vous le conseille pas, car vous savez, qu'on châtie les menteurs à coups de verges.

DEUXIEME DIZAINE.

Entretiens familiers sur les vertus chrétiennes.

Entre PAUL et ARETOPHILE.

Qui est la sixième dans les Dialogues de Monsieur Langius.

I. Du nom d'Aretophile.

§. 202. P. Bon jour, Aretophile. A. Je vous le rends, Paul, bon jour. P. O que vous portez un beau nom, Arethophile! A. En quoi consiste la beauté de ce (mon) nom? P. Aretophile signifie une personne qui aime la vertu et qui s'y aplique; car le mot ἀρετή veut dire vertu, et φίλος, ami ou amateur de la vertu. A. Qu'est-ce que la vertu? P. A vous entendre, on voit bien que vous ne portez que le nom de la vertu, sans en connoître le prix ou la valeur comme Ciceron, qui sans comprendre (connoître) la force de la vertu, parle fort à propos de vous et de vos semblables. A. Enseignez-la moi donc. P. Je m'en vais vous l'aprendre dans toute son étendue.

II. De la sagesse divine.

§. 203. A. Qu'est-ce donc que d'être sage? P. C'est être tellement éclairé par l'esprit de Dieu, que nous prenions goût aux vertus et à la communion avec Dieu qui nous a doué de sa connoissance. A. Quoi de plus? P. Rien davantage. Peut-on désirer quelque-chose au dessus de Dieu et des vertus d'un esprit illuminé? A. Je ne désire à la vérité autre chose, mais j'aurois envie de savoir, si tous les hommes ont la sagesse en partage? P. Les vrais sages sont fort rares aujourd'hui. A. Quelle en est la cause? P. C'est qu'ils ne craignent pas Dieu; car la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

III. De l'auteur, ou de la source des vertus.

§. 204. A. Dites-moi, Paul, d'où (ou de qui) la vertu tire son origine? P. De Dieu qui est le souverain bien, l'auteur de tout bien, et la source inépuisable de toutes les vertus. A. Comment faut-il faire pour puiser dans cette source? P. Par la prière, et avec un

coeur

coeur droit et sincère, qui tire à soi les dons et les graces de Dieu; un tel coeur ou esprit est deja un don de Dieu. A. Je vois par là qu'il n'y a point de vertu, et qu'on ne la peut pratiquer constamment que dans la communion avec Dieu. P. Vous le prenez bien, et c'est déja un éfet de la sagesse, qui vient de la grace de Dieu.

IV. De la crainte de Dieu.

§. 205. A. Qu'est ce que la crainte de Dieu? P. Vous l'avez déja entendu; elle est le commencement de la sagesse; l'heureux assemblage ou la plénitude de toutes les vertus. A. Je n'entends pas encore ces choses-la. P. Je m'en vais donc vous l'éclaircir. A. J'atends votre explication avec impatience. P. Celui qui craint Dieu comme il faut, le connoit veritablement, l'aime respectueusement, garde ses commandemens, et s'abandonne à lui dans une parfaite résignation. A. A ce que j'entends, la crainte de Dieu est une chose difficile à aquerir.

V. De l'amour de Dieu ou de Jesus-Christ.

§. 206. A. Qu'est ce que l'amour de Dieu? P. C'est le fruit de l'Esprit et de la foi. A. Que renferme-t-il? P. Une afection sincère du coeur, qui ne laisse jamais la vertu oisive, qui fait que l'homme s'aplique sans cesse à la pratique de la vertu: c'est à dire qu'un homme qui aime Dieu, s'aquite de son plein gré de tous les devoirs du Christianisme. A. Je me souhaite à moi-même une telle disposition d'Esprit. Dieu nous la veuille acorder à tous deux.

VI. Des vertus essentielles à la jeunesse.

§. 207. A. Il y a trois vertus particulières, les quelles à ce que j'ai oui dire (l'on m'a dit) servent (contribuent) beaucoup à orner un jeune homme: savez-vous, Paul, quelles sont ces vertus? P. Je ne sais; je voudrois bien les savoir. A. La première de ces vertus est l'obéïssance. P. Cette vertu m'est bien connue. A. Mais peut-être n'en connoissez-vous que le nom. P. Quel effet produit cette vertu? A. De vaincre ou de surmonter l'opiniatreté de la jeunesse, de soumettre les enfans à la discipline, et de les rendre souples, déliés et flexibles. P. O la belle vertu! Quelle seroit nécessaire à mon frère qui est naturellement désobéïssant. A. Ajoutez: et à moi aussi. P. Que ne dites-vous plutôt: très nécessaire à nous deux? A. Prions Dieu, qu'il nous acorde un esprit de soumission et d'obéïssance. P. L'avis est bon, mais nous devons le prier de manière que nous ofrions à ce donateur de tout bien un coeur susceptible des salutaires impressions de sa grace.

VII. De l'amour de la vérité.

§. 208. A. Quelle est la séconde vertu qui sert sur tout d'ornement aux enfans? P. L'amour de la vérité. A. Quel effet produit cette vertu? P. Elle réprime l'envie ou la passion de mentir, et répand (produit) dans l'ame la tranquilité et la candeur, A. Nous voulons

nous

nous apliquer à cette vertu, car j'ai oui dire, que le mensonge vient du diable. P. On vous a dit la pure vérité: car le diable est un menteur fieffé; il est même le père des mensonges. A. O combien d'enfans a ce père; P. J'en conviens, je ne le puis nier, et l'expérience en est un témoin assez authentique. A. Fuyons ce vice, aussi bien que Satan qui en est l'auteur. P. Mais vous, mon cher Aretophile, gardez-vous bien aussi de mentir, en faisant cette promesse. A. Non, je ne mentirai pas, moyennant l'assistance de Dieu, suivant le précepte de St. Paul, qui dit: *Ayant dépouillé le mensonge*, parlez en vérité.

VIII. De la diligence.

§. 209. A. Il reste une troisième vertu, que les jeunes gens doivent avoir en grande recommendation. P. Je n'aurai pas de peine à la deviner. A. Devinez-la. P. N'est ce pas la diligence? A. Vous l'avez deviné. (Vous avez mis le doigt dessus.) P. Il ne faut pas en être surpris, parceque je suis diligent. (car j'en fais profession.) A. Mais il n'est pas séant de se louer soi-même. P. Voulez-vous donc que je mente, et que je m'écarte de l'amour de la vérité, qui nous est si recommandée? A. Point du tout. P. Je mentirois pourtant, si j'allois dire que je suis paresseux. A. Il y a bien de la diférence, entre avouer sa paresse et faire parade de sa diligence. P. Je ne suis pas vanteur, je ne fais que témoigner de ma diligence. A. Mais ne savez-vous pas, qu'on ne peut être témoin en sa propre cause?

IX. Du modèle acompli des vertus.

§. 210. P. Quel est le meilleur et le plus excellent modèle de toutes les vertus? A. C'est Jesus-Christ notre Sauveur. P. A quels titres? Pour quelle raison? A. Parce qu'il a parfaitement pratiqué ce qu'il a solidement enseigné. P. Jesus-Christ est-il donc le seul qu'il nous faille imiter? A. C'est lui par excellence; mais cela n'empêche pas que nous n'imitions aussi ceux qui suivent les traces de Jesus-Christ. P. Dieu veuille que toute la conduite de notre vie soit une continuelle imitation de celle de Jesus-Christ.

X. Des vices oposés aux vertus.

§. 211. P. Qu'est-ce que le vice, Aretophile? A. C'est une maladie, ou pour mieux dire la peste de l'ame. P. Comment se guérit cette maladie? A. Par la pratique des vertus. Car celui qui se revêt (de la riche parure) des vertus, se dépouille (en même tems des vieux haillons) du vice, il abhorre le vice. P. Mais quel vice est le plus pernicieux à la jeunesse? A. C'est l'amour propre. P. Nous tâcherons d'aporter, par la grace de Dieu, du remède à ce mal.

III. DIZAINE.

Dialogues mêlés de phrases, et de façons de parler *familières, courtes et nécessaires, pour délier la langue*, sur diverses matières.

§. 212.

I. Prémier Dialogue entre deux amis.

Bon jour Monsieur. Votre serviteur Monsieur. Je suis le vôtre. Comment vous portez-vous? A votre service. J'ai bien de la joie de vous voir. Je vous remercie très-humblement. Comment se porte Monsieur votre Père? il se porte bien. Madame votre Mère? elle se porte bien. Où sont-ils? A la campagne. (En Ville. Au logis. Il est sorti. Elle est sortie.) Avez-vous été à la Cour? J'y fus avant-hiér. J'en viens. Connoissez-vous Monsieur N. Je le connois bien. (Je ne le connois pas. J'ai l'honneur de le connoître. Je n'ai pas l'honneur de le connoître.) Connoissez-vous Madame Ariane? Je la connois bien. (Je ne la connois pas. Je la connois de vue. J'ai l'honneur de la connoître.) Quand avez-vous vu Mademoiselle la Sagesse? Quand l'avez-vous vue? Je la vis hièr. (Il y a long-tems.) D'où venez-vous? Je viens de la Ville neuve. (De la Cour. Du chateau. De l'hôtel de Ville. De chez Monsieur le Capitaine. De chez moi. De l'Eglise. De la Sale d'Armes. Du Manège. Du Caffé. De la Poste.) Quelle nouvelle? Je n'en sais point. Je n'ai pas lu la Gazette. Où allez-vous? Je vais au logis. (A la Cour. En France. Chez Madame N. A l'Eglise. Chez nous. Ici près, voir un ami.) Faites mes complimens à Madame votre Mère. Faites-moi cette amitié là. Je n'y manquerai pas. Adieu.

§. 213.

II. Entre deux amis.

Monsieur, j'ai des complimens à vous faire. De la part de qui? De la part de Monsieur votre Oncle. Comment se porte-t-il? il se porte fort bien. (Je crois qu'il se porte bien. Il se portoit bien hièr au soir. Il se portoit bien la dernière fois que je le vis.) Monsieur son fils est-il encore à N. Oui, Monsieur, il y est. Y est-il établi? Est-il marié? Que fait-il là? Je n'en sais rien. Lui avez-vous parlé? Oui, plusieurs fois? Quand y étiez vous? la semaine passée. Ne reviendra-t-il pas à Leipsig. Peut-être. Adieu, Monsieur. Votre serviteur Monsieur.

§. 214.

III. Entre deux autres amis.

Monsieur, je suis bien-aise de vous voir. Je ne croiois pas faire une si heureuse rencontre. Vous voyez, que les hommes se rencontrent, mais non pas les montagnes et les valons. J'ai bien de la joie de

de vous revoir encore une fois en ma vie. Quand êtes-vous arrivé à Prague? La semaine passée. Où logez-vous? Aux trois Cloches. Quand partitez-vous de Paris? il y a six mois. Où étoit le Roi? il étoit à Versailles, Où etiez-vous l'été passé? j'étois à Vienne. Demeurerez-vous ici quelque tems? je n'y serai que huit jours. Pourquoi si peu de tems? je m'en retournerai en France. Qu'êtes vous donc venu faire ici? je suis venu acheter des chevaux. A quelle heure vous trouve-t-on chez vous? A une heure après-midi. Je sors tous les matins à sept heures. Je me donnerai l'honneur de vous voir demain matin. (au matin.) Vous serez le bien-venu. Adieu Monsieur. Votre très-humble serviteur.

§. 215.

IV. Entre deux autres amis.

Je me réjouis de vous voir. Comment vous êtes-vous porté depuis que je vous vis à Paris? Fort bien à votre service. Comment passez-vous le tems tous les jours? Je me promene, car je n'ai rien à faire. N'avez-vous point d'habitudes ici? Non, Monsieur. Je vous en donnerai. Faites-moi cette amitié. Que vous semble de notre pont? C'est un des plus beaux du monde. C'est une belle ville que la ville de Prague. Je suis de votre opinion. Ce sont plutôt des palais que des maisons. Monsieur il faut que je me retire. Quand me reviendrez-vous voir? Quand il vous plaira. Je serai bien aise de vous voir. Etes-vous pressé? tant soit peu.

§. 216.

V. Du diner.

Il est tems de diner. Laissez votre ouvrage. Mettez-vous à table. Asseyez-vous. Mettez votre serviette devant vous. Où est votre couteau? votre fourchette, et votre cuilliere. Dites le bénédicité. (priez) Mangez de la soupe. Mangez-en. Voulez-vous du mouton. Voulez-vous du veau? voulez-vous du gras ou du maigre? aimez-vous le gras? voulez-vous de cela? aimez-vous la sauce? Dites ce que vous aimez. Mangez. Vous ne mangez pas. Voulez-vous un os? Tenez voilà une aile de poulet. Mangez du pain avec votre viande. Vous ne mangez pas du pain avec votre viande. Avez-vous bu? Demandez à boire. Cette viande est-elle bonne? En voulez-vous davantage? Tenez-vous droit sur la chaise. Ne mettez pas les coudes sur la table. Prenez à l'endroit du plat, qui est vis-à-vis de vous. Tirez du potage sur votre assiette, si vous ne voulez pas le manger au plat. Il est trop chaud. Vous vous brûlerez. Ne le soufflez pas. Atendez qu'il soit réfroidi. Ne mangez pas si vîte. Prenez du sel avec la pointe du couteau. Ne vous panchez pas sur votre assiette. Vous avez laissé tomber quelque-chose sur votre cravate. Essuyez vos doigts à la serviette et non pas à la nape. Vous

ne

ne mangez ni ne bûvez. Vous êtes dégoûté. Cherchez votre apetit, Voilà un morceau de roi. Cela reveille l'apetit. En mangeant l'apetit vient.

§. 217.

VI. Continuation.

Aimez-vous le haut gout? oui, je ne suis pas pour les sauces douces. Demandez à boire quand vous aurez soif. Cassez cet os, si vous aimez la moëlle. Ces viandes sont bien cuites (ragoûtantes, bien aprêtées.) Ce gigot de mouton est tout cru (n'est pas assez roti.) Mettez la main au plat. Servéz vous vous-même. Cela ne se présente pas. Vous ne mangez point de viandes grossières. Vous vous connoissez en bons morceaux. Vous rafinez sur la délicatesse des mets. Vous connoissez les meilleurs endroits des viandes. La pièce de boeuf tremblante. De la viande entrelardée de gras et de maigre. Une hure de sanglier. Un filet de cerf ou de porc. Le rable d'un lièvre. L'aile d'une perdrix. La cuisse d'un poulet. Faites rechauffer cette sauce. Elle est toute figée. Vous ne touchez point à cette venaison. Epreignez le jus d'un citron sur un morceau de roti, pour vous ragoûter. Donnez-moi un zest. Prenez un morceau de ce poulet d'inde. C'est assez mangé pour boire un coup. Rincez-moi un verre, et me donnez à boire. Versez tout plein. Vous répandez. A vous Monsieur. (je bois à vous Monsieur.) A votre santé. A la santé de Monsieur N. Il la faut boire à la ronde. Faites-moi raison. Il faut que nous vuidions cette bouteille: Je ne bois point de vin pur. Je trempe toujours mon vin. Je ne saurois noire le vin sans eau. Voilà du vin, qui est fort épuré. Il est pourtant fumeux. Il monte à la tête. Faites-moi donner du vin de votre ordinaire. J'aime mieux le vin du païs, que ces vins forts. Mettez une autre pièce de vin en perce. (un autre tonneau.) Celui ci n'est pas malfaisant. Bûvez encore un coup. Je ne saurois plus boire, ni manger. Prenez une tranche de ce jambon. J'ai bien mangé de cette langue de boeuf, et de ces andouilles. Aportez le dessert. Du fromage. Des noisettes. Des pommes. Des reinettes. Des biscuits. Des macarons. C'est assez bu et assez mangé. Qu'on déserve.

§. 218.

VII. Entrez Monsieur. Soyez le bien-venu. Etes-vous prêt. Pas encore. Atendez un peu. Quel tems fait-il? Il fait beau tems. Il fait bien froid. J'ai grand-froid. Vous avez la roupie au nez. Il pleut. Il fait du vent. Il fait un grand vent. Il géle. Il dégéle. Il neige. Il grêle. Géle-t-il. Neige-t-il. Il ne fait pas si froid aujourd'hui qu'hièr. Il fait plus froid aujourd'hui qu'hièr. Il fait encore bien froid. Il faisoit hièr fort froid. Il faisoit plus froid l'année passée. Voici un hivèr bien froid. Nous n'avons point

eu

eu d'hiver. L'hiver est passé. Nous eumes un rude hiver il y a deux ans. Vous souvient-il du grand hiver? Je n'ai jamais vu un hiver si froid. Ah le beau jour! Allons nous promener. Les jours sont bien longs. Il fait beau à la campagne. Le tems est fort doux. L'air est bien temperé. Nous n'avons point de printems. Les Saisons sont perverties. Il n'a point fait de printems. C'est un petit hiver. Ah qu'il fait chaud! Il fait fort chaud aujourd'hui. Il fait une chaleur excessive. Je ne saurois endurer la chaleur. Je suis tout en eau. La chaleur m'empêche de dormir. Il ne fait pas si chaud aujourd'hui, qu'il faisoit hièr. Je meurs de chaud. Nous avons bien chaud en été. Nous avons un été bien chaud. L'air est rafraichi. Il fait une chaleur étoufante. Je n'ai jamais senti une telle chaleur. Fait-il aussi chaud en Espagne qu'ici? Il y fait plus chaud. Il y fait bien chaud. La chaleur est passée. Je ne saurois rien faire durant la chaleur. La fraicheur vient. Il fait trop chaud. Il tonne. Il éclaire. Il fait un grand orage. Les grains sont gâtés. Nous sommes à la Canicule. La Canicule est passée. Les jours sont fort racourcis. Il fait froid le matin. L'hiver vient. L'hiver s'aproche. Les soirées sont longues. Il fait bon auprès du feu. Le feu commence à être de saison.

§. 219.

VIII. Continuation.

Est-il jour? Oui, il est grand jour. Non, il n'est pas encore jour. Le soleil est-il lévé? Non, le soleil n'est pas lévé. Il se fait tard. Quel tems fait-il? Il fait un tems de Demoiselle. Il fait beau se promener. Il fait une chaleur étoufante. Il fait un grand hâle. Le chaud afoiblit le corps. Le tems est fort couvert. On est ici brûlé du soleil. Mettez-vous à l'ombre. Nous sommes au coeur de l'été Nous sommes au coeur de l'hiver. La rivière est prise. Il fait glissant. La glace se fond. Il fait croté. Le froid gerce les lévres. Le ciel est fort étoilé. Le ciel est tout brillant. Promenons-nous au clair de la lune. Je me promene de deux jours l'un. Le tems se met au beau. Il va pleuvoir. Les matinées se sont fraiches. Combien de tems serez-vous en cette ville? Sept ou huit jours. Quand est-ce que vous partirez? Dans quinze jours. En combien de tems acheverez-vous cela? En un mois. Monsieur votre frère n'est-il pas venu vous voir? Il y eut hièr huit jours, qu'il vint me voir. Il y aujourd'hui quinze jours, qu'il ne m'a parlé de cela. Il y aura demain trois semaines, qu'il arriva (qu'il est arrivé.) D'aujourd'hui en un mois il reviendra. De demain en six semaines nous le reverrons. Vous ne me verrez de trois jours. Je ne lui ai parlé de ma vie. Remettons cette affaire à demain ou à une autre fois.

§. 220.

§. 220.

IX. Continuation.

Ayez la bonté de me dire, quelle heure il eſt? Ne ſavez-vous pas quelle heure il eſt? Il eſt midi. Voilà une heure et demie qui ſonne. Il s'en va cinq heures. Il eſt bien ſix heures. Quatre heures ſonneront dans un moment. L'aiguille eſt ſur quatre heures. Il n'eſt pas loin de cinq heures. Il eſt cinq heures moins un quart. Eſt-il déja ſi tard? Il eſt tard. Pardonnez-moi, il n'eſt pas tard. Il eſt encore bonne heure. Quelle heure eſt-ce qui ſonne? Je ne le ſais pas au juſte. Quelle heure eſt-il à votre montre? Il eſt huit heures moins quelques minutes. Va-t-elle juſte? Je crois qu'oui, car je l'ai montée ce matin au ſoleil. Votre montre retarde et la mienne avance. Votre montre ne va pas bien. Elle eſt détraquée. Il vous faut l'envoyer chez l'horloger. Quelle heure eſt-il à la vôtre? Il eſt huit heures et quelques minutes. Il eſt préſentement plus de neuf heures. Dix heures et demie viennent de ſonner à une horloge.

§. 221.

X.

Que dites vous de cette ville? Les fauxbourgs ſont tous ruinés. Il n'y reſte que des maſures. Les foſſés ſont remplis d'ordure. Les murailles ne valent rien. Elles tombent en ruine. Ces tours ſont bien bâties à l'antique. Cette ville a de bonnes fortifications. Voilà une belle place pavée de briques. On aprend tous les exercices néceſſaires dans cette Académie. Il y a un bon écuyer, qui enſeigne fidèlement. Ce collége a de bons Régens, et cette Univerſité d'habiles Profeſſeurs. Il y a ici quantité d'Etudians. Les uns ſont en penſion, et les autres en chambre garnie. La plupart des bourgeois ont des penſionaires. Il a fait ſon cours de Philoſophie ſous Monſieur Ariſtote. Il étudie pour être Docteur. Les Profeſſeurs tiennent des Colléges particuliers. On montre bien le Latin dans cette Ecole. Cette Bibliothéque eſt bien rangée. Il y a peu de livres rares, mais beaucoup de bons Manuſcrits. On bat monnoie en cette ville. Cet hôpital eſt plein de pauvres. On y fait de grandes charités. On a mis un voleur en priſon. Il a les fers aux piés. Il ſemble que ces rues ayent été tirées au cordeau. Elles ſont longues et droites. Ce pavé eſt fort raboteux. On ne ſauroit faire quatre pas dans cette ville ſans ſe crotter. Voulez-vous aller au Sermon? Vous entendrez un habile Prédicateur. Ce Prédicateur n'a pas la mémoire heureuſe. Sa mémoire lui a joué un mauvais tour. Il eſt demeuré court. On chante tous les jours l'office dans cette égliſe. Voilà une belle nef. Voilà un autel bien orné. La Chaire eſt parée. On prêchera aujourd'hui.

IV. DIZAINE.

Entretiens ſur divers ſujets.

§. 222.

I. Pour faire une viſite.

Monſieur, ſelon vos ordres je viens vous rendre mes reſpects. Je vous en ſuis infiniment obligé. Prenez la peine de vous aſſeoir. Sans cérémonie. Vous m'avez prévenu. J'avois réſolu de vous aller voir le prémier. Dites-moi à quelle heure vous êtes au logis. Vous vous donnerez trop de peine. (Vous me ferez trop d'honneur.) Quelle bonne nouvelle m'aprendrez-vous? Je n'ai rien apris aujourd'hui. Aprenez m'en? La poſte de Vienne n'eſt pas venue. Avez-vous vu le Régiment des Gardes? qu'en dites-vous? Ils ont tous la mine de bons Soldats. Voulez vous diner avec moi? Je vous prie de m'excuſer. Il faut que j'aille à la Douane. Etes vous ſi preſſé? Oui Monſieur, il eſt tems d'y aller. Ne manquez pas d'être demain au logis. Je n'y manquerai pas. A quelle heure y ſerez-vous? Environ les dix heures. Me le promettez-vous? Oui aſſurément. Adieu jusqu'à l'honneur de vous revoir.

§. 223.

II. Pour parler françois.

Parlez-vous françois? Je parle un peu. Y a-t-il long-tems que vous aprenez? J'ai apris un mois. (Trois mois. Six mois. Un an. Quinze mois. Dix-huit mois.) Avez-vous un Maître de langue? Oui j'en ai un. Comment s'apelle-t-il? Il s'apelle Monſieur Guillaume. La langue françoiſe eſt belle. Tout le monde parle françois. (Toutes les perſonnes de qualité parlent françois. C'eſt une langue fort uſitée. C'eſt à préſent la langue univerſelle. On parle françois en toutes les Cours de l'Europe.) Je ne l'aprendrai jamais. Je ne prononce pas bien. Je ſuis trop timide. Je ne ſuis pas aſſez hardi. Je ſuis découragé. Combien de fois la ſemaine aprenez-vous? Je n'aprens que trois fois la ſemaine. J'aprens quatre fois la ſemaine. J'aprens tous les jours. Combien donnez-vous par mois? Je donne cinq écus. Quel livre liſez vous? Quelquefois la Grammaire. Quelquefois des hiſtoires et quelquefois les lettres de Rabutin, Comte de Buſſi. Aprenez-vous les Verbes? Oui, j'en ſais déja une grande partie. Liſez-vous bien? Je commence à lire. Entendez-vous ce que vous liſez? J'en entends quelque choſe. J'entends mieux que je ne parle.) Quels jours aprenez-vous? Le Lundi, le Mécredi, et le Vendredi. Quelquefois le Mardi, le Jeudi et le Samedi. A quelle heure? A ſept heures du matin. C'eſt une bonne heure. (C'eſt la meilleure heure.) Combien de tems avez-vous été en ville? Je n'y ai été que

deux

deux mois. Vous parlez bien françois. Lisez un peu. Lisez doucement. Epellez ce mot là. Vous ne lisez pas bien. Vous lisez trop vîte Vous n'aprenez rien. Vous n'observez rien. Vous n'étudiez pas. Vous êtes paresseux. Vous ne savez pas votre leçon. Voilà votre leçon. Pourquoi me parlez-vous allemand? Parlez toujours françois. Allez aprendre le françois. Où avez-vous mis votre Grammaire? Cherchez votre livre? Quelle leçon avez-vous? Quel Dialogue lisez-vous? Lisez devant moi. Vous ne prononcez pas bien. Savez-vous votre leçon par coeur? Vous n'avez point de mémoire. Vous ne prenez pas la peine. Quel âge avez-vous? J'ai dix-huit ans. Comment vous apellez-vous? Je m'apelle George Henri. Prenez courage, vous aprendrez bien. Vous m'encouragez. On n'a rien sans peine. Si vous vous apliquez vous aprendrez bien le françois Je suis bien convaincu de cette vérité. Portez-vous bien Monsieur. Et vous de même.

§. 224.

III. Pour écrire.

Aportez une plume, de l'encre et du papier. Taillez cette plume. Savez-vous tailler les plumes? pas trop bien. Cette plume n'est pas bonne. Elle est trop grosse. Elle est trop menue. Essayez, s'il vous plait, celle-ci. Elle est meilleure, mais elle est un peu trop fendue. N'est-elle pas un peu trop dure? Non, Monsieur, elle est fort bonne à ma main. Vous avez la main un peu pesante. (Vous apuyez un peu trop sur la plume.) Cette encre est bien épaisse. Elle est bien pâle. Aportez-en d'autre. Ce papier boit. Où avez-vous acheté ce papier? Il n'est pas bon. Il perce. Donnez-moi une feuille de papier fin. Ce papier est fort bon. En avez-vous encore beaucoup? Je n'en ai plus que cinq ou six mains. Achetez-en encore quelques rames. Faites aporter de la lumière. Allumez une bougie. (Faites allumer de la bougie.) Mouchez la chandelle. Où sont les mouchettes? Soufflez la chandelle. Eteignez cette bougie. Qu'on fasse du feu. Qu'on fasse du feu dans le fourneau. Aprochez-vous du feu. Mettez cela au net.

§. 225.

IV. Pour inviter quelqu'un à dîner.

Avez-vous apétit? Je suis encore à jeun. Vous serez du nombre des Conviés? Je donne un petit dîner à quelques uns de mes amis. Je ne veux pas vous être à charge. Vous nous ferez honneur et plaisir. Garçon a-t-on mis le couvert? Oui, Monsieur. Que l'on serve. (Faites servir.) Priez-Dieu. Mettez-vous à table sans façon, (sans cérémonie.) Les places sont à la liberté de chacun. Placez-vous vous-même. Prenez place ou vous voudrez. (Asséyez vous là.) Je n'ai

garde de prendre le haut bout. Mettez vous donc auprès de Monſieur. Donnez un ſiège à Monſieur N. Ca, Meſſieurs, mangeons! Les viandes ſe réfroidiſſent. Monſieur, vous ne mangez pas. Vous plait-il que je vous ſerve de ce faiſan? Tout ce qu'il vous plaira. Eſt-il bon? Il eſt bien tendre, et bien roti. Mangez de cette perdrix, elle eſt très délicate. Mon Neveu, faites l'Ecuyer tranchant. Ce ſera donc mon aprentiſſage. Eh bien, aprenez ce que vous ne ſavez pas. Entamez ce pain. Découvrez ce pâté. Tranchez ce chapon. Servez ces Dames les prémières. Préſentez de cela à ces Meſſieurs. Ne touchez rien que de la fourchette. Demandez à Monſieur le plat qui eſt devant lui. Coupez cela en long. Par le milieu. En travers. En tranches. Enfoncez la fourchette. Préſentez de cela ſur les aſſiettes. Ne prenez pas dans le plat avec la main. Donnez une aſſiette nette à ce Monſieur.

§. 226.

V. Entre un Etranger, un Tailleur, et un Marchand de drap, pour acheter du drap.

Monſieur, montrez-nous de votre plus beau velours noir. Meſſieurs, en voilà du plus beau de cette ville. Celui-ci ne me plait pas. C'eſt de lui qu'on porte à la Cour. Il n'eſt pas aſſez fort. Montrez-nous en d'autre. En voilà une autre pièce. Ce n'eſt pas encore du meilleur. En voici une pièce du meilleur. Celui-ci eſt meilleur que l'autre. N'en avez-vous point de meilleur? Non, en vérité. Combien vendez-vous l'aune? Je la vends trois Ecus. C'eſt trop cher. En voulez vous quatre florins? Monſieur, je ne ſaurois; il me coute davantage. Dites-moi le dernier mot. Vous m'en donnerez quatre florins cinq gros. Coupez m'en trente aunes.

§. 227.

VI. Entre un Etranger et un Tailleur.

Retournons-nous en chez nous. Prenez ma méſure. De quelle doublure voulez-vous? De la plus à la mode. Je veux être habillé à la Françoiſe. Quand aurai-je mon habit? Vous l'aurez après demain ſans faute. Faites le proprement. Faites-le à la mode. Je travaille pour la Cour. Quels ceinturons porte-t-on? On en porte de toute ſorte. Monſieur, voilà votre habit. Vous êtes homme de parole. Combien vous faut-il? Eſſayez le moi. Il eſt bien fait. Cette doublure là me plait bien. Je contente tout le monde. Où ſont vos parties? Les voilà. Vous êtes cher. Je ne prens pas plus de vous que d'un autre. Voilà votre argent. Monſieur je ſuis votre ſerviteur très-humble.

§. 228.

§. 228.

VII. Entre le Maître et le Laquais.

Que ne vous levez-vous? Monsieur je me leve. Il faut vous lever plus matin, vous êtes trop paresseux. Pourquoi ne me répondez-vous pas, quand je vous apelle? Je ne vous ai pas entendu. Vous dormez donc bien fort? Faites du feu. Chauffez ma chemise. Donnez-moi du linge blanc. Courez chez la blanchisseuse. Il faut être plus soigneux. Vous n'avez point de soin de moi. Avez-vous été chez la blanchisseuse? Mon linge est-il blanc? Où sont mes pantoufles? Avez-vous décroté mes souliers? Nettoyez mon habit. Apellez-moi le tailleur. Aportez-moi de l'eau. Ne tardez pas. Pourquoi avez-vous tardé si long-tems? Faites monter le cuisinier. Dites au cocher qu'il mette les chevaux au carosse. Il faut être plus diligent. Prenez garde de boire trop. Peignez mes cheveux. Allez-moi querir le barbier. M'a-t-on demandé? Si l'on me demande, je serai chez Monsieur Louis. Ayez soin de mon linge. Portez cette lettre à la poste. La poste est-elle venue? La poste est-elle partie? En revenez-vous? Y a-t-il des lettres pour moi? Combien avez-vous payé? Portez cela en haut. Apellez moi à deux heures. Eveillez-moi demain à six heures. Allez vous coucher. Levez-vous demain de bon matin. Ne l'oubliez pas. Deshabillez-moi. Peignez ma perruque. Tout doucement. C'est assez. Nettoyez le peigne. Versez-moi du vin. Dechaussez-moi. Allez-vous-en.

§. 229.

VIII. Entre un Médecin, et un malade.

Monsieur, je vous ai envoyé querir. Qu'avez-vous Monsieur? J'ai mal à la tête; le coeur me fait mal, et l'estomac. Depuis quand? Depuis hièr. Avez-vous réposé cette nuit? Non, je ne saurois dormir. Avez-vous apétit? Point du tout. Permettez que je tâte votre poux. Vous avez la fièvre. Je sens une pésanteur par tout le corps. Il vous faut faire saigner. Je me fis saigner l'autre jour. N'importe, demain vous prendrez aussi médecine. Ne sortez pas; tenez-vous au lit. Quel régime faut-il que je tienne? Prenez des oeufs frais, et des bouillons. Avez vous un garde? Envoyez en querir un. On me demande, il faut que j'aille voir un malade. Prenez courage. Je m'en vais. Je vous prie de revenir demain me voir. Je n'y manquerai pas. Garde, qu'on m'aille querir un Chirurgien. Lequel désirez vous? Le même qui m'a déja saigné. Comment s'apelle-t-il? Je ne sais pas, demandez-le en bas. Comment vous trouvez-vous à cette heure? Je suis fort mal. Apellez quelcun. Je n'en puis plus. Je me meurs. Ce ne sera rien, vous n'êtes pas en danger. Ne bougez pas. Je me trouve un peu mieux.

§. 230.

IX. Seconde visite.

Vous êtes fort soigneux, Monsieur le Médecin. Vous trouvez-vous mieux? Oui, Dieu merci. Vous n'avez plus la fièvre. Je me trouve un peu soulagé. Avez-vous été saigné? Je le fus hièr. Où est votre sang? Il est sur la fenêtre. Vous avez besoin d'une autre saignée. Votre sang est échaufé et corrompu. Votre Purgation a-t-elle bien opéré? Fort bien. Combien de fois avez-vous été à la selle? Dix ou douze fois. La tête vous fait-elle encore mal? Non. Tant mieux. Vous prendrez après demain encore une autre médecine. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Tenez-vous chaudement. Votre apétit ne revient-il pas? Oui, Monsieur, je mangerois bien d'un poulet. Il n'y a point de danger. Que bûvez-vous? De la petite bière avec une rôtie. Cela est fort-bon. Tâchez de reposer, demain je repasserai par ici.

§. 231.

X. Pour faire une promenade. Entre deux frères.

Voulez-vous venir au jardin? oui, si vous voulez. Il fait fort beau. Avez-vous la clé? Je l'ai dans ma poche. Le soleil est trop chaud. Arendons la fraicheur. J'en suis content. Allons y, la fraicheur est venue? Voila une belle rose. Donnez-la moi. Prenez-la. Voulez-vous faire un bouquet? Faites en un. Voici une belle tulipe. Ah! qu'elle est belle. C'est ici un beau jardin. Ces roses-là sentent bon. Sentez mon bouquet. Voici une belle allée. Allons à l'ombre? Il ne fait pas chaud. L'air est chaud. O, la belle soirée Cueillez cette autre fleur-là. Il faut arroser ces fleurs-là. Il plut hièr. N'importe. Où est le jardinier? Le voilà qui vient. Votre bouquet est plus beau que le mien. Vous le dites par complaisance. Voulez-vous gager que le mien n'est pas si beau que le vôtre? Que voulez-vous gager? Ce que vous voudrez. Cela est fait. Qui en sera le juge? Monsieur notre Précepteur. Est-il au logis? Oui, il y est. Je vous prie, de nous dire lequel de ces deux bouquets est le plus beau? C'est ce lui là. Je le disois bien. J'ai gagné. Qu'avez-vous gagné? Nous n'avons point mis d'argent au jeu. Vous n'avez pas voulu. Vous ne l'avez pas souhaité. Promenons-nous encore? Il est trop tard. Vous ne vous en irez pas encore. Nous nous en irons dans une demi heure. Quelle heure est-ce là. Dix heures. Il n'est pas tant, j'ai compté les heures. Je les ai comptées aussi. Vous vous êtes trompé. Allons faire encore un tour de jardin. Allons à l'ombre. Entrons dans cette allée verte, Comment s'apelle cette fleur. C'est une giroflée. Une giroflée double. Voilà une belle fleur. Voilà de belles violettes. Cueillons en.

Voilà

Voilà de belles roses. Quel rosier est cela? C'est un rosier musque, Donnez-m'en une. Prenez-en une. Voilà une belle allée. Les arbres sont bien fleuris. Donnez-moi cette tulipe. Il commence à faire chaud. J'ai déja mangé des cerises. Rien n'est avancé. Tout est trop avancé. Nous avons besoin de pluie. Il y a une grande abondance de fruits cette année. Voilà un beau melon. Aimez-vous les melons? Nous allons à la campagne. Les vendanges sont belles cette année. Il y a bien du vin cette anné. Le vin est à bon marché. On a bien ramassé du fruit.

V. DOUZE ENTRETIENS
soutenus,
où il est traité de la civilité, qui se pratique aujourd'hui parmi le beau monde.

Tirés des Entretiens familiers de Monsieur François de Fenne, Leide, 1690. 12.

§. 232.
Premier Entretien.

A. Il n'y a rien de plus ordinaire, que de donner de beaux noms aux choses, qui, d'elles mêmes, ne sont qu'indiférentes. B. Il est constant que la plupart des choses sont masquées, et que les visages les plus floris, ne sont bien souvent, qu'un composé de plâtre et de vermillon. A. Cet abus domine bien plus sur les *Esprits*, que sur les *Corps;* Et si nous croyons les *Téméraires*, ils passeront pour *Généreux*, et les *Avares* pour bons *Ménagers*. B. Cette méprise ne se peut pas faire dans la *Civilité*, qui est le véritable caractère d'un honnête homme. A. Cette *Qualité* qui doit être essentielle à tous ceux qui se distinguent dans le monde, n'est souvent qu'un *Fantôme;* et nous les voyons, à l'exemple du chien d'Esope, prendre l'ombre pour le corps. B. Seroit-il possible, que la *Civilité*, dont on fait tant de cas, fût autre chose que la *bonne grace et cet air*, qui paroit comme naturel dans les actions de quelques Personnes, et qui par un don particulier de la nature, agréent en tout ce qu'ils font, et qui ne déplaisent jamais quoi qu'ils puissent entreprendre? A. Ce n'est rien moins que cela: car comme c'est fort peu de chose, d'agréer seulement aux yeux du corps sans plaire en même tems aux yeux de l'ame; il faut aspirer à un charme plus solide, qui marque plutôt l'excellence de celle-ci, que la beauté de celui-là. B. Je goûte Vos raisons, puisque les Personnes qui sont mal-partagées de la nature passeroient pour des monstres dans la vie civile, qui toute-fois possédant une belle ame se peuvent rendre aussi agréables, que les personnes les mieux faites. A. Disons donc que la véritable *Civilité*, est la *Modestie* et l'Honnêteté, que chacun doit gar-

der dans ses *Paroles* et dans ses *Actions*; ou bien, que c'est une *Science*, qui enseigne à placer dans son véritable lieu, ce que nous devons *faire* ou *dire*. B. Dites moi, ce qu'il faut observer pour mettre en pratique cette belle science. A. Il y a quatre choses, sans quoi tout ce qu'on pourroit faire, et de quelque bonne intention qu'il parte, seroit incivil et désagréable. *La prémiere* est, de se comporter chacun selon son âge et selon sa condition. *La seconde*, de prendre toujours garde à la qualité de la Personne, avec qui on a à faire. *La troisiéme* d'observer le tems, et *la quatrième* de prendre garde au lieu, où l'on est. B. N'est-ce pas aussi cette *Civilité* qui nous méne à la connoissance, non seulement des autres; mais aussi de nous-mêmes? A. Vous en jugez fort juste: car c'est de cette excellente science, que nous aprenons la *Modestie*, qui consiste dans *l'Humilité*, sans quoi tout ce qu'on puisse faire ou entreprendre, on ne peut être honnête homme. B. Les effets le font assez connoître, puis qu'il n'y a rien, qui rebute d'avantage, que *l'Orgueil* et la *Vanité*. A. Au contraire, on prend en bonne part les défauts mêmes, qui se remarquent dans les Actions des Personnes, qui sont *Humbles*, *Modestes* et *Charitables*: au lieu que de quelque *Politesse* qu'un homme *fier* et *superbe* acompagne ce qu'il fait, tout déplaît, tout désagrée. B. A vous ouïr, la *Modestie* fait toute la *Civilité*. A. Lors qu'elle est acompagnée du *discernement* des choses en elles-mêmes *honnêtes* et *deshonnêtes*, ce qui se rencontre dans les personnes de bon sens et d'Esprit, qui peuvent connoître la diférente *Qualité* de chaque chose. B. Ne faut-il pas aussi observer ce que la *Coutume* a établi pour honnête, et éviter ce qu'elle condamne comme deshonnête? A. Cet usage, s'étant formé tant du consentement général des honnêtes gens, que par la bien-séance même, il se l'est proposée comme son modèle pour la suivre dans les choses, qu'elle nous suggére être bonnes ou honnêtes, et pour imiter la pudeur dans celles, qu'elle juge indécentes. B. N'est-il pas permis de se contrefaire pour se rendre plus agréable? A. Il n'y a rien de si ridicule, que d'afecter, par exemple, *une Voix languissante*, *une parole grasse*, *un certain marcher grave et de théatre*, *et des gestes*, que l'on n'a point de la nature. B. Quel jugement faites-vous des actions, que nous avons communes avec les bêtes, et qui ne se peuvent cacher, comme *tousser*, *cracher*, *éternuer*? A. Puisque l'on ne s'en peut dispenser, la *Bienséance* veut qu'on les fasse d'une façon la moins aprochante des *bêtes* qu'il est possible. B. Que dites-vous de ceux qui font voir ce qu'il semble, que la *Nature* a voulu cacher? A. On les doit estimer pour les plus mal-honnêtes de la terre: car on ne doit en aucune façon découvrir ni *effectivement*, ni *par Gestes*, ni *par Paroles*, ce qui doit demeurer couvert et caché. B. Que vous semblet-il de certaines choses, qu'un commun consentement a introduites parmi nous, comme *d'ôter le chapeau*,

pour

pour saluer quelcun, ou *lui témoigner notre respect*, de lui *donner le pas à une Porte*, le *haut bout à Table*, et le *haut du Pavé*, ou *la droite dans la Rue?* A. Ces choses sont tellement de l'essence de la *Civilité*, que si quelcun ne se découvre pas pour resaluer jusqu'aux Personnes de la moindre condition, qui l'auroient salué le prémier, il sera estimé très-incivil.

§. 233.

II. Entretien.

De la façon, que l'on se doit conduire avec quelcun.

B. La *Familiarité* est-elle de la *bienséance*. A. Ceci mérite une réflexion toute particulière, et pour Vous donner plus de lumière sur un point, qui est d'autant plus nécessaire, qu'il est ignoré de plusieurs, vous devez savoir, que la *Familiarité est une honnête liberté que des Personnes, qui parlent, ou, qui agissent ensemble, prennent entre elles, laquelle leur fait, par un certain mouvement de volonté reciproque prendre en bonne part, ce qui les choqueroit, étant pris à la rigueur.* Tout le Commerce des Hommes est ou *d'Egal à Egal*, ou de *Supérieur à Inférieur*, ou *d'Inférieur à Supérieur*. Il faut aussi considérer, si ces personnes ont une longue *Habitude et Familiarité*, ou *peu*, ou *point du tout*. B. Expliquez-moi ces choses par ordre. A. *D'Egal à Egal*, *la connoissance* fait toute la diference, si elle est grande, la *Familiarité* est une *Bienséance*; si elle est petite, c'est une *Incivilité*; et s'il n'y en a point du tout, c'est une *Légèreté d'esprit*. B. Je vous écoute. A. De *Supérieur*, la *Familiarité* est toujours dans la *Bienséance* et elle est même *obligeante* pour *l'Inférieur*, qui la reçoit. B. Continuez. A. *D'Inférieur* à *Supérieur*, la *familiarité* est une *efronterie*, à moins d'un commandement exprès. B. Vous m'avez satisfait sur ces *Principes Généraux*: toute-fois je suis persuadé, qu'étant réduits à de certains Chefs, les *Règles* en seront bien plus intelligibles, et le *Détail* bien plus aisé. A. Vous allez étre obéï, et pour commencer par un *Inférieur* avec son *Supérieur*, dont la *connoissance* est médiocre, je le ménerai chez un *Grand*, par tous les *Lieux* et dans tous les *Tems*, qu'il peut converser avec lui.

§. 234.

III. Entretien.

De ce qu'on doit observer chez un Prince, en entrant dans les Antichambres.

B. Peut-on heurter lors que l'on veut entrer chez une *Personne de la prémière Qualité?* A. Oui, mais une fois seulement, et tout doucement. B. Si l'on est en *Carosse*, ou en *Chaise*, que doit-on faire? A. A moins que d'en avoir un commandement précis du *Prince*, il faut mettre pié à terre, et laisser son *Carosse* ou sa *Chaise* à la porte.

B. Et lors que l'on est dans l'*Antichambre*, et que l'on veut entrer plus avant, comme dans les *Chambres* ou dans le *Cabinet?* A. Il faut *gratter à la porte* et si *l'huissier* demande le nom, il le faut dire simplement sans y ajoûter le nom *de Monsieur*. B. Est-il permis de se *couvrir* dans les *Antichambres?* A. C'est contre la *Civilité* d'y demeurer couvert, et de ne saluer pas en entrant, *ceux* qui sont dans la chambre: B. Peut-on y entrer sans être introduit? A. Si l'on est étranger, c'est une éfronterie d'entrer seul et sans ordre: mais, sur tout il faut garder de *s'enveloper dans son manteau*, principalement chez *le Roi*, où l'on s'exposeroit à quelque affaire (danger). B. Que faut-il observer en parlant à un *Supérieur?* A. La *Civilité* veut, qu'on lui parle la *tête nue*, si ce n'est qu'il commande de se couvrir, et c'est une *Incivilité* de lui dire qu'il se couvre, de même que de se couvrir soi-même, lors que l'on parle à un *égal*, ou, à un *Inférieur*, sans lui dire, qu'il se couvre (*j'entends d'une personne indépendante*,) ce que l'on doit faire sans user d'autorité ou de commandement. Si ceux, que l'on prie de se couvrir, sont *âgés*, et méritent qu'on les ménage, on pourra dire: *Croyez-m'en, je Vous en prie, laissons là les façons, et soyons couverts.* B. Vous avez parlé des *Antichambres*, en est-il de même dans les *Chambres*, et y peut-on être couvert? A. Ce seroit s'exposer que de se couvrir, lors que le *Couvert* du *Roi* ou *de la Reine* est mis, aussi bien qu'au lieu, ou est leur *Lit:* Et même, les *Dames* saluent en entrant *le Lit* de la *Reine*, que personne ne doit aprocher, lors qu'il est sans *Balustre;* et s'il y en a, il faut bien se garder de s'asseoir dessus. Il faut aussi se garder de *s'apuyer* sur le dos du *Fauteuil du Roi*. B. Quelles sont les Cérémonies, à quoi les *Dames* sont obligées? A. Outre la *Révérence*, qui doit être *profonde* et *grave*, mais courte et succincte, il y a le *Masque*, *la Robe*, *et les Coiffes* avec quoi elles peuvent témoigner le respect: Ce seroit une incivilité d'entrer dans la Chambre, *le Masque* au *Visage*, la *Robe troussée*, et les *Coiffes abatues*, si ce n'est *une claire*. (coiffe.)

§. 235.

IV. Entretien.

De la Conversation.

A. C'est dans la *Conversation*, *Monsieur*, que le caractère d'un honnête homme se fait voir dans son véritable jour. B. J'en suis persuadé: car qui peut lier bien à propos une Conversation, ou s'y introduire adroitement, lorsque quelque grande affaire le veut, et s'en démêler heureusement, peut passer pour un homme, qui sait le monde. A. On se gardera donc d'entrer éfrontément dans un lieu, où il y a des personnes en affaires, si l'on n'y est obligé, si l'on ne le peut sans attirer les yeux de toute la Compagnie sur soi. B. Que pen-

sez-

sez-vous de ceux, qui crient de loin aux Personnes de Connoissance *Monsieur, Madame, Votre Serviteur.* A. Ce sont des étourdis, qui n'ont pas la patience de s'aprocher doucement, pour faire leur Compliment d'un ton de voix posé et modeste. B. Que dites-vous de ceux, qui tirent par le manteau, ou par la robe, les Personnes, à qui ils veulent parler? A. Si c'est une Personne *distinguée*, c'est une grande *incivilité*, il faut atendre que l'on soit vu, et se retirer un peu, si l'on remarque, que la *Personne parle bas en particulier à quelcun*, jusqu'à ce qu'elle ait achevé de parler: Mais, si *quelque affaire pressée* et principalement pour ses *Intérets* y oblige, on sera en sorte, que l'on soit vu, et on tâchera de s'en aprocher avec respect, pour lui dire ce qu'on souhaitera qu'elle sache. B. Aprenez-moi, de grace, ce qui se doit pratiquer dans la *Conversation*, et de quoi on se doit garder. A. Il faut marcher, en entrant, modestement, sans porter la vue çà et là, et se bien garder de prendre la place, de celui, qui se seroit *lévé par Civilité*, ni de *s'asseoir* en présence des *personnes*, à qui nous devons du respect, et qui se tiennent debout, et même de s'asseoir, si elles ne le commandent. B. Si l'on trouve le discours commencé, ne peut-on pas demander, de quoi l'on s'entretient, *qui a fait ou dit ceci, ou cela?* A. Nullement, et sur tout, si l'on s'aperçoit que l'on *parle en mots couverts.* B. Est-il bienséant de parler en une langue, que le reste de la Compagnie n'entend pas? A. Au contraire, c'est une grande *incivilité*, aussi bien que de *chucheter à l'oreille de quelcun*, et sourtout l'on se gardera de rire après avoir parlé bas. B. Etant obligé de dire notre sentiment, répondra-t-on simplement par *Oui* ou *Non?* A. On y ajoûtera, *Monsieur*, *Madame &c.* et si l'on ne peut tomber d'acord à ce que l'on a dit, on ne contredira pas par le *non:* mais en disant: *Vous me pardonnerez, Madame; je vous demande pardon, Monsieur.* B. J'ai entendu, que l'on se doit garder *des Comparaisons ridicules*, comme: *c'est une tête de veau Monsieur, c'étoit une grosse bête, Madame, j'ai vu celui, de qui vous parlez, c'est un sot, il a quelque chose de votre air;* Ou en parlant en présence d'un *bossu* ou d'un *bégue: je m'étonne de la vanité de ce vilain bossu, et de la sotise de ce bégue: qui peut à peine parler, et a plus de babil qu'un Avocat.* A. Ce que vous venez de dire est évident: car l'on doit s'abstenir de tout ce qui peut choquer quelcun, comme en parlant à une Dame, qui *fait la jeune*, lui dire: *Il y a long tems, Madame, que j'ai l'honneur de vous connoître.* Mais ce que je vais vous aprendre n'est pas moins incivil, bien qu'il ne le paroisse pas: parce qu'il n'y a rien de plus familier, que d'ajoûter le *nom* ou *la qualité* de la personne à qui l'on parle, en disant. *Il est vrai, Monsieur Nicaise, vous avez raison Madame la Marquise.* Il faut seulement dire, *Monsieur*, *Madame.* B. Que vous semble de ce Compliment; *Vous vous moquez, Monsieur.* A. On le tournera autrement,

et l'on pourra dire: *Epargnez, je vous en prie, votre serviteur &c.* Il faut aussi bien prendre garde en parlant de quelque disgrace, de ne la pas faire tomber sur la personne à qui l'on parle, comme: *Vous faites le sot, et on vous donne sur les oreilles.* B. En voilà assez pour cette fois, remettons le reste à demain, s'il vous plait.

§. 236.

V. Entretien.

De la Conversation.

A. Nous en demeurames hier sur les *Disgraces*, que l'on doit éviter, de même ne devons-nous pas nous donner des *Louanges*, en contant quelque avanture, et principalement lors qu'elle s'est passée en la compagnie d'un Grand, l'on ne dira point: *Nous fimes ceci ou cela*, Mais: *Monsieur le Comte fit &c.* B. J'ai observé, qu'en jouant avec une Personne d'une qualité distinguée deux contre deux, l'on ne dit pas; *Nous avons gagné*, mais: *Monsieur a gagné.* A. Vous avez raison, aussi ne dit-on pas simplement; *Monsieur le Vicomte m'a donné &c.* Mais, Monsieur le V. m'a fait l'honneur *de me donner &c.* Ou en parlant à lui-même: *Vous avez eu la bonté de m'acorder cette grace*, et non pas, *de me faire ce service*, si ce n'est entre des personnes égales. B. Peut-on se servir de *l'Impératif* en parlant à une Personne de qualité, et dire, *faites &c.* A. Il vaut mieux tourner la phrase et dire; *Il faudroit à mon avis, faire: Ce seroit se moquer que d'entreprendre cela*, et non: vous vous moquez de &c. B. Vous m'avez dit, qu'il n'étoit point de la *bienséance* de se donner des Louanges; cela s'entend-il aussi des Proches, et un *Mari* ne peut-il pas faire gloire des belles qualités de sa Femme devant une Personne distinguée? A. Il en faut parler *modestement* et *honnêtement*, sans aplandir aux louanges, que d'autres leur donnent, et sur tout il se faut bien garder de nommer sa *Femme* par la *qualité* qu'elle a, ou par quelque terme *sot et badin*, comme si un *Baron* disoit *Madame la Baronne, mon coeur, m'amour.* B. La Femme peut-elle apeller son Mari *par son Nom*, ou par celui de *Monsieur* seulement? A. Si c'est en présence des Personnes d'une *Qualité médiocre*, et s'il est de basse condition, elle doit dire mon Mari, ce qui toute-fois se pratique rarement, mais fort mal parmi les *bourgeoises de Paris.* B. Que dites-vous de ceux qui *caressent* leur Femme devant le monde? A. Ce sont des badins, aussi bien que ceux, qui parlant de leurs Proches disent; *Monsieur mon Père, Madame ma Tante, mon Papa, ma Mama*, qui n'apartiennent qu'à de petits enfans. J'entends de ceux d'une qualité médiocre, car pour ceux qui sont de la plus haute, ils peuvent se servir de *Monsieur le Prince, Madame la Duchesse.* B. Est-il permis de faire des recommendations par une tierce Personne, qui est au dessus de nous? A. Cela est un peu impertinent, comme il n'y a rien de plus

sot

ſot que de *montrer du doigt* la perſonne de qui l'on parle. B. Si une Perſonne de Qualité demande quelque-choſe en préſence d'autres Perſonnes, qui ſont au deſſus de nous, y peut-on répondre? A. Oui, ſi elle s'adreſſe directement à nous, autrement il faut atendre et laiſſer répondre les Perſonnes les plus qualifiées. B. Si une Perſonne, pour qui nous devons avoir du reſpect, avoit de la peine à trouver ce qu'elle veut dire, et que l'on préſume de le mieux ſavoir, eſt-il permis de lui rompre le diſcours? A. Il vaut mieux d'atendre qu'elle nous le demande; comme ſi elle diſoit: *Le Roi Jaques a été chaſſé de devant* -- l'on ne dira point, de Londonderri, ſi elle ne le déſire. Il eſt encore moins permis de corriger cette Perſonne, quoi qu'elle ſe méprenne, comme ſi en prenant *pour François Prèmier Charle-Quint*, elle diſoit: *François Prémier prit Charle-Quint devant Pavie.* B. C'eſt auſſi, comme je penſe, une incivilité de dire, et répéter ſouvent, *vous m'entendez bien*, *ou*, *m'entendez-vous*, de même qu'il eſt ennuyeux de réiterer, en contant quelque-choſe, ces paroles, *dit-il*, *dit-elle.* A. Sur tout on ſe gardera bien de dire à une Perſonne, qui vient de parler, *ſi ce que vous racontez eſt vrai, je* - -, *Si Madame dit vrai ç'en eſt fait*, mais bien, *ſelon ce que Monſieur raconte*, *que Madame* dit &c. B. Nous paſſerons plus outre, quand il Vous plaira, j'ai quelque petite affaire qui m'apelle. A. A demain donc, *Monſieur*, je demeure Votre ſerviteur.

§. 237.

VI. Entretien.

De la Converſation.

A. On ſe gardera bien de *ſommeiller*, *de bâiller*, ou de *s'alonger*, quand quelqu'autre parle, de même que l'on ne doit point *parler du tems*, *ni de l'heure*, ſi l'on ne veut perſuader, que l'on s'ennuie et que la compagnie n'agrée pas. B. Que dites-Vous de ceux qui montrent *beaucoup d'enjouement*, qui *folâtrent avec l'un et avec l'autre*, qui *trépignent des pieds* et qui *jouent des mains?* A. Cela ſent ſon écolier, les Perſonnes de Qualité ſe montrent toujours modeſtes, et principalement parmi les *Dames*, ſans s'amuſer à *patiner* et à porter la main tantôt à un endroit et tantôt à un autre. B. Quelle eſtime doit-on avoir pour ceux, qui dans la colére, ou autrement, ſe prennent une *dent* avec l'ongle pour marquer du mépris en diſant, *je ne m'en ſoucie non plus que cela*, ou qui font *narque* avec les doigts? A. Ces choſes n'apartiennent qu'aux Perſonnes de la plus baſſe condition. B. Peut-on *quiter la Peruque*, ou *ſe dépouiller* en une Compagnie? A. Ceux qui entendent leur monde ne le feront pas, ils ſe garderont auſſi de *rogner les ongles*, de ſe *grater quelque part*, et même de *prendre leurs pantoufles*, *pour ſe mette à leur aiſe.* B. Je connois des Perſonnes, qui à la vue

de

de quelque *Bijou* font de grandes exclamations, et s'empressent de porter la main dessus pour le mieux considerer. A. Ces Personnes font voir, qu'elles n'ont jamais rien vu, et ils se rendent par là ridicules, ainsi que font ceux qui se *montrent froids* ou *indiférens* lorsque la chose est d'importance. B. Il y a encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet, *Monsieur*, comme: De ne point faire perpétuellement le *Jeremie* en Compagnie, ou se plaindre de quelque chose. De ne point regarder par dessus *l'epaule* de quelcun qui lit ou qui écrit. De ne point s'aprocher trop près de ceux qui *comptent de l'argent*, ou *d'un coffre ouvert.* De ne point demeurer dans *un Cabinet*, lors que le Maître se trouveroit obligé d'en sortir. De ne point lire en présence des Personnes de *Qualité* quelque *papier*, que l'on nous viendroit rendre, à moins que d'y être obligé par un ordre exprès. De ne point regarder les livres d'une Personne que l'on doit respecter. B. Continuez, *Monsieur*, je Vous écoute. A. Il est de la *Civilité* de recevoir debout et découvert celui, qui nous veut parler, quand ce ne seroit qu'un *Laquais:* Sur quoi l'on remarquera, qu'en parlant à une personne *de qualité*, qui a des *valets de pied*, de ne lui pas dire: *Un de vos laquais*, Monsieur, &c. mais, *un de vos Valets de Pied :* et à une Dame: *Votre Demoiselle*, *Votre fille*, *ou femme de chambre*, et non pas, *Votre Servante.* B. Peut-on sans incivilité se mêler dans un *entretien particulier*, ce qu'on connoîtra lors *qu'on entend changer de discours*, ou *qu'on se retire pour parler bas.* A. Il n'est pas besoin de Vous dire que *Non*, puisque la chose parle d'elle même; Vous savez aussi que dans les *Assemblées* de *Cérémonies* comme de *Nôces*, de *Batême*, et de *Funerailles*, les *Auteurs* et les *Conviés* ont toujours le pas et lors qu'il s'agit de la *Cérémonie même*, les *Auteurs*, quoi *qu'Inférieurs* doivent avoir la *préférence;* comme aux *Nôces*, *l'Epoux et Epouse*, en un *Batême*, les *Compères* et les *Commères*, et dans un *Enterrement* les *Parens du mort.* B. Qu'y a-t-il à observer à la Comédie? A. Si des *Loges* sont joignant le *Théatre*, les meilleures places sont les plus *éloignées*, et si elles sont *reculées*, c'est tout le contraire. B. J'ai goûté tout ce que Vous venez de me dire. A. Je ne m'y suis pas étendu comme vous avez vu, le reste se pourra dire une autre fois. B. Je vous atends donc la semaine qui vient sur les neuf heures, s'il Vous plait. A. Monsieur, Vous me verrez comme vous le souhaitez.

§. 258.

VII. Entretien.

De la Conversation.

B. Monsieur vous m'obligez grandement. A. Vous me voyez, *Monsieur*, comme je vous ai promis. B. Me voici aussi prêt à vous écouter. A. La crainte, que j'ai eu de vous ennuyer m'a fait passer fort

fort légèrement sur beaucoup de choses, que vous ne serez pas fâché d'entendre. B. Vous ne m'ennuyerez jamais. A. Pour commencer par l'abord d'une Personne seule, il ne faut pas la détourner, si elle étudie, ou qu'elle écrive: mais atendre qu'il ait achevé, ou qu'il témoigne de nous vouloir parler. B. Ne peut-on pas s'asseoir, lors que l'on est entré? A. Si on le veut, il faut obéir, mais *avec respect*, et prendre le bas bout, du côté de la porte, par où l'on est entré. *Le fauteuil* est le siège le plus considérable, *la chaise à dos* après, et ensuite *le placet* ou *la chaise pliante*. B. Où se faut-il placer, se peut-on mettre où l'on veut? A. L'on se mettra vis à vis de la personne qualifiée, pour lui témoigner, que l'on est prêt à l'écouter, sans toute-fois se tenir de front: mais tourner le corps un peu de côté, cette posture étant plus respectueuse. B. Quel jugement faites-vous de ceux, qui demeurent couverts sans commandement, qui croisent les genoux, qui ne font que badiner avec leurs gands, en les ôtant et les remettant, et avec leur chapeau, qui se fouillent dans le nez et se gratent comme s'ils étoient pleins de vèrmines? A. Toutes ces choses sentent le malhonnête aussi bien que de prendre le prémier la parole, sans atendre, que *la Personne qualifiée* ait parlé le prémier. B. Peut-on *cracher* sans incivilité sur le pavé, dans le Cabinet d'un *Grand?* A. Ceux qui entendent leur monde, crachent dans leur mouchoir, en se détournant, et ne regardant pas après avoir craché, ce qu'ils ont fait, comme quelques-uns, qui s'imaginent, sans doute, qu'ils *crachent* des *perles*, ou des *diamans*. B. Si l'on voit que la Personne qualifiée est en peine de trouver son *mouchoir*, n'est-ce pas l'obliger que de lui présenter le sien? A. Au contraire, à moins qu'elle ne le demande, bien qu'il fût net, ce seroit une incivilité, de même que de prendre du *Tabac*, si la Personne, pour qui nous devons avoir du respect, n'en présente familiairement, et en ce cas, il en faut prendre, ou en faire semblant. B. Peut-on cracher dans le feu, et se saisir des pincettes pour l'atiser? A. Si la P. Q. fait mine de le voloir faire, il faut le prévenir, et se mettre en devoir de le servir, en acommodant le feu, et ne se lever pas le prémier sans nécessité, ou si la personne pour qui on doit avoir du respect, ne se leve, et en ce cas il ne faut pas demeurer assis. B. Que dites-vous des Italiens, qui parlent plus des mains que de la langue; de ceux qui arrachent les boutons en parlant à force de les tirer? De ceux qui donnent des coups de poing, pour marquer leur amitié et obliger les autres à les traiter à la pareille, et à leur faire demander quartier? A. Ce sont des véritables badins; il faut éviter tous les *gestes* et toutes les *grimaces d'habitudes*, comme il est mal-séant d'avoir une contenance *fière et dédaigneuse*. B. Est-il bien-séant de *rire à gorge déployée* pour quoi que ce soit, ou rire incessamment et sans sujet? A. L'un et l'autre ne se fait que par ceux qui ne savent pas leur monde.

B. J'en

B. J'en connois pourtant quelques-uns, qui ne font jamais mieux connoître qu'ils sont hommes que par là, et qui, faute de raison pour se montrer tels, ils le font voir par leur ris réiteré. A. Ils sont sans doute du sentiment de ce Philosophe, qui soutenoit que l'homme seul a le ris en partage. B. Je me trouve obligé de rendre visite à quelques amis, demain j'aurai l'honneur de vous revoir.

§. 239.

VIII. Entretien.

De la Conversation.

A. Quoi que la coutume ait introduit de dire à ceux, qui éternuent: *Dieu vous benisse*, et même que les *superstitieux* en fassent un point de la *Réligion:* ce n'est toute fois, qu'une pure *folie* qui mérite d'être sifleé; il suffit de se *découvrir* et de *faire une profonde révérence.* B. Que dites-vous de ceux qui font gloire *d'éternuer avec éclat?* A. Ils se montrent aussi *sots*, que ceux qui apellent leurs domestiques à haute voix, comme s'ils étoient en un bois criant à pleine tête *Quentin*, *la Flute*, venez ici; au lieu de les aller apeller eux-mêmes doucement: car il est incivil et mal-séant de crier, comme des étourdis les uns après les autres; et s'entredire de la sorte, ce que l'on a à dire. B. N'est-il pas bien-séant d'être *atentif* et de *prêter l'oreille* à ce qu'une personne, pour qui on a de l'estime, dit, sans lui donner la peine de repéter la même chose? A. C'est une espèce de mépris que de faire autrement, de même que de *l'interompre* ou de *lui contredire*, si ce n'est après lui avoir demandé excuse. B. Quel est votre sentiment touchant les *complimens?* A. Les plus courts sont les meilleurs, et j'estime qu'il vaut mieux répondre avec des *Révérences* qu'avec de longs discours. B. Quel jugement faites-vous de ceux qui jurent? A. Je soutiens que les *juremens* sont de très mauvaise grace dans le discours et même ceux, qui ne sont d'aucune signification, parce qu'ils sentent le chartier, et que l'un et l'autre perdent le respect. B. Que dites-vous des *contentions*, *des rodomontades* ou *gasconades* et *des contradictions* choquantes? A. Je dis qu'ellesvont de pair avec les *blasphêmes*, et qu'elles ne sont pratiquées, que par des personnes, qui entendent mal leur monde, aussi bien que ceux qui se donnent des louanges par *comparaison.* B. Si quelcun par *équivoques* ou autrement, comme par paroles couvertes, qui marquent quelques ordures et qui laissent la moindre idée de saleté, se veut mettre bien dans l'esprit de quelcun, ou réjouir une compagnie, croyez-vous que c'est le vrai moyen d'y parvenir? A. Il ne seroit pas besoin d'en donner des règles, non plus que pour les paroles ouvertement *sales*, si plusieurs n'en abusoient. Que si l'on se trouve en une compagnie, où cela arrive, il faut bien se garder d'en rire: mais faire semblant de n'y avoir pas pris garde. B. Je ne doute pas que la

trop

trop grande *curiosité* envers les personnes qui sont au dessus de nous, et même envers les pareilles, ne soit *choquante*. A. Il est vrai si l'on ne se sert de quelques termes respectueux, comme: Vous vous trouverez, sans doute, Madame à cette entrevue. B. Je connois quelques-uns qui lors qu'ils parlent, élevent tout d'un coup la voix, et en parlant leur arrosent le visage de leur salive et leur crachent au nez. A. C'est assurément une incivilité bien grande; il faut parler à *l'oreille* de celui à qui on veut communiquer un secret, et non *pas à la bouche*. B. Faut-il que la visite que l'on rend soit courte, ou longue? A. Je suis pour la courte, de peur qu'elle ne devienne incommode, tellement qu'il faut prendre son tems de sortir, lors que la *personne qualifiée* demeure dans le silence, ou qu'elle fait connoître qu'elle a à faire ailleurs. B. Si cette *personne* fait mine de quelque civilité au sortir de sa chambre, qu'est-il de faire? A. Il ne faut pas faire semblant que l'on s'en aperçoit, et que l'on se veuille atribuer cet honneur, en continuant son chemin, sans regarder derrière soi, ou bien en s'arrêtant, comme pour le laisser passer, et montrant par-là, que l'on croit, qu'elle a à faire autre-part. B. Pour ne pas tomber dans la faute, que vous venez de desaprouver, je passerois pour incivil, si je ne vous priois pas de finir cet entretien. A. Il est vrai que fort peu de choses se trouvent sur ce *chapitre*, que nous n'ayons touchées, je me réserverai donc jusqu'après-midi, que je dirai quelque chose de la *table*. B. Cela se pourra faire en dinant, et en atendant que l'on mette le couvert, faisons un tour de jardin.

§. 240.

IX. Entretien.

De la table.

B. Vous m'avez tellement contenté ce matin, que je brûle d'envie d'aprendre ce que vous avez à me dire cette après dinée. A. Il n'y a rien de plus nécessaire à la vie, que le boire et le manger, aussi est-il commun à tout le monde, et personne ne s'en peut passer: mais un chacun ne s'y prend pas, comme il faudroit, et c'est ici que l'on doit s'éloigner autant que l'on peut, comme j'ai dit, de la façon la plus aprochante des bêtes. B. Je vous promets la même atention, que je vous ai prêtée auparavant; commencez seulement. A. Comme dans tout ce que j'ai dit et que je dirai, il faut distinguer les personnes, et mettre diférence entre celles de *qualité*, ou qui sont au dessus de nous, et celles qui nous sont *inférieures*, je me raporte à ce que j'ai dit dans le prémier entretien, sans qu'il soit besoin d'en faire une redite, qui, sans doute, seroit ennuyeuse. B. C'est-ce que j'ai déja observé, et à quoi je prendrai garde en tout ce que vous me direz. A. Etant retenu à manger auprès *d'une personne de qualité*, l'on ne lavera pas avec elle,

si elle ne le veut absolument, et l'on ne permettra pas que la serviette, dont on se sera essuyé, demeure entre les mains *d'une personne plus qualifiée.* B. Peut-on se mettre le prémier à table ? A. Si l'on est obligé de prendre le prémier place à table, on la prendra au bas bout, ayant la tête découverte, jusqu'à ce que l'on se soit tout-à-fait assis, et que les autres soient couverts, sans s'apuyer sur la table, mais il faut se tenir droit sur son siège. B. Je ne doute pas que ce ne soit une *incivilité* de *dévorer les viandes des yeux*, aussi-bien que de porter la main au plat le prémier. A. Oui, bien pour servir les autres, auquel cas on présentera toujours les meilleurs morceaux, et l'on se réservera le moindre, en quoi il seroit bon de *savoir trancher les viandes*, pour s'aquiter bien de ce devoir, et d'en connoître les meilleurs endroits. B. Est-il donc permis de *trancher* ou *de servir* à la table d'une *personne de mérite* sans son commandement? A. C'est assurément une incivilité, mais on peut sans incivilité s'en excuser, si l'on ne s'en croit pas capable. C'est à faire au maître de la maison de *trancher*, ou à celui qu'il prie de le faire, qui après s'en être aquité le lui *présentera*, afin qu'il le distribue à sa volonté. B. Aprenez-moi quels sont les meilleurs endroits de chaque pièce. A. Si c'est d'un *chapon* aprêté dans un *potage de santé*, *la poitrine* est le meilleur endroit, les *cuisses* et *les ailes* vont après : car la *cuisse* dans la *volaille bouillie*, vaut mieux que *l'aile.* B. Est-ce la même chose dans les oiseaux *rotis?* A. Les *connoisseurs* de bons morceaux assurent que les ailes sont préférables en ceux qui *grattent la terre*, et les *cuisses* en ceux *qui volent* en lair, si vous en exceptez la *perdrix*, dont *l'aile* est le meilleur morceau. B. Comment faut-il servir les *pigeons rotis?* A. Entiers, ou ils se coupent de travers par la moitié. B. Que dites-vous *des Coqs-d'inde*, des *oies*, des *chapons*, et des *canards?* A. On en leve d'abord les *cuisses*, et ensuite les *ailes*: mais le *blanc* qui se coupe en long se peut servir de meilleure grace. B. Dites, s'il vous plait, deux mots de la *grosse viande.* A. De la *pièce de boeuf*, l'endroit le plus entrelardé est le meilleur: du *veau*, *le rognon* et *le ris* se présentent par honneur: Quant à la *longe* on la coupe par le milieu, à l'endroit le plus charnu. B. Vous venez de parler des *volailles* et de la grosse viande : Que dites vous du *liévre*, *du levraut* et *du* lapin? A. Les plus friands morceaux, se trouvent aux *côtés de la queue*, le *rable*, les *cuisses* et les *épaules* les suivent: mais du *cochon de lait*, la *peau* et les *oreilles*, sont les plus estimées des *frians.* B. Venons aux *poissons* et voyons quels en sont les plus frians endroits. A. Je ne suis pas tout-à-fait du sentiment des *traiteurs*, qui en estiment sur tout la *tête*, et ce qui en aproche, si ce n'est de ceux qui n'ont qu'une épine qui va tout du long, comme de la *sole*, et dont le milieu est le meilleur, que l'on ne prend pas avec le *couteau*, mais avec la *fourchette*, pour le présenter sur une *assiette.* B. Faut-il péler

les

les fruits pour les présenter? A. Il est indiférent, il faut suivre la coutume du lieu où l'on est. Quant aux *olives*, il les faut prendre avec la *cuilier*, et non avec la *fourchette*, si l'on n'a envie de faire rire le monde. B. Comment sert-on les *gateaux* et *les tartes de confitures?* A. On les *coupe* sur *les plats*, où on les a servis, et ils se prennent avec le plat du couteau, pour les présenter sur une *assiette*. B. Est-il bien-séant de tendre son *assiette* pour être servi des prémiers? A. Au contraire il faut atendre qu'on vous serve, pour le présenter incontinent à celui, qui est plus qualifié, si le *maître même* ne vous l'a présenté, car en ce cas il faut le garder. B. A qui apartient-il d'inviter les *conviés à manger?* A. Au *maître de la maison* seulement, ce qu'il doit faire civilement et de tems en tems, sans avoir incessamment l'oeil sur la Personne, de peur que l'on ne crût d'être observé, et pour parler généralement, l'on ne doit pas être atentif à voir manger et boire les autres. C'est le bon visage qui les doit animer, et persuader que c'est du coeur qu'on les traite. B. Ne faut il pas presser les Conviés de boire et suivre la coutume, qui veut qu'on les oblige de *faire raison* autant et plus qu'ils en peuvent porter? A. C'est une méchante coutume, qui ne se pratique que trop souvent. B. Peut-on servir avec sa cuiller ce qu'on demande? A. Il en faut demander une autre, si vous vous êtes servi de la vôtre, ou si celui qui vous a prié de le servir ne vous a envoyé la sienne avec son assiette. B. Faut-il se découvrir à table en présentant quelque chose? A. On le fera la prémière fois, si c'est une *Personne d'une qualité distinguée:* mais si l'on vous présente quelque chose, vous l'accepterez en vous découvrant, si c'est une personne supérieure. B. S'il se trouve de la cendre ou quelque ordure sur l'assiette ou sur le plat, est-il permis de l'ôter en souflant dessus? A. Ce seroit une incivilité, il faut le nettoyer avec le couteau ou avec quelque autre chose. B. *Monsieur*, si vous le trouvez bon, nous remettrons le reste à un autre jour; Vous devez être las et j'ai peur d'abuser de votre bonté. A. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, je ne me lasserai jamais, lors qu'il s'agira de vous rendre quelques services.

§. 241.

X. Entretien.

Suite de la Table.

A. Je Vous laissai hièr à table pour en sortir aujourd'hui. B. Quoi que nous nous y soyons arrêtés long-tems, nous n'avons pas pourtant fait fort bonne chère. A. La meilleure chère qu'on puisse faire est celle de l'esprit. B. Cela est très-certain: et c'est aussi ce qui me fait présentement prendre la liberté de vous prier de reprendre le fil de votre discours. A. Il n'y a que les incivils ou les Personnes su-

jettes à leurs bouches, qui demandent quelque friandise ou délicatesse à table, et qui choisissent les meilleurs morceaux, quand on leur en présente le choix. Il faut s'excuser et répondre: *ce qu'il Vous plaira.* B. Peut-on sans incivilité refuser de prendre de quelque viande que l'on présente, en disant, *je ne mange point de fromage*, *je n'aime point de viande où il y a du poivre*, *de l'oignon.* A. Cela n'apartient qu'aux Personnes, qui n'entendent pas leur monde: il faut prendre civilement ce qu'on présente, et le laisser sur son assiette, si l'aversion est invincible sans faire semblant de rien, mais donner son assiette à un valet pour desservir, lors qu'on n'y prend pas garde. B. Je sais fort bien que c'est contre la bien-séance, de mettre le prémier la main au plat, et de ne pas atendre que les autres aient pris. A. Il faut se contenter de prendre à l'endroit qui est vis-à-vis de nous, sans fouiller par tout le plat, pour en choisir le morceau le plus friand, ni étendre le bras sur le plat, qu'on a devant soi pour ateindre à un autre plus éloigné. B. Est-il permis sans *choquer la civilité* de racler les plats ou ratisser son assiette pour la dessécher? A. Comme cela ne se peut faire sans bruit, il ne se fait pas aussi sans incivilité; la modestie en mangeant est une chose fort louable, et l'autre au contraire est une marque de gourmandise, qui se fait connoître à ceux qui autrement n'y auroient pas pris garde. B. N'est-ce pas une coutume louable de manger son potage sur son assiette, sans le soufler, mais d'atendre qu'il soit refroidi? A. Oui: car si l'on s'étoit brûlé, l'on seroit obligé de le soufrir sans le faire paroître, si ce n'est que l'on y fût forcé, et alors il faudroit avec adresse mettre la *cause* de cette disgrace sur son assiette, le couvrant de sa main, et la donnant incontinent par derrière à un laquais. B. Peut-on mordre dans son pain? A. Non, il le faut couper et mettre en suite le couteau sur la table, lors que l'on veut porter à la bouche ce que l'on aura coupé. B. Je ne trouve pas bien-séant de ronger les os, ou de les casser pour en tirer la moëlle. A. Il en faut ôter la viande, et l'ayant mise sur son assiette, la porter à la bouche avec la fourchette: car de le faire avec la main, ce seroit s'exposer à plusieurs incivilités, comme d'être obligé d'essuyer souvent les doigts à sa serviette et de la salir, ou de les essuyer à son pain, ou de les lècher, ce qui est encore le plus incivil. B. Je sais qu'il n'y a que les personnes qui n'entendent pas leur monde, qui saucent leurs morceaux dans le plat, et qui impriment avec les doigts leur rusticité dans le sel, au lieu de prendre de la sauce avec sa cuillier, et du sel avec la pointe de son couteau. A. Ces personnes peuvent aller du pair avec ceux qui se mouchent à découvert, quoi que dans leur mouchoir, qui s'essuient la sueur du visage, qui se gratent, qui rotent, et se tirent souvent du fond de l'estomac avec éclat, qui sont des ordures insupportables, dont on doit s'abstenir, ou le faire si sécretement, que l'on ne s'en aperçoi-

ve

ve pas. B: N'est-il pas aussi indécent de manger une demi-heure après les autres à force de faire la petite bouche, que de dévorer les viandes, plutôt que de les manger, en se hâtant? A. Il vaut mieux quiter le prémier que le dernier: mais la médiocrité est toujours louable. Il se faut garder de faire le critique sur les viandes: car les discours trop fréquens sur la mangeaille sont les marques d'une ame sensuelle et d'une éducation basse. B. Peut-on demander à boire le prémier, et tout haut, chez une personne de qualité? A. Cela sent son étourdi, de même que de boire à sa santé, en s'adressant à elle-même: si toute-fois un autre a commencé cette santé, il y faut faire raison, sans apeller la personne à témoin, en disant: *Madame c'est à votre santé et je la porte à Monsieur, c'est à la santé de Madame.* B. Est il bien séant, en buvant à la santé *du père*, *de la femme*, ou de quelque autre parent, d'ajoûter le nom et de dire: *Monsieur, à la santé de Madame votre femme?* A. Il faut nommer la femme par la qualité de son mari, et dire p. e. *à la santé de Madame la Marquise.* Si l'on nous porte la santé d'un autre, ou bien la nôtre, il est bienséant de demeurer découvert, jusqu'à ce que celui, qui nous la porte ait bu, et puis s'incliner modestement sur la table. La seule inclination suffit envers ceux qui ne sont pas d'une qualité si éminente. B. L'ordre des assiettes doit suivre celui que nous avons déja marqué, je veux dire, que les *plus qualifiés* et principalement les *Dames*, soient servies les prémières. A. Il n'y a rien de plus juste, et s'il est question de se *curer les dens*, on ne le fera pas durant le repas, mais bien après, ce qui ne se fera pas avec un *couteau* ni avec une *fourchette* et encore moins avec les *ongles.* B. Lors que quelcun parle à un autre, qui à même tems porte le verre à la bouche, faut-il continuer son discours? A. Il faut atendre qu'il ait bu: Il est aussi très-mal-séant de faire du bruit en buvant, et de pousser un grand soupir après avoir bu. B. Est-il permis de prendre le verre de devant un autre, et de le lui présenter après y avoir mis le nez? A. C'est une incivilité, aussi bien que de présenter du fruit, dont on auroit déja mangé. B. Peut-on sans choquer la bien-séance sortir de table, avant que la compagnie se leve? A. Oui, en se découvrant et faisant une profonde révérence. B. Que faut-il observer lors que quelcun veut régaler un qui est au dessus de lui? A. Il doit donner tel ordre auparavant à ses domestiques, que tout se fasse sans confusion et sans troubler la joie; que si cela ne se pouvoit et que la chose n'allât pas comme il le souhaite, il en demandera en peu de mots pardon à ses conviés: car de s'emporter contre ses valets, comme de les injurier, ou de les fraper en présence de ces personnes, ce seroit leur manquer de respect. B. Quelle est la posture, que l'on doit tenir après le repas en rendant graces? A. Il faut se tenir debout, après quoi, on se-

ra une profonde révérence, *à la personne la plus qualifiée*, et ensuite à tous les autres. Voilà, *Monsieur*, la plupart de ce qui s'observe aujourd'hui à la table, entre les personnes qui savent vivre. B. Vous m'avez tellement satisfait, que je ne me lasserois jamais de vous entendre. A. Votre bonté est si grande, qu'elle trouve les choses qui sont médiocres, très excellentes. Je m'efforcerai dans la suite de nos entretiens de vous faire voir, en abrége, ce qui se doit pratiquer en d'autres rencontres. B. Je vous en demeurerai obligé. Demain, je vous atends.

§. 242.

XI. Entretien.

De l'Ajustement.

B. Monsieur, vous me fites hièr espérer la suite de vos entretiens. A. Je ne suis venu ici, *Monsieur*, qu'à ce dessein, je me suis proposé de vous dire quelque-chose de la *netteté* si nécessaire et si essentielle aux honnêtes gens. B. Cela mérite une atention toute particulière, aussi vous promets je la mienne toute entière. A. La *propreté* est une certaine *convénance* des habits *à la personne*; car si l'on veut passer pour propre, il faut conformer ses habits à sa *condition*, et à son *âge*: de même que la bien-séance est la *conformité* des *actions* et des *paroles* à l'égard des autres et de nous mêmes. B. Aprenez moi, de grace, ce que c'est que cette *complaisance* ou *conformité*, que d'autres apellent *sympathie?* A. c'est un *raport* tant *extérieur qu'intérieur* à la joie, ou à la tristesse de la personne, qui le peut exiger de nous; tellement qu'elle demeure persuadée, que nous entrons également avec elle dans le bien ou le mal qui la touche, de là on peut connoître, qu'il faut vouloir ce qu'un autre veut, pourvu qu'il ne soit ni mauvais ni injuste. Pour *l'extérieur* j'entends que les *habits*, la *mine*, le *visage*, et les *gestes* soient tellement composés, qu'ils fassent voir le sentiment de notre coeur, aussi bien que nos *paroles* et nos *actions*, ne faisant pas comme certains *ridicules*, qui font *les sérieux* dans la compagnie de ceux qui sont *en joie*, et les *enjoués* avec ceux, qui sont en deuil. B. Vous avez commencé à parler de la propreté, continuez, je vous en prie. A. Elle fait une grande partie de la bien-séance, puis qu'elle fait connoître le foible de l'esprit d'une personne: car voyant sur elle des habits ridicules, on juge de là que la personne l'est aussi. B. Que faut-il observer pour garder la bien-séance dans la propreté? A. Il en faut éviter l'excès, ou le trop de négligence, qui est une marque de paresse et de saleté: car outre que celui qui se présente devant une personne ainsi négligé, la desoblige, il lui manque aussi de respect. B. Que fera-t-on donc pour remédier à ce desordre? A. Il faut suivre *la mode*, qui est la plus grande, sans en afecter ni trop, ni trop peu; qui en sont les extré-

trémités, et qui font passer les personnes qui y tombent pour ridicules. B. Ne doit-on pas garder la modestie, qui s'oppose à la mode? A. Elle n'a point ici de lieu, c'est une maitresse absolue, à laquelle la *raison* même est obligée de se soumetre; car si quelcun s'opiniâtroit à porter aujourd'hui un Poupoint à petites basques et des Chausses à la Candale, (Art weiter Hosen von der Erfindung des Duc de Candale,) qu'on porte le juste-au corps et les culotes, ne se feroit-il pas sifler dans les rues? C'est de la cour que l'on doit prendre le modele et en suivre la plus saine partie. B. Ne doit-on pas conformer les habits à la *taille*, à *l'âge* et à la *condition?* A. Il y en a fort peu qui prennent garde au premier: car on voit les *petites personnes* porter les choses aussi grandes que les plus grands, lors que la *mode* les demande en général telles; et les *grands* les porter petites, quand la *mode* veut qu'on les porte petites. B. Il est vrai qu'un petit homme couvert d'un chapeau à larges bords fera dire à ceux qui le voient, *voilà un chapeau qui passe*, au contraire un grand homme portant un petit chapeau paroitra comme s'il étoit coiffé d'un bonnet. A. Quant à *l'âge*, il n'y a rien de plus sot que de *voir les vieillards couverts en jeunes gens*: et pour la *condition*, il est aisé à juger, que si un *ecclésiastique* se vêt en *cavalier*, il fait voir qu'il n'est pas dans son bon sens. B. J'ai souvent oui dire que la *propreté* est dans la *netteté*, qui paroit dans les linges lors qu'ils sont blancs, et dans les habits, quand ils sont nets, ce qui fait trouver les pauvres honnêtes et propres. A. Pour le corps, il en faut sur tout avoir un soin particulier; se tenir la *tête* nette aussi bien que les *dents* et les *yeux*, les *cheveux* et la *barbe* selon *la mode* et *l'âge*: car il faut se rogner les *ongles* et se laver les *mains* et les *pieds*, particulièrement *l'été* pour ne pas faire mal au coeur à ceux avec qui l'on converse. B. Il s'en va midi, vous dinerez, s'il vous plait, avec moi et après-diné, comme vous me l'avez fait espérer, nous acheverons nos Entretiens. A. Je sais *Monsieur* que vous allez pour quelques jours aux champs, ce qui fera que j'acheverai en peu de paroles.

§. 243.

XII. Entretien.

Du jeu et conclusion.

A. Nous avons vu ce qui étoit de la *propreté*, voyons ce que l'on doit observer dans le *jeu*. B. Je ne me pique pas au *jeu*, parce que je ne l'aime pas, si ce n'est que la compagnie m'y oblige. A. Si vous êtes de cette humeur et que vous y demeuriez constant, vous ne vous en repentirez jamais: il est vrai que vous n'avez pas occasion de fuir *le jeu*, de peur de faire paroître quelque foiblesse, au contraire, je suis persuadé, que *le jeu* vous seroit bien avantageux. B. Je n'aime pas le jeu, parce que je suis toujours malheureux et que je ne gagne

jamais. A. Ce n'est pas ce que je veux dire, mais, comme les plus dissimulés ont de la peine à ne se point trahir, et à ne point faire voir leur foible, vous qui au contraire n'avez rien de semblable, vous devez aimer le jeu. B. Il est vrai, que si j'étois incommodé dans le jeu, je ne jouerois jamais; car étant obligé de jouer avec une personne, qui est au dessus de moi, je ne témoigne aucune envie de gagner, sachant fort bien que c'est le véritable caractère d'une ame basse. A. Il est vrai, *Monsieur*, mais aussi le trop de *négligence* dans le jeu, et l'afectation de se laisser perdre à dessein, est la marque d'un *fanfaron*, qui passera pour ridicule, ou fera croire, que l'on ne contribue pas assez au divertissement de la *personne* avec qui l'on joue. B. Quel *est* votre sentiment de ceux qui ne font que badiner dans le jeu, comme *sifler* ou *tambouriner* des doigts ou des pieds, en faisant mine de rêver *dans* le jeu? A. Cela est aussi ridicule et incivil que les *postures* du corps sottes et grotesques dans les jeux d'exercices. B. S'il y a quelque *diférent* au jeu, et que l'on soit obligé de défendre sa cause, le peut-on faire avec opiniâtreté? A. Cela est insuportable, il le faut faire tranquillement, sans élever la voix; mais en le prouvant évidemment. B. Je ne doute pas, que vous ne desaprouviez le *jurement* dans le jeu, puis que Dieu y est offensé, qu'on y perd le respect, que l'on *trouble* le divertissement. A. Cela est pourtant fort familier à plusieurs, mais aussi les honnêtes gens évitent-ils leur compagnie. B. Si quelcun a négligé de mettre *l'enjeu*, le peut-on demander? A. Il le faut faire en des termes doux et honnêtes comme: *on n'a pas mis au jeu*, *il me manque autant*. Et si l'on perd, il est de la civilité de payer avant qu'on le demande; car il est généreux de payer ce que l'on doit au jeu. B. Peut-on quiter le jeu, quand on veut? A. Si l'on gagne, il ne faut pas quiter le jeu le prémier, principalement, si la personne qualifiée avec qui on joue, n'aime pas à perdre, il faut atendre, qu' elle se soit r'aquitée: au contraire, si l'on perd, il est permis de se retirer doucement sans témoigner du chagrin. B. S'il arrive quelque *personne de qualité*, qui témoigne de vouloir jouer? A. Il est très-honnête de lui céder la place, et pour mettre fin à cette matière, il n'est pas de la bien-séance de *contester*, quoique ce soit par raillerie, avec des personnes incommodes au jeu; il vaut mieux, pour éviter mille fâcheuses suites de dissimuler et continuer son jeu, et principalement, si c'est avec *une Dame*: car il est de la prudence de prendre tout en bonne part et de demeurer dans le respect et dans le calme de l'esprit. B. Selon que vous venez de me dire, vous allez me quiter. A. Non, *Monsieur*, au contraire je chercherai incessamment les occasions de vous rendre mes devoirs. B. Faites-moi connoître, s'il vous plait, par une petite récapitulation, comment on se peut servir avantageusement de ce que vous venez de me dire. A. Il faut remarquer que tout ce qui

a été

a été ici avancé ne se doit pas entendre cruement, ni à la lettre; mais qu'il se doit pratiquer avec discernement. Il n'y a rien de plus constant, qu'il faut être *civil* par-tout, et porter du respect à tout le monde; mais bien d'avantage, *à un, qui est au dessus de nous*, qu'à un qui nou *est égal*, et encore plus *à celui, qui est d'une qualité éminente*, et ainsi de dégrès en degrès jusqu'aux *têtes couronnées*. B. Comme vous me faites remarquer, le *jugement* y est si nécessaire, qu'étant pris à contretems, les *plus civils* passeroient pour *incivils* et *ridicules*. A. La raison veut, que l'on céde le pas à une personne *de qualité*, et qu'on lui donne le haut du pavé: si toutefois l'on se rencontroit en un endroit bourbeux, où le prémier seroit obligé d'essuyer la plus grande partie de l'ordure, ce seroit une chose très-incivile, que de la faire passer devant. Si étant à table elle demandoit du pain ordinaire, dont on auroit déja coupé quelque tems auparavant, l'on ne lui pourroit présenter civilement le prémier morceau, qui seroit sec, et se reserver le deuxième, qui seroit plus tendre et plus frais. B. Vous m'avez fait remarquer, qu'étant à table, on ne doit pas se découvrir, et toutefois, je suis de ce sentiment, qu'étant avec une *personne distinguée*, on doit ôter le chapeau, si elle boit à nous. A. Cela feroit, sans doute, incivil, et c'est principalement en ces endroits où l'on doit montrer que l'on a de l'esprit. B. Etes-vous donc de ce sentiment que ce que vous venez de dire n'est pas si constant, que l'on ne doive observer, *le tems, les lieux*, et *les personnes?* A. Comme toutes choses se changent avec le tems, je ne prétends pas que ces *règles* soient immuables: on peut voir dans beaucoup de *Traités* semblables à celui-ci des loix, tout-à-fait opposées à celles ci, et qui ont valu en leur tems? Comme, il étoit permis de *tremper son pain au plat, de bâiller à table, de cracher à terre*, en présence des *personnes qualifiées*, et même *l'on pouvoit jetter à terre, ce que l'on avoit tiré de sa bouche*, et maintenant, ce seroit la dernière des *incivilités:* de même avec le tems, ce qui est aujourd'hui fort civil, changera et deviendra incivil. Il n'y a rien toutefois de plus constant, que quand toutes les *céremonies* se changeroient, la *civilité* ne laissera pas de demeurer dans le fond, lorsqu'elle aura pour *guide* la *modestie* et *l'humilité*, accompagnée de la *charité chrétienne*. B. Voila comme je pense, ce que l'on peut dire sur ce sujet. A. Vous vous étiez, peutêtre atendu, *Monsieur*, à quelque-chose de plus particulier et de plus relevé, que ce que vous venez d'entendre: mais ne m'étant proposé qu'un abregé, d'un sujet si riche et si beau, je n'ai fait que l'ébaucher tant pour ne point abuser de votre patience, que pour ne point sortir de mon dessein. B, Je n'en demandois pas d'avantage, et je suis persuadé que, qui peut mettre en pratique toutes ces règles, ne passera pas (à mon avis) pour incivil. Au reste je vous en demeure bien obligé. A. Et moi votre très-humble serviteur.

VI. Quatre Entretiens,

tirés du Spectacle de la nature.

§. 244.

Les Insectes.

Le Comte. Si nous voulons faire notre promenade ordinaire, il est tems d'y songer. Le jour baisse: partons. *Le Chev.* Voilà M. le Prieur qui arrive à propos pour être de la partie. *Le Prieur.* Messieurs, je vous invite à prendre l'air, et à gagner le Jardin. Il faut tirer M. le Chevalier de ce cabinet, où je le trouve toujours. Ne diroit-on pas que c'est un poste qu'on lui a donné à garder? *Le Chev.* Je ne le quitte qu'à regret. M. le Comte l'a rempli, et les deux chambres voisines, de tant de choses rares et curieuses, qu'on ne peut s'y ennuyer un moment. *Le Comte.* Y pensez-vous, Chevalier? C'est à Paris, d'où vous sortez, qu'il faut chercher de quoi satisfaire ses yeux. Vous ne trouvez ici que la nature toute simple. *Le Chev.* Monsieur, elle est mille fois plus belle que Paris avec son faste et ses dorures. On se lasse bientôt de voir toujours la même chose. Ici c'est une varieté étonnante: on y voit, je pense, tout ce qui vient dans les quatre parties du monde. Il faut entr'autres choses, que M. le Comte ait rassemblé les animaux de toutes les espèces imaginables. Les uns y sont en nature, bien sechés et parfaitement conservés. Les autres y sont du moins en peinture. Mais rien ne me divertit davantage que cette multitude de petits animaux en vie, dont les uns travaillent à la fenêtre, sous une ruche de verre; les autres filent, ou agissent à leur manière dans des seaux de cristal. Qu'on a de plaisir à vivre à la campagne! elle fournit tous les jours quelques nouveautés. *Le Comte.* Chacun a sa façon de penser. J'ai apris dans le service et dans le fracas du monde ce que vaut la retraite. Je l'aime et m'en trouve bien depuis long-tems. Ces diférentes espèces d'amusemens me la rendent agréable: je puis même dire, utile. Mais à l'âge où vous êtes, on n'est guères tenté de faire l'anatomie d'un insecte, et ce sont pour vous des objets bien languissans que des papillons, des vers à soie, des fourmis, ou des abeilles. *Le Chev.* Depuis que vous m'avez montré ces verres qui grossissent les petits objets, j'ai vu dans les insectes des choses admirables. La seule tête d'une mouche est pleine de bouquets et de diamans. L'aile d'un moucheron, qui ne paroît d'abord que comme un petit chiffon blanchâtre et sans beauté, vue avec plus d'atention, se trouve unie comme une glace et brillante comme l'arc-en-ciel. Je meurs d'impatience de voir de près tout le reste. *Le Comte.* Vous voulez donc devenir un homme singulier? Dites-moi, je vous prie, Chevalier, trouvez-vous quelqu'un dans le monde qui s'amuse à étudier les insectes? On les écrase: du moins on ne les regarde pas. Si vous

vous alliez régler vos plaisirs sur les miens, vous prendriez-là un fort mauvais modèle. Qu'un homme aime le tumulte de Paris; qu'il soit fort occupé du soin de se donner un équipage leste, un habit de goût, une tabatière peu commune; qu'il ait dès le matin l'atention de régler par écrit le service de sa table, qu'après ce travail important il passe sa journée en visites ou au jeu; qu'il aille admirer tour à tour les enchantemens des Fées à l'Opéra, et les gambades d'Arlequin à la Foire: voilà ce qu'on apelle des plaisirs raisonnables. Ce sont ceux des honnêtes gens. Il n'y a pas-là de quoi se plaindre. Mais qu'on passe, comme moi, les deux tiers de l'année à la campagne: qu'on y fasse son plaisir d'étudier les diférentes parties de la nature; d'examiner, par exemple, la structure du corps d'un animal; de suivre une plante dans sa naissance et dans tous ses progrès; de s'assurer par des expériences réïterées à quoi elle peut être utile: que vous en semble, mon cher Chevalier? cette façon de vivre n'est-elle pas bien sauvage, et ne tient elle pas beaucoup du Philosophe rêveur? *Le Chev.* J'entends, Monsieur, vous voulez me faire comprendre que les hommes jugent de travers, qu'ils éstiment des bagatelles, et qu'ils négligent ce qui est beau et satisfaisant. *Le Comte.* Puisque vous prenez si bien ma pensée, je vous parlerai sans détour. Le spectacle de la nature m'enchante, et j'y trouve tous les jours des plaisirs nouveaux, jusques dans les moindres objets. Ne portons point d'abord nos yeux sur ces grands globes de feu qui roulent sur nos têtes, ni sur cette terre qui étale à nos yeux tant de richesses. Débutons, si vous voulez, par tout ce qu'il y a de plus petit. Nous pourrons ensuite nous élever par dégré. La scène que nous voyons, est magnifique. Mais ce que notre vue ne peut saisir à la fois, nous le pouvons diviser et en jouir par parties. Commençons par ces insectes qu'on méprise si fort, et que vous aimez tant. Je vous dirai qu'ils me réjouissent infiniment par leur diversité, par leurs inclinations, par leurs ruses, par les proportions surprenantes de leurs organes, et par cent curiosités que j'y observe. D'abord, si Dieu n'a pas jugé indigne de lui de les créer, est-il indigne de nous de les considérer? lorsqu'on vient ensuite à les voir de plus près, ou y découvre mille sujets d'étonnement. Jugez, mon cher Chevalier, par ce qu'on y voit de plus commun et de plus sensible, combien ce qui demeure caché à nos yeux et à notre raison, nous causeroit de surprise s'il nous étort dévoilé. Tout insecte, soit qu'il vole, soit qu'il rampe, est un petit animal composé, ou de plusieurs anneaux qui s'éloignent et se raprochent les uns des autres dans une membrane commune qui les assemble; ou bien de plusieurs lames coupées qui jouent en glissant les unes sur les autres; ou bien enfin de deux ou trois parties principales, qui ne tiennent l'une à l'autre que par un filet ou un petit canal qu'on apelle un étranglement. De la prémière éspèce sont

tous

tous les vers, tant ceux qui ont des pieds que ceux qui n'en ont point. Lorsqu'ils veulent avancer d'un endroit à l'autre, ils allongent la peau musculeuse qui sépare les prémières boucles d'avec les suivantes. Ils portent le prémier anneau, soit celui qui est vers la tête, soit celui qui est vers la queue, à une certaine distance. Puis ridant et retirant la peau du même côté, ils font venir le second anneau. Par le même jeu ils aménent le troisième, et successivement tout le reste du corps. C'est ainsi que ces petits animaux, même sans pieds, marchent et se transportent où il leur plaît, sortent de terre et y rentrent au moindre danger, avancent et reculent selon le besoin. De la seconde éspèce sont les mouches, les hannetons, et une infinité d'autrés, dont le corps est une assemblage de plusieurs petites lames qui s'allongent en se dépliant, ou se racourcissent en rentrant les unes dans les autres: comme faisoient les Brassarts et les Cuissarts dans nos anciennes armures. *Le Chev.* Vous m'en avez montré plusieurs dans votre garde meuble. *Le Comte.* De la troisième éspèce sont les fourmis, les araignées, et bien d'autres que vous voyez partagés en deux ou trois portions qui semblent à peine tenir l'une à l'autre. Il paroit que c'est du mot Latin qui signifie *couper*, et qui a raport à ces diférentes portions, coupures, ou boucles mouvantes, que vient le mot d'*Insecte*, qu'on donne en général à tous ces petits animaux. *Le Chev.* Leur petitesse semble d'abord autoriser le mépris qu'on en fait: mais elle est une nouvelle raison d'admirer l'art et le méchanisme de leur structure, qui allie tant de vaisseaux, de liqueurs, et de mouvemens dans un point qui est souvent imperceptible. Le préjugé commun les regarde, ou comme un effet du hazard, ou comme le rebut de la nature. Mais des yeux atentifs y aperçoivent une sagesse, qui bien loin de les négliger, a pris un soin tout particulier de les vêtir, de les armer, de les pourvoir de tous les instrumens nécessaires à leur état. Elle les a vêtus, et même avec complaisance, en prodiguant dans leurs robes, sur leurs ailes, et dans leurs ornemens de tête, l'azur, le verd, le rouge, l'or et l'argent, les diamans même, les franges, les aigrettes, et les panaches. Il ne faut que voir une mouche luisante, la cantharide, l'insecte qu'on nomme Demoiselle, les papillons, une simple chenille, pour être frapé de cette magnificence. La même sagesse qui s'est jouée dans leurs divers ajustemens, les a armés de pied en cap, et les a mis en état de faire la guerre, d'ataquer et de se défendre. S'ils ne parviennent pas toujours, ou à attraper ce qu'ils guettent, ou à éviter ce qui leur nuit, ils sont cependant pourvus de ce qui leur convenoit le mieux pour y réussir. Ils ont la plupart de fortes dents, ou une double scie, ou un aiguillon et deux dards, ou de vigoureuses pinces. Une cuirasse d'écaille leur couvre et leur garantit tout le corps. Les plus délicats sont garnis par dehors d'un poil épais qui affoiblit les chocs qu'ils pourroient recevoir,

et les frottemens qui les endommageroient. Presque tous trouvent leur salut dans l'agilité de leur fuite, et se dérobent au danger; ceux-ci par le secours de leurs ailes; ceux-là à l'aide d'un fil sur lequel ils se soutiennent en se jettant brusquement à bas des feuillages où ils vivent, et bien loin de l'ennemi qui les cherche; d'autres par le ressort de leurs pieds de derrière dont la détente les élance sur le champ à une assez grande distance, et les met hors d'insulte. Enfin où la force manque, les détours et les ruses viennent au secours: et cette guerre continuelle que nous voyons entre les animaux, tout en fournissant à plusieurs leur nourriture ordinaire, en conserve cependant de toutes les espèces un nombre suffisant pour les perpétuer. Vous êtes surpris sans doute de voir la nature si occupée de la parure et de l'équipage de guerre de ces insectes que nous méprisons. Votre surprise seroit toute autre, si vous examiniez en détail l'artifice des organes qu'elle leur a donnés pour vivre, et des outils avec lesquels ils travaillent tous selon leur profession. Car chacun d'eux a la sienne. Les uns savent filer et ont deux quenouilles, et des doigts pour façonner leur fil. D'autres savent faire de la toile et des filets, et sont pourvus pour cela de pelotons et de navettes. Il y en a qui bâtissent en bois, et ont reçu deux serpes pour faire leurs abatis. Il y en a qui travaillent en cire, et dont l'atelier est garni de ratissoires, de cuillières, et de truelles. La plupart ont une trompe, qui plus merveilleuse par ses divers usages que celle de l'éléphant, sert aux uns d'alambic pour distiler un sirop que l'homme n'a jamais pu imiter; à d'autres de langue pour goûter; à quelques-uns de vrille pour percer; et presque à tous de chalumeau pour sucer. Plusieurs d'entr'eux, outre la sie, ou la trompe, ou les tenailles dont ils ont la tête munie, portent à l'autre extrémité de leur corps une tarrière qu'ils allongent, tournent et retournent à discretion, et par le secours de laquelle ils creusent des demeures commodes pour loger et nourrir leurs familles dans le coeur des fruits, sous l'écorce des arbres, dans l'épaisseur des feuilles ou des boutons, souvent même dans le bois le plus dur. Il en est peu qui avec d'excélens yeux ne soient encore avantagés de deux antennes ou espèces de cornes, qui mettent leurs yeux à couvert et qui en devançant le corps dans sa marche, sur-tout dans les ténèbres, sondent le terrain et éprouvent par un sentiment vif et délicat ce qui pourroit les salir, les noyer, ou les heurter. Si ces cornes se mouillent dans quelque liqueur nuisible, ou se plient par la résistence de quelques corps durs, l'animal est averti du danger, et se détourne. De ces cornes, les unes sont composées de petits noeuds, comme celles que vous voyez à la tête des écrevisses. Plusieurs ont leurs antennes terminées en forme de peigne. D'autres les ont couvertes de petites plumes, ou veloutées et garnies de brosses pour être à couvert de l'humidité. Outre ces secours et

bien

bien d'autres qui se diversifient selon les espèces, la plupart des insectes ont encore reçu le don de voler. Quelques-uns comme les *Demoiselles*, ont quatre grandes ailes qui répondent à la longueur de leur corps. D'autres, dont les ailes sont d'une finesse si grande, que le moindre frottement les pourroit déchirer, ont deux fortes écailles qu'ils élevent et abaissent, comme si c'étoient deux ailes, mais qui servent réellement d'étui aux véritables. Vous verrez de ces étuis aux escarbots, aux hannetons, aux mouches cantharides. Vous en trouverez un grand nombre qui n'ont que deux ailes: mais sous ces ailes, vous apercevrez deux espèces de vessies, ou de vases creux, que quelques-uns prennent pour deux marteaux ou contrepoids: moyennant quoi l'insecte se maintient contre l'agitation de l'air, et demeure en équilibre dans sa route comme un danseur de corde à l'aide de son bâton plombé par les deux bouts: à moins que nous ne voulions faire de ces vases creux des castagnettes, que les insectes frapent avec leurs ailes, pour se divertir, ou pour se connoître entr'eux à un certain bourdonnement. *Le Comte.* Mon cher Chevalier, je vois bien à votre air atentif que nous ferons de vous un Philosophe. *Le Chev.* Puisque vous me faites la grace de me soufrir quelque tems auprès de vous, je m'en vais devenir bien riche à vos dépens. Je vous ferai, avec votre permission, cent questions tous les jours. Je m'en vais faire passer tous les animaux en revue devant nous. Je vous arrêterai à chaque brin d'herbe. Je ne vous laisserai ni paix, ni repos, que je ne vous aie dérobé toute votre science. *Le Comte.* Vous pouvez tant qu'il vous plaira, nous livrer l'assaut: nous tâcherons de nous défendre. *Le Chev.* Je vous prierai d'abord de vouloir au retour de la promenade, ou à votre commodité, me montrer dans le microscope ces habits, ces armes, et ces outils dont vous m'avez dit tant de merveilles. A vous entendre, les insectes auroient des habits aussi beaux que les nôtres, et des outils aussi bien faits que ceux qui viennent de nos meilleurs ouvriers. *Le Pr.* On peut bien, M. le Chev. comparer comme vous faites, les instrumens et les ajustemens des insectes avec les nôtres: mais ce doit être pour remarquer d'une part la grossièreté de nos ouvrages, et de l'autre les richesses, la justesse, et la supériorité infinie, qui brillent dans ceux de la nature. Regardez avec une loupe, la tête d'une mouche commune. On ne se peut lasser de voir une telle profusion d'or et de perles sur une tête si peu importante, et de la comparer avec une secrette compassion à d'autres têtes qui afectent une semblable parure sans en pouvoir aprocher Ce qui a été dit des lis des champs, on le peut apliquer aux mouches luisantes, et à bien d'autres espèces. Salomon dans toute sa gloire n'étoit pas couvert comme la moindre d'entr'elles. Mais il faut rapeler M. le Chevalier à ce qu'il a déja vu. Vous souvenez-vous de ce que vous vites chez moi, quand vous me fites l'amitié d'y venir? Vous

vous

vous faisites de mon microscope. Qu'y avois-je mis? *Le Chev.* Vous aviez mis d'un côté l'aiguillon d'une abeille collé sur un petit morceau de papier, et de l'autre une petite aiguille à coudre, si fine qu'on ne pouvoit presque pas la manier. *Le Pr.* Que vous parut-il de l'aiguillon? *Le Chev.* Il étoit d'un bout à l'autre du plus beau poli, et la pointe en échapoit à la vue. *Le Pr.* Remarquez cependant une chose dont je ne vous parlai point pour lors: c'est qu'il s'y trouve une petite ouverture par où l'abeille lance deux dards qui sont d'une finesse inexprimable, et pourtant très-forts et très agissans: ensorte que ce qu'on vous a fait voir, et ce qu'on voit ordinairement sortir du corps de l'abeille n'est pas proprement l'aiguillon, mais seulement l'étui de l'aiguillon, ou une sorte d'amorçoir pour préparer l'ouverture aux deux dards, et pour les introduire plus avant. Et de la petite aiguille, que vous en sembla-t-il? *Le Chev.* Elle me parut émoussée, toute raboteuse, et semblable à une barre de fer qui sort de la forge du serrurier. *Le Pr.* La comparaison est juste. Hé bien c'est la même chose par tout! Dans ce que l'homme fait, vous ne verrez qu'inégalités, que crevasses, que rudesse. Tout s'y ressent des bornes de son industrie, et de la grossièreté des instrumens qu'il emploie: tout y paroît fait avec la serpe ou avec la truelle: tout y découvre un artisan mal habile qui ne connoît pas la matière qu'il met en oeuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez par-tout une liberté, une souplesse, et des ressorts dont la structure, l'artifice, et l'entretien sont connus de lui seul. Dans les dehors vous trouverez par-tout les plus beaux coups de pinceau: par-tout de la magnificence, de la simétrie, de la finesse, et des graces. *Le Chev.* Voilà qui est resolu. Tous les insectes que je verrai, je m'en vais tomber dessus. Je veux les connoître tous. *Le Pr.* Point de quartier, sur-tout aux espèces dont les couleurs sont brillantes. Malheur à tout papillon, à toute mouche luisante qui se rencontrera en votre chemin. Gare la boëte ou le microscope. Mais puisque M. le Chevalier est si curieux de ce qui regarde les insectes, il est facile de le contenter. Entretenons-le de suite des diférens états par où ils passent, et de leurs diférentes espèces. Par ce moyen il assemblera celles qu'il voudra: il les mettra mieux en ordre, et connoîtra tout son monde. *Le Comte.* Je le veux bien. Commençons donc par leur naissance. Tout insecte, comme tout autre animal, provient d'un germe qui le contenoit en petit. Ce germe est d'abord enfermé sous une envelope simple ou double qui s'ouvre quand le petit est devenu assez fort pour la percer. Si le petit rompt son envelope en naissant, et qu'il vienne au monde tout formé et semblable à sa mère, on dit de cette mère qu'elle est *vivipare*. De cette espèce sont les cloportes, et les pucerons de bien des Plantes. Quand la mère

met

met bas ses petits renfermés dans une envelope dure, qu'on apelle un oeuf, où ils doivent demeurer encore quelque tems, on dit de cette mère qu'elle est *ovipare*. Dans les éspèces vivipares, l'envelope des germes est molle et délicate, parce que demeurant toujours à couvert dans la mère, le germe n'a pas besoin d'une plus forte défense. Dans les éspèces ovipares, l'envelope du germe, un peu avant que la mère mette bas, devient une croute solide et dure pour résister au poids et aux injures de l'air, qui roule sur cet oeuf, comme sur une voute, sans offenser le petit qui est dedans. Tous ces insectes, et même généralement tous les animaux, sans exception, proviennent d'une mère qui les met au monde de l'une ou de l'autre de ces deux manières. L'éspèce ovipare met toujours bas des oeufs d'où doivent sortir les petits après un certain tems, ou à l'aide d'un certain dégré de chaleur: et l'éspèce vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits tout formés. Ces loix subsistent dès le commencement du monde, et n'ont jamais varié. *Le Chev.* Quoi, Monsieur, un insecte, un ver qui rampe, a eu une mére, comme un lion provient d'une lionne? *Le Comte.* La chose est hors de doute. Un lion a eu une mère: cette mère a eu la sienne; celle-ci une autre; et toutes ces génerations se vont réunir en la prémière lionne que Dieu a mise sur la terre. Il en est de même de chaque éspèce d'insecte. Les générations en sont également successives, régulières, et constantes. *Le Chev.* Comment, je vous prie, cela se peut-il acorder avec ce qu'on voit tous les jours? Ne voit-on pas naître des insectes en cent endroits où il n'y en avoit point auparavant? Dès qu'un corps se corrompt, il produit quelque éspèce d'insectes; on dit par-tout que c'est la corruption qui les engendre. *Le Comte.* Voilà ce qu'on dit. Mais, mon cher Chevalier, en parlant de la sorte, croyez-vous qu'on entende bien ce qu'on dit? Qu'entend-on par la corruption d'un corps? c'est la dissolution de ses parties. Par exemple, la viande, le bouillon, le vin se corrompent, lorsque l'air, et sur-tout l'air échauffé entrant de tout côté dans la viande, dans le bouillon, dans le vin, en dissipe les parties les plus fines, et ne laisse que les parties les plus grossières et les moins propres ou à nourrir, ou à flater le goût. On ne conçoit pas que les parties intérieures d'un morceau de viande étant éventées, desunies, et altérées de la sorte, en deviennent plus propres à former tout-d'un-coup un corps organisé, qui ait des yeux, un coeur, des intestins, en un mot, ce qui fait une animal vivant. *Le Chev.* Croyez-vous donc, Monsieur, qu'un ver, un chenille, ait tout ce que vous dites? *Le Comte.* Le plus petit ver, la plus petite mite qu'on puisse apercevoir dans le fromage; la plus petite de ces anguilles qu'on découvre dans le vinaigre, le moindre de ces vermisseaux qu'on voit voltiger dans d'autres liqueurs, ont toutes les parties que je viens de nommer. C'est un animal qui voit, qui se

détour-

détourne quand on croise son chemin, qui marche, qui cherche sa nourriture, qui mange, et qui digére. Il lui faut en petit ce que nous avons en grand. *Le Pr.* J'aimerois autant dire que les rochers ou les bois engendrent des cerfs ou des éléphans, que de dire qu'un morceau de fromage engendre des mites. Les cerfs naissent et vivent dans les bois, et les mites dans le fromage. Mais il en est de la naissance des uns comme de celle des autres. *Le Comte.* Le microscope et l'anatomie qu'on a faite des insectes, ont mis cette vérité en évidence: leur génération uniforme et régulière étoit ci-devant un mystère qu'on a enfin aprofondi. *Le Pr.* C'est de quoi il faut convaincre l'esprit de M. le Chevalier, par quelques nouvelles preuves. L'opinion vulgaire que les insectes naissent de corruption, est injurieuse au Créateur, et deshonore notre raison. Car, si on y fait la moindre atention, ces petits animaux qui sont construits avec tant d'art et d'agrément, qui sont pourvus avec tant de précaution de tous les instrumens dont ils ont besoin, et qui se perpétuent sous une forme qui ne varie jamais; ou c'est une sagesse toute-puissante qui les produit, ou bien c'est le hazard et le concours fortuit de quelques humeurs altérées et déplacées. Or, il est de la derniére absurdité de penser que le hazard agisse: et il ne l'est pas moins de dire que le hazard agisse avec dessein, avec précaution, avec uniformité. Ainsi la même sagesse qui se fait admirer dans la structure du corps humain, se trouve dans la composition du corps d'un insecte, et la corruption n'est non plus la mère des insectes que des autres animaux, et des hommes mêmes. Il reste à savoir si ces insectes naissent par l'effet d'une création extraordinaire et nouvelle en chaque endroit où ils paroissent, ou bien s'ils viennent de germes que Dieu ait mis dès le commencement dans chaque espèce, et dans lesquels il ait dessiné et ordonné en petit les organes des animaux futurs, pour être dévelopés dans le tems. Ce dernier sentiment paroît le plus conforme à la raison, à l'expérience, à la toute-puissance de Dieu, et à la sainte Ecriture, qui nous aprend que Dieu commanda dès le commencement que chaque Plante eût en soi le germe de son semblable, et que chaque animal se multipliât selon son espèce. *Le Chev.* Je commence à voir que les choses sont comme vous le dites. On a cependant de la peine à s'ôter de l'esprit que la corruption engendre les insectes: car dès qu'un morceau de bois se pourrit, ou qu'une viande se gâte, on y en voit une fourmillière. Comment y prennent-ils naissance? *Le Comte.* Rien n'est plus naturel. Ils y naissent, parceque d'autres insectes y ont déposé leurs oeufs. *Le Chev.* Mais il faut donc, Monsieur, qu'ils en mettent par-tout, et que tout soit plein d'oeufs: autrement il y a bien des choses qui pourriroient sans qu'on y vit paroître des vers. *Le Pr.* Ce qui embarrasse M. le Chevalier, c'est de voir paroître ces vers à point nommé dans ce qui se corrompt. Par-là il est

porté à croire que les oeufs sont disperſés par-tout, mais qu'ils écloſent ſeulement où ils trouvent des ſucs propres à les gonfler, et à nourrir les germes. *Le Chev.* J'ai ouï dire a M. le Comte, que les petites graines des Plantes étoient emportées par le vent, qu'elles ſe repandoient partout, et qu'elles germoient enfin dans les endroits où elles rencontroient les ſucs qui leur ſont convenables. Ne peut-on pas croire auſſi que les oeufs des inſectes ſont emportés par-tout, et que - - - *Le Comte.* Ne vous l'avois je pas dit, que nous ferions de vous un Philoſophe? M. votre Père, et M. votre Gouverneur, à leur retour trouveront en vous un Phyſicien tout formé. Je ſuis fort aiſe, mon cher Chevalier, que vous ayez fait ce raiſonnement: c'eſt celui de bien des anciens, et de bien des modernes. Mais n'en ſoyez cependant pas trop glorieux: car la comparaiſon du tranſport des graines des Plantes avec celui des oeufs des inſectes, quoiqu'elle air un ait très ſpécieux, ne ſe trouve pas exacte. Je vous en fais juge vous-même. La Plante qui porte les graines tient à la terre: elle ne peut les aller porter ailleurs. C'eſt pourquoi le Créateur a donne des ailes à ces graines, afin qu'elles ne tombaſſent pas toutes dans un même endroit. Les unes rompent leurs gouſſes avec éclat, et s'éparpillent à une aſſez grande diſtance: d'autres ont réellement de petites ailes qui les emportent bien loin à l'aide du vent: et pluſieurs ont avec cela de petits crochets qui les atachent quelque part malgré le vent. L'intention de l'Auteur de la nature ne pouvoit être mieux marquée. Elle ne l'eſt pas moins dans la diſpoſition des oeufs des inſectes: mais c'eſt une façon toute contraire. Par-tout où vous en rencontrerez, vous les trouverez atachés avec une cole ſi forte, qu'il eſt quelque fois impoſſible de les détacher ſans les rompre; ou enfermés dans des logettes de différentes façons, mais qui toutes ſont conſtruites avec art, et défendues avec précaution. Par où il paroît que l'intention de la nature n'eſt pas que ces oeufs courent par-tout, mais plutôt qu'ils ne courent nulle part, et qu'ils s'arrêtent en un ſeul endroit. *Le Chev.* Adieu ma comparaiſon. J'y renonce. *Le Comte.* Je ne vous ai pas encore fait entendre ſuffiſamment la différence qu'il y a entre la ſituation des germes des Plantes et la ſituation de ceux des inſectes. Le tranſport des prémiers eſt abandonné au vent. On comprend par-là qu'ils doivent courir par-tout et n'éclore cependant pas par-tout, mais ſeulement où ils trouveront des ſucs proportionnés a la petiteſſe de leurs pores. Il en eſt tout autrement des oeufs des inſectes. Ils n'ont point d'ailes pour être tranſportés: mais ce ſont les pères et les mères qui en ont, pour leur chercher une place convenable. Si vous voyez donc les inſectes naître à point nommé dans un corps, auſſi-tôt qu'il ſe corrompt, ce n'eſt ni parce que la corruption engendre des animaux, ni parce que les oeufs des inſectes ſont repandus par-tout; mais uniquement parce qu'il y a

des

des mères qui savent qu'un corps altéré et corrompu est plus propre qu'un autre pour nourrir leurs petits. L'odeur qui s'en exhale au loin les attire. C'est même à les attirer que cette odeur est destinée; et en général le choix que les mères font d'une place qui abonde en nourritures convenables à leurs petits, pour y faire leur ponte préférablement à tout autre endroit, n'est pas moins propre que l'organisation même de ces petits, pour vous démontrer que la corruption n'engendre rien, que le hazard ne fait rien, mais que tout à sa place, sa destination, et son entretien marqués dans la nature. *Le Pr.* Assurément, si le hazard ne se mêle en aucune sorte de placer les oeufs des insectes, moins encore se mêle-t-il de les former. *Le Comte.* Rien ne se fait ici à l'avanture. Les mouvemens des petits animaux nous paroissent capricieux et fortuits: mais ils tendent tout aussi réellement à un but, que ceux des plus gros. La prudence que nous admirons dans un renard pour s'assurer une bonne tanière; l'industrie que nous remarquons dans un oiseau, pour se fabriquer un nid commode, nous la trouverons dans le moucheron pour loger avantageusement sa petite postérité. Nul insecte n'abandonne ses oeufs au hazard. Les mères ne se méprennent jamais, et si le petit trouve sa nourriture au sortir de l'oeuf, c'est parce que la mère a choisi précisément le lieu qu'il lui falloit, pour le faire vivre. Faites infuser dans l'eau en été un grain de poivre: vous y verrez ordinairement nager des vermisseaux d'une petitesse extrême. Leur mère qui sait que cette nourriture leur est bonne, ne manque pas d'y placer ses oeufs. Regardez avec le microscope une goutte de vinaigre: vous y verrez de petites anguilles, et jamais d'autres animaux: parce qu'il y en a un qui sait que le vinaigre, ou les matières qui le forment, sont propres pour sa famille. Il la pose sur ces matières ou dans la liqueur même plutôt qu'ailleurs. Dans le païs où le ver à soie se nourrit en liberté dans les campagnes, on trouvera ses oeufs sur le mûrier, jamais autre part. Il est facile de voir l'intérêt qui l'y détermine. On ne trouvera jamais sur un chou les oeufs des chenilles qui rongent le saule, ni sur le saule les oeufs de la chenille qui ronge le chou. La teigne cherche les rideaux, les étoffes de laine, les peaux dégraissées, ou les papiers, parce qu'ils sont faits de chiffons de linge qui ont perdu l'amertume du chauvre à l'eau et sous le marteau de la papeterie. On ne trouvera la teigne ni sur une plante, ni dans le bois, ni même dans une viande qui se corrompt. C'est au contraire, dans cette viande que la mouche vient déposer ses oeufs. Quel intérêt l'y attire? Ne seroient-ils pas mieux dans une belle porcelaine qu'elle a toujours à sa disposition? Une expérience vous convaincra mieux de ce qui régle son choix. Prenez du boeuf tout nouvellement tué; mettez-en un morceau dans un pot découvert, et un autre morceau dans un pot bien net que vous couvrirez sur le champ avec une pièce d'é-

toffe de soie afin que l'air y passe sans que la mouche y puisse glisser ses oeufs. Il arrivera au prémier morceau ce qui est ordinaire: parce que la mouche y pose ses oeufs en liberté. L'autre morceau s'altérera par le passage de l'air; se flétrira, se réduira en poudre par l'évaporation. Mais on n'y trouvera ni oeufs, ni vers, ni mouches. Tout au plus les mouches attirées par l'odeur viendront en foule sur le couvercle, essayeront d'entrer, et jetteront quelques oeufs sur l'étoffe de soie, ne pouvant pénétrer plus avant. *Le Pr.* Il est évident après ces exemples, que la corruption n'engendre rien. Plusieurs insectes cherchent même toute autre chose que la corruption pour loger et pour nourrir leurs petits: et s'il y en a qui y trouvent leur vie, il n'est pas plus surprenant de leur voir poser leurs oeufs sur un corps prêt à se corrompre, que de voir une mère de famille avec ses enfans se trouver la faucille à la main au milieu des bleds, quand ils sont mûrs. Toute la nature est pleine d'animaux, qui sont fixés les uns à une nourriture, les autres à une autre. Tous ont les yeux ouverts sur leur proie, et rien n'échape à leur pénétration. *Le Chev.* J'entrevois à présent bien plus d'ordre et de dessein dans les mouvemens des plus petits animaux, que je n'y en croyois auparavant. *Le Pr.* A mesure que nous descendrons dans le détail, quelque prodigieuse que soit la diversité des espèces et de leurs manières de naître et de subsister, vous sentirez par-tout la même sagesse qui a inspiré à toutes les mères une tendre sollicitude pour leur posterité, et qui a, pour ainsi dire, travaillé sur un même plan, en rapellant toutes les espèces à une même origine, je veux dire, à la génération par les oeufs, ou par les germes qu'elle a mis en chacune d'elles. *Le Comte.* Voyons à présent ce que l'oeuf contient. Quand la femelle de qui il provient n'a pas eu la compagnie du mâle, on n'y trouve que des nourritures stériles, qui se séchent et s'évaporent quelque tems après. C'est le male qui donne à l'oeuf sa fécondité, et alors la nourriture délicate que renferme la coque se communique au petit que la seule main de Dieu a pu y mettre, et rendre semblable à la mère. Par l'effet d'une loi supérieure à toutes nos connoissances, ce petit commence à vivre. Sous l'abri de la coque il se nourrit paisiblement du fluide où il nâge. Son volume s'augmente, et se sentant enfin logé trop à l'etroit, il perce son envelope, et se trouve par la sage précaution de la mère à portée des nourritures plus fortes qui conviennent à son nouvel état. Au sortir de l'oeuf les uns se trouvent sous leur forme parfaite: ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront. Tels sont les limaçons, qui sortent de l'oeuf avec leur maison sur le dos. Ils conserveront toûjours la même figure et la même maison si ce n'est que devenus plus gros, ils ajouteront de nouveaux cercles à leur écaille. Telles sont encore les araignées. Elles sont entièrement formées au sortir de l'oeuf, et ne changent plus que de peau et de volume. Mais

la

la plupart des autres insectes passent par des états tout différens, et prennent successivement la figure de deux ou trois animaux, qui n'ont entr'eux aucune ressemblance. *Le Chev.* Quoi! Monsieur, une chenille sera-t-elle jamais autre chose qu'une chenille? Et une abeille a-t-elle jamais été autre chose qu'une abeille? *Le Comte.* Sans doute. Il y a une infinité de ces petits animaux qui sont composés de deux ou trois corps, organisés tout différemment, dont le second se dévelope après le premier, et dont le troisième naît du second. Ce sont comme autant de métamorphoses: M. le Chevalier a-t-il vu celles d'Ovide? *Le Chev.* On m'en a fait voir la moitié. Ces jolis contes me divertissent beaucoup: mais après tout, ce ne sont que des contes: à moins qu'il n'y ait là-dessous quelque-chose de caché, et c'est ce que je voudrois bien qu'on me découvrit. *Le Pr.* Vous avez raison: il ne faut point donner de quartier à ceux qui vous les expliquent. Il faut tirer d'eux, et les anciennes histoires qu'on a déguisées sous quelques-unes de ces fictions, et les équivoques des anciennes langues qui ont donné naissance aux autres. Mais puisque vous êtes ami du vrai, aussi bien que du merveilleux, il faut que nous prenions soin de tous vos plaisirs. Nous voulons vous livrer des métamorphoses qui seront sans comparaison plus merveilleuses que celles de votre Ovide, et dont il sera aisé de vous faire ensuite sentir la réalité au doigt et à l'oeil. *Le Chev.* Ces changemens me sont entièrement inconnus. *Le Comte.* Quelle seroit votre surprise, si je vous disois qu'il y a un païs où l'on trouve une multitude d'animaux de differentes formes, qui vivent les uns sous terre, les autres dans l'eau; qui changent ensuite de figure, et viennent habiter sur la terre, rampans comme des serpens dans les bois, et dans les campagnes; qui après un certain tems cessent de manger, et se construisent une maison ou un tombeau, où ils demeurent ensévelis plusieurs semaines, quelques-uns plusieurs mois, et même des années entières sans mouvement, sans action, et en aparence sans vie; qui après cela ressuscitent, sont changés en oiseaux, rompent la muraille de leur tombeau, étalent au soleil les plumes les plus brillantes, étendent leurs ailes, et deviennent enfin habitans de l'air? *Le Chev.* Je voudrois savoir quel est ce païs, et comment se nomment ces oiseaux. Mais j'ai bien de la peine à croire que - - - *Le Comte.* Rien au monde n'est plus certain. Ce païs-là, c'est le nôtre, et ces animaux sont les insectes que nous avons tous les jours devant les yeux. *Le Chev.* Quoi! les mouches, les chenilles, les guêpes, les abeilles? *Le Comte.* Oui, justement. *Le Chev.* Quel changement leur arrivera-t-il donc, s'il vous plait? *Le Comte.* Ces insectes et bien d'autres au sortir de l'oeuf ne sont autre chose que des vermisseaux, les uns sans pieds, les autres avec des pieds. Ceux qui sont sans pieds, sont à la charge des pères et des mères qui prennent soin de leur aporter à vivre, ou de les poser à portée de ce

qui est propre à les nourrir. Ceux qui ont des pieds vont eux-mêmes chercher leur nourriture sur les feuilles de l'arbre qui leur convient, et qui est justement celui où la mère les a placés. Ils grossissent en peu de tems très-sensiblement. Plusieurs quittent leur habit, et se rajeunissent en paroissant cinq et six fois sous une peau toute nouvelle. Tous ensuite (souvenez-vous que je parle de ceux qui soufrent changement) tous passent par le moyen état, qui est celui de *Nymphe*, ou de *Chrysalide*. Ce sont différens noms qui expriment à peu près la même chose, et qu'il faut vous expliquer. Le vermisseau après un tems cesse de manger, s'enferme dans une sorte de petit sépulchre qui varie selon les espèces, mais qui se façonne d'une manière uniforme dans chaque espèce. C'est-là que sous une envelope qui préserve son extrême délicatesse de toute insulte, il aquiert une nouvelle conception, et une nouvelle naissance. On lui donne alors le nom de Nymphe, qui signifie *jeune mariée*, parce que c'est dans cet état que l'insecte prend ses plus beaux atours, et la dernière forme sous laquelle il doit paroître pour multiplier son espèce par la génération. On lui donne le nom de Chrysalide ou d'Aurélie ou de Nymphe dorée, parce que la pellicule plus ou moins dure, dont il est alors revêtu prend dans certaines espèces une couleur aussi brillante que celle de l'or. On l'apelle aussi coque ou féve; parce qu'il est alors envelopé d'une peau communément assez dure, et semblable ou à la coque d'un oeuf, ou à le robbe d'une féve. Mais il faut convenir que le terme de coque est plus ordinairement employé pour signifier ces pelottes de fil et de glû, sous lesquelles les vers à soie et certaines chenilles se renferment, lorsqu'elles deviennent nymphes. Enfin leur quatrième et dernier état, la grande et dernière métamorphose qui leur arrive, c'est lorsqu'ils sortent de leur tombeau, et que devenus insectes volans, ils percent les envelopes qui les retiennent, font sortir les panaches, dont leur tête est ornée, déplient leurs ailes, et - - - . . Mais remettons à demain la merveille de leur résurrection. Il faut laisser le tems à notre cher Chevalier d'aller faire un tour de chasse: voilà l'heure de l'affut. *Le Chev.* Non, Monsieur, continuez, je vous en supplie. On m'a fait voir quelquefois de ces chrysalides en forme de poupées, sous lesquelles les chenilles s'ensévelissent. Mais je les croyois mortes sans ressource, et personne ne m'a détrompé. Vous me feriez grand plaisir de me dire en quoi elles se changent? *Le Comte.* Demain nous entrerons dans ce détail. Je suis ravi que vous preniez goût à nos métamorphoses; mais je veux leur donner un nouveau mérite. *Le Chev.* Quel, Monsieur? *Le Comte.* Celui d'être desirées. Laissons-les pour un autre entretien. Cela vous attriste, mon cher Chevalier: j'en suis charmé je vous assure. Il y en a bien à votre âge que la fin de ce discours réjouiroit.

§. 245.

§. 245.

Entretien II.

Les Oiseaux.

Le Chev. Hièr je me glissai sur le soir dans le cabinet de Monsieur le Comte, ou je trouvai sur son bureau le livre de Willughbi tout ouvert. Je me mis à parcourir toutes ces différentes espèces d'oiseaux qui s'y voient assez bien gravées et enluminées au naturel. Elles m'ont tourné toute la nuit dans la tête. Mais j'ai sur-tout été frapé du bec démésuré et des jambes extraordinairement longues que je remarquai à quelques uns; tandis que d'autres avoient le bec fort court; et étoient si ramassés, qu'à peine leur voyoit-on le bout des pattes. Après tout il n'est question pour les uns et pour les autres que de traverser l'air et de trouver leur nourriture. Pourquoi donc une si prodigieuse diversité dans leurs ailes, dans leurs becs, dans leurs ongles, et dans toutes leurs parties? N'est-ce qu'un jeu de la nature? Ou bien ces formes différentes tendent-elles à quelque fin particulière?

Le Comte. Il n'en est pas de la différence que vous trouvez entre le bec d'un oiseau, et celui d'un autre, comme de celle que vous voyez entre le nez d'un homme, et celui d'un autre homme. Ici un pouce de plus ou de moins fait toute la différence du plus long-nez au plus court: du reste, c'est la même structure, et le même usage. Au lieu que dans les différentes espèces d'animaux le bec, les ongles, la longueur des ailes, et généralement toutes les parties de leur corps ont été réglées sur leurs besoins. Ce sont des outils proportionnés à la nature de leur travail, et à leur manière de vivre. Deux ou trois exemples suffiront pour justifier ma pensée. Le moineau et la plus part des petits oiseaux vivent des menus grains qu'ils trouvent ou dans nos maisons, ou à la campagne. Ils n'ont point d'efforts à faire ni pour ateindre à leur nourriture, ni pour la mettre en pièces. Aussi-ont-ils le bec menu, le cou et les ongles assez courts, et cela leur suffit. Il n'en est pas de même de la bécasse, de la bécassine, du courli, et de bien d'autres qui vont chercher leur nourriture bien avant dans la terre et dans le limon, d'où ils tirent les coquillages et les vers dont ils vivent. La nature les a pourvus d'un cou et d'un bec fort longs. Avec ces instrumens ils creusent, ils fouillent, et ne manquent de rien. Le piverd qui a une toute autre façon de vivre, est tout différemment construit. Il a le bec assez long et extraordinairement fort et dur; la langue aigue, démesurément longue, armée outre cela de petites pointes, et toujours enduite de glu vers son extrémité. Il a les jambes courtes, deux ongles par devant, deux ongles par derrière; les uns et les autres fort crochus. Tout cet apareil a raport à sa manière de chasser et de vivre. Cet oiseau tire sa substance des petits vers ou insectes

qui vivent dans le coeur de certaines branches, et plus communément ſous l'écorce du vieux bois. C'eſt une choſe très-commune que de trouver ſous l'écorce de nos groſſes buches flottées, qui ſe détache facilement, les retraites de ces vermiſſeaux creuſées même fort avant. Le piverd avoit beſoin d'ongles crochus pour empoigner les branches où il s'atache. Des jambes longues lui étoient inutiles pour ateindre à ce qui eſt ſous l'écorce. Un bec aigu et fort lui étoit néceſſaire, parce qu'il eſt obligé d'eſſayer par les coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui ſont cariés et vuides: il s'arrète où la branche ſonne creux, et caſſe avec ſon bec l'écorce et le bois, après quoi il avance ſon bec dans le trou qu'il a fait, et pouſſe une grande voix, ou une ſorte de ſiflement dans le creux de l'arbre, pour détacher et pour mettre en mouvement les inſectes qui y dorment. Alors il darde ſa langue dans le trou, et à l'aide des aiguillons dont elle eſt heriſſée, et de la colle dont elle eſt poiſſée, il emporte ce qu'il y trouve de petits animaux, et en fait ſon repas. Tout au contraire du piverd, le héron eſt haut monté. Il a les jambes et les cuiſſes très-longues, et entièrement dégarnies de plumes, un long cou, un bec démeſuré, fort aigu, et dentelé par le bout. Quelles ſont les raiſons d'une figure en aparence ſi bizarre? Le héron vit des grenouilles, des coquillages, et des poiſſons qu'il peut trouver dans les marais ou au bord de la mer et des rivières. Il ne lui falloit point de plumes ſur les cuiſſes pour marcher dans l'eau et dans la fange. Mais des jambes fort hautes lui ſont d'une grande commodité pour courir dans l'eau plus ou moins avant le long des bords où les poiſſons ont coutume de venir chercher leur nourriture. Un long cou et un long bec lui ſervent à pouvoir pourſuivre et ateindre ſa proie bien avant. La dentelure et les barbes de ſon bec qui ſont comme des crochets recourbés en arrière lui ſervent à retenir le poiſſon qui pourroit lui échapper en gliſſant. Enfin ſes grandes ailes qui paroiſſent devoir être incommodes à un animal auſſi petit qu'eſt le héron par le corps, lui ſont d'un ſecours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air, et pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans ſon nid qui eſt quelquefois à une et deux lieues de l'endroit où il pêche. Un de mes amis, qui a une terre du coté d'Abbeville, et dont le bien s'étend le long d'une petite rivière où les anguilles ne manquent pas, vit un jour un héron qui en emportoit une des plus groſſes dans ſa héronière, malgré l'obſtacle que les frétillemens de l'anguille devoit aporter à ſon vol. Ce que nous avons dit du héron, on peut l'apliquer à pluſieurs autres eſpèces qui lui reſſemblent. *La Comteſſe.* Voilà la prémière fois que j'entends faire quelques réfléxions ſur la deſtination de tous ces becs qui juſqu'à préſent m'avoient paru fort peu raiſonnables. Mais je vois bien que c'eſt moi qui ne l'étois guères, et que toutes les critiques que nous faiſons de

la

la nature sont réellement un aveu de notre ignorance. Je ne sais pas, par exemple, à quoi peut servir le prodigieux bec de la Cicogne: mais je ne m'aviserai plus d'y trouver à redire. *Le Pr.* C'est avec quoi elle va chercher sous terre les serpens et les couleuvres qu'elle porte ensuite à ses petits, sur qui le venin de ces animaux ne fait aucune impression. *La Comtesse.* La proportion y est sensible. En raisonnant sur ce pied, je devinerai, ce me semble, pourquoi ces cygnes que nous voyons là-bas sur ce canal, ont le cou long et le bec large. Les cygnes, les oies, et les canards fouillent sans cesse au fond de l'eau: aparemment qu'ils y trouvent de ces insectes ou vermisseaux dont vous parliez il y a quelques jours. Nageant toujours et ne pouvant enfoncer, il leur faut un long cou pour ateindre jusqu'en bas. Et n'auroient-ils pas tout au contraire des autres oiseaux le bec fort large pour prendre à la fois une plus grande quantité de limon ou de gravier, et y saisir ce qui s'y trouve de vermisseaux en éparpillant le reste? Je soupçonne même que le dessus de leur bec est percé pour rejetter l'eau par cette ouverture en avalant seulement le poisson ou l'insecte qu'ils ont pris. Au lieu de ces ongles crochus avec lesquels les oiseaux carnaciers peuvent atraper, tourner et retourner leur proie, et s'affermir sur les branches où ils se posent; les cygnes, les oies et les canards ont des pieds plats ou de grandes pattes garnies de toiles ou de peaux qu'ils étendent en forme de nageoires, et avec lesquelles ils poussent l'eau d'un côté, pour avancer de l'autre. Monsieur le Prieur, je suis subtile, comme vous voyez. Tout ceci étoit bien difficile à expliquer. *Le Pr.* Madame, le mérite des Physiciens parmi lesquels nous vous comptons à présent, ne consiste pas toujours à deviner des choses difficiles; mais à ouvrir les yeux sur ce que les autres n'aperçoivent pas, et qu'ils foulent aux pieds le plus souvent. Rien de plus rare que des gens qui pensent et qui réfléchissent. *La Comtesse.* Nous autres femmes nous sommes déchargées de ce soin. Il semble que les hommes communément ne demandent pas de nous que nous pensions. Parmi eux un peu de brillant nous tient lieu de tout. *Le Pr.* Il faut avouer que leur indulgence est grande en ce point, et les Dames n'ont point à se plaindre d'eux. *La Comtesse.* Permettez-moi de vous dire que nous avons au contraire infiniment à nous en plaindre. Cette indulgence mal entendue nous fait un tort irréparable: car c'est ce qui nous rend vaines, inappliquées, incapables d'élévation, sans connoissances, sans discernement, sans fermeté: et nous pouvons assurer que les hommes par la conduite qu'ils tiennent à notre égard, travaillent à former en nous tous les défauts qu'ils s'y reprennent. N'est-ce pas une des maximes de leur politesse de ne nous parler que de bagatelles? Dans le langage qu'ils nous tiennent, dans les atentions qu'ils nous témoignent, on voit qu'ils nous regardent ou comme des enfans, ou comme des ido-

les. La conversation qu'ils ont avec nous se borne toujours aux modes, au jeu, et à un certain jargon d'honnêteté. C'est une espèce de miracle quand quelqu'une d'entre nous sauve son esprit du naufrage, et montre un peu de justesse et de solidité. Ce n'est pas, par exemple, une grande perte pour nous de n'avoir pas apris les anciennes langues; je suis assurément dans la plus parfaite indifférence pour ces recherches savantes et pour ces sciences sombres qui en nous apliquant trop, nous rendroient inutiles à la societé: mais notre sort est à plaindre de n'avoir la plupart aucune connoissance solide de notre Religion, d'ignorer l'histoire du genre humain, qui est aussi l'histoire du coeur humain, et de ne savoir presque rien des ouvrages de Dieu. Pour moi je vous avoue que je n'ai trouvé que des gens qui sembloient avoir conjuré la ruine du peu de bon sens qui se pouvoit trouver en moi. Monsieur le Comte est le prémier qui m'a rendu la justice de croire que je tenois comme les autres à la raison. Il paroît par les discours qu'il me tient, qu'il est persuadé que je puis penser: et n'est-ce pas me faire honneur que de ne me pas croire indigne d'entendre parler des choses qui s'offrent par tout à nos yeux, ou qui sont les plus nécessaires à la vie, de savoir les raisons de la taille d'un arbre, les façons qu'on donne à la terre, les proprietés d'une plante qui se rencontre à la promenade sous nos pieds? Depuis que Monsieur m'a mise dans l'habitude de réfléchir et de m'occuper, ma maison de campagne me paroît un paradis terrestre. Je jouis des beautés et des richesses dont la nature est pleine, mais qui étoient des richesses perdues pour moi, lorsque le nom même ne m'en étoit pas connu. *Le Comte.* Les plaintes que vous faites des hommes sont assurément très-bien fondées. Il n'en est pas de même de l'aveu que vous faites des mauvaises qualités des Dames. Il y en a certainement beaucoup dont le bon sens est la qualité dominante, et qui ont l'esprit aussi judicieux que délicat: soit qu'elles doivent cette solidité à une heureuse culture, soit que leur bon naturel répare en elles les défauts d'une foible éducation. Mais tandisque nous faisons, vous des lamentations sur le sort des Dames, et moi leur apologie, nous ne voyons pas que le pauvre Chevalier ne fait que bâiller. *La Comtesse.* Il n'a pas tout-à-fait tort: je lui avois promis deux oiseaux étrangers, et je lui donne de la morale: ce n'est pas son compte. Ce que je m'en vais vous dire, Monsieur le Chevalier, je le tiens d'un marchand de Saint Malo, grand navigateur, avec qui mon mari est en relation pour fournir son cabinet de curiosités étrangères. Il y a six mois qu'il nous vint voir, au retour d'un nouveau voyage qu'il venoit de faire en Amérique et sur les côtes de Guinée. Il me fit présent de deux colibris, de deux oiseaux mouches, et de deux oeufs d'autruche, et nous raconta quelques particularités amusantes sur ces oiseaux. Le colibri est un oiseau d'Amérique qui peut passer pour un petit miracle

de

de la nature pour sa beauté, pour sa façon de vivre et pour sa petitesse. Il ne céde en petitesse qu'à l'oiseau-mouche: mais il l'emporte sur celui-ci par le brillant et par la varieté de ses couleurs qui imitent l'arc en-ciel. Il a un rouge si vif sur le cou, qu'on le prendroit pour un rubis. Le ventre et le dessous des ailes sont jaunes comme de l'or, les cuisses vertes comme une émeraude, les pieds et le bec noirs et polis comme de l'ébéne, les deux yeux comme des diamans en ovale et de couleur d'acier bruni, la tête verte, avec un mélange d'or d'un éclat surprenant. Les mâles ont une petite hupe sur la tête qui rassemble toutes les couleurs qui brillent dans le reste du corps. Ces oiseaux volent si brusquement, qu'on les entend toujours plutôt qu'on ne les voit. Ils ne vivent, dit on, que de la rosée et du suc des fleurs, qu'ils tirent avec leur petite langue, qui est plus longue que leur bec. Cette langue leur tient lieu d'une trompe qu'ils renferment et retirent dans leur bec comme dans un étui. Le bec, qui n'est guères plus gros qu'un aiguillon, les rend redoutables à des gros oiseaux qu'on apelle *Grosbec*, qui cherchent à surprendre les petits du colibri dans leur nid. Dès que celui-ci paroît, le grosbec fuit en criant de toutes ses forces, parce qu'il sent à quel ennemi il a affaire. Le colibri se met à ses trousses, et s'il peut l'ateindre il s'atache avec ses petites griffes sous l'aile du grosbec, et le pique avec son bec pointu jusqu'à ce qu'il l'ait mis hors de combat. Voici dans une très-petite boëte deux de ces jolis oiseaux, qui ne laissent pas, étant proprement désséchés, de conserver encore une partie de leurs riches couleurs. Ces deux autres que vous voyez atachés ou suspendus par les pattes à un petit anneau d'or, sont deux oiseaux-mouches: on en a fait deux pendans d'oreilles, et il faut avouer qu'il n'y a point de perles qui en égalent la beauté. *Le Chev.* Voilà des oiseaux en mignature. Vos papillons n'ont pas de couleurs plus éclatantes. Mais, Madame, je voudrois bien savoir si cette charmante odeur leur est naturelle. *La Comtesse.* Bien des gens croient qu'elle leur vient du suc des fleurs dont ils se nourrissent: mais mon marchand Malouin m'a avoué qu'il croyoit qu'on mettoit un peu d'ambre gris ou de gomme odoriférante dans le cotton dont on les remplissoit pour les conserver. *Le Comte.* Le moyen le plus sûr pour en avoir la vue sans les exposer à être rongés des mites ou d'autres insectes, est de les conserver dans des boëtes composées de plusieurs lames de verre dont un unit proprement les extrémités avec des bandes de parchemin trempées dans une colle amère ou pleine de verre pulvérisé. *Le Chev.* La dent ni la tarière des insectes n'y trouveront plus d'avenue. Madame nous a, ce me semble, promis l'histoire de l'autruche. *La Comt.* L'autruche est un des plus gros oiseaux qu'il y ait au monde. On la trouve plus en Afrique que par-tout ailleurs. Elle a la tête autant et souvent plus élevée que celle d'un homme qui est à cheval. Sa tête et

son

son bec tiennent de ceux du canard, son cou de celui du cygne, mais il est beaucoup plus long. Son corps a quelque chose du chameau, ayant comme lui le cou fort long et le dos élevé. Les deux ailes de l'autruche sont fortes, mais trop courtes pour l'élever de terre: elles lui servent seulement de voiles ou de rames pour fendre et pour pousser l'air, ce qui donne une grande vitesse à sa course. Elle a les cuisses et les jambes d'un héron, proportion gardée, et le pied apuyé sur trois doigts armés d'une corne aigüe, pour mieux marcher. Ses oeufs sont gros comme la tête d'un enfant. La coque en est marbrée, lustrée, et parfaitement polie. Je vous montrerai ceux dont on m'a fait présent. L'autruche a coutume de cacher foiblement ses oeufs dans le sable, et laisse, dit on, au soleil, le soin de les faire éclore. Ces manières en aparence indifférentes pour ses petits ne lui ont pas fait une belle réputation. Dans tous les païs où elle est connue, quand on veut parler d'une mère qui aime peu ses enfans, on la compare à l'autruche. Quelques voyageurs, (à ce que m'a dit mon marchand) ont tâché de la disculper, et ont avancé qu'elle avoit soin de laisser auprès de ses oeufs quantité de vers, afin que les petits trouvassent leur nourriture au sortir de l'écaille. Il y en a même qui ont publié qu'ils avoient remarqué dans l'autruche un discernement admirable, qui lui fait prendre soin d'échauffer ceux de ses oeufs qui doivent être féconds, et négliger les autres pour servir de nourriture à ses petits, quand ils viennent à éclore: mais cela sent bien la fable, et il faut convenir que l'autruche ne montre pas la prudence des autres animaux. Elle laisse ses oeufs dans le sable, exposés à être écrasés sous les pieds des passans, ce qui n'est déja pas une grande marque de précaution. Mais un autre trait qui a fait dire que la cervelle ne dominoit pas chez elle, c'est que quand elle est poursuivie par les chasseurs, elle court se cacher la tête, et sur-tout les yeux, derrière un arbre. Tout son gros corps est à découvert: mais elle ne voit plus le chasseur, cela lui suffit: elle croit n'avoir plus rien à craindre. *Le Chev.* Est-ce une vérité, Monsieur, que les autruches mangent et digérent le fer, comme on le dit. *Le Comte.* C'est une vérité qu'elles en avalent de petits morceaux, comme les autres oiseaux avalent souvent de petits cailloux. Mais elles ne les digérent point. Si elles avalent du fer ou du cuivre, ce n'est pas pour en tirer quelque nourriture: c'est pour leur aider à briser et à broyer les viandes qui sont dans leur estomac, à modérer l'action d'une chaleur excessive, et à deboucher par son poids l'entrée et les passages des intestins. *La Comtesse.* Avant que de quitter l'autruche, dont nous avons dit assez de mal: disons aussi le bien qu'on en peut dire. Elle nous donne de très-belles plumes, fort larges et fort longues, les unes blanches, les autres noires, mais qu'on teint en toutes sortes de couleurs. On en embellit l'imperiale des lits, le coin du dais des grands

grands Seigneurs, et les bonnets des enfans. Les Cavaliers en parent leurs chapeaux. Les Dames Angloises en font faire de jolis éventails. Les Acteurs de Tragédie en rehaussent leurs tailles, et il faut convenir qu'on ôteroit bien du grand à nos Heros de théatre, si on leur otoit les plumes d'autruches. Messieurs, je vous ai donné le plus petit et le plus grand de tous les oiseaux. Entre ces deux extrémités, vous avez à choisir: le champ est grand. *Le Pr.* Il est si grand que je m'y perds: l'abondance même fait mon embarras. *La Comtesse.* Puisque tout vous est égal, laissez-moi vous distribuer vos rôles. Monsieur le Prieur en homme de bon goût devroit se charger de nous faire valoir les oiseaux qu'on estime, ou pour la douceur de leur chant, ou pour la beauté de leur plumage, mais il en sera quitte pour nous dire deux mots sur le rossignol et sur le pân. Il ne se plaindra pas d'être mal partagé. Monsieur le Comte, en grand chasseur, nous doit donner les oiseaux de proie. Monsieur le Chevalier m'a dit à l'oreille qu'il nous réservoit les oiseaux de passage. En voilà, ce me semble, de toutes les espèces. A moins que quelqu'un ne veuille y ajouter la chauve-souris et le hibou. *Le Pr.* De tous les oiseaux il n'y en a point qui tienne meilleure compagnie à l'homme que ceux qui ont reçu le don du chant et de la parole. Mais quelque plaisir que ceux-ci puissent faire, le rossignol les éfface tous, et plait autant seul, que tous les autres ensemble. Après qu'on a entendu la plus belle symphonie, on se trouve agréablement surpris d'entendre un excellent violon sans accompagnement. Que Monsieur Baptiste, au milieu du plus beau concert, commence à jouer seul et à faire éclater quelques-uns de ces coups d'archet qui le distinguent: chacun se réveille. On admire la force extraordinaire avec laquelle il tire et prononce tous ses sons. On n'est pas moins touché de la douceur extrême qui en est inséparable. Il sait continuellement diversifier son jeu. Ce qu'il joue actuellement reçoit un relief infini de ce qui a précédé, et donne par avance de l'agrément et du prix à ce qui va suivre. Il mène l'oreille de surprise en surprise. Il n'y a personne qui ne soit ataché par la beauté du chant, et les connoisseurs les plus difficiles sentent par-tout une multitude et une justesse d'acords qui leur font trouver (pour ainsi dire) une orchestre entière dans un seul instrument. Il en est de même du concert des oiseaux. Après qu'on leur a entendu célébrer en grand choeur l'Auteur de la nature, et publier les bienfaits de celui qui les nourrit; c'est une agréable nouveauté sur le soir que d'entendre le rossignol commencer à chanter seul et continuer bien avant dans la nuit. On croiroit qu'il sait combien valent ses talens, et que c'est par complaisance pour l'homme autant que pour sa satisfaction propre, qu'il se plait à chanter quand tous les autres se taisent. Rien ne l'anime tant que le silence de la nature. C'est alors qu'il compose et exécute sur

tous

tous les tons. Il va du sérieux au badin; d'un chant simple au gazouillement le plus bisarre; des tremblemens et des roulemens les plus legers, à des soupirs languissans et lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gayeté naturelle. On est souvent tenté de connoître l'aimable musicien qui nous amuse si obligeamment le matin et le soir. On le cherche et il se cache: les grands génies ont leurs caprices. A l'entendre seulement, on lui prêteroit une grande taille. Il semble qu'il faudroit une poitrine vigoureuse et des organes infatigables pour fournir et soutenir sans aucun affoiblissement pendant plusieurs heures des sons si gracieux et si forts, des agrémens si multipliés et si piquans; en un mot, une musique si prodigieusement variée: et cependant on trouve que c'est le gozier d'un très-petit oiseau, qui sans maître, sans étude ni préparation, opère toutes ces merveilles. Ce qu'est le rossignol pour l'oreille, le pân l'est pour les yeux. Il est vray que le coq, le canard sauvage, le martin-pêcheur, le chardonneret, les grands perroquets, le faisan, et beaucoup d'autres sont très-proprement habillés, et qu'on se plait à considérer les graces et le goût de leurs différentes parures. Mais qu'on voie paroître le pân, tous les yeux se réunissent sur lui. L'air de sa tête, la légéreté de sa taille, les couleurs de son corps, les yeux et les nuances de sa queue, l'or et l'azur dont il brille de toute-part, cette roue qu'il proméne avec pompe, sa contenance pleine de dignité, l'atention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui améne, tout en est singulier et ravissant. Cet oiseau est tout seul un spectacle. Mais avec cette multitude d'agrémens, croiriez-vous qu'on pût ennuyer et déplaire. C'est ce qui arrive au pân. Il entretient mal son monde. Il ne sait ni causer, ni chanter. Son langage est affreux: c'est un cri à faire peur; au lieu qu'avec des manières plus modestes et plus simples, le serin, la linotte, la fauvette, et le perroquet, vont vivre avec nous des quinze et vingts années sans nous ennuyer un seul moment. Ils sont gens d'esprit et de bon entretien, c'est tout dire. Ce n'est rien moins qu'un grand extérieur qui rénd la societé douce et de longue durée. Je me suis peut-être trop étendu sur les ajustemens et sur la musique. Ces choses sont peu de mon état: Monsieur le Comte aura plus de grace à nous entretenir de la chasse de l'oiseau. C'est le vrai lot d'un Gentilhomme. *Le Comte.* Cette chasse est un plaisir des plus nobles, et souvent des plus utiles. On a trouvé le secrét de mettre à profit la voracité même des oiseaux de proie, et d'en tirer service, soit en les employant contre ceux d'entre eux qu'on nomme *Vilains*, parce qu'ils ne font la guerre qu'aux espèces les plus timides; tels sont les milans et les corbeaux qui n'en veulent qu'aux pigeons et aux poules; soit en les employant contre les oiseaux dont la chair est exquise, mais

qui

qui vivent loin de nous, et nous évitent avec soin, comme la perdrix et le faisan. On fait cas pour ces différentes chasses du faucon, du gerfaut, du lanier, du sacre, de l'émérillon, de l'épervier, et de l'autour: mais en général le faucon et l'autour sont d'un service plus sûr et plus ordinaire que les autres. Le faucon et tous ceux que j'ai nommés les prémiers s'élèvent extrêmement haut, et on en fait différens vols, dont les uns sont pour prendre le héron, d'autres sont pour le milan, pour les courlis, pour les hiboux. Mais ces plaisirs sont de grande dépensé, et ne conviennent guères qu'à des Rois ou à des personnes puissamment riches. L'autour est bon pour la basse volerie: il est rusé: il fait bien la guerre aux perdrix, et garnit le crochet d'excellent gibier. Un gentilhomme prudent laisse le faucon aux Princes, et se contente de l'autour. La manière dont on les dresse et dont on les met en oeuvre est fort agréable. Ceux qu'on éléve à cet exercice sont ou des oiseaux *Niais*, ou des oiseaux *Hagards*. On apelle oiseaux niais ou béjaunes ceux qui ont été pris dans le nid, et qui ne sont pas encore sortis. On apelle oiseaux hagards ceux qui ont joui de la liberté avant que d'être pris. Ceux ci sont plus difficiles *à affaiter*, c'est-à-dire, à aprivoiser. Mais avec un peu de patience et d'adresse on parvient, comme on dit en termes de fauconnerie, à les rendre *gracieux*, et de *bonne affaire*. Quand ils sont trop farouches, on les affame: on les empêche de dormir pendant trois ou quatre jours et autant de nuits: on est toujours avec eux: de cette sorte ils se familiarisent avec le fauconnier, et font enfin tout ce qu'il veut. Son principal soin est de les acoutumer à se tenir sur le poing, à partir quand il les jette, à connoître sa voix, son chant, ou tel autre signal qu'il leur donne, et à revenir à son ordre sur le poing. On les atache d'abord avec une filière ou ficelle qu'on allonge jusqu'à neuf et dix toises, pour les empêcher de fuir lorsqu'on les *reclame*, jusqu'à ce qu'ils soient *assurés*, et ne manquent plus de revenir au rapel. Pour amener l'oiseau à ce point, il le faut *leurrer*, et voici en quoi consiste le leurre. Le leurre est un morceau d'étoffe ou de bois rouge garni de bec, d'ongles, et d'ailes. On y atache de quoi paître l'oiseau. On lui jette le leurre quand on veut le reclamer ou le rapeller, et la vue d'un pât qu'il aime, jointe à un certain bruit le raméne bien vîte. Dans la suite la voix seule suffira. On donne le nom de *tiroir* aux différens plumages dont on équipe le leurre. Veut-on acoutumer le faucon à la chasse du milan, ou du héron, ou du perdreau? On change de tiroir selon ce qu'on se propose. Pour la chasse du milan, on ne met sur le leurre que le bec et le plumage du milan: ainsi des autres: et pour affriander l'oiseau à son objet, on atache sur le leurre de la chair de poulet ou autre, mais toujors cachée sous le tiroir ou sous les plumes du gibier qu'on a en vue. On y ajoute du sucre, de la canelle, de la moëlle

elle, et autres ragoûts propres à échauffer le faucon à une chasse plutôt qu'à une autre: de sorte que par la suite, quand il s'agit de chasser tout de bon, il tombe sur sa proie avec une ardeur merveilleuse. Après trois semaines ou un mois d'exercice à la chambre ou au jardin, on commence à essayer l'oiseau en pleine campagne. On lui atache des sonnettes ou des grelots aux pieds pour être plutôt instruit de ses mouvemens. On le tient toujours chaperonné, c'est-à-dire, la tête couverte d'un cuir qui lui descend sur les yeux, afin qu'il ne voie que ce qu'on lui veut montrer; et si-tôt que les chiens arrêtent ou font lever le gibier que l'on cherche, le fauconnier déchaperonne l'oiseau et le jette en l'air après sa proie. C'est alors une chose divertissante que de le voir ramer, planer, voler en pointe, monter et s'élever par dégré et à reprises, jusqu'à se perdre de vue dans la moyenne région de l'air. Il domine ainsi sur la plaine: il étudie les mouvemens de sa proie que l'éloignement de l'ennemi a rassurée: puis tout à coup il fond dessus comme un trait et la raporte à son maître qui le reclame. On ne manque pas, sur-tout dans les commencemens, de lui donner *gorge-chaude* quand il est retourné sur le poing: c'est-à-dire; qu'on lui abandonne le gézier et les entrailles de la proie qu'il a raportée. Ces récompenses et les autres caresses du fauconnier animent l'oiseau à bien faire, à n'être pas libertin ou *dépiteux*; sur-tout à ne pas *emporter ses sonnettes*, c'est-à-dire, à ne pas s'enfuir pour ne plus revenir, ce qui leur arrive quelquefois. Mais j'ai grand tort d'entretenir Monsieur le Chevalier d'une chasse qu'il a vue sans doute plusieurs fois. *Le Chev.* J'ai vu cette chasse avec plaisir: mais je ne savois rien de l'aprentissage de l'oiseau, et je voudrois bien savoir aussi comment M. de la Héronière votre voisin dresse ses faucons à la chasse du liévre et du lapin, aussi-bien qu'à toute autre. *Le Comte.* C'est ce qu'on apelle mettre l'oiseau à poil, et il y a même tel faucon qu'on met à la plume et au poil, c'est-à-dire, qu'on l'acoutume au vol du liévre comme au vol ou à la chasse du faisan, ou de tout autre oiseau. La difficulté n'en est pas grande. Quand le faucon est bien affaité, on prend un liévre en vie et on lui casse une jambe, ou bien on prend une peau de liévre qu'on bourre de paille; et après avoir ataché dessus un morceau de chair de poulet, ou de ce que le faucon aime le mieux, on atache cette peau à une petite corde fort longue qui tient à la sangle d'un cheval. Etant trainée par le cheval qu'on pousse, elle paroît à l'oiseau comme un liévre qui fuit, ce qui invite le faucon à se jetter dessus. Il aprend de la sorte à connoître le liévre. Le Gentilhomme dont vous nous parlez fait encore mieux. Il a dressé des oiseaux pour la chasse du chevreuil, pour celle du sanglier, et même pour celle du loup, ce qui nous est quelquefois d'un grand secours, quand les loups se multiplient. Voici comme il s'y prend. Il acoutume de bonne heure ses jeunes faucons

à man-

à manger ce qu'on leur a préparé dans le creux des yeux d'un loup, ou d'un sanglier, ou d'une bête fauve. Il garde pour cela la tête et la peau du prémier animal qu'il peut tuer: Il fait bourrer cette peau de manière que l'animal paroît vivant; et ces faucons n'ont à manger que ce qu'ils vont prendre par l'ouverture des yeux dans le vuide de la tête. Ensuite il commence à faire mouvoir peu à peu cette figure; tandis que le faucon y mange. L'oiseau aprend à s'y affermir, quoiqu'on fasse avancer et reculer la bête à pas précipités. Il perdroit son repas, s'il lâchoit prise; ce qui le rend industrieux et atentif à se bien cramponner sur le crâne pour fourer son bec dans l'oeil, malgre le mouvement. Après ces prémiers exercices notre gentilhomme met la carcasse en question sur une charette qu'il fait tirer par un cheval à toute bride. L'oiseau suit et mange toujours. Quand on le mène à la chasse il ne manque pas de fondre sur la prémière bête qu'il aperçoit, et de se planter d'abord sur la tête pour lui becqueter les yeux. Il la désole: il l'arrête, et donne ainsi au chasseur le tems de venir et de la tuer sans risque, lorsqu'elle est plus occupée de l'oiseau que du chasseur. *Le Chev.* Il n'y a pas de chiens qui puissent rendre les services qu'on tire de ces oiseaux-là. *Le Pr.* On fait encore plus. On se fait quelque-fois servir par des aigles sans les avoir aprivoisées. J'ai connu un gentilhomme dont la table étoit exquise, et qui n'avoit point d'autre maître d'hôtel qu'un aigle. C'étoit un aigle qui lui fournissoit tous les mets friands qu'on lui servoit. *Le Chev.* Ce maître d'hôtel avoit-il de bons apointemens? *Le Pr.* Vous allez voir quel étoit son service et quelle étoit sa récompense. Dans le voyage dont je vous ai déja parlé j'étois à la compagnie d'un Seigneur très-curieux, qui voulut voir les antiquités de Nîmes avant que d'arriver à Marseille. Nous primes notre route par St. Flour, pour passer de-là à Mende dans le Gevaudan, et enfiler les Cévénes. Comme il étoit chargé d'une commission de la Cour, on le recevoit par-tout d'une manière distinguée. Un officier de marque du voisinage de Mende l'invita à passer quelques jours chez lui, et le régala de son mieux. Dans le prémier repas qu'il nous donna, nous remarquâmes avec quelques surprise qu'on ne servoit aucune pièce de volaille ni de gibier, qu'il n'y manquât ou la tête, ou l'aile, ou la cuisse ou quelqu'autre pièce: ce qui fit dire agréablement à notre gentilhomme qu'il falloit le pardonner à la gourmandise de son pourvoyeur, qui goûtoit toujours le prémier de ce qu'il aportoit. Comme nous lui demandames qui étoit ce pourvoyeur, et qu'il vit qu'on badinoit sur cette nouvelle méthode de servir, il nous dit: Dans ce païs des montagnes qui sont des plus riches du Royaume par leur fertilité, les aigles ont coutume de faire leur nid dans le creux de quelque roche inaccessible, où l'on peut à peine ateindre à force d'échelles et de grapins. Si-tôt que les bergers s'en sont aperçus, ils bâtissent

au pied de la roche une petite loge où ils se mettent a couvert de la furie de ces dangereux oiseaux, lorsqu'ils aportent la proie à leurs petits. Le mâle les nourrit avec soin pendant trois mois, et la femelle est occupée du même travail tant que l'aiglon n'a pas la force de sortir de son aire, après quoi ils le chassent, ils lui font prendre l'essor, et le soutiennent de leurs ailes ou de leurs serres lorsqu'il est prêt de tomber. Pendant tout le tems que l'aiglon demeure dans l'aire, ils vont tous deux à la petite guerre dans les païs d'alentour. Chapons, poules, canards, agneaux, chévreaux, cochons de lait, tout les acommode dans les basses-cours: ils enlévent tout ce qu'ils peuvent, et le portent à leurs petits: mais leur meilleure chasse se fait à la campagne, où ils prennent des faisans, des perdrix, des gelinottes de bois, des canards sauvages, des liévres et des petits chévreuils. Dans le moment que les bergers voient que le pére et la mére sont sortis, ils plantent leurs échelles, ils grimpent comme ils peuvent sur la roche, et enlévent ce que les aigles ont aporté à leurs petits. Ils laissent à la place les entrailles de quelques animaux. Mais comme ils ne le peuvent faire si promptement, que les aigles ou l'aigion n'en aient deja mangé une partie, cela est cause que tout ce que les bergers raportent est mutilé. En récompense il est d'un goût beaucoup au-dessus de ce que l'on vend au marché. Il ajouta que quand l'aiglon est assez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé d'une nourriture excellente, pour lui en donner une fort mauvaise, alors les bergers enchaînent cet aiglon, afin que le pére et la mére continuent à lui aporter de leur chasse, jusqu'à ce que degoûtés d'un enfant qui les accable sans fin de travail et de soin, le pére le prémier et la mère ensuite l'abandonnent. Le pére va planter le piquet ailleurs. La mère va rechercher son fidèle ami, et l'amour de leurs nouveaux enfans leur fait oublier le prémier que les bergers laissent périr dans l'air, à moins qu'ils ne l'emportent chez eux par pitié. Voilà ce que nous assura ce gentilhomme, et qu'il ne falloit que trois ou quatre de ces aires pour entretenir splendidement sa table toute l'année. Bien loin de murmurer contre celui qui a créé les aigles et les vautours; il se félicitoit beaucoup de leur voisinage, et il comptoit autant de rentes annuelles, qu'il y avoit de nids de vautours ou d'aigles sur ses terres. *Le Comte.* Monsieur le Prieur, à propos d'aigles, savez-vous que nous avons ici un jeune aiglon qui commence à voler ca seul. Je veux parler du Chevalier qui est venu ce matin dans mon cabinet feuilleter, faire des recherches, confronter des Auteurs, écrire et composer. Il ne faut plus que le laisser faire. *Le Chev.* Apellez-moi plutôt l'oiseau niais, qui n'a jamais rien vu---. J'étois en peine de savoir ce que devenoient les hirondelles et tant d'autres oiseaux qu'on voit pendant un tems et qui disparoissent tout d'un coup. Voi-

ci

ci le peu que j'ai pu recueillir là-dessus. Il y a des oiseaux de passage qui se plaisent dans les païs froids: d'autres se plaisent dans les climats tempérés, ou même dans les plus chauds. Quelques espèces se contentent de passer d'un païs dans un autre, où l'air et les nourritures les atirent en certains tems. D'autres traversent les mers et entreprennent des voyages d'une longueur qui surprend. Les oiseaux de passage les plus connus sont les cailles, les hirondelles, les canards sauvages, les pluviers, les bécasses, et les grues: mais il y en a encore beaucoup d'autres. Les cailles, au printems passent d'Afrique en Europe pour y jouir d'un été modéré et plus suportable qu'en Afrique. Sur la fin de l'automne elles s'en retournent par-dessus la Mediterranée, pour jouir dans l'Egypte et dans la Barbarie d'une chaleur douce et semblable à celle des climats qu'elles abandonnent, lorsque le soleil est par-delà l'équateur. Les cailles s'en vont par troupes, quelquefois comme des nuées: assez souvent les vaisseaux en sont tous couverts; et on les prend sans aucune peine. La méthode des hirondelles paroît différente. On prétend que plusieurs passent la mer: mais les relations d'Angleterre et de Suède ne laissent plus douter que plusieurs, ou du moins celles des païs les plus septentrionaux, ne s'arrêtent en Europe, et ne se cachent dans des trous sous terre, en s'accrochant les unes aux autres, pattes contre pattes, bec contre bec. Elles se mettent par tas dans des endroits éloignés du passage des hommes, où elles sont même quelquefois gagnées par les eaux. La précaution qu'elles ont prise par avance de se bien lustrer les plumes avec leur huile, et de se pelotonner la tête en dedans et le dos en dehors, les garantit sous l'eau et sous la glace même. Elles s'y engourdissent et y passent l'hiver sans mouvement. Le coeur continue cependant toujours à leur battre, et au retour du printems la chaleur les dégourdit. Elles regagnent alors leurs demeures ordinaires: chacune d'elles retrouve son païs, son village ou sa ville, et son nid. Quant aux canards sauvages et aux grues, les uns et les autres vont aussi aux aproches de l'hiver chercher des climats plus doux. Tous s'assemblent à un certain jour comme les hirondelles et les cailles. On décampe de compagnie, et c'est une chose assez agréable de les voir voler. Ils s'arrangent ordinairement sur une longue colonne, comme un I, ou sur deux lignes réunies en un point, comme un V renversé. Le canard ou la grue, qui fait la pointe, fend l'air, et facilite le passage à ceux qui suivent. Il n'est qu'un tems chargé de la commission: il passe de-là à la queue, et un autre lui succéde. On leur prête encore bien d'autres adresses: mais Monsieur le Comte m'a conseillé d'y ajouter peu de foi, et a ainsi diminué ma cote-part. *La Comtesse*. J'ai souvent entendu parler de certains petits hommes hauts d'un pied et demi, qui font, dit-on, la guerre aux grues à leur arrivée le long des côtes de

la mer rouge. Il me semble qu'on les apelle - - - - des pygmées. *Le Pr.* Ces petits hommes sont des singes qui se battent avec les grues pour conserver leurs petits qu'elles veulent leur enlever. *La Comtesse.* Quoique je sois acoutumée à remarquer tous les ans en automne un certain jour où toutes les hirondelles s'assemblent pour partir de compagnie; quoique j'aie vu très-souvent des bandes d'oiseaux qui s'en vont en voyage; c'est toujours un miracle pour moi. Dans leur passage au dessus des Royaumes et des Mers, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, ou de la force qui les soutient dans un si long trajet ou de l'ordre avec lequel tout s'exécute? Qui est-ce qui a apris à leurs petits qu'il faudroit bien-tôt quitter leurs païs natal et voyager dans une terre étrangere? Pourquoi ceux qui sont retenus dans une cage, s'agitent-ils dans le tems du départ, et semblent-ils affligés de ne pas être de la partie? Qui est-ce qui prend soin chez eux d'assembler le conseil pour fixer le jour du départ? Qui est-ce qui sonne de la trompette pour annoncer au peuple la résolution prise, afin que chacun se tienne prêt? Ont-ils un calendrier pour reconnoître la saison et le jour où il faut se mettre en route? Ont-ils des Magistrats pour maintenir la discipline qui est si grande parmi eux? Car avant la publication de l'ordonnance, personne ne déloge. La lendemain du départ il ne paroît ni traineurs ni déserteurs. Ont-ils des cartes pour régler la marche? Connoissent-ils les Isles où ils pourront se reposer et trouver des rafraîchissemens? Ont-ils une boussole pour suivre invariablement le côté où ils se proposent d'arriver, sans être dérangés dans leur vol ni par les pluies, ni par le vent, ni par l'obscurité afreuse de plusieurs nuits? Ou bien enfin ont-ils une raison supérieure à celle de l'homme, qui n'ose tenter ce passage qu'avec tant de machines, de précautions, et de provisions? *Le Pr.* Madame, ils n'ont assurément ni cartes, ni boussole, ni raison: mais Dieu leur tient lieu de tout: il leur imprime à tous une méthode particulière, et des sentimens qui suffisent pour leur état. *Le Comte.* Si ces opérations étoient produites en eux par une raison qui leur fût propre et personelle; si Dieu les avoit abondonnés à leur intelligence particulière, cette intelligence qui paroît en eux si admirable et si étendue, ne s'assujétiroit pas toujours à la même façon d'agir. *Le Pr.* Sans doute tous les particuliers d'une même espèce ayant en eux le principe et la régle de leur conduite, comme nous avons en nous le principe de la nôtre, et chacun d'eux, comme parmi nous, pensant à sa manière, ils varieroient comme nous. Les hirondelles Chinoises ne bâtiroient point comme les hirondelles Françoises. Il y auroit parmi elles le goût Asiatique et le goût Grec ou Romain. Les hirondelles d'Italie et de France seules en possession de ce bon goût, regarderoient en pitié l'architecture Chinoise. En France même les hirondelles de Paris n'auroient garde de se loger et de vivre à la manière des hiron-

delles

delles provinciales. Elles feroient la mode en tout, et la communiqueroient à celles-ci, puis se moqueroient de cette mode comme d'une chose risible et gothique, dès qu'il leur seroit venu en tête d'en établir une autre. S'il y avoit de la raison chez les hirondelles, il y auroit de la subordination. Les mieux raisonnantes ou les plus entreprenantes aquéreroient sans doute les prémiers postes entr'elles. Par une suite nécessaire, les hirondelles de distinction ne voudroient point se confondre, et laisseroient aux hirondelles du commun le soin de travailler. Elles se feroient une affaire fort sérieuse de savoir babiller plus délicatement que les autres : Elles rafineroient sur la manière de lustrer la plume et de se bien mettre. Ce seroient elles qui feroient ce qu'on apelle le bel air, et les dernières venues auroient toujours bien meilleure grace que celles de jadis. En un mot, si les hirondelles raisonnoient, elles inventeroient, réformeroient, perfectionneroient tous les jours et feroient comme nous cent choses importantes et raisonnables dont elles ne s'avisent point du tout. *La Comtesse.* Vous avez grand sujet de vous moquer de nos bizarreries. Ce que font les bêtes est si simple et si bien entendu, qu'on croiroit qu'elles raisonnent: et ce que nous faisons est souvent si capricieux et si peu sensé, qu'on croiroit que nous ne raisonnons point. *Le Pr.* On voit bien cependant que les opérations des bêtes ne sont si sûres que parce qu'une Providence toute puissante en a reglé la forme : au lieu que l'inégalité de la conduite des hommes prouve en eux le don d'une intelligence qui varie dans ses bornes, et d'une liberté qui varie dans son choix. Mais nous nous écartons de notre sujet. Revenons aux habitans de l'air. *Le Chev.* En est-il encore qui méritent une atention particulière? *Le Prieur.* Je ne vois plus que les différentes sortes d'oiseaux de nuit. Tous les autres préviennent le soleil par leur chant, et lui rendent le même devoir quand ce bel astre se couche. Dans cet aplaudissement général pour la lumière, les oiseaux de nuit seuls montrent une guerre déclarée pour elle. Ils l'évitent comme leur ennemie: ils ne veulent jamais l'avoir pour témoin de leurs actions, et ils se cachent dans les antres les plus obscurs pendant qu'elle éclaire l'Univers. Ils atendent avec impatience le retour des tenèbres pour sortir des prisons où le jour les tenoit enfermés, et ils témoignent alors leur joie par des cris qui ne sont capables que de porter la crainte, la consternation et l'effroi dans l'esprit de ceux qui les entendent. Car ces oiseaux ont chacun leur cri particulier, selon leur espèce différente: mais il n'y en a aucun qui ne soit lugubre et allarmant. Leur figure a quelque chose de sauvage, de hideux, de taciturne, de sombre, et l'on croit voir dans leur physionomie la haine peinte et contre l'homme et contre tous les animaux. Ils ont presque tous un bec crochu et des serres tranchantes, dont la proie une fois saisie ne peut s'échaper, et

ils se servent des ténèbres et du tems du sommeil pour surprendre les autres oiseaux endormis, dont les plus forts ont peine à leur échaper, et dont les plus foibles sont assurément leurs victimes. Ils joignent ainsi la surprise à la cruauté, et l'artifice à la fureur; et aprés n'avoir veillé que pour le malheur public, ils se retirent avant le lever du soleil dans leurs cavernes sombres et inaccessibles à la lumière: Ils préfèrent ordinairement les anciens châteaux et les vieilles masures à toutes les autres retraites, comme si la désolation et les ruines qui marquent la négligence des maîtres ou la décadence des familles, étoient capables d'inspirer quelques sentimens de joie à ces funestes oiseaux. Il n'est pas possible en rassemblant tous ces traits, de ne pas voir dans cette image celle des esprits de malice et de ténèbres que la lumière de la vérité met en fuite, qui se plaisent dans tout ce qui l'obscurcit, qui profitent du sommeil et de la négligence pour dévorer les ames qu'ils retiennent avec des serres de fer quand ils les ont saisies; qui se nourrissent de leurs malheurs et de leurs pertes, et qui n'habitent nulle part avec plus de tranquilité et de satisfaction que dans les coeurs pervertis, et pour ainsi dire tombés en ruine. Le Saint-Esprit autorise ce parallèle des démons et des oiseaux de nuit, et il nous confirme ainsi dans la pensée que Dieu, dont la sagesse et la science sont infinies, a rempli de leçons utiles pour le salut, le spectacle et l'ordre de la nature. Babylone, dit l'Ecriture, est devenue la demeure des démons, la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau impur et haïssable. Comme les oiseaux de nuit sont ennemis de tous les autres, ils en sont aussi universellement haïs; et dès que la chouette, le hibou, le duc, l'orfraie, et leurs semblables sont découverts quelque part, ou parce qu'ils ne sont pas cachés avec assez de précaution, ou parce que leur cri les a décelés, il se fait une conjuration générale contre le triste oiseau. Petits et grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il soit rare qu'il en soit attaqué aussi impunement qu'il en est insulté. C'est de cette haine publique et déclarée que se servent les oiseleurs pour tendre des pièges à ceux qui acourent imprudemment au cri ou véritable ou imité de l'un de ces oiseaux ennemis de tous les autres. Car après s'être fait une cabane auprès d'un bois, couverte de branches d'arbres, ils placent en divers endroits de cette cabane des gluaux, sur lesquels les oiseaux de toute espèce viennent se percher, pour être plus à portée d'insulter leur ennemi, dont le cri a réveillé leur haine: et en tombant avec les gluaux mal affermis, ils salissent et embarrassent leurs ailes dans la glu, perdent la liberté et la vie entre les mains des oiseleurs atentifs à remarquer leur chûte et à profiter de leur témérité. *La Comtesse.* Cette petite chasse est fort amusante. Monsieur le Chevalier la connoit-il? *Le Chev.* Je sais bien qu'elle se nomme la pipée: on m'en a souvent parlé: mais c'est un plaisir

qu'on

qu'on ne m'a que promis. *La Comtesse.* Il faut vous le donner. *Le Comte.* Pas plus tard que demain: mais êtes-vous homme à devancer le lever du soleil? *Le Chev.* C'est moi qui éveillerai tout le monde. *Le Comte.* Allons-nous-en donc commander qu'on fasse les préparatifs. *Le Chev.* Je me charge du soin d'amasser toutes les cages du logis, celles qui se trouveront chez Monsieur le Prieur, et tout ce qu'il y en a dans le village. *Le Comte.* Nous vous fournirons tout sans sortir d'ici, et je vous répons toujours de vous faire avoir plus de cages que d'oiseaux.

§. 246.
Entretien III.
Les Animaux terrestres.

La Comtesse. Dites-moi, Monsieur le Chevalier, en atendant que nos Messieurs arrivent, lequel aimeriez vous mieux ou de l'emploi d'académicien, ou celui d'oiseleur? *Le Chev.* Il y a plus à profiter pour moi à celui d'académicien. *La Comtesse.* Parlez moi franchement. Si à présent on vous proposoit d'assister à un entretien de Physique, ou à une seconde pipée, que feriez-vous? *Le Chev.* J'irois bien vîte préparer des gluaux. *La Comtesse.* Voilà qui est naturel. He bien au lieu de la pipée, qu'on ne peut pas recommencer souvent, parceque les oiseaux se defient de l'endroit où on leur a tendu un piège, et qu'il faudroit faire un nouvel abatis de bois; je vous promets pour aujourd'hui, et pour autant de fois qu'il vous plaira, le divertissement de la pêche, qui ne nous amusera pas moins. En atendant, allons à la chasse aux grandes bêtes: faisons rouler la conversation sur les animaux terrestres. Voici tout notre monde. Messieurs, vous êtes-vous trouvé mécontens de m'avoir laissé régler les sujets de nos entretiens précédens? Soufrez que je continue. Si je vous laissois choisir, vous me meneriez peut-être dans des païs dont je ne sais point la carte. Après avoir parlé des insectes et des oiseaux, il ne sera pas mal de venir aux animaux terrestres, comme la brebis, le boeuf, le lion, l'éléphant même si vous voulez. Je vous laisse à vous autres Messieurs pleine liberté de choisir les plus curieux et les plus rares. Pour moi, je m'en tiendrai à ce qui est le plus commun. *Le Comte.* Madame, c'est le plus commun et le plus ordinaire qui mérite le plus d'être observé en eux. Il ne faut pas aller en Asie pour trouver des sujets d'admiration: nous en sommes tout environnés. *La Comtesse.* Messieurs, je vous en prie, prenez pour vous l'Asie, et l'Afrique. Joignez-y l'Amérique, si vous voulez: c'est bien de quoi vous contenter. Si vous prenez les Animaux ordinaires, vous m'ôtez tout: votre Présidente n'aura plus rien à dire. *Le Prieur.* Le sujet est abondant: nous ne l'épuiserons pas, même en le partageant: les seuls animaux domestiques suffiroient pour vingt entretiens. Monsieur le Chevalier, ouvrez la

thèse. Sans étude ni préparation, vous allez nous faire sentir un des plus beaux traits de la libéralité de Dieu envers l'homme, en répondant à une question. Si on alloit dans les bois chercher quantité de petits louveteaux, une centaine de fans de biches, et autant de lionceaux, ne pourroit-on pas les élever, les aprivoiser, puis les partager en trois bandes selon leur espécé, et les nourrir dans nos campagnes, comme on nourrit les brebis et les vaches? *Le Chev.* C'est une chose impossible. Je sais qu'on pourroit les élever et les aprivoiser quelque peu. Mais ces animaux sont toujours d'un naturel féroce, sauvage, et traître. Jamais on ne pourroit les conserver long-tems; moins encore les mener par troupeaux. Nous avons eu chez nous deux louveteaux qui paroissoient d'assez bonne amitié: mais on y fut bien pris. Les drôles un beau matin prirent querelle avec un chien, le mirent en pièces, étranglèrent trois chévreaux, et gagnerent les bois. *Le Prieur.* Vous aviez cru jusqu'à présent que cette réunion d'un grand troupeau de vaches, de chévres, ou de brebis, sous la conduite d'un seul berger, et sous la verge d'un petit enfant, étoit le fruit de l'industrie des hommes. Qu'en pensez-vous à présent que vous y faites atention? *Le Chev.* Je vois bien que cette réunion est l'ouvrage de Dieu seul, et un des plus beaux présens qu'il nous ait faits. *Le Prieur.* Quand on pourroit aprivoiser les lions et les ours, jamais on ne parviendroit ni à les faire labourer, ni à porter des fardeaux. Je veux bien encore qu'on les y puisse amener: mais se réduiront-ils jamais à l'herbe des champs pour toute nourriture? L'éducation ne change point la nature même: et s'il falloit les nourrir selon leurs inclinations, libertins et carnaciers comme ils sont, ils ruineroient bientôt leur maître, au lieu de le soulager dans son travail. Tout au contraire la pluspart des animaux domestiques dépensent peu et travaillent beaucoup. Ils aiment mieux la maison de l'homme que leur propre liberté. Ils sont pleins de force, et ne s'en servent que pour lui. Ils lui obéïssent comme à leur seigneur. Le prémier ordre qu'il leur donne est suivi de la plus prompte obéïssance. Quelle récompense atendent-ils de leur service? Un peu d'herbe, même la plus séche, ou le moindre de tous nos grains leur suffit. Les viandes les plus délicates n'ont pour eux aucun attrait: Ils s'en détournent plutôt comme d'un poison. Des inclinations si sobres et si avantageuses pour nous, sont-elles dues à nos soins? Est-ce notre industrie qui les fait naître? Non assurément, et Monsieur le Chevalier les a apellées avec raison un des plus beaux présens de Dieu. *La Comtesse.* Il faut être ingrat ou aveugle pour en disconvenir. Car ces animaux ne sont pas seulement dociles: mais ils nous aiment naturellement, et nous viennent présenter d'eux-mêmes leurs différens services, puisqu'ils ne s'éloignent jamais de nous. Au lieu que les autres qui ne sont pas destinés à partager nos peines, se contentent de ne nous pas faire de mal,

à moins

à moins qu'ils n'y soient comme forcés, et se retirent dans le fond des déserts et des bois par considération pour l'homme à qui ils laissent la place libre. *Le Chev.* La Providence se fait sentir dans les inclinations bien-faisantes qu'elle inspire aux animaux domestiques. Mais je voudrois savoir comment on peut concilier avec la bonté de Dieu les inclinations carnaciéres des bêtes sauvages. Le loup qui fond sur un troupeau, vous paroit-il propre à faire honneur à la Providence? *Le Pr.* Il l'honore sans doute à sa manière, puisqu'il remplit les vues qu'elle s'est proposée sur lui. Elle a créé quelques animaux pour vivre auprès de l'homme, et pour le service de l'homme. Elle en a créé d'autres pour peupler les bois, et les déserts, pour animer toute la nature, pour exercer et punir l'homme lorsqu'il seroit pécheur et perverti. Elle se fait admirer dans la docilité qu'elle inspire aux animaux qui vivent pour le bien et par le secours de l'homme. Son atention se fait elle moins connoître par la conservation de tous ces animaux sauvages qu'elle nourrit dans les rochers et dans les solitudes, sans cabanes, sans pasteurs, sans magazins, sans aucun secours de la part des hommes, ou plutôt malgré les efforts que font les hommes pour les détruire, et qui néanmoins sont mieux pourvus de tout, sont plus lègers a la course, sont plus forts, mieux nourris, plus alaigres, d'un poil plus poli, d'une taille mieux tournée que la plupart de ceux dont les hommes sont les pourvoyeurs. *La Comtesse.* Monsieur le Chevalier, vous voyez que la Providence éclate et agit par-tout: elle mérite encore plus nos adorations que nos critiques dans les choses que nous ne comprenons pas. Mais revenons, je vous prie, à nos animaux domestiques, et continuons à prendre des sujets qui soient à ma portée. Que Monsieur le Comte, par exemple, nous donne l'éloge de son cheval. Monsieur le Chevalier peut nous donner celui de son chien dont il nous a quelquefois vanté la figure et l'adresse. Pour moi en bonne ménagère, je me déclare pour les troupeaux. Monsieur le Prieur, tout le reste est à vous. *Le Comte.* Je suis très-content de mon lot. Si la mode et l'usage n'avoient pas atribué au lion le titre de Roi des animaux, il me semble que la raison le donneroit au cheval. Le lion n'est rien moins que le roi des animaux: il en est plutôt le tyran, puisqu'il ne fait que les dévorer ou les efrayer. Le cheval au contraire, ne fait tort aux autres animaux, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens. Il n'a rien qui le rende le moins du monde haïssable: on ne lui connoit aucune mauvaise qualité, et il en a toutes sortes de bonnes. Il est de tous les animaux le mieux pris dans sa taille, le plus noble dans ses inclinations, le plus libéral dans ses services, et le plus frugal dans sa nourriture. Promenez vos yeux sur tous les autres: en trouvez-vous un dont la tête ait plus de finesse et de grace? Peut-on voir des yeux plus pleins de feu? Une encolure plus fière, un plus beau

corps, une crinière qui flotte au gré du vent avec plus de bien-séance, et des jambes qui se plient plus proprement? Qu'il soit en exercice sous le cavalier, ou que débarrassé de la bride et du mord il se joue en liberté dans la campagne: vous lui trouverez dans toutes ses attitudes un port noble et un air qui se fait sentir à ceux même qui ont là-dessus le moins de connoissance. Il est encore plus aimable par ses inclinations. Il n'en a pour ainsi dire qu'une, qui est de servir son maître. Faut-il cultiver ses terres ou transporter ses bagages? il est prêt à tout, et succombera sous le travail plutôt que de reculer. S'agit il de porter son maître même? il paroît sensible à cet honneur: il étudie la manière de le contenter, et au moindre signe il diversifie sa marche, toujours prêt à la retarder, à la doubler, à la précipiter dès qu'il connoit la volonté du cavalier. Ni la longueur du voyage, ni les chemins raboteux, ni les fossés, ni les rivières même les plus rapides, rien ne le décourage: il franchit tout: c'est un oiseau que rien n'arrête. Faut-il faire plus? Faut-il défendre son maître, ou aller avec lui à l'attaque de l'ennemi? il va au devant des hommes armés; il se rit de la peur et en est incapable. Le son de la trompette et le signal du combat réveillent son courage, et la vue de l'épée ne le fait pas reculer. *La Comtesse.* Mais, mon mari, ceci est un panégyrique. *Le Comte.* J'avois encore cent choses à dire sur les courbettes, sur les caracols, et sur tous les airs du cheval. Mais puisque vous vous êtes moqué de la prémière partie d'un éloge sans façon et des plus militaires, vous n'aurez point la séconde. Allons, Monsieur le Chevalier, faites venir votre chien, voyons ce qu'il sait faire. *Le Chev.* Je voudrois l'avoir ici. Il feroit plus de plaisir que ce que j'en dirai. Mon chien se nomme Mouphti: c'est le roi des barbets. Il a dans la figure tout ce qu'il faut pour plaire. Beau poil, grande coëffure, amples moustaches, palatine et engageantes toujours blanches. Rien ne lui manque. Chien bien élevé avec cela, et qui a fait ses exercices avec distinction. Il sait chasser, danser, sauter, et faire cent tours d'adresse. Entr'autres il aporte à toute une compagnie toutes les cartes que chacun a nommées. *La Comtesse.* Comment peut on amener à ce point des animaux qui n'ont point de raison? *Le Chev.* Il ont au moins une sorte de mémoire. On acoutume un chien à raporter à coup sûr, puis à démêler un as d'avec un autre. On lui présente souvent à manger sur une nouvelle carte qu'il ne connoit point. Après quoi on la lui envoie chercher parmi les autre. Il ne s'y méprend plus. L'habitude d'y trouver son compte et d'être caressé fait qu'il les démêle peu à peu, et qu'il les aporte avec un air de gayeté et sans confusion; et dans la vérité il n'est point plus surprenant de voir un chien distinguer une carte d'avec trente autres, que de le voir distinguer dans une rue la porte de son maître de celles de ses voisins. Mais ce qui me divertit le plus dans

Mouphti

Mouphti, ce sont ses manières, et ses petites ruses naturelles. Que je prenne mes livres pour m'en aller au collége, mon pauvre chien qui va être trois heures sans me voir, prend un air sombre et rechigné, comme si on lui faisoit grand tort. Il se plante vis-à-vis la porte, et atend-là le moment où il me reverra. Qu'au lieu de mes livres je prenne mon epée, ou que je lache seulement le mot de promenade: il va conter sa bonne fortune à toute la maison: il monte: il descend: il tourne, et se met quelquefois à japer d'une façon qui donne envie de rire à tout le monde. Si je tarde à sortir, il semble soupçonner que je délibère sur ce que je ferai de lui. Il décampe par provision, et va m'atendre à trente pas du logis au prémier carrefour, plein d'espérance d'être de la partie. Lui dit-on qu'il n'en sera pas? il fait d'abord ses remontrances, et essaie de faire révoquer l'ordre. Il a l'air digne de compassion, quand on lui aprend nettement qu'il faut rentrer: mais il n'y a sorte de reconnoissance que je n'en reçoive, quand je lui dis, partons. C'est toute autre chose encore après une absence de quelques jours. Il semble que je revienne exprès pour lui. Il extravague en ce moment, et souvent une et deux heures ne lui suffisent pas pour me dire tout ce qu'il a dans le coeur. Son amitié ne se borne point-là. Il semble veiller nuit et jour pour empêcher qu'on ne me fasse tort. Il entend tout: il m'avertit de tout. Il a toujours la dent prête contre tous ceux qu'il ne connoit pas. Mais il n'en fait usage que selon mes ordres: il voit dans mes yeux ce qu'il faut faire; et quand on m'attaque, une épée nue ne l'arrêteroit pas. Il y a quelques mois que je commençai pour la prémière fois à faire des armes: je vis l'heure qu'il arracheroit le gras de la jambe au maitre d'escrime. Depuis ce tems-là ils sont brouillez à n'en plus revenir: il faut les séparer. *Le Comte.* Assurément tous les tours les plus ingénieux qu'on puisse aprendre à un chien ne sont pas à beaucoup près aussi estimables que cette amitie si vive et si courageuse qu'il montre pour son maître, et l'on voit bien que Dieu a mis le chien auprès de l'homme pour lui servir de compagnie, d'aide, et de défense. Les services que les chiens nous rendent sont aussi diversifiés que leurs espèces. Le mâtin et le dogue gardent nos maisons durant la nuit, et ils réservent toute leur méchanceté pour le tems où l'on peut avoir de mauvais desseins contre nous. Les chiens de berger savent également faire la guerre aux loups, et discipliner le troupeau. Parmi les chiens de chasse, le basset a les jambes extrémement courtes pour se glisser sous l'herbe, sous les broussailles, et dans les buissons. Le lévrier pour percer l'air avec facilité, à reçu une tête aigue et une taille fine: ses jambes si hautes et si menues embrassent beaucoup de terrain: et il surpasse en légèreté le liévre même qui n'a pour toute défense que la promptitude et les ruses de sa fuite. Le lévrier est le contrepièd du basset dans sa structure comme dans ses fon-

ctions. Celui-ci a la vue foible et le nez fin, parce qu'il a plus besoin d'un odorat sûr, que d'une vue perçante lorsqu'il s'enfonce sous terre ou dans l'épaisseur d'un taillis. Le lévrier tout au contraire, qui n'est bon qu'en plaine, a peu de nez: mais il voit de loin et démêle sûrement sa proie, quelques détours qu'elle lui donne. Le chien couchant arrête et se couche dès qu'il voit le gibier, pour avertir son maître. Les chiens couchans sont de bien des sortes: leurs noms varient comme leurs fonctions. Tous sont également ardens et fidèles à fournir le service qui leur est préscrit. Le maître rarement content des amis qui l'accompagnent et qui chassent avec peu d'ordre, est charmé de la capacité et de l'intelligence de tous ses chiens. Après la chasse et la courte joie d'une curée qu'on ne leur acorde pas toujours, tous reviennent au chenil et à l'atache: ils oublient alors toute leur férocité, sacrifient gayement leur liberté et se contentent sans regrets ni murmure de la nourriture la plus grossière. C'est assez pour eux d'avoir procuré à leur maître une venaison excellente et un divertissement honnête. Enfin parmi ces differens domestiques qui nous sont si soumis et si atachés, il n'y a pas jusqu'aux épagneuls et aux danois, jusqu'aux moindres espèces, qui ne se rendent aimables par leur enjouement, chèrs par leur assiduité, quelquefois utiles par un mot d'avis donné à propos à leur maître endormi. Je ne vois guères parmi les animaux que le cheval et le chien avec qui on puisse faire quelque engagement de coeur: aussi dit-on en proverbe, que l'homme, le cheval, et le chien, ne s'ennuyèrent jamais ensemble. *La Comtesse*. L'homme trouve dans le cheval une voiture commode, dans le chien une garde fidèle, et dans l'un et l'autre un amusement toujours sûr. Mais il y a des choses qui lui sont plus nécessaires, la nourtiture et l'habit. C'est dans les troupeaux qu'il les trouve. La chair de ces animaux est si succulente et si parfaite, qu'on quitte les viandes les plus exquises pour revenir à celles-là, et qu'on ne s'en lasse jamais. Tant que nous les laissons vivre, à quoi emploient-ils leurs jours? Il est visible que la vache, la chévre, et la brebis n'ont été mises auprès de nous que pour nous enrichir. Nous leur donnons quelque peu d'herbes, ou la liberté d'aller amasser dans la campagne ce qui nous est le plus inutile, et elles reviennent tous les soirs payer ce service par des ruisseaux de crême et de lait. La nuit n'est point passée qu'elles gagnent par un second payement la nourriture du jour qui suit. La vache seule fournit ce qui suffit aux pauvres après le pain: et elle met sur la table des riches la diversité la plus délicieuse. La brebis contente d'être vêtue pendant l'hiver, nous abandonne l'usage de sa toison pendant l'été. Enfin on tire de ces animaux, et de ceux qui sont encore plus méprisables, cent autres commodités que nous ne pourrions tirer de ceux qui évitent l'homme. Les animaux sauvages ne viennent à nous que pour nous piller: les animaux

dó-

domestiques ne s'arrêtent auprès de nous que pour nous donner. Si quelque chose diminue l'estime des présens qu'ils nous font, c'est qu'ils les réitèrent tous les jours. On n'y pense plus. La facilité de les avoir les avilit. Mais c'est réellement ce qui en augmente le mérite. Une liberalité qui n'est jamais interrompue, et qui recommence tous les jours, mérite une reconnoissance toujours nouvelle; et le moins que nous puissions faire, quand nous recevons du bien, est daigner nous en apercevoir. Ces animaux sont toujours sous nos yeux, et chaque jour j'y aperçois quelque nouveau trait d'une direction sage, et d'une Providence bienfaisante. Que je m'arrête à considérer une mère, je lui trouve une tendresse pour son petit qui va jusqu'à l'excès. Le petit ne connoit rien, ni ne peut rien: mais la tendresse de la mère suplée à tout, et le petit se trouve pourvu de tout. Que j'arrête mes yeux sur le petit, il est un nouvel objet de surprise dans tous ses différens progrès. Lorsqu'il ne voit pas encore, il ne laisse pas de trouver la mamelle, et quoiqu'il ignore la nécessité de la pression, il y emploie fort adroitement les deux pattes de devant tour à tour et en exprime ainsi sa nourriture. Sépare-t-on quelque tems le petit de la mère? ils se cherchent l'un l'autre avec une ardeur égale: et lorsqu'ils sont à portée de s'entendre, ils s'entr'avertissent par des cris qu'ils savent démêler. La mère distingue entre mille agneaux le cri de son petit, et celui-ci distingue entre mille mères le cri de la sienne qui lui répond. Le berger s'y méprend: mais la mère et le petit ne s'y méprennent pas, et les avis mutuels qu'ils se donnent de leur arrivée, sont suivis enfin d'une agréable réunion. Le petit devenu fort et capable de se nourrir lui-même, il est juste que sa mère en soit dechargée: aussi le chasse-t-elle alors jusqu'à le maltraiter s'il s'obstine à la suivre; et la tendresse de l'une ne dure qu'autant que le besoin de l'autre. Le petit privé de lait se familiarise par nécessité avec une nourriture plus grossière. Il aprend à brouter l'herbe et à ruminer pendant la nuit ce qu'il a coupé et mis en réserve pendant le jour. Peu à peu il distingue les saisons. Pendant les longs jours d'été il se repose et rumine, parce qu'il le peut faire sans risque. Mais en hiver que les jours sont courts, il n'a pas de tems à perdre: il se hâte de manger pour avoir une provision suffisante, et acheve sa digestion en remâchant à loisir pendant la nuit. Il y auroit mille autres choses à dire sur les animaux domestiques: mais je suis curieuse de savoir quel est celui que Monsieur le Prieur nous réserve. *Le Pr.* Celui dont je veux vous faire l'éloge a des qualités tout à-fait singulières. On ne le met pas en oeuvre en tout lieu: mais l'usage en est fort étendu et très-avantageux à l'homme. Il n'y a pas au monde un animal plus laborieux, plus constant, plus patient, et plus sobre à la fois. Vous croyez peut-être que je veux vous parler de l'éléphant qu'on acoutume si on

veut à obéïr à un enfant, et qui porte des tours chargées de combattans, sans s'épouvanter du fracas ni des coups; ou que je veux parler du chameau qui est si utile pour les longs voyages, qui porte jusqu'à un mille pesant, d'où vient qu'en Orient on le nomme le Navire de terre; qui traverse les deserts sans boire, et qui aussi-tôt qu'il arrive au gîte, plie obligeamment les genoux, et s'abbaisse jusqu'à terre pour faciliter la décharge de ses ballots. Ces animaux ont leur mérite: mais celui dont je veux parler, est d'un usage bien plus universel. *Le Chev.* Peut-on savoir comment il se nomme? *Le Pr.* L'âne puisqu'il le faut nommer. *Le Chev.* Hé, Monsieur, quel choix faites-vous-là? *La Comtesse.* Ne vous reste-t-il que celui-là à nous donner? Que ne prenez-vous le chat: il est de si bon service. Il est plaisant dans ses jeux. Vous auriez cent choses à en dire, et bien des aplications à faire sur son minois hypocrite, sur cette patte si douce et pourtant armée de griffes, sur ses ruses, ses détours, et son allûre éternellement tortueuse: il y auroit bien là de quoi exercer vôtre stile. *Le Pr.* Tout le monde abandonne l'âne: je le veux prendre sous ma protection. Vu d'une certaine façon cet animal me plait, et j'espère vous montrer que bien loin d'avoir besoin d'indulgence ou d'apologie, il peut être l'objet d'un elogé raisonnable. L'âne, je l'avoue, n'a pas les qualités brillantes: mais il a les bonnes. Si l'on s'adresse à d'autres animaux pour les services distingués, celui-ci fournit au moins les plus nécessaires. Il n'a pas la voix tout-a-fait belle, ni l'air noble, ni les manières fort vives. Mais une belle voix est un mérite bien mince parmi des gens solides. L'air noble est remplacé chez lui par une douce et modeste contenance. Au lieu de ces manières si turbulentes et si irrégulières du cheval, qui incommodent souvent plus qu'elles ne plaisent, l'âne a une façon d'agir toute naïve et toute simple. Point d'air rengorgé: point de suffisance: il va uniment son chemin. Il ne va pas bien vîte: mais il va de suite et long-tems. Il acheve sa besogne sans bruit. Il vous rend ses services avec persévérance, et ce qui est un grand point dans un domestique, il ne les fait point valoir. Nul aprêt pour son repas: le prémier chardon en fait l'affaire. Il ne se croit rien dû: on ne le voit jamais ni dégoûté, ni mécontent: tout ce qu'on lui donne est bien reçu. Il goûte très-bien les meilleures choses, et se contente honnêtement des plus mauvaises. Si on l'oublie, et qu'on l'atache un peu loin de l'herbe, il prie son maître le plus patétiquement qu'il lui est possible, de pourvoir à ses besoins. Bien est-il juste qu'il vive. Il y emploie toute sa rhétorique. Sa harangue faite, il atend patiemment l'arrivée d'un peu de son, ou de quelques feuillages inutiles. A peine a-t-il achevé son repas à la hâte, qu'il reprend sa charge, et se remet en marche sans replique ni murmure. Voilà certainement des manières estimables. Voyons à quoi il est em-

ployé.

ployé. Ses occupations se ressentent de la bassesse des gens qui le mettent en oeuvre : mais les jugemens qu'on porte de l'âne et du maître sont également injustes. Le travail du juge, de l'homme d'affaires, et du financier a un air plus important. Leur habit en impose. Au contraire le travail d'un païsan a un air bas et méprisable, parce que son habit est pauvre, et son état méprise : mais réellement nous prenons le change. C'est le travail du païsan qui est le plus estimable, et le seul nécessaire. Que nous importe que le financier soit doré depuis la tête jusqu'aux pieds ? ce n'est pas pour notre avantage qu'il travaille. J'avoue qu'on ne se peut guères passer de Juges ni d'Avocats : mais ce sont nos sottises qui les rendent nécessaires. Il n'en faudra plus quand nous serons raisonnables. Au lieu que nous ne pouvons en aucune sorte, ni en aucun tems, ni dans aucune condition nous passer du païsan et de l'artisan. Ces gens sont comme le nerf de la république, et le soutien de notre vie. C'est d'eux que nous tirons de quoi remplir à chaque instant quelq'un de nos besoins. Nos maisons, nos habits, nos meubles, et notre nourriture, tout vient d'eux. Or où en seroient réduits les vignerons, les jardiniers, les maçons, et la plupart des gens de campagne, c'est-à-dire, les deux tiers des hommes, s'il leur falloit d'autres hommes ou des chevaux pour le transport de leurs marchandises et des matières qu'ils emploient? L'âne est sans cesse à leur secours. Il porte le fruit, les herbages, les peaux des bêtes, le charbon, le bois, la tuille, la brique, le plâtre, la chaux, la paille, et le fumier. Tout ce qu'il y a de plus abject est son lot ordinaire. C'est un grand avantage pour cette multitude d'ouvriers, et pour nous de trouver un animal doux, vigoureux, et infatigable, qui sans frais et sans orgueil remplisse nos villages et nos villes de toutes sortes de commodités. Une courte comparaison achevera de vous faire mieux sentir l'utilité de ses services, et de les tirer en quelque sorte de leur obscurité. Le cheval ressemble assez à ces nations qui aiment le brillant et le fracas ; qui sautent et dansent toujours ; qui s'occupent beaucoup des dehors, et qui mettent de l'enjouement par tout. Elles sont admirables dans les occasions distinguées et décisives : mais souvent leur feu dégénère en fougue. Elles s'emportent : elles s'épuisent, et perdent leurs plus beaux avantages faute de ménagement et de modération. L'âne au contraire ressemble à ces peuples naturellement épais et pacifiques, qui connoissent leur labourage ou leur commerce, et rien de plus : vont leur train sans distraction, et achevent d'un air sérieux et opiniâtre tout ce qu'ils ont une fois entrepris. *La Comtesse.* Ne seroit-on pas tenté de croire que Monsieur le Prieur dit vrai, et qu'il y va de bonne guerre ? *Le Comte.* Il y a certainement plus que du badinage dans tout ce que nous venons d'entendre : mais c'est une chose insoutenable et indécente en toute manière d'avoir fait d'un pareil

ani-

animal l'objet d'un éloge académique. C'est nous avilir : si je suis secondé, Monsieur le Prieur, à la pluralité des voix, sera declaré n'avoir fourni son contingent, et obligé en conséquence à un dédommagement recevable. *Le Chev.* Allons, Monsieur le Prieur, vous êtes en train de bien dire : je ne vous condamne pas à recommencer : mais je vous en prie bien fort. *La Comtesse.* Et moi, tant du consentement des autres que de mon autorité de Présidente, je dis que le sieur Prieur sera tenu de nous fournir un éloge qui soit de bon aloi, et au cas que le dit Sieur ne juge devoir choisir son sujet parmi les animaux domestiques, permis à lui d'avoir son recours sur et parmi les animaux sauvages. *Le Pr.* Ceux qui font les loix peuvent les interpréter. Me sera-t-il permis de prendre un animal étranger? *La Comtesse.* Vous avez à commandement les quatre parties du monde. Mais atendez, je vous prie : pourriez-vous nous rapeller celui qui est si habile architecte? Oh ; aidez-moi: son nom ne me revient plus. *Le Prieur.* Je n'en connois point qui sache mieux se loger sous terre que la fouris des champs, ou le mulot qui se pratique différens souterrains avec des passages libres de l'un à l'autre. De ces différentes places, les unes servent à ranger ses provisions, qui sont des fruits selon la saison, sur-tout des noix et des épis, qui sont plus de garde, et qu'on range par tas : d'autres servent pour loger la famille sur différens petits lits de laine et de bourre. A l'extrémité du logis est une place aux dépens de laquelle toutes les autres sont entretenues dans la plus parfaite propreté. *La Comtesse.* Cela est fort bon à savoir : mais ce n'est pas cela que je demandois. *Le Pr.* Madame vouloit peut-être parler du porc-épi ou du hérisson qui fait aussi son magasin. Ce sont deux espèces qui ont quelque ressemblance. Le hérisson dont nous connoissons deux sortes, l'une plus commune à grouin de cochon, l'autre plus rare à museau de chien, est un petit animal tout couvert de piquans longs d'une pouce et demi, assez semblables à ceux des coques de chataignes. Quand on l'attaque il retire sous lui sa tête et ses pattes : il s'arrondit comme une boule, et dresse ses piquans de manière que les chiens, et les autres animaux sont contraints de l'abondonner. Le porc-épi est beaucoup plus gros, et long quelquefois de plus de deux pieds. Il est tout hérissé de poils durs et de piquans d'inégale longueur depuis deux ou trois pouces jusqu'à douze et plus. Ce sont comme des chalumeaux de corne, mêlés de noir et de blanc, allant en grossissant vers le milieu, et terminés par une pointe aigue avec deux côtés tranchans. Le porc-épi présente le côté à l'ennemi, dresse fièrement tous ses piquans, et les enfonce quelquefois si avant dans les chairs de l'animal qui l'attaque, que plusieurs y demeurent et se détachent du porc-épi lorsqu'il se retire. Ils sont remplacés par d'autres plus petits qui croissent avec le tems. Le hérisson fait un autre usage de la commodité de ses piquans. Il se

rou-

roule sur les pommes, sur les grains de raisin, et sur tous les fruits qu'il peut rencontrer, sous les arbres ; et en emporte sur ses crochets tout le plus qu'il peut. Il mange ce qui presse le plus, et tâche d'avoir des noix pour l'arrière-saison. Il passe le fort de l'hiver à dormir. *La Comtesse.* Celui-là a encore son mérite : mais j'en ai un autre en tête dont mon marchand Malouin nous entretint un jour si agréablement. *Le Prieur.* Madame veut parler du Castor. *La Comtesse.* Le voila. *Le Prieur.* Mais, Madame, la description en sera mille fois mieux de votre façon que de la mienne. *La Comtesse.* Hé ! quelle conscience est la vôtre ? vous contractez une dette, et vous voulez qu'un autre l'aquitte ? *Le Pr.* Il n'y a pas moyen de reculer. On peut considérer dans le castor, ou l'usage qu'on fait de sa dépouille, ou l'adresse avec laquelle il sait bâtir son logement. Le castor paroît avoir trois à quatre pieds de long tout au plus sur douze ou quinze pouces de largeur. Son poil dans les païs septentrionnaux est communément noir. Il tire sur le fauve et s'éclaircit à mesure qu'on avance dans les climats tempérés. Il a deux sortes de poils, le poil long et le duvet. Le duvet est extrêmement fin et serré, long d'un pouce, et sert à conserver la chaleur de l'animal. Le long poil sert à préserver le duvet de la boue et de l'humidité. Le castor soit mâle, soit femelle, porte dans quatre poches sous ses intestins une matière resineuse et liquide qui s'épaissit hors de-là. Nous verrons bien-tôt l'usage que l'animal en fait. Les Médecins l'appellent le *Castoreum*, et l'emploient comme un excellent remède contre les venins, contre les vapeurs et autres maladies : mais le castoreum se gâte et se noircit quand il est vieux et c'est alors un dangereux poison. On arrache le gros poil de la peau du castor, et on en emploie le duvet à faire des chaussons, des bas, des bonnets, et même des étoffes : mais on les a trouvé sujettes à se durcir comme du feutre : ce qui les a fait tomber en bien des endroits. L'usage du castor est presque réduit aux chapeaux et aux fourures. Une chose que vous auriez peine à croire, mais qui est très-certaine, c'est qu'on fait cas sur-tout des peaux de castor, quand les Sauvages ont long-tems couché dessus. Le long poil en tombe par ce moyen, et le duvet épaissi et humecté par la transpiration, est plus propre à être foulé et mis en oeuvre. Je vois bien que Monsieur le Chevalier perd patience si je ne lui montre le logement du castor : j'y viens. *Le Chevalier.* Voudriez-vous, Monsieur, commencer comme vous avez fait aux abeilles, et me dire d'abord avec quels instrumens il bâtit ? *Le Prieur.* Il en a trois, ses dents, ses pattes, et sa queue. Ses dents sont fortes, et à l'aide d'une racine longue et courbée elles sont profondément emboitées dans la machoire. Il en coupe le bois avec lequel il construit son bâtiment, et celui dont il fait sa nourriture. Il a les pieds de devant comme ceux des animaux qui aiment à ronger, et qui tien-

nent ce qu'ils mangent entre leurs pattes, comme les finges, les rats, les écureuils. Il se sert aussi de ses pieds de devant pour fouir, gratter, amolir, et gâcher la terre glaise dont il fait grand usage. Ses pieds de derrière sont garnis de membranes ou de grandes peaux entre les doigts comme ceux des canards et de tous les oiseaux de rivière. On voit par-là que l'Auteur de la nature l'a destiné à vivre dans l'eau et sur la terre. Sa queue est longe, un peu plate, et toute couverte d'écailles, garnie de muscles, et toujours humectée d'huile ou de graisse. Cet animal né architecte se sert de sa queue au lieu d'auge ou d'oiseau pour porter le mortier ou la glaise: il s'en sert ensuite comme d'une truelle pour l'étendre, et en fait un enduit. Les écailles empêchent que ces matières ne penétrent la queue par leur froid et par leur humidité: mais la queue et les écailles soufriroient à l'air et à l'eau sans le secours d'une huile qu'il y porte par tout avec le museau. Les poches dont nous avons parlé, en sont aparemment le réservoir. Les castors demeurent par troupes dans un même logement tant que les grandes chaleurs ou les grandes inondations, ou les poursuites des chasseurs, ou la disette des vivres, ou le trop grand nombre d'énfans ne les obligent pas de s'éloigner. Pour établir leur demeure, ils choisissent un endroit abondant en vivres, arrosé de quelque ruisseau, et propre pour y faire un lac ou un réservoir d'eau, où ils puissent aller prèndre le bain. Ils commencent par y construire une chaussée ou une levée qui tienne l'eau à niveau du prémier etage de leur logement. *Le Chev.* Du prémier étage? Y a-t-il-là comme chez nous le prémier et le second? *Le Pr.* Tout de même: mais examinons d'abord la chaussée qui forme leur abreuvoir, et qui sert à en tenir l'eau à une hauteur suffisante. Cette chaussée peut avoir dix ou douze pieds d'épaisseur à son fondement: elle est en talut ou en pente du côté de l'eau qui pése dessus suivant sa hauteur, et la presse puissamment contre terre. Le côté oposé est à plomb comme nos murailles, et ce talut qui a douze pieds de large en bas diminue vers le haut, et n'en a plus que deux. La matière de cette chaussée n'est que du bois et de la glaise. Les castors tranchent avec une facilité merveilleuse des morceaux de bois, les uns gros comme le bras, les autres comme la cuisse, et longs depuis deux jusqu'à quatre, cinq et six pieds, ou même plus, selon que le talut monte. Ils les enfoncent par un bout dans la terre, fort proches les uns des autres, les entrelaçant avec d'autres morceaux plus petits et plus souples. Mais comme l'eau s'échaperoit au travers, et mettroit l'abreuvoir à sec, ils ont recours à la terre glaise qu'ils savent fort bien trouver, et avec laquelle ils remplissent tous les vuides par dehors et par dedans: de façon que l'eau ne va plus loin. On continue à élever la digue à mesure que l'eau s'élève et devient abondante. Ils savent que le transport des matériaux est plus facile à faire par eau que par terre, et ils profitent de la crue

des

des eaux pour porter à la nage le mortier sur leur queue, et les morceaux de bois entre leurs dents, par-tout où ils en ont besoin. Si la force de l'eau, ou les chasseurs qui courent sur leur ouvrage y font par hazard quelque crevasse, ils rebouchent bien vîte le trou, visitent tout l'édifice, réparent et entretiennent tout avec une vigilance parfaite : mais quand les chasseurs les viennent voir trop souvent ils ne travaillent plus que de nuit : ou même ils abandonnent leur ouvrage. La chaussée ou la digue de l'abreuvoir étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qui sont des logemens ronds ou ovales partagés en trois pièces qu'ils élèvent l'une sur l'autre; l'une au-dessous du rez de chaussée, et ordinairement pleine d'eau, les deux autres au dessus. Ils fondent ces petits bâtimens d'une manière très-solide sur le bord de leur abreuvoir, et toujours par étage, afin que si l'eau monte, ils se puissent loger plus haut. S'ils trouvent une petite Isle voisine de l'abreuvoir, ils y construisent leur demeure qui est alors plus stable, et où ils sont moins incommodés de l'eau dans laquelle ils ne peuvent être que peu de tems. S'ils ne trouvent pas cet avantage, avec le secours de leurs dents, ils enfoncent dans terre des pilotis pour maintenir l'édifice contre l'eau et contre les vents. Ils font au bas deux ouvertures pour aller à l'eau : l'une les conduit à l'endroit où ils se baignent et qu'ils tiennent toujours propre. L'autre est le passage à l'endroit où l'on porte tout ce qui pourroit salir les étages supérieurs. Ils ont une troisième porte placée plus haut, de peur d'être pris lorsque les glaces leur bouchent les portes de la place basse. Quelquefois ils construisent leur maison entière à sec sur la terre ferme, et font des fossés de cinq à six pieds de profondeur pour descendre jusqu'à l'eau. Ils emploient les mêmes matériaux et la même industrie pour les bâtimens que pour les levées. Les murailles des bâtimens sont perpendiculaires, et ont deux pieds d'épaisseur. Comme leurs dents valent bien mieux que des scies, ils tranchent tous les bouts de bois qui excédent l'à plomb de la muraille : puis mêlant de la glaise avec des herbes sèches, ils en font un torchis, dont ils enduisent à l'aide de leur queue le dehors et le dedans de l'ouvrage. Le dedans de la cabane est voûté en anse de panier, et pour l'ordinaire de figure ovale. La grandeur en est réglée sur le nombre de ceux qui y logeront. Douze pieds de long sur huit ou dix de large suffisent pour huit ou dix castors. Si le nombre est plus grand, ils élargissent la place à proportion. On assure en avoir trouvé plus de quatre cens logés dans différentes cabanes qui communiquoient les unes aux autres. Mais ces grandes sociétés sont rares, parce qu'elles sont trop tumultueuses. Les castors savent communément mieux faire leurs parties. Ils s'associent au nombre de dix ou douze, ou quelque peu plus : tous bons amis et gens de connoissance, sur qui on peut compter pour passer agréablement l'hiver

ensemble. Ils ont une arithmétique naturelle, qui leur fait proportionner la place et les provisions aux besoins de la compagnie : et comme c'est un usage parmi eux de demeurer chacun chez soi sans jamais découcher, ils ne font point de dépense inutile pour des survenans. Il y a des castors qu'on apelle terriers, qui font leur demeure dans des cavernes pratiquées dans un terrain relevé au bord ou à quelque distance de l'eau. Ils pratiquent sous terre des boyaux qui vont de leur caverne jusqu'à l'eau, et qui descendent quelquefois depuis dix jusqu'à cent pieds. Ces boyaux gagnent des retraites inégalement élevées où ils se mettent à sec à mesure que les eaux montent. Leurs lits sont composés de copeaux qui leur servent de matelas, et d'herbes qui leur tiennent lieu de lits de plume. Tous ces ouvrages, surtout dans les païs froids, sont achevés au mois d'Août ou de Septembre, après quoi les castors font leurs provisions. Durant l'été ils vivent de tous les fruits et de toutes les plantes que la campagne leur fournit. En hiver ils vivent du bois de frêne, de plane et autres, qu'ils font tremper dans l'eau à mesure qu'ils en ont besoin. Ils sont pourvus d'un double estomac pour digérer en deux reprises un aliment si dur. Ils coupent des brins qui ont depuis trois pieds jusqu'à dix. Les gros morceaux sont trainés au réservoir par plusieurs castors à la fois ; les petits par un seul, mais par des chemins différens. On assigne à chacun sa route, de peur que les travailleurs ne s'embarrassent mutuellement. On régle la grandeur du chantier sur le nombre des habitans, et l'on a observé que la provision de bois pour dix castors étoit de trente pieds en quarré sur dix de profondeur. Ces morceaux de bois ne sont pas entassés, mais places en croisant l'un sur l'autre et avec des interstices, afin qu'ils puissent arracher le bois au besoin, et tirer toujours celui d'en bas qui trempe dans l'eau. Ils le coupent et l'aportent dans leur cabane où toute la famille en vient gruger sa part. Quelquefois ils vont au bois et régalent leurs petits de quelque nouvelle nourriture. Les chasseurs qui savent qu'ils aiment mieux le bois frais que le bois flotté, en aportent auprès de leurs cabanes, et les prennent à l'affut ou au piège. Quand l'hiver devient fort, quelquefois on fend la glace, et lorsque les castors viennent à l'ouverture pour respirer on les tue avec des haches. Ou bien on fait à la glace un grand trou qu'on couvre d'un filet bien fort. On renverse ensuite la cabane. Les castors qui croient à leur ordinaire se sauver en gagnant l'eau, et s'échaper par l'ouverture de la glace, donnent dans le panneau et demeurent pris. *Le Chev.* C'est bien dommage de renverser le bâtiment de ces pauvres bêtes. On ne voit nulle part une si grande industrie. *Le Comte.* On raconte à peu près les mêmes inclinations et le même travail du rat musqué, qui est un animal d'Amérique, plus gros que notre rat domestique. C'est en toute manière un diminutif du castor.

Il

Il est inutile de nous y arrêter plus long-tems. *La Comtesse.* Monsieur le Chevalier, voyez-vous ce qui se passe là-bas le long du fossé? C'est une affaire qui vous regarde. *Le Chev.* Où vont ces gens avec leurs perches et leurs filets? C'est vrayement une partie de pêche que Madame veut bien m'acorder. Ces Messieurs en sont-ils? *Le Comte.* Nous n'abandonnons pas Monsieur le Chevalier. Ses plaisirs sont les nôtres. *Le Prieur.* Vous savez, mon cher Chevalier, que je suis pêcheur d'hommes. Je vous souhaite votre pêche bonne. Mais vous voulez bien permettre que j'aille aussi travailler à la mienne.

§. 247.

Les Fleurs.

Le Chev. Je n'ai pas perdu au change, en remettant au mois de May le voyage que je devois faire ici en Septembre: j'y trouve tout embelli. *La Comtesse.* Graces au printems et au retour des fleurs. *Le Chev.* Celles qui bordent le parterre forment un coup d'oeil ravissant: mais je ne les ai encore vues que de dessus le balcon. *La Comtesse.* Nous pouvons descendre et les voir de près. Msr. le Prieur, dites-moi, je vous prie, d'où vient qu'a l'ouverture d'un jardin fleuri chacun ressent une joie subite, et pourquoi sans avoir aucune pensée distincte on goûte dans ce moment une satisfaction que l'on n'éprouve pas ailleurs? Je n'en dois, ce me semble, chercher la cause que dans les riches couleurs qui viennent fraper nos yeux. Ce n'est pas sans dessein que les fleurs ont été si magnifiquement parées. *Le Pr.* Qu'en pensez-vous, Msr. le Chevalier? *Le Chev.* Jamais, je vous l'avoue, il ne m'étoit venu en pensée de chercher du dessein dans les fleurs: mais, à en juger par le plaisir qu'elles me font, elles sont faites pour nous réjouir. *La Comtesse.* Cette pensée est flateuse: mais ne seroit-elle que flateuse? et faut-il la prendre pour une illusion de l'amour propre? *Le Pr.* Je suis bien eloigné de le croire. Tout est lié dans la nature; et quoique chaque chose y ait sa fin particulière, ou sa correspondance avec quelqu'autre, nous les voyons toutes se raporter à l'homme en dernier lui. Elles se réunissent en lui comme dans leur centre: il est la fin de tout, puisqu'il est ici le seul qui fasse usage de tout. C'est pour lui que le soleil se léve: c'est pour lui que les étoiles brillent: et si les corps les plus éloignés de lui le servent si régulierement, à plus forte raison ce qui a été placé auprès de lui est-il destiné pour son usage. *La Comt.* Les fleurs en particulier sont visiblement faites pour lui plaire: elles n'ont même de l'agrément que pour lui. Ses yeux sont les seuls qui en jouissent. Les animaux ne paroissent goûter aucun plaisir à la vue des fleurs: ils ne s'y arrêtent jamais: ils les confondent avec l'herbe commune: ils foulent aux pieds les plus belles, et n'ont pour cet ornement de la terre que la plus parfaite indifférence. L'homme au contraire, parmi cette foule d'objets et de richesses qui l'envi-

ronnent, démêle et cherche les fleurs avec une complaisance singulière. *Le Pr.* Aussi y a-t-il entr'elles et nos yeux une agréable simpathie, un attrait puissant qui nous invite à nous en aprocher. Si nous en cueillons quelques-unes, nous leur connoîtrons de nouvelles perfections à mesure que nous les considérerons de près. La plupart d'entr'elles ne se bornent pas à contenter notre vue par la beauté de leur arrangement et de leurs couleurs: elles s'emparent doucement de notre odorat par un parfum exquis: et après qu'elles ont rassasié nos sens d'une satisfaction innocente, l'esprit y découvre encore des merveilles qui le ravissent. Si je veux suivre cette fleur dans sa naissance, dans ses progrès, et dans ses suites, je trouve qu'elle a coutume de paroître dans l'endroit où la graine se montrera; et que par-tout où la fleur manque, il n'y a point de graines à espèrer. Les arbres des forêts, les arbres fruitiers, les légumes, et les herbes des champs se couvrent tous les ans de fleurs plus ou moins éclatantes, pour étaler ensuite un fruit ou une graine, qui communément ne manque à se former que quand la fleur elle-même n'a pu s'epanouir ou être suffisamment conservée. Je cherche le raport qu'il y a de la fleur à la graine: et en examinant de près la structure de chaque fleur, j'y trouve toujours un ou plusieurs étuis destinés à loger ces graines. J'y aperçois des étamines qui soutiennent, aux environs de cet étui, plusieurs paquets de poussières qui y tombent de toute-part. Le tout est environné d'un calice ou d'un manteau qui s'ouvre et se ferme avec une sorte de précaution, selon la disposition de l'air. Tous ces raports me parlent et m'instruisent. Je ne puis douter enfin que ces pièces disposées avec tant d'artifice et de régularité, et qui se séchent autour de l'etui quand la graine y est formée, ne contribuent à la génération de cette graine. Je découvre ainsi la prémière destination des fleurs. Dieu en acordant à l'homme la verdure de la terre, a perpétué son présent pour tous les siècles par la commission qu'il a donné aux fleurs de renouveller chaque plante d'année en année, en y rendant la graine féconde. *Le Chev.* Voilà une fonction bien noble: mais si elles sont faites pour rendre la graine féconde, pourra-t-on dire encore qu'elles sont faites pour notre plaisir? *Le Pr.* Cette importante et prémière destination de procurer l'immortalité aux plantes n'en empêche pas une seconde qui est de récréer la vue de l'homme. Dieu a voulu en créant les fleurs joindre les délices à l'utilité. S'il ne les avoit destinées toutes qu'à fournir à chaque plante un germe réproductif, il ne les auroit pas relevées la plupart par des formes si gracieuses et par des couleurs si touchantes. Il en eût été comme des racines qui étant destinées à servir la plante dans l'obscurité, n'ont été pourvues d'aucune parure: au lieu que la main qui a formé les fleurs semble avoir pris plaisir à les découper et à les peindre la plupart de la manière la plus propre à réjouir la vue de l'homme,

me, et à décorer son séjour. *La Comtesse.* Nous pouvons aujourd'hui nous occuper moins de cette admirable structure des fleurs qui produit des effets si utiles : nous nous en sommes suffisamment entretenus autrefois. Arrêtons-nous plus particulièrement au plaisir qu'elles sont chargées de nous procurer. Il y a d'abord un très-grand nombre de fleurs qui ne paroissent avoir d'autre emploi sur la terre que de présenter à l'homme un bouquet : et tandis que les autres lui préparent un fruit, dont il fera usage après la fleur, celles-là ne lui sont rien moins qu'indifférentes, quoi qu'il ne leur connoisse d'autre mérite que celui de plaire : mais elles se présentent à lui les unes et les autres avec un si grand air de bienséance et de propreté, qu'il est aisé de voir qu'elles viennent toutes lui faire leur cour. *Le Pr.* A peine pourroit-on croire jusqu'où a été portée l'atention de réjouir l'homme par la beauté et par la multitude des fleurs. La multitude en tient du prodige : on croiroit qu'elles ont reçu ordre de naître sous ses pas : nulle partie dans la nature qui ne lui en offre tour à tour, elles naissent au haut des arbres et sur l'herbe qui rampe : elles embellissent les valées et les montagnes : les prairies en sont émaillées : il les cueille au bord des bois et jusques dans les déserts : la terre est un jardin qui en est tout couvert: et afin que l'homme ne soit point privé de cette vue délicieuse lorsqu'il se renferme dans les bornes étroites de sa demeure, elles semblent vouloir la lui rendre plus aimable, en se réunissant dans son parterre et en s'y plaisant plus qu'ailleurs. *La Comtesse.* Ne diroit-on pas que les plus belles au moins, séparées du vulgaire des fleurs pour former une ambassade brillante, viennent rendre hommage à leur seigneur, et saluer par députés le Roi de la nature. *Le Prieur.* Il est exactement vrai que la beauté des fleurs ne tend qu'à inspirer la joie, et que les plus belles, après bien des épreuves, ne sont trouvées propres qu'à repaître nos yeux. Aussi la vue en est-elle si touchante et le pouvoir si sûr, que la plupart des arts, qui veulent plaire ne croient jamais mieux réussir qu'en empruntant leur secours. La sculpture les imite dans ses ornemens les plus legers. L'architecture embellit souvent de feuillages et de festons les colonnes et les faces trop nues de ses édifices. Les plus riches broderies ne sont guères que des feuillages et des fleurs. Les plus magnifiques étoffes en sont toutes parsemées: et on les trouve belles à proportion qu'elles aprochent de la vivacité des fleurs naturelles. Celles-ci ont été de tout tems le symbole ou la marque de la joie : elles étoient autrefois la parure inséparable des festins, et elles se montrent encore avec aplaudissement sur la fin de nos repas lorsqu'elles viennent avec le fruit ranimer la fête qui commence à languir. Elles sont tellement faites pour les réjouissances, qu'on les trouve incompatibles avec le deuil. La bienséance, instruite par la nature, les écarte de tous les lieux où régne la douleur et les larmes. *La Comtesse.* Au contraire

les fêtes de la campagne ne se passent point sans guirlandes. Les fêtes des personnes polies commencent par une fleur : si l'hiver la refuse, l'art sait la contrefaire. Une jeune épouse, magnifiquement parée au jour de ses nôces, croiroit qu'il manque une partie nécessaire à sa parure, si elle n'y ajoutoit un bouquet. Une Reine même dans les plus grandes solemnités, quoique chargée des pierreries de la couronne, ne dédaigne pas cet ornement champêtre. La grandeur et la majesté ne lui suffisent point: elle aime à y joindre par le moyen des fleurs un air de douceur et de gayeté. *Le Pr.* La religion elle-même, quoique si recueillie, si simple, si ennemie d'un apareil théatral, qui seroit plus propre à dissiper le coeur qu'à l'occuper des saints mystères ou de ses propres besoins, ne laisse pas dans certains jours de fête de permettre l'usage des rameaux, des bouquets, et des chapeaux de fleurs. *Le Chev.* Il n'y a personne qui ne soit touché de la beauté des fleurs : c'est bien dommage que nous les perdions si vîte. *La Comtesse.* Il est vrai que l'on pourroit dire de chaque fleur en particulier ce qu'on a dit d'une autre beauté.

- - - - - Les plus belles choses
Ont le pire destin :
Elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Mais la plupart des fleurs étant chargées de parer la demeure de l'homme, au moins pour un tems, elles se gardent bien de s'y montrer toutes de compagnie, ni dans une même saison : elles sont de service auprès de lui tour à tour : elles conviennent entr'elles pour embellir les différentes saisons, et se succédent sans laisser aucun vuide : rarement se plaint-on de leur absence quand elles sont de quartier. *Le Prieur.* Les fleurs par cette succession nous donnent une magnifique fête composée de décorations qui se suivent dans un ordre réglé. Les hépatiques, les primevéres, les violettes, les jacintes, les oreilles d'ours, les crocus printaniers, les narcisses, les anémones, nous donnent, pour ainsi dire, le prémier acte. Celles là disparoissent pour la plupart pour faire place aux couronnes imperiales, aux fritillaires, aux narcisses à bouquet, au muguet, au lilas, aux iris, aux tulipes, aux jonquilles, aux renoncules, et à toutes les fleurs qui couronnent à présent ce parterre. Dans les lointain le arbres fruitiers mélangent les couleurs les plus tendres avec la verdure naissante, et relévent de toutes parts la garniture du parterre. Vous voyez en même tems monter le feuillage des rosiers, des lis, des cyclamens, des juliennes, des giroflées, des boutons d'or, des taraspis, des pavots, et des oeillets : leurs tiges et leurs boutons se fortifient par des acroissemens insensibles : c'est-là que se font les préparatifs des parures de l'été. L'automne ensuite étalera les pyramidales, les balsamines, les

se-

ſoleils, les paſſevelours, les tubéreuſes, les amarantes, les oeillets d'inde, les colchiques, les tricolors, et cent autres eſpèces. La fête continue ſans interruption: celui qui préſide offre toujours du nouveau, et il prévient par d'agréables changemens les dégoûts inſéparables de l'uniformité. L'hiver ramenant les frimats et les brouillards, baiſſe enfin ſon noir rideau ſur la nature et nous en dérobe le ſpectacle: mais en nous faiſant ſouhaiter le retour de la verdure et des fleurs, il procure quelque repos à la terre épuiſée par tant de productions. *La Comteſſe.* Nous ſommes ſi ſenſibles à la beauté des fleurs, que nous avons apris à nous les donner malgré l'hiver. Nous ſauvons les débris de l'automne, et nous parvenons ſouvent à faire éclore des fleurs printanières ſans atendre le retour des Zéphirs toujours trop lents à revenir. Les tubéreuſes, les immortelles, les géranions, et d'autres fleurs bien gouvernées peuvent ne paroître que fort tard: on les fait durer avec le ſédon, juſqu'à ce que le laurier-tin fleuriſſe dans nos apartemens à l'abri de la biſe. Les anémones et les violettes aidées en terre de la moindre chaleur; les jacintes, les narciſſes, et les tulipes miſes à un air chaud et dans un peu d'eau qu'on renouvelle tous les jours, couronnent nos cheminées dans les mois les plus triſtes. Nous raprochons ainſi l'automne et le printems: ils ſemblent ſe donner la main. *Le Prieur.* Ce n'eſt pas ſeulement d'une ſaiſon à l'autre que les fleurs ſe diverſifient: celles-mêmes qui paroiſſent enſemble dans chaque ſaiſon ont une variété de formes qui demontrent et l'invention inépuiſable de l'Ouvrier, et l'intention qu'il a eue de multiplier les embelliſſemens de notre demeure. Il eſt impoſſible de nombrer les différens plans ſur leſquels toutes les eſpèces de fleurs ont été faites, ſans qu'aucun de ces plans ſoit la répétition ou la copie d'un autre. Tout eſt original et particulier à chaque eſpèce: elles différent entr'elles par la découpure des pétales, par la légèreté des dentelles ou des franges qui les bordent, par la diſpoſition des étamines qui accompagnent le coeur, par la ſtructure du calice qui réunit toutes ces pièces, par la taille des tiges qui les ſoutiennent, par la forme de la fane, c'eſt à dire, du feuillage verd qui les environne, ſur-tout enfin par les couleurs, et par les airs qui leur ſont propres. Arrêtons-nous un moment à l'impreſſion que fait ſur nous l'aſſemblage de tant de riches couleurs. Je ne ſais à quoi les fleurs gagnent le plus, ou à être vues enſemble, ou à être conſidérées ſéparément. Enſemble, elles forment un aſſortiment où tout eſt d'acord. Rien n'y paroît rude, mal placé, ou tranchant. Il réſulte du concours de toutes ces couleurs une ſorte d'harmonie fort variée, dont l'oeil eſt parfaitement ſatisfait. Priſes ſéparément, il n'y en a aucune qui ne ſe faſſe valoir par un agrément qui lui eſt propre, et qui n'ait, pour ainſi dire, ſon mérite perſonel. Cueillons à l'avanture la prémière qui nous tombera ſous la main.

C'est une des dernières anémones panachées. Elle m'offre seule ce que j'ai admiré dans le parterre entier. J'y aperçois des couleurs toutes différentes, et des nuances de ces mêmes couleurs qui s'afoiblissent par degrés, se fondent sans rudesse les unes dans les autres, et vont se noyer imperceptiblement dans les teintes voisines. La tulipe au contraire coupe sa couleur par un panache nettement distingué: et l'oposition marquée qu'elle met entre l'un et l'autre, relève encore le brillant et la vivacité de tous les deux. Si la sagesse divine s'est jouée dans la distribution des couleurs dont les fleurs sont parées; quel nouvel agrément n'a-t-elle pas mis dans l'air et la figure qu'elle a donnés à chacune d'elles? Voyez d'un coup d'oeil toutes les fleurs qui remplissent les pièces de ce parterre. Les unes s'élèvent avec un port plein de dignité et de grandeur. D'autres sans faste et sans étalage attirent les yeux par la régularité de leurs traits. Quelle noblesse se fait sentir dans le maintien de ces tulipes! Quelle élégance et quelle simétrie dans les piramides sur lesquelles paroîtront bientôt les lis? Au pied de ces fleurs majestueuses, j'aperçois une pensée. Celle-ci ne s'annonce point: on croiroit qu'elle a peur de paroître. De loin elle promet peu: de près elle nous réjouit par une douce odeur et par des graces singulières. *La Comtesse.* Vous me faites plaisir de l'avoir démelée dans son obscurité. C'est ma fleur favorite: non seulement parce qu'elle est de toutes les saisons, et toujours prête à remplacer les autres fleurs qui nous manquent: mais parce que rien n'égale la finesse de son étoffe, ni le vermeil de sa pourpre. Le plus beau velours raproché de celui-ci, n'est plus qu'un tissu grossier: c'est un sac ou un cilice. *Le Chev.* Il est vrai que nos étoffes ne sont, ni aussi douces, ni aussi brillantes que les fleurs: mais elles ont un avantage que les fleurs n'ont point. Elles changent: on en invente de nouvelles. Au lieu que les fleurs sont toujours les mêmes. Il y a tant de plaisir à changer! *La Comtesse.* C'est un plaisir que nous avons grand soin de nous donner dans tout ce que nous faisons. Habits, meubles, musique, langage, façon de bâtir, toutes nos inventions sont dans un mouvement perpétuel: on ne s'y fixe à rien: une mode en chasse une autre, et nos plus beaux ouvrages ne sont sûrs de plaire, ni dans cent ans, ni à cent lieues d'ici. Nous tournons et retournons les mêmes choses en cent façons. Enfin, après bien des réformes, nous nous trouvons aussi incertains, et aussi peu avancés que le prémier jour. Il en est bien autrement de l'habillement des fleurs: l'étoffe, la couleur, la taille, tout en est toujours le même, à quelques mouchetures près, qui peuvent varier dans un petit nombre, et tout en plait toujours. On n'est tenté, ni d'y ajouter, ni d'y retrancher: ce seroit tout perdre, et le modèle en est si beau qu'on ne s'avise pas même d'y rien souhaiter de plus. Les roses n'ont point changé depuis le commencement du monde, et

de-

depuis le commencement du monde les roses ont toujours plu. *Le Pr.* Voilà donc des beautés qui, sans aprêts, sans recherches, et avec une extrême simplicité, ont atteint à la perfection, et sont fixées au vrai. *La Comtesse.* D'où peut naître la vraie différence de la beauté si constante des productions naturelles, d'avec la beauté si changeante, et si passagère des productions humaines? *Le Pr.* Il ne faut pas être surpris si les hommes sont bornés, stériles, et peu arrêtés dans leurs inventions; ils ne vont qu'à tâtons dans la découverte du beau. Cette matière qu'ils taillent en mille et mille façons pour se faire des maisons, des meubles, et des habits, n'est pas leur ouvrage. Ils n'en connoissent pas même le fond: elle les contredit souvent: elle se détruit, ou plutôt se dérange dans leurs mains. Ils cherchent à la remettre en oeuvre d'une façon qui leur promette plus de succès: mais la forme qu'ils lui rendent fait naître de nouveaux inconveniens, et de nouveaux dégoûts. On voit tout le contraire dans les ouvrages de Dieu. Tout ce qu'il a fait a une beauté déterminée et persévérante. Sa volonté fait la régle du beau. Ce qu'il a fait une fois ne change plus, et plait toujours. On sent qu'il est le maître de la nature, et qu'il la tourne à son gré. Cette matière souple et prompte à exécuter ses ordres, prend toutes les formes qu'il souhaite, et produit à coup sûr les effets qu'il a voulu. Il y imprime, selon son bon plaisir, les caractères les plus marqués, et les plus oposés. Il met sur la face du lion, du tigre, et du léopard, un assemblage de traits fiers, des linéamens terribles qui portent l'épouvante dans les ames les plus fermes. Mais quand cette main savante tire de la même matière les fleurs qu'il destine à réjouir notre vue, il les taille d'une autre façon. Il leur donne une forme élégante et légère: il y répand la douceur et les attraits: il y peint des caractères aimables, dont la seule vue inspire la joie: et au lieu qu'il rélégue bien loin de l'homme les figures effrayantes, en les chassant dans les bois et dans les déserts, il verse au contraire à pleines mains la verdure et les fleurs dans nos campagnes, dans nos prairies, dans nos jardins, et tout autour de nous. L'homme se voit ainsi environné d'objets, qui ne se montrent à lui, que pour le consoler dans son travail, en lui offrant par-tout des plaisirs qui l'amusent sans le corrompre. *La Comtesse.* Les fleurs sont indubitablement destinées à parer la terre par leurs brillantes couleurs: et la plupart même pour rendre la fête plus belle, répandent de toute-part une odeur dont l'air se trouve parfumé. Il semble de plus qu'elles prennent à tâche de conserver particulièrement cette odeur pour le soir et pour le matin, où la promenade est plus agréable: au lieu qu'elles ont assez peu d'odeur durant la chaleur du jour, lorsque nous les visitons le moins. Les fleurs ont-elles de l'intelligence pour nous servir si obligeamment? *Le Pr.* Il se fait de la sève des fleurs une transpiration perpétuelle, qui augmente à proportion

que

que le soleil est ardent. Ces esprits qui sont essencés ou aromatiques dans bien des fleurs, se dispersent aisément dans un air raréfié par les chaleurs, et alors ils affectent foiblement l'odorat : au lieu qu'ils ne percent qu'avec peine l'air qui est resserré par le retour de la nuit. L'action du soleil qui les détache est trop foible le soir et le matin pour les écarter à une grande distance, et par leur réunion ces esprits font sur nous une impression plus forte. De l'écoulement de ces petites parties hors de la fleur, il se forme autour d'elle un tourbillon qui se disperse, ou se resserre, tantôt plus, tantôt moins, selon l'action du soleil et de l'air. *La Comt.* Il faut que les esprits qui composent ce que vous apellez le tourbillon d'odeur, soient bien fins et bien legers, puisque la seule lumière du jour suffit pour les dissiper dans certaines fleurs. J'en cultive une qu'on nomme le géranion triste, qui n'a point d'odeur durant le jour, et qui en a une exquise durant la nuit. *Le Pr.* Tout démontre dans les fleurs une dissipation d'esprits qui s'augmente à proportion que le soleil agit sur elles. Mais, Monsieur le Chevalier, ne nous en tenons pas-là. Dans l'étude des choses naturelles, la bonne Philosophie ne se borne pas à y voir le méchanisme : elle remarque encore le bienfait. On aperçoit aisément la liaison qui se trouve entre le soleil, l'air, et les fleurs, mais y peut-on méconnoître une bonté atentive à faire tourner ces correspondances à l'avantage de l'homme? C'est en tout qu'il a été traité en Roi : non seulement on a parsemé son chemin de fleurs, pour contenter ses yeux : mais on a pris soin d'embaumer, et en quelque sorte de purifier l'air qu'il respire, en répandant les plus doux parfums sur son passage : on croiroit même que les fleurs s'aquittent de ce devoir avec intelligence, en réservant leurs exhalaisons les plus gracieuses et les plus sensibles pour les momens du soir, où elles voient l'homme venir au milieu d'elles se délasser de son travail. *La Comtesse.* Elles ne bornent pas leurs services à faire le plaisir de la vue et de l'odorat : les autres sens en peuvent encore tirer avantage. Elles nous donnent des pâtes qui enrichissent nos desserts, des poudres qui parfument nos armoires, des sirops, et même des remédes qui nous soulagent dans nos maladies. Les violettes, les jonquilles, les fleurs de pêchers, les roses, les jasmins, les oeillets, et surtout les fleurs d'orange, nous fournissent des conserves, des confitures, des essences, des eaux distilées, qui nous font jouir des odeurs et des autres bonnes qualités des fleurs, long-tems après qu'elles sont passées. *Le Chev.* J'ai toujours aimé les fleurs : mais j'en avois une idée trop basse. Je les regardois comme de petites productions du hazard, venues çà et là par caprice, et à l'avanture. A présent que je les vois paroître à dessein de me faire plaisir, je les regarde avec admiration, et avec reconnoissance. *La Comtesse.* Rien n'est plus juste. A quoi servent les lumières, quand elles ne sont pas accompagnées de sentimens? *Le Pr.* Mon

Mon cher Chevalier, les fleurs qui nous servent si bien, en immortalisant les plantes, et en embellissant la nature, ont encore une fonction plus utile et plus noble. *Le Chev.* Que peuvent-elles faire de plus? *Le Pr.* Elles nous instruisent: elles nous conduisent sans effort à la connoissance du prémier Etre, qui a daigné les tailler, les peindre, et y mettre tant de beauté. Quelle beauté est-il lui-même pour être ainsi la source d'une infinité d'autres, auxquelles il ne cesse de communiquer un éclat qui est encore le même que le jour où elles parurent pour la prémière fois sur la terre? Et s'il veut bien habiller si magnifiquement des créatures si peu durables qui seront sèchées demain et foulées aux pieds, comme l'herbe des champs, que fera-t-il pour nous qui sommes l'objet de sa complaisance? Quelles richesses ne nous prodiguera-t-il pas, quand il remplira les désirs qu'il a lui-même mis en nous, et *lorsqu'il embellira les esprits?*

SECTIO II.

Auserlesene Historien.

§. 248.

I. Un Mahometan voyant un Moufti, lui demanda conseil sur la conduite de sa vie. Le Moufti lui dit: *Reconnoissez un Dieu; retenez votre langue, réprimez votre colère, faites acquisition de la science, demeurez ferme dans votre réligion, abstenez vous de faire le mal, fréquenter les bons, couvrez les défauts de votre prochain, soulagez les pauvres de vos aumônes, et atendez l'Eternité pour recompense.*

§. 249.

II. Une jeune Seigneur qui aprenoit à jouer des instrumens, ayant touché une corde pour l'autre, le Maître l'en reprit. Qu'importe, lui dit le Prince, que je touche celle-ci ou celle-là? *Si c'est comme Roi*, répondit le Maître, *vous avez raison: mais si c'est comme Musicien, vous avez tort.*

§. 250.

III. Un insolent cracha un jour au nez à Diogène: C'est à ce coup, lui dit quelcun, que tu es en colère? *Point du tout*, repondit froidement le Philosophe, *je pense seulement, si je m'y dois mettre.*

§. 251.

IV. Rien ne pervertit davantage les Princes que de les flater quand ils font mal, ou de leur prêter du secours pour commettre des injustices. L'Empereur *Caracalla* avoit fait massacrer son frère *Géta* dans les bras de sa mère: il voulut obliger le Jurisconsulte *Papinien*, de justifier une action si brutale; *Papinien* n'en voulut rien faire, et dit *qu'il*

qu'il étoit plus aisé de commettre un parricide que de l'excuser: il aima mieux mourir que de conserver sa vie par une complaisance si criminelle.

§. 252.

V. PHILIPPE de *Macédoine* étant un jour fort embarassé d'affaires, ne voulut point juger le procès d'une Dame, et pour se disculper, il lui disoit qu'il n'avoit pas le loisir: *Si vous voulez vous reposer*, lui dit-elle, *renoncez donc à la Royauté.* Ces paroles le touchérent, il termina son affaire sur le champ.

§. 253.

VI. Le boufon du Roi Louis XI. disoit souvent, qu'aux Cours des Rois il y a quatre bonnes mères, qui ont quatre fort-mauvais enfans; savoir la Vérité, qui engendre la haine; la Prospérité, qui engendre l'orgueil; la Sévérité qui engendre le péril; et la Familiarité, qui engendre le mépris.

§. 254.

VII. Un Sot de qualité reprochant à un Général d'Armée la bassesse de sa naissance: *Je serai le prémier de ma race*, lui dit-il *et toi, tu seras le dernier de la tienne.*

§. 255.

VIII. Un Général des Athéniens faisant fortifier son camp, sans qu'il parût, qu'il eût besoin de cette précaution, il dit à ceux qui s'en étonnoient: *C'est une mauvaise excuse à un Général, de dire, je n'y pensois pas.*

§. 256.

IX. Un Chimiste ayant dédié à Leon X. un livre, où il se vantoit d'aprendre la manière de faire de l'or, s'atendoit à recevoir un magnifique présent. Le Pape lui envoya une grande bourse toute vuide, et lui fit dire, que puisqu'il savoit faire de l'or, il n'avoit besoin, que d'un lieu, où il le pût mettre.

§. 257.

X. Un païsan enfermoit tous les jours sa hache à la clef dans un cofre. Un jour sa femme lui en demanda la raison, il répondit: *Je crains que le chat ne la mange.* La femme répartit: *Vous vous moquez, les chats ne mangent point de haches.* Le mari répliqua: *Le bourreau! il nous a mangé un brocheton, qui nous coutoit un sou; pourquoi voulez-vous, qu'il ne mange pas une hache, qui en coûte vingt?*

§. 258.

XI. L'ignorance n'a jamais été un titre de mérite. CHARLES-Quint entendant à Génes un Orateur qui le haranguoit en Latin, eut de la peine à comprendre ce qu'on lui disoit, il dit en sortant: *Je paie bien maintenant la peine de la négligence que j'ai eue dans ma jeunesse.*

§. 259.

§. 259.

XII. Un Juge Turc, qu'on apelle Cadi, interrogeoit en présence d'un Sultan un Mahométan, qui se disoit Prophéte, et le sommoit de prouver sa mission par un miracle. Le Prophéte prétendu dit, que sa mission étoit évidente, en ce qu'il résuscitoit les morts. Le Cadi ayant repliqué, que c'étoit ce qu'il falloit voir, et qu'il ne suffisoit pas de le dire; il dit au Cadi: Si vous ne me croyez pas, faites-moi donner un sabre; que je vous coupe la tête, et je m'engage de vous résusciter. Le Sultan demanda au Cadi, ce qu'il avoit à dire là-dessus? il répondit: *Il n'est plus besoin de miracle, je l'en tiens quite et je crois qu'il est Prophéte.*

§. 260.

XIII. Un Evêque, qui donnoit à diner à plusieurs Prélats, fit dresser un buffet, composé de beaux et grands bassins, d'aiguières, de soucoupes, de flacons et autres ouvrages d'argenterie, faits par les meilleurs ouvriers: et comme ses confrères admiroient la magnificence de ce buffet, *je l'ai acheté*, leur dit-il, *à dessein, d'assister les pauvres de mon Diocése: Monseigneur*, lui répondit un de ces Prélats, *vous auriez pu leur en épargner la façon.* Il lui marqua plaisamment par cette réponse l'opinion qu'il avoit, que sa charité avoit eu moins de part, que son luxe, en l'achat de ce buffet.

§. 261.

XIV. Le Duc de Luxembourg étant à l'extrémité; le Père Bourdaloue, qui étoit venu l'assister dans sa maladie, lui dit: *Eh bien! Monseigneur, n'est-il pas vrai, que vous aimeriez mieux avoir donné un verre d'eau de plus à un pauvre pendant votre vie, et n'avoir pas gagné tant de batailles? Je voudrois au moins*, répliqua le Duc, *ne les avoir pas achetées si cher.*

§. 262.

XV. Sous l'Amiral de Tourville, un Soldat Gascon, voyant qu'on alloit donner un combat naval, et ayant peur de sa peau, prit bien ses armes, mais il commença à trembler extrêmement. Ce que remarquant son Capitaine, il lui en demanda la Cause. *Monsieur*, dit le Gascon, *ma chair tremble de peur, pour le danger où elle prévoit, que mon courage la portera tantôt.* Un autre dit: *Je ne tremble pas; mais je frémis seulement d'horreur pour le carnage, que je vais faire.* Un autre assûra, *qu'il trembloit du froid, avec lequel il alloit regarder le péril, où son courage l'alloit exposer.* Un autre disoit, que sa chair ne trembloit pas, mais *qu'elle tressailloit de joie pour la victoire, qu'il étoit assuré de gagner.* Il faudroit les avoir vu combatre, pour juger de la vérité de ces bons mots.

§. 263.

§. 263.

XVI. L'Espérance d'obtenir *un Chapeau de Cardinal* fit un jour entreprendre le voyage de Rome à un Archevêque de France: Mais ses brigues lui ayant été inutiles, il s'en revint en son Archevêché sans avoir rien obtenu. S'en retournant il contracta en chemin un fâcheux rhume, qui l'incommodoit fort. Un railleur, qui savoit le sujet et l'issue de son voyage, l'ayant souvent ouï tousser après son retour, dit: *Vrayement, Monseigneur notre Archevêque a un rhume des plus violens, mais il ne faut pas s'en étonner; puis qu'il est revenu de Rome sans chapeau.*

§. 264.

XVII. Louis XI. qui ne vouloit point d'autre conseil, que soi-même, allant un jour à la chasse, monté sur un très-petit cheval, le Sieur de Brésai, Sénéchal de Normandie, qui l'acompagnoit, lui demanda, où il avoit pris un si puissant cheval et si fort? Comment, dit le Roi, il est très-foible et très-petit. *Sire*, lui répartit Brésai, *il faut qu'il soit bien fort, car il porte vous et tout votre conseil.*

§. 265.

XVIII. Elisabeth, Reine d'Angleterre, faisant la visite ordinaire de ses provinces, voulut voir la maison qu'avoit à Redgrave Bacon, Garde des Sceaux de son Royaume. Après qu'elle l'eut bien considerée, *Monsieur le Chancelier*, lui dit-elle, *quelle petite maison avez-vous ici? Madame*, répondit Bacon, *ma maison est assez grande pour moi; mais c'est votre Majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison.*

§. 266.

XIX. La Ville de Bude, Capitale d'Hongrie, ayant été courageusement emportée d'assaut par les Chrétiens en 1686. non obstant la belle défense d'une forte garnison, et les efforts d'une nombreuse armée composée de l'élite des troupes Ottomannes, qui s'étoit aprochée pour la sécourir, on fit pour ce sujet de grandes réjouissances, tant en Allemagne, qu'à la Cour de l'incomparable Pape Innocent XI. Pendant que toute la ville de Rome rétentissoit de joie, l'Ambassadeur de France se tint extrêmement coi. Trois Italiens s'en étant aperçus, concertérent de passer par devant son quartier, et le prémier cria, passant la main autour de la tête: *He! Viva l'Imperadore; Buda è guadagnata;* c'est à dire: *Ha! Vive l'Empereur. Bude est prise.* Le second, comme faisant l'étonné, lui demanda? *è vero, è vero, Signore?* c'est à dire: *Est-il vrai, Monsieur?* Sur ces paroles celui du milieu portant un petit cochon de lait sous son manteau, le serra si fort de son bras, qu'il commença à crier: *Oui, Oui, Oui &c.* Voilà une belle invention, qui étoit suivie d'un commun aplaudissement du peuple.

§. 267.

XX. Les Officiers de Mahomet IV. Empereur des Turcs, étant assemblés un jour au grand conseil, qu'on apelle Divan, commencèrent à raisonner entr'autres choses de leur condition et de leur fortune. Enfin le grand Vizir Kiouperli dit en souriant: Messieurs, *nous ressemblons aux fourmis*, *auxquelles dans la vieillesse viennent des ailes*, *et qui ayant pris l'essor meurent.*

§. 268.

XXI. Un Empereur des Turcs ayant entendu, que le fameux Capitaine Scanderbeg avoit un sabre, avec lequel il tranchoit la tête d'un seul coup au plus grand boeuf, le lui demanda. Après l'avoir reçu, il lui prit envie de l'essayer, mais sans y pouvoir réussir. Alors il lui fit une réprimande de ce qu'il l'avoit dupé. *Sire*, répartit, Scanderbeg, *je vous avois envoyé mon sabre*, *mais non pas mon bras.*

§. 269.

XXII. Un Gascon, qui s'étoit vanté de bravoure, s'enfuyoit dans une occasion. Un Parisien lui dit: où est donc ce grand courage? Il répondit: *Il est aux jambes.* Un autre disoit qu'en quelque endroit de son corps qu'on le blessât, le coup étoit mortel; *parce qu'il étoit tout coeur.*

§. 270.

XXXIII. Comme les Anglois s'embarquèrent, pour quiter la ville de Calais après la conclusion de la paix, faite entr'eux et le Roi de France; un François demanda à un de cette nation, quand ils reviendroient? L'Anglois prompt à la réponse, lui dit: *Je ne puis vous déterminer le tems*, *mais nous reviendrons*, *quand vos péchés seront plus grands que les nôtres.* Cette prédiction est arrivée en 1695. lorsque Milord Berkley, Amiral de la flotte Angloise, ruina entr'autres cette ville, par quelques centaines de bombes qu'il y jetta.

§. 271.

XXIV. Henri VIII. Roi d'Angleterre ayant des démêlés avec le Roi François I. résolut de lui envoyer un Ambassadeur, et de le charger de plusieurs paroles fières et ménaçantes. Il choisit pour cet Emploi un Evêque Anglois, en qui il avoit beaucoup de confiance. Cet Evêque lui réprésenta, que sa vie seroit en grand danger, s'il tenoit de pareils discours à un Roi aussi fier, qu'étoit le Roi François I. et qu'il le prioit de le dispenser de cette commission. *Ne craignez rien*, lui dit Henri VIII. *Si le Roi de France vous faisoit mourir*, *je ferois abatre bien des têtes à des François*, *qui sont en ma puissance.* *Je le crois*, repondit l'Evêque, *mais de toutes ces têtes*, ajouta-t-il en riant, *il n'y en a pas une*, *qui vint si bien sur mon corps*, *que celle-ci*, en lui montrant la sienne.

§. 272.

XXV. Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, étant en prison par ordre du Roi Henri VIII. laissa croître ses cheveux et sa barbe. Un barbier se présenta, pour les lui couper, et pour le raser. *Mon ami*, lui dit-il, *comme nous avons, moi et le Roi, un procès au sujet de ma tête, je ne veux faire aucune dépense pour l'ajuster, que je ne sache, qui de nous deux en doit disposer.*

§. 273.

XXVI. Un Prince railloit un de ses Courtisans, qui l'avoit servi dans plusieurs ambassades, et lui disoit, qu'il ressembloit à un boeuf. Je ne sais à qui je ressemble, répondit le Courtisan, mais *je sais, que j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.*

§. 274.

XXVII. Les Princes se décrient quand ils ne sont pas liberaux, mais il faut que leur libéralité soit raisonnable et proportionnée au mérite et aux services: il faut qu'ils donnent avec méthode et à propos, qu'ils distinguent les honnêtes gens d'avec les flateurs, ou les personnes inutiles. Un Courtisan avide et prodigue demandoit tous les jours de nouveaux bienfaits à un Prince; mais il lui répondit fort sagement: *Si je continue à vous donner, je deviendrai pauvre et je ne vous enrichirai point, puisque vous dissipez tout ce qu'on vous donne.*

§. 275.

XXVIII. Jean deuxième, Duc de Bourbon, étant en ôtage en Angleterre pour le Roi Jean, plusieurs Gentils hommes des Vassaux de ce Duc cabalèrent contre lui durant son absence, et empiéterent sur ses droits. Un des Officiers en fit des mémoires exacts, et en présenta un gros recueil au Duc à son retour, afin qu'il en fit faire justice. Le Duc lui demanda, s'il avoit aussi tenu régître de tous les bons services, qu'ils lui avoient rendus auparavant? Et l'Officier lui ayant répondu que non; *il n'est donc pas juste, que je fasse aucun usage de celui-ci*, repliqua le Duc, en le jettant au feu sans le lire..

§. 276.

XXIX. Henri le Grand, Roi de France, se promenoit un jour à pié; et étoit suivi du Duc de Mayenne, qui lui avoit fait la guerre, et lui avoit disputé la Couronne. Ce Duc étoit fort gros et mauvais piéton. Le Roi prit plaisir à le lasser, en le faisant marcher fort long-tems: La promenade étant finie, *mon Cousin, lui dit le Roi, voilà la seule vengeance, que je prendrai jamais de vous.*

§. 277.

XXX. L'Intendant du feu Duc de Guise lui répresentoit la nécessité, qu'il y avoit de mettre ordre à ses affaires domestiques, et lui donna

donna une liste de plusieurs personnes inutiles dans la maison. *Il est vrai, lui dit-il, que je pourrois bien me passer de tous ces gens-là; mais leur avez-vous demandé, s'ils pourront aussi se passer de moi?*

§. 278.

XXXI. L'Empereur Auguste voulut plaisanter avec un Poëte, qui avoit fait plusieurs fois des vers à sa louange; *il est juste*, lui dit-il, *que je vous recompense de vos vers*, et lui donna en-même-tems une épigramme de sa façon. Le Poëte la lut, et tira aussi-tôt sa bourse, où il y avoit quelques pièces d'or: *Je voudrois*, dit-il à l'Empereur, en la lui présentant, *avoir de plus grandes sommes à vous ofrir, pour vous payer plus dignement ces beaux vers, que vous avez faits pour moi.*

§. 279.

XXXII. Le Roi Pyrrhus après avoir gagné deux batailles contre les Romains, vit que son armée étoit presque ruinée: *Je suis perdu*, dit-il, *si j'en gagne une troisième.* Il fit ainsi connoître, qu'il y a des victoires, qui coûtent si cher, qu'il est plus avantageux, de ne les pas obtenir.

§. 280.

XXXIII. Les amis de Socrate témoignoient être irrités, de ce que quelqu'un, qu'il avoit salué, ne lui avoit pas rendu son salut. *Pourquoi se fâcher*, leur dit Socrate, *de ce que cet homme n'est pas si civil que moi?*

§. 281.

XXXIV. Les Courtisans de Philippe, Roi de Macédoine, vouloient lui persuader, de se vanger d'un homme de mérite, qui avoit mal parlé de lui. *Il faut savoir auparavant*, dit Philippe, *si je ne lui en ai donné aucun sujet*, et ayant apris que cet homme n'avoit jamais reçu de lui aucun bienfait, quoi qu'il l'eût mérité, il lui envoya de grands présens. Quelque-tems après il aprit, que ce même homme lui donnoit de grandes louanges. *Vous voyez*, dit alors Philippe aux mêmes Courtisans, *que je sais mieux que vous le secrèt de faire cesser la médisance;* et il ajouta ensuite, *que les Rois avoient des moyens surs de se faire aimer, quand ils vouloient, et qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, quand ils ne l'étoient pas.*

§. 282.

XXXV. Du tems que les Italiens n'avoient pas encore l'industrie d'exclure du pontificat les Prélats des autres nations, un Prélat Limozin fut élu Pape, et reçut ensuite une députation des gens de son païs. Après lui avoir témoigné leur joie de son élévation, l'un d'eux lui dit: *Nous venons au nom de vos Compatriotes les Limozins, vous supplier d'user en leur faveur du pouvoir absolu, qu'on leur a dit*

que vous avez sur la terre. Vous savez, Saint-Père, la stérilité de votre pauvre patrie, dont les habitans recueillent à peine assez de blé pour les nourrir la moitié de l'année, et le besoin qu'ils ont d'avoir recours aux châtaignes. Donnéz-lui donc la fertilité qui lui manque, et faites, en considération de l'honneur, qu'elle a de vous avoir vu naître, qu'on y puisse à l'avenir faire deux récoltes par an. Le bon Pape ne crut pas, qu'il dût les mécontenter pour si peu de chose, et il leur répondit : *Qu'il leur acordoit volontiers leur demande, mais pour plus grande marque de son affection, il y joignoit une autre grace, qui étoit, qu'au lieu, que dans les autres païs on ne comptoit que douze mois pour une année, il vouloit, que par privilége spécial les Limozins en eussent vingt-quatre en chacune des leurs.*

§. 283.

XXXVI. Sixte cinquième étant devenu Pape, de cordelier qu'il étoit, après avoir passé par les dégrés de la milice eclésiastique, ne changea pas d'humeur en changeant de fortune, et conserva le caractère qu'il avoit d'homme naturellement plaisant. Il aimoit à repasser dans sa mémoire les bons tours, qu'il avoit faits, et les avantures de sa prémière condition. Il se ressouvint, qu'étant Cordelier, il avoit emprunté de l'argent à un Supérieur d'un couvent d'un autre ordre, et qu'il ne le lui avoit point rendu. Il demanda de ses nouvelles, et ayant apris qu'il vivoit encore, il lui envoya ordre de venir lui rendre compte de ses actions. Le bon Réligieux, qui n'avoit rien à se reprocher, alla à Rome avec la tranquillité, que donne une bonne conscience. S'étant présenté au Pape : *On nous a averti*, lui dit le Saint-Père, *que vous avez mal employé les deniers de votre couvent, et nous vous avons envoyé querir, pour nous en faire rendre compte. Saint-Père,* lui répondit ce Réligieux, *je ne crois point avoir failli en celà. Songez bien*, dit le Pape, *si vous n'avez point prêté de l'argent à quelqu'un mal-à-propos, et entr'autres à un certain Cordelier, qui passa chez vous en une telle année.* Ce bon homme après avoir un peu rêvé, lui dit : *Saint-Père, il est vrai, c'étoit un grand fripon, qui m'attrapa cet argent sous de vains prétextes, et sur la parole qu'il me donna, de me le rendre dans peu. Eh bien !* lui dit le Pape : *Nous sommes ce cordelier, dont vous parlez, qui voulons vous restituer cet argent suivant notre promesse, et vous donner avis, de n'en plus prêter aux gens de cet habit-là et qui ne sont pas tous destinés à devenir Papes, comme nous, pour être en état de vous le rendre.* Le bon homme fort surpris de retrouver son cordelier en la Personne du Pape, voulut alors lui demander pardon de l'avoir apellé fripon. *Ne vous en mettez pas en peine*, lui dit le Saint-Père, *cela pouvoit bien être en ce tems-là, mais Dieu nous a donné les moyens de réparer nos fautes passées ;* et il renvoya ensuite ce bon Réligieux, après lui avoir rendu l'argent, qu'il lui devoit, et lui avoir fait beaucoup de caresses.

§. 284.

§. 284.

XXXVII. Un Réligieux allant prêcher, s'arrêta à diner chez un pauvre Curé de village, et comme il ne trouva pas le pain, ni le vin de ce curé assez bon, il en envoya acheter de meilleur, avec les autres provisions nécessaires pour faire un bon repas. Il se fit apporter, en se mettant à table, une cassette remplie de plusieurs utensiles de vermeil doré, dont il se servoit dans ses voyages. Le Curé surpris de sa magnificence, lui demanda, s'il avoit fait ses voeux? *Oui sans doute*, répondit le Prédicateur. *Mon Pére*, lui dit alors le Curé, *nous ferions donc vous et moi un bon Réligieux ; car vous avez fait le voeu de pauvreté, et moi je l'observe.*

§. 285.

XXXVIII. Quand on ne se posséde pas, il échape quelquefois des paroles qui causent beaucoup de confusion, quand elles viennent à être relevées. Un Ambassadeur d'Hollande, qui ne passoit pas pour grand génie, se trouvant un jour à un bal, se mit à railler de la grosseur de son ventre, et dit, en frapant dessus : *Qu'il avoit couté bien de l'argent à l'Etat.* Une Dame prit la parole et dit : *Qu'il eût bien mieux valu que cette dépense eût été faite pour sa tête.*

§. 286.

XXXIX. Ceux qui ne font que de bonnes actions, et à qui la conscience ne fait point de reproches, ne se défient de personne. Les Politiques blâmoient Alphonse, de ce qu'il alloit sans gardes en public. *Un Roi*, leur dit-il, *qui ne fait que du bien à ses sujets, a-t-il quelque-chose à craindre ?*

§. 287.

XL. *Comme le Prince de Condé passoit dans une ville, le prémier Magistrat, qui savoit qu'il n'aimoit pas les harangues, lui étant allé au-devant, se contenta de lui faire la révérence, et de lui dire, qu'il savoit bien l'art de l'ennuyer, et qu'il ne tenoit qu'à lui de le faire, mais qu'il aimoit mieux lui présenter les Echevins, qui venoient lui offrir le présent de la ville. A peine le Magistrat eut-il achevé, que le Prince lui dit, qu'il étoit son homme et qu'il n'avoit jamais entendu une harangue plus à son gré. Le Magistrat voyant que le Prince étoit en bonne humeur, prit le moment pour lui demander une grace pour les habitans, le menaçant, s'il ne la lui acordoit, de le haranguer la prémière fois qu'il repasseroit. Le Prince se prit à rire, lui fit mille amitiés et lui donna plus qu'il ne demandoit.*

§. 288.

XLI. Le Duc d'Ossoune, fameux par ses jugemens, et par ses plaisantes réparties, étant Vice-Roi de Naples, alla sur les galéres du Roi d'Espagne le jour d'une grande fête, à dessein d'user du droit, qu'il avoit de donner la liberté à un forçat. Il en interrogea plu-

les bêtes destinées au spectacle. On y voyoit une mer couverte de vaisseaux, et une infinité de monstres marins. Le haut de cette place étoit couvert de voiles de pourpre, travaillées à l'aiguille. Pour finir la fête, on donnoit un repas magnifique à tous les spectateurs.

§. 297.

L. Le Roi Antigone prioit les Dieux de le préserver de ses amis: et un Courtisan lui ayant demandé, pourquoi il ne demandoit pas d'être préservé de ses ennemis? il répondit c'est qu'il est facile de se garantir des embuches de ses ennemis, parce qu'on s'y atend, mais *il n'est pas si facile de prévoir celles d'un ami; parce qu'on ne se défie pas de lui.*

§. 298.

LI. Pendant la guerre de trente ans en Allemagne, un certain Général d'Armée étant allé faire tête aux ennemis, s'amusa long-tems auprès de la ville d--- où il fut réduit aux dernières extrémités, en sorte qu'il perdit par la famine une armée composée de quatre-vingts mille hommes. C'est dequoi l'on prit sujet de faire une médaille avec ces mots d'un côte: *vous verrez les actions de Monsieur *** au revers.* Et la tournant, on n'y trouva rien.

§. 299.

LII. Un homme de coeur ne se décourage point pour les railleries qu'on fait sur sa personne, ou sur ses avantures. Un Capitaine ayant perdu une jambe à la guerre ne laissoit pas d'y vouloir retourner, et répondit à ceux qui demandoient, dequel secours un boiteux seroit à l'armée? *Je n'y vais pas pour fuir, je n'y vais que pour combatre.*

§. 300.

LIII. L'Empereur Auguste soufroit, que ses Ministres le régalassent l'un après l'autre. Un d'eux le traitant un jour sans beaucoup de façon, Auguste lui dit: *Je ne croyois pas, que nous fussions si bons amis.*

§. 301.

LIV. Un Vénitien, qui n'étoit jamais sorti de Venise, et qui par cette raison ne devoit pas être bon Cavalier, étant monté pour la prémière fois sur un cheval rétif, qui ne vouloit pas même avancer, quoi qu'il lui fit sentir l'éperon, tira son mouchoir de sa poche, et l'ayant exposé au vent, il dit: *Je ne m'étonne plus, si ce cheval n'avance pas, car le vent est contraire.*

§. 302.

LV. L'Empereur Charles-quint ayant signé un privilége injuste, se le fit raporter, et le déchira en disant: *J'aime mieux défaire ma signature, que ma conscience.*

§. 303.

§. 303.

LVI. Un Mahometan, qui faisoit peur à voir, tant il étoit laid, trouva un miroir dans son chemin, et l'ayant ramassé, il s'y regarda; mais comme il se vit difforme, il le jetta de dépit, et dit: *On ne t'auroit pas jetté, si tu étois quelque-chose de bon.*

§. 304.

LVII. La plupart des hommes croient, qu'il faut être dur et sévére pour se faire respecter: cependant la dureté et la sévérité rebutent tout le monde. La clémence et la bonté avancent plus les affaires, qu'une rigueur infléxible, parce qu'on fait tout par dépit quand on se voit mal-traité. L'Empereur RODOLPHE de la maison d'Autriche voyant que ses gardes repoussoient de petites gens, qui faisoient leurs éforts pour le voir: *Laissez tout le monde venir à moi*, dit-il à ses gardes, *je ne suis pas Empereur pour être enfermé dans une boîte.*

§. 305.

LVIII. *Un Roi avoit prononcé sentence de mort contre un criminel, qu'on alloit éxécuter en sa présence. Celui-ci n'ayant plus que la langue, dont il put disposer, vomissoit mille injures et mille malédictions contre le Roi. Le Roi ayant demandé ce qu'il disoit, un de ses Officiers, qui ne vouloit pas l'aigrir davantage contre ce malheureux, prit la parole et dit, que le criminel disoit, que Dieu chérissoit ceux qui se modéroient dans leur colére, et qui pardonnoient à ceux qui les avoient offensés. Sur ce raport le Roi fut touché de compassion et fit grace au criminel. Un autre Officier ennemi de celui qui venoit de parler au Roi, dit: Des personnes de notre rang et de notre caractère, ne doivent rien dire aux Monarques, qui ne soit véritable. Ce misérable a injurié le Roi, et a proféré des choses indignes contre sa Majesté. Le Roi en colère de ce discours dit:* Le mensonge de ton collégue m'est beaucoup plus agréable, que la vérité, que tu viens de me dire.

§. 306.

LIX. Un Mahometan, qui avoit donné plusieurs preuves d'une force extraordinaire, étoit dans une si grande colère, qu'il ne se possédoit plus et qu'il écumoit de rage. Un homme sage, qui le connoissoit, le voyant en cet état, demanda ce qu'il avoit? et il aprit, qu'on lui avoit dit une injure. Cela lui fit dire; *Comment? ce misérable porte un poids de mille livres, il ne peut pas supporter une parole?*

§. 307.

LX. Un mal-honnête homme insulta un jour PERICLES en plein Barreau: il ne parut point ému des injures qu'on lui disoit et sans rien répondre, il fit tranquillement tout ce qu'il avoit à faire. Quand il fut sorti, l'autre le poursuivit, criant toujours après lui jusqu'à son logis. Il étoit tard; *Prenez un flambeau*, dit Periclès à un de ses domestiques, *et réconduisez-le chez lui.*

§. 308.

LXI. Un Roi avoit besoin d'une somme d'argent à donner aux Tartares, afin de les empêcher de faire des courses dans ses Etats, et aprit, qu'un pauvre, qui gueusoit, avoit une somme très-considérable. Il le fit venir, et lui en demanda une partie par emprunt, avec promesse, qu'elle lui seroit rendue, d'abord que les revenus ordinaires seroient aportés au trésor. Le pauvre répondit: *Il seroit indigne, que V. M. souillât ses mains, en maniant l'argent d'un mendiant tel que je suis, qui l'ai amassé en gueusant.* Le Roi répartit: Que cela ne te fasse point de peine, il n'importe, c'est pour donner aux Tartares: *Telles gens, tel argent.*

§. 309.

LXII. Un Marchand fit une perte considérable, et récommenda à son fils de n'en dire mot à personne. Le fils promit d'obéir, mais il pria son Père de lui dire, quel avantage le silence produiroit? Le Père répondit: *C'est afin qu'au lieu d'un malheur, nous n'en ayons pas deux à supporter; l'un d'avoir fait cette perte, et l'autre de voir nos voisins s'en réjouir.*

§. 310.

LXIII. Le Tailleur de HENRI le Grand montra un jour à ce Prince un livre rempli de quelques réglemens, qu'il avoit composés sur l'état et sur le Gouvernement. Le Roi apella un de ses Officiers, et lui dit: *Qu'on me fasse venir tout-à-l'heure mon Chancelier pour me faire un habit, puisque mon Tailleur veut me faire des Réglemens.*

§. 311.

LXIV. *Un fils étoit dans un cimetière assis sur le tombeau de son Père, qui lui avoit laissé de grands biens, et tenoit ce discours au fils d'un pauvre homme: Le tombeau de mon Père est de marbre, l'épitaphe est écrite en lettres d'or, et le pavé à l'entour est de marqueterie et à compartiment. Mais toi, en quoi consiste le tombeau de ton Père? En deux briques, l'une à la tête, et l'autre aux piés, avec deux poignées de terre sur son corps? Le fils du pauvre répondit:* Taisez-vous, au jour du jugement votre Père aura à peine relevé la pierre, dont il est couvert, que le mien sera déja arrivé en Paradis.

§. 312.

LXV. Alexandre le Grand priva un Officier de son emploi, et lui en donna un autre de moindre considération, et l'Officier y aquiesça. Quelque-tems après Alexandre vit cet Officier et lui demanda, comment il se trouvoit dans la nouvelle charge, qu'il exerçoit? L'Officier répondit avec respect: *Ce n'est pas la charge, qui rend celui qui l'exerce plus noble et plus considérable, mais la charge devient noble et considérable par la bonne conduite de celui qui l'exerce.*

§. 313.

LXVI. Un sage disoit : Quand l'aumône sort de la main de celui qui l'a faite, avant que de tomber dans la main de celui qui la demande, elle dit cinq belles paroles à celui, de la main de qui elle part : *J'étois petite, et vous m'avez fait grande ; J'étois en petite quantité, et vous m'avez multipliée ; J'étois ennemie, et vous m'avez rendue aimable ; J'étois passagère, et vous m'avez rendue permanente ; vous étiez mon gardien, et je suis présentement votre garde.*

§. 314.

LXVII. Trois voyageurs trouvèrent un trésor dans leur chemin, et dirent : *Nous avons faim, qu'un de nous aille acheter de quoi manger.* Un d'eux se détacha, et alla dans l'intention de leur aporter de quoi faire un repas. Mais, il dit en lui-même : il faut que j'empoisonne la viande, afin qu'ils meurent en la mangeant, et que je jouisse du trésor moi seul. Il exécuta son dessein, et mit du poison dans ce qu'il avoit aporté à manger : mais les deux autres, qui avoient conçu le même dessein contre lui, pendant son absence, l'assassinèrent à son retour et demeurèrent les maîtres du trésor. Après l'avoir tué ils mangèrent de la viande empoisonnée, et moururent aussi tous deux. Un Philosophe passa par cet endroit-là, et dit : *Voilà, quel est le monde. Voyez de quelle manière il a traité ces trois personnes. Malheur à celui, qui lui demande des richesses.*

§. 315.

LXVIII. Nicolas Fouquet, Sur-Intendant des Finances de Louis XIV. prit pour sa devise un écureuil, qui tâchoit de monter sur des lis au sommet d'un grand arbre avec ces mots : *Que n'y monterois-je?* Le Roi voyant cela, en témoigna son déplaisir par ces mots : *Il faut couper les pates à cette bête-là.* Ce qui arriva peu après.

§. 316.

LXIX. *Un coupeur de bourse voyant entrer un Marchand à la comédie, le suivit, espérant de lui atraper les beaux boutons d'orfèvrerie, qu'il avoit à son juste-au-corps de velours, et pour mieux y réussir, il se mit derrière lui. Sur la fin du prémier acte, il commença à couper le juste-au-corps pour avoir les boutons. Le Marchand s'en apercevant tira son couteau de sa poche et prit si bien son tems, qu'il coupa l'oreille du coupeur de bourse, qui commença à crier:* Mon oreille, mon oreille : *Le Marchand cria aussi:* Mes boutons, mes boutons ; Tenez les voilà, *dit le coupeur de bourse au Marchand, qui lui dit* : Tien, voilà aussi ton oreille.

§. 317.

LXX. Comme un Matelot alloit entrer dans un vaisseau, qui partoit pour les Indes, un Philosophe lui dit : *Mon ami, où est-ce que ton Père est mort? Dans un naufrage*, répondit le Matelot. *Et ton Grand-*

Grandpère? Comme il alloit à la pèche, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'il y fut submergé avec sa barque. Et ton Bisayeul? Il périt aussi dans un navire, qui alla se briser contre un écueil. Comment donc, reprit le Philosophe, *oses-tu te mettre sur mer, puisque tous tes Ancêtres y ont péri? il faut que tu sois bien téméraire.* Monsieur le Philosophe, reprit le Matelot, quoi qu'on en dise, je crois avoir autant de raison que vous: mais dites-moi un peu, où est-ce que votre Père est mort? Fort doucement dans son lit: Et tous vos Ancêtres? De la même manière fort tranquillement dans leur lit. *Eh! Monsieur le Philosophe*, répartit le Matelot, *comment-osez-vous donc vous mettre au lit, puisques tous vos Ancêtres y sont morts?*

§. 318.

LXXI. Les hommes mésurent leurs bésoins à leurs cupidités, plutôt qu'à la nécessité. S'ils vouloient se borner, ils trouveroient, que mille choses sont superflues, dont ils ne croient pas pouvoir se passer. Les *Samnites* vaincus par *Marius*, vinrent lui ofrir de grands présens; ils le trouvèrent occupé à faire cuire des raves pour son diné. Il ne voulut point recevoir ce qu'ils lui ofroient: *Un homme*, leur dit-il, *qui se contente de si peu de choses, n'a pas grand besoin de votre or, ni de votre argent.*

Sans faire tant d'aprêts,
La vertu se contente, et vit à peu de frais.

§. 319.

LXXII. On dit des manières d'agir contraires des François et des Espagnols, que le François porte les cheveux longs, l'Espagnol les porte courts: le François mange vîte et beaucoup, l'Espagnol mange lentement et fort peu: le François se fait servir le bouilli le prémier, l'Espagnol le rôti: le François met d'ordinaire le vin sur l'eau, l'Espagnol met l'eau sur le vin: le François parle volontiers à table, l'Espagnol n'y dit mot: le Francois se promène après le repas, l'Espagnol dort, ou s'assied: le François marche vîte, l'Espagnol marche posément: les laquais François suivent leur maître, ceux des Espagnols vont devant: le François, pour faire signe à quelcun, de venir à lui, hausse la main, et la ramène vers le visage, l'Espagnol pour le même sujet baisse la sienne, et la rabat vers les piés: le François donne par civilité le haut du pavé, l'Espagnol donne le dessous: le François entre et sort le dernier de sa maison, l'Espagnol y entre et en sort le prémier: le François demande l'aumône avec soumission, l'Espagnol la demande avec une éspèce de gravité, qui ressemble beaucoup à l'arrogance: le François réduit à la pauvreté vend tout, hormis sa chemise, la chemise est la prémière chose, dont l'Espagnol se défait, gardant sa fraise, l'épée et le manteau jusqu'à l'extrémité: le François met le matin son pourpoint le dernier, l'Espagnol commence à s'habiller par-là: le François

pour

pour se boutonner commence par le colet, et finit par la ceinture, l'Espagnol commence par la ceinture et finit par le colet.

§. 320.

LXXIII. Un Evêque étant le plus fameux guerrier de son tems, fut enfin fait prisonnier par un Roi voisin, avec lequel il étoit en guerre. Celui-ci, lui ayant pris la cuirasse, qu'il avoit sur le dos, l'envoya au Pape avec un billet en ces termes: *Voilà une robe que nous avons trouvée, voyez si c'est celle de votre fils.*

§. 321.

LXXIV. Un certain Ambassadeur reprochant à un Grand Capitaine, qu'il étoit fils d'un Tailleur: *Cela est vrai*, répartit l'autre: *et je porte à mon côté l'aune, de laquelle je mésure les poltrons.*

§. 322.

LXXV. On ne peut obliger par la force les Princes à tenir ce qu'ils promettent, parce qu'il n'y a point de Tribunal au dessus d'eux; mais ils doivent être à eux-mêmes des Juges fort sévéres. Les *Espagnols* disoient de *Charles V.* qu'il ne violoit jamais sa parole, que pour exercer sa clémence, et pour pardonner à ses ennemis, dont il avoit juré la ruine.

§. 323.

LXXVI. Aristote étant un jour en Compagnie, un fâcheux se mit à l'entretenir de choses triviales et inutiles, sans lui donner le tems de répondre; et lui dit après un long discours: Je t'ai bien rompu la tête, grand Philosophe; *Point du tout*, interrompit Aristote, *car je ne t'ai pas écouté.*

§. 324.

LXXVII. Il se trouve quelque-fois dans les Etats de certaines gens qui semblent n'être nés, que pour entretenir les dissentions et pour ruiner les familles; on les devroit punir comme des perturbateurs du repos public. *Louis Sforce*, Duc de Milan, entendant parler d'un Avocat, qui étoit si fin et si rompu dans toutes les ruses de la chicane, qu'il gagnoit les causes les plus injustes et les plus desespérées, ou les faisoit durer si long-tems, qu'on ne voyoit jamais la fin du procès, le fit venir devant lui. Je dois, lui dit le Duc, cent ducats à mon Boulanger, pour du pain qu'il m'a fourni, je voudrois bien ne le pas payer: pourriez-vous trouver des expediens, pour me tirer d'affaire? *Il n'est rien de plus aisé*, répondit l'Avocat, *que de faire languir votre Créancier pendant dix ans.* Le Duc indigné de ce discours ordonna, qu'on fit mourir publiquement ce méchant Avocat.

§. 325.

LXXVIII. Le défunt Duc de Toscane Ferdinand II. avoit coutume de dire: *Col-tempo saremo tutti Francesi, overo Turchi: Avec*

le

le tems nous serons ou François ou Turcs. Il donnoit à connoître par-là, que ces deux nations briguoient l'arbitrage et la domination de l'Europe.

§. 326.

LXXIX. Un Evêque étant à table, il lui tomba en mangeant quelque-chose sur sa barbe, qu'il portoit fort longue. Son Maître d'hotel lui dit: *Monseigneur, il y a quelque-chose sur la barbe de Votre Grandeur.* Mais voyant que ce Prélat le regardoit de travers, crut, que c'étoit à cause, qu'il ne s'étoit pas bien expliqué, et pour se corriger, il se reprit, et dit: *Monseigneur, il y a quelque-chose sur la Grandeur de votre barbe.*

§. 327.

LXXX. Alphonse Roi de Naples avoit un boufon à sa cour, qui écrivoit sur ses tablettes toutes les folies, que les Courtisans y faisoient. Le Roi voulut un jour lire ce qui y étoit écrit: et fut fort surpris de voir son nom à la tête des autres, parce qu'il avoit donné dix mille écus à un More, pour aller en Barbarie acheter des chevaux. Quelle folie ai-je faite, lui demande le Roi, que tu m'as mis dans ce catalogue? *Sire*, répondit le boufon, *vous vous êtes fié à un homme qui n'a ni foi ni loi; il demeurera dans son païs avec votre argent.* Mais, réprit le Roi, s'il revient avec des chevaux, ou qu'il me raporte mon argent, que diras tu? *Alors*, répliqua le boufon, *j'éfacerai votre nom de mes tablettes, et j'y mettrai le sien.*

SECTIO III.

Lehrreiche Fabeln.

§. 328.

Il est aisé d'opprimer les Innocens.

Le Loup et l'Agneau.

Fable I. Un Loup et un Agneau, pressés de la soif, étoient venus boire à un même ruisseau. Le loup étoit au dessus, et l'agneau beaucoup plus bas. Alors ce voleur poussé par la gourmandise lui chercha querelle et lui dit: Pourquoi m'as-tu troublé l'eau pendant que je bûvois? L'agneau répondit en tremblant: „Comment „puis je faire, je vous prie, ce dont vous vous plaignez, puisque l'eau „coule de vous à moi, avant que je la boive?„ Le loup repoussé par la force de la vérité, lui répliqua: „Mais il y a plus de six mois: que „tu as médit de moi.„ Certes, lui répondit l'agneau, je n'étois pas encore né: „Si ce n'est toi, reprit le loup, c'est donc ton père, qui a „médit de moi.„ Là-dessus il se jette sur lui, et le déchire sans quartier.

tier. Cette fable est faite pour ceux, qui sous de faux prétextes, oppriment les innocens.

§. 329.

L'Insatiable est souvent la dupe de son avidité.

Un Chien traversant une rivière avec un morceau de chair dans la gueule.

II. Celui qui désire le bien d'autrui, perd justement le sien propre. Un Chien passant une rivière à la nage, et portant de la chair dans sa gueule, vit son image dans l'eau claire, et s'imaginant, que c'étoit un autre chien, qui portoit une autre proie, voulut la lui arracher; mais trompé par son avidité, il lâcha celle qu'il avoit à la gueule, et ne put atraper celle qu'il poursuivoit.

§. 330.

Fuyez la societé d'un plus puissant que vous.

La Vache, la Chèvre, la Brebis, et le Lion.

III. La societé avec un plus puissant que soi n'est jamais ferme ni assurée. Voici une Fable, qui prouve ce que j'avance. La Vache, la Chèvre, et la Brebis qui soufre patiemment les injures, s'associérent dans les bois avec le Lion. Après avoir atrapé ensemble un gros Cerf, et en avoir fait les parts, le Lion leur tint ce langage: „Je prens, „leur dit-il, la prémière, à cause que je m'apelle Lion; vous m'acor- „derez la seconde, parce que je suis le plus fort; la troisième m'est dûe „en faveur de mon courage; et mal en prendra à celui qui touchera „la quatrième. Ainsi ce méchant-là emporta seul toute la proie.

§. 331.

Mauvais Pères, mauvais Enfans.

Les Grenouilles se plaignent du Soleil.

IV. *Esope* voyant un jour beaucoup de monde aux nôces d'un de ses voisins, qui étoit un insigne voleur, se mit à faire ce Conte: Le Soleil voulant un jour se marier, les Grenouilles poussèrent des cris vers le Ciel. *Jupiter* ému de leurs criailleries demanda, quel étoit le sujet de leur plainte. L'une des Citoyennes des Etangs lui dit: „Quoi qu'il n'y ait aujourd'hui qu'un Soleil, il ne laisse pas de brûler „tous nos marais, et de nous faire périr misérablement de sécheresse. „Que deviendrons-nous donc, s'il a un jour des enfans?„

§. 332.

Les Dignités ne servent qu'à deshonorer les Fous.

Ce que dit le Renard d'un Masque de Théatre.

V. Un Renard ayant vu par hazard un Masque de Théatre, dit, ô la belle tête, qui n'a point de cervelle! Cela doit s'apliquer à ceux

que

que la fortune a comblés d'honneur et de gloire ; mais à qui elle a ôté le sens commun.

§. 333.

On ne croit point un Menteur, lors même qu'il dit vrai.

Le Loup et le Renard jugés par le Singe.

VI. Celui qui s'est fait connoître une fois par quelque insigne friponnerie, perd toute créance, lors même qu'il dit la vérité. Ce petit Apologue d'*Esope* en fournit une bonne preuve. Le loup accusoit le Renard de lui avoir derobé quelque-chose, et le Renard soutenoit, qu'il n'étoit pas coupable. Là-dessus le Singe fut pris pour juger leur différent; et après que l'un et l'autre eut plaidé sa cause devant lui, il leur prononça la sentence en ces termes : „Il me semble Monsieur le Loup, que vous n'avez pas perdu ce que vous redemandez; et vous Monsieur le Renard, je crois, que vous avez dérobé subtilement ce que vous niez tout à plat avoir pris.„

§. 334.

Ce qu'on méprise est souvent ce qui sert le plus.

Le Cerf pris par son bois.

VII. Ce Conte fait voir, que ce qu'on méprise est souvent plus utile que ce qu'on loue, et qu'on estime. Un Cerf, qui venoit de boire à une fontaine, s'y arrêta, et vit sa figure dans l'eau. Comme il y admiroit son grand bois, et trouvoit que ses jambes étoient trop menues, il fut tout d'un coup épouvanté par le bruit des Chasseurs. Aussi-tôt il prit la fuite à travers champs, et par la légèreté de sa course, il mit les Chiens en défaut. Il se retira donc au plus vîte dans une Forêt ; mais il fut acroché par son bois aux branches d'un arbre, où les Chiens le mirent en pièces, sans aucun quartier. On dit, qu'alors, sur le point de mourir, il poussa cet inutile regret: „Que je suis „malheureux, de n'avoir connu qu'à cette heure, combien m'a servi ce que je méprisois, et à quel triste état m'a réduit ce que je louois autre-fois!„

§. 335.

Il n'y a rien de plus traître qu'un Adulateur.

Le Renard et le Corbeau.

VIII. Ceux qui aiment à recevoir des louanges trompeuses, en paient un jour la folle enchère; mais leur repentir vient d'ordinaire trop tard. Un Corbeau perché sur un haut arbre, étoit prêt à manger un fromage, qu'il avoit pris sur une fenêtre, lors qu'un Renard, qui le vit, lui tint ce discours : „Que votre plumage est beau! que votre „corps est bien tourné, et que vous avez bonne mine! Si vous aviez la „voix belle, il n'y auroit point d'oiseau qui l'emportât sur vous. Le

sot,

sot, leurré par ces flateries, ouvre le bec, pour se régaler de sa voix, et laisse tomber en même tems son fromage. Le fin Renard s'en saisit au plus vîte, et se retire avec sa proie. Ce fut alors, mais trop tard, que le Corbeau dupé fit entendre ses lamentations. Cette Fable est une preuve de ce que peut la ruse, ou le génie, et que l'adresse l'emporte toujours sur la force.

§. 336.

Gardez-vous d'accepter un Répondant de mauvaise foi.

Le Cerf et la Brebis.

IX. Lors qu'un Fourbe s'oblige sous une mauvaise caution, il n'a pas dessein d'expédier les affaires, mais de causer quelque brouillerie. Un jour le Cerf pria la Brebis, de lui prêter un boisseau de blé, sous le cautionnement du Loup; mais la Brebis, qui se doutoit de quelque mauvais tour, lui répondit: „Le Loup est acoutumé à prendre, „et à gagner au pié, et vous courez si vîte, qu'on vous perd aussi-tôt „de vue: Où est-ce donc que je vous irai trouver, lors que le terme „sera échu?

§. 337.

Fermez toutes les avenues de votre Maison aux méchans.

La Chienne prête à faire ses petits.

X. Les caresses d'un mal-honnête homme sont autant de piéges, qu'il faut éviter, comme l'avanture suivante nous l'insinue. Une Chienne, prête à faire ses petits, obtint, sans peine, d'une de ses amies, la permission de les mettre bas dans sa petite loge. Quand cette amie revint pour lui demander sa place, elle n'oublia ni prières, ni supplications, pour en obtenir un délai fort court, jusqu'à ce que ses petits fussent en etat de la suivre. Au bout de ce nouveau terme, sollicitée plus que jamais de se retirer, elle dit à son amie: „Si tu es assez „brave pour me combatre, avec toute ma famille, je te céderai la „place.

§. 338.

Ceux qui ne rendent service, que pour leur intérêt particulier, ont tort de prétendre qu'on leur en ait de l'obligation.

L'Homme et la Belette.

XI. Une Belette se voyant prise par un homme, et voulant éviter la mort, qu'elle étoit sur le point de recevoir, lui dit: „Je vous „conjure de me donner la vie, puis que c'est moi, qui délivre votre mai„son des Souris, qui vous font tant de mal. L'Homme lui répliqua: „Si tu le faisois pour l'amour de moi, je t'en aurois obligation, et „t'acorderois la grace que tu me demandes: Mais comme ton unique

„but est de jouir des restes, qu'elles doivent ronger, et de les croquer „ensuite elles-mêmes, ne me fais point valoir ici un bienfait imaginai-„re.„ Il n'eut pas plustôt achevé ce discours, qu'il la fit mourir. Ceux qui n'ont en vue, que leur intérêt particulier, et qui cependant veulent se faire un mérite auprès des simples, comme s'ils ne cherchoient que l'avantage des autres, doivent se reconnoître dans cette fable.

§. 339.

Les bienfaits des méchans sont suspects.

Le Chien fidèle.

XII. Celui qui devient libéral tout d'un coup, plait aux sots: mais c'est en vain, qu'il cherche à duper les sages. Un Voleur de nuit ayant jetté un morceau de pain à un Chien, pour voir s'il seroit sensible à cet apat: le Chien l'en desabusa en ces termes: „Si vous prétendez, lui dit-il, me fermer la bouche, et m'empêcher d'aboyer, pour garantir le bien de mon Maître, vous vous trompez fort, car votre générosité envers moi me paroit si extraordinaire, qu'elle m'avertit de „redoubler ma vigilance, afin que vous n'atrapiez rien ici par ma faute.

§. 340.

N'essayez point d'imiter les Grands.

La Grenouille qui creva.

XIII. Les Petits se ruinent, en voulant aller de pair avec les Grands. Une Grenouille envieuse de la grosseur d'un Boeuf, qu'elle vit dans une prairie, tâcha d'abord de l'égaler, et après avoir enflé sa peau naturellement ridée, elle demanda à ses petits, si elle étoit plus grosse que le Boeuf? Ils lui répondirent que non. Là-dessus, elle se gonfla de nouveau, avec plus d'éfort, et leur fit ensuite la même question, pour savoir, qui l'emportoit d'elle ou du Boeuf. Ils l'assurérent, que c'étoit le dernier. Enfin, dépitée de n'avoir pu jusques-là parvenir à son point, elle s'enfla si bien et si beau, qu'elle en creva sur la place.

§. 341.

Les Riches ont plus à craindre que les Pauvres.

Les Mulets et les Voleurs.

XIV. Deux Mulets, qui étoient chargés, alloient de compagnie. L'un portoit des sacs remplis d'argent, et l'autre des sacs pleins d'orge. Le prémier, qui portoit un riche fardeau marchoit la tête levée, et la secouant faisoit retentir la sonnette qu'il avoit au cou. L'autre le suivoit à pas comptés, et sans bruit. Des Voleurs sortis à l'improviste de leur embuscade vinrent fondre sur eux, et au milieu de la tuerie frapent le prémier Mulet de leurs armes, volent l'argent, et laissent là l'orge de peu de valeur. Celui qui avoit été pillé se

mit

mit à déplorer son infortune, et l'autre lui dit: „En vérité, je suis bien-„aise, qu'on ait fait peu de cas de moi; car je n'ai rien perdu, et „je n'ai reçu aucune blessure. Cet exemple fait voir que la pauvreté assure le repos des hommes, et que les grandes richesses exposent à bien des dangers.

§. 342.

On méprise souvent les meilleures choses.

La Perle dans le Fumier.

XV. Pendant qu'un jeune Coq cherchoit à manger dans un fumier, il y trouva une Perle. „D'abord il s'écria: Est il possible, qu' „une aussi belle chose que toi soit enterrée dans un lieu si indigne d'el-„le? Ah, si quelcun de ceux, qui connoissent ton prix et qui en sont „avides, t'avoit aperçue, il y a long-tems qu'il t'auroit rendu ton pré-„mier lustre! Comment est-ce que je t'ai trouvée, moi, qui aimerois „beaucoup mieux quelque chose pour le jabot? Je ne saurois te ren-„dre aucun service, et tu m'es absolument inutile.„ Je raconte cette Fable à ceux qui ne sont guère disposés à m'entendre.

§. 343.

A l'ouvrage on connoit l'Ouvrier.

Les Abeilles et les Bourdons jugés par la Guèpe.

XVI. Après que des abeilles eurent fait leur miel sur un haut chêne, il arriva, que des Bourdons prétendirent, que c'étoit leur ouvrage. L'affaire fut mise en justice, et laissée au jugement de la Guèpe. Celle-ci, qui connoissoit très-bien ce que tenoient les deux parties, leur proposa cette condition: „Vos corps, leur dit-elle, ne sont „pas trop différens, et la couleur en est la même; de sorte qu'on peut „douter avec raison, de quel côte se trouve le droit. Mais pour ne „m'exposer pas à violer, malgré que j'en aie, les loix de la justice, „prenez des ruches, et faites-y votre ouvrage, afin que par le goût „du miel et la forme des rayons, l'on puisse juger, qui de vous a fait „le miel dont il s'agit.„ Les Abeilles se soumirent avec plaisir à cette condition; mais les Bourdons la refusérent. Alors la Guèpe pronon-ça sur le champ cette sentence: „On voit clairement, de qui ce miel „est venu, et qui n'a pu le faire; Ainsi j'ordonne, qu'il soit restitué „aux abeilles comme le fruit de leur travail. Je n'aurois point ra-conté cette fable, si les Bourdons n'avoient refusé de se soumettre à la condition, qu'ils avoient d'abord acceptée.

§. 344.

Celui qui cherche à se vanger, s'atire par-là sa ruïne.

Le Cheval et le Sanglier.

XVII. Le sanglier se veautrant dans un endroit, où le cheval avoit acoutumé d'aller boire, en troubla toute l'eau; ce qui fut

une occaſion de querelle entr'eux. Le cheval, irrité contre cette bête féroce, apella l'homme à ſon ſecours, et après l'avoir fait monter ſur ſon dos, il revint trouver ſon ennemi. L'homme n'eut pas plutôt tué le ſanglier, à coup de dards, qu'il tint, à ce qu'on raporte, ce langage au cheval: „Je ſuis bien-aiſe de t'avoir donné le ſecours, que tu „m'as demandé: car outre la capture que j'ai faite, j'ai apris, que tu „peus m'être fort utile.„ Là deſſus il le contraignit, malgré qu'il en eût, de recevoir le frein. Alors le cheval tout triſte ſe dit à lui-même: Inſenſé que je ſuis, pour avoir voulu me venger d'une bagatelle, je ſuis tombé dans l'eſclavage. Cette fable doit aprendre aux perſonnes vindicatives, qu'il vaut mieux ſoufrir une injure, que de ſe mettre, pour ſe venger, à la diſcrétion d'autrui.

§. 345.

Les plus hautes Montagnes ſont les plus expoſées à la foudre.

Le Combat des Belettes et des Souris.

XVIII. Les Souris miſes en déroute par l'Armée des Belettes, (comme on le voit repréſenté ſur les murailles des cabarets) s'enfuirent toutes tremblantes vers leurs petits trous, où la foule fut ſi grande, qu'elles eurent de la peine à y entrer et à ſe garantir de la mort. Mais leurs Chefs, qui avoient ataché des cornes ſur leurs têtes, afin que les Soldats les puſſent diſtinguer de loin, ſe rendre auprès d'eux comme à leurs drapeaux, et les ſuivre dans la bataille, y furent arrêtés tout-court, et tombérent ainſi entre les mains des victorieux. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt immolés à leur rage, qu'ils les engloutirent avidement, et les plongérent dans le ſombre cachot de leur groſſe et large pance. Lors qu'un peuple ſe trouve réduit à quelque fâcheuſe extrémité, les Grands, embaraſſés de leur propre grandeur, courent beaucoup de risque, au lieu que les Petits s'en tirent avec moins de peine.

§. 346.

Les méchantes Langues en rencontrent de plus méchantes qu'elles.

La Vipère et la Lime.

XIX. Que celui qui veut mordre des gens, qui ſavent mieux mordre que lui, reconnoiſſe ſon portrait dans cette fable. Une Vipère entra un jour dans la boutique d'un Serrurier, et après y avoir cherché quelque choſe à manger, elle ſe mit à mordre une lime. Mais celle ci lui réſiſta, et lui dit: „N'es tu pas inſenſée, d'entreprendre „de me bleſſer avec tes dents, moi, qui ai acoutumé de ronger le fer „même?

§. 347.

Les richesses excitent aux crimes.

HERCULE et PLUTUS.

XX. Un homme d'une vertu sublime hait avec raison les richesses, parce que les Grands s'oposent à la véritable gloire. Lors qu'*Hercule*, pour récompense de sa vertu, fut reçu dans le ciel, et qu'il eut salué les Dieux qui le félicitoient, à l'arrivée de *Plutus*, qui est le fils de la fortune, il én détourna les yeux. Sur ce que *Jupiter* son père lui en demanda la cause, il lui répondit en ces termes: Je hais ce Dieu, parce qu'il est ami des méchans, et qu'il corrompt tout le monde, par le gain qu'il leur offre.

§. 348.

Crain dans la prospérité, et espère dans l'adversité.

Le Pilote et les Matelots.

XXI. Sur les plaintes qu'un homme faisoit de son malheur, *Esope* inventa cette fable pour le consoler. Un jour il arriva qu'un navire fut surpris par un cruel orage. Pendant que tout le monde y étoit au milieu des frayeurs de la mort et des larmes, le tems changea tout d'un coup et se mit au beau. Le navire, délivré du péril, n'eut pas plutôt le vent favorable, que les matelots s'abandonnèrent à un excès de joie; mais le Pilote, que le danger avoit rendu sage, leur dit ces paroles: Il faut se réjouir avec modération, et se plaindre doucement, parce que la vie n'est qu'un mélange continuel d'affliction et de joie.

SECTIO IV.

Mündliche Complimente.

Dabey:

A. Eine Sammlung von allerley der schönsten und üblichsten Redensarten, deren man sich durchgehends in den Discursen, Complimenten und Briefen zu gebrauchen pfleget.

B. Wirkliche und kurz verfaßte Complimente.

C. Allerley in Discursen brauchbare und lehrreiche Sprüchwörter.

I.

Manières de parler les plus utiles et les plus nécessaires à savoir.

Tirées des meilleures Grammaires, et principalement de celle de Monsieur Mouton.

§. 349.

Pour prier. Etwas höflich zu begehren.

Prêtez-moi ce livre, je vous en prie. Faites-moi ce plaisir, (cette grace) vous m'obligerez. Vous me ferez bien du plaisir. Il est à votre service. Non seulement le livre, mais aussi tout ce que j'ai. Je vous le rendrai dans quinze jours, ou plutôt si vous en avez besoin. Gardez le tant qu'il vous plaira, ou du moins lisez le à votre commodité, et après cela renvoyez-le moi par votre valet. Je vous le renverrai aussi-tôt que je l'aurai lu. Si je puis vous rendre quelque autre service, je le ferai de tout mon coeur. Prêtez moi, s'il vous plait, votre canif. Je n'ai pas le mien sur moi.

Je vous prie. Je vous en suplie. Je vous conjure. J'ai une prière à vous faire. Mon frère et mon cousin vous en prient très-humblement. Ayez la bonté de me dire, comment on apelle cela? Dites moi, s'il vous plaît, comment cela s'apelle. De grace, comment apelle-t-on ceci? Voulez vous bien avoir la bonté de me dire &c. Faites-moi le plaisir de me dire, comment on dit cela en Allemand? Cela s'apelle un étui, un cure-dent &c. On l'apelle un porte-feuille &c. un porte crayon &c.

Faites-nous l'honneur de nous venir voir. Voulez-vous bien me faire ce plaisir? Faites-nous cette faveur. Faites-moi la grace de me le dire. Rendez-moi, je vous prie ce bon office auprès de votre ami. Je le ferai de bon coeur.

Permettez-moi de vous dire. Agréez que je vous dise. Agréez que je vous en dise mon sentiment. Soufrez que je vous le dise.

Remerciez-le, s'il vous plait, de ma part. Je vous prie de le bien remercier de notre part. Assurez-le, je vous prie de mes respects. Procurez-moi, mon cher, l'honneur de sa connoissance. Je vous procurerai cette satisfaction quand il vous plaira.

§. 350.

Pour refuser. Etwas höflich abzuschlagen.

Je ne puis pas vous prêter ce livre. J'en ai perdu plusieurs pour les avoir prêtés. Ne prenez pas en mauvaise part, si je vous le refuse. Je voudrois bien vous obliger en quelque autre chose. Je suis bien fâché de ne vous pouvoir pas servir en cette occasion. Je suis au désespoir, de me voir obligé de vous refuser si peu de chose. Il n'est pas

en

en mon pouvoir de vous l'acorder. Si je vous puis être utile dans quelque autre occasion, vous pouvez m'employer. Je suis présentement hors d'état de vous pouvoir aider. Je souhaiterois qu'il fût en mon pouvoir, de vous acorder ce que vous me demandez. S'il ne tenoit qu'à moi, vous seriez bientôt content. Excusez mon impossibilité. Il m'est impossible de le faire. Vous êtes trop raisonnable, pour ne pas goûter les raisons que je vous ai représentées. Vous voyez vous-même, Monsieur, l'impossibilité où je suis, de vous pouvoir servir en cette occasion. Il m'est bien sensible, Msr. de me voir obligé de vous refuser. C'est bien malgré moi, je vous assure. Faites-moi la justice de le croire. Vous voyez vous-même, Monsieur, que j'ai les mains liées, et qu'il m'est impossible de vous satisfaire.

§. 351.

Pour offrir ses services. Seine Dienste höflich anzubieten.

Si je vous puis rendre quelques services, je vous prie de m'employer. Employez-moi librement. Si je vous puis être utile en quelque-chose, vous pouvez m'employer librement. Je me ferai un plaisir de vous obliger. Je me ferai toujours un sensible plaisir, de vous donner des marques de l'estime que j'ai pour vous. Je voudrois vous témoigner par les effets, combien je vous estime. Je vous servirai en tout ce qui dépendra de moi. Je serois ravi de vous pouvoir rendre quelque service. Si l'occasion se présente jamais de vous pouvoir servir, employez-moi. Vous me trouverez toujours disposé à vous servir. Si mes petits services vous sont agréables, employez-moi. Donnez-moi l'occasion de vous pouvoir témoigner ma bonne volonté. Faites naître l'occasion de vous pouvoir rendre quelque service. Si nous pouvons vous servir en cette occasion, ou en quelque autre, faites nous le plaisir de nous employer. Je n'ai rien tant à coeur que de vous pouvoir rendre quelque service. Nous vous rendrons de bon coeur tous les services que nous pourrons. Je vous obligerai en tout ce que je pourrai. Soyez persuadé, que je me ferai toujours un plaisir de vous obliger.

§. 352.

Pour s'excuser. Sich höflich zu entschuldigen.

Je suis bien fâché de vous avoir desobligé. Si je vous ai offensé, je vous en demande pardon. Madame, si je vous ai desobligée, je vous en demande pardon. Je n'ai jamais eu dessein de vous offenser. Je suis marri de vous avoir donné ce chagrin. Je serois bien fâché de vous avoir donné le moindre déplaisir. Cela s'est fait à mon insu, vous me le pardonnerez, s'il vous plait. Je vous assure que cela n'arrivera plus. Ayez la bonté d'excuser cette faute. C'est une faute, qu'il faut, s'il vous plait, excuser; je ne l'ai pas dit pour

vous offenser. Je ne croyois pas que vous vous en offenseriez. Vous aurez la bonté de m'excuser. Cela m'est échapé sans y penser. Je l'ai dit innocemment. Soyez persuadé qu'il n'y a point de ma faute. Faites-moi la grace d'en être persuadé. Ce n'est pas ma faute. J'ai tort, je l'avoue. J'avoue que j'ai tort, et que je n'aurois pas dû parler avec tant d'indiscrétion. J'en suis fâché, je vous prie de m'excuser, cela n'arrivera plus. Je suis au désespoir de vous avoir déplu. Je serois au désespoir, si je vous avois donné le moindre sujet de plainte. Agréez, s'il vous plait, mes excuses. Vous êtes trop juste, Monsieur, pour ne pas agréer une excuse si légitime. Vous me permettrez, s'il vous plait, de vous en faire mes excuses. Je vous suplie très-humblement de n'y plus penser. Oubliez, je vous prie, tout ce qui s'est passé. N'en conservez aucun ressentiment. Etouffez tous les ressentimens que vous en pourriez encore avoir. J'atends cette faveur de votre bonté.

§. 353.

Pour souhaiter du bien. Jemanden Glück zu wünschen.

Je vous souhaite toute sorte de bien (*de contentement*). Dieu vous assiste! Dieu vous benisse! Dieu vous acompagne! Que le bon Dieu vous acompagne! (*conduise.*) Je prie Dieu, qu'il vous fasse prosperer, comme vous pourriez souhaiter. Dieu vous comble de bonheur! Le ciel vous en préserve! Le bon Dieu vous pardonne! Bon jour! Bon soir! Bonne nuit! Je vous salue très-humblement. Bien vous fasse! Dieu veuille que vous arriviez en bonne santé. Dieu le veuille. A Dieu ne plaise. Dieu vous en garde! Dieu vous fasse la grace.

§. 354.

Pour s'informer de quelqu'un. Nach jemanden zu fragen.

Comment se porte-t-on chez vous, Monsieur? Fort bien, Monsieur, Dieu merci. Et vous? Assez-bien, Monsieur, graces à Dieu. A votre service. Pour vous servir. Pour vous rendre service. Prêt à vous rendre service, si j'en étois capable. Comment vous êtes-vous porté, Monsieur, depuis que je n'ai eu le bonheur de vous voir? Passablement, Messieurs. Se porte-t-on toujours bien chez vous? Madame votre Mère se porte-t-elle toujours bien? Comment se portent Mesdemoiselles vos Soeurs? Elles se portent parfaitement bien. Et Messieurs vos Frères se portent-ils aussi bien? Oui Monsieur, ils jouissent d'une parfaite santé. Madame N. se porte-t-elle mieux présentement? Elle se porte un peu mieux. Ne se porte-t-il pas encore mieux? Il n'est pas encore hors de danger. Cela me fâche. Je vois avec un sensible plaisir, que vous jouissez toujours d'une parfaite santé.

§. 355.

Pour demander. Höflich und gewöhnlich zu fragen.

Not. 1. In welchem Tempore man gefragt wird, in eben demselben muß man auch antworten.

2. Dergleichen Frage-Uebungen (mit und ohne Antwort,) können schier mit allen Verbis angestellet werden.

Où allez-vous Monsieur? Je vais à l'Eglise. Que souhaitez-vous? Je ne souhaite que l'honneur de votre amitié. Que fait Msr. votre frère? Il se porte bien. Que dit Monsieur N.? Il dit que les Espagnols sont battus.

Que lisiez-vous, lorsque je vous rencontrai au jardin de Monsieur N.? Je lisois dans Ciceron. Que faisiez-vous hièr à N.? Je me promenois. Y avoit-il beaucoup de monde à l'église? Non, il n'y en avoit pas beaucoup. Quel âge aviez-vous lorsque Monsieur votre père mourut? J'avois dix ans. Où futes-vous hièr? Je fus chez Monsieur le Docteur N. A quoi passates-vous le tems? Nous primes le café, ensuite nous jouames à la paume. Que fit-il hièr? Il alla se promener. A-t-il été à Berlin? oui, il y a été. Avez-vous fait mon livre? Oui, je l'ai fait. Avez-vous acheté du papier? oui, j'en ai acheté. Avez-vous gagné la partie? Non, je l'ai perdue.

Qu'avoit-il fait lorsqu'on le châtia? Il avoit volé quelques livres. Qu'avoit-il dit? Il avoit mal parlé du Roi. Qu'aviez-vous fait lorsque l'on vous mit en prison? J'avois mis l'épée à la main.

Quand viendrez vous chez nous? J'y viendrai après demain. Quel jour partirons nous? Nous partirons le quinzième. Que ferez-vous après-midi? J'étuderai l'histoire. Quand arrivera le Roi? Il arrivera lundi qui vient.

Comment dites-vous? Qu'en dites-vous? Qu'est-ce que c'est, (*ou*) qu'est-ce qu'il y a? Que dit-on? Que veut dire cela? Que voulez-vous dire? A quoi sert cela? A quoi bon? Que vous semble? A quel propos a-t-il dit cela? Dites-moi, peut-on savoir ce qu'il vous a répondu? Peut-on vous demander? Que demandez-vous? Que voulez-vous? Que désirez-vous? que souhaitez-vous? que cherchez-vous? que und qui demandez-vous? Qu'y a-t-il à faire. Que vous plait-il? Que ne répondez-vous?

A qui parlez-vous? Vous plait-il quelque chose? Vous plait-il d'entrer? Quel homme est cela? A qui est ce chien? Personne ne m'a-t-il demandé? Qui demande-t-il? Il vous demande. Me demande-t-on? M'a-t-on demandé? A quoi pensez-vous? A quoi vous amusez-vous? A quoi passez-vous le tems? Que fait-il? Qu'a-t-il fait? Il n'a rien fait que je sache. A quoi s'ocupe-t-elle présentement? Que vous a-t-il fait? Il ne m'a fait ni bien ni mal. Parlé-je bien? N'ai-je pas raison?

Que ne parlez-vous? Pourquoi ne parlez-vous pas? Qu'est devenu votre frère? Que sont devenus vos livres? Qu'est il de faire? Qu'est-ce qu'il faut faire? Qu'est-ce qu'il y avoit? Qu'est-ce? Qu'est-ce que c'est? Où est-ce que vous êtes? D'où est-ce que &c. Quand est-ce que &c. Comment est-ce que &c. Quel homme est-ce que &c. Qui est-ce que vous cherchez?

Que signifie cela? Que veut cet homme? Quel est votre sentiment? Etes-vous prêt? Avez-vous fait? Monsieur N. est-il au logis? Le soleil luit-il? Y a-t-il long-tems que vous n'avez vu Msr. N.? Il y a plus de quinze jours que je ne l'ai vu. Le quantième du mois avons-nous? Quel jour est-ce aujourd'hui.

Savez-vous lire? De quoi riez-vous? De quoi vous plaignez-vous? Je ne me plains de rien. De quoi se plaint-elle? De qui se plaint-il? Il ne se plaint de personne? Où allez-vous si vîte? Je m'en vais chez moi, le tems me presse. Comment dites-vous? Est-ce quelque chose qui presse?

§. 356.

Pour nier. Zu verneinen. (siehe §. 179.)

I. Nach Art der gemeinen Leute.

Il n'est pas vrai. Il n'y a rien de cela. Cela est faux. C'est une fausseté? C'est un mensonge. Je me moquois. Je le faisois pour rire. Je ne le disois que pour rire, que par raillerie. C'étoit pour rire que je le faisois. C'est assez. Non, Monsieur. Ni cela non plus. Je dis que non. Je crois que non. C'est bien rencontré. Vous l'avez trouvé, et les autres le cherchent. Vous nous en contez. Personne ne voudroit dire une semblable extravagance. Dites encore que la neige n'est pas blanche. Tai-toi. Taisez-vous. Je ne vous en donnerois pas un zest.

II. Weit manierlicher.

Cela n'est pas probable. J'ose vous assurer, Msr. qu'il n'est rien de tout cela. Je n'ai jamais songé à parler de la sorte. On me prête des paroles. On vous a raporté les choses tout autrement qu'elles ne sont. Vous avez été très-mal informé. Permettez-moi de vous le dire: On a empoisonné mes paroles. Vous savez, qu'on grossit toujours les objets. Il ne faut pas ajouter foi à ce que disent de méchantes langues. N'ayez pas, je vous prie, de tels sentimens de moi. Je vous prie d'avoir de meilleurs sentimens de moi. Avec tout le respect que je vous dois, celui qui vous a raporté cela, est une méchante langue. C'est un calomniateur qui tâche de nous brouiller. Je vous prie de n'en rien croire. Ne me croyez pas capable d'une si grande méchanceté. Je me flatte, que vous voudrez bien regarder de tels discours,

discours, comme de pures calomnies. On a surpris votre bonne foi. Je puis vous assurer, Monsieur, que c'est une imposture. Je vous supplie de n'en rien croire.

III. Zu widersprechen.

Vous n'avez pas été à l'école. *Pardonnez-moi*, Msr. j'y ai été. C'est vous qui avez écrit cela. *Excusez-moi*, Msr. je ne l'ai pas écrit. Ce n'est pas moi. Ne m'avez-vous pas caché mes livres? *Vous m'excuserez*, Msr. je ne les ai pas cachés. Vous le lui avez dit. *Je vous demande pardon*, Msr. je ne lui en ai rien dit. Vous avez été au jardin. *Vous me pardonnerez*, Msr. je n'y ai pas été. Vous avez été vous promener. *Je vous demande pardon*, Msr. je ne me suis pas promené. Pourquoi avez-vous dit cela? *Pardonnez-moi, s'il vous plait*, je ne l'ai pas dit. Vous n'avez pas fait ce que je vous avois dit. *Pardonnez-moi*, Msr. (Madame, Mademoiselle) je l'ai fait. N'avez-vous pas pensé à cela? Permettez-moi de dire qu'oui, j'y ai pensé.

§. 357.

Pour assurer. Gewöhnlich und höflich zu versichern.

Je vous en assure. Est-il vrai? Il n'est que trop vrai. En effet, il est ainsi. Pour vous dire la vérité, *ou* à ne point mentir. Qui en doute? Il n'y a point de doute. Je crois qu'oui. Je dis que si. Je gage qu'oui. Foi d'honnête homme. Foi d'homme de bien. Sur mon honneur. Croyez-moi. Je puis vous dire. Je gagerois quelque-chose. Parlez-vous sérieusement? Je le dis tout de bon. Je vous en répons. Vous l'avez deviné. Vous avez bien rencontré. Je vous en crois. On vous peut croire. Cela n'est pas impossible. L'affaire s'est passée, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Vous pouvez en être assuré. Soyez-en persuadé. Soyez persuadée, Madame, que les choses sont ainsi. Cela est très-certain. Comptez là-dessus. Vous pouvez compter surément là-dessus. Faites-moi la grace d'ajouter foi à ce que je vous dis. Cela est très-assuré. Il n'est rien de plus certain. Permettez-moi de vous en assurer. Agréez que je vous en assure. J'aimerois mieux me taire que de trahir mes sentimens. Je parle sincèrement et à coeur ouvert. Cela est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Vous le pouvez croire, puisque je vous en assure. Je vous en assure en homme d'honneur.

§. 358.

Pour commander &c. Jemanden etwas aufzutragen.

Un mot. Ecoutez un peu. Arretez-vous, je ne vous dirai qu'un seul mot. (*que deux mots.*) Montez. Descendez. Entrez. Sortez. Avancez. Ne bougez *ou* ne remuez pas de là. Demeurez là. Approchez-vous de moi. Retirez-vous. Allez-vous-en. Reculez-vous

un peu. Venez ici, ou venez ça. Atendez un peu. Atendez-moi. N'allez pas si vîte. Otez-vous de devant moi. Ne me touchez pas. Laissez cela. Ouvrez la porte. Fermez la fenêtre. Venez par ici. Allez par là. Passez par ici, par là. Parlez haut. Parlez plus haut. Parlez lui. Ne dites mot. Ne leur dites pas. Répondez-moi. Que ne répondez-vous? Demeurez (tenez-vous) en repos. Ne faites pas de bruit. Quel bruit fait-on là? On ne sauroit s'entendre parler. Debout! debout! Eveillez-vous. Levez-vous promtement. Dépêchez-vous, ou hâtez-vous. Que ne vous dépêchez-vous? Prenez garde, vous tomberez. Qu'on fasse du feu dans le fourneau. Faites allumer du feu. Aprochez-vous du feu. Tenez-vous chaudement. Habillez-vous. Aidez-moi? Que ne m'aidez vous? Lisez doucement. Commencez. Recommencez. Prenez votre ouvrage. Montrez moi votre ouvrage. Cela n'est pas bien, refaites tout cela. Laissez votre ouvrage. Revenez bientôt. Mettez-vous à table. Asseyez-vous. Mangez en. Tenez-vous droit. Haussez la tête &c. Ouvrez une fenêtre. Il vient de cette fenêtre un vent coulis, qui pourroit vous incommoder, il la faut fermer. Pliez ces lettres, vîte. Faites-en un paquet. Cachetez ce paquet de lettres. Faites un paquet de toutes ces lettres, et l'envoyez à la poste.

Aportez une plume, de l'encre et du papier. Taillez cette plume. Savez vous tailler les plumes? Pas trop bien. Cette plume n'est pas bonne. Elle est trop grosse. Elle est trop menue. Essayez, s'il vous plait, celle-ci. Elle est meilleure: mais elle est un peu trop fendue. N'est-elle pas un peu trop dure? Non, Msr. elle est fort bonne à ma main. Vous avez la main un peu pésante. Vous apuyez un peu trop sur la plume. Cette encre est bien épaisse. Elle est bien pâle. Aportez en d'autre. Donnez-moi une feuille de papier fin. Ce papier est fort bon. Celui-ci boit. En avez-vous encore beaucoup? Je n'en ai plus que cinq ou six mains. Achetez-en encore quelques rames. Faites aporter de la lumière. Allumez une bougie. Faites allumer de la bougie. Aportez-moi mon bougeoir. Mouchez la chandèle. Où sont les mouchettes? Souflez la chandèle. Eteignez cette bougie. Mettez cela au net. Prenez vos places, Messieurs, s'il vous plait. Mettez-vous là Msr. je vous prie. Sans façon. Présentez du caffé à ces Messieurs. Si l'on me demande, dites que je suis empêché. Faites réflexion à ce que je vous dis. Quand vous écrirez à Msr. votre Beau-frère, faites-lui mes complimens. Saluez Madame votre Tante de nôtre part. Je n'y manquerai pas. Faites leur mes Complimens. N'y manquez pas.

Courage, Messieurs! Allons, Messieurs, allons. Çà, çà, courage mes enfans. Çà, prenons garde à nous. Venons au fait, faisons vîte. Finissons, achevons avec joie. Joyeusement! Courageusement! Vîte, n'ayez point de crainte.

§. 359.

§. 359.

Pour défendre. Etwas zu untersagen.

Laissez cela. Ne touchez pas là. Je vous défens de parler. Ne dites mot. Taisez-vous. Paix! Je vous le défens encore une fois. Ne partez point d'ici. Ne le faites pas. Ne faites pas cela. Gardez-vous en bien. Gardez-vous bien d'en parler. Donnez-vous en bien de garde. Je ne veux pas que vous fassiéz cela. Je ne le veux pas. Je vous le défens. N'en dites rien. N'en parlez à personne. Ne lui en dites rien. Ne lui dites pas cela. Ne l'oubliez pas. N'y manquez pas. Qu'il ne sorte pas par ce tems-là. Qu'on ne touche pas à ces papiers ni à ces livres. Qu'on ne ferme pas encore la porte. Si vous lui écrivez aujourd'hui, ne lui touchez rien de cette affaire. Ne lui donnez pas ce chagrin. Ne soyez pas le porteur d'une si fâcheuse nouvelle. Ne lui faites pas un afront si sanglant. N'allez pas lui raporter ce que nous avons dit.

§. 360.

Pour consulter. Sich zu berathschlagen.

Que faut-il faire? Qu'y a-t'il à faire? Quel remède? Quel remède y a-t-il à cela? Que ferons-nous? Quel parti prendrons-nous? Que me conseillez-vous de faire? Faisons comme cela. Faisons une chose. Il vaudra mieux que je--- Arrêtez un peu. Ne vaudroit-il pas mieux que-- J'aimerois mieux. Vous feriez mieux, si-- Si j'étois à votre place. Si j'étois que de vous, je--Vaudroit-il mieux que-- Laissez-moi faire. C'est tout un. C'est la même chose.

§. 361.

Pour témoigner à quelqu'un sa joie. Seine Freude, Genehmhaltung 2c. zu bezeugen.

Est-il possible? Dieu soit beni? O quelle belle chose! Comment, cela peut-il être? Quelle joie? Quel plaisir! Quel bonheur! Que je suis content! O que je suis heureux! Que vous êtes heureux! J'en ai une joie indicible, inexprimable &c. Nous en avons bien de la joie. Je ne puis vous exprimer la joie, que cette bonne nouvelle me donne. Que ne puis-je vous exprimer le plaisir que j'en ressens! Il seroit dificile d'exprimer la joie que m'a donné cette bonne nouvelle. Cela me donne bien de la joie. Cette nouvelle nous a fort réjoui. Je prens beaucoup de part à la joie que vous donne une si bonne nouvelle. Permettez-moi de vous en témoigner ma joie. Agréez que je vous en témoigne ma joie. Soufrez que je vous témoigne la joie que j'en ressens. Je suis ravi que l'on ait rendu justice à votre mérite. Vous ne sauriez croire combien cette nouvelle m'a réjoui. Elle m'a donné un extrême plaisir. J'en ai ressenti une joie inexprimable. Nous en sommes ravis.

J'en ai, en mon particulier, bien de la joie. J'en suis bien aise, je vous assure. Oserois-je, Madame, vous témoigner la joie que j'ai de votre heureuse convalescence? J'aurai l'honneur de vous témoigner la joie, que me donne votre heureux retour. Vous me permettrez, s'il vous plait, Mademoiselle, de vous assurer, que je prens beaucoup de part à votre joie. Faites-moi la justice de croire, que personne ne prend plus de part que moi à votre bonheur. Je le veux croire, Monsieur, puisque vous me faites l'honneur de m'en assurer. Je vous suis infiniment obligé de la part que vous voulez bien prendre à ce qui me touche.

§. 362.

Pour témoigner son chagrin. Sich zu beklagen, zu verweisen, seinen Verdruß zu bezeugen.

Que je suis malheureux, si cela est! Pauvre et misérable que je suis! Helas! O mon Dieu, quelle peine! Où sommes nous réduits! C'est fait de moi. Nous sommes perdus. Il n'y manquoit plus que cela. Nous y voici enfin. C'est là ce qui me fâchoit. Voilà ce qui acheve de nous perdre. C'est là le mal. C'est mal fait en vérité. O le pauvre homme! Je suis le plus malheureux des hommes. Patience! Que faut-il faire? Il faut prendre patience. Il faut se conformer à la volonté de Dieu. Voilà tout ce qu'on peut faire. J'espère que Dieu &c. Il faut mourir, tôt ou tard. On trouve à manger du pain partout. Qui a jamais vu de pareilles choses? Qui auroit pensé, cru, dit? O que dites-vous? Je ne m'en étonne pas. Ainsi va le monde.

Est-ce ainsi, que l'on traite les honnêtes gens? Quelle honte! Ne devriez-vous pas avoir honte de me faire un afront, comme celui-là? Cela se fait-il comme cela? O qu'il est civil! Quelle belle manière d'agir! O que cela est beau! Vous semble-t-il que cela soit bien? On le voit bien à cette heure. Quoi? vous êtes encore obstiné? Vous vous atirerez des reproches &c. On vous rendra la pareille. Vous me le payerez. Vous vous en répentirez. Vous m'avez joué un tour. Vous voulez rire avec moi, mais -- Vous me ferez perdre patience. Ne me mettez pas en colère. Je vous le pardonne, mais c'est assez. Il suffit. Vous en ferez tant que je -- En dépit de lui? A son nez? Laissez-moi en repos. Va-t-en, je t'en prie, ne me romps pas la tête. Allons, allons, va, va. Otez-vous de devant moi. Otez-vous d'ici. Allez, allez. Assez, mêlez-vous de vos affaires. O que vous êtes ennuyant! Vous me l'avez déja dit cent fois. Je suis bien fâché, que ce malheur lui soit arrivé. J'en suis sensiblement touché. Je suis touché de son malheur. Cela m'aflige extrêmement. J'en suis fâché pour l'amour de lui. J'en suis marri. J'en ai bien de la douleur. Cela me fait de la peine. J'en ai une véritable douleur. Je vous assure que cela m'aflige sensiblement. Je prens beaucoup de part à son afliction. Soyez, je vous prie, persuadé, que cela m'aflige sensiblement.

J'ai

J'ai apris avec un ſenſible déplaiſir le malheur, qui vous eſt arrivé. L'injuſtice qu'on vous a faite me touche ſenſiblement. Soyez, je vous ſuplie, perſuadé, que perſonne ne prend plus de part que moi à votre douleur. Faites-moi la juſtice de croire, qu'on ne peut être plus touché que je le ſuis de votre afliction. On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis à votre douleur. La perte que vous avez faite me touche ſenſiblement. Il ſeroit dificile de vous exprimer la douleur que j'en reſſens. Perſonne n'y compatit plus ſincèrement que moi. Perſonne n'en peut être plus touché que moi. Cette funeſte nouvelle a été comme un coup de foudre pour moi. J'ai été frapé comme d'un coup de foudre, en aprenant cette triſte nouvelle. Je ne puis vous exprimer la douleur que j'en reſſens. Cela m'a donné beaucoup de chagrin. Cette nouvelle nous a cauſé beaucoup de chagrin. J'ai apris avec un ſenſible déplaiſir cette facheuſe nouvelle. J'en ſuis inconſolable. J'en ſuis au déſeſpoir. Cette nouvelle nous a cauſé une cuiſante (*vive*) douleur. La perte que vous avez faite eſt ſenſible: La douleur que j'en reſſens eſt inexprimable.

II.

Recueil de Complimens ſur divers ſujets, mis en ordre.

§. 363.

Pour faire civilité.

Je ſuis votre ſerviteur. Je ſuis le vôtre. Votre très-humble ſerviteur. Je ſuis tout à vous. Je vous baiſe les mains. Vous êtes trop (bien) obligeant. Vous vous donnez trop de peine. (*bien de la peine.*) Faites fonds ſur moi. Voyez ſi je ſuis capable de vous ſervir. Diſpoſez de votre ſerviteur. Vous n'avez qu'à dire, qu'à commander. Vous êtes le maître. Puisque vous le voulez ainſi. C'eſt à moi de vous ſervir. Honorez-moi de vos commandemens. Avez-vous quelque-choſe à me commander? J'atends vos ordres. J'atends vos commandemens.

Oſerois-je vous prier, Monſieur, de lui en parler? Très volontiers De bon coeur. De tout mon coeur. Vous m'obligerez. Vous nous obligerez infiniment. Vous me ferez plaiſir. Vous nous ferez un ſenſible plaiſir. Vous m'avez fait un extrême plaiſir. Je vous en ferai obligé le reſte de mes jours. Je ne ſais, comment je pourrai me revencher de tant d'obligations que je vous ai. Trève de complimens, je vous prie. Laiſſons ces cérémonies. C'eſt bien la moindre choſe que je voudrois faire pour vous. Je le ferai pour vous obéïr. Nous le ferons, puis que vous le commandez. Je prendrai cette liberté. Nous nous donnerons cet honneur. Vous nous ferez honneur et plaiſir. Vous ſerez toujours le bien-venu. Que vous plait-il Madame? Que ſou-

souhaitez-vous, Monsieur? Je vous remercie. Cela n'est pas digne de remerciment. Je vous rends graces. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

Cela est tout à fait obligeant. Cela est bien honnête. Cela est en vérité bien obligeant et bien honnête. Vous avez bien de la bonté. Vous êtes bien complaisant. Vous êtes trop honnête. Je suis confus de vos honnêtetés. Vous prenez trop de peine. N'en prenez pas la peine, je vous prie. Je suis confus de la peine que je vous donne. Je n'en trouve point à vous servir. Je vous prie d'en user librement avec moi. Ce n'en est point, Monsieur. Il ne se peut rien de plus obligeant. Il nous a comblé d'honneur et de civilité. Il nous a fait mille amitiés. Je suis charmé de ses manières. Ses manières honnêtes et polies me charment. Il a des manières enchantées, (douces, insinuantes et polies, qui préviennent en sa faveur.)

Il y a long-tems que je n'ai eu l'honneur de vous voir. C'est moi, Monsieur, qui ai été privé de cet honneur. Il y a long-tems que nous n'avons eu le bonheur de vous voir. C'est nous, Messieurs, qui avons été privés de cet honneur. Je vous suis obligé de l'honneur que vous m'avez fait. Nous vous sommes infiniment obligés, Messieurs, de la peine que vous avez bien voulu prendre. Je vous remercie de l'honneur qu'il vous a plu me faire. Faites-moi plus souvent cet honneur. Vous me faites trop d'honneur. Je ne puis répondre à vos honnêtetés.

Faites mes baisemains à Msr. N. Assurez-le de mon souvenir, -- de mon amitié, -- de mes respects. Faites mes complimens à Msr. N. Je ne manquerai pas. Passez devant, je suis prêt à vous suivre. Après vous, Monsieur. Je sais trop bien ce que je vous dois. Je ne m'oublierai pas jusque-là. Je suis confus de toutes vos civilités. Brisons là-dessus. Laissons les Complimens. Vous voulez donc que je commette une incivilité. Je le ferai pour vous obéïr. Pour vous complaire. Je n'aime point tant de façons. C'est le mieux. Vous avez raison.

Je vous prie, donnez-moi. Aportez-moi, s'il vous plait. Allez chercher, -- querir &c. Tout à l'heure. Mon cher Monsieur, faites-moi ce plaisir, cette faveur, cette grace &c. Acordez-moi cette amitié, je vous en suplie. Je vous le demande par grace, obligez-moi de cela. Je le ferai avec plaisir. Je vous rends graces. Monsieur N. vous fait ses très-humbles respects. -Vous assure de ses très-humble respects, vous baise très-humblement les mains, vous fait ses très-humbles complimens, vous fait ses baisemains, vous fait bien ses baisemains, -- ses complimens, vous salue bien, vous salue très-humblement.

§. 364.

§. 364.

Pour faire visite. Besuchs-Complimente.

Vous excuserez, Monsieur, s'il vous plait, la liberté que je prens de vous venir importuner. Vous me faites honneur et plaisir, Mr. Je me donnerois plus souvent cet honneur, si je ne craignois de vous importuner. Les personnes comme vous, Mr. n'incommodent jamais.

§. 365.

Pour souhaiter la bonne année. Neujahrswünsche.

Je vous souhaite une heureuse fin d'année, et toute sorte de bonheur et de contentement pour la prochaine. Agréez Mr. que je vous souhaite une bonne et heureuse année. J'aurai l'honneur de vous assurer à ce renouvellement d'année, de la sincérité de mes voeux, pour votre parfaite prospérité. Faites-moi, je vous prie, la justice de croire, qu'on n'en peut faire de plus ardens, ni de plus sincères que j'en fais pour votre conversation, et pour votre avancement. J'aurai l'honneur de vous souhaiter au commencement de cette nouvelle année, avec les graces et les bénédictions du ciel, tout ce qui peut contribuer à votre parfaite félicité. Je vous prie d'être persuadé qu'on n'en peut faire de plus ardens que moi pour votre gloire et pour l'avancement de ceux qui ont l'honneur de vous apartenir. Vous me permettrez, Madame, de vous assurer à ce renouvellement d'année des voeux ardens et sincères que je fais pour l'acomplissement de vos bons désirs. Je vous remercie, Mr. de vos bons souhaits, et vous prie d'être assuré du réciproque de ma part. Soyez persuadé que je n'en fais ni de moins ardens, ni de moins sincères que les vôtres, pour votre contentement et pour votre prospérité.

§. 366.

Complimens sur un mariage. Hochzeit-Complimente.

J'aurai l'honneur de vous assurer de la joie que me donne l'engagement où vous allez entrer. Je souhaite que le ciel, qui a formé de si beaux noeuds, les resserre de plus en plus pour sa gloire et pour votre commune félicité. Je vous prie d'être persuadé, que, comme personne ne s'interesse plus que moi à tout ce qui vous regarde, personne aussi ne prend plus de part que je fais à votre bonheur. Permettez-moi de vous assurer de la joie que me donne une si belle alliance.

Soufrez que je vous témoigne le plaisir, que je ressens d'une si belle union. Vous ne pouviez, Mr. jetter les yeux sur une personne plus digne de vous. Agréez que je vous en fasse mon compliment.

Vous me permettrez, Mademoiselle, de vous feliciter sur votre prochain établissement. Je souhaite qu'il soit suivi des bénédictions du ciel. Agréez que je vous fasse mon compliment sur une union si bien assor-

assortie. Je souhaite, que comme une estime réciproque l'a formée, une tendresse mutuelle la cimente de plus en plus.

Permettez-moi d'aplaudir à une union si généralement aprouvée. Je souhaite que le ciel, qui a allumé dans vos coeurs des feux si purs, en étende la durée au delà des limites ordinaires. Il ne vous arrivera jamais tant de bonheur, que je ne vous en souhaite encore davantage. Agréez la liberté, que je prens, de vous en assurer. Je souhaite de tout mon coeur, Mademoiselle, que vous couliez ensemble dans une longue suite de prosperités des jours heureux.

§. 367.

Pour se mettre à table &c. Tisch-Complimente.

Monsieur, je vous prie d'avoir la bonté de prendre place à table, (de vous mettre à table) il est déja tard! (le tems est déja écoulé.) Puisque vous le commandez, je prendrai place, à fin de ne pas perdre le tems.

Monsieur, permettez que j'aie l'honneur de boire à votre santé. Ce sera à la santé de Msr. N. et N. *Rép.* Monsieur, je l'accepte avec plaisir. Je souhaite, que Monsieur N. et N. vivent toujours heureux et contents. Oder: Vive Msr. l'Epoux et Mad. l'Epouse!

Monsieur, il semble que vous trouvez le tems long; ayez la bonté de faire à votre commodité. Mangez, bûvez, divertissez-vous. *Rép.* Ne vous mettez pas en peine de moi, je n'ai faute de rien, j'ai assez bu et mangé. (Je ne cesse de boire et de manger.) On ne peut pas toujours parler, il faut aussi prendre un peu de répit.

§. 368.

Pour prendre congé. Abschieds-Complimente.

Monsieur, je ne vous entretiendrai pas cette fois plus long-tems. Je vous prie de ne pas prendre en mauvaise part, si j'ai demeuré ici plus que je ne devois. Je m'aquitterai à l'avenir plus souvent du devoir de vous visiter, si vous m'en acordez la permission. Cependant je vous souhaite toute sorte de contentemens. *Rép.* Nous vous sommes encore une fois obligés de ce, que vous avez bien voulu nous honorer de votre visite (agréable présence.) S'il vous plaisoit de rester plus long-tems chez nous (céans): nous en aurions bien de la joie. Mais puisque vos occupations vous apellent maintenant ailleurs, nous espérons avoir une autre fois l'honneur de vous revoir chez nous. A. Vous plait-il que nous sortions? B. Quand il vous plaira. A. Allons donc. B. Je n'ai garde, Msr. de marcher devant vous. A. Je vous céde pourtant le pas. B. S'il étoit question des mérites, vous perdriez votre cause. A. S'il n'étoit question que de vous complaire, je ne ferois point de difficulté, mais je vous veux rendre l'honneur qui

vous

vous est dû. B. Msr. puisqu'il vous plait ainsi, et de peur d'être reputé importun au lieu de civil, ce sera donc pour vous obéïr.

A. Monsieur, je vous prie de ne point prendre la peine de passer plus avant. B. Messieurs, je ne vous laisserai point ici. A. Pardonnez-moi, Msr. je ne permettrai pas que vous sortiez. B. Msr. vous me permettrez de vous rendre l'honneur que je vous dois, et que j'aie encore le contentemens de vous conduire. A. Msr. vous me faites trop d'honneur ; je vous suplie, de ne passer point outre. B. Vous m'excuserez donc, s'il vous plait, puisque vous ne me voulez pas permettre de m'aquiter de mon devoir.

§. 369.

Sur la mort d'un Parent. Condoleng: Complimente.

J'ai l'honneur, Msr. de vous faire mon Compliment sur la perte, que vous avez faite de Msr. votre Oncle. Faites-moi la justice de croire, que personne ne le ressent plus vivement que moi.

Vous me permettez, Monsieur, de vous assurer, qu'on ne peut être plus sensiblement touché que moi, de la perte que vous avez faite. Je ne doute pas, que vous ne vous soyez dit tout ce qu'on pourroit vous dire dans ces funestes conjonctures. Je vous prie, Msr. d'être persuadé, que personne ne prend plus de part que moi à votre douleur. Son grand âge et ses infirmités vous devoient préparer à cette douloureuse séparation.

Soyez, je vous prie, persuadé, que personne n'est plus touché que moi de votre afliction. Vous savez Msr. mieux qu'on ne vous le pourroit dire, que la mort est un tribut, que nous devons tous payer à la nature.

III.

Recueil de Proverbes et de Pensées morales mis en ordre alphabétique.

§. 370.

A bon Entendeur *peu* de paroles.

A bon vin il ne faut *point de* bouchon.

A Dieu complaire, jamais *mal* faire, chacun servir, et *bien* mourir, c'est mon desir.

A fréquenter les chiens on ne gagne que des puces.

Alexandre *comparoit* les Grands *au* feu, dont il ne faut *ni* trop *s'aprocher*, ni trop s'éloigner.

Aprens en jeunesse, si tu veux être sage en vieillesse.

Au besoin on *connoit* l'ami.

Avec la paille et le tems meurissent *les nèfles et les glands.*

A vingt *ans* la volonté règne, *à trente ans* l'esprit, & *à quarante* le jugement.
Aujourd'hui *à moi*, demain *à toi*.
Au royaume de aveugles (taupes) les borgnes *sont Rois*.
Ayez un oeil *de serpent* et un coeur de colombe.
Beaucoup *fait* qui fait parler; plus *fait* qui *se tait*.
Beauté et chasteté, sagesse avec richesses, jeunesse et continence, vieillesse sans maladie, vont rarement de compagnie.
Beauté sans bonté est *comme* vin éventé.
Bien *vivre* fait bien *mourir*.
Bonté passe beauté. Richesse sans santé, est mal acompagnée.
Bonne rénommée vaut mieux que ceinture dorée.
Celui-là est avare qui ne se *contente* pas *de Dieu* seul.
Celui-là est riche qui méprise les richesses, et qui se contente de ce qu'il a.
Celui qui a un vrai ami possède un trésor.
Celui *qui* n'a point d'ami ne vit qu'à demi.
Ce n'est pas un mal que d'*avoir* des envieux.
Ce n'*est* pas vivre *que de* ne rien savoir.
Cent ans de mélancolie ne paient pas un sou de dettes.
C'est être heureux que d'être content de sa fortune.
C'est se rendre indigne de la reconnoissance que de reprocher un bien-fait.
C'est un malheur extrême que de *survivre à la perte* de son innocence.
C'est un grand mal que *de ne* pouvoir soufrir le mal.
C'est un stérile talent que celui de la raillerie piquante; quand on a ce talent, il ne faut *plus* compter, ni sur amis ni sur fortune.
Ce qui coûte un denier est *très*-cher, quand il n'est pas nécessaire.
CEUX qui écoutent les flateurs sont semblables aux vases, qui se laissent prendre par les oreilles.
Ceux qui *se piquent de la* moindre chose et de tout savoir, sont ordinairement ignorans.
Chacun a toujours quelque endroit, par où il laisse voir le ridicule de sa vanité.
Chaque moment souviens *toi* du monument.
Chat *échaudé* craint l'eau *froide*.
Comme *il est de prudence* de parler peu, il en est aussi d'écouter beaucoup.
Conduite *sans* courage est un pauvre personnage; courage *sans* conduite est un Prince *sans* suite.
Des alimens le sobre *usage*, vous fera vivre *davantage*.
Dieu a donné *les loix* pour nous *rendre* plus saints et plus heureux.
Dites *vous à vous même* auparavant ce que vous voulez dire aux autres.

Dom-

Dommage *rend* sage.

Ecoutes, vois, médites et te tais, tu vivras *en paix*.

En *enseignant* on aprend.

En faisant bien, ne *crains* rien.

En vain sans la *santé la* fortune caresse, *santé* passe grandeur, *santé* passe richesses.

Etre trop mécontent de soi, est foiblesse. Etre trop content *de soi*, est sottise.

Fille qui prend, se rend; fille qui donne, *s'abandonne*.

Garde-toi *tant que* tu vivras de juger des gens par la mine.

Heureux celui qui pour devenir sage, du mal d'autrui fait son aprentissage.

J'aime mieux que mes ennemis me *portent envie, que d'*en porter à mes ennemis.

Jamais cheval ni méchant homme, n'amenda pour aller à Rome.

Je ne sais *ni* tromper, *ni* feindre, *ni* mentir, et quand je le pourrois je n'y puis consentir.

Il en est des actions comme des viandes, les meilleures ne valent rien, quand elles sentent la fumée.

Il est plus aisé *de prévenir la médisance* que d'y remédier.

Il est plus aisé de reprendre que de *mieux* faire, l'expérience nous l'aprend tous les jours.

Il faut aimer Dieu sur toute chose, et le prochain comme soi-même.

Il faut aprendre *tant que nous ignorons*, et nous ignorons *tant que* nous vivons.

Il faut connoître *avant que d'*aimer.

Il faut plus *penser* que dire.

Il faut que celui qui veut qu'on *dise* du bien de lui, ne *dise* jamais mal d'autrui.

Il faut se ressouvenir des bienfaits qu'on a *reçus*, et oublier ceux qu'on a *rendus*.

Il faut *toute sa vie aprendre à vivre*, et ce qui est le plus nécessaire est, qu'il faut *toute sa vie aprendre à mourir*.

Il faut une plus grande *vertu* pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Il ne sied pas que les aveugles *se moquent des boiteux*.

Il ne faut *rien* cacher ni au Confesseur, ni au Médecin, ni à l'Avocat.

Il n'est dignité ni interêt, qui puisse *empêcher* un honnête homme *de dire* la vérité en toute occasion.

Il n'y a personne exempt d'afliction, *fut-il Roi* ou Prince.

Il n'y a point de passion si forte *que* la vertu ne surmonte avec le tems.

Il n'y a point de pire séjour que *celui* de sa patrie, quand le mérite y est odieux.

Il n'y a point de meilleure *amie* que la vertu.

Il n'y a point de plus haute Seigneurie que *celle de soi-même* et de ses passions.

Il n'y a que les malheurs qui *ouvrent* les yeux des hommes, pour connoître la vérité.

Il n'y a rien de plus agréable dans le commerce du monde, qu'un ami qui parle sincèrement.

Il n'y a rien d'insuportable dans le monde, *pourvu qu'*on s'abandonne à la volonté de Dieu.

Il n'y a si belle rose *qui ne devienne* grate-cu.

Il vaut mieux broncher *du pié* que *de la* langue.

Il vaut *mieux* faire envie *que* pitié. (*malo invidiam quam misericordiam.*)

Il y a bien à dire entre dire et faire.

Il y en a qui *font* les savans et qui ne le sont pas.

La chasteté porte sa recompense *avec soi.*

La civilité est une espèce de charme, *par où* l'on *se fait aimer* de tout le monde.

La complaisance fait des amis, et la vérité des ennemis.

La diligence du matin aporte beaucoup de bien.

La goute *fait* venir la goute.

La haine de la fortune est *beaucoup moins* à craindre que sa faveur.

La liberté, *quoique* pauvre, vaut plus que des chaines d'or.

La maladie du *corps* cause souvent la guérison de l'ame.

La modération et la douceur *sont* le véritable caractère d'une ame sage.

La moquerie est souvent *indigence d'esprit.*

L'amour est un *trompeur* qui flate *pour* blesser, qui attire *pour* séduire, et qui caresse *pour* nous perdre.

La nature se *passe de* beaucoup de choses, que la coutume a *rendu* nécessaires, par exemple *de Tabac*, *de Chocolat &c.*

La nuit, l'amour et le vin ne conseillent *rien de bien.*

La paresse *est apellée* le sépulcre des vivans.

La pieté, la vertu, la science et les belles manières sont les *seules* choses qui nous rendent estimables.

La plupart du monde ne *flate* que pour tromper plus finement.

La plupart des gens se laissent emporter à leurs passions.

La plus grande sagesse de l'homme *consiste* à connoître ses folies.

La raison tient le milieu *entre* la bride et l'éperon.

L'art corrige *ce qui* est mauvais, et perfectionne ce qui est bon.

La sympathie est l'a, b, c, de *l'amitié.*

L'avantage qu'*il y a* d'être malheureux, c'est qu'on *sait* compatir aux peines des autres.

La vertu est *l'*objet *de l'*envie.

La vertu ne *peut être victorieuse* où l'amour est déja triomphant.

La

La vraie noblesse consiste *dans la* vertu.
Le coeur d'un véritable Chrétien doit être comme le temple de Jerusalem où l'on n'*adoroit* qu'une divinité.
Le coeur veut être gagné, non pas forcé; *c'est une place où* l'on n'entre jamais par la brèche.
Le dedans de l'homme doit toujours valoir *plus que ce qui* paroit au dehors.
Le juge aime l'or, et l'Avocat aime l'argent.
Le Médecin se porte mal, *quand* tout le monde se porte bien.
Le mien et le tien sont les causes des troubles de la vie.
Le monde est *une mer où* l'on fait facilement naufrage.
Le moyen de vivre long-tems *c'est* de bien vivre.
Le naufrage et la mort sont *moins* à craindre que les plaisirs qui ataquent la vertu.
L'envie est une passion basse, *indigne d'un* honnête homme.
L'envie est plus irréconciliable que *la* haine.
L'envieux a *de toutes* les lunettes celle qui grossit *le plus* les objets.
Le prémier dégré *de* folie est de se croire sage, le second de *le* publier, et *le* troisième de mépriser ceux qui *le* sont.
Le prémier pas qu'on fait dans le monde, décide bien souvent des *préventions* bonnes ou mauvaises qu'on a de nous.
Le repentir n'est pas *tant* un regret du mal que nous avons fait, qu'une crainte de *celui* qui nous peut arriver.
Le sage songe avant que de parler à ce qu'il doit dire, le fou parle et *ensuite* il songe à ce qu'il a dit.
Le sage tire *plus de* profit de ses ennemis, que le fou n'en tire de ses amis.
Les blessures d'un ami sont *meilleures que* les baisers d'un flateur.
Les eaux ne se corrompent pas, quand *elles* coulent, mais quand elles croupissent.
Le plus habile homme du monde doit souvent écouter les avis de ceux, qu'il croit même (être) moins habiles que *lui*.
Le sécret de tourmenter *innocemment* les envieux, c'est de bien vivre.
Le sécret est semblable au vin *nouveau*, qui ne cherche qu'à s'échaper et à se répandre.
Les excès *de la bouche* sont la mort *de l'ame*, (*plus gula occidit quam gladius.*)
Les grands emplois sont comparés aux chaines, *qui* pour être d'or *ne laissent pas d'être* pésantes.
Les grands hommes *sont* toujours *des hommes*.
Les grands repas sont des apas, qui mènent *au trépas*, lorsqu'on n'y songe pas.

Les hommes donnent volontiers à la Philosophie *leurs maux* à considérer, mais non pas à guérir.

Les hommes font valoir les choses, et *ce* ne *sont* pas les choses qui font valoir les hommes.

Les honneurs *changent les humeurs et les moeurs.*

L'espérance et la constance nous *donnent* tout en abondance.

L'espérance est *la* vie *du* coeur *de l'*homme.

Les plaisirs sont amers *pour peu qu'*on en *abuse.*

Les plus nécessaires parties à un homme de la cour, sont la civilité, et *la promtitude à faire plaisir.*

Les Princes ont beaucoup de Galiens *pour* leur corps, mais ils n'ont point d'Epictete *pour* leur ame.

L'esprit est souvent comme les feux-follets, qui nous éclairent, pour nous *conduire* au précipice.

Les promtes richesses sont *le flux* de la fortune, le *reflux* suit souvent *après.*

Les richesses et *la gloire* aveuglent les mondains.

Les sages ont la bouche *dans* le coeur, et les fous ont le coeur *sur* la bouche.

Les sottises *d'autrui* nous doivent être plutôt une instruction qu'un sujet de nous moquer de ceux qui les font.

Le véritable caractère d'un honnête homme *c'est d'*obliger tout le monde, autant qu'il est possible, & de ne desobliger personne.

Le vrai moyen de gagner beaucoup, c'est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos.

Le vrai moyen d'être trompé, *c'est* de se croire plus fin que les autres.

L'homme de bien est *par-tout* en seureté.

L'homme *imprudent* dit plus qu'il *ne* sait, mais le sage sait plus qu'il *ne* dit.

L'homme n'a point de plus terrible témoin *que* sa conscience.

L'homme sage trouve *sa* patrie par tout.

L'on fuit inutilement le mal, *que* l'on porte toujours dans le coeur. (sein.)

L'on quitte fort tard ce que la passion a fait épouser *de bonne heure.*

L'orgueil ne veut pas devoir, et *l'amour propre* ne veut pas payer.

Mettez dans le coeur, non sur le papier, ce que vous aprenez: car si le papier se perd, votre science est perdue.

Ne	fais dépenses blâmes dis	pas tout ce que tu	peux as hais sais

Ne

Ne { faites / dites / pensez } { que ce / qui plait / à Dieu } car il { voit / entend / fait } ce que vous { faites. / dites / pensez }

et il jugera au dernier jour toutes vos actions, paroles et pensées.

Ne *nuis* à *personne*, le plus vil *peut te nuire.*

Ne parlez pas à *coeur ouvert* dans la converſation. Une parole *dite* ne retourne jamais.

Ne vouloir *être* ni *conſeillé*, ni corrigé *ſur* ſon ouvrage, eſt un Pédantiſme.

Nobleſſe ſans vertu ne *vaut* pas un fétu.

Notre coeur eſt fait comme un triangle, pour *faire* voir, qu'il ne faut *s'atacher à la terre* que par un point.

Nous avons plus *d'interêt à jouir du* monde qu'à le connoître.

Nul bien ſans peine.

Nul ne peut ſe vanter avoir ami trouvé, s'il ne l'a auparavant éprouvé.

On a beau prêcher à qui n'a ſoin (cure) de bien faire.

On croit plus aux *yeux qu'*aux oreilles.

On dit *que* les Philoſophes connoiſſent Dieu, que *les* Chrétiens le croient, et *que* les contemplateurs le poſſèdent.

On doit avoir des amis et des ennemis. Des amis, pour nous aprendre notre devoir. Des ennemis pour nous *obliger à* le faire.

On fait *mille* fautes, quand on ne fait nulle réfléxion.

On ne connoit la valeur qu'*à la* guerre, le ſage que dans ſa colére, et l'ami que dans la néceſſité.

On ne *croit* point les *menteurs*, quand même ils diſent les plus grandes vérités.

On ne gagne rien *à mentir*, que de n'*être* pas *cru*, quand on dit la verité.

On ne parle ſouvent contre la vérité et la *vanité* que par *vanité.*

On n'eſt jamais ni ſi heureux, ni ſi malheureux, qu'on *ſe l'*imagine.

On *porte envie* aux perſonnes qui ont plus d'aplaudiſſement que nous. (Le potier porte envie au potier. *Figulus figulum odit.*)

On prend plus de mouches avec une *cuillerée de miel* qu'avec vingt *tonneaux de vinaigre.*

On *tâche de ſe faire honneur* des défauts, dont on ne veut pas ſe corriger.

On tient les boeufs *par* les cornes, et les hommes *par* leurs paroles.

OUI ET NON ſont *bien* courts à dire, mais avant que de les dire il y faut penſer long-tems.

Parler à propos vaut mieux que parler *éloquemment.*

Pauvreté, honneurs, ſanté, maladie, vie longue ou courte, tout *doit* être égal à un véritable Chrétien.

Perſonne (Nul) n'eſt *content de ſa* condition, ni mécontent de ſon eſprit.

Plus un flambeau éclaire, *moins* il dure, *plus* un homme éclate, *plus* il est proche de sa ruine.

Plusieurs *seroient parvenus* à une solide érudition *s'ils n'*avoient cru y être déja *parvenus.*

Plusieurs trouvent à redire en autrui ce qu'on *trouve à redire* en eux.

Pour avoir de bons fruits de pleine maturité, il ne faut pas que les fleurs du printems avortent.

Pour être heureux et *ne point craindre* la mort, il n'est rien de si propre qu'une bonne conscience.

Pour être riche, on n'est pas toujours plus heureux.

Quand la prudence abandonne la valeur, elle dégenère en témérité.

Quand on aime trop la fumée des louanges, on perd *aisément* les *yeux* de l'esprit.

Quand on veut *faire des reproches*, il faut prendre des détours.

Quand tu entreprens quelque-chose, *pense à la fin.*

Quelque grands que *soient les talens* d'un homme, ce ne sont que des demi-talens, s'ils ne sont cultivés.

Qui argent prête, *ennemi* achete.

Qui aime la vertu, méprise *tout le reste.*

Qui aime *sa* condition est heureux.

Quiconque fait du mal, ne doit pas espérer du bien.

Qui craint Dieu, n'a rien à craindre.

Qui *craint* toujours *d'être* trompé, *mérite de* l'être.

Qui est *oisif dans* sa jeunesse, travaillera *dans* sa vieillesse.

Qui ne commence *jamais* mal, ne commencera *jamais* bien.

Qui parle peu, fait *peu de* fautes.

Qui promet trop, ne promet *rien.*

Qui *soufre* beaucoup, gagne beaucoup, ainsi il faut s'accommoder *au* tems.

Qui surmonte sa passion, surmonte *son plus grand* ennemi.

Qui te fait plus de caresses, qu'il n'*a de coutume*, ou il t'a trompé ou il *te veut tromper.*

Qui trompe, *se trompe.*

Qu'un autre te loue et *non point* ta bouche. (*Proprio laus sordet in ore.*)

Règles le présent, prévois l'avenir, et souviens-toi du passé.

Reprens tes amis en secret, et les loues *en public.*

Richesses, pauvreté, honneurs, opprobres; santé, maladie; vie *longue ou courte;* tout doit être égal à un véritable Chrétien.

Rien n'est plus constant que l'inconstance.

Rien ne se fait, où Dieu ne travaille *point.*

Rien sans peine.

Rome *la* sainte, Naples *la* gentille, Florence *la* belle, Genes *la* su-

superbe, Bologne *la* grasse, Padoue *la* docte, Venise *la* riche, Milan *la* grande.

Sans la vertu point de salut. Il faut soufrir pour parvenir.

Savoir choisir, et choisir bien, est un double *avantage*.

Savoir vivre est le vrai savoir.

Mademoiselle si j'étois Roi, vous seriez bien-tôt Reine.

Si la fortune *vous favorise*, ne *vous* fiez pas trop *à elle* est souvent plus dangereuse, quand elle rit, que quand elle mord.

Si vous croyez, vous êtes immortel *pour* la vie, *si* vous ne croyez pas, vous êtes immortel *pour* la peine.

Si vous voulez goûter de vrais plaisirs, ne donnez point l'essor à vos désirs.

Sois ferme *en* adversité, humble *en* prospérité, soigneux *en* ta vocation, et meur *en* déliberation.

Soutenir *opiniatrément son* opinion, ce n'est pas *défendre* la vérité, mais montrer sa rusticité.

Surmonte l'envie *par* la vertu, les méchans *par* la pieté, les ennemis *par* l'honnêteté, *par* la bienveillance et *par* les faveurs.

Taisez *le prémier* ce que vous voulez que les autres taisent.

Tant *va* la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'y brise.

Tel croit être *sain*, qui porte la mort dans son *sein*.

Tel *fait le vaillant*, qui a un coeur de lièvre.

Tel seme, qui *ne* recueille pas, et tel veut recueillir, qui *n'a* point *semé*.

Tel croit *tout* entendre, et se vante même de *tout* savoir, qui ne sait pas ce que savent ceux qu'il estime ignorans.

Tous les biens du monde ne peuvent *satisfaire le coeur* humain.

Tous les vertueux méritent une louange, *mais* la seule constance mérite une couronne.

Tous nos désirs ne dérangeront *nullement* le cours de la providence.

Tout ce qui *reluit* n'est pas or.

Toute chose a son tems et *toute extrémité* est vice.

Tout le monde *s'efforce de* faire sa fortune, et presque personne ne *tâche* de faire son salut.

Tout le monde *se plaint* de sa mémoire, et personne ne *se plaint* de son jugement.

Tout ouïr, tout voir, beaucoup aprendre et peu dire, mérite *en tout tems* qu'on l'admire.

Travaillez, comme si *vous* deviez toujours vivre, et vivez comme si *vous* deviez mourir demain.

Trois amis sont dangereux : l'hypocrite, le *causeur*, et le *flateur*.

Trois amis sont *utiles* : l'ami sincere, l'ami fidèle, et l'ami qui *ne dit mot*.

Trois

Trois choses ne *se connoissent* qu'*en* trois occasions : la valeur à la guerre, le sage *dans* sa colère, et l'ami *dans* la nécessité.

Trois *M rendent* l'homme malheureux: Maladie, Manie, Malice.

Trois *S rendent* l'homme heureux : Santé, Sagesse, Sainteté.

Trompé *pour* trompé, il vaut mieux l'être *par* un homme que *par* une femme.

Trop grater *cuit*, trop parler *nuit*.

Un ami fidèle vaut *plus que cent parens*.

Un avare est pauvre *toute sa vie*.

Un bon pasteur *ne sauroit* trop engraisser son troupeau.

Un compliment est bien souvent un mensonge agréable, qui *sert de* filet à prendre les dupes.

Un coup de langue est pire qu'un *coup de lance*.

Un envieux est comme le chien du jardinier, il ne mange *point de choux*, et il ne veut pas que les autres *en* mangent.

Une excuse qui n'est pas *demandée*, est une accusation manifeste.

Une partie de la vie *se passe* à désirer l'avenir, et l'autre à regretter le passé.

Un fou *ne* cherche *que* les passe-tems et les plaisirs.

Un fou ne sait jamais *se taire*.

Un *grain de* prudence vaut mieux qu'un *quintal de* subtilité.

Un grand *parleur* est rarement habile.

Un homme d'esprit soufre toutes les *adversités* et se repose sur la *providence de Dieu*.

Un homme sans ami est comme une maison sans apui; il est étranger *au milieu* de sa patrie.

Un honnête homme doit avoir trois choses *ouvertes* pour ses véritables amis : La bourse, le visage et le coeur, mais auparavant il doit s'assurer de leur fidélité, car : Les amis de l'heure présente ont le naturel du mélon, il *en* faut éprouver cinquante, avant que d'en trouver un bon.

Un honnête homme sait tout et ne se *pique de rien*.

Un jeune homme, qui a la sagesse d'un vieillard, est consideré comme vieillard *parmi* les sages.

Un orateur sans jugement est comme un cheval *sans* bride.

Un Prince demandant à un Philosophe le moyen de régner long-tems : c'est *dit-il*, de faire du bien à tous, et de *se fier à peu*.

Un sage Souverain ne doit pas *tant* commander *par* empire que par exemple.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on *songe* le moins *à aquerir* et *à conserver*.

Vivez toujours comme si vous étiez *vieux*, *afin que* vous ne vous repentiez jamais d'avoir été jeune.

Votre langue et votre coeur ne doivent point vous partager, tout doit

être

être d'acord en vous. Faites que vos paroles et vos actions soient de parfaite intelligence, et *que* ce que vous direz soit soutenu *par ce que* vous ferez.

Vouloir ce que Dieu veut est le seul *savoir*.

SECTIO V.

Einige auserlesene Briefe.

Anmerkung.

Man hat hier aus XVIII Classen oder Sorten der Briefe einige der besten zusammengesucht, um gute Muster zu haben. Der Gebrauch davon ist nach dem Unterschied der Profectuum verschieden. Man dictiret sie französisch, und läßt die orthographischen Fehler aus dem Buch selbst corrigiren. Man exponiret sie, läßt sie ins Teutsche, und NB. aus dem Teutschen wieder ins Französische hinüber, theils exponiren, theils übersetzen; man kan sie auch ohne und mit vorgelegten teutschen Formularen imitiren lassen. Bey allen den Uebungen können sie Stück vor Stück zuerst nach der Etymologie, und alsdenn auch nach der Syntax durchanalysiret, examiniret, und mit Formeln illustriret werden; zu geschweigen, daß sich dabey so manches, was zum Brief-Stylo und der Klugheit in Briefen gehöret, an den besten Exempeln zeigen läßt.

§. 371.

Billets. Zettel, oder kurze Handschreiben.

Billet d'un Père à un de ses Amis sur la mort de son propre fils, qui lui avoit donné beaucoup de chagrin durant sa vie.

J'ai perdu ce fils, dont la mauvaise conduite m'obligeoit si souvent de me plaindre, et qui m'a causé tant de chagrins. Cependant depuis qu'on m'a écrit, q'il a été tué, j'en suis afligé à ne m'en pouvoir consoler. Telle est ma destinée malheureuse. Il m'a fait de la peine, durant sa vie, et il m'en donne après sa mort.

Réponse.

Un Père est toujours Père. Il est mal-aisé de se défendre des sentimens de la nature; et quand nous perdons ceux de nos enfans, que nous pensions ne pas aimer: nous éprouvons à leur mort, que nous les aimions effectivement. Je vous plaindrois, s'il ne vous en restoit plus: Mais vous en avez d'autres, qui sont plus sages, et qui vous donnent, et vous donneront toujours de la satisfaction.

Billet d'un ami à l'autre, pour s'informer de sa santé.

Votre santé m'est trop chère, pour ne pas vous en demander des nouvelles, et j'espère, que vous ne serez pas long-tems sans m'honorer de votre réponse à ce sujet.

Réponse.

Ma santé est toujours très-bonne, Dieu merci, et je vous suis très-obligé de l'honneur de votre souvenir. Mon billet ne vous coûtera guère plus de port, que le votre m'en a couté, et vous ne devez pas avoir peur de m'importuner tant que vous ne m'écrirez de deux cens lieues loin, que des Lettres de trois lignes. C'est ainsi, m'a-t-on dit, qu'en usoit autre-fois Brutus avec Ciceron: mais comme vous n'êtes nullement Brute, et que je suis encore moins Ciceron, je vous prie une autre fois de garder moins exactement les loix du Laconisme, auxquelles je ne puis encore m'acoutumer.

§. 372.

II. Offre de Service. Anerbietungs-Schreiben.

Offre de Respect à un Prince.

Monseigneur. Il y a long-tems, que je me serois donné l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects, sans la crainte que j'avois de me rendre importun à Votre Altesse; mais après avoir apris, que c'est votre volonté, que je m'aquite de ce devoir, je me présente à vous, Monseigneur, avec toute la véneration qui vous est deue, et de laquelle peut être capable,

Monseigneur, De Votre Altesse, Le très-humble &c.

Sur le même sujet.

Monseigneur. Celle-ci sera encore pour suplier très-humblement Votre Altesse, de me faire part de ses commandemens. Si je ne m'en aquite avec tous les avantages qu'elle mérite, ce sera au moins avec toute la fidélité que je lui dois; je me flate de ce bonheur, Monseigneur, et je crois deja tenir de votre bonté les ordres, et la permission de faire paroître que je suis,

De Votre Altesse, Le &c.

Offre de Services.

Pour tant de bontés que vous avez pour moi, Monsieur, agréez les Offres, que je vous fais de mes petits services: c'est peu de chose, et sans merite ils ne peuvent être considérables, que par la passion que j'ai de me revencher. Agréez-les, s'il vous plait, tels qu'ils sont, et soyez assuré que toute mon ambition est de faire paroître, que vous n'avez pas servi un ingrat, quand vous avez obligé,

Monsieur, Votre &c.

Répon-

Réponse.

Votre Lettre est la plus belle et la plus obligeante du monde. Les offres de services que vous me faites, me touchent si sensiblement, que je ne sais de quelle manière vous en remercier. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je me souviendrai éternellement de tous les bienfaits que j'ai reçus de vous, et de toutes les marques de votre bienveillance. Si je me vois jamais en état de vous témoigner mon zèle, et ma reconnoissance, je le ferai avec une joie sans égale. Je vous prie d'en être vivement persuadé, et de croire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus sincèrement,

Monsieur, Votre &c.

Assurance de service.

Je ne puis, Monsieur, voir recommencer l'année, sans vous assurer de mon respect, et de mes services. Si je ne craignois de vous importuner, je vous donnerois souvent de pareilles assurances. Mais comme je ne saurois être votre serviteur utilement; je me contente de l'être dans le coeur, et d'y faire des voeux, qui partent d'une passion ardente et sincère. Si je la croyois, elle vous romproit à tous momens la tête. Les foibles et les inutiles sont incommodes, quand ils se mettent à prêcher leur bonne volonté. Je ne veux point vous fatiguer de cette manière, et je satisferai le moins qu'il me sera possible le violent désir que j'ai de vous protester, que je suis plus que personne &c.

§. 373.

III. *Lettres de Visite.* Besuchschreiben.

Lettre de Visite, à une Personne malade.

J'ai apris que vous étiez si malade, Monsieur, qu'il falloit une patience extraordinaire pour soufrir avec modération l'excès du mal qui vous tient au lit. C'est un sujet de douleur pour tous vos amis, et pour moi particulièrement, qui n'aprens aucun de vos maux, dont je ne ressente vivement les atteintes: J'espère néanmoins, qu'avec les bons soins et les secours de remèdes, Dieu vous redonnera votre première santé. Je souhaite que ce mal se dissipe entièrement, et que j'aie le bien de vous voir aussi sain, que je suis véritablement,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de l'honneur de votre souvenir, et de l'interêt, que vous prenez à ma santé: Je voudrois qu'elle vous pût être utile, et que je pusse trouver les occasions de reconnoître

l'as-

l'affection que vous me témoignez, en vous faisant voir, que je suis très-particulièrement,

Monsieur, Votre &c.

§. 374.

IV. *Lettres de Compliments.* Ehrenschreiben.

Compliment à une personne, qu'on ne connoit que de réputation.

L'estime et la vénération que j'ai pour les personnes de mérite, m'obligent à vous écrire cette lettre, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître. Votre réputation est si bien établie, et j'aprens tous les jours tant de choses à votre avantage, que la satisfaction que j'ai de les ouir me sembleroit imparfaite, si je ne tâchois de me procurer votre entretien par lettres, puisque je ne puis jouir de votre conversation. Ne me refusez pas cet avantage; n'examinez point que je suis un inconnu, mais seulement faites réflexion que j'aime la vertu et le mérite où je le trouve, et que par cette raison, je suis plus que personne du monde,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Vous avez fait ce que je voulois faire. Vous me demandez mon amitié, mon dessein étoit de vous demander la vôtre. Soyez persuadé, Monsieur, que si vous avez commencé, j'acheverai avec plaisir. Je vous offre de bon coeur ce que vous me demandez; mais à condition que nos affaires n'en seront point le fondement: votre mérite et l'inclination que j'ai pour votre personne, entretiendront la joie que j'ai de me dire,

Monsieur, Votre &c.

Compliment sur un retour de voyage qu'on espère en peu.

L'espérance de vous voir dans peu, me donne une si grande joie, que je n'ai pu m'empêcher de vous la témoigner; et je vous jure, que ces lignes ne sauroient vous exprimer suffisamment le plaisir, que j'espère recevoir vers la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre. Je vous embrasse par avance, et je suis de tout mon coeur,

Monsieur, Votre &c.

Excuse de n'avoir pas répondu dans le tems.

Je n'ai pu répondre à votre Lettre avant le jour, que je suis revenu en cette ville, après avoir passé une partie du beau tems à la campagne. Vous n'attribuerez donc pas, s'il vous plait, mon silence à l'ou-

l'oubli, dont je ne ferai jamais capable à votre égard; mais à une complaisance, que j'ai dû avoir pour mes Amis. Je suis de tout mon coeur, &c.

Lettre de devoir en forme de Réponse.

Monsieur. Je ne sais comment je dois répondre, non seulement aux civilités que vous me rendez par votre obligeante lettre, mais encore à tant de témoignages de bonté. Votre généreux souvenir m'oblige à mille remercimens, et toute-fois je me vois dans l'impuissance de vous en présenter un qui vous puisse satisfaire. Il faut donc que je fasse comme une personne, qui vous seroit moins obligée que moi, en vous disant simplement, que je vous suis redévable au-delà de toutes les personnes du monde, et que je ne suis pas moins par devoir et par reconnoissance que j'ai toujours été par inclination,

Monsieur, Votre &c.

Sur le même sujet.

J'ai rêçu l'honneur de votre Lettre, avec toute la satisfaction possible, d'autant qu'elle me donne des assurances et des preuves de la continuation de votre bienveillance, dont je fais et ferai toujours beaucoup d'état vous assurant, que de ma part je ne manquerai pas d'avoir du retour, étant,

Monsieur, Votre &c.

§. 375.

V. Lettres d'Avis. Berichtschreiben.

Billet d'Avis.

Les ennemis sont en trois jours de marche. Je serai batu s'ils viennent à moi, et je n'ai pas assez de troupes; je vous suplie de m'envoyer un détachement tel que vous jugerez à propos.

Réponse.

Je ne vois pas qu'il y ait d'inconvenient que vous soyez batu, et je ne vous envoie point de détachement, mais je veux avoir le plaisir, qu'ils nous battent tous deux ensemble. Après demain je souperai dans votre tente, nous boirons à la santé de nos ennemis, qui pourront se repentir de nous avoir ataqués.

§. 376.

VI. Lettres de Louange. Lobschreiben.

Réponse à une Lettre de Louange.

Croiriez-vous bien, que plus vous me voulez donner de la vanité, et moins je suis capable d'en prendre? J'imagine, que les louanges que vous me donnez, sont autant de marques de mes défauts. A

Dieu ne plaise, que je sois si présomptueux, que de me laisser persuader à une personne qui me flatte; ce n'est pas que je ne vous estime infiniment, mais vous me ferez fuir, si vous me louez davantage. Il faut un sujet plus digne que moi, pour soufrir une complaisance, que les plus parfaits auroient de la peine à soufrir. En un mot, je ne vois rien en moi, qui ne soit très-mediocre, et fort éloigné de toutes les louanges que vous me donnez; et la plus supportable qualité que j'aie, est celle d'être, Votre &c.

Réponse à la Réponse.

Monsieur. Vous ne seriez pas content de vous-même, si vous n'aviez une modestie aussi grande que les autres vertus, que vous possédez dans un dégré qui n'est pas médiocre, et je ne m'étonne point que vous rejettiez des louanges autant que vous les méritez. Ce n'est pas d'aujourd'hui, que j'en vois des marques singulières; je les ai toujours admirées, et respectées dans le coeur, et je leur ai rendu mes respects dans le coeur et publiquement dans tous les endroits où je me suis rencontré. Quand vous devriez me blâmer, je persisterai toujours dans cette résolution, et je tirerai toute ma gloire de me dire,

Monsieur, Votre &c.

Peu de gens s'expriment comme lui.

Quand vous ne voudriez pas que je parlasse de vos autres lettres, vous me permettrez au moins de louer celle que vous avez écrite en ma faveur à Monsieur N. Il n'y a guère que vous, qui en puisse écrire une pareille. L'endroit sur tout où vous dites, que pour acourcir mon affaire, vous désirez avancer votre argent, est une des plus belles choses que j'aie jamais lue. Quelque modeste que vous soyez, vous m'avouerez, que c'est une noble façon de parler, que d'offrir vingt-mille francs pour un de ses amis: et il y a bien peu de gens qui se sachent servir de ce stile-là. Entre tant de beaux esprits que nous sommes à l'Académie, nous ne nous serions jamais avisés de nous exprimer ainsi; et parmi les belles pensées que nous trouvons, il ne nous en vient point de semblable à celle-là. Je l'admire, et suis avec passion,

Monsieur, Votre &c.

Lettre en Réponse aux Louanges.

Qu'il est malaisé d'être humble, et de recevoir des louanges de votre part! Cependant pour vous faire voir que je ne le suis pas, je ne vous rendrai point louanges pour louanges. Tant je me défie de mon éloquence, dont les traits ne font que blanchir devant la vôtre: Je me hâte donc, Monsieur, pour tout remerciment de vous dire, que je suis autant qu'on le peut être, Votre &c.

On ne se connoit point à ses Louanges.

Je ne me reconnois pas, Monsieur, dans vos lettres, et vous êtes de ces peintres, qui ne se soucient point de faire ressembler, pourvu qu'ils fassent de beaux visages. Vous songiez à un plus habile homme que moi, quand vous preniez la peine de m'écrire, ou les louanges que vous me donnez, sont des exhortations déguisées que vous me faites. Elles ne sauroient être plus fines, ni plus délicates, et elles m'obligeront d'être toute ma vie avec une estime particulière,

Votre &c.

§. 377.

VII. *Lettres de félicitation.* Glückwünschungsschreiben.

Congratulation sur une Charge.

Les nouvelles de vôtre promotion à la charge, que vous vous souhaitiez il y a long-tems, me rendent si content et si satisfait, que je ne saurois vous exprimer qu'une partie de la joie qui m'en demeure. Je ne me mets point en peine de vous la persuader par un long discours; votre mérite et notre amitié vous le témoigneront beaucoup mieux que ma plume: elle seule vous fera souvenir à présent, que je suis toujours à mon ordinaire,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Il est vrai, Monsieur, que je suis pourvu d'un emploi, au quel la connoissance de mes défauts me défendoit d'aspirer, et dont je ne m'aquiterai pas facilement avec le succès, que tout le monde atend de mes soins; mais si je suis assez malheureux pour tromper l'opinion que le peuple a conçûe de ma capacité; je vous prie de croire, que le changement de condition ne changera rien au dessein que j'ai d'honorer mes amis; et si je trouve quelque douceur en ma fortune, ce sera lors que vous me ferez naitre l'occasion de vous donner des preuves de mon afection, et de vous assurer, qu'il n'est point d'honneur que je préfere à celui d'être aimé de vous, ni de qualité, à la gloire d'être,

Monsieur, Votre &c.

Congratulation sur des Prospérités.

Monsieur. La joie que je reçois de vos prospérités m'oblige de vous écrire aujourd'hui ces lignes, pour un témoignage de l'obeïssance que je vous dois, et pour un gage de l'inclination qui me fait prendre part au bonheur qui vous arrive. J'espère, que ces paroles ne vous seront pas désagréables, de la part d'une personne qui voudroit vous montrer par des effets, qu'il est entièrement,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

La part que vous prenez à ma fortune, m'oblige infiniment: c'est une marque de votre amitié, qui paroît dans toutes les occasions qui me sont favorables, mais je suis fort confus de ne vous avoir jamais rendu aucun service que la mérite; peut-être serai-je plus heureux à l'avenir, et pour lors je vous montrerai en effet combien je suis,

Monsieur, Votre &c.

Lettre de Félicitation.

Recevez la centième, ou pour mieux dire, la millième lettre de félicitation, qui vous a été écrite sur votre mariage. Si vous étiez obligé de les lire toutes, il ne vous faudroit faire autre chose. Je sais que votre tems est précieux, et je ne vous aurois point écrit, si j'avois pu contenir ma joie, sans vous marquer la part que je prens à la votre.

§. 378.

VIII. Lettres de Consolation. Trostbriefe.

Consolation sur quoi que ce soit.

Je suis si sensiblement touché de la perte que vous avez faite, que je me sens incapable de vous consoler. Il faut que le tems diminue votre douleur, avant que je sois exempt de mon afliction: Je prierai donc la divine bonté, qu'elle vous donne le soulagement que je ne puis vous aporter, et je me contenterai de vous dire simplement aujourd'hui, que tout ce que je puis faire, c'est de vous témoigner que je suis,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Monsieur. Je vous suis obligé de la bonté que vous avez pour moi: elle a paru en plusieurs occasions et elle paroit encore aujourd'hui dans la Consolation que vous me donnez dans mon affliction. Je vous rends graces très-humbles de votre bon office, vous priant de me conserver l'honneur de votre amitié, et de m'honorer de vos commandemens, comme celui qui est avec passion,

Monsieur, Votre &c.

Autre Réponse.

Si l'on pouvoit se consoler de la perte que j'ai faite, votre lettre sans doute m'auroit donné la plus grande de toutes les consolations. Outre les offres obligeantes que vous m'y faites, elle est écrite d'une manière à me faire connoître, que je n'ai pas tout perdu en perdant mon Epoux. Vous voulez me servir d'ami; J'accepte vos offres, et pour

pour commencer à les reconnoître, je vous assure que je serai toute ma vie,

Monsieur, Votre &c.

§. 379.

IX. *Lettre de Remerciment.* Dankschreiben.

Lettre de Remerciment au Roi.

SIRE. Comme j'avois depuis long-tems pour *Votre Majesté* tout le zêle dont je suis capable, il n'a pas été possible, que le gouvernement dont elle vient de m'honorer l'ait augmenté. Mais j'y trouverai des occasions de le faire paroître. Et quoi qu'elle n'en doute point à présent, j'espère, qu'elle en sera encore plus persuadée à l'avenir. Quand on a autant d'envie, *Sire*, de bien faire les choses que j'en ai, il arrive rarement qu'on les fasse mal. La reconnoissance éclaire l'esprit, et je crois, que le désir de plaire à un si grand et si généreux Prince, me fera trouver en moi des lumières, que je n'y eusse point trouvées, à moins que d'être animé par un si puissant motif: Je veux dire, qu'il les y fera naître, puisqu'elles n'y sont pas effectivement. Les ordres aussi que me donnera *Votre Majesté*, m'instruiront, et ayant pour guide votre prudence consommée, il sera mal-aisé que je m'égare. Au moins, *Sire*, ce ne sera jamais pour ne vouloir pas suivre *Votre Majesté*, mais pour ne le pouvoir pas aussi dignement qu'elle le mérite: Et alors la même bonté, qui la porte à me mettre dans cet emploi, me permettra de le continuer, et de me rendre plus habile à remplir mes devoirs par une étude continuelle des fonctions de ma charge. C'est la grace que demande,

Sire, De Votre Majesté &c.

Billet de Remerciment.

Monsieur N. me paya hier au soir l'argent que vous m'aviez emprunté, et il me rendit en même tems une lettre, qui est mon Panégyrique. C'est me rendre plus que je ne vous avois prêté. Un si petit service ne méritoit pas un si grand remerciment. Vous étiez mon débiteur: Je confesse que je suis maintenant le vôtre.

Remerciment d'un Présent.

Vous n'êtes guères politique dans vos présens: vous ne faites pas comme Monsr. N. qui ne donne jamais rien, qu'à ceux qui lui en peuvent rendre davantage. Une paire de gands de Rome, un pot de savon de Naples lui ont valu souvent des choses d'un prix infini: Mais vous aurez toujours cet avantage sur lui, d'avoir donné à plus

pauvre que vous, c'est à dire à un homme, qui vous est tout à fait obligé de votre magnifique présent, et puis c'est tout.

Remerciment sur une Visite.

Vous m'avez obligé sensiblement par la visite qu'il vous a plu de me faire dans l'accident qui m'est arrivé, et je vous puis assurer, que vous avez beaucoup diminué mon affliction, puisque la fortune ne m'a pas privé de l'honneur de votre bienveillance. Je vous prie très-humblement de me la conserver, ce sera toute ma consolation, et vous aurez toujours en moi une personne qui sera constamment,

Monsieur, Votre &c.

Autre Remerciment.

Si vous étiez homme à vendre vos services, je vous avoue que je ne pourrois payer celui que vous m'avez rendu. Mais comme ce n'est point l'intérêt, qui vous porte à obliger vos amis, je me console en vous offrant ce que je puis, c'est une reconnoissance parfaite de ce que je vous dois. Si je ne puis autre chose, j'aurai au moins la joie de dire que je suis,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Votre remerciment vaut infiniment plus que ce que j'ai jamais pu faire pour votre service; et ainsi vous me faites plus de confusion que de plaisir, de faire valoir jusqu'à ce point des choses, qui ne méritent pas que vous y pensiez seulement. Laissez donc là tous ces complimens et ces reconnoissances. Je ne veux, s'il vous plait, que l'honneur de votre amitié; et pour m'y conserver, je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir, et que vous pouvez atendre d'une personne, qui est avec toute la sincérité et toute la passion possible,

Monsieur, Votre &c.

§. 380.

X. *Lettres d'Affaires.* Geschäftbriefe.

A Monsieur de la Ville.

Je vous fais ce mot pour vous dire, que la volonté du Roi est, que vous envoyiez un courier à Monsieur le Marechal d'Estrée avec une lettre de la part de sa Majesté, qui porte ordre de ne point faire de difficulté d'ôter les troupes qui sont dans Compiegne, selon que lui dira Monsieur de Saint Chaumont, à qui elle fait savoir son intention sur ce sujet. Cependant je demeure,

Monsieur, Votre &c.

Autre.

Autre.

Monsieur. N'ayant point trouvé parmi mes plans, ceux de Perpignan, de Barcelone, et de Salces, je vous fais cette lettre, pour vous prier de me les envoyer, s'il y a moyen, et qu'ils soient les plus justes qu'il se pourra. Je serai bien aise aussi de savoir, si on ne pourroit point faire quelque entreprise sur la dite place de Perpignan, et les moyens de la faire réussir. Vous trouverez plusieurs personnes de la frontière; qui vous pourront instruire bien particulièrement sur ce sujet; soit en vous enseignant les chemins, par où on peut mener le canon, et la facilité qu'on aura d'y trouver et mener des vivres, soit en vous raportant l'état au vrai de la place, le nombre d'hommes qui y sont, la quantité de leurs vivres et munitions. En un mot, prenez toute la connoissance que vous pourrez de cette affaire, et m'en mandez, s'il vous plait, votre avis par le prémier ordinaire, afin que sur celui on voie ce qui se pourra faire pour le service du Roi, aux lieux, où vous êtes. Cependant assurez-vous, que je suis véritablement,

Monsieur, Votre &c.

Autre.

Monsieur. Ayant apris, que le bruit avoit couru dans votre Gouvernement, que l'on en vouloit transporter du blé en vertu d'un passeport, qu'un de mes proches avoit obtenu; je vous fais cette lettre, pour vous conjurer, au cas que quelqu'un voulût abusivement s'en servir, d'empêcher qu'il n'ait aucun effect. Vous pouvez bien croire, que tant s'en faut que je désire, que l'on dégarnisse la Province de ce qui est nécessaire à sa subsistence, qu'au contraire, il n'y a rien que je ne voulusse contribuer, pour la faire pourvoir abondamment de toutes choses. Je ne m'étendrai pas davantage à vous persuader cette vérité, me contentant de vous assurer de celle, avec laquelle je suis et serai toujours,

Monsieur, Votre &c.

Autre Lettre d'affaire.

Plus j'ai d'envie de vous bien servir Monsieur, et plus je trouve de grandes difficultés. Ceux qui entrepennent d'ôter les taches de dessus un miroir, n'en veulent pas être réponsables au cas qu'il se casse, comme cela arrive quelque-fois. Aussi je n'ose rien hazarder sans votre consentement, bien que je ne me défie en aucune maniére de votre honnêteté. Tout demeurera donc en suspens jusqu'à ce que j'aie reçu vos ordres. Je suis &c.

Autre.

La semaine prochaine on imprimera votre livre en douze, Monsieur, n'ayant pas été possible d'obtenir de ces gens interessés, qu'il le fût dans une autre forme. J'ai eu l'avantage d'en avoir un bon nombre d'exemplaires, et j'atendrai vos ordres pour vous les envoyer. Si en vous rendant service je n'y ai pas été heureux, au moins vous pouvez être assuré, que je m'y suis employé avec beaucoup d'afection. On a recommandé le soin de la correction à la capacité de Msr. N. mais les imprimeurs d'aujourd'hui multiplient les fautes en les voulant corriger. Contentez-vous, Msr. de ce qu'a pu faire un homme, qui fait beaucoup de cas de votre vertu et de votre amitié. Je vous baise les mains.

§. 381.

XI. *Lettres de Prière.* Bittschreiben.

Lettre de demande à Monsieur de Louvois, Ministre et Sécrétaire d'Etat.

Monseigneur. Je sers depuis trente deux campagnes, et vous m'avez fait l'honneur de me dire plus d'une fois, que le Roi étoit content de mes services. On vient de m'écrire, que le Gouvernement de N. est vacant: si vous voulez, Monseigneur, avoir la bonté de le demander pour moi à Sa Majesté, je tâcherai de faire mon devoir dans cette place, et ne serai pas moins fidèle à l'avenir, que je l'ai été par le passé, &c.

Autre à un Ami.

Je sais que vous avez de l'argent. Vous savez que je n'en ai point. Il y a déja un tems que je vous prêtai cinq cens pistoles. Vous atendez que je vous les demande. Je vous les demande donc, puisque vous le voulez ainsi. Je vous prie de me les rendre au plutôt, et de n'être pas injuste envers vos amis, puisqu'il faut ne l'être envers personne.

Autre.

Il vous plaira de m'acorder une grace, qui augmentera les obligations que je vous ai. Je vous prie donc très-humblement, de mettre cette présente lettre dans votre paquet, et de la recommander à mon correspondant; vous obligerez infiniment celui qui est tout à vous &c.

§. 382.

§. 382.

XII. *Lettre d'Invitation.* Einladungsschreiben.

Lettre d'Invitation.

Mon fils doit demain plaider sa première cause, et je vous suplie très-humblement d'y venir; Car bien que vous ne soyez pas du métier non plus que moi, vous êtes un Juge d'éloquence. Les pères sont fous de leurs enfans, et sur-tout lors qu'ils parlent en public; pourvu qu'ils ne demeurent pas court, et qu'ils montrent de la hardiesse; nous nous imaginons que ce sont des oracles. Vous me ferez plaisir de me parler franchement; afin qu'il continue dans cette profession, ou que je lui fasse prendre une bandolière. Je veux tâcher qu'il réussisse quelque-part, et l'envoyer à l'armée, quand j'aurai connu, qu'il ne vaut rien pour le Barreau. Sa Mère m'a obligé à toute force de l'y mettre, et j'ai opinion qu'il seroit plus propre pour les armes. Quelques petites affaires où il s'est rencontré, me font croire, que, s'il n'est pas si éloquent que Ciceron, il n'est pas si politique aussi.

Pour inviter une Personne à venir chez nous.

Je Vous prie très-humblement, Monsieur, de venir Dimanche dans la maison de votre serviteur. Je veux dire le vôtre; car je n'ai rien qui ne soit à vous. Vous honorerez de votre présence une compagnie, qui vous estime fort, et vous obligerez infiniment une personne, qui est,

Monsieur, Votre &c.

§. 383.

XIII. *Lettres de Recommendation.* Empfehlungsbriefe.

Lettre de Recommendation.

Votre mérite, Monsieur, aussi bien que votre qualité vous rendent si recommendable et si nécessaire à vos amis, qu'ils sont toujours en état de vous importuner. Cette lettre vous prouvera cette vérité par la prière que je vous fais, d'aider de votre protection celui qui en est le porteur; c'est un Gentilhomme de mérite, que vous ne serez pas faché d'avoir obligé, et qui n'en sera pas ingrat, non plus que,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Tout ce qui me vient de votre part, Monsieur, m'est fort agréable, et particulièrement les personnes de qualité et de mérite, comme me paroit le Gentilhomme que vous m'avez envoyé: et en effet il est très-honnête homme; toutes ses manières m'ont extrêmement plu, prin-

cipalement étant venu de votre recommendation, à laquelle je tâche de répondre par mes services. J'espère qu'ils ne vous seront pas d agréables; parce qu'ils seront utiles, et auront l'effet que vous vo promettez de notre amitié. Je travaillerai autant que je pourrai à s avancement, et je ne doute pas que je ne réussisse en mon desse Je vous en écrirai le succès, et j'employerai le peu que j'ai de c dit, pour le contentement de votre ami, et pour vous faire connoît que je suis toujours sans réserve,

Monsieur, Votre &c.

Autre Recommendation.

Vous connoissez, Monsieur, l'esprit des Plaideurs; ils croient qu'on ne sauroit avoir trop de Lettres de recommendation, et qu celui qui en a le plus, l'emporte. Cette pensée est très-fausse à l'égar d'un grand nombre de juges; mais elle l'est sur-tout au vôtre: ca vous êtes incorruptible, et ne consultez que la justice dans les juge mens que vous rendez. Je n'ai pourtant pu refuser à Monsieur N. une chose, que je sais bien qui lui sera inutile. C'est un bon hom me de mes amis, pour qui je voudrois faire des choses qui lui ser vissent effectivement. Je suis &c.

§. 384.

XIV. Lettres de Conseil. Berathschlagungsbriefe.

Conseil, lors qu'on ne le demande point.

La curiosité de voir le monde est fort louable; nous connoissons le génie des peuples, et l'histoire des tems passés; mais il faut avouer, que les fruits n'égalent pas le plus souvent la peine, ni les dépenses que nous faisons. Toutefois je vous exhorte à voir la France, et principalement Paris, qui est un monde. Je suis,

Monsieur, Votre &c.

Réponse.

Je vous rends très-humbles graces de votre bon conseil. Je le suivrai par-tout, et me souviendrai de vous dans toutes les rencontres, gardant la maxime que vous me donnez, et qui exempte de danger les personnes qui voient le monde. Et en effet on voit beaucoup de jeunes gens, qui sont assez trompés, quand ils ont mis leur confiance en certaines personnes, qui abusent de la franchisse des Gentilshommes, qui ont quitté leur païs, pour avoir la connoissance des Langues étrangères. On trouve par tout des ruses, et si un jeune homme n'y prend garde, il tombe en certains accidens, qui lui donnent de l'horreur pour des personnes avec qui il pourroit profiter; car celui qui a été une fois trom-

trompé, pense que tout le monde en peut faire de même. C'est pourquoi la prudence est nécessaire pour discerner l'humeur des gens, comme la témérité est toujours dommageable en plusieurs rencontres de grande conséquence. Je suis, &c.

Autre Lettre de Conseil.

Les procès ne conviennent point aux honnêtes gens, Monsieur, et quiconque les cherche, a du tems à perdre, ou de l'argent à dépenser. Laissez le Palais, si vous voulez vivre en repos. On goûte une bonne partie des peines de l'enfer, quand on passe par les mains des Avocats et des Procureurs. Je vous conseille donc, Monsieur, comme votre Ami, je vous exhorte comme Chrétien, et je vous prie comme votre Serviteur, que vous remettiez vos prétensions entre les mains de deux amis communs. Pensez-y, je vous suplie, car avant que de commencer un procès entre des personnes proches, il y faut penser bien sérieusement, et ce n'est pas assurément une affaire, sur laquelle il se faille résoudre avec précipitation.

Autre.

Vous voulez aller à la Cour, Monsieur, dont le seul nom vous devroit servir d'avertissement, en vous aprenant, qu'à la Cour toutes choses sont courtes, horsmis les espérances. La Cour est une mer, où les biens, la vie, l'ame et la réputation font souvent naufrage. Le vent d' l'ambition y cause de rudes tempêtes, capables de submerger la patience; et la bonté ne manque guères d'y aller briser contre les écueils de l'envie, et de la médisance. Les fumées de l'ambition, et les nuages des déguisemens et des mensonges y cachent non seulement le ciel de la vérité, mais encore vous tiennent toujours loin du port des faveurs du Prince.

Aisément à la Cour on devient lâche et traître,
La preuve s'en peut voir en Caïphe et sa Cour,
St. Pierre y fit à peine un moment de séjour.
Que jusques à trois fois, il renia son maître.

Votre vertu trouvera à N. Monsieur, l'utile et l'honnête; l'Académie vous y atend, vos amis vous en prient, et je vous y exhorte de tout mon coeur. Il est vrai, que les plus grosses et les plus belles perles ne se pêchent que dans les mers profondes, mais il vaut mieux gagner moins, et ne se pas exposer au péril du naufrage. Je suis &c.

Autre.

Autre Réponse.

Je trouve dans votre conseil des preuves de votre amitié, Monsieur. En ne vous conformant pas à mes sentimens, Vous faites mieux connoître l'interêt que vous prênez, à ma réputation, que si vous aviez flatté mon penchant par complaisance. Recevez en échange l'assurance que je vous donne ici d'un attachement inviolable pour vous, et d'une réconnoissance infinie. Je vous baise afectueusement les mains.

§. 385.

XV. Lettres de plainte et de réproche. Beschwerungs- und Verweisbriefe.

Plainte très-obligeante, pour demander une Réponse.

Plus vous m'avez témoigné d'amitié, plus votre silence m'inquiète: Je ne sais à quoi l'imputer; je crains tantôt, qu'il ne soit l'effet de quelque indisposition, et tantôt de quelque autre empêchement, dont pourtant je ne saurois croire qu'aucun de nous soit la cause. Car outre que je ne puis vous accuser de négligence, je n'ai de mon côté rien à me réprocher, qui mérite la peine que j'endure. Rassurez-moi donc, je vous suplie, par de nouvelles promesses. Tirez-moi de l'incertitude où je suis, et ne faites pas soufrir mille maux à celui qui vous souhaite tous les biens à la fois, puis que vous savez que je suis,

Monsieur, Votre très-afectionné serviteur et ami.

Réponse.

Dans le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous écrire, ce n'est pas une petite satisfaction pour moi, de voir, que je n'ai rien perdu de votre amitié, et que vous m'en avez encore plus fortement convaincu par toutes les allarmes et les inquiétudes que je vous ai causées. Je suis ravi de connoître, que vous donniez de si fidèles interprétations à toutes mes actions, et que vos sentimens pour moi soient toujours aussi justes que ceux que j'ai pour vous. Je sais tout ce que je vous dois. Vous m'êtes trop cher, et je suis trop jaloux de mon bonheur, pour vous négliger un moment. Ce sont les affaires seules dont j'ai été accablé qui m'ont dérobé le plaisir de vous répéter ce que, je vous ai toujours dit, qui est, que je suis,

Monsieur,

Votre &c.

§. 386.

XVI. *Lettres de Justification et d'Excuse.* Rechtfertigungs- und Entschuldigungsschreiben.

Lettre de Justification sur une fausse acusation.

Je m'étonne grandement de l'injustice que vous m'avez faite, étant aussi raisonnable que vous l'êtes. Vous m'avez condamné sans m'ouïr, au prémier raport de mes ennemis; sans observer autre formalité que celle que votre passion vous a suggérée. Vous avez paru un peu trop violent en cette rencontre, et d'autant plus encore que vous n'avez jamais douté de la passion que j'ai de vous servir. Je me plains donc avec raison de ce que vos reproches n'en ont point, et vous suplie, que dorénavant vous preniez la peine de mettre en état les informations que vous ferez d'une affaire de cette importance, et particulièrement lorsqu'il y va de l'intérêt,

Monsieur, De Votre &c.

Excuse sur un défaut d'Adieu.

N'ayant pu vous rendre mes devoirs en partant de Paris, ne trouvez pas mauvais, que je prenne la liberté de m'en aquiter par ces lignes, et que je vous demande, comme j'aurois fait, la continuation de votre amitié. J'avoue, que c'est en agir bien librement, et que je ne devois pas me contenter d'être allé une fois chez vous pour vous embrasser, et vous assurer de la continuation de mes respects, tant absent que présent; mais j'espère, que l'ingenuité, avec laquelle je confesse ma faute m'en fera plus facilement obtenir le pardon; sur tout si vous avez la bonté de considérer la précipitation avec laquelle j'ai été obligé de partir, et l'embarras où se trouve un homme, qui se prépare pour un long voyage. Soyez persuadé, que c'est moins une faute d'amitié, que de civilité, et que je ne changerai jamais la résolution que j'ai prise d'être inviolablement,

Monsieur, Votre &c.

Sur le même sujet.

Si vous étiez un homme à façon, je devrois craindre de n'être plus dans vos bonnes graces; car enfin partir sans vous dire adieu, ce seroit un crime chez vous; mais comme je suis convaincu, que vous n'acordez pas votre amitié à un certain dehors, qui ne dit rien, j'espère, que vous m'aimerez toujours, comme vous avez fait de bonne foi. J'oserai vous dire, que vous me feriez injustice, si vous en usiez autrement; car si je ne suis pas allé vous embrasser avant que de partir,

vous

vous excuserez facilement un homme, dont le voyage est précipité et qui par conséquent ne pense pas à la moitié des choses qu'il voudroit faire. Soyez donc persuadé, que j'ai moins manqué d'amitié que de civilité; puisque j'ai résolu d'être toujours,

Monsieur, Votre &c.

§. 387.

XVII. Lettre satyrique. Stachelschreiben.

Lettre satyrique.

C'est une étrange chose, Monsieur, que la bonne opinion qu'on a de soi-même, et par laquelle on enfle si fort son propre mérite. Il n'y a personne, fût-ce le plus ignorant de tous les hommes, qui ne s'imagine d'être habile en quelque chose. J'admire là dessus le dit de Socrate. *Si*, dit-il, *lors que tout le peuple est assemblé, on commandoit, que les Cordonniers se levassent, on ne verroit se lever qu'eux: tout de même, si on apelloit les forgerons, les tisserans, les charpentiers, en un mot ceux de quelque autre profession que ce soit, on ne verroit se mouvoir que ceux de cette profession. Mais si on commandoit, que tous les prudens, tous les sages, ou tous les justes se levassent, il n'y auroit personne dans l'assemblée, qui ne fit effort pour se hausser sur ses pieds, parce que les plus fous prétendent être les plus sages.* Je ne sais, si c'est là un défaut, qui vienne de la nature même, ou seulement de l'éducation. Entendez-moi sainement, et m'aimez de coeur.

Réponse à des Lettres de raillerie.

Toutes choses ont leurs tems, et vouloir rire pendant que les autres pleurent, peut passer pour un manquement de charité, ou pour un défaut de jugement. Les outrages que j'ai reçus de la fortune, ne peuvent être réparés par les railleries de votre plume. Je ne vous répons point en raillant, parce que mes maux sont effectifs. Si les influences du Ciel changent pour moi, et deviennent plus favorables, je changerai aussi de stile, et ne saurai pas moins bien me moquer de vos plaisanteries, que vous savez bien présentement augmenter mes maux en riant à mes dépens.

§. 388.

XIIX. Lettres de Réponse. Antwortschreiben.

Je vous suis obligé de la bonté, que vous avez pour moi: elle a paru en plusieurs occasions, et elle paroit encore aujourd'hui dans la consolation que vous me donnez dans mon affliction. Je vous rends gra-

graces très-humbles de votre bon office, vous priant de me conserver l'honneur de vos commandemens, comme celui qui est avec passion,

Monsieur, Votre &c.

§. 389.

XIX. Lettres de Marchands. Kaufmannsschreiben.

Lettres de change. Wechselbriefe.

Lettre seule conçue pour valeur reçue en deniers comptans à huit jours de vue.

Monsieur. A huit jours de vue, il vous plaira payer par cette seule lettre de change au Sieur Jacques Baudin de votre ville, ou à son ordre, la somme de trois mille livres, valeur reçue dudit Sieur en deniers comptans, que passerez à compte, comme par avis de,

Votre très-humble &c.

Autre lettre payable à usance à Amsterdam, pour valeur reçue en une autre lettre de change fournie et payable à Lion.

Monsieur. A usance, il vous plaira payer par cette première de change, n'ayant payé la seconde au Sieur Laurent Barbot, Marchand de cette ville, ou à son ordre, cinq cens écus, à nonante six deniers de gros pour écu, valeur reçue dudit Sieur en sa lettre de change de pareille somme, qu'il m'a ce jourd'hui fournie sur Pierre Joly de Lion, que passerez à compte, comme par avis de &c.

Votre &c.

Formule d'un reçu, que le porteur d'une lettre de crédit doit donner à celui auquel la lettre est adressante, à mesure qu'il reçoit de l'argent de lui.

Je soussigné Jacques Tissier, Facteur de Monsieur Jean Drouet, Marchand en la ville de Paris, confesse avoir reçu comptant de Monsieur Jacques du Bois, Banquier en cette ville de Lion, et de ses deniers, la somme de quatre mille livres, sur, et à bon compte de la lettre de crédit que lui a écrit mon dit Sieur Drouet, en date du 4. Octobre 1736. que je lui ai remise en main, pour employer en achats de marchandises, suivant ordres que j'ai de lui, de laquelle somme ledit Sieur du Bois pourra se prévaloir sur ledit Sieur Drouet, toute-fois et quantes, et non sur moi. Fait à Lion ce 20. Octobre 1736.

Autre lettre de crédit indéfinie, fournie par un Négociant sur son correspondant, en faveur d'une personne qui n'est point de profession mercantille, et quelle précaution il faut prendre.

Monsieur. Le porteur de la présente, nommé Monsieur le Vasseur, fils de Monsieur le Vasseur, Trésorier de France à Châlons, mon ami, désirant faire voyage en Italie, aura besoin d'argent à Rome pour sa dépense; et autres affaires particulières. Il vous plaira lui faire

fournir audit lieu tout ce qu'il aura besoin d'argent. Je vous tiendrai compte des sommes, qui lui auront été payées, en me raportant les récépissés dudit Sieur le Vasseur, et vous vous en prévaudrez sur moi. Je ne manquerai d'aquiter vos lettres avec honneur, comme par avis de &c.

Votre &c.

Formulaire d'une lettre de voiture d'un ballot de marchandise.

Je vous envoie par Louis de la Roche, voiturier par terre de cette ville, un ballot de marchandise, marqué comme ci-contre, pésant
P. I. | 420 Liv. lequel ayant reçu bien conditionné et en tems dû,
N. I. | vous lui payerez pour sa voiture à raison de 3 Liv. 10 Sous pour cent, comme par avis de

Votre très-humble Serviteur.

A Monsieur
Monsieur Javot, Marchand, rue S. Denis,
à l'enseigne du croissant d'or. A Paris.

Anhang.

Von den Curialien und Aufschriften der Briefe.

§. 390. Curialien (von Curia, der Hof,) heissen diejenigen Manieren, die man bey Hofe unter höflichen Leuten im Ausfertigen der Briefe nach allen Stücken zu observiren pfleget, um nicht wider den Wohlstand, Vorsichtigkeit und Accuratesse zu verstossen.

Not. 1. Weil nun dessen allzu viel ist, und man überdis auch nicht eher einen geschickten Brief schreiben kan, als bis man der Sprache recht mächtig ist, beydes aber kein Werk für eine Grammaire ist; so darf man hie keine vollständige Anweisung dazu erwarten, sondern muß gute französische Briefsteller und Stilisten nachschlagen.

2. Indeß wollen wir eine kurze Tabelle von dem Nöthigsten geben, deren Maximen bey allen unsern Sprachen gelten.

I. Allgemeine Regeln.

§. 391. I. Falle, so viel immer möglich, mit deinen Briefen niemanden beschwerlich, und mache auch dir selbst ohne Noth keinen Schaden und Verdruß. Kurz: Menagire jedermann und dich selbst just so sehr und so weit als recht ist. Dis ist die Hauptregel, welche die Liebe, Billigkeit und Redlichkeit erfordert, aus welcher sich das meiste herleiten läßt, und nach welcher alles Stück vor Stück zu überlegen und zu prüfen ist.

§. 392. II. Derowegen sey auf alles so sehr attent, als immer möglich, und thue nichts ohne Ueberlegung und nichts zu übereilt.

Dis ist eine von den wichtigsten practischen Wissenschaften fürs ganze Leben. Wer sein Gemüth bey Zeiten und bis so weit darinnen übet, bis er nicht wol mehr kan unbedachtsam zufahren, und nichts ohne drüber zu reflectiren und

und zu raisonniren vor sich haben, der hat in der Einen Maxime viel 1000 Regeln der Wohlanständigkeit und Klugheit gelernt, woran andere Zeit Lebens und oft vergeblich zu lernen haben.

§. 393. III. So viel immer möglich, lerne deinen Correspondenten wohl kennen nach seinem **Stand**, **Amt**, **Paßion**, **Beschäftigungen**, **Zeiten** und **Umständen**, damit du dich nach allen diesen Dingen klüglich und billig gegen ihn verhalten könnest.

Der Hauptzweck aller Briefe ist, das Ueberreden; solls nun gehen, so muß der Brief nach allen Stücken wohl gefallen. Aber wie ist dis zu erhalten möglich, so man nicht erst weiß, was und wie einem etwas gefallen kan?

§. 394. IV. Alle Briefe lassen sich 1) nach ihrem Inhalt, 2) nach ihrer Abfassung bequem in zwey Classen bringen.

A. Nach dem Inhalt sinds entweder **Wohlstands- oder Geschäfts-Briefe**, Lettres de bien-séance und Lettres d'Affaires. Was sich nicht zu diesen zwey Sorten bringen läßt, ist insgemein unnöthig oder unnütz.

So vielerley Hauptfälle nun vorkommen können, jemanden in jenen entweder seine Ehrerbietung oder seinen Affect schriftlich zu bezeugen, in diesen aber von allerley Geschäften abwesend mit jemanden zu sprechen, so vielerley Nebenclassen der Briefe wirds wieder geben; z. E. beyderseits zehn- oder zwölferley. Cf. Hallbauers teutsche Oratorie. Sonderlich aber bey Benj. Neukirchs Anweisung zu teutschen Briefen.

B. Nach der Abfassung giebts entweder **förmliche Briefe**, die mit aller Sorgfalt und üblichen Ceremoniel abgefaßt sind, oder **freye Briefe**, die unter Freunden, (und nach erhaltener Ordre oder Erlaubniß auch an Vornehme,) so eilend, kurz, commode und pünctlich, als es allemal die Sache und Umstände erlauben, ohne alles Ceremoniel abgefaßt werden. Jene heissen Lettres, diese aber Billets und Mémoires.

Bey beyden ist die Hauptregel §. 391. N. 1. der Leitstern. Je commoder ichs einem mache, je grösser ist der Wohlstand in Absicht auf ihn: Zu diesem Zweck pflegt man bey den Billets und Mémoires z. E.

1. das Datum bald oben zur Rechten hinzusetzen.
2. Die Courtoisie (i. e. die Titulatur) über, im und unter dem Briefe, auch wol bey der Unterschrift (bis auf den eignen Namen,) wegzulassen.
3. Alle verschiedene Puncte abzuzählen, und jeden von vorne anzufangen.
4. Oft auch nur halb gebrochen zu schreiben, damit der Correspondent seine Meynung bald daneben mit wenig Worten beymerken, und eben diesen Brief bald wieder zurücksenden könne. Aber da mans seinem Freunde so commode als nur möglich machen soll; so ists noch besser, daß man die nöthigen Fragen auf ein besonders Blatt halb gebrochen in ein besonderes Couvert, (darauf man die Adresse an sich selbst schon geschrieben,) offen beylege; so hat er nichts mehr zu thun, als sein Ja und Nein beyzuschreiben, zuzusiegeln und wegzuschicken.
5. Die Aufschriften aber müssen dennoch vollständig und üblich gemacht werden.

§. 395. V. Mit der Titulatur ist es die verdrießlichste, gefährlichste und ungewisseste Sache, darum

a) habe entweder Wertheims oder Joh. Chr. Lünigs Titularbuch, 1737. 8. bey der Hand.

b) Suche und bitte dir aller Correspondenten ihre Adressen und Titulaturen oblique und directe nach und nach zusammen, und schreibe sie ordentlich nach dem Alphabet in dein Brief-Journal.

§. 396. VI. Halte dein Brief-*Journal* pünctlich. Dis verhütet unzähliche Confusion, Verdruß und Schaden.

Dis ist (wenn ein Schreibcalender nicht zureicht,) ein eigen Buch, darin vorne die Adressen, weiterhin aber alle ausgefertigte Briefe von Consequenz entweder ganz, oder nach ihrem Hauptinhalt, mit wenig Worten und abgezählten Puncten eingetragen werden, wenigstens ihr Datum; dann alle Beylagen, und die Gelegenheit, wenn und mit wem sie abgegangen. Bey wichtigen Briefen ists nützlich, das Datum und die Numer (sofern man seine einlaufenden Geschäftbriefe numeriren und im ordentlichen Register halten will und kan, damit man jeden bald finden könne,) der drauf erhaltenen Antwort beyzumerken. Dis gehet alles nach der Zeit-Ordnung; das hintere Register aber weiset nach dem A b c die Namen der Correspondenten, und auf welchem Blatt ihre Adressen, und die an sie ergangenen Briefe, und etwa auch, unter welcher Numer ihre wichtigsten Antwortschreiben zu finden sind.

§. 397. VII. Schreibe deinen Brief entweder ganz französisch, oder ganz teutsch, und mische durchaus keine französischen Titel noch Terminos ohne die höchste Noth ins Teutsche, und vice versa.

Es läßt sehr pedantisch, und ist nach dem heutigen Wohlstand allzu unmanierlich, wenn man bey einem teutschen Briefe entweder oben oder unten französische Titel und Unterschriften macht, oder auch im Briefe mit französischen Wörterchen und Phrasibus um sich wirft. Es ist durchaus nicht mehr erlaubt, als nur die äussere Aufschrift französisch zu machen, und zwar darum, weil sie die Franzosen sehr kurz zu machen pflegen, (welches jedermann überaus commode ist,) bey uns Teutschen aber ists ausserhalb der Kaufmannschaft noch nicht Mode worden. Und auch bey den französischen Aufschriften selbst gilt die Regel, die sich immer mit der französischen Mode hinreichend schützet: Schreibe nichts mehr, als was unumgänglich nöthig ist.

II. Regeln bey Briefen, die wir an andere schreiben.

§. 398. I. Wenn erst des Briefes Nothwendigkeit und hoffentlicher Nutzen ausgemacht ist, so muß er, wenn er wichtig ist, erst concipiret und durchgelesen, auch wol öfters erwogen und corrigiret werden, bis er 1) so kurz, 2) so deutlich, 3) so ordentlich, 4) so richtig und rein, 5) so klüglich und vorsichtig, mithin durch Ehrerbietung und Höflichkeit (ohne Nachtheil der Redlichkeit,) dem Correspondenten 6) so gefällig, als nur immer den Umständen nach möglich ist, aussiehet.

Hie muß das Hauptabsehen §. 391. bleiben, und zu dem Zweck alle Umstände der Zeit, des Ortes, der Materie, der Personen, und sonderlich des Correspondenten seine Gemüthsfassung, Hauptneigung, Beschäftigung, und allerley mögliche Zufälle reiflich erwogen werden. Man muß vornehmeren und sehr beschäftigten Leuten keine Histörchen schreiben, keine beschwerliche und nicht wol mögliche Commißionen, keine Grüsse an andere, keine Bestellung der Briefe ꝛc. auftragen, keine Recommendationen ihnen unbekannter oder unzuverläßiger Personen ꝛc. zumuthen. Und wenn ja dergleichen was geschehen muß, so geschehe es ohne weitläuftige und viele Gründe, ohne öftere Wiederholung, durch neben eingelegte Billets &c. damit dennoch des Correspondenten dabey möglichst geschonet, und ihm die Commißion so sehr erleichtert werde, als immer jedesmal seyn kan.

§. 399. II. Der Brief muß alsdenn auf ein feines Briefpapier, mit einer guten und unveränderten Feder und Dinte mundiret werden, 1) leserlich, 2) zierlich, 3) orthographisch und richtig, 4) reinlich, 5) förmlich, und obwol ungekünstelt, doch 6) so annehmlich, als immer nach den Umständen möglich ist.

1. Hierzu thut sehr viel, daß die Dinte schwarz, und die Feder dick genug sey, daß man alle Buchstaben stark und groß genug, auch alle, die zu einem Worte gehören, in einem Zuge weg, ohne abzusetzen, schreibe, zwischen den Buchstaben ganz gleiche kleine Spatia, zwischen den Worten aber gleiche grössere Spatia mache, Periodos von Periodis wohlabsetze, und durchaus kein nöthiges Unterscheidungszeichen weglasse ꝛc.
2. Ein zierlich geschriebener Brief insinuirt die Person und die Sache des Schreibenden auf eine vielfache Weise, und giebt ein sichtbar und bleibend Zeichen eines bedachtsamen, gesetzten und geordneten Gemüths. Ein liederlich geschriebener macht dem Lesenden viel Mühe und Verdruß, beleidigt den Respect, und ist also dem Hauptzweck just entgegen, §. 393. folglich meist unnütz, und oft schädlich; giebt überdis ein bleibendes Portrait von einem faulen und meist elenden Gemüthe ab, weils so eine leichte Sache ist, eine feine Hand zu erlernen, zumal wenn man es nach den so natürlich eingerichteten Vorschriften des Waisenhauses zu Halle und der disfalls edirten Methode angreift, nach welcher man Exempel hat, daß gesetzte und fleißige Leute in 8 ja 4 Wochen recht sauber haben schreiben gelernt.
3. Durch Unrichtigkeit im Schreiben der Buchstaben, Zahlen, Worte und Unterscheidungszeichen können in der Correspondenz die größten Confusionen, Verdrießlichkeiten, neue Bemühung und Kosten veranlasset werden. Cf. omnino Peucers teutsche Oratorie, C. 2.
4. Beym Briefschreiben muß Tisch, Hand, Feder, Papier, Schere und alles reinlich seyn. Im Briefe muß oben und unten ein gleich grosser, zwey Finger breiter, am linken Rand aber ein etwas kleinerer Raum frey gelassen, und der Brief nie zu tief auf einer Seite geschlossen, sondern vielmehr so gedehnet werden, daß auf die folgende Seite wenigstens zwey Zeilen vor dem Schluß übrig bleiben. Die andere Seite muß durchaus nicht leer bleiben, noch auf irgend einer die Queere herab geschrieben werden.
5. An fürstliche Personen und überhaupt die Landesherrschaft ist das Briefpapier in Folio, an hohe Standespersonen in klein Folio, an geringere gemeiniglich in Quarto, aber nie einzelne Quartblätter, es sey denn, daß es ausgemacht werde. Die Anrede über dem Briefe bestehet in zwey, selten, und zum Ueberfluß, in drey Zeilen; der Anfang des Briefes ist um die Mitte

des Blattes, und wo ein unterthäniger Respect seyn muß, noch tiefer herunter.

6. An Liebhaber der Zierlichkeit schreibt man auf vergoldtem Papier, in Trauerfällen auf Papier, dessen Ränder schwarz gefärbt. Ist des Schreibenden Person und ganzes Wesen, nebst der Einrichtung des Briefes sonst annehmlich, so wirds auf diese Kleinigkeit nicht ankommen.

§. 400. III. Die Unterschrift muß den Respect oder den Affect und Verbindlichkeit, oder beydes ausdrucken, und stehet zur Rechten über dem Namen des Schreibenden.

Je tieferen Respect man zeigen soll, je tiefer muß die Courtoisie (z. E. unterthäniger, gehorsamster Diener rc.) seyn, und je weiter vom Schluß des Briefs selbst abstehen. Ists um der Antwort willen nöthig, so setzt man unter dem Namen auch sein Amt und Stand mit, oder legt die Adresse an sich lieber auf einem Billet mit ein. Gegenüber steht das Datum zur Linken.

§. 401. IV. Ein *Post-Scriptum* an Vornehme zu machen, ist wider den Respect: es sey denn, daß es auf einem besondern Blatt mit einer neuen Anrede und Connexion (z. E. Auch: : Wohlgebohrner Herr rc. habe noch rc. rc.) geschrieben werde.

An Freunde macht man es, wo nöthig, nur nicht am Rande, noch *ins* Couvert, sondern wo es am schönsten stehet, und nicht etwa übersehen wird, und ungelesen bleibt.

§. 402. V. *Couverte* über die Briefe zu machen, ist dem Wohlstand am gemässesten und bequem, nur daß sie geschickt sind, allenthalben schliessen, und die Worte des Briefes nicht durchschimmern lassen. Dann siegelt man sie mit feinem rothen, in Trauerfällen aber schwarzen Lack, nur recht und fest genug.

1. Mehr Briefe in einem Couvert kleben leicht zusammen, so man Siegel auf Siegel bringt, und nicht Papierlein dazwischen legt. Man darf aber an Vornehme keine Briefe zur Bestellung beylegen.
2. Briefe ohne Couvert zusammen zu legen, und mit Oblaten zu siegeln, ist an Vornehme allezeit wider den Respect. Unter Freunden, Kaufleuten und sehr beschäftigten Leuten aber hats die Nothwendigkeit zu einer sehr bequemen Mode gemacht. Sie müssen nur in keine seltsame Falten, nicht zu klein, noch verkehrt zusammengelegt werden.

§. 403. VI. Die französischen Ueberschriften müssen (weils bey den Franzosen so Mode, und sehr bequem ist, §. 397.) kurz seyn, und enthalten nur in sich

1) den Ehrentitel der Person im Dativo; als, an hohe Standespersonen: A Son Excellence, Monseigneur &c. an andere aber: A Monsieur, A Madame &c.

2) Den Namen der Person, ohne Taufnamen, (NB. wo sie nicht fürstl. oder gräflichen Standes ist,) doch mit abermaliger Vorsetzung des Wortes Monseigneur oder Monsieur.

3) Den

3) Den Stand oder Amt der Person; z. E. Sénateur de la Ville &c. Conseiller de la Cour de Sa Majesté le Roi de N. &c. Dame d'honneur de Madame la Princesse de N. &c.

4) Den Ort (wohin?) im Dativo, nur deutlich genug. Z. E. à Augsbourg, à Leipsic &c.

1. Mehr Ehrentitel, als Monseigneur und Monsieur, Madame und Mademoiselle kommen nicht vor, als bey fürstlichen Personen und hohen Geistlichen. Die suche man in Titularbüchern.

2. Die Taufnamen müssen gleichwol gesetzt werden, wenn deren Auslassung eine Confusion der Personen machen würde. Gleichwie man bey dem Geschwister die ältesten ainé, ainée, die jüngern cadet, cadette, oder le jeune und la jeune zum Unterschied benennen kan.

3. Die Namen der Aemter, Würden, Profeßionen ꝛc. kan man im Wörterbuch alle nachschlagen, mithin die französische Ueberschrift auf jeden Fall selbst machen, und wird jede ohngefehr so aussehen: 1) A Monsieur, 2) Monsieur *Blumer*, 3) Docteur en Médicine, 4) à *Breslau*.

Auf Billets, und an Geringe setzt man nur: Pour Monsieur N. à N. oder en son Logis, oder chez lui.

Bey Leuten, die viel auf lange Titel halten, muß man schon alle Dignitäten, Rittersitze ꝛc. specificiren: sonst werden sie böse.

Die Ehrenzusätze: très-renommé, très-célèbre, très-digne, mon cher Ami, mon grand Patron, mon très honoré Père &c. très-humblement &c. it. Cito, und dergleichen, wollen die Franzosen aussen auf dem Couvert durchaus nicht dulden, noch damit verrathen, was im Briefe ist.

4. Die Namen der Städte schreibt man nur teutsch, wenn sie französisch unvernehmlich würden; und so macht mans auch mit allen Ehrenämtern ꝛc. von denen wir keine französische Namen haben. s. Wörterb. Tab. IV. III. 1.

5. Présentement, i. e. vorjetzt, ist nicht nöthig zu schreiben, wo die Person an ihrem Orte, und nicht auf der Reise ist.

Oft ists Noth, den Ort, von andern gleiches Namens zu unterscheiden; oft mit Beysetzung der Gasse, Wohnung, Treppe, Numer ꝛc. zu bezeichnen; oft auch zu melden, von wem der Brief in Abwesenheit des Correspondenten zu erbrechen.

6. Franco oder par Couvert muß nie vergessen werden, wo es die Noth oder die Billigkeit und der Wohlstand erforderte, das Porto (zumal in eignen Angelegenheiten,) selbst zu tragen, oder den Brief an jemanden erst zu adreßiren.

7. Schließt man Geld mit ein, (nur fest gemacht oder angeklebt, damit es das Couvert nicht zerreibe, und herausfalle,) so muß die Summe teutsch unter der Aufschrift gemeldet werden. Eben so, wenn ein und mehrere Päcklein mitkommen, so müssen sie ihre eigne Zeichen haben, (die auf dem Couvert auch benennt stehen,) und mit eben dem Pettschaft gesiegelt werden.

§. 404. Bey der Bestellung des Briefes ist wohl zu zuzusehen, wie er sicher, eilig, und ohne jemandes Beschwerung an Ort und Stelle komme.

Die Posten sind das sicherste Mittel dazu. Bestellungen durch andere sind unzähligen Zufällen, Beschwerungen anderer und sein selbst, und öfterem Schaden unterworfen. Nächstdem muß man durch Avis-Briefchen melden, wenn und was man etwa durch Kutschen und Gelegenheiten absendet.

III. Regeln bey empfangenen Briefen.

§. 405. Vor der Oeffnung des Briefes ist nichts zu versäumen, wa 1) zum Wohlstand, 2) zur Vorsichtigkeit, und 3) zur Bequem lichkeit gehöret.

Z. E. Nachzusehen, ob das Siegel ganz sey, oder der Brief wirklich a uns, oder nur zu bestellen; ob er franquirt, oder nicht rc. Nachzufra gen, ob der Ueberbringer was dafür ausgeleget; ob er die Antwort wi der bestellen könne rc.

§. 406. Bey der Oeffnung des Briefes soll man auch wider dies drey Maximen nicht verstossen.

Z. E. Man muß, wenn es Zeit, Ort und Geschäfte erlauben, die Brie öffnen, um wenigstens das wichtigste erblicken, und die Inlagen bestel len zu können. Beym Oeffnen ist das Siegel ganz zu lassen, damit di inliegenden und etwa angeklebten Siegel ja nicht beschädiget werden.

§. 407. Nach der Oeffnung des Briefes soll man durch accura te Beobachtung dieser 7 Maximen wiederum sich und andern vielen Schaden verhüten:

1. Lis den Brief, wenn andere (nur nicht vornehme Personen,) zugegen wä ren, alleine, und ganz stille.
2. Lis zuerst die Ueberschrift und das Datum, alsdenn den Brief ganz, um nichts pressirtes zu versäumen; siehe auch, ob kein P. S. irgend dabey, und numerire dir lieber bald die Puncte, so zu beantworten.
3. Merke oben an, wenn er ankommen, und wenn er beantwortet worden.
4. Alle Einlagen und Commißionen bestelle, wo möglich, bald, oder melde es zurück mit depreciren.
5. Wenn man Briefe von Standespersonen, ferner, Geld, Paquete oder wich tige Briefe empfangen, so muß man bis mit der ersten Post melden, oder beantworten.
6. Lasse in der Antwort keinen Punct aus, den der Correspondent erwarten wird, auch nicht das Datum seines Briefes. Daran ist oft viel gelegen.
7. Briefe sind nirgends unvorsichtig hinzulegen, sondern entweder zu cassi ren, wo sie nicht mehr nöthig sind, (wenn nur erst die nöthige Adresse ins Brief-Journal ist excipiret worden,) oder wohl aufzuheben.



